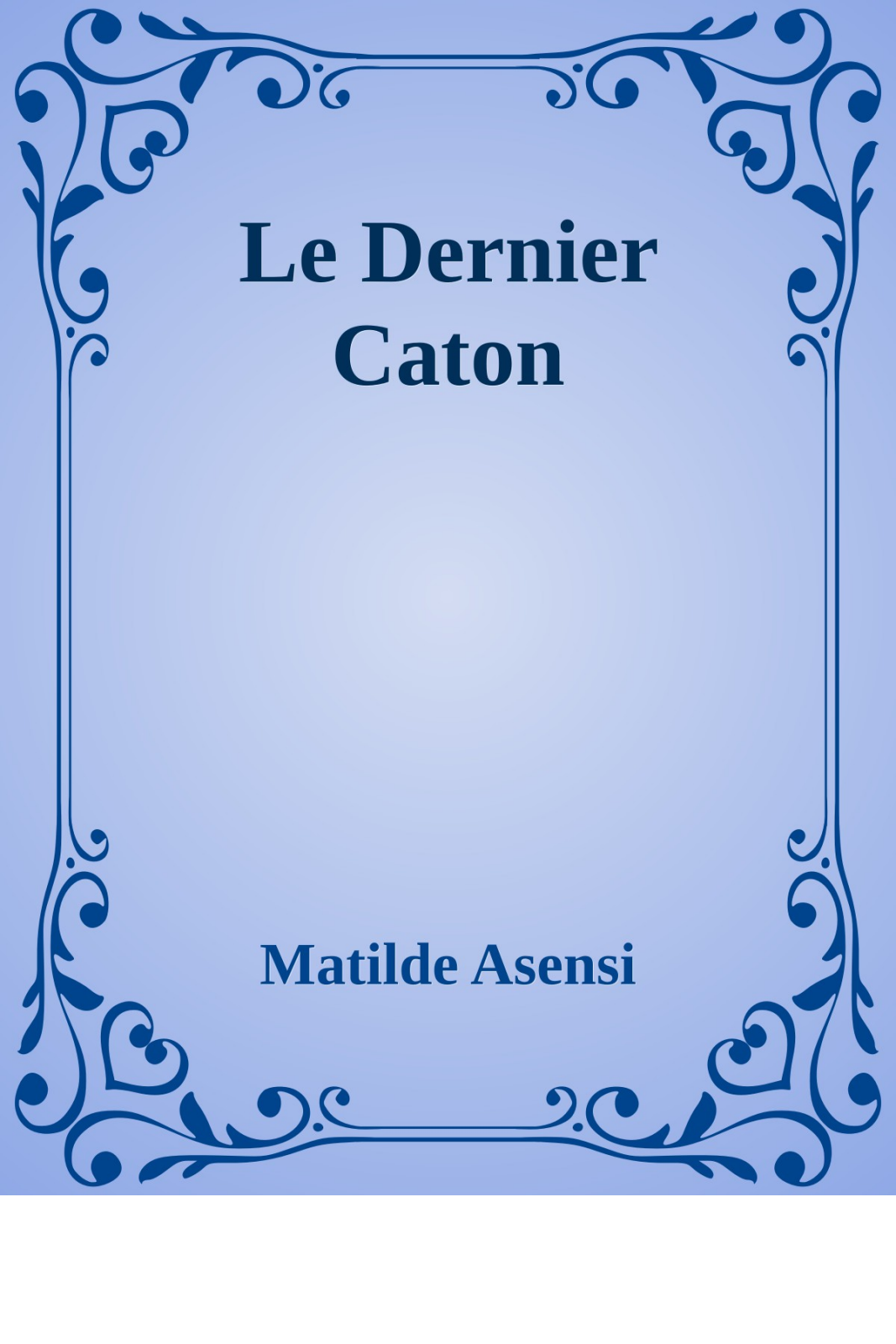


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

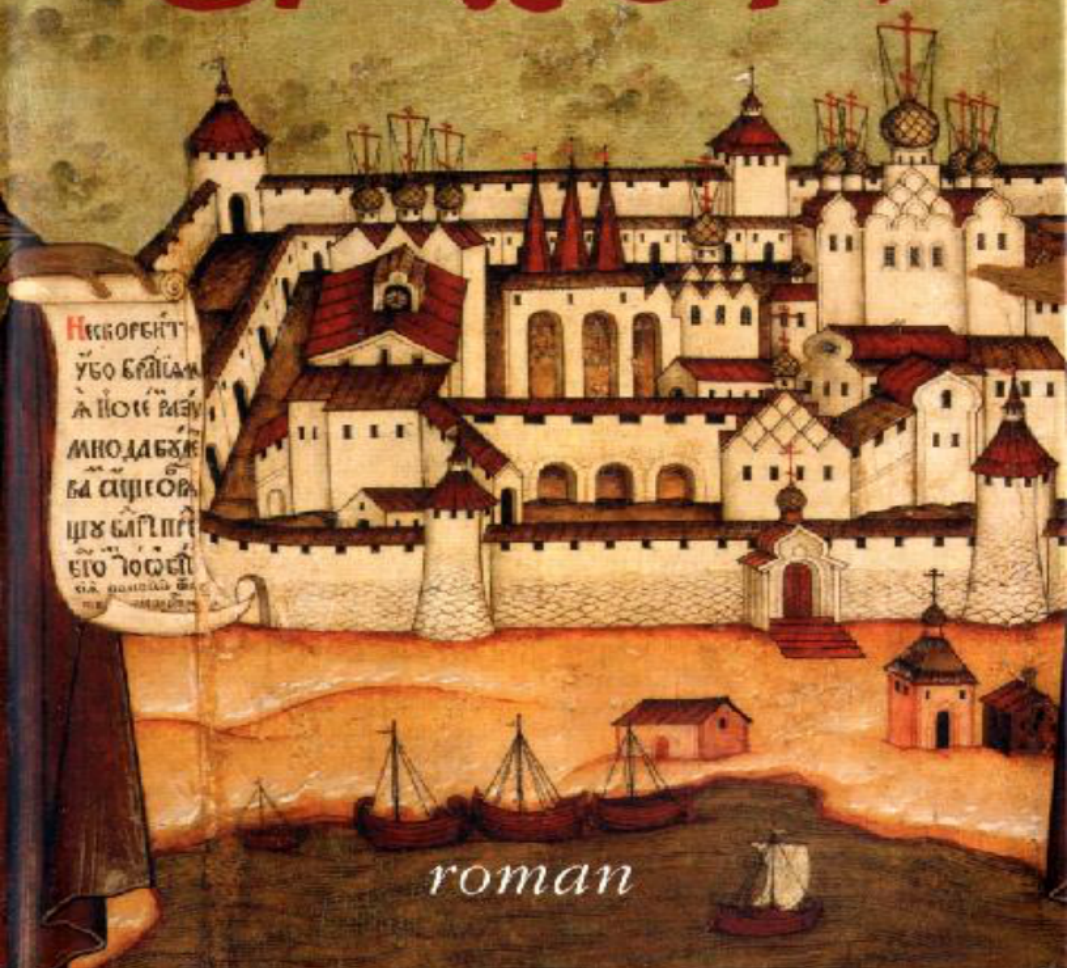
Le Dernier Caton

Matilde Asensi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Matilde Asensi
LE DERNIER
CATON



Matilde Asensi

Le dernier Caton

Traduit de l'espagnol par
Carole d'Yvoire

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

Titre original : *El último Catón*

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions Plon

Éditions France Loisirs,
123, boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

© 2001, Matilde Asensi
© Plon 2006 pour la traduction française
ISBN : 978-2-298-00014-6

Toute œuvre d'art, tout objet sacré subit comme nous les dommages irréparables du temps. Dès que leur créateur, conscient ou non de leur harmonie avec l'infini, les termine et les expose au monde, ils entrent dans un processus qui les rapproche eux aussi, au fil des siècles, de la vieillesse et de la mort. Néanmoins, ce temps qui nous flétrit et nous détruit leur confère une nouvelle forme de beauté que jamais aucun homme ne pourra rêver d'atteindre. Pour rien au monde, je n'aurais aimé voir le Colisée reconstruit avec ses murs et ses gradins en parfait état, et je n'aurais rien donné pour un Parthénon peint de couleurs criardes ou une Victoire de Samothrace dotée d'une tête.

Profondément absorbée par mon travail, je méditais ainsi sur la fuite du temps, tout en caressant du bout des doigts les coins pointus du parchemin qui se trouvait devant moi. J'étais si concentrée dans ma tâche que je n'entendis pas le professeur William Baker, secrétaire des Archives, toquer à la porte. Je ne l'entendis pas davantage tourner la poignée et passer la tête par l'entrebâillement. Lorsque je l'aperçus enfin, il se tenait déjà sur le seuil du laboratoire.

— Sœur Ottavia, murmura Baker sans oser faire un pas, le révérend père Ramondino aimerait vous voir immédiatement dans son bureau.

Je levai les yeux, ôtai mes lunettes pour mieux observer le secrétaire qui arborait la même expression de perplexité que moi. Baker était un Américain de petite taille qui aurait pu passer sans difficulté pour un Européen, avec ses épaisses lunettes d'écaille et ses cheveux poivre et sel clairsemés qu'il coiffait méticuleusement pour recouvrir son crâne dénudé.

— Excusez-moi, dis-je en écarquillant les yeux, je ne vous écoutais pas.

— Le révérend père Ramondino vous attend dans son bureau. Tout de suite.

— Moi ?

C'était très étonnant. Guglielmo Ramondino, le numéro deux des Archives secrètes du Vatican, représentait la plus haute autorité exécutive de cette institution, juste derrière monseigneur Oliveira, et l'on pouvait compter sur les doigts de la main le nombre de fois où il

avait réclamé la présence dans son cabinet d'un de ses employés.

Baker fit un léger sourire et hocha la tête.

— Savez-vous pour quelle raison il souhaite me voir ? lui demandai-je, intimidée.

— Non, ma sœur, mais il s'agit sans doute d'une affaire importante.

Sans se départir de son sourire, il ferma doucement la porte et disparut. Je sentis alors les effets de ce que l'on appelle vulgairement une panique incontrôlable : mes mains étaient moites, j'avais la bouche sèche, des palpitations et les jambes flageolantes.

Je me levai de mon fauteuil comme je le pus, j'éteignis la lumière et lançai un regard triste sur les deux magnifiques textes byzantins qui reposaient, ouverts, sur ma table. J'avais consacré les six derniers mois de ma vie à reconstruire, à l'aide de ces manuscrits anciens, le fameux texte perdu du *Panegyrikon* de saint Nicéphore, et j'étais sur le point d'achever mon travail. Je poussai un soupir résigné... Un silence total régnait autour de moi. Mon petit laboratoire, meublé d'une vieille table de bois, de deux banquettes et de nombreux rayonnages remplis de livres, et orné d'un simple crucifix au mur, était situé quatre étages en dessous du niveau du rez-de-chaussée. Il faisait partie de ce que l'on appelle l'Hypogée, cette section des Archives secrètes à laquelle seules avaient accès un nombre réduit de personnes, la section invisible du Vatican, inexistante pour le monde extérieur et pour l'Histoire. De nombreux journalistes et étudiants auraient donné la moitié de leur vie pour pouvoir consulter seulement quelques-uns des documents qui étaient passés entre mes mains au cours de ces huit dernières années. Mais la simple idée qu'une personne étrangère à l'Église pût obtenir les autorisations nécessaires pour arriver jusqu'ici était une illusion : jamais aucun laïc n'avait eu accès à l'Hypogée, et jamais aucun ne l'aurait.

Sur mon bureau, on pouvait voir, en plus des lutrins, des piles de carnets de notes et d'une lampe de faible intensité pour éviter le réchauffement des parchemins, des bistouris, des gants de latex et des dossiers remplis de reproductions photographiques de haute résolution, représentant les feuillets les plus abîmés des textes byzantins. À une extrémité de la table de bois, recroquevillé comme un ver de terre, reposait le long bras extensible d'une loupe, auquel était suspendue une grande main rouge en carton recouverte d'étoiles qui se balançait. C'était un souvenir du dernier anniversaire, le cinquième, de la petite Isabelle, ma nièce préférée parmi les vingt-cinq descendants que six de mes huit frères avaient ajoutés au bercail du Seigneur. J'esquissai un sourire en pensant à la charmante Isabelle : « Tante Ottavia, laisse-moi te taper avec cette main rouge ! »

Le père Ramondino ! Mon Dieu ! il m'attendait, et moi j'étais

encore là, debout, immobile, à rêvasser. J'enlevai à la hâte ma blouse blanche, la suspendis à un crochet au mur, pris mon badge d'identification sur lequel était dessiné un grand « C » et qui présentait une horrible photo de moi, sortis et fermai la porte du laboratoire. Mes assistants travaillaient derrière des tables alignées en enfilade sur cinquante mètres jusqu'à l'ascenseur. De l'autre côté du mur, des employés ne cessaient d'archiver des centaines de registres et de textes relatifs à l'Église, son histoire, sa diplomatie et ses activités depuis le II^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Les vingt-cinq kilomètres de rayonnages des Archives secrètes du Vatican donnaient une idée du volume de la documentation qui y était conservée. Officiellement, les Archives ne possédaient d'écrits que sur les huit derniers siècles. Néanmoins, les mille années antérieures (que l'on pouvait trouver aux niveaux 3 et 4 des caves, sous haute sécurité) demeuraient aussi sous leur protection. Les sources en étaient diverses : paroisses, monastères, cathédrales ou fouilles archéologiques, mais aussi vieilles archives du Castel Sant'Angelo ou de la Chambre apostolique. Depuis leur transfert aux Archives vaticanes, ces documents de valeur n'avaient pas revu la lumière du jour, qui risquerait de les détruire à jamais.

J'atteignis les ascenseurs d'un pas léger, non sans m'arrêter un instant pour observer le travail d'un de mes assistants, Guido Buzzonetti, qui s'escrimait à déchiffrer une missive de Güyük, grand khan des Mongols, envoyée au pape Innocent IV en 1246. Un petit flacon, débouché, de solution alcaline était posé à côté de lui, à quelques millimètres seulement de son coude droit, tout près des fragments de la lettre.

— Guido, m'écriai-je, ne faites pas un geste !

Il me regarda, effrayé, n'osant même plus respirer. Le sang avait quitté son visage pour se concentrer sur ses oreilles, toutes rouges. Le moindre mouvement de son bras, et il renversait la solution sur les parchemins en provoquant des dégâts irréparables sur ce document unique dans l'Histoire. Autour de nous, toute activité s'était arrêtée, et l'on aurait pu couper le silence au couteau. Je pris le flacon, vissai le couvercle, et le reposai sur le côté opposé de la table.

— Buzzonetti, murmurai-je en le foudroyant du regard, prenez vos affaires et allez vous présenter devant le vice-préfet.

Je ne tolérais aucun acte de négligence dans mon laboratoire. Buzzonetti était un jeune dominicain qui avait fait ses études à l'École vaticane de paléographie, se spécialisant dans les manuscrits orientaux anciens. Je lui avais donné des cours de paléographie grecque et byzantine pendant deux ans avant de demander au révérend père Pietro Ponzio, vice-préfet des Archives, de lui offrir un poste dans mon équipe. J'avais beau apprécier le frère Buzzonetti et connaître ses immenses qualités, je ne pouvais lui permettre de continuer à

travailler dans l'Hypogée. Le matériel placé sous notre responsabilité était unique au monde, irremplaçable et si, dans mille ou deux mille ans, quelqu'un voulait consulter cette même lettre de Güyük, il était de notre devoir de faire en sorte qu'il le pût. C'était aussi bête que cela. Que serait-il arrivé si un employé du Louvre avait laissé ouvert un pot de peinture au-dessus du cadre de la Joconde... ? Depuis que j'avais la charge du service de restauration et de paléographie des Archives, je n'avais jamais autorisé quiconque à commettre une erreur semblable. Tous dans mon équipe le savaient. Il n'était pas question de faire une exception.

Tandis que j'attendais devant l'ascenseur, les yeux fixés sur le voyant lumineux qui clignotait, j'étais parfaitement consciente que mes assistants ne m'appréciaient pas beaucoup. Ce n'était pas la première fois que je sentais leurs regards lourds de reproches. Mais je ne comptais pas sur leur estime. Je savais qu'obtenir l'affection de mes employés ou de mes supérieurs n'était certainement pas la raison pour laquelle on m'avait confié la direction de ce laboratoire huit ans auparavant. Je regrettais infiniment d'avoir à renvoyer Buzzonetti, et j'étais la seule à savoir que cette action pèserait lourdement sur ma conscience pendant plusieurs mois, mais c'était pour avoir su prendre de telles décisions que je me trouvais au poste que j'occupais.

L'ascenseur s'arrêta à l'étage. Les portes s'ouvrirent. J'entrai et introduisis la clé de sécurité dans le panneau prévu à cet effet, puis passai mon badge dans le lecteur électronique et appuyai sur la touche « 0 ». Quelques instants plus tard, la lumière du soleil qui entrait à flots par les grandes verrières de l'édifice depuis la cour de San Damaso m'éblouissait. L'atmosphère artificielle des étages inférieurs finissait par anesthésier les sens et rendait incapable de distinguer la nuit du jour. Plus d'une fois, alors que j'étais occupée à un travail important, j'avais été surprise, en abandonnant l'édifice des Archives, de découvrir les premières lueurs du jour. J'avais passé un jour et une nuit enfermée, sans avoir aucune notion de la fuite du temps. Je regardai ma montre en clignant des yeux. Il était une heure de l'après-midi.

À mon grand étonnement, le révérend père Guglielmo Ramondino faisait les cent pas dans l'immense vestibule, avec une expression d'impatience et de gravité sur le visage, au lieu de m'attendre confortablement assis dans son cabinet comme je le pensais.

— Soeur Ottavia, dit-il en me tendant la main puis en se dirigeant vers la sortie, venez, je vous prie. Nous disposons de très peu de temps.

Il faisait chaud dans le jardin du Belvédère en ce matin de mars. Les touristes nous regardèrent passer, depuis les grandes fenêtres des couloirs de la Pinacothèque, comme si nous étions les animaux

exotiques d'un extraordinaire zoo. Je ressentais toujours une impression bizarre quand je marchais dans les zones de la Cité vaticane ouvertes au public, et rien ne me dérangeait davantage que de lever les yeux pour me retrouver visée par l'objectif d'un appareil photo. Malheureusement, certains prélats adoraient exhiber leur condition de citoyens du plus petit État du monde. Le père Ramondino faisait partie de ceux-là. Avec son habit de clergyman, sa veste ouverte et son énorme corps de paysan lombard, on ne pouvait pas le rater. Il se dépêcha de me conduire vers les dépendances de la Secrétairerie d'État, située au premier étage du Palais apostolique, en empruntant les endroits les plus proches des lieux fréquentés par les touristes, et, tout en m'expliquant que nous allions être reçus par Son Éminence le cardinal Angelo Sodano en personne, auquel l'unissaient des liens profonds d'amitié, il distribuait de grands sourires à droite et à gauche, comme s'il défilait dans une procession un dimanche de la Résurrection.

Les gardes suisses postés à l'entrée des Bureaux diplomatiques du Saint-Siège ne cillèrent même pas en nous voyant. Mais ce ne fut pas le cas du prêtre qui contrôlait les entrées et sorties. Il prit note dans son registre de nos noms, charges et occupations. En effet, confirma-t-il en se levant pour nous guider le long de couloirs dont les fenêtres donnaient sur la place Saint-Pierre, le secrétaire d'État nous attendait.

J'essayais de le dissimuler, mais j'avancais avec la sensation d'avoir un poing d'acier qui me serrait le cœur. Je savais qu'une affaire exigeant un tel protocole ne pouvait pas être liée à une quelconque erreur commise dans mon travail, et pourtant je révisai mentalement tout ce que j'avais fait ces derniers mois, cherchant ce qui aurait pu me valoir une réprimande de la part des membres de la plus haute hiérarchie religieuse.

Le secrétaire s'arrêta enfin dans une salle identique aux autres, avec les mêmes motifs ornementaux et les mêmes fresques, et nous demanda de patienter quelques instants avant de disparaître derrière des portes aussi légères et délicates que des feuilles d'or.

— Savez-vous où nous nous trouvons ? me demanda le préfet avec des gestes nerveux et un petit sourire de profonde satisfaction.

— À peu près..., répondis-je en regardant avec attention autour de moi.

Il y avait une odeur particulière de vêtements fraîchement repassés, de vernis et de cire.

— Ce sont les bureaux de la 2^e Section de la Secrétairerie d'État, celle qui est chargée des relations diplomatiques du Saint-Siège avec le monde. Là, en face, se trouve le cabinet de l'archevêque secrétaire, monseigneur François Tournier.

— Ah ! oui, je vois, affirmai-je avec conviction, sans avoir la

moindre idée de qui il voulait parler ; ce nom pourtant me semblait familier.

— C'est ici que l'on peut démontrer avec le plus de facilité que le pouvoir spirituel de l'Église se situe bien au-dessus des gouvernements et des frontières.

— Et pour quelle raison sommes-nous là ? Notre travail n'a rien à voir avec tout cela.

Il me regarda, troublé, et baissa la voix pour me répondre :

— Je ne connais pas la raison exacte... La seule chose que je peux vous dire sans risque de me tromper, c'est qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

— Mais enfin, insistai-je, têtue, je ne suis qu'une employée des Archives. Ce serait plutôt à vous ou à monseigneur Oliveira de traiter de ce sujet. Je ne comprends pas ce que je fais ici.

Il me regarda sans savoir quoi me répondre, puis me donna quelques petites tapes sur l'épaule et m'abandonna pour s'approcher d'un groupe de prélats qui se trouvaient près des fenêtres et des rayons chauds du soleil. Ce fut alors que je compris que l'odeur de linge repassé provenait de ces hommes.

C'était l'heure du déjeuner, mais personne ne semblait s'en préoccuper. Les couloirs et dépendances étaient remplis d'une activité fébrile et le brouhaha des prêtres et civils en train de discuter dans chaque coin était permanent. Jamais je n'avais eu l'occasion d'entrer dans ce lieu et je m'amusai à observer, émerveillée, l'incroyable somptuosité des salles, l'élégance du mobilier, la valeur inappréciable des tableaux et des objets décoratifs qui s'y trouvaient. Une demi-heure auparavant, je travaillais seule et dans le plus grand silence dans mon petit laboratoire, avec ma blouse blanche et mes lunettes, et je me retrouvais maintenant entourée des membres de la haute diplomatie internationale dans ce qui semblait être l'un des centres du pouvoir les plus importants au monde.

On entendit soudain le grincement d'une porte qui s'ouvrait et le tumulte nous fit tourner la tête dans cette direction. Immédiatement, un groupe important de journalistes bruyants, certains armés de caméras, d'autres de magnétophones, fit son apparition par le couloir principal avec des rires et des exclamations. La plupart étaient des correspondants étrangers. Une cinquantaine de reporters envahirent notre salle en quelques secondes. Certains s'arrêtèrent pour saluer les prélats, évêques et cardinaux qui comme moi déambulaient par là, et d'autres avancèrent prestement vers la sortie. Presque tous me regardèrent à la dérobée, surpris de trouver une femme dans ce lieu où ce n'était guère habituel.

— Lehmann en a pris pour son grade ! s'exclama en passant devant moi un journaliste chauve avec des lunettes aux verres épais.

— Il est clair que Wojtyla ne compte pas démissionner, affirma un autre en se grattant la joue.

— Ou on ne le laisse pas démissionner, déclara un troisième avec audace.

Je ne pus entendre la suite de leur conversation car ils s'éloignaient dans le couloir. Le président de la Conférence épiscopale allemande, Karl Lehmann, avait fait de dangereuses déclarations, quelques semaines auparavant, en affirmant que si Jean-Paul II ne se trouvait pas en mesure de guider de manière responsable l'Église, il serait souhaitable qu'il trouve le courage nécessaire de prendre sa retraite. La phrase de l'évêque de Maguncia, qui n'avait pas été le seul à faire cette suggestion étant donné la mauvaise santé et l'état général fragile du pape, avait fait l'effet d'une bombe dans les cercles les plus proches du pape. Apparemment, le cardinal secrétaire d'État Angelo Sodano venait de répondre à ces rumeurs lors d'une conférence de presse tumultueuse. Les eaux sont agitées, me dis-je avec appréhension, et cela ne s'arrêtera pas avant que le Saint-Père ne repose en terre et qu'un nouveau pasteur n'assume d'une main ferme le gouvernement universel de l'Église.

Parmi toutes les affaires du Vatican qui intéressaient le plus le public, la plus fascinante sans doute, la plus chargée de significations politiques, celle qui révélait non seulement les ambitions les plus indignes de la Curie, mais aussi les aspects les moins pieux des représentants de Dieu, était l'élection d'un nouveau pape. Malheureusement, nous nous trouvions au seuil de cet événement spectaculaire ; la ville ressemblait à une marmite bouillonnante de manœuvres et de machinations dans lesquelles trempaient les différentes factions qui voulaient placer un des leurs sur le trône de Pierre. Ce qui était certain, c'est que l'on vivait depuis un certain temps déjà au Vatican avec un grand sentiment de provisoire, et de fin de règne. Et si ce problème ne m'affectait pas du tout en tant que fille de l'Église et religieuse, j'en étais plus directement dépendante pour mes projets, leur autorisation et leur financement. Sous le pontificat de Jean-Paul II, aux tendances conservatrices bien marquées, il avait été impossible de mener à bien certains travaux de recherche. Dans mon for intérieur je souhaitais que le prochain pape fut un homme plus ouvert et moins préoccupé par la crainte d'ébrécher la vision historique officielle de l'Église ; il y avait tant de matériel classé comme « réservé » et « confidentiel » ! Mais je n'avais pas beaucoup d'espoir d'un renouveau significatif. Le pouvoir accumulé par les cardinaux nommés par Jean-Paul II lui-même durant plus de vingt ans rendait impossible l'élection par le conclave d'un pape progressiste. À moins que l'Esprit-Saint en personne ne décidât d'un changement radical, et n'exerçât sa puissante influence lors d'une nomination si

peu spirituelle, je ne voyais pas comment un nouveau candidat du groupe conservateur pouvait ne pas se voir désigné.

À cet instant, un prêtre vêtu d'une soutane noire s'approcha du père Ramondino et lui murmura quelque chose à l'oreille. Celui-ci me fit signe, en haussant les sourcils, de me préparer. On nous attendait, nous devions entrer.

Les portes s'ouvrirent devant nous sans un bruit et j'attendis que le préfet passe en premier, comme le voulait le protocole. Une salle trois fois plus grande que la précédente, décorée de miroirs, de moulures dorées et de fresques du peintre Raphaël que je reconnus aussitôt, abritait le bureau le plus petit que j'eusse jamais vu. Au fond, à peine visibles, un scriban classique placé sur un tapis et un fauteuil au haut dossier constituaient tout le mobilier. Sous les fenêtres, un groupe d'ecclésiastiques conversaient de manière animée en occupant quelques tabourets cachés sous leur soutane. Derrière l'un d'eux, debout, un laïc étrange et taciturne demeurait à l'écart des bavardages, dans une posture si évidemment martiale que ce ne pouvait être qu'un militaire ou un policier. Il était de très grande taille, corpulent et musclé comme s'il soulevait des poids tous les jours et mâchait du cristal à chaque repas, et avait les cheveux blonds coupés court.

En nous voyant, un des cardinaux, que je reconnus immédiatement comme Angelo Sodano, se leva et vint à notre rencontre. De stature moyenne, il devait avoir dans les soixante-dix ans, avec un ample front, produit d'une calvitie discrète, et des cheveux blancs sous sa calotte de soie pourpre. Il portait des lunettes aux grands verres carrés et une soutane noire avec des bordures et des boutons pourpres, un jupon chatoyant et des chaussettes de la même couleur. Une discrète croix d'or brillait sur sa poitrine. Il arbora un grand sourire amical quand il s'approcha du préfet pour échanger les baisers de salut.

— Guglielmo, s'exclama-t-il, quelle joie de se revoir !

— Votre Éminence !

La satisfaction mutuelle que suscitaient ces retrouvailles était évidente. Ainsi donc le préfet ne s'était pas vanté en me parlant de sa vieille amitié avec le mandataire le plus puissant du Vatican, après le pape bien entendu. J'étais de plus en plus perplexe et déconcertée, comme si tout cela était un rêve. Que s'était-il passé pour que je me retrouve là ?

Parmi les autres personnes présentes qui observaient aussi la scène avec curiosité, se trouvaient le cardinal vicaire de Rome et président de la Conférence épiscopale italienne, Carlo Colli, un homme tranquille d'apparence affable ; l'archevêque François Tournier, que je reconnus à sa calotte violette ; et le silencieux guerrier blond, qui avait les sourcils froncés comme si cette situation le décevait

profondément.

Soudain, le père Ramondino se souvint de moi et, me tirant par l'épaule, m'entraîna jusqu'à sa hauteur, face au secrétaire d'État.

— Voici Ottavia Salina, Votre Éminence, dit-il en guise de présentation.

Sodano m'examina rapidement de haut en bas. Heureusement, ce jour-là je m'étais habillée avec soin d'une jolie jupe grise et d'un ensemble en jersey couleur saumon. Dans les trente-huit ans, devait-il se dire, bien portés, un visage agréable, des cheveux bruns coupés court, de taille moyenne.

— Votre Éminence..., dis-je en faisant une gémuflexion, la tête baissée.

En signe de respect, je baisai l'anneau qu'il me présentait.

— Vous êtes dans les ordres ? me demanda-t-il de but en blanc avec un léger accent du Piémont.

— Sœur Ottavia, se dépêcha d'éclaircir le père Ramondino, est membre de l'ordre de la Bienheureuse Vierge Marie.

— Et pourquoi ne porte-t-elle pas l'habit ? voulut savoir François Tournier qui n'avait pas quitté son siège. Votre ordre n'en possède-t-il pas ?

Le ton était clairement agressif mais je n'allais pas me laisser intimider. Je m'étais déjà souvent retrouvée dans ce genre de situation, et j'étais préparée à ce type d'attaques bien masculines. Je le regardai droit dans les yeux pour lui répondre :

— Non, Monseigneur. Mon ordre a abandonné l'habit après le concile Vatican II.

— Ah ! bien sûr, le concile..., répéta monseigneur Tournier d'un air de profond mépris.

C'était un homme de belle allure, par son aspect un excellent candidat au poste de prince de l'Église, un de ces petits-maîtres qui ressortent magnifiquement sur la photo.

— « Est-il bon que la femme prie Dieu la tête découverte ? » dit-il en citant la Première Épître de Paul aux Corinthiens.

— Sœur Ottavia, déclara alors le père Ramondino, est diplômée en paléographie et en histoire de l'art, et possède de nombreux autres titres académiques. Elle dirige depuis huit ans le laboratoire de restauration des Archives du Vatican ; elle enseigne à l'École vaticane de paléographie, de diplomatie et des archives, et a obtenu de nombreux prix internationaux pour ses recherches, entre autres le prix Getty, Monseigneur, à deux reprises, en 1992 et 1995.

— Ah ! s'exclama monseigneur Sodano, enfin convaincu, alors qu'il s'asseyait sans protocole près de Tournier. Bien... C'est précisément pour cela que vous êtes ici, ma sœur, et que nous vous avons demandé d'assister à cette réunion.

Ils me regardaient tous avec une curiosité évidente, mais je gardai le silence pour éviter que l'archevêque ne cite en mon honneur ce passage de saint Paul : « Que les femmes se taisent dans les assemblées, il ne leur est pas permis de prendre la parole. » Je devinai que monseigneur Tournier – ainsi que le reste de l'assistance – aurait largement préféré une de ses propres religieuses servantes, qu'il devait avoir en trois ou quatre exemplaires au moins, ces petites nonnes polonaises de l'ordre de l'Enfant de Marie qui, vêtues de leur habit et portant une coiffe blanche, s'occupaient de préparer les repas, de nettoyer les appartements et de prendre soin de la garde-robe. Ou les filles de la congrégation des Pieuses Disciples du Divin Maître, qui exerçaient les fonctions de standardiste au Vatican.

— Maintenant, continua le cardinal Sodano, monseigneur Tournier va vous expliquer pour quelle raison nous vous avons convoquée, ma sœur. Viens ici, Guglielmo, dit-il en s'adressant à son ami, assieds-toi à côté de moi. Monseigneur, je vous cède la parole.

Ce dernier, avec la certitude de ceux qui savent que leur aspect physique aplanira pour eux tous les obstacles qui pourraient se présenter sur le chemin de la vie, se leva d'un air serein et tendit une main, sans le regarder, vers le militaire blond qui lui remit, discipliné, un épais dossier noir. Cette vision me fit craindre le pire : quoi que j'aie pu commettre, cela avait dû être terrible. C'était certain, j'allais quitter cette pièce avec mon quitus dans la main.

— Sœur Ottavia, commença Tournier d'une voix grave et nasale en évitant de me regarder, vous trouverez dans cette chemise des photographies que l'on pourrait qualifier de... voyons... insolites. Avant que vous ne les examiniez, nous devons vous informer que le corps d'un homme récemment décédé y apparaît, un Éthiopien dont nous ignorons encore l'identité. Vous remarquerez qu'il s'agit d'agrandissements de certaines parties du cadavre.

Alors, on n'allait pas me renvoyer...

— Il serait peut-être opportun de demander à sœur Ottavia, intervint pour la première fois le cardinal de Rome, Carlo Colli, si elle pense pouvoir travailler sur un matériau aussi désagréable.

Il me regarda avec une certaine préoccupation paternelle avant de poursuivre :

— Ce malheureux est mort dans un terrible accident. Ces images sont pénibles à regarder. Croyez-vous que vous serez capable de les supporter ? N'hésitez pas à nous dire si vous ne vous en sentez pas la force.

J'étais paralysée par la stupeur. J'avais l'impression qu'ils s'étaient trompés de personne et m'avaient convoquée par erreur.

— Excusez-moi, balbutiai-je, mais ne devriez-vous pas plutôt consulter un médecin légiste ? Je n'arrive pas à comprendre en quoi je

peux vous être utile dans cette affaire et...

— Vous allez voir, me coupa Tournier en reprenant la parole et en faisant lentement du regard le tour de l'assistance. L'homme qui apparaît sur ces photos s'est rendu coupable d'un grave délit contre l'Église catholique, et les autres Églises chrétiennes. Je le regrette beaucoup, mais je ne peux pas vous donner plus de détails. Ce que nous voulons, c'est que vous réalisiez, avec la plus grande discrétion possible, une étude des signes qui ont été découverts sur son corps lors de l'autopsie. Il s'agit de cicatrices très particulières. Des... des sortes de scarifications, je crois que c'est le mot correct pour cette espèce de... comment dire... de tatouages rituels ou marques tribales. Il semblerait que certaines cultures anciennes aient eu pour coutume de décorer le corps de cicatrices cérémoniales. Concrètement, dit-il en ouvrant le dossier et en jetant un coup d'œil sur les photos, celles de ce pauvre malheureux sont très curieuses : on y voit des lettres grecques, des croix et d'autres représentations... artistiques ? Oui, je crois que le terme convient.

— Ce que monseigneur Tournier essaie de vous dire, reprit alors le secrétaire d'État Angelo Sodano avec un sourire cordial, c'est que nous aimerions que vous analysiez tous ces symboles, que vous les étudiiez et nous en donniez une interprétation complète et exacte. Vous pouvez bien sûr utiliser pour ce travail tous les services des Archives ou de toute autre institution du Vatican qui vous seront nécessaires.

— Vous pouvez compter sur mon soutien total, déclara le père Ramondino en regardant l'assistance pour chercher son approbation.

— Nous te remercions de ton offre, Guglielmo, précisa monseigneur Sodano, mais, bien que sœur Ottavia travaille habituellement sous tes ordres, pour cette affaire précise et délicate ce ne sera pas le cas. J'espère que tu ne te vexeras pas mais, à partir de maintenant et jusqu'à la fin de sa tâche, sœur Ottavia relèvera de la Secrétairerie d'État.

— Ne vous inquiétez pas, révérend père, ajouta d'un ton suave Tournier en faisant de la main un geste élégant de désintérêt. Sœur Ottavia bénéficiera de l'incalculable coopération du capitaine Glauser-Röist, ici présent, membre de la garde suisse et l'un des agents les plus remarquables de Sa Sainteté au service du tribunal de la Rote. C'est lui qui a pris ces photos et coordonne l'enquête en cours.

— Éminences...

C'était ma voix tremblante qu'on venait d'entendre. Les quatre prélats et le militaire se tournèrent pour me regarder.

— Éminences, répétais-je avec toute l'humilité dont je fus capable, je vous remercie infiniment d'avoir pensé à moi pour une affaire aussi importante, mais je crains de ne pouvoir accomplir cette mission, dis-je en essayant d'adoucir par le ton de ma voix le sens de mes paroles.

Je ne peux abandonner le travail qui m'occupe en ce moment, et je manque de toutes les connaissances élémentaires pour gérer la base de données des Archives ; il me faudrait aussi l'aide d'un anthropologue pour pouvoir centrer les aspects les plus importants de l'enquête... Enfin, ce que je veux dire... c'est... c'est que je ne me sens pas capable d'effectuer cette tâche.

Monseigneur Tournier fut le seul qui semblât encore en vie quand j'eus terminé mon petit discours. La stupéfaction avait rendu muets tous les autres. Il eut un petit sourire sarcastique qui me fit soupçonner une opposition manifeste à l'utilisation de mes services avant mon apparition dans cette salle. Je l'imaginai sans peine s'exclamer d'un ton de mépris : « Une femme ! » Son attitude fit que je me ravisai immédiatement, je changeai mon fusil d'épaule et j'ajoutai :

— Mais, tout bien réfléchi, je pourrais peut-être essayer de vous aider si vous me laissez suffisamment de temps.

La moue moqueuse de monseigneur Tournier disparut aussitôt comme par enchantement, et les autres se détendirent soudain en montrant leur soulagement par de grands soupirs de satisfaction. Jamais je ne me repentirai assez ni ne ferai assez pénitence, mais je suis incapable de ne pas relever un défi ou de m'écraser devant une attitude provocante qui met en doute mon intelligence ou mes connaissances.

— Splendide ! s'exclama monseigneur Sodano en se donnant une tape sur le genou. C'est dit ! Le problème est résolu, grâce à Dieu. Parfait ! Soeur Ottavia, à partir de maintenant le capitaine Glauser-Röist sera à vos côtés pour collaborer avec vous quand vous le jugerez nécessaire. Il vous apportera tous les matins les photographies et vous les lui rendrez à la fin de votre journée de travail. Avez-vous d'autres questions ?

— Le capitaine pourra entrer avec moi dans la zone restreinte des Archives secrètes ? dis-je, étonnée. C'est un laïc et...

— Bien sûr qu'il le pourra ! affirma le père Ramondino, je vais m'occuper tout de suite de son accréditation. Elle sera prête cet après-midi même.

Un petit soldat de bois – les gardes suisses sont-ils autre chose ? – allait donc mettre fin à une tradition vénérable et séculière.

Je déjeunai dans la cafétéria des Archives et passai le reste de l'après-midi à ranger ma table. Le fait de devoir retarder mon étude du *Panegyrikon* m'énervait bien plus que je ne pouvais le dire, mais j'avais été prise à mon propre piège et, de toute façon, même sans mon stupide orgueil, je ne voyais pas comment j'aurais pu échapper à un ordre direct du cardinal Sodano. Et puis, il faut bien avouer que la mission que l'on venait de me confier m'intriguait assez pour éveiller

ma curiosité.

Quand tout fut parfaitement en ordre et prêt à accueillir la nouvelle tâche qui m'attendait le lendemain, je ramassai mes affaires et partis. En passant la colonnade du Bernin, j'abandonnai la place Saint-Pierre par la porte Angelica, et longuai distraitement les nombreux magasins de souvenirs encore remplis d'une quantité étonnante de touristes venus à Rome pour assister au Jubilé. Les voleurs habituels du Borgo reconnaissaient à peu près les employés du Vatican mais, depuis que l'Année sainte avait commencé, plus de trois millions de personnes étaient arrivées en ville ; le nombre des pickpockets s'était multiplié lui aussi, ils étaient venus en masse de toute l'Italie, aussi serrai-je mon sac sous mon bras et pressai-je le pas. La lumière de l'après-midi disparaissait lentement par l'ouest, et moi qui avais toujours eu un peu peur du crépuscule, j'avais hâte de me réfugier à la maison. Pourtant je n'étais pas loin. La supérieure générale de mon ordre avait eu la bonne idée de considérer qu'avoir placé une de ses religieuses à un poste aussi prestigieux que le mien méritait bien l'achat d'un immeuble dans les environs du Vatican. Aussi, avec trois autres sœurs, nous avions été les premières occupantes d'un minuscule appartement situé sur la Piazza delle Vaschette, avec vue sur la fontaine baroque qui, auparavant, recevait la salubre Eau angélique, dotée de grands pouvoirs de guérison des troubles gastriques.

Les sœurs Ferma, Margherita et Valeria, qui travaillaient dans un collège public voisin, venaient juste d'arriver à la maison. Elles étaient dans la cuisine en train de préparer le dîner tout en bavardant allègrement de choses et d'autres. Ferma, la plus âgée avec ses cinquante et un ans, continuait à porter obstinément la tenue qu'elle avait adoptée après que l'on eut supprimé l'habit : chemise blanche, veste bleu marine, jupe de la même couleur couvrant le genou et épais bas noirs. Margherita était la supérieure de notre communauté et la directrice de l'école où toutes les trois travaillaient. Elle avait juste quelques années de plus que moi. Notre relation avait mué au fil des ans, de distante, cordiale, elle était devenue amicale. Pour finir, la jeune Valeria, d'origine milanaise, enseignait aux plus petits, parmi lesquels on trouvait de plus en plus d'enfants d'immigrés arabes et asiatiques, avec tous les problèmes de communication que cela posait dans la classe. Je l'avais surprise, récemment, plongée dans la lecture d'un ouvrage volumineux sur les coutumes et religions des autres continents.

Toutes les trois considéraient avec infiniment de respect mes fonctions au Vatican, même si elles connaissaient mal le détail de mes occupations. Elles savaient juste qu'elles ne devaient pas y fureter. Je suppose qu'elles avaient été mises en garde par nos supérieures, qui

avaient dû leur faire un tas de recommandations à ce sujet. D'ailleurs mon contrat de travail avec le Vatican comportait une clause très explicite qui m'interdisait de parler de mes activités avec des personnes extérieures sous peine d'excommunication. Néanmoins, comme je savais que cela leur faisait plaisir, de temps en temps je leur racontais une découverte récente sur les premières communautés chrétiennes ou les débuts de l'Église. Bien sûr, je ne leur révélais que des choses positives qui ne risquaient pas d'ébranler l'historiographie officielle ni de remettre en cause les articles de foi. Pourquoi aller leur raconter, par exemple, que dans un écrit d'Irénée, un des Pères de l'Église, daté de 183 et jalousement gardé dans les Archives, on mentionnait comme premier pape Lineo, et non Pierre ? Ou bien que la liste officielle des premiers papes recueillie dans le *Catalogus Liberianus* de l'an 354 était complètement fausse et que les prétendus personnages qui s'y trouvaient mentionnés, Anacleto, Clément I^{er}, Évariste, Alexandre, n'avaient jamais existé. Pourquoi leur raconter tout cela... ? Pourquoi leur dire aussi que les quatre Évangiles avaient été écrits après les Épîtres de Paul, véritable forgeron de notre Église, en suivant sa doctrine et ses enseignements, et non le contraire comme on le croyait ? Mes doutes et mes peurs que Ferma, Margherita et Valeria saisisaient avec beaucoup d'intuition, mes luttes intérieures et mes grandes douleurs étaient un secret auquel je ne pouvais mêler que mon confesseur, et celui de tous les employés des Archives secrètes, le père Egilberto Pintonello.

Après avoir mis le plat dans le four et disposé la table, nous entrâmes, mes compagnes et moi, dans la chapelle de la maison, et nous assîmes sur les coussins éparpillés par terre, autour de l'autel devant lequel brûlait la flamme d'une minuscule bougie. Nous récitâmes ensemble les mystères douloureux du rosaire, puis nous nous tûmes, et priâmes dans un recueillement complet. Nous étions en période de carême et, ces jours-là, à la demande du père Pintonello, je devais réfléchir sur le passage évangélique des quarante jours de jeûne de Jésus dans le désert et les tentations du démon. Ce n'était pas vraiment de mon goût, mais j'ai toujours été terriblement disciplinée et je n'aurais pas osé aller contre une indication de mon confesseur.

Tandis que je priais, la rencontre de cette journée avec les prélats me revint en mémoire, et me troubla. Je me demandai si je parviendrais à accomplir avec succès un travail dont on me cachait certains faits. L'affaire avait un tour très étrange. L'homme des photos était impliqué dans un délit contre l'Église catholique, avait dit monseigneur Tournier...

Cette nuit-là, je fis d'horribles cauchemars dans lesquels un homme blessé et décapité, qui était la réincarnation du Diable, apparaissait devant moi à tous les coins d'une avenue où j'avancais en vacillant

comme si j'étais saoule ; il me tentait en faisant miroiter le pouvoir et la gloire de tous les règnes du monde.

La sonnerie de la porte retentit avec impatience à huit heures du matin tapantes. Margherita, qui alla répondre, entra dans la cuisine avec un visage de circonstance :

— Ottavia, un certain Kaspar Glauser t'attend en bas.

Je la regardai, pétrifiée de stupeur.

— Le capitaine Glauser-Röist ? marmonnai-je la bouche pleine.

— Il ne m'a pas donné son grade, précisa Margherita, mais c'est bien son nom.

J'avalai ma brioche, et bus mon café d'une traite.

— C'est pour le travail, m'excusai-je en abandonnant à la hâte la cuisine sous le regard surpris de mes compagnes.

L'appartement de la Piazza delle Vaschette était si petit qu'en un clin d'œil j'eus le temps de ranger ma chambre et de passer par la chapelle avant de quitter les lieux. Je décrochai au passage mon manteau et mon sac, et sortis en fermant la porte derrière moi, très troublée. Que faisait là le capitaine ? Un événement nouveau s'était-il produit pendant la nuit ?

Caché derrière d'impénétrables lunettes noires, le robuste soldat de bois m'attendait debout, appuyé contre la portière d'une Alfa Romeo bleu foncé. C'est une coutume romaine de garer sa voiture juste devant la porte de l'endroit où l'on se rend, même si cela gêne la circulation. N'importe quel Romain vous dira effrontément que de cette manière on perd moins de temps. Le capitaine Glauser-Röist, en dépit de sa nationalité suisse, obligatoire pour tous les membres de l'armée vaticane, devait vivre à Rome depuis de nombreuses années car il semblait avoir adopté ses pires coutumes avec une placidité absolue. Étranger à la curiosité qu'il éveillait parmi les voisins du Borgo, pas un muscle de son visage ne bougea quand enfin j'ouvris la porte de l'immeuble et sortis dans la rue. Je fus contente de constater que, sous les rayons implacables du soleil, l'apparente assurance de l'imposant militaire s'était un peu fanée : on voyait, sur son visage trompeusement juvénile, les signes du passage du temps et quelques rides autour des yeux.

— Bonjour, capitaine, dis-je en fermant mon manteau, que se passe-t-il donc ?

— Bonjour, sœur Ottavia, me répondit-il dans un italien parfaitement correct qui laissait apparaître cependant une intonation germanique dans la prononciation des *r*. Je vous ai attendue à six heures ce matin devant la porte des Archives.

— Mais pourquoi ?

— Je croyais que vous commenciez à travailler à cette heure-là.

— Eh bien, vous vous êtes trompé, dis-je d'un ton sec.

Le capitaine jeta un regard indifférent sur sa montre :

— Il est huit heures dix, annonça-t-il, froid comme la pierre et tout aussi sympathique.

— Ah ? bon, alors qu'est-ce qu'on attend ?

Quel homme énervant ! Comme s'il ne savait pas que les chefs arrivent toujours tard. Cela fait partie des privilèges du métier.

L'Alfa traversa les rues du Borgo à toute vitesse parce que le capitaine avait aussi adopté la conduite suicidaire des Romains, et avant d'avoir pu dire amen nous franchissions la porte Santa Anna en laissant derrière nous la caserne de la garde suisse. Si je ne hurlai pas et n'ouvris pas la portière pour sauter pendant le trajet, c'est parce que je suis d'origine sicilienne, et que j'ai passé très jeune mon permis de conduire à Palerme, où les feux servent de décoration et où toutes les règles de conduite sont fondées sur la force et l'usage du klaxon. Le capitaine arrêta brusquement son véhicule sur une place de parking réservée, et éteignit le moteur avec une expression satisfaite. Ce fut le premier trait humain que j'observai en lui : cet homme adorait conduire. Tandis que nous nous dirigeons vers les Archives par un chemin que je ne connaissais pas, nous traversâmes une salle de gymnastique moderne dont j'ignorais l'existence. Les gardes que nous croisions se mettaient au garde-à-vous à notre passage et saluaient martialement Glauser-Röist.

Une des choses qui avaient le plus suscité ma curiosité depuis que je travaillais au Vatican était l'origine des uniformes multicolores de la garde suisse. La rumeur prétendait qu'ils avaient été dessinés par Michel-Ange mais je n'avais jamais rien trouvé à ce sujet dans les documents catalogués aux Archives. Je me disais que cette preuve finirait bien par apparaître, le jour où l'on s'y attendrait le moins, parmi l'énorme masse de documents qui restait à étudier. De toute façon, Glauser-Röist, contrairement à ses collègues, semblait ne jamais revêtir l'uniforme ; il était habillé en civil, avec des vêtements coûteux. Trop pour le maigre salaire d'un simple garde suisse...

Nous traversâmes en silence le vestibule des Archives en passant devant le bureau fermé du père Ramondino, et prîmes l'ascenseur. Glauser-Röist introduisit sa clé toute neuve dans le panneau.

— Vous avez les photos, capitaine ? lui demandai-je avec curiosité tandis que nous descendions vers l'Hypogée.

— Bien sûr, dit-il.

Il ressemblait de plus en plus à un roc, un monolithe. D'où avaient-ils sorti un type pareil ?

— Nous nous mettrons donc au travail tout de suite ?

— Oui.

Mes assistants regardèrent passer, bouche bée, Glauser-Röist qui

avançait vers mon bureau, indifférent à la curiosité qu'il suscitait. La table de Guido Buzzonetti était déserte ce matin-là. Une épine dans mon cœur.

— Bonjour, dis-je à voix haute.

— Bonjour, murmura quelqu'un pour m'éviter un terrible affront.

Un silence tendu nous accompagna jusqu'à la porte de mon bureau. Le cri que je laissai échapper en l'ouvrant dut s'entendre jusqu'au Forum romain.

— Doux Jésus ! Mais que s'est-il passé ?

Ma vieille écritoire avait été remise sans pitié dans un coin et, à sa place, une table métallique avec un ordinateur gigantesque occupait le centre de la pièce. D'autres engins informatiques avaient été placés sur de petites tables tirées d'un bureau non utilisé. Des dizaines de câbles et de prises parcouraient le sol, suspendus sur mes vieilles étagères.

Je me couvris la bouche de la main, horrifiée, et entrai en marchant aussi prudemment que si j'étais entourée de serpents.

— Nous allons avoir besoin de tout cet équipement pour travailler, annonça le Roc derrière moi.

— J'espère que vous avez raison, capitaine ! Qui vous a donné l'autorisation d'entrer dans mon bureau et d'y mettre un pareil désordre ?

— Le père Ramondino.

— J'aurais préféré que vous vous adressiez à moi.

— Nous avons tout installé hier soir ; vous étiez déjà partie.

Aucune note d'affliction ou de remords dans sa voix, il se contentait de me donner une information comme si ce qu'il faisait était au-delà de toute discussion.

— C'est parfait ! vraiment parfait ! dis-je avec rancœur.

— Vous voulez commencer à travailler, oui ou non ?

Je me tournai comme si j'avais reçu une gifle et le regardai avec tout le mépris dont j'étais capable :

— Plus vite on en aura fini, mieux ce sera.

— Comme vous voudrez, murmura-t-il.

Il retira sa veste et sortit le dossier épais que monseigneur Tournier m'avait montré la veille.

— C'est à vous, dit-il en me le tendant.

— Et vous, que comptez-vous faire pendant que je travaillerai ?

— Je vais utiliser l'ordinateur.

— Dans quel but ? demandai-je, étonnée.

Mon analphabétisme informatique était un sujet que je savais devoir affronter un jour et régler, mais pour le moment, en bonne érudite, j'étais très contente de pouvoir encore mépriser l'usage de ces machines diaboliques.

— Pour lever tous les doutes que vous pourriez avoir, et vous fournir les informations dont vous pourriez avoir besoin.

Notre conversation s'arrêta là.

Je commençai à examiner les photos. Il y en avait trente exactement, numérotées et classées par ordre chronologique, c'est-à-dire du début à la fin de l'autopsie. Après un premier coup d'œil, je sélectionnai celles sur lesquelles on voyait le corps entier de l'Éthiopien, allongé sur une table métallique, de face et de dos. À première vue, le plus frappant était la fracture des os du pelvis, en raison de l'angle peu naturel que formaient les jambes, ainsi qu'une terrible lésion dans la zone pariétale droite du crâne, qui avait laissé à découvert, parmi des fragments d'os, la masse gélatineuse et grise du cerveau. Je mis de côté les autres photos, qui m'étaient inutiles, car j'étais incapable d'apprécier la multitude de lésions que le cadavre présentait, et je ne pensais pas qu'elles étaient pertinentes pour mon travail. Je remarquai cependant qu'il s'était coupé la langue, sans doute à cause de l'impact.

L'homme était mince et élancé, et avait la peau très sombre. Les traits de son visage constituaient la preuve définitive de son origine abyssine : des pommettes hautes et très marquées, des joues creuses, de grands yeux noirs, ouverts, ce qui donnait quelque chose d'impressionnant aux photos, le front ample et osseux, les lèvres épaisses et le nez fin, presque grec. Avant qu'on ne rase la partie de sa tête restée intacte, il avait les cheveux crépus et tachés de sang. Après, on distinguait au centre même de son crâne, clairement dessinée, une fine cicatrice qui avait la forme de la lettre grecque sigma majuscule (Σ).

Ce matin-là, je ne fis qu'observer les terribles photos en examinant chaque détail qui me paraissait significatif. Les scarifications ressortaient sur sa peau comme des routes tracées sur une carte. Certaines étaient épaisses et présentaient un aspect désagréable ; d'autres plus fines, presque imperceptibles, comme des fils de soie. Toutes sans exception avaient une couleur rosée à certains endroits, comme si on avait inséré des bouts de peau blanche sur la peau noire. Quand l'après-midi arriva, j'avais des crampes d'estomac, la tête lourde, et mon bureau était jonché de papiers couverts d'annotations et de schémas.

Six autres lettres grecques avaient été réparties sur le corps : sur le bras droit, un tau « T » ; sur le gauche, un upsilon « Y » ; au centre de la poitrine, au niveau du cœur, un alpha « A » ; sur l'abdomen, un rho « P » ; sur la jambe droite, un omicron « O », et sur la gauche, au même endroit, un autre sigma « Σ ». Juste en dessous de l'alpha et au-dessus du rho, au niveau des poumons et de l'estomac, on distinguait un grand « C », le symbole constitué de la ligature des deux premières

lettres khi et rhô du mot grec *Khristós*, que l'on voit habituellement sur les tympanes et autels des églises médiévales.



Ce monogramme présentait une particularité curieuse : on lui avait ajouté une barre transversale qui aidait à former l'image d'une croix. Le reste du corps, à part les mains, les pieds, les fesses, le cou et le visage, était recouvert de nombreuses croix d'une facture originale. Je n'avais jamais rien vu de semblable.

Le capitaine Glauser-Röist demeura longtemps assis devant l'ordinateur en pianotant sur le clavier de mystérieuses instructions. De temps en temps, il approchait sa chaise de la mienne et contemplait en silence l'évolution de mes recherches. Aussi, quand il me demanda soudain si cela m'aiderait de disposer d'une silhouette humaine en taille réelle pour y disposer les cicatrices, je sursautai. Avant de lui répondre, je fis quelques mouvements de la tête pour alléger mes douleurs cervicales.

— C'est une excellente idée, capitaine. Au fait, quelles informations êtes-vous autorisé à me donner sur ce pauvre malheureux ? Monseigneur Tournier a dit que vous avez pris ces photos.

Le capitaine se leva de son siège et se dirigea vers l'ordinateur.

— Je ne peux rien vous dire.

Il tapa quelque chose sur le clavier et l'imprimante se mit en marche.

— Mais j'ai besoin d'en savoir un peu plus, protestai-je en soulevant mes lunettes et en me frottant l'arête du nez. Vous connaissez peut-être des détails qui pourraient faciliter mon travail.

Le Roc ne se laissa pas émouvoir par mes supplications. Grâce aux bouts d'adhésif qu'il coupait avec les dents, il colla au dos de la porte, le seul espace libre qui restait dans mon petit bureau, les feuilles qui sortaient de l'imprimante, pour former la silhouette complète d'un être humain.

— Je peux vous aider d'une autre manière ? dit-il en se retournant vers moi une fois qu'il eut fini.

Je le regardai d'un air méprisant :

— Vous pouvez consulter les bases de données des Archives secrètes à partir de cet ordinateur ?

— Je peux consulter n'importe quelle base de données dans le monde. Que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que vous pourrez trouver sur les scarifications.

Il se mit à l'œuvre sans perdre une seconde et, de mon côté, je sortis une poignée de feutres de couleurs d'un tiroir de ma table, et me plantai avec décision face à la silhouette. Au bout d'une demi-heure, j'étais parvenue à reconstruire assez fidèlement la douloureuse mappemonde des blessures du cadavre. Je ne comprenais pas comment un homme sain et fort, d'une trentaine d'années à peine, avait pu se laisser torturer de cette manière. C'était vraiment très étrange...

En plus des lettres grecques, je trouvais donc sept croix magnifiques, toutes différentes. De forme latine dans la partie intérieure de l'avant-bras droit, et avec une traverse courte sur le gauche. À l'épaule, une croix ancrée sur les vertèbres cervicales, une autre ansée sur les dorsales, et une dernière tréflée sur les lombaires. Les deux croix restantes, grecques, en forme de X, étaient situées dans la partie postérieure des muscles. Malgré cette variété admirable, elles avaient toutes quelque chose en commun : elles étaient enfermées ou protégées par des carrés, des cercles et des rectangles qui formaient comme des petites fenêtres ou meurtrières médiévales – et portaient une petite couronne à sept pointes sur la partie supérieure.

À neuf heures du soir, nous étions tous les deux épuisés de fatigue. Glauser-Röist avait à peine réussi à trouver quelques références aux scarifications. Il m'expliqua de manière sommaire qu'il s'agissait d'un usage religieux circonscrit dans une étroite zone d'Afrique centrale à laquelle n'appartenait pas l'Éthiopie, malheureusement pour nous. Dans cette région, les tribus frictionnaient avec des herbes les incisions de la peau, faites généralement avec de petits roseaux aussi effilés que des couteaux. Les motifs ornementaux pouvaient être très complexes, mais ils répondaient essentiellement à des formes géométriques au symbolisme sacré, souvent en relation avec un rite religieux.

— C'est tout ? dis-je, déçue, en le voyant fermer la bouche après m'avoir fourni ces maigres informations.

— Il y a autre chose, mais à mon avis ce n'est pas significatif pour ce qui nous concerne. Certaines scarifications, plus épaisses et volumineuses, portées par les femmes, ont un puissant pouvoir d'attraction sexuelle sur les hommes.

— Tiens ! m'exclamai-je, étonnée. C'est drôle, je n'y aurais jamais pensé.

— Pour conclure, poursuivit-il, nous ne savons toujours pas pourquoi ces cicatrices se trouvent sur cet homme. (Je crois que ce fut à cet instant que je remarquai pour la première fois que ses yeux étaient gris pâle.) Un autre fait curieux, qui n'a rien à voir avec notre affaire non plus, c'est que dernièrement cette pratique est devenue très à la mode chez les jeunes de nombreux pays. On appelle ça *body art*

ou *performance art*, et l'un de ses plus grands défenseurs est le chanteur David Bowie.

— C'est impossible..., soupirai-je en esquissant un sourire. Vous voulez dire qu'ils se font ces blessures par goût ?

— Eh bien..., dit-il, l'air aussi déconcerté que moi, je pense que cela a un lien avec l'érotisme et la sensualité, mais je ne saurais pas vous l'expliquer.

— Ce n'est même pas la peine d'essayer, merci, répondis-je, exténuée, en me levant pour mettre fin à cette première et épuisante journée de travail. Nous allons nous reposer, capitaine, demain risque d'être encore une journée très longue.

— Permettez que je vous raccompagne chez vous, ce ne sont pas des heures pour se promener seule sur le Borgo.

J'étais trop fatiguée pour refuser, aussi risquai-je de nouveau ma vie dans la spectaculaire voiture du capitaine. En lui disant au revoir, je le remerciai. J'avais quelques remords pour ma façon de le traiter – mais cela me passa assez rapidement – et repoussai courtoisement son offre de venir me chercher le lendemain matin. Cela faisait deux jours que je n'allais pas à la messe, et je ne voulais pas laisser passer une autre occasion. Je comptais me lever tôt et, avant de retourner à mon bureau, me rendre à l'église des Santi Michele e Magno.

Mes compagnes regardaient un film à la télévision quand j'entrai. Elles avaient pensé à me garder un plat au chaud dans le micro-ondes. Je pris un peu de soupe. Mais je manquais d'appétit. J'avais vu trop de cicatrices ce jour-là. Je m'enfermai un moment dans la petite chapelle avant d'aller me coucher. Je ne pus me concentrer sur mes prières. Non parce que j'étais fatiguée, mais parce que trois de mes frères eurent la mauvaise idée de me téléphoner de Sicile pour me demander si j'avais bien l'intention de venir à la fête que nous organisions tous les ans pour notre père, le jour de la San Giuseppe. Je répondis par l'affirmative à chacun et allai me coucher.

Le capitaine et moi passâmes des semaines frénétiques à la suite de cette première journée. Enfermés dans mon bureau depuis huit heures du matin jusqu'à huit ou neuf heures du soir, du lundi au dimanche compris, nous ne cessions d'examiner les rares éléments que nous possédions à la lumière des maigres informations que nous obtenions peu à peu grâce aux Archives. Si l'énigme des lettres grecques et du monogramme fut assez simple à résoudre, celle des sept croix demanda par contre un effort titanesque.

Le deuxième jour, en entrant dans le laboratoire, alors que je refermais la porte et contemplais la silhouette de papier scotchée dessus, la solution m'apparut immédiatement. C'était si évident que je n'arrivais pas à croire que j'avais pu la manquer la veille ; mais je me

justifiai en repensant à mon état de fatigue. Les lettres disposées de la tête aux pieds formaient le mot *stavros* (ΣΤΑΥΡΟΣ), qui signifie : croix. Il nous parut donc incontestable à partir de ce moment que tout ce qui se trouvait sur le corps de l'Éthiopien devait être lié à ce thème.

Quelques jours plus tard, après avoir relu, dans tous les sens mais sans succès, l'histoire de l'ancienne Abyssinie, notre Éthiopie actuelle, et consulté la documentation la plus large sur l'influence grecque dans la culture et la religion de ce pays, après être restée plusieurs heures à examiner avec soin des dizaines de livres d'art sur toutes les époques et les styles ainsi que des rapports détaillés sur les sectes recensées par les différents départements des Archives secrètes, puis des listes exhaustives sur les chrismes que le capitaine avait pu obtenir grâce à ses recherches sur ordinateur, nous fîmes une autre découverte assez significative : ce symbole que l'Éthiopien portait sur la poitrine et l'estomac répondait à une variété connue sous le nom de monogramme de Constantin, et son usage avait été abandonné au VI^e siècle.

Au début du christianisme, aussi surprenant que cela puisse paraître, la Croix ne fit l'objet d'aucune adoration. Les premiers chrétiens ignorèrent complètement l'instrument du martyre, lui préférant d'autres éléments ornementaux plus gais. De plus, durant les persécutions romaines – assez rares puisqu'elles se réduisirent en fait plus ou moins à l'acte connu de Néron après l'incendie de Rome en 64, et, selon Eusèbe¹, aux deux années de la mal nommée Grande Persécution de Dioclétien (de 303 à 305) –, durant les persécutions romaines, donc, l'exhibition et l'adoration publique de la Croix s'était révélée très dangereuse. Sur les murs des catacombes et des maisons, sur les stèles des sépulcres, sur les objets personnels et les autels, apparurent alors des symboles tels que l'agneau, le poisson, l'ancre et la colombe. La représentation la plus importante était pourtant le chrisme, que l'on utilisa abondamment pour décorer les lieux sacrés.

Il existait de nombreuses variantes de l'image du chrisme, en fonction de l'interprétation religieuse que l'on voulait lui donner. Par exemple, sur les tombes des martyrs, il était représenté par une branche de palmier au lieu de la lettre P, et l'on symbolisait ainsi la victoire du Christ. Ceux qui comportaient un triangle au centre exprimaient, eux, le mystère de la Trinité.

En l'an 312, l'empereur Constantin le Grand, adorateur du dieu Soleil, rêva, au cours de la nuit précédant sa bataille décisive contre Maxence, son principal rival pour le trône de l'Empire, que le Christ lui apparaissait et lui disait de graver les deux lettres « XP » sur la partie supérieure des boucliers de ses soldats. Le lendemain, avant le combat, la légende dit qu'il vit apparaître ce sceau avec une barre transversale supplémentaire, formant ainsi l'image d'une croix sur la

sphère éblouissante du soleil. En dessous étaient inscrits les mots grecs *En-toutoi-nika*, plus connus dans leur traduction latine *In hoc signo vinces* : « Tu vaincras par ce signe. » Comme Constantin infligea une défaite cuisante à Maxence lors de la bataille du Pont Milvius, son étendard orné du chrisme, appelé plus tard *Labarum*, prit une importance extraordinaire dans tout l'Empire romain. Et, tandis que sa partie occidentale, l'Europe, tombait aux mains des Barbares, on continua à l'utiliser dans la partie orientale, c'est-à-dire Byzance, du moins jusqu'au VI^e siècle, époque où il disparut complètement.

Le chrisme que notre Éthiopien arborait sur son torse était précisément celui que l'empereur avait vu dans le ciel avant la bataille, avec une traverse horizontale, et c'était en soi un fait curieux et étrange puisqu'on avait cessé de l'utiliser depuis quatorze siècles, comme en témoigne le Père de l'Église saint Jean Chrysostome qui, dans ses écrits, affirme qu'à la fin du V^e siècle ce symbole fut remplacé par la Croix authentique, exposée dès lors avec orgueil et prodigalité. Tout au long des périodes romane et gothique, le chrisme est réapparu comme motif ornemental, mais sous des formes différentes du simple monogramme de Constantin.

Ce mystère résolu continuait cependant, comme le mot *stavros*, de nous plonger dans la plus grande perplexité. Chaque jour, le désir de résoudre cet embrouillamini, de comprendre ce que cet étrange cadavre voulait nous dire, devenait de plus en plus intense. Mais notre tâche consistait seulement à expliquer l'origine des signes, indépendamment de ce qu'ils voulaient dire. Aussi n'avions-nous pas d'autre choix que de la poursuivre sans sortir du sentier balisé, et d'éclaircir le sens des sept croix.

Pourquoi ce chiffre, d'ailleurs ? Pourquoi étaient-elles toutes différentes ? Toutes encadrées dans des formes géométriques ? Honorées d'une petite couronne ? Nous n'y arriverons jamais, me disais-je parfois, découragée. C'était à la fois trop complexe et absurde. Je levais sans cesse les yeux des photos et des croquis pour les poser sur la silhouette en papier, au cas où la position des croix sur le corps me fournirait une piste. Mais je ne voyais rien qui puisse m'aider à résoudre l'énigme, aussi les baissais-je de nouveau pour me concentrer péniblement sur chacune d'elles.

Glauser-Röist m'adressa à peine la parole pendant ces quelques jours. Il passait des heures devant son ordinateur, et je sentais naître en moi une rancœur absurde envers lui en le voyant perdre son temps de cette façon idiote, tandis que mon cerveau se transformait lentement en pâte à papier !

Le dimanche 19 mars approchait à pas de géant. C'était le jour de la San Giuseppe, et je devais commencer à préparer mon voyage à Palerme. Je revenais rarement chez moi, à peine deux ou trois fois par

an, mais, en bonne famille sicilienne, les Salina demeuraient indissolublement unis, pour le meilleur ou le pire, et même au-delà de la mort. Être l'avant-dernière de neuf enfants, d'où mon prénom Ottavia, « la huitième », avait comporté beaucoup d'avantages quant à l'apprentissage et l'usage des techniques de survie. Il y avait toujours un frère ou une sœur aînés prêts à vous torturer ou vous écraser sous le poids de leur autorité : vos affaires appartenaient au premier qui les prenait, votre espace était envahi par le premier qui arrivait, vos triomphes et vos défaites étaient toujours les triomphes et défaites de ceux qui vous avaient précédée, etc. Mais la solidarité entre les neufs enfants de Filippa et Giuseppe Salina était indestructible : en dépit de mon absence depuis vingt ans, de celle de Pierantonio, franciscain en Terre sainte, et de Lucia, dominicaine destinée à l'Angleterre, on comptait toujours sur nous pour organiser n'importe quelle fête familiale, acheter un cadeau à nos parents ou prendre part à toute décision collective affectant la famille.

Le jeudi précédant mon départ, le capitaine Glauser-Röist revint de son déjeuner, dans les dépendances de la garde suisse, avec un étrange éclat dans ses yeux gris. Je poursuivais alors, tête baissée, la lecture d'un traité compliqué sur l'art chrétien des VII^e et VIII^e siècles, avec le vain espoir de trouver une allusion au dessin de certaines croix.

— Excusez-moi de vous déranger, murmura-t-il, mais j'ai eu une idée...

— Je vous écoute, répondis-je en éloignant de moi l'ennuyeux volume.

— Nous devrions avoir un programme informatique qui permettrait de comparer les images des croix de l'Éthiopien avec les fichiers iconographiques des Archives et de la Bibliothèque.

Je haussai les sourcils, étonnée.

— On peut faire ce genre de choses ?

— Le service informatique des Archives secrètes me paraît tout à fait qualifié.

Je réfléchis quelques instants.

— Je ne sais pas... Est-ce que ce n'est pas trop compliqué ? Une chose est de taper des mots sur un ordinateur afin que la machine recherche un texte semblable dans la base de données. Mais comparer deux images d'un objet qui peuvent être archivées dans des tailles différentes, des formats incompatibles, prises sous des angles différents, et peut-être même avec un appareil de si mauvaise qualité que le programme ne peut pas les reconnaître même si elles sont semblables...

Glauser-Röist me considéra avec commisération, comme si nous montions un escalier et qu'il se trouvait toujours à quelques marches au-dessus de moi, et en se tournant pour me regarder il dut baisser la

tête.

— Les recherches d'images ne se font pas de cette manière, m'expliqua-t-il d'un ton patient. Vous n'avez jamais vu au cinéma comment la police compare le portrait-robot d'un assassin avec les photos digitales de délinquants qu'elle possède dans les archives stockées dans ses ordinateurs ? On utilise des paramètres comme la distance entre les yeux, la largeur de la bouche, les coordonnées du front, du nez et des mâchoires, etc. Ces calculs numériques sont ensuite très utiles pour localiser les fugitifs.

— Je doute beaucoup, dis-je, fâchée, que notre service informatique dispose d'un tel programme de recherche des fugitifs. Nous ne sommes pas la police, capitaine, nous sommes le centre du monde catholique, et nous nous occupons d'histoire et d'art.

Glauser-Röist se tourna et posa sa main sur la poignée de la porte.

— Où allez-vous ? demandai-je en voyant qu'il se moquait de ce que je disais.

— Je vais aller voir le père Ramondino afin qu'il donne les ordres nécessaires au service informatique.

Le vendredi, après le déjeuner, sœur Chiara vint me chercher avec sa voiture et nous quittâmes Rome par l'autoroute du Sud. Elle allait passer le week-end à Naples dans sa famille, et était enchantée de pouvoir voyager accompagnée. La distance entre les deux villes n'est pas si grande, mais elle le paraît encore moins quand on a quelqu'un avec qui bavarder. Chiara et moi n'étions pas les seules à quitter Rome ce jour-là. Le Saint-Père, accomplissant un de ses plus ardents désirs malgré sa maladie, décida d'aller pérégriner en plein Jubilé dans les lieux sacrés de Jordanie et d'Israël (le mont Nébo, Bethléem, Nazareth...). On ne pouvait s'empêcher d'admirer la façon dont cet homme à l'état physique si fragile, à l'esprit si épuisé et avec de si rares moments d'authentique lucidité, se ranimait et revivait devant l'imminence d'un voyage épuisant. Jean-Paul II était un vrai pèlerin du monde ; le contact avec les foules lui rendait sa vigueur. Et Rome bouillonnait des préparatifs et formalités de dernière heure.

Je pris le ferry à Naples. Il devait arriver à Palerme le samedi matin. Il faisait très beau ce jour-là, aussi me vêtis-je chaudement pour m'installer sur une chaise longue du pont du second étage, prête à profiter de la douceur de la traversée. Me souvenir du passé n'était pas une de mes activités favorites, mais chaque fois que je traversais la mer dans ce sens me revenait l'hypnotique rêverie des années passées en Sicile. En réalité, ce que je voulais être quand j'étais petite, c'était espionne. À huit ans, je regrettais qu'il n'y ait pas de guerre à laquelle je puisse participer, comme Mata-Hari. À dix, je fabriquais de petites lampes avec des piles et des ampoules volées dans les jeux

électroniques de mes frères aînés, et je passais des nuits, cachée sous les couvertures, à lire des romans d'aventures. Plus tard, déjà interne dans le couvent de la Bienheureuse Vierge Marie où je fus envoyée à l'âge de treize ans, après ma fuite en barque avec mon ami Vito, je continuai à pratiquer cette espèce de catharsis qu'est la lecture compulsive, en transformant le monde à mon goût à l'aide de l'imagination pour en faire quelque chose qui me plaisait. La réalité n'était ni agréable ni heureuse pour une enfant qui percevait la vie à travers une loupe grossissante. Ce fut à l'internat que je lus pour la première fois les *Confessions* de saint Augustin et le *Cantique des cantiques*, et je découvris une profonde ressemblance entre les sentiments exprimés dans ces pages et ma vie intérieure, turbulente et impressionnable. Je suppose que ces lectures aidèrent à éveiller en moi l'inquiétude de la vocation religieuse, mais il fallut encore de nombreuses années et événements avant que je ne devienne une religieuse professe. Avec un sourire, je me souvins de cet après-midi inoubliable où ma mère m'arracha des mains un cahier d'école dans lequel j'avais gribouillé les aventures de l'espionne américaine Ottavia Prescott... Elle n'aurait pas été plus scandalisée si elle avait découvert une arme ou une revue pornographique. Pour elle, comme pour mon père et le reste des Salina, la lecture était un passe-temps dénué de sens, plus propre à une vie bohème sans occupation qu'à celle d'une jeune fille de bonne famille.

La lune apparut, blanche et lumineuse dans le ciel obscur, et l'odeur âcre de la mer transportée par l'air froid de la nuit devint si intense que je dus me couvrir le nez et la bouche du revers de mon manteau avant de remonter ensuite ma couverture jusqu'au cou. L'Ottavia de Rome, la paléographe du Vatican, était loin derrière, comme la côte italienne, et avait cédé la place à une Ottavia Salina qui n'avait jamais abandonné la Sicile. Qui était le capitaine Glauser-Röist ? Quel rapport pouvais-je avoir avec le cadavre d'un Éthiopien ? En plein processus de métamorphose, je m'endormis profondément.

Quand j'ouvris les yeux, le ciel s'illuminait peu à peu sous la lumière rouge du levant, et le ferry entra à bonne marche dans le golfe de Palerme. Avant de descendre à la gare maritime, tandis que je pliais la couverture et prenais mon sac de voyage, je distinguai au loin ma sœur aînée Giacomina et mon beau-frère Domenico qui agitaient affectueusement les bras depuis le quai... Voilà, j'étais rentrée à la maison.

Tous les marins du ferry, les passagers, les carabiniers de la gare et les gens sur le quai me regardèrent descendre la passerelle avec curiosité. La présence de Giacomina, la plus connue des neuf Salina, et de son escorte peu discrète, deux impressionnantes voitures blindées aux vitres fumées et aux dimensions kilométriques, rendaient

impossible toute arrivée incognito.

Ma sœur me serra entre ses bras dans une forte étreinte tandis que son époux me tapotait gentiment l'épaule et qu'un des deux employés de mon père prenait mes valises pour les ranger dans le coffre.

— Je t'avais dit de ne pas venir, protestai-je à l'oreille de Giacomina qui me lâcha et me regarda, sans comprendre, avec un sourire renversant.

Ma sœur, qui venait de fêter ses cinquante-trois ans, avait une épaisse chevelure noire de jais et le visage très fardé. Elle était encore belle et aurait été parfaite sans ses vingt kilos de trop.

— Mais ne dis pas de bêtises ! s'écria-t-elle en me poussant dans les bras du gros Domenico qui m'étouffa à son tour. Tu crois qu'on va te laisser arriver seule à Palerme et prendre le bus pour rentrer à la maison ? Impossible !

— En plus, ajouta Domenico en me regardant avec un air de reproche paternel, nous avons quelques problèmes avec les Sciarra de Catane.

— Quels problèmes ? voulus-je aussitôt savoir, préoccupée.

Concetta Sciarra et sa petite sœur Doria avaient été mes amies d'enfance. Nos familles s'étaient toujours bien entendues et nous avions joué de nombreuses fois ensemble les dimanches après-midi. Concetta était généreuse et compréhensive. Depuis la mort de son père deux ans auparavant, elle avait pris la direction de l'entreprise Sciarra et, d'après ce que je savais, ses relations avec nous étaient assez bonnes. Doria était tout le contraire : compliquée, envieuse et égoïste, elle cherchait toujours à faire accuser les autres de ses mauvaises actions, et elle avait toujours manifesté à mon égard une jalousie aveugle qui l'avait souvent conduite à me voler jouets et livres, et à les abîmer.

— Ils envahissent notre marché avec des produits moins chers, m'expliqua ma sœur, impassible. Une guerre sale, incompréhensible.

Je me tus. Une action aussi grave avait tout d'une méprisable provocation. Les Sciarra profitaient peut-être de l'inévitable vieillesse de mon père, qui avait déjà près de quatre-vingt-cinq ans. Mais la gentille Concetta devait savoir que Giuseppe Salina avait beau être faible, ses enfants ne permettraient jamais une chose pareille.

Nous abandonnâmes le port à toute vitesse, sans freiner au feu rouge qui brillait de toute son inutilité au croisement de la via Francesco Crispi, que nous prîmes à droite en direction de La Cala. Nous ne respectâmes pas plus les signaux sur la via Vittorio-Emanuele, mais il ne fallait pas s'en inquiéter : nos véhicules, appartenant à qui ils appartenaient, avaient la priorité à tous les carrefours et bénéficiaient d'une indulgence plénière aux panneaux « Stop ». Nous laissâmes à gauche le Palais des Normands, sortîmes de la ville par

Calatafimi, et à quelques kilomètres de Monreale, en pleine vallée de la Conca d'Oro, alors magnifiquement verdoyante et couverte d'un tapis de fleurs précoces, la première des voitures tourna brusquement à droite et prit le chemin privé qui conduisait à notre maison, l'ancienne et monumentale Villa Salina, construite par mon aïeul Giuseppe à la fin du XIX^e siècle.

— Pendant que tu t'arranges, j'irai à l'aéroport chercher Lucia qui arrive à dix heures, me dit ma sœur en se recoiffant.

— Et Pierantonio ?

— Il est arrivé hier soir ! me cria Giacomina tout agitée.

Je souris, heureuse comme un lézard au soleil. La présence de mon frère, qui n'avait pas été confirmée avant le dernier moment, donnait tout son éclat à cette réunion. Cela faisait deux ans que je ne l'avais pas vu, lui, l'homme le plus doux et le plus gentil du monde, auquel, selon les dires de la famille, m'unissaient une ressemblance physique extraordinaire, mais aussi une similitude de tempérament et de caractère qui, pour finir, nous avaient convertis en d'éternels inséparables. Pierantonio était entré dans l'ordre franciscain à vingt-cinq ans – j'en avais alors quinze –, une fois terminée sa brillante carrière d'archéologue, et l'année suivante il avait été envoyé en Terre sainte, d'abord à Rhodes puis en Grèce et plus tard à Chypre, en Égypte, en Jordanie, pour finir par revenir à Jérusalem où il avait reçu en 1998 la charge de custode de Terre sainte. Un poste créé en 1342 par le pape Clément VI pour assurer la présence catholique dans les Lieux saints après la déroute définitive des croisés. Il représentait donc une figure importante dans le monde chrétien de l'Orient, de celles qui entraînent dans leur sillage un parfum de sainteté et de polémiques.

— Maman va être contente ! m'exclamai-je, bouleversée, en jetant un coup d'œil par la vitre.

Notre vieille maison de quatre étages, protégée par des grilles et de hauts murs, avait beaucoup changé ces derniers temps. De nombreuses caméras de surveillance disposées sur tout le périmètre de la propriété observaient les mouvements aux alentours. Les kiosques des gardes, qui n'étaient dans mon enfance que des cabanes de bois avec des chaises en paille, étaient devenus d'authentiques postes de contrôle placés de chaque côté de l'entrée et dotés d'ordinateurs capables de contrôler à distance n'importe quel dispositif de sécurité et d'alarme.

Les hommes de mon père inclinèrent la tête au passage de notre voiture, et je ne pus retenir une exclamation de joie en reconnaissant parmi eux Vito, mon ami d'enfance.

— C'est Vito ! m'écriai-je en agitant la main derrière la vitre arrière.

Vito me sourit avec timidité, de manière presque imperceptible.

— Il vient de sortir de la *Giudiziaria*², sourit Domenico en ajustant

sa veste sur son ventre rebondi. Ton père est très content de l'avoir de nouveau ici.

Le véhicule s'arrêta enfin devant la porte de la maison. Ma mère, habillée de noir comme toujours, nous attendait en haut du perron en s'appuyant sur son éternelle canne d'argent. Les soixante-quinze ans de vie intense qui pesaient sur les épaules de cette noble dame sicilienne, la plus jeune de la famille Zafferano, n'avaient pas altéré d'un pouce son port altier.

Je montai les marches deux par deux et serrai ma mère entre mes bras comme si je ne l'avais pas revue depuis le jour de ma naissance. Elle m'avait manqué et je ressentis un soulagement puéril en la voyant en si bonne forme, en vérifiant que ses baisers étaient fermes et son corps aussi énergique et solide que toujours. Je remerciai Dieu, la gorge nouée, qu'il ne lui fut rien arrivé pendant mon absence. Elle, sans se départir de son sourire, s'écarta un peu pour m'examiner.

— Ma petite Ottavia ! s'exclama-t-elle toute joyeuse, comme tu as bonne mine ! Tu sais que Pierantonio est arrivé ! Il a hâte de te voir. Je veux que vous me racontiez tout l'un et l'autre. (Elle posa sa main sur mon épaule et me poussa doucement vers l'intérieur de la maison.) Alors, dis-moi, comment va notre Saint-Père ?

La journée fut une interminable succession de visites des divers membres de la famille. Giuseppe, l'aîné, vivait en ville avec son épouse Rosalia et leurs quatre enfants ; Giacomina et Domenico, installés en ville eux aussi avec nos parents, avaient cinq enfants qui arrivèrent de l'université de Messine où ils étudiaient. Cesare, le troisième, marié avec Letizia, avait lui aussi quatre rejetons qui résidaient malheureusement à Agrigente. Pierluigi, le cinquième, arriva dans l'après-midi avec sa femme Livia et leurs enfants ; Salvatore, le septième, le seul séparé, apparut avec trois de ses quatre enfants ; et, enfin, Agueda, la cadette, qui avait trente-cinq ans, arriva avec Antonio, son mari, et leurs trois enfants, parmi lesquels ma chère nièce Isabella.

Pierantonio, Lucia et moi étions les trois seuls religieux de la famille. J'avais toujours éprouvé une certaine inquiétude en comparant les projets qu'avait ma mère pour nous avec ce que nous avions fait de notre vie. Comme si Dieu donnait aux mères la clairvoyance nécessaire pour deviner ce qui va se passer et, plus préoccupant encore, comme si Dieu ajustait ses plans aux désirs des mères. Mystérieusement, Pierantonio, Lucia et moi étions entrés dans les ordres comme ma mère l'avait toujours souhaité. Je me souviens encore de l'entendre dire à mon frère, alors âgé de seize ans : « Tu ne peux pas imaginer comme je serais fière de te voir devenir prêtre, un bon prêtre, et tu pourrais l'être, car tu as le caractère parfait pour conduire un diocèse d'une main ferme. » Ou, alors qu'elle peignait la

belle chevelure blonde de Lucia, lui murmurer à l'oreille : « Tu es trop intelligente et indépendante pour te soumettre à un mari ; le mariage, ce n'est pas pour toi. Je suis sûre que tu seras beaucoup plus heureuse en menant la vie des religieuses de ton école : des voyages, des études, la liberté, de bonnes amies... » Sans compter ce qu'elle me disait, à moi : « De tous mes enfants, Ottavia, tu es la plus brillante, la plus orgueilleuse... Tu as un caractère si entier, si fort que Dieu seul pourra faire de toi la personne que j'aimerais que tu sois. » Elle répétait toutes ces choses avec la force et la conviction d'une pythie prédisant l'avenir. Étrangement, la même chose se produisit pour mes frères : leurs occupations, études ou mariages s'ajustèrent parfaitement aux prédictions maternelles.

Je passai toute la journée avec la petite Isabella, à la promener d'un côté à l'autre de la maison, à bavarder avec les membres de ma grande famille, et à saluer les oncles, cousins et proches qui venaient féliciter mon père et lui apporter des cadeaux. Il y avait tant de monde que j'eus à peine le temps de l'embrasser avant de le perdre de vue de nouveau. Je me souviens seulement que, dans un geste de fatigue infinie, il me regarda avec orgueil et me caressa la joue de sa main rugueuse, avant d'être emporté par de nouveaux venus. On aurait dit une foire d'empoigne !

Dans l'après-midi, j'eus mal au dos d'avoir tant porté ma nièce qui s'accrochait à mon cou sans pitié. Chaque fois que je voulais la poser à terre, elle remontait le long de mes jambes et s'accrochait à ma taille comme un petit singe. Quand ce fut l'heure de préparer le dîner, les femmes s'acheminèrent vers la cuisine, et les hommes se rassemblèrent dans le salon pour parler des affaires de la famille. Je ne fus pas étonnée de voir apparaître alors, entre les casseroles et les poêles, la haute silhouette de mon frère Pierantonio. Je ne pus m'empêcher de remarquer que ses gestes et ses mouvements avaient une certaine ressemblance avec les manières élégantes de monseigneur Tournier. Les différences entre les deux étaient infinies, mais ils avançaient dans la vie avec le pas caractéristique des hommes sûrs d'eux et dotés de charisme.

Ma mère le regarda d'un air fasciné tandis qu'il s'approchait.

— Maman, dit-il en lui déposant un baiser sur la joue, je peux emmener Ottavia ? J'aimerais bavarder un peu dans le jardin avec elle avant le dîner.

— Et moi, on ne me demande pas mon avis, bien sûr ! répondis-je de l'autre bout de la cuisine où je me trouvais occupée à remuer quelques légumes dans la poêle comme si j'étais une experte. Et si je ne voulais pas... ?

Ma mère sourit :

— Tais-toi donc ! Comment ne le voudrais-tu pas ? plaisanta-t-elle,

comme s'il était absolument inconcevable que je ne souhaite pas sortir me promener avec mon frère.

— Et tant pis pour nous, hein, c'est ça ? protestèrent Giacoma, Lucia et Agueda à l'unisson.

Pierantonio se dépêcha de jouer de son charme et alla les embrasser tour à tour. Puis il fit claquer ses doigts comme s'il appelait un serveur dans un bar.

— Ottavia... Viens !

Maria, une des cuisinières, me retira la poêle des mains. C'était un complot.

— Je n'ai jamais vu, commençai-je à dire en retirant mon tablier et en le posant sur un banc, de moine franciscain aussi dépourvu d'humilité que le père Salina.

— Custode, ma sœur, dit-il, custode de Terre sainte.

— Et toujours aussi modeste, se moqua Giacoma en provoquant l'hilarité de l'assistance.

Si j'avais regardé ma famille de l'extérieur, en simple spectatrice, j'aurais certainement été frappée par l'adoration que toutes les Salina vouaient à Pierantonio. Personne n'eut jamais une ligue d'adultrices aussi ferventes et soumises. Les moindres désirs de mon frère étaient exécutés avec le fanatisme propre aux bacchantes grecques et lui, parfaitement conscient de la situation, en profitait comme un enfant qui se prendrait pour un Dionysos capricieux. La faute en revenait à ma mère, qui nous avait transmis comme un virus l'idolâtrie aveugle qu'elle vouait à son fils préféré. Comment ne pas accorder à ce petit dieu son caprice si en échange il nous offrait ses baisers et caresses... alors que c'était si simple de le rendre heureux ?

Le dieu en question me prit par la taille et nous sortîmes dans la cour de derrière pour nous diriger vers le jardin.

— Alors ? Raconte-moi tout ! s'exclama-t-il une fois arrivés à destination.

— Non, raconte, toi, répondis-je en le regardant. (Ses tempes s'étaient dégarnies et ses sourcils broussailleux lui donnaient un air sauvage.) Comment se fait-il qu'un homme aussi important que le custode quitte son poste au moment précis où le pape s'apprête à fouler le sol de Jérusalem ?

— Bon sang ! Tu tires pour tuer, toi ! dit-il en riant et en passant un bras autour de mes épaules.

— Je suis ravie que tu aies pu venir, lui expliquai-je, tu le sais, mais je suis un peu étonnée, c'est tout. Je te rappelle que demain le pape s'embarque pour tes terres.

Il leva les yeux au ciel d'un air distrait, comme si l'affaire n'avait aucune importance, mais je le connaissais bien, je savais que ce geste signifiait tout le contraire.

— Tu sais... Les choses ne sont jamais tout à fait comme elles devraient l'être.

— Écoute, Pierantonio, tu peux peut-être tromper tes moines, mais pas moi.

Il sourit sans baisser les yeux.

— Alors, tu me le dis, oui, pourquoi tu es parti avant l'arrivée du pape ? insistai-je avant qu'il ne commence à me parler de la beauté des étoiles.

Le petit dieu reprit son expression espiègle.

— Je ne peux pas raconter à une religieuse qui travaille au Vatican les problèmes que l'ordre franciscain a avec les hauts prélats de Rome.

— Tu sais parfaitement que je passe ma vie enfermée dans mon bureau. À qui pourrais-je parler de ces problèmes ?

— Au pape... ?

— C'est ça ! dis-je en m'arrêtant net.

— Au cardinal Ratzinger..., chantonna-t-il. Au cardinal Sodano ?

— Allez, Pierantonio, ça suffit !

Mais il avait dû remarquer quelque chose sur mon visage quand il avait mentionné le secrétaire d'État, car il écarquilla soudain les yeux :

— Ottavia... Tu connais Sodano ?

— On me l'a présenté il y a quelques semaines, reconnus-je sur un ton évasif.

Il me prit le menton, leva mon visage vers le sien et colla son nez au mien.

— Ottavia, ma petite Ottavia... Pourquoi fréquentes-tu, toi, Angelo Sodano ? Il doit y avoir là-dessous quelque chose de très intéressant que tu ne veux pas me raconter.

Comme c'est dangereux de se connaître si bien, pensai-je à cet instant, et d'être l'avant-dernière d'une famille remplie d'aînés expérimentés en manipulations et abus.

— Toi non plus, tu ne m'as pas raconté les problèmes des franciscains avec le pape, et pourtant je te l'ai demandé.

— Je te propose un marché, dit-il allègrement en me tirant par le bras et en m'obligeant à reprendre la marche. Je te raconte pourquoi je suis venu et tu me dis comment tu as fait la connaissance du tout-puissant secrétaire d'État.

— Je ne peux pas.

— Mais si ! s'exclama-t-il avec la joie d'un enfant qui aurait des chaussures neuves. (Comment croire que cet exploiteur de petite sœur avait maintenant cinquante ans !) Tu peux très bien le faire sous le secret de la confession. J'ai tout ce qu'il faut dans la chapelle. Allons-y.

— Enfin, Pierantonio, c'est une affaire sérieuse et...

— Parfait ! J'adore quand c'est sérieux !

Ce qui m'énervait le plus, c'était de savoir que je m'étais mise toute seule dans ce pétrin. Il m'aurait suffi de dissimuler un peu pour éviter d'en arriver là. J'avais levé le lièvre derrière lequel courait mon frère tel un chien infatigable, et plus je me montrais inquiète, plus sa curiosité croissait. Mais je n'allais pas me laisser faire, cette fois !

— Ça suffit, Pierantonio, je ne plaisante pas. Je ne peux rien te raconter. Tu es bien placé pour le comprendre, quand même.

J'avais dû prendre un ton plus sévère que je ne le pensais car je le vis reculer dans ses intentions, et changer d'attitude de manière drastique.

— Tu as raison..., me concéda-t-il avec une mine de repentir. Il y a des choses qui ne peuvent pas se dire... Mais je n'aurais jamais imaginé que ma sœur puisse être impliquée dans les manigances du Vatican.

— Je ne le suis pas du tout, on a juste fait appel à mes services pour une affaire étrange... Quelque chose de bizarre, et je ne sais pas..., murmurai-je, pensive, en me pinçant la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Mais je suis très déconcertée.

— Un document étrange... ? Un manuscrit mystérieux... ? Un secret honteux exhumé du passé de l'Église... ?

— Si seulement il s'agissait de ça ! Ce genre de choses, j'ai l'habitude. Non, il s'agit de quelque chose de plus bizarre, et le pire c'est qu'on me cache des informations dont j'ai besoin.

Mon frère s'arrêta et me regarda d'un air déterminé :

— Eh bien, passe outre.

— Je ne comprends pas, dis-je en m'arrêtant et en secouant un bout d'herbe sur ma chaussure.

Il faisait frais maintenant que la nuit tombait. Bientôt s'allumeraient les lumières du jardin.

— Passe outre. Ils veulent un miracle ? Tu n'as qu'à leur en donner un. Écoute, j'ai beaucoup de problèmes à Jérusalem, plus que tu ne peux l'imaginer...

Il reprit la marche d'un pas lent et je le suivis. Soudain, mon frère ressemblait plus que jamais à un chef d'État accablé par ses responsabilités.

— Le Saint-Siège a confié aux franciscains en Terre sainte des tâches nombreuses et difficiles. Cela va du rétablissement du culte catholique dans les Lieux saints jusqu'à l'accueil des pèlerins, en passant par l'impulsion des études bibliques et les fouilles archéologiques. Nous avons la charge d'écoles, d'hôpitaux, de dispensaires, de maisons de retraite, et surtout de la « Custodie » elle-même, ce qui entraîne une multitude de conflits avec nos voisins des autres religions. Tu veux savoir quel est mon principal problème en ce moment ? Le saint cénacle où Jésus a institué l'Eucharistie.

Actuellement, c'est une petite mosquée administrée par les autorités israéliennes. Et le Vatican ne cesse de faire pression pour que je négocie son achat. Mais tu crois qu'on me donnerait de l'argent ? Non ! s'exclama-t-il, furieux, le visage rouge soudain. En ce moment même, j'ai trois cent vingt religieux de trente-six pays différents qui travaillent en Palestine, Israël, Jordanie, Syrie, au Liban, en Égypte, à Chypre et Rhodes – des zones où les conflits se règlent au fusil, à la bombe, sans compter les manœuvres politiques répugnantes. Comment est-ce que j'arrive à soutenir toute cette foire d'œuvres religieuses, culturelles et sociales ? Tu crois que mon ordre, qui n'a pas un sou, peut m'aider ? Que ton Vatican si riche me donnerait quelque chose ? Rien ! Personne ne me donne ne serait-ce qu'un centime ! Le pape a détourné l'argent de l'Église, des millions et des millions remis en sous-main à travers des hommes de paille, des sociétés-écrans, des transferts bancaires dans des paradis fiscaux, pour soutenir le syndicat polonais Solidarité et faire tomber le communisme dans son pays. Combien de lires crois-tu qu'il nous donne, à nous qui le lui demandons ? Aucune ! Rien, zéro centime !

— Ce n'est pas tout à fait juste, Pierantonio, protestai-je doucement, l'Église organise tous les ans une collecte pour vous.

Il me regarda, furibond :

— Tu veux rire ! lâcha-t-il avec mépris en me tournant le dos et en rebroussant chemin.

— Bon, bon, alors explique-moi au moins comment je peux obtenir l'information que je cherche, le suppliai-je tandis qu'il s'éloignait à grands pas.

— Fais preuve d'intelligence, Ottavia ! s'exclama-t-il sans se retourner. Aujourd'hui le monde est plein de recours pour obtenir ce que l'on veut. Il faut juste savoir quelles sont tes priorités, et donner de la valeur à ce qui est important. Vois jusqu'à quel point tu es prête à désobéir ou à agir de ton côté, en marge de tes supérieurs, et même... (Il hésita.) Et même à passer outre ce que ta conscience te dicte.

La voix de mon frère avait pris un ton d'amertume profonde, comme s'il devait vivre en permanence avec un poids insupportable sur sa propre conscience. Je me demandai si j'aurais le courage d'aller contre les instructions reçues afin d'obtenir les informations que je voulais. Mais je connaissais la réponse : oui, évidemment. La question était plutôt : de quelle manière allais-je m'y prendre ?

— Je suis prête, dis-je à mi-chemin.

J'aurais dû me rappeler cette phrase : « Fais attention à ce que tu désires car tu peux l'obtenir », mais je ne l'ai pas fait.

Mon frère se retourna.

— Que veux-tu ? cria-t-il. Qu'est-ce que tu cherches ?

- Des renseignements.
- Alors, achète-les. Et sinon, débrouille-toi pour les obtenir par tes propres moyens !
- Comment ? demandai-je, un peu perdue.
- Enquête, fouille, pose des questions aux gens qui sont en possession de ces informations, interroge-les avec intelligence, cherche dans les archives, dans les tiroirs, les corbeilles à papier, fouille les bureaux, les ordinateurs, les poubelles... Vole-les, s'il le faut !

Je passai la nuit très inquiète, sans pouvoir trouver le sommeil. Je ne cessais de me retourner dans mon vieux lit. À mes côtés, Lucia reposait tranquillement en dormant du sommeil de l'innocence. Les paroles de Pierantonio me hantaient. Je ne voyais pas comment accomplir les choses terribles qu'il m'avait suggérées. Comment interroger avec intelligence ce bloc monolithique que constituait Glauser-Röist ? Comment fouiller les bureaux de monseigneur Tournier ? Ou pénétrer dans les ordinateurs du Vatican alors que je n'avais pas la moindre idée du fonctionnement de ces machines ?

Je m'endormis, épuisée, quand l'aube filtrait déjà à travers les jalousies. Je rêvai de mon frère, et ce ne fut pas un rêve agréable, aussi fus-je très heureuse de le retrouver le lendemain matin, frais et dispos, les cheveux encore mouillés alors qu'il sortait de la douche, prêt à célébrer la messe dans la chapelle.

Mon père, l'homme du jour, était assis au premier rang, à côté de ma mère. Je voyais leur dos, celui de mon père plus courbé, et je me sentis fière d'eux, de la grande famille qu'ils avaient fondée, de l'amour qu'ils avaient donné à leurs neuf enfants et dont ils comblaient maintenant leurs innombrables petits-enfants. Je les regardais en me disant qu'ils avaient passé toute leur vie ensemble, en partageant joies et peines, indestructibles dans leur imité, inséparables.

En sortant de la messe, les plus jeunes allèrent jouer dans le jardin, fatigués d'avoir dû rester immobiles pendant la cérémonie, et les autres entrèrent dans la maison prendre le petit déjeuner. Nièces et neveux se mirent à un bout de la table tandis que les adultes se regroupaient à l'autre. Dès que je le pus, je pris à part Stefano, le quatrième de Giacoma, et l'emmenai dans un coin :

- Tu étudies bien l'informatique, n'est-ce pas, Stefano ?
- Oui, ma tante, dit-il en me regardant un peu inquiet, comme si je m'étais transformée soudain et allais lui planter un couteau dans l'estomac. (Pourquoi les adolescents sont-ils si bizarres ?)
- Et tu as un ordinateur connecté à Internet dans ta chambre ?
- Oui, ma tante. (Il souriait avec fierté maintenant, sans doute soulagé de constater que je ne comptais pas le tuer.)

— Bon, alors j'aimerais que tu me rendes un service...

Je passai toute la matinée enfermée avec lui dans sa chambre, à boire des boissons gazeuses, le nez collé sur l'écran de son appareil. C'était un garçon intelligent qui se déplaçait avec aisance sur la Toile et maniait magnifiquement les moteurs de recherche. À l'heure du déjeuner, après l'avoir gratifié d'une coquette somme d'argent pour le remercier de son splendide travail (Pierantonio m'avait bien dit d'acheter l'information), j'avais découvert l'identité de mon Éthiopien, la cause de son décès, et pourquoi les Églises chrétiennes se retrouvaient mêlées à cette affaire. L'affaire était si grave que mes jambes se mirent à trembler soudain, alors que je descendais l'escalier.

Je rentrai à Rome le lundi soir, plongée dans l'embarras et la crainte. J'avais fait quelque chose qui me surprenait moi-même, j'avais désobéi, et obtenu une information importante par des méthodes peu orthodoxes, contre l'avis exprès de mes supérieurs. Je me sentais peu sûre de moi, effrayée comme si un rayon divin allait me frapper d'un instant à l'autre pour me punir. Suivre les règles est toujours plus facile, on évite ainsi remords et culpabilité, on s'épargne toute peur et, en plus, on se sent fier de ce qu'on a accompli. Moi, je n'étais pas fière du tout de mon travail de fouine. Préoccupée, je me demandais comment j'allais affronter Glauser-Röist. J'étais convaincue qu'il devinerait tout en me voyant.

Je priai cette nuit-là en cherchant le réconfort et le pardon. J'aurais donné n'importe quoi pour oublier ce que je savais, revenir en arrière et retrouver ma tranquillité d'esprit, mais c'était impossible... Quand, le lendemain, je fermai la porte de mon bureau et vis la triste silhouette scotchée dessus, remplie de dessins et de marques au feutre, le nom de l'Éthiopien me revint aussitôt : il s'appelait Abi-Ruj Iyasus... Le pauvre, me dis-je en marchant lentement vers la table sur laquelle étaient posées les terribles photos de son corps torturé, il avait eu une mort horrible, de celles qu'on ne souhaiterait à personne, même si elle était proportionnelle au péché dont il s'était rendu coupable.

Mon neveu Stefano, en pianotant avec deux doigts sur le clavier, des mèches de cheveux tombant sur ses yeux, m'avait demandé ce que je cherchais exactement. Et je lui avais répondu : « Des accidents... N'importe quel accident impliquant un jeune Éthiopien – Tu connais la date ? – Non, ni le lieu. – Donc, tu ne sais rien. – Exactement », avais-je répondu en levant les bras dans un geste d'impuissance. Et c'est avec ce peu d'informations qu'il avait commencé à parcourir des milliers de documents à une vitesse vertigineuse. Plusieurs écrans fonctionnaient en même temps avec des moteurs de recherche différents : Google, Yahoo, Lycos... Les mots clés étaient « accident » et « éthiopien ». Très vite, de nombreux documents apparurent sur l'écran. Stefano les effaçait après avoir vérifié que l'accident ne comportait pas d'Éthiopien (mentionné pour une autre raison pourtant trois paragraphes plus bas) ou que l'Éthiopien avait quatre-vingts ans

ou bien que l'accident et l'Éthiopien dataient tous deux de l'époque d'Alexandre le Grand. En revanche, il gardait, dans un dossier créé spécialement à cette occasion, les pages qui semblaient avoir un lien avec ce que je cherchais, un dossier virtuel qu'il avait nommé « Tante Ottavia ».

La porte du bureau s'ouvrit derrière mon dos et fut refermée doucement.

— Bonjour, professeur.

— Bonjour, capitaine, répondis-je sans me retourner.

Je ne pouvais quitter des yeux Abi-Ruj.

Stefano s'était déconnecté de sa liaison Internet à l'heure du déjeuner. Nous avions alors passé au crible le matériel trouvé. Après un premier tri, il n'était plus resté aucun document en italien ; après un second, très consciencieux et méticuleux, nous avions obtenu enfin ce que nous cherchions. Il s'agissait de cinq articles de presse parus entre le mercredi 16 et le dimanche 20 février de l'année. Une édition anglaise du journal grec *Kathimerini*, un bulletin de l'Athens News Agency et trois publications éthiopiennes, *Press Digest*, *Ethiopian News Headlines* et *Addis Tribune*.

Le résumé de l'histoire était le suivant : le mardi 15 février, un petit avion de location, un Cessna-182, s'était écrasé sur le mont Chelmos, dans le Péloponnèse, à 21 h 35. Il y avait eu deux morts, le pilote, un jeune Grec de vingt-trois ans qui venait d'obtenir sa licence, et le passager, un Éthiopien de trente-cinq ans appelé Abi-Ruj Iyasus. Selon le plan de vol remis aux autorités à l'aéroport d'Alexandroupoli au nord de la Grèce, l'avion se dirigeait vers Kalamata dans le Péloponnèse, où il devait atterrir à 21 h 45. Dix minutes auparavant, et sans aucun appel au secours, l'appareil, qui survolait le mont boisé, fit une brusque descente à 2 000 pieds et disparut des radars. Les pompiers de la localité voisine de Kertazi, prévenus par les autorités aériennes, se précipitèrent sur le lieu et trouvèrent les restes encore fumants de l'avion dispersés sur un rayon d'un kilomètre, et les corps du pilote et du passager, accrochés, sans vie, à des arbres. Cette information était donnée essentiellement par les journaux grecs, qui s'en faisaient l'écho à travers leurs correspondants régionaux. Dans le *Kathimerini* on voyait en plus une photographie de l'accident, très floue, où l'on distinguait Abi-Ruj dans une civière. Bien qu'il fut très difficile de le reconnaître, je n'avais eu aucun doute, il s'agissait bien de lui : son visage était gravé dans ma mémoire pour l'avoir contemplé tant de fois sur les photos de l'autopsie. Le correspondant de l'Athens News Agency, plus explicite, décrivait les blessures mortelles des deux hommes, qui correspondaient dans le cas du passager à celles de mon Éthiopien. Les scarifications dissimulées par les vêtements semblaient être passées inaperçues.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça le capitaine.

— Ah oui ? Je vous écoute, répondis-je, d'un air distrait, sans manifester le moindre intérêt.

Une phrase de ce dernier article avait néanmoins attiré mon attention : les pompiers avaient trouvé par terre, aux pieds du cadavre d'Iyasus (comme si elle lui avait échappé des mains avec son dernier souffle de vie), une belle boîte en argent qui en s'ouvrant avait laissé échapper d'étranges bouts de bois...

Les journaux éthiopiens, quant à eux, fournissaient peu d'informations sur l'accident qu'ils mentionnaient en passant, et se limitaient à demander l'aide de leurs lecteurs pour localiser la famille d'Abi-Ruj Iyasus, membre de l'ethnie Oromo, peuple de pasteurs et d'agriculteurs des régions centrales d'Éthiopie. Ils s'adressaient en particulier aux responsables des camps de réfugiés (une famine terrible dévastait le pays) mais aussi, et c'était plus étrange, aux autorités religieuses, car on avait trouvé entre les mains du défunt « de saintes reliques de grande valeur ».

— Vous devriez peut-être vous retourner pour voir ce que je vous apporte, insista le capitaine.

Je m'exécutai à contrecœur en sortant difficilement de mes méditations et vis le monumental garde suisse qui, ô miracle ! arborait un immense sourire. Il tendait le bras pour m'offrir une photographie de grandes dimensions. Je la pris en feignant l'indifférence et jetai un coup d'œil dédaigneux dessus. Mais je ne pus retenir une exclamation de surprise. On voyait sur cette reproduction un mur de granit de couleur rouge illuminé par la lumière du soleil ; deux croix étaient dessinées dessus, à l'intérieur de cadres rectangulaires, et elles portaient de petites couronnes à sept pointes.

— Nos croix ! m'écriai-je, enthousiaste.

— Cinq des plus puissants ordinateurs du Vatican ont travaillé quatre jours durant pour obtenir finalement ce que vous tenez entre les mains.

— Et de quoi s'agit-il exactement ? (J'aurais pu sauter de joie si je n'avais craint le ridicule.)

— D'une partie du mur sud-est du monastère orthodoxe de Sainte-Catherine, dans le Sinaï.

Glauser-Röist paraissait aussi satisfait que moi. Il souriait ouvertement et, bien que son corps ne bougeât pas d'un millimètre et qu'il parût aussi congelé que d'habitude, avec les mains dans les poches de son pantalon sous une élégante veste bleu marine, son visage exprimait une joie réelle que je n'aurais pas crue possible chez un tel homme.

— Sainte-Catherine, répétai-je, surprise, dans le désert du Sinaï ?

— Exactement. En Égypte.

Impossible ! Sainte-Catherine représentait un lieu mythique pour n'importe quel paléographe. Sa bibliothèque, inaccessible, renfermait les manuscrits anciens les plus précieux après celle du Vatican et, comme celle-ci, était auréolée de mystère pour les profanes.

— Mais quel rapport avec l'Éthiopien ? me demandai-je à voix haute.

— Je n'en ai pas la moindre idée. En fait, j'espérais que nous trouverions la réponse aujourd'hui.

— Alors mettons-nous au travail sans tarder, dis-je en ajustant mes lunettes sur mon nez.

Le fonds de la Bibliothèque vaticane comptait un nombre important de livres, mémoires, rapports et traités sur le monastère. Curieusement, peu de gens connaissaient l'existence de ce lieu si important, ce temple orthodoxe enclavé au pied du mont Sinaï, au cœur même du désert égyptien, entouré de sommets sacrés et construit autour d'un point de transcendance religieuse inégalé : le lieu où Yahvé, sous la forme d'un buisson ardent, confia à Moïse les Tables de la Loi.

L'histoire du monastère nous rappela des faits récemment appris : au IV^e siècle de notre ère, en l'an 337 plus précisément, l'impératrice Hélène, mère de Constantin, l'homme du chrisme, fit construire un magnifique sanctuaire dans cette vallée que de nombreux pèlerins chrétiens avaient déjà commencé à visiter. Parmi eux se trouvait la fameuse Égérie, une religieuse de Galice qui, entre 381 et 384, fit un long voyage en Terre sainte, magistralement raconté dans son *Itinerarium*. Égérie expliquait que, dans ce lieu où plus tard on élèverait le monastère de Sainte-Catherine du Sinaï, un groupe d'anachorètes s'occupait d'un petit temple dont l'abside protégeait le buisson sacré encore vif. Le problème de ces anachorètes était qu'ils se trouvaient sur le chemin reliant Alexandrie à Jérusalem, et se voyaient constamment attaqués par de féroces tribus du désert. C'est pour cette raison que, deux siècles plus tard, l'empereur Justinien et son épouse, l'impératrice Theodora, chargèrent l'architecte byzantin Stephanos d'Aila de l'édification d'une forteresse qui protégerait le lieu saint. Selon les recherches les plus récentes, les murailles avaient été renforcées au fil des siècles et même reconstruites dans leur majeure partie. Ne restait du premier tracé que le mur sud-est, celui qui était précisément décoré des croix curieuses reproduites sur la peau de notre Éthiopien, ainsi que le sanctuaire primitif qu'avait fait construire sainte Hélène, restauré au VI^e siècle et conservé sous cette forme de nos jours pour la plus grande joie des érudits et des pèlerins.

En 1844, un chercheur allemand fut admis dans la bibliothèque du monastère et découvrit le très fameux *Codex Sinaiticus*, la copie complète du Nouveau Testament la plus ancienne au monde datant du

IV^e siècle. Cet homme, un certain Tischendorff, vola le manuscrit et le vendit au British Museum où il se trouvait encore. J'avais eu l'occasion de le contempler quelques années auparavant, car, à cette époque, se trouvait entre mes mains son possible jumeau, le *Codex Vaticanus*, daté du même siècle et ayant probablement la même origine. L'étude simultanée des deux manuscrits m'aurait permis de réaliser une des études de paléographie les plus importantes jamais accomplies. Mais cela ne fut pas possible.

À la fin de la journée, nous avons recueilli une importante documentation sur le monastère orthodoxe, sans parvenir à trouver la relation entre les scarifications de notre Éthiopien et le mur du monastère.

Mon esprit, habitué à synthétiser rapidement et à extraire les données pertinentes de n'importe quel embrouillamini d'informations, avait déjà élaboré une théorie complète avec les éléments récurrents de cette histoire. Mais, comme j'étais supposée ne rien savoir, je ne pouvais partager mes idées avec le capitaine, bien que j'eusse aimé savoir s'il était parvenu aux mêmes conclusions. Je brûlais d'envie de l'étonner par la qualité de mes déductions, et lui démontrer ainsi qui de nous deux était le plus intelligent. Ce qui me vaudrait, lors de ma prochaine confession, une pénitence très dure pour expier ce péché d'orgueil.

— Très bien, nous avons fini, laissa échapper Glauser-Röist à la dernière heure de l'après-midi en refermant d'un coup sec le volumineux livre d'architecture qu'il avait entre les mains.

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Notre travail, déclara-t-il, nous avons terminé.

— Terminé ? répétais-je, les yeux écarquillés par la surprise.

Bien sûr, je savais que tôt ou tard mon rôle dans cette histoire prendrait fin, mais je n'avais jamais pensé que ce serait à un moment aussi intéressant de l'enquête, ni que je serais éliminée d'un simple trait.

Le capitaine me regarda longuement avec toute la sympathie et la compréhension que son cœur de pierre lui permettait, comme si de mystérieux liens de confiance et de camaraderie, dont je ne m'étais pas aperçue, s'étaient créés entre nous au fil de ces vingt jours.

— Nous avons terminé la mission dont on nous a chargés, il n'y a plus rien que vous puissiez faire maintenant.

J'étais déconcertée au point d'en perdre la faculté de parler. J'avais la gorge nouée, l'impression d'étouffer. Glauser-Röist me regardait d'un air soucieux. Ma pâleur devait vraiment l'inquiéter.

— Professeur..., murmura-t-il, intimidé, vous vous sentez bien ?

Je me sentais très bien, mais mon cerveau fonctionnait à toute allure. L'énergie de mon organisme paralysé se concentrait dans cette

masse grise qui se préparait à se lancer à la conquête de son objectif.

— Comment ça, il n'y a plus rien que je puisse faire ?

— Je regrette, murmura-t-il, vous avez reçu une mission et vous l'avez accomplie.

Je haussai les sourcils et le regardai d'un air résolu :

— Pourquoi me met-on à l'écart ?

— Monseigneur Tournier vous l'a dit avant de commencer, vous ne vous en souvenez pas ? Vos connaissances paléographiques étaient nécessaires pour interpréter les symboles du corps, mais ce n'est qu'une infime partie de l'enquête en cours, qui va bien au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Je ne peux rien vous dire, et je le regrette sincèrement, mais vous devez vous retirer et reprendre vos travaux habituels en essayant d'oublier ce qui s'est passé durant ces vingt jours.

Bien. J'allais jouer le tout pour le tout. C'était risqué mais quand on affronte une structure hiérarchique aussi puissante que l'Église catholique, ou l'on en réchappe ou l'on finit jetée aux lions.

— Vous dites vous-même, capitaine, commençai-je en articulant chaque mot pour qu'il ne perde pas une miette de mon petit discours, qu'Abi-Ruj Iyasus, notre Éthiopien, n'est que l'infime partie d'un énorme engrenage qui, pour une raison que j'ignore, s'est mis en marche avec le vol des reliques sacrées de la vraie Croix. Vous comprenez donc, capitaine (le désespoir me poussait à l'emphase : on aurait dit une vieille tragédienne invoquant les dieux antiques !), que derrière toute cette affaire, il y a forcément une secte religieuse qui se considère elle-même comme l'héritière de traditions remontant aux origines de l'Empire romain d'Orient, c'est-à-dire Byzance, et à l'empereur Constantin, dont la mère non seulement fit ériger l'église de Sainte-Catherine du Sinaï mais découvrit la Croix en 326 ?

Avec ses yeux gris ardoise, son visage pâle encadré de reflets blond métallique et ses mâchoires serrées, le capitaine ressemblait plus que jamais à l'une de ces têtes féroces représentant Hercule exhibées dans le Palazzo Nuovo de Rome. Mais je ne lui laissai aucun répit :

— Comme vous le savez, capitaine, repris-je, les sept lettres grecques trouvées sur le corps d'Abi-Ruj signifient « croix », et il y a sept croix identiques sur les murs du monastère Sainte-Catherine... Comment ne pas en déduire qu'Abi-Ruj était en possession d'importantes reliques de la Croix au moment de sa mort ?

— Ça suffit !

Si son regard avait pu me tuer, j'aurais été foudroyée sur-le-champ. Ses yeux lançaient des étincelles incandescentes.

— Comment avez-vous appris tout cela ? hurla-t-il en se mettant debout et en s'approchant de moi d'un air menaçant.

Il parvint à m'intimider mais je ne reculai pas d'un pas. J'étais une

Salina !

Ce n'avait pas été très difficile de faire le lien entre les fragments étranges de bois trouvés par les pompiers aux pieds du cadavre d'Iyasus et les saintes reliques mentionnées par les journaux éthiopiens. Quelles autres reliques pouvaient mobiliser à ce point le Vatican et les Églises chrétiennes ? C'était évident. Les scarifications de l'Éthiopien le confirmaient. Selon une légende généralement admise par les ecclésiastiques, sainte Hélène découvrit la véritable Croix du Christ en 326 lors d'un voyage à Jérusalem, alors qu'elle cherchait le Saint-Sépulcre. Selon la célèbre *Légende dorée* de Jacques de Voragine³, quand Hélène, alors âgée de quatre-vingts ans, arriva à Jérusalem, elle soumit à la torture les Juifs les plus sages du pays pour qu'ils confessent ce qu'ils savaient du lieu où le Christ avait été crucifié. Et peu importait que trois siècles se fussent écoulés depuis, et que la mort de Jésus passât inaperçue alors. On réussit à leur soutirer une information qui mena les Romains au supposé Golgotha, le mont du Crâne, qui, en réalité, n'a pas été encore localisé de manière certaine par les archéologues. C'est là que l'empereur Hadrien, deux cents ans auparavant, avait fait ériger un temple dédié à Vénus. Hélène donna l'ordre de détruire le temple, de creuser, et trouva trois croix, celle de Jésus et celle des deux larrons. Pour identifier celle du Sauveur, elle donna l'ordre d'apporter le cadavre d'un homme qui, une fois déposé sur la vraie Croix, ressuscita. Après cet événement miraculeux, l'impératrice et son fils firent construire une basilique fastueuse, le Saint-Sépulcre, où la relique fut conservée. Peu à peu, au fil des siècles, de nombreux fragments furent éparpillés dans le monde entier.

— Comment savez-vous tout cela ? tonna de nouveau le capitaine, très en colère, à quelques centimètres de moi.

— Monseigneur Tournier et vous pensiez peut-être que je suis idiote ! protestai-je avec énergie. Vous pensiez qu'en me privant d'informations, en me maintenant à l'écart de l'enquête, vous alliez pouvoir utiliser seulement une partie de mes capacités, celle qui vous intéressait ? Allons, capitaine ! Je suis une chercheuse, j'ai gagné deux fois un prix prestigieux pour mes enquêtes paléographiques, je vous le rappelle.

Le garde suisse demeura immobile pendant quelques secondes interminables tout en m'observant fixement. Je devinai les sentiments qui agitaient son esprit, la rage, l'impuissance, la colère, des instincts meurtriers... Et, pour finir, un sentiment de prudence.

Soudain, dans le silence le plus absolu, il se mit à ramasser les photographies d'Abi-Ruj, à arracher de la porte les feuilles qui formaient la silhouette de l'Éthiopien, à ranger dans sa sacoche de cuir les notes, cahiers et reproductions que nous avions rassemblés. Puis il

éteignit l'ordinateur et sans dire un mot, sans se retourner, sortit de mon bureau en claquant la porte d'un coup violent qui fit trembler les murs.

À cet instant précis, je sus que je venais de creuser ma tombe.

Comment expliquer ce que je ressentis quand, le lendemain matin, en passant mon badge électronique sur le lecteur, une lumière rouge se mit à clignoter et une sirène à hurler, de telle sorte que toutes les personnes présentes dans le hall des Archives se tournèrent vers moi en me regardant comme si j'étais une délinquante ? Non, c'est impossible à expliquer. Ce fut la sensation la plus humiliante que j'eusse jamais connue. Deux gardes de sécurité habillés en civil, avec des lunettes noires et des oreillettes, se plantèrent devant moi avant que j'aie eu le temps de supplier la terre de m'avalier, et me demandèrent très courtoisement de les suivre. Je serrai les yeux si fort que je me fis mal. Ce n'était pas possible, tout cela était un affreux cauchemar dont j'allais bientôt me réveiller ! Mais la voix aimable d'un de ces hommes me ramena à la réalité : je devais les accompagner au bureau du révérend père Ramondino.

Je fus sur le point de leur dire que ce n'était pas la peine, qu'ils me laissent partir, que je savais ce qu'on allait me reprocher. Mais je me tus et les suivis, docile, plus morte que vive, sachant que toutes mes années de travail au Vatican venaient de prendre fin.

Il ne sert à rien de revenir sur mon entrevue avec le préfet. Nous eûmes une conversation très correcte et aimable, au cours de laquelle il m'informa officiellement que mon contrat était terminé, que l'on me paierait bien sûr jusqu'au dernier centime ce que l'on me devait, et que la clause de confidentialité sur tout ce qui concernait les Archives secrètes et la Bibliothèque demeurerait valide jusqu'à la fin de mes jours. Il me dit aussi qu'il avait été très satisfait de mes services, et qu'il espérait sincèrement que je trouverais rapidement un autre poste en accord avec mes capacités et mes connaissances. Enfin, en posant lourdement sa main sur la table, il ajouta que je serais durement sanctionnée et même excommuniée si j'avais le malheur de proférer le moindre commentaire sur l'affaire de l'Éthiopien.

Il me fit ses adieux sur le seuil de sa porte en me serrant fortement les mains alors que le secrétaire, Baker, m'attendait patiemment avec un carton entre les mains. « Vos affaires », me dit-il d'un ton méprisant.

Je crois que ce fut à cet instant que je compris vraiment : j'étais devenue une paria, quelqu'un que l'on ne voulait plus voir au Vatican. On m'avait condamnée à l'ostracisme, et je devais quitter la ville.

— Je dois vous demander de me remettre votre badge et votre clé magnétique, reprit Baker en me passant le carton scellé avec du ruban

adhésif.

Mais ce ne fut pas tout, il y eut pis encore. Deux jours plus tard, la directrice de mon ordre réclamait ma présence dans son bureau. Bien entendu, ce ne fut pas elle qui me reçut, elle était trop occupée, mais la sous-directrice, sœur Sarolli. Elle me fit savoir que je devais quitter l'appartement – et la communauté – de la Piazza delle Vaschette puisque j'allais rejoindre sous peu notre couvent de la province de Connaught, en Irlande, où je devrais m'occuper des archives et bibliothèques de plusieurs anciens monastères de la région. Là je trouverais, ajouta sœur Sarolli, la paix spirituelle dont j'avais besoin. Je devais me présenter à Connaught la semaine prochaine, entre le lundi 27 mars et le vendredi 31. Pour quand désirais-je le billet ? Je souhaitais peut-être passer par la Sicile pour aller voir ma famille... Je refusai son offre d'un mouvement de la tête, si démoralisée que j'étais incapable de proférer la moindre parole.

Je n'avais pas la moindre idée sur la façon d'annoncer la nouvelle à ma mère. Cela me faisait tant de peine. Alors qu'elle était si fière de sa fille, elle allait beaucoup souffrir, et je me sentais coupable. Que diraient Pierantonio et Giacomina ? La seule chose positive dans cet exil, c'était que j'allais retrouver ma sœur Lucia à Londres, et qu'elle m'aiderait certainement à surmonter cette épreuve, et mon échec. Parce qu'il s'agissait bien d'un échec. J'avais déshonoré ma famille. On ne m'aimerait pas moins parce que je quittais le Vatican pour aller travailler dans un lieu lointain et perdu de l'Irlande, mais ils ne me regarderaient plus de la même manière, surtout ma mère. Ma pauvre mère qui se vantait tant des succès de Pierantonio et des miens...

Ce soir-là, un vendredi de carême, je me rendis avec Ferma et Margherita à la basilique de Saint-Jean-de-Latran pour commémorer le chemin de croix et participer à la célébration pénitentielle. Entre ces murs chargés d'histoire, je me sentis rapetisser. Je dis à Dieu que j'acceptais mon châtement pour mon très grand péché d'orgueil. Je l'avais bien mérité. Je m'étais sentie investie d'un pouvoir supérieur pour avoir obtenu habilement quelque chose qui m'avait été caché et, investie de ce pouvoir, j'avais proclamé ma réussite. Maintenant, courbée et vaincue, je demandais humblement pardon et me repentai de ce que j'avais fait, même si ce repentir tardif ne pouvait changer ma punition. Je craignais Dieu et considérais ce chemin de croix comme une nouvelle preuve de la miséricorde divine, qui me permettait de partager avec Jésus les souffrances du Calvaire.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, comme pour faire écho à la douleur qui me torturait intérieurement, l'Etna, ce volcan que les Siciliens regardaient toujours avec crainte et anxiété parce qu'il leur appartenait et qu'ils le connaissaient bien, entra dans une éruption spectaculaire : un mur de lave descendit sur ses flancs jusqu'à l'aube

tandis que sa bouche crachait du feu et des cendres à 3 200 mètres d'altitude. Palerme, heureusement, était assez loin du volcan mais cela n'empêcha pas la ville de souffrir de certaines conséquences de ce réveil soudain : secousses sismiques, coupures d'électricité, d'eau, des voies de communication... J'appelai chez moi le soir même. Ils étaient tous réveillés et écoutaient les bulletins d'information à la radio et à la télévision. Ils me rassurèrent, tous étaient sains et saufs, et la situation était sous contrôle. J'aurais dû leur annoncer alors que je quittais Rome et le Vatican pour l'Irlande, mais je n'osai pas. Je craignais tellement leur déception et leurs commentaires. Une fois installée à Connaught, je finirais bien par trouver une idée pour les convaincre que ce changement était positif et que j'étais enchantée de mon nouveau destin.

Le jeudi suivant, à une heure de l'après-midi, je montai dans l'avion qui devait me conduire en exil. Seule Margherita put m'accompagner. Elle m'embrassa tristement et me supplia avec affection de ne pas résister à la volonté de Dieu, d'essayer de m'adapter avec joie à cette nouvelle situation, et de lutter contre mon impétuosité. Ce fut le vol le plus triste de toute ma vie. Je ne regardai pas le film, ne mangeai rien. Ma seule obsession était de préparer ce que j'allais dire à ma sœur Lucia quand je lui téléphonerai, et à ma famille quand je me sentirai enfin capable de leur apprendre la nouvelle.

Deux heures et demie plus tard, l'avion atterrissait enfin à Dublin. Il était cinq heures de l'après-midi en Irlande. Je suivis la file des passagers qui entraient dans le terminal international pour récupérer les bagages sur les tapis roulants. Je soulevai avec force mon énorme valise, poussai un profond soupir et me dirigeai vers la sortie en cherchant du regard les sœurs qu'on avait sans doute envoyées me chercher.

J'allais passer dans ce pays entre vingt et trente ans de ma vie, et peut-être, me disais-je sans grande conviction, parviendrais-je à m'adapter et à y être heureuse. Telles étaient mes stupides pensées. Je savais que je me mentais, que je me trompais moi-même : ce pays serait ma tombe, il signifiait la fin de mes ambitions professionnelles, de mes projets et enquêtes. Pourquoi avais-je fait tant d'études ? Pourquoi m'étais-je efforcée, année après année, d'obtenir des titres, des diplômes et des prix, les uns après les autres ? Était-ce pour finir dans ce misérable village de la région de Connaught où l'on avait décidé de m'enterrer ? Je regardai avec appréhension autour de moi, en me demandant combien de temps je serais capable de supporter cette situation déshonorante, puis je me repris et me rappelai, résignée, que je ne devais pas faire attendre plus longtemps les sœurs irlandaises.

Mais, à ma grande surprise, aucune religieuse ne m'attendait. À leur place, je trouvai deux prêtres habillés à l'ancienne, avec col blanc, soutane et gabardine noire, qui se dépêchèrent de prendre mes valises en me demandant, en anglais bien sûr, si j'étais bien sœur Ottavia. Quand je répondis par l'affirmative, ils se regardèrent soulagés, posèrent les sacs dans un chariot, et tandis que l'un le poussait comme si sa vie en dépendait, l'autre m'expliquait que je devais rentrer tout de suite à Rome, pour prendre le prochain vol une heure plus tard.

Je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais ils n'en savaient guère plus. Ils restèrent avec moi jusqu'à l'embarquement. Ils m'expliquèrent qu'ils étaient les secrétaires de l'évêché et qu'on les avait envoyés à l'aéroport pour m'accueillir et me remettre dans l'avion. L'évêque en personne leur en avait donné l'ordre ; il était en voyage dans son diocèse et leur avait parlé par téléphone.

Ce fut la fin de mon bref passage par la République d'Irlande. Le même jour, à huit heures, j'atterrissais à Fiumicino. J'avais passé la journée dans les airs. Deux hôteses me conduisirent vers les salons VIP où, assis dans un large fauteuil, m'attendait le cardinal Carlo Colli. Il se leva en me voyant et me tendit la main avec un léger trouble :

— Éminence, dis-je en faisant une gémuflexion.

— Sœur Ottavia, balbutia-t-il, intimidé, sœur Ottavia, vous ne savez pas à quel point je regrette ce qui s'est passé.

Je suppose qu'il se référait à l'affreux traitement que j'avais subi au Vatican et de la part de mon ordre durant cette semaine, mais je n'étais pas prête à lui faciliter la tâche, aussi fis-je semblant de croire que quelque chose de terrible était arrivé à ma famille.

— Mes parents..., dis-je avec un air faussement inquiet.

— Non ! non ! pas du tout, votre famille va très bien !

— Mais alors... ?

Le cardinal suait abondamment en dépit de l'air conditionné qui rafraîchissait la pièce.

— Accompagnez-moi au Vatican, je vous prie. Monseigneur Tournier vous expliquera.

Nous sortîmes directement dans la rue par une petite porte. Sur le trottoir nous attendait une limousine noire immatriculée SCV (*Stato della Città del Vaticano*), de celles que possèdent les cardinaux pour leur usage personnel. Les Romains, qui sont très blagueurs, les ont surnommées *Se Cristo Vedesse* « Si Dieu les voyait »... Quelque chose de très grave avait dû se produire, me dis-je en entrant dans le véhicule, pour que l'on envoie Colli me chercher. Tout cela était de plus en plus bizarre.

La limousine traversa fièrement les rues de Rome encore remplies de touristes, et pénétra dans la cité du Vatican par la place du Saint-Office et la porte Petriano, à gauche de la place Saint-Pierre. Elle est

bien plus discrète et moins connue que la porte Sainte-Anne. Les gardes suisses nous laissèrent passer, et nous montâmes par les avenues en laissant à gauche le palais du Saint-Office et la Chambre d'audience, puis à droite l'énorme sacristie, qui par ses dimensions avait tout d'une basilique, pour déboucher sur la place Sainte-Marthe dont nous longeâmes les jardins ornés de fontaines avant de nous arrêter devant la porte principale de la magnifique *Domus Sanctae Martae*.

Ainsi appelé en l'honneur de Marthe, la sœur de Lazare, qui logea Jésus dans son humble maison de Béthanie, c'était un splendide palais dont la construction récente avait coûté plus de 18 millions d'euros. Il était destiné à offrir un logement confortable aux cardinaux lors du prochain conclave, et à servir d'hôtel de luxe pour les invités illustres, les prélats ou toute personne prête à payer ses tarifs prohibitifs. Bien entendu, l'humble maison de sainte Marthe était un lointain souvenir...

En entrant dans le vestibule brillamment illuminé et décoré avec somptuosité, nous fûmes reçus par un vieil huissier qui nous escorta jusqu'à la réception. Quand le gérant reconnut le cardinal, il quitta son élégant comptoir de marbre et nous accompagna d'un pas zélé à travers l'ample hall en direction d'escaliers impressionnants qui descendaient vers un bar composé de différentes salles. J'aperçus une bibliothèque à travers des portes ouvertes et, dans un coin, les bureaux administratifs de la Domus. De l'autre côté, dans la pénombre, une salle de congrès aux proportions gigantesques.

Le gérant, qui marchait toujours devant nous, le corps légèrement contorsionné vers l'arrière pour signaler la prééminence du cardinal, nous conduisit jusqu'à un coin du bar où l'on voyait plusieurs cabinets particuliers. D'un geste déférent, il frappa à la porte du premier, l'entrouvrit pour nous indiquer que nous pouvions entrer, fit une révérence et disparut aussitôt.

Dans cette espèce de salle de réunion, avec une petite table ovale entourée de fauteuils noirs aux dossiers hauts, nous attendaient trois personnes : monseigneur Tournier, qui présidait la réunion, assis à une extrémité avec un air peu aimable. À sa droite, le capitaine Glauser-Röist, toujours aussi impénétrable, mais différent d'aspect, étrange, ce qui me poussa à l'examiner avec plus d'attention. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant sa bonne mine ! Comme s'il avait passé une semaine au soleil sur une plage touristique de la côte Adriatique, il arborait un magnifique bronzage avec des teintes presque rouge écrevisse. J'aperçus alors un inconnu, à sa droite, qui demeurait la tête baissée et les mains fortement entrelacées, et paraissait très nerveux.

Tournier et Glauser-Röist se levèrent pour nous accueillir. Je remarquai l'alignement de photographies suspendues aux murs

couleur crème. Elles représentaient tous les papes de ce siècle avec leurs soutanes et cols blancs, arborant des sourires affables et paternels. Je fis une gémflexion devant Tournier, et affrontai directement le soldat de bois.

— Nous nous retrouvons donc, capitaine ! Est-ce à vous que je dois cet aller-retour pour Dublin ?

Il sourit et, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, osa me toucher en me prenant par le coude et en m'approchant du fauteuil où était demeuré immobile l'inconnu, qui leva la tête, un peu effrayé, en nous voyant avancer vers lui.

— Permettez-moi de vous présenter le professeur Farag Boswell...

Ce dernier se leva si rapidement que la poche de sa veste se retrouva coincée au bras du fauteuil et freina son mouvement. Il lutta contre la poche, la libéra enfin et, après avoir ajusté ses lunettes rondes sur son nez, fut capable de me regarder avec un sourire timide.

— Professeur, je vous présente Ottavia Salina, religieuse de l'ordre de la Bienheureuse Vierge Marie.

Le professeur Boswell me tendit une main prudente que je serrai sans grande conviction. C'était un homme très séduisant, d'une trentaine d'années, aussi grand que le capitaine et habillé de manière informelle : pull bleu, veste de sport, pantalon beige large et froissé, bottes sales et usées. Il clignait nerveusement des yeux en essayant tant bien que mal de me regarder bien en face, ce à quoi il ne parvenait pas toujours. Il présentait un type curieux. Il avait la peau mate et des traits orientaux, mais ses cheveux longs étaient châtain clair et ses yeux d'un bleu intense. Bref, il me plut au premier coup d'œil. Je ne sais si ce fut sa maladresse ou sa timidité, mais je sentis aussitôt envers lui un élan de sympathie dont je fus la première surprise.

Nous prîmes place autour de la table présidée maintenant par le cardinal Colli. Je mourais d'envie de savoir ce qui se passait, mais décidai d'adopter une attitude de parfaite indifférence. En fin de compte, si je me trouvais là, c'est parce qu'ils avaient besoin de moi de nouveau. Et ils m'avaient trop fait souffrir pour que je m'abaisse à leur demander des explications... En parlant d'explications, mon ordre savait-il où je me trouvais actuellement ? Je me rappelai alors qu'on n'avait envoyé personne pour m'accueillir à l'aéroport, mes supérieures devaient donc être au courant, et je pouvais les bannir de mes pensées.

Le capitaine prit la parole :

— Comme vous pouvez le supposer, commença-t-il avec sa voix de baryton, les choses ont pris un tour inattendu.

Il se pencha alors vers le sol et souleva sa sacoche de cuir. Il l'ouvrit lentement, et en sortit un objet volumineux enveloppé dans un

tissu blanc. Si j'attendais des excuses ou un geste de conciliation, j'étais servie. Tous regardèrent le paquet comme s'il s'était agi du joyau le plus précieux du monde, et le suivirent des yeux tandis que le capitaine le faisait glisser doucement sur la table. Il s'arrêta juste devant moi et je ne sus que faire. Je crois que tout le monde retenait son souffle, à part moi.

— Vous pouvez l'ouvrir..., m'invita, tentateur, le capitaine.

Beaucoup de pensées traversèrent alors mon esprit, toutes à une vitesse vertigineuse, et sans beaucoup de cohérence. J'étais sûre d'au moins une chose : si j'ouvrais ce paquet, je me transformerais de nouveau en un vulgaire instrument corvéable et jetable. Ils m'avaient fait revenir parce qu'ils avaient besoin de moi, mais voilà, moi, je ne voulais plus collaborer.

— Non, merci, dis-je en repoussant le paquet vers Glauser-Röist. Cela ne m'intéresse pas du tout.

Le capitaine se laissa aller sur son fauteuil et ajusta le col de son veston d'un geste sec. Puis il me regarda d'un air de reproche :

— Tout a changé, professeur Salina, vous devez me croire.

— Et auriez-vous l'amabilité de me dire pourquoi ? Si je me souviens bien, et j'ai une excellente mémoire, la dernière fois que je vous ai vu, il y a exactement huit jours, vous avez quitté mon bureau en claquant la porte. Le lendemain, j'étais renvoyée. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ?

— Laisse-moi lui expliquer, Kaspar, intervint soudain monseigneur Tournier en levant une main pour calmer Glauser-Röist tandis qu'il se tournait vers moi. (Il prit un ton mélodramatique, de fausse contrition.) Ce que le capitaine ne voulait pas vous révéler, c'est que... je suis le seul responsable de votre licenciement. Oui, je sais, c'est dur à entendre (en effet, pensai-je, le monde n'est pas prêt à entendre que monseigneur Tournier a fait quelque chose d'incorrect), mais le capitaine avait reçu des ordres très stricts... de ma part, dois-je reconnaître. Quand vous lui avez avoué que vous connaissiez tous les détails de l'enquête, il s'est vu dans l'obligation de... comment dire... de m'en informer, oui. Mais sachez qu'il s'est opposé énergiquement à votre renvoi. Aujourd'hui, je suis venu vous dire combien je regrette l'attitude déplorable que l'Église a adoptée envers vous. Ce fut sans aucun doute une erreur... magistrale.

— De fait, sœur Ottavia, dit à son tour le cardinal Colli, désormais le capitaine assume seul la direction de cette enquête par décision personnelle de Son Éminence le cardinal Sodano. Monseigneur Tournier ne tire plus les ficelles de cette affaire, si je puis m'exprimer ainsi.

— Et les deux premières choses que j'ai demandées en acceptant cette responsabilité, déclara alors Glauser-Röist en haussant les

sourcils d'un air impatient, c'est votre réintégration immédiate comme membre de mon équipe, et le renouvellement de votre contrat avec les Archives et la Bibliothèque vaticanes.

— Exactement, confirma Colli.

— Donc, reprit le Roc, si vous êtes d'accord, ouvrez ce maudit paquet une bonne fois pour toutes !

Il le repoussa vers moi sans me donner le temps de répondre. Une exclamation horrifiée sortit de la gorge du professeur Boswell.

— Je suis désolé, s'excusa le capitaine.

Sincèrement, j'étais si déconcertée que je ne savais plus quoi penser. Je posai les mains sur le tissu blanc et les laissai là en suspendant mon geste, indécise. J'avais récupéré mon poste au Vatican, je n'étais plus une proscrire, j'étais membre de plein droit de l'équipe de Glauser-Röist pour une mission passionnante. Je venais d'obtenir en une seconde bien plus que ce que j'avais pu espérer le matin même, en me réveillant, prête à partir en exil. Soudain, tandis que je soupesais ces bonnes nouvelles, un léger chatouillement sur les paumes de la main me poussa à les frotter d'un geste involontaire. Quelques grains de sable s'éparpillèrent sur la table.

— Vous ne devriez pas traiter ainsi le sable sacré du Sinaï, me dit Glauser-Röist, moqueur.

Je le regardai, stupéfaite :

— Du Sinaï ? répétai-je machinalement.

— Du monastère de Sainte-Catherine, pour être plus précis.

— Vous voulez dire que... Vous êtes allé là-bas sans moi ! lui reprochai-je. Vous êtes incroyable !

Tandis que je passais la semaine la plus horrible de ma vie, il avait osé se rendre dans un endroit qui me revenait de droit en tant que paléographe. Mais il ignore ma colère.

— En effet, dit-il en reprenant son habituel ton neutre. C'était nécessaire. Je suis sûr que vous avez beaucoup de questions à me poser, et je vous promets de répondre à toutes... (Il s'arrêta net et tourna la tête vers le professeur Boswell qui commença à s'agiter sur son fauteuil.) Nous répondrons à tout, sans rien vous cacher, croyez-le.

J'étais troublée mais ne pus m'empêcher de remarquer la nouvelle attitude du capitaine envers Tournier et le cardinal. Tandis que, lors de la première réunion, il avait gardé une position discrète et disciplinée, n'écoutant que les ordres de Tournier, il semblait les ignorer désormais, comme s'ils n'étaient que des ombres projetées sur le mur.

— Très bien, très bien..., dis-je en levant les bras et en les laissant tomber d'un geste résigné, commencez par Abi-Ruj et terminez par ce paquet plein de sable.

Glauser-Röist leva les yeux vers le plafond et prit une profonde

inspiration avant de se lancer :

— Bon, alors... Tout a commencé en février avec l'accident du Cessna en Grèce. À côté du cadavre d'Abi-Ruj Iyasus, les équipes de secours trouvèrent une boîte d'argent ancienne décorée d'émaux et de pierres. Elle contenait des bouts de bois sans valeur apparente. Comme la boîte ressemblait à un reliquaire, les autorités civiles consultèrent l'Église orthodoxe grecque pour trouver une explication. Celle-ci fut très surprise en constatant que ces fragments de bois sec provenaient du fameux *Lignum Crucis*⁴ du monastère Docheiariou du mont Athos. On alerta alors les patriarches d'Orient, et, les uns après les autres, tous découvrirent que les reliquaires contenant des fragments de la vraie Croix étaient vides. Ils décidèrent alors de se mettre en contact avec nous, les catholiques, puisque nous sommes en possession de la plus grande partie des *Ligna Crucis* au monde.

Le capitaine se renfonça dans son fauteuil en cherchant une posture plus commode et poursuivit :

— Tout ce que je vous raconte se déroula dans une période très brève. Vingt-quatre heures après l'accident, le saint synode de Grèce avait prévenu le Vatican et donné l'ordre que toutes les églises catholiques en possession de *Ligna Crucis* vérifient l'état de leurs reliquaires. Le résultat fut désastreux : soixante-cinq pour cent des étuis étaient vides. Parmi eux, ceux qui contenaient les fragments les plus importants, à Vérone et Rome, à Caravaca de La Cruz en Espagne, en France dans le monastère cistercien de La Boissière et à la Sainte-Chapelle. Mais, ce n'est pas tout, le continent sud-américain lui aussi avait été spolié, au Mexique et au Guatemala entre autres.

Je n'ai jamais éprouvé de dévotion particulière pour les reliques. Personne dans ma famille n'adorait ces étranges objets, ossements, tissus ou bois, pas même ma mère, qui avait pourtant gardé l'esprit du concile de Trente en matière de religion, et encore moins Pierantonio, qui vivait en Terre sainte et était responsable des excavations de plus d'un corps en odeur de sainteté. Pour autant, cette histoire ne laissait pas d'être étonnante. Beaucoup de fidèles ont foi en ces objets sacrés et leur croyance est respectable. De plus, bien que l'Église elle-même eût abandonné au fil du temps ces pratiques si douteuses, il existait encore en son sein un courant tout à fait favorable à la vénération des reliques. Mais le plus surprenant ici, c'était qu'il ne s'agissait pas du bras momifié d'un saint, ni du corps incorruptible d'un autre, mais de la croix du Christ, du bois sur lequel le corps du Sauveur avait souffert le martyre et la mort. Et, bien que tous les *Ligna Crucis* du monde puissent être *a priori* qualifiés de faux ou frauduleux, ces fragments étaient soudain devenus l'objet unique de la convoitise d'une bande de fanatiques.

— La deuxième partie de cette histoire, poursuivit le capitaine,

imperturbable, concerne la découverte des scarifications sur le corps d'Iyasus. Tandis que les autorités grecques et éthiopiennes commençaient à enquêter sans succès sur la vie et les faits du sujet, Sa Sainteté décida, à la demande de l'Église d'Orient qui dispose de moins de moyens, que nous devions découvrir les auteurs des vols de *Ligna Crucis*, et leurs motifs. Les ordres du pape sont de mettre fin à ces actes sacrilèges, de récupérer les reliques, de dévoiler l'identité des voleurs et de les remettre entre les mains de la justice. En découvrant les scarifications, la police grecque fit appel à l'archevêque d'Athènes, Christodoulos Paraskeviades, et ce dernier, malgré ses mauvaises relations avec Rome, demanda l'envoi d'un agent spécial. Je fus cet agent et vous connaissez la suite.

Je n'avais rien mangé de toute la journée et je commençais à souffrir d'hypoglycémie. Il devait être très tard, mais je ne voulus pas regarder ma montre pour éviter de me sentir encore plus mal. Je m'étais levée à sept heures du matin, j'avais pris deux fois l'avion... Je me sentais soudain épuisée.

Il avait encore sans doute beaucoup de choses à me raconter, me dis-je en regardant le paquet devant moi, mais, malgré ma curiosité, si je ne mangeais pas bientôt, j'allais m'évanouir, c'était certain. Je profitai donc d'une pause du capitaine pour demander si nous pouvions nous arrêter quelques instants afin que je me restaure un peu car je ne me sentais pas très bien. Il y eut un murmure d'approbation unanime, personne n'avait dîné apparemment. Le cardinal Colli fit un signe au capitaine qui, après avoir repris le paquet qu'il rangea dans sa sacoche, quitta le cabinet et revint avec le maître d'hôtel.

Peu de temps après, une armée de serveurs en veste blanche entra dans la salle avec des chariots chargés de mets. Son Éminence bénit le repas, et tous, le timide Boswell compris, nous nous jetâmes sur nos assiettes. J'avais si faim que plus je mangeais, moins je me sentais rassasiée. Je ne perdis pas mes manières, mais je dévorai comme si j'avais jeûné pendant un mois. Je suppose que mon appétit était dû aussi au manque de sommeil et à la fatigue. Finalement, en voyant le sourire mesquin de Tournier, je décidai de m'arrêter. J'avais assez récupéré pour le moment.

Pendant le dîner et jusqu'à ce que nous terminions l'exquis café qui suivit, le cardinal Colli nous raconta les grands espoirs que le pape nourrissait pour la résolution de ce problème compliqué de vols de reliques. Les relations avec les différentes Églises d'Orient étaient pires que ce à quoi l'on pouvait s'attendre après tant d'années de lutte en faveur de l'œcuménisme. Si nous parvenions à leur rendre leurs *Ligna Crucis* et à mettre fin aux vols, le patriarche de Moscou et de toutes les Russies, Alexis II, et le patriarche de Constantinople, Bartolomeos I^{er}, les plus représentatifs parmi les dirigeants des Églises orthodoxes,

seraient peut-être prêts à dialoguer et se montreraient plus favorables à la réconciliation. Ces deux patriarches chrétiens s'affrontaient actuellement pour la répartition des Églises orthodoxes qui appartenaient à l'ancienne Union soviétique, mais tous deux formaient une coalition inébranlable contre Rome au sujet des réclamations de nos catholiques de rite oriental, les uniates, qui revendiquaient des biens et des propriétés confisqués par le régime communiste. En réalité, il s'agissait d'un vulgaire problème de pouvoir et de propriété. La structure hiérarchique des Églises chrétiennes orthodoxes qui, en théorie du moins, n'existait pas comme telle, formait une trame serrée de complots historiques et de conspirations économiques : le patriarche de Russie convoitait les Églises indépendantes des pays de l'Europe de l'Est (Serbie, Bulgarie, Roumanie) et le patriarche de Constantinople, toutes les autres en Grèce, Syrie, Turquie, Palestine, Égypte, et même la puissante Église gréco-orthodoxe des États-Unis. Mais les frontières entre chacune n'étaient pas si claires qu'elles le paraissaient au premier abord ; il existait des monastères de chaque faction dans des zones d'influence opposées. Cependant, le patriarche de Constantinople, bien qu'il ne disposât d'aucun pouvoir, précédait en honneur tous les autres dignitaires orthodoxes, même si Alexis II paraissait ignorer cette tradition millénaire, tant sa principale préoccupation était d'empêcher que les autorités russes ne permettent l'entrée de l'Église catholique dans son fief. Ce qu'il avait obtenu jusqu'à maintenant avec succès.

Bref, c'était le chaos. Et notre rôle était de permettre à tous ces dignitaires de réaliser l'union de tous les chrétiens en résolvant l'affaire des vols. Nous devons servir en quelque sorte d'huile aux rouages rouillés de l'œcuménisme.

Depuis mon arrivée, le professeur Boswell n'avait pas desserré les lèvres, sauf pour manger. Mais il paraissait attentif à toutes les conversations car de temps en temps, sans s'en apercevoir, il faisait de légers signes d'approbation en hochant la tête. On avait l'impression que cette affaire était trop importante pour lui, qu'il se sentait dépassé, mal à l'aise.

— Bien, professeur Boswell, dit alors Tournier comme s'il lisait dans mes pensées, je crois que votre tour est venu. D'ailleurs, parlez-vous notre langue ? Avez-vous compris ce que nous disions ?

Le capitaine regarda fixement Tournier d'un air peu aimable tandis que Boswell clignait des yeux, intimidé, puis s'éclaircit la voix dans une tentative désespérée pour se rendre audible :

— Je la comprends parfaitement, Monseigneur, répondit-il avec un accent arabe prononcé. Ma mère était italienne.

— Ah ! magnifique, s'exclama Tournier avec un grand sourire.

— Le professeur Farag Boswell, expliqua Glauser-Röist avec une

intonation coupante qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments, parle arabe, copte, grec, turc, latin, hébreu, italien, français et anglais.

— Je n'ai aucun mérite, s'empressa d'expliquer Boswell, mon grand-père paternel était juif, ma mère italienne, et le reste de ma famille, moi y compris, sommes coptes catholiques.

— Mais vous portez un nom anglais, dis-je, étonnée, tout en me rappelant aussitôt que l'Égypte avait été une colonie anglaise.

— Voilà qui devrait vous plaire, professeur Salina, ajouta Glauser-Röist avec un de ses étranges sourires. Le professeur Boswell est l'arrière-petit-fils de Kenneth Boswell, l'un des archéologues qui ont découvert la ville byzantine d'Oxyrhynchos.

Oxyrhynchos ! En effet, voilà qui était intéressant, mais ce qui l'était encore plus, c'était de voir le capitaine dans ce nouveau rôle de défenseur de l'Égyptien. Oxyrhynchos était une des capitales les plus importantes de l'Égypte byzantine, dont on avait perdu toute trace pendant des siècles, avant de la découvrir enfouie sous le sable du désert, grâce à une équipe d'archéologues anglais, en 1895 : Grenfell, Hunt et Boswell. Jusqu'à aujourd'hui, c'était le gisement le plus important de textes byzantins, et une sorte de bibliothèque d'œuvres perdues d'auteurs classiques.

— Naturellement, vous aussi êtes archéologue, affirma Tournier.

— En effet. Je travaille... (Il s'arrêta un instant, fronça les sourcils et se corrigea :) Je travaillais au Musée gréco-romain d'Alexandrie.

— Que s'est-il passé ? demandai-je, intriguée.

— Voici venu le moment de vous raconter la dernière partie de l'histoire, annonça alors Glauser-Röist.

Il sortit de nouveau le paquet de la sacoche de cuir qui se trouvait à ses pieds. Mais, cette fois, il ne me le fit pas passer. Il le posa délicatement sur la table et le contempla avec un étrange éclat dans les yeux.

— Après avoir quitté votre bureau, et être allé voir monseigneur Tournier comme vous le savez, j'ai pris l'avion à destination du Caire. Le professeur Boswell m'attendait à l'aéroport. L'Église copte l'avait chargé de me servir d'interprète et de guide.

— Sa Béatitude Stephanos II Ghattas, l'interrompit Boswell en ajustant ses lunettes d'un geste nerveux, patriarche de notre Église, m'avait personnellement demandé de lui rendre ce service, et de tout faire pour aider le capitaine.

— En effet, le professeur m'a apporté une aide inestimable, précisa ce dernier. Sans lui, aujourd'hui, nous n'aurions pas ceci entre nos mains, dit-il en montrant le mystérieux paquet. Boswell savait à peu près ce que j'étais venu faire, et a mis toutes ses connaissances et relations à ma disposition.

— J'aimerais prendre un autre café, dit alors le cardinal Colli. Vous

en voulez ?

Tournier jeta un coup d'œil sur sa montre, et fit un geste d'acquiescement. Glauser-Röist sortit de nouveau et mit plusieurs minutes, qui me parurent bien longues, avant de revenir avec un plateau rempli de tasses et d'une cafetière. Il continua à parler tandis que nous nous servions.

Entrer dans Sainte-Catherine n'avait pas été facile, apparemment. Le monastère avait des horaires de visite très stricts, et n'offrait qu'un parcours limité dans l'enceinte monastique. Comme Kaspar et Farag ignoraient ce qu'ils devaient chercher, ils avaient besoin d'une liberté de mouvement totale et d'un temps illimité. Le professeur avait alors élaboré un plan qui avait parfaitement fonctionné.

Bien qu'en 1782, pour d'obscurcs raisons, le monastère orthodoxe de Sainte-Catherine se fut rendu indépendant du patriarcat de Jérusalem, se convertissant en église orthodoxe du mont Sinaï, ce dernier conservait encore un certain ascendant sur l'archevêque et abbé de cette église. Connaissant cette influence, Stephanos II Ghattas avait demandé au patriarche de Jérusalem, Diodoros I^{er}, de fournir des lettres d'accréditation au capitaine et au professeur pour que les portes du monastère leur fussent complètement ouvertes. Un geste d'autant plus intéressant pour le monastère, leur fit-on croire, que l'un des deux visiteurs était un important philanthrope allemand prêt à faire une importante donation. En 1997, pressés par les difficultés financières, les moines avaient en effet accepté, pour la première et unique fois de leur histoire, de montrer quelques-uns de leurs trésors lors d'une exposition au Met de New York. Outre la compensation financière, le but était alors d'attirer l'attention d'investisseurs prêts à financer la restauration de la très ancienne bibliothèque et de l'extraordinaire musée d'icônes.

Donc, c'est avec l'intention de trouver une piste permettant de donner une nouvelle impulsion à l'enquête, que le capitaine et le professeur se présentèrent aux bureaux que l'église du Sinaï avait au Caire, et débitèrent leur tissu de mensonges. Le soir même, ils louaient un véhicule tout terrain pour traverser le désert, et débarquaient au monastère. L'abbé en personne, l'archevêque Damianos, se chargea de les recevoir. Cet homme courtois et intelligent leur souhaita la bienvenue et leur offrit son hospitalité pour une durée indéterminée. Le lendemain, ils commençaient à inspecter les lieux.

— J'ai vu les croix, murmura Glauser-Röist avec une émotion réelle. Elles étaient bien là.

Et moi je ne les ai pas vues, me dis-je, inconsolable, parce qu'ils m'ont rejetée, mise à l'écart ; moi je ne suis pas allée dans le désert, je n'ai pas roulé en cahotant sur les dunes, parce que monseigneur Tournier a décidé que sœur Ottavia devait être renvoyée pour s'être

mêlée de ce qui ne la regardait pas, parce que, dès le début, il ne voulait pas mêler une femme à cette affaire.

— Je ne devrais pas, mais je suis très jalouse, capitaine, reconnus-je à voix haute. J'aurais aimé voir ces croix. En fin de compte, j'en avais autant le droit que vous.

— Vous avez raison, admit-il, et sincèrement j'aurais aimé que vous veniez.

— N'ayez pas trop de regrets, dit le professeur Boswell. Même si c'est une piètre consolation, vous n'auriez pas pu faire grand-chose au monastère. Les moines n'admettent pas facilement les femmes. Nous n'en sommes pas aux extrêmes du mont Athos, où aucune femme ou femelle ne peut entrer, mais ils ne vous auraient pas laissé passer la nuit au monastère, ni déambuler librement comme nous eûmes la chance de pouvoir le faire. Les moines orthodoxes ressemblent beaucoup aux musulmans dans leur façon de considérer la gent féminine.

— C'est tout à fait juste, confirma le capitaine.

Voilà qui ne m'étonnait pas. En règle générale, dans toutes les religions du monde, les femmes sont soumises à la discrimination, reléguées au second plan, maltraitées ou humiliées. Un état de fait lamentable auquel personne ne semble chercher de solutions.

Le monastère est situé au cœur d'une vallée appelée Wadi ed-Deir, au pied d'un contrefort du mont Sinaï, un des lieux les plus beaux créés par la nature avec la collaboration de l'homme. Ce périmètre rectangulaire, entouré de murailles au VI^e siècle, possède des trésors inimaginables, et une beauté étonnante qui frappe tous ceux qui en franchissent le seuil. L'aridité du désert environnant et les sommets montagneux de granit rouge qui le protègent préparent peu le pèlerin à ce qu'il va trouver à l'intérieur : une impressionnante basilique byzantine, de nombreuses chapelles, un immense réfectoire, la deuxième bibliothèque du monde, la première collection d'icônes... Le tout orné de lampes d'or, de mosaïques, de bois gravés, de marbres, de marqueterie, d'argent, de pierres précieuses... Un festin incroyable pour les sens et une exaltation inégalée de la foi.

— Pendant deux jours, continua Glauser-Röist, le professeur et moi avons parcouru le monastère dans tous les sens à la recherche d'indices qui auraient un lien avec notre Éthiopien. La présence des sept croix sur le mur demeurerait énigmatique. Mais le troisième jour... (Il eut un sourire et se tourna vers Boswell pour chercher son approbation.) Le troisième jour, on nous présenta enfin le père Serge, responsable de la bibliothèque et du musée.

— Les moines sont très précautionneux, expliqua son compagnon, ce qui justifie qu'ils nous aient fait attendre deux jours avant de nous montrer leur bien le plus précieux. Ils se méfient de tout le monde.

Je consultai ma montre. Il était déjà trois heures du matin. Je n'en pouvais plus, même après deux tasses de café. Mais le Roc fit comme s'il n'avait pas vu mon geste de fatigue et poursuivit, imperturbable :

— Le père Serge vint nous chercher vers sept heures du soir, et nous guida dans les ruelles en nous éclairant d'une vieille lampe à huile. Imaginez un gros moine taciturne qui, au lieu de porter un couvre-chef noir comme les autres, avait un bonnet de laine pointu.

— Et il ne cessait de tirer sur sa barbe, se souvint le professeur comme si cela l'avait beaucoup amusé.

— Arrivés devant la bibliothèque, il sortit d'entre les plis de son habit un trousseau de fer chargé de clés, puis se mit à ouvrir je ne sais plus combien de serrures les unes après les autres, sept, je crois.

— Encore une fois ce chiffre sept, murmurai-je à moitié endormie.

— Les portes s'ouvrirent en grinçant et l'intérieur était sombre comme la tanière d'un loup, mais le pire, c'était l'odeur, vous ne pouvez pas imaginer, nauséabonde.

— Un mélange de cuir pourri et de tissus vieillis, crut bon de préciser Boswell.

— Nous avançâmes dans la pénombre entre les rayonnages remplis de manuscrits byzantins, dont les lettres dorées étincelaient à la lumière de la lampe. Le père s'arrêta devant une vitrine : « C'est là que nous conservons nos textes les plus anciens, nous dit-il. Vous pouvez regarder ce que vous voulez. » Je crus qu'il plaisantait car on n'y voyait goutte.

— Ce fut alors que je trébuchai sur quelque chose, et que je me cognai l'épaule sur une de ces vieilles vitrines, indiqua le professeur.

— Oui, ce fut à cet instant.

— J'ai dit alors au père Serge que, s'ils voulaient que mon compagnon investisse dans la restauration de la bibliothèque, la moindre des choses serait de la lui montrer dans de bonnes conditions, bien éclairée, sans autant de réserve. Il me répondit qu'il devait protéger les manuscrits parce qu'ils avaient déjà eu des vols, et que nous devons apprécier le fait qu'il nous dévoile ce qui avait le plus de valeur. Mais comme je continuais à protester, le moine s'approcha d'un coin et finit par appuyer sur un interrupteur.

— En fait, termina le capitaine, les moines protègent vraiment leurs manuscrits. Ils ne les montrent qu'aux personnes munies comme nous d'une autorisation de l'archevêque, et dans la pénombre qui plus est, afin que personne ne puisse avoir une idée précise de tout ce qui se trouve là. Je suppose que le vol du *Codex Sinaiticus* par Tischendorff en 1844 a laissé un souvenir douloureux et indélébile.

— Le même que celui que laissera le nôtre, ajouta Boswell d'un ton sardonique.

— Vous avez volé un manuscrit ? m'écriai-je en me réveillant

soudain de la torpeur qui m'enveloppait.

Un silence pesant suivit mes paroles. Je les regardai tour à tour mais les quatre visages étaient devenus des masques de cire.

— Capitaine, insistai-je, j'aimerais avoir une réponse. Vous avez volé un manuscrit dans ce monastère ?

— Jugez vous-même, dit-il froidement en me tendant le paquet, et dites-moi si vous n'auriez pas fait de même à ma place.

Perplexe, sans la moindre capacité de réaction, je regardai l'objet avec dégoût. Je n'avais pas du tout l'intention d'y poser mes mains.

— Ouvrez-le, m'ordonna Tournier.

Je me tournai vers le cardinal, en quête de soutien, mais il paraissait absorbé par quelque chose sous la table. Boswell avait retiré ses lunettes et nettoyait les verres avec le bout de sa veste.

— Sœur Ottavia ! (La voix de Tournier résonna, exigeante, impatiente.) Je vous demande d'ouvrir ce paquet. Qu'attendez-vous ?

Je n'avais pas le choix. Ce n'était pas le moment d'avoir des remords ou des problèmes de conscience. Le paquet blanc était en réalité un sac, et à peine en avais-je desserré les liens qui le fermaient que je distinguai le coin d'un manuscrit ancien. Impossible... Plus le livre apparaissait dans son entier, plus mon trouble augmentait. Finalement, je découvris un gros et solide volume byzantin carré, avec une couverture en bois recouverte de cuir repoussé. On pouvait y voir, en relief, les sept croix, le chrisme et en dessous ce mot grec qui semblait être la clé de toute l'affaire : ΣΤΑΥΡΟΣ, *stavros*, croix. En le lisant, je fus saisie d'un tremblement de mains si fort que je faillis faire tomber le livre. J'essayai de me dominer mais ne le pus. Je suppose que c'était dû en partie à ma fatigue, mais Tournier dut me retirer le volume des mains pour protéger son intégrité.

Je me souviens que j'entendis alors Glauser-Röist éclater de rire ; c'était la première fois depuis que nous nous connaissions.

Il n'est pas en notre pouvoir de ressusciter les morts, cette fonction de thaumaturge appartient seulement à Dieu. Mais si nous ne pouvons faire que le sang circule de nouveau dans les veines ou que la pensée revienne dans un cerveau éteint, il nous est possible cependant de récupérer les pigments des parchemins que le temps a effacés, et, par là même, les idées et pensées qu'un auteur a gravées pour l'éternité sur le vélin. Le miracle qui consiste à réanimer un corps mort est hors de notre portée, mais pas celui de réveiller l'esprit qui dort, tombé en léthargie, à l'intérieur d'un manuscrit ancien.

En tant que paléographe, je savais lire, déchiffrer et interpréter n'importe quel texte manuscrit, mais ce que je ne pouvais absolument pas faire, c'était deviner ce qui avait été écrit sur ces parchemins rigides, translucides, jaunis, dont les lettres effacées par les siècles

étaient pratiquement illisibles.

Le manuscrit Iyasus, comme nous l'appelâmes en l'honneur de notre Éthiopien, se trouvait dans un état vraiment lamentable. Selon le capitaine, après avoir exploré la bibliothèque pendant deux jours, il avait découvert, avec le professeur, dans un coin, près d'un tas de bûches que les moines utilisent pour chauffer la salle en hiver, un panier rempli de parchemins et de papiers desséchés qui servaient à allumer le feu. Pour distraire le père Serge, tandis que Glauser-Röist examinait le contenu du panier, Boswell avait débouché une bouteille du vin égyptien Omar Khayyam, un luxueux plaisir réservé aux non-musulmans et aux touristes. Le professeur, attentif, avait pensé à en prendre plusieurs bouteilles à Alexandrie pour les offrir à l'archevêque Damianos. Le père Serge, ravi, invita alors Boswell à goûter une autre bouteille d'un vin fait au monastère et, entre une chose et l'autre, tous deux finirent fin saouls en chantant allègrement de vieilles chansons égyptiennes (le père Serge avait été marin avant d'être moine) et en poussant des exclamations de joie quand ils virent réapparaître Glauser-Röist qui tenait, caché sous sa chemise, le manuscrit Iyasus.

Le livre se trouvait sous un tas de feuilles comme d'autres volumes en aussi piteux état, abandonnés là soit en raison de leur mauvais état de conservation, soit parce qu'ils étaient dépourvus de toute valeur. En voyant les lettres figurant sur sa couverture sous l'épaisse couche de poussière qu'il venait d'essuyer, Glauser-Röist avait lâché une exclamation de surprise telle qu'il avait cru réveiller le monastère entier. Heureusement, personne ne l'avait entendu.

Le lendemain, il quittait les lieux avec le professeur Boswell. Les moines avaient dû subodorer quelque chose en voyant la gueule de bois du père Serge, car à quelques kilomètres du Caire, alors qu'il faisait presque nuit déjà, le portable de Boswell sonna. C'était le secrétaire de Stephanos II Ghattas qui leur recommandait de ne pas entrer dans la ville, ni dans aucune autre ville égyptienne, mais de se diriger le plus rapidement possible vers l'est, vers Israël, par des routes secondaires, et de passer la frontière pour échapper à la police qui avait été prévenue d'un vol de manuscrit par deux imposteurs qui avaient fait boire le bibliothécaire du monastère de Sainte-Catherine. Ils avaient passé la frontière au poste d'Al-Arish où les attendait déjà un représentant de la Délégation apostolique de Jérusalem, avec des passeports diplomatiques du Saint-Siège. Un avion de la compagnie El Al les avait déposés trois heures plus tard à l'aéroport militaire de Rome, Ciampino, tandis que de mon côté je prenais mon vol de retour.

C'était le début d'une longue aventure mais nous n'avions pas encore la moindre idée de son ampleur.

En feuilletant le livre cette nuit-là, je sus que sa détérioration était si importante que nous arriverions difficilement à en extraire ne serait-

ce que deux paragraphes dans des conditions suffisamment acceptables pour que je puisse travailler dessus. Les pages étaient couvertes de taches et d'ombres, comme une aquarelle sur laquelle on aurait renversé de l'eau. Le parchemin, qui est comme la peau tendue d'un tambour, est moins perméable à l'encre que le papier ; avec le temps, elle s'estompe et s'efface parfois totalement, selon les matériaux utilisés pour sa composition. Si ce manuscrit avait contenu un jour une information utile expliquant les raisons pour lesquelles Abi-Ruj Iyasus et certainement d'autres avant lui avaient volé des fragments de la Croix, ce n'était plus le cas aujourd'hui... Du moins, c'est ce que je pensais alors, moi simple paléographe du Vatican et non archéologue du réputé Musée gréco-romain d'Alexandrie. Ma connaissance des procédés techniques utilisés pour récupérer les phrases des papyrus et parchemins anciens laissait beaucoup à désirer, comme me l'expliqua clairement le professeur Farag Boswell.

Le vendredi matin, tandis que je dormais encore dans une des chambres de la Domus mise à ma disposition, le père Ramondino descendit jusqu'à l'Hypogée, et communiqua aux divers responsables des services d'informatique, de restauration, de paléographie et de reproduction photographique, qu'ils devaient abandonner pour l'instant l'idée de retourner à leurs couvents, monastères et autres communautés. La loi martiale avait été décrétée, personne ne sortirait de là tant que la tâche qui devait être accomplie n'aurait pas été terminée. Quand on la leur décrivit, les responsables protestèrent en alléguant que ce travail supposait au moins un mois de dur labeur exclusif. Le père Ramondino leur déclara qu'ils n'avaient qu'une semaine et que si tout n'était pas terminé dans les délais impartis, ils pourraient faire leurs valises et dire adieu à leur carrière au Vatican. Peu de temps après, nous découvririons qu'une telle pression n'était pas nécessaire, mais à l'époque il ne pouvait en être autrement.

Sous les ordres du professeur Boswell, le département de restauration de documents commença par décomposer le manuscrit en séparant les *in-folio*⁵ et en laissant à découvert les plaquettes carrées de la couverture, qui étaient faites de bois de cèdre comme souvent dans le cas de manuscrits byzantins. Ce type de reliure permettait de le dater du IV^e ou V^e siècle de notre ère. Une fois séparés les folios (il y en avait cent quatre-vingt-deux en tout, ce qui représentait trois cent soixante-quatre pages) fabriqués à partir d'une excellente peau de gazelle qui devait avoir à l'origine une couleur blanche parfaite, l'atelier photographique de reproduction commença à réaliser des épreuves pour voir quelle technique de photographie, par infrarouges ou digitale de haute résolution avec caméra CDD, permettait la récupération la plus complète du texte. On opta finalement pour un mélange des deux, puisque les images obtenues par les deux

méthodes, une fois passées au stéréomicroscope et scannées, pouvaient se superposer facilement sur l'écran d'un ordinateur. De cette manière, le vélin fragile et jauni commença à révéler ses magnifiques secrets : cet espace vide ou rempli d'ombres devint une belle esquisse de lettres onciales⁶ grecques sans accents ni espaces entre les mots, distribuées en deux larges colonnes de trente-huit lignes chacune. Les marges étaient amples et proportionnées. L'on distinguait clairement les lettres de début de paragraphe, élargies vers le bord gauche et peintes de pourpre. Elles contrastaient avec le reste du texte, écrit à l'encre noire de cendres de fumée.

Quand on eut terminé le premier folio, il n'était pas encore possible de réaliser une lecture complète du texte : il y avait trop de phrases tronquées, irrécupérables à première vue, des fragments entiers dont on ne pouvait rien tirer malgré les techniques modernes. Ce fut alors au service informatique d'intervenir. À l'aide de programmes graphiques sophistiqués, ils commencèrent par sélectionner un ensemble de caractères à partir du matériel récupéré. Comme l'écriture était manuelle, et donc soumise à des variations, ils tirèrent cinq représentations différentes de chaque lettre. Ils mesurèrent les traits verticaux et horizontaux, les courbes et les diagonales, les espaces en blanc de chaque caractère ; ils calculèrent la largeur et la hauteur du corps, la profondeur sous la ligne des traits descendants et la hauteur des traits ascendants. Quand tout cela fut fait, ils m'appelèrent pour m'offrir un spectacle très curieux : alors qu'une reproduction entière du folio apparaissait sur l'écran, le programme essayait automatiquement, à une vitesse vertigineuse, plusieurs caractères pour voir ceux qui entraient dans les espaces vides et s'ajustaient aux restes ou vestiges de l'encre quand il y en avait. Une fois ce travail complété, le système vérifiait que le terme figurait dans le dictionnaire du magnifique programme Ibycus qui contenait toute la littérature grecque connue, biblique, patristique et classique ; si le mot était déjà apparu, il le comparait pour vérifier l'exactitude de la découverte.

Le procédé était efficace mais laborieux. Ainsi, ce ne fut qu'après une journée entière qu'on put me donner une image complète du premier folio dans des conditions presque parfaites, avec quatre-vingt-quinze pour cent du texte récupérés. Le prodige avait eu lieu. L'esprit qui dormait en léthargie dans le manuscrit Iyasus était revenu à la vie, et l'heure de lire son message et interpréter son contenu avait sonné.

J'étais très émue quand, à mon retour à l'Hypogée, après avoir écouté la messe du quatrième dimanche de carême, je m'assis enfin devant ma table de travail et remontai mes lunettes sur mon nez, prête à commencer. Mes assistants, qui disposaient de copies, allaient eux s'occuper de l'analyse paléographique fondée sur l'étude des éléments

de l'écriture : morphologie, angles, inclinaison, *ductus*, ligatures, nœuds, rythme, style...

Heureusement, la langue grecque byzantine utilisait peu les abréviations et contractions si communes au latin et aux transcriptions médiévales des auteurs classiques. En contrepartie, les particularités propres à une langue aussi évoluée que le grec byzantin pouvaient prêter à des confusions importantes, car ni la façon d'écrire ni le sens des mots n'étaient les mêmes qu'au temps d'Eschyle, Platon ou Aristote.

La lecture du premier des folios me laissa absolument éblouie. Le scribe disait s'être appelé Mirogenes de Neapolis, mais au moment d'écrire se nommait à plusieurs reprises « Caton ». Il expliquait que, par la volonté de Dieu le Père et de Son Fils Jésus-Christ, quelques frères de bonne volonté, diacres⁷ de la basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem et adorateurs dévots de la vraie Croix, s'étaient constitués en une espèce de confrérie sous la dénomination ΣΤΑΥΡΟΦΥΛΑΧΕΣ (*stavrophilakes*) ou « gardiens de la Croix ». Lui, Mirogenes, avait été élu supérieur de la confrérie sous le nom de Caton, le premier jour du premier mois de l'année 5850.

— 5850 ? s'étonna le capitaine.

Il était assis en face de moi avec le professeur, et écoutait la transcription du contenu du folio.

— En réalité, leur expliquai-je, cette année correspond à l'an 341 de notre ère. Le calcul temporel commençait pour les Byzantins le premier septembre 5509, date à laquelle ils croyaient que Dieu avait créé le monde.

— Donc, ce Mirogenes, conclut le professeur en croisant les doigts, d'origine byzantine et diacre de la basilique du Saint-Sépulcre, devient le leader de la communauté des stavrophilakes le 1^{er} septembre 341, quinze ans après la découverte de la Croix par Hélène.

— Et à partir de là, ajoutai-je, il se baptise Caton, et commence à écrire cette chronique.

— Nous devrions chercher d'autres informations sur cette confrérie, dit le capitaine en se levant de son fauteuil.

Il était chargé de la coordination de cette mission, mais c'était lui qui travaillait le moins, et il se sentait inutile.

— Je m'en occupe.

— C'est une bonne idée, dis-je, il faut démontrer l'existence historique des stavrophilakes en marge de la lecture du manuscrit.

Quelques coups discrets furent frappés à la porte. Le père Ramondino entra avec un grand sourire.

— J'aimerais vous inviter à déjeuner au restaurant de la Domus, dit-il, pour fêter la bonne avancée de nos recherches.

Mais il se faisait des illusions. Ce soir-là, alors que je regagnais mes

pénates – mes compagnes me reçurent avec tous les honneurs dus à ma réhabilitation –, l'important *Lignum Crucis* de la cathédrale Sainte-Gudule à Bruxelles disparut de son reliquaire d'argent.

Le capitaine Glauser-Röist s'absenta toute la journée du lundi. En apprenant la nouvelle du vol, il avait sauté dans le premier avion pour Bruxelles. Il ne revint pas avant le mardi à midi. Pendant ce temps, le professeur Boswell et moi continuâmes à travailler dans les bureaux de l'Hypogée. Les folios restaurés arrivaient sur ma table à un rythme de plus en plus rapide, car les techniciens ne cessaient de perfectionner le processus de transcription. En raison de cette soudaine célérité, je disposais parfois de deux ou trois heures seulement pour compléter la lecture et la traduction du texte manuscrit, avant que n'arrive la fournée suivante.

Je crois que ce fut ce soir-là que le professeur et moi dînâmes pour la première fois, seuls, dans la cafétéria réservée au personnel des Archives. Au début, j'eus peur de ne pas réussir à maintenir la conversation avec cet homme si réservé et silencieux, mais il se révéla d'une compagnie très agréable. Nous parlâmes de tout et de rien. Après m'avoir raconté avec de nouveaux détails l'histoire complète du vol du manuscrit Iyasus, il me posa des questions sur ma famille, si j'avais des frères et sœurs, si mes parents vivaient encore. Au début, surprise par le tour personnel que prenait la conversation, je ne lui fis qu'une brève description. Mais, en découvrant la tribu Salina, il voulut en savoir plus. Je me souviens que je finis même par lui faire un schéma sur une serviette de papier pour qu'il comprenne de qui je parlais. Cela laisse toujours une impression étrange quand l'on tombe sur quelqu'un qui sait écouter. Le professeur ne posait pas de questions directes, ne se montrait pas d'une curiosité impolie. Il se contentait de me regarder, et de hocher la tête ou de sourire au moment opportun. Et, bien sûr, je tombai dans le piège. Quand je m'en aperçus, c'était trop tard, je lui avais déjà raconté toute ma vie. Il riait, très amusé, et je me dis que le moment était arrivé de passer à la contre-attaque parce que soudain je me sentis très vulnérable, comme si j'avais trop parlé. Je lui demandai donc s'il n'était pas préoccupé par la perte de son travail au Musée gréco-romain d'Alexandrie. Il fronça les sourcils, retira ses lunettes et se caressa l'arête du nez d'un geste fatigué :

— Mon travail..., murmura-t-il, pensif. Vous ne savez pas ce qui se passe dans mon pays, n'est-ce pas ?

— Non. Enfin, je ne crois pas.

— En Égypte, les coptes sont traités comme des parias.

— Je suis étonnée, répondis-je. Les coptes sont les authentiques descendants des Égyptiens, les Arabes sont arrivés bien après.

D'ailleurs votre langue procède directement de l'égyptien démotique parlé au temps des pharaons.

— Comme j'aimerais que tout le monde pense comme vous. Mais les choses sont plus compliquées que ça. Les coptes représentent une petite minorité, divisée, qui plus est, entre catholiques et orthodoxes. Depuis que la révolution fondamentaliste a commencé, les *irhebin*... les terroristes de la Gema'a al Islamiyya, la guérilla islamiste, n'ont cessé d'assassiner des membres de nos petites communautés. En avril 1992, ils ont tiré sur quatorze coptes de la province d'Assiout qui avaient refusé de payer leurs services de protection. En 1994, un groupe d'*irhebin* armés a attaqué le monastère copte de Deir al-Muharraq, près d'Assiout, tuant les moines et les fidèles, soupira-t-il. Ce sont continuellement des attentats, des vols, des menaces de mort, des coups... Et, tout récemment, ils ont commencé à poser des bombes dans les principales églises d'Alexandrie et du Caire.

J'en déduisis en silence que le gouvernement égyptien ne devait pas faire grand-chose pour arrêter ces crimes.

— Heureusement ! s'exclama-t-il en riant soudain. Je suis un mauvais pratiquant, je le reconnais. Il y a beaucoup d'années que j'ai cessé d'aller à l'église et cela m'a sauvé la vie.

Il remit ses lunettes en les ajustant soigneusement sur les oreilles.

— L'année dernière, en juin, une bombe a explosé dans l'église Saint-Antoine, à Alexandrie. Quinze personnes sont mortes. Mon frère cadet se trouvait parmi elles, ainsi que sa femme et leur fils de cinq mois.

Rendue muette d'horreur, je baissai le regard.

— Je suis désolée..., parvins-je à peine à articuler.

— Bon, ils ne souffrent plus. Celui qui souffre, c'est mon père, qui n'a jamais pu surmonter ce terrible drame. Quand je lui ai téléphoné hier, il m'a dit de ne pas rentrer, de rester ici.

Je ne savais pas quoi dire. Face à une telle tragédie, quels mots pourraient convenir ?

— J'aimais mon travail, continua-t-il, mais si je l'ai perdu, comme cela semble plus que probable, je recommencerai ailleurs. Je peux exercer en Italie, comme le souhaite mon père, loin de tout danger. D'ailleurs, j'ai déjà la nationalité italienne grâce à ma mère.

— C'est vrai. Elle est née ici, n'est-ce pas ?

— À Florence, exactement. Au milieu des années cinquante. Quand l'Égypte pharaonique est devenue un sujet à la mode, ma mère venait tout juste de finir ses études d'archéologie. Elle a obtenu une bourse pour travailler dans les fouilles d'Oxyrhynchos ou Per-Medjed. Mon père, archéologue lui aussi, passait un jour par là et... voilà ! La vie est curieuse. Ma mère m'a toujours dit qu'elle avait épousé mon père parce que c'était un Boswell. Mais elle plaisantait, bien sûr. En réalité,

le mariage de mes parents fut très heureux. Ma mère s'adapta parfaitement aux coutumes de son nouveau pays et de sa nouvelle religion, même si elle a toujours préféré les rites catholiques romains.

J'étais curieuse de savoir s'il devait la couleur de ses yeux, d'un bleu intense, à sa mère ou à son lointain ancêtre anglais, mais j'eus peur de me montrer indiscreète.

— Professeur Boswell, commençai-je à dire.

— Si on s'appelait par nos prénoms et si on se tutoyait ? me dit-il en me regardant fixement comme toujours. Ici, tout le monde se comporte de manière trop révérencieuse, je trouve.

Je souris.

— C'est parce que au Vatican les relations personnelles ne peuvent se développer que dans un cadre très strict.

— Eh bien, sautons hors des marges ! Vous croyez que monseigneur Tournier ou le capitaine seront choqués ?

— Oh oui ! déclarai-je en riant. Mais tant pis pour eux !

— Parfait ! Alors, Ottavia...

— Farag...

Nous échangeâmes une poignée de main par-dessus la table.

Ce jour-là, je découvris que Farag était un homme charmant, très différent de l'image qu'il donnait en public. Je compris que ce qui l'intimidait, c'était de se retrouver en groupe. Plus le groupe était grand, plus ses tics s'aggravaient : il bégayait, rougissait, se tordait les mains...

Le capitaine me rejoignit le lendemain, la mine sombre, les sourcils froncés, les lèvres serrées en une mince ligne.

— Vous avez de mauvaises nouvelles ? lui demandai-je aussitôt.

— Très mauvaises.

— Asseyez-vous donc et racontez.

— Il n'y a rien à dire, déclara-t-il en se laissant tomber sur la chaise qui craqua sous son poids. On n'a rien trouvé, aucune empreinte, aucun signe de violence, aucune serrure forcée, aucune piste ou trace. Un vol impeccable. Aucune trace de l'entrée dans le pays d'un citoyen éthiopien durant ces dernières semaines. La police belge continue à mener l'enquête. Ils m'appelleront s'ils trouvent quelque chose.

— Il est possible que cette fois le voleur ne soit pas éthiopien, objectai-je.

— Je sais, mais c'est notre seule piste.

Il regarda autour de lui d'un air distrait :

— Comment avancent les choses, ici ? dit-il enfin en posant les yeux sur le folio placé sur ma table.

— Nous progressons de plus en plus vite. Mais je suis le goulot, je

n'arrive pas à transcrire et traduire à leur rythme. Il s'agit de textes très compliqués.

— Un de vos adjoints ne pourrait-il pas vous prêter main-forte ?

— Ils ont assez de soucis avec l'analyse paléographique ! Pour l'instant, ils travaillent sur le deuxième Caton.

— Comment ?

— Oui, il y en a eu plus d'un. Le premier, Mirogenes, est mort en 344 semble-t-il. Ensuite, la confrérie des stavrophilakes a élu à sa place un certain Pertinax. C'est lui que nous étudions. Selon mes assistants, Caton II, il s'appelle lui-même ainsi, était un homme très cultivé, possédant un vocabulaire choisi. Le grec que l'on utilisait à Byzance, lui expliquai-je, avait une prononciation très différente de celle du grec classique, qui permet néanmoins de fixer les normes linguistiques et lexicographiques.

Le capitaine me regardait abasourdi, avec l'air de quelqu'un qui ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit. Je m'empressai de lui donner un exemple :

— Il arrivait alors, comme avec l'anglais aujourd'hui, que les enfants dussent apprendre à épeler les mots, puis à les mémoriser parce que ce qu'ils prononçaient n'avait rien à voir avec ce qu'ils écrivaient. Le grec byzantin, après de nombreux siècles de modifications, était aussi compliqué.

— Ah ! je vois...

Enfin, me dis-je, soulagée.

— Pertinax, ou le deuxième Caton, dut recevoir une bonne éducation dans un monastère où l'on copiait des manuscrits. Sa grammaire est impeccable et son style très raffiné, contrairement au premier Caton qui paraissait peu préparé. Certains de mes assistants pensent que Pertinax était peut-être même un membre de la famille royale ou de la noblesse de Constantinople, car sa graphie présente des caractéristiques très élégantes, trop pour un moine.

— Et que raconte ce Caton ?

— Je viens juste de terminer sa chronique, dis-je, très satisfaite de moi. Sous son gouvernement, la confrérie s'est beaucoup agrandie. Jérusalem recevait d'innombrables pèlerins pendant les fêtes religieuses, et bon nombre choisissaient de s'installer en Terre sainte. Certains de ces étrangers ont réussi à s'intégrer dans la confrérie. Caton parle de ses difficultés pour gouverner une communauté aussi abondante et diverse. Il se demande même s'il ne va pas restreindre l'admission des nouveaux membres, mais il ne se décide pas à le faire parce que le patriarche de Jérusalem est très content de l'accroissement de la confrérie. À cette époque, dis-je en consultant mes notes, ce patriarche devait être Maximos II ou Cyrille I^{er}. J'ai déjà demandé aux Archives qu'on vérifie leurs biographies au cas où l'on y

trouverait quelque chose.

— Quelqu'un a-t-il cherché des informations directes sur la confrérie dans les bases de données ?

— Non, capitaine, cette tâche vous revient. Vous avez oublié que vous vous êtes proposé pour le faire ?

Glauser-Röist se mit debout lentement, comme si chaque mouvement lui coûtait. Une négligence déconcertante, tout à fait inhabituelle chez lui, pouvait se noter dans son costume froissé par le voyage. On le sentait déprimé.

— Je vais aller prendre une douche à la caserne et je reviendrai travailler cet après-midi.

— Nous comptons aller déjeuner bientôt à la cafétéria. Si vous voulez vous joindre à nous...

— Ne m'attendez pas, dit-il en sortant. J'ai un rendez-vous urgent avec le secrétaire d'État et le pape.

Au deuxième Caton succédèrent un troisième, un quatrième, un cinquième... Pour une raison inconnue, les supérieurs des stavrophilakes avaient choisi ce nom curieux pour symboliser l'autorité suprême dans la confrérie. Aux titres connus de pape et de patriarche, s'ajoutait donc celui, plus étrange, de « caton ». Le professeur Boswell s'enferma un jour dans la bibliothèque avec les sept épais volumes des *Vies parallèles* de Plutarque, et étudia dans le détail les biographies des deux uniques Caton connus, les hommes politiques romains Marcus Caton et Caton d'Utique. Il revint quelques heures plus tard avec une théorie relativement plausible à ce sujet. Faute de disposer d'une autre, nous la considérâmes comme juste.

— Je crois qu'il n'y a aucun doute, déclara-t-il très convaincu, un de ces deux Caton a servi de modèle.

Nous nous trouvions dans mon bureau, réunis autour de ma table de travail couverte de papiers et de livres.

— Marcus Caton, dit Caton l'Ancien, était un dangereux fanatique, défenseur des traditions romaines les plus anciennes, à la manière de ces Américains sudistes qui croient dans la supériorité de la race blanche et sympathisent avec le Ku Klux Klan. Il dépréciait la culture et la langue grecques parce qu'à son avis elles fragilisaient les Romains. Il détestait tout ce qui était étranger pour la même raison. Il était dur et froid comme la pierre.

— Eh bien, tu lui as réglé son compte ! commentai-je, amusée.

Glauser-Röist me regarda avec la même expression d'étonnement qu'il avait eue en comprenant que Farag et moi avions sympathisé.

— Il servit Rome comme questeur, édile, préteur, consul et censeur dans les années 204 à 184 avant notre ère. Il disposait d'une fortune personnelle, mais vivait dans une grande austérité et considérait

comme superflue toute dépense inutile, comme, par exemple, la nourriture destinée aux vieux esclaves qui ne pouvaient plus travailler. Il les tuait tout bonnement pour faire des économies, et conseillait aux citoyens romains de suivre son exemple pour le bien de la République. Il se considérait comme parfait.

— Je n'aime pas ce Caton, déclara le capitaine en pliant avec élégance une de mes feuilles de notes en quatre.

— Non, moi non plus, approuva Farag. Je crois que sans aucun doute la confrérie s'est inspirée de l'autre Caton, petit-fils du précédent, mais un homme admirable, lui. Questeur de la République, il a rendu au Trésor de Rome l'intégrité qu'il avait perdue depuis longtemps. Il était décent et honnête. Il fut un juge incorruptible et impartial, car il était convaincu que pour être juste il suffisait de vouloir l'être. Sa sincérité était si proverbiale qu'à Rome, quand on voulait réfuter de manière implacable quelque chose, on disait : « Ce n'est pas vrai, même si Caton le dit. » Il fut un ardent adversaire de Jules César, qu'il accusa, avec raison, d'être corrompu, ambitieux et manipulateur, et de vouloir régner sans opposition sur Rome, alors une république. Ils se détestaient. Pendant des années, ils ne cessèrent de lutter, l'un pour être le maître exclusif d'un grand empire, l'autre pour l'en empêcher. Quand finalement Jules César a triomphé, Caton s'est retiré à Utique où il possédait une demeure, et s'est tué d'un coup d'épée dans le ventre parce qu'il n'était pas assez lâche pour supplier César de lui laisser la vie sauve, ni assez courageux pour s'excuser auprès de son ennemi.

— C'est curieux, fit remarquer Glauser-Röist, le nom de César deviendra par la suite le titre des empereurs romains, tandis que celui de Caton sera celui des supérieurs de notre confrérie.

— Caton est devenu un parangon de liberté, poursuivit Farag. Sénèque par exemple écrit : « Caton a cessé de vivre avec la mort de la liberté, et la liberté a disparu avec la mort de Caton⁸. » Et Valerius Maximus se demande : « Que deviendra la liberté sans Caton⁹ ? »

— Le nom de Caton était donc synonyme d'honneur et de liberté, comme César celui de pouvoir, dis-je.

— Effectivement, confirma le professeur en faisant remonter ses lunettes sur son nez au moment précis où j'accomplissais le même geste.

— C'est très étrange, sans aucun doute, dit le capitaine en nous regardant l'un après l'autre.

— Nous commençons à avoir quelques pièces intéressantes du puzzle, dis-je pour rompre le silence qui s'était installé. Mais le plus fantastique de tout, c'est ce que j'ai découvert dans la chronique du cinquième Caton.

— De quoi s'agit-il ? demanda Farag, très intéressé.

— Les Caton écrivait leurs chroniques à Sainte-Catherine du Sinai.

— Non !

— Je soupçonnais quelque chose de ce genre parce qu'un manuscrit comme celui-ci ne peut se composer en dehors d'un centre monastique ou d'une grande bibliothèque. Il faut couper le vélin, le perforer de trous minuscules qui indiquent le début et la fin de chaque page, le régler pour que l'écriture ne dévie pas ; il faut dessiner ou peindre les grandes lettres du début de chaque paragraphe... Bref, c'est un travail très méticuleux qui demande une certaine expertise. Sans compter le travail de reliure. Les Caton s'appuyaient donc sur les services d'un centre spécialisé et, comme le contenu était secret, il ne pouvait s'agir que d'un monastère très isolé.

— Mais il y en a des centaines ! protesta Farag.

— Oui, mais Sainte-Catherine a été construit sur l'ordre de l'impératrice qui a découvert la Croix. Il est logique de penser que le manuscrit était gardé là ; soit les Caton se déplaçaient jusqu'au couvent pour y écrire leurs chroniques, soit le manuscrit leur était envoyé puis repartait au monastère. Ce qui expliquerait son abandon postérieur. La confrérie cessa peut-être d'écrire des chroniques, ou un événement particulier se produisit qui les empêcha de poursuivre. D'ailleurs, Caton V explique que son voyage jusqu'à Sainte-Catherine fut hasardeux et difficile, mais que, étant déjà très âgé, il ne pouvait plus en retarder le moment.

— Je suppose que les relations entre la confrérie et le monastère devaient être très étroites, dit Farag. Nous ne savons sans doute pas jusqu'à quel point.

— Qu'avons-nous appris de plus ? demanda le capitaine.

— Voyons... (Je consultai mes notes prises à la hâte à partir des rapports épais que me fournissaient mes adjoints.) Il reste encore beaucoup de pages à traduire, mais je peux vous dire qu'en général chaque Caton écrit seulement quelques lignes, même si pour certains il peut s'agir d'une page et pour d'autres plus. Mais tous, sans exception, se sont rendus à Sainte-Catherine dans les cinq ou dix dernières années de leur vie. Et, s'ils ont oublié ou n'ont pu mentionner un fait important, leur successeur le fait au début de sa chronique.

— Combien y en eut-il au total ?

— Je ne sais pas encore, capitaine, le service informatique n'a pas terminé de reconstituer entièrement le manuscrit, mais, jusqu'à la prise de Jérusalem en 614 par le roi Perse Chosroès II, on en compte trente-six.

— Trente-six Caton, répéta, admiratif, le capitaine. Et que se passa-t-il au sein de la confrérie pendant tout ce temps ?

— Oh ! pas grand-chose. Leur principal problème, c'était les

pèlerins qui affluaient par milliers. Il fallut organiser une sorte de garde prétorienne autour de la Croix, car, entre autres faits barbares, beaucoup de pèlerins, lorsqu'ils s'agenouillaient pour la baiser, arrachaient des bouts avec leurs dents pour les emporter comme reliques. Il y eut une crise importante en 570, sous le mandat du trentième Caton. Certains frères organisèrent le vol de la relique. Il s'agissait d'anciens pèlerins qui étaient entrés dans la confrérie depuis des années, et que l'on n'aurait jamais soupçonnés, mais ils furent pris la main dans le sac. On rouvrit ensuite le débat sur l'admission des nouveaux membres. Il fallait un filtre contre les délinquants romains prêts à s'emparer d'une part du gâteau. Mais rien ne fut décidé à cette occasion, ni plus tard. Les patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et de Constantinople faisaient pression pour que les choses demeurent comme avant puisque la fonction policière des membres de la confrérie était très appréciée, et ils ne voulaient surtout pas qu'ils se transforment en un club privé et exclusif.

— Et vous, capitaine, demanda soudain Farag, vous avez trouvé des informations sur ces gardiens de la Croix ?

Nous l'avions vu travailler fébrilement ces derniers jours sur l'ordinateur, imprimant de nombreuses pages. J'attendais qu'il nous informe d'un fait intéressant, mais les journées passaient et le capitaine était redevenu le monolithe de toujours, silencieux et inaltérable.

— Je n'ai rien trouvé, dit-il après un long silence, plongé dans une réflexion profonde. Enfin, il y a une référence, mais si insignifiante que je ne crois pas que cela vaille la peine de la mentionner.

— Capitaine, voyons ! protestai-je, indignée.

— Bon, alors voilà, j'ai vu une allusion à ces gardiens dans le manuscrit d'une religieuse galicienne.

— *L'Itinerarium* d'Égérie ! l'interrompis-je vivement. Je vous en ai parlé quand nous avons commencé cette enquête.

— En effet, il s'agit bien de ce texte écrit entre 381 et 384. Dans les chapitres qui décrivent les offices du Vendredi saint à Jérusalem, l'auteur affirme que les stavrophilakes étaient chargés de surveiller la relique et les fidèles qui s'en approchaient. Elle les a vus de ses propres yeux.

— Cela confirme leur existence, s'exclama Farag, tout joyeux. Ils sont donc bien réels ! Le manuscrit Iyasus dit la vérité.

— Alors, au travail ! grogna Glauser-Röist Le secrétaire d'État n'est pas du tout satisfait de notre faible rendement.

Pour la première fois de ma vie, la Semaine sainte arriva sans que je m'en aperçoive. Je ne fêtai pas le dimanche des Rameaux, ni le Jeudi saint, ni les Pâques de la Résurrection. Je ne participai pas non

plus aux commémorations pénitentielles ni à la veillée pascalle. Et je ne fis même pas ma confession hebdomadaire au bon père Pintonello. Tous ceux qui travaillaient immergés dans l'Hypogée reçurent une dispense du pape qui nous exonérait de nos obligations religieuses. Ce dernier, qui apparaissait dans tous les médias en train de célébrer les offices de la Semaine sainte et démontrait ainsi que, contrairement à ce que la rumeur prétendait, il était bien portant, voulait que nous continuions à travailler jusqu'à ce que l'énigme soit résolue. Et il est vrai qu'en dépit de la fatigue qui s'accumulait, nous nous exécutions avec un véritable acharnement. Nous ne nous rendions plus à la cafétéria du personnel, on nous descendait nos repas au laboratoire. Nous ne retournions plus dormir chez nous, on nous avait fourni des chambres dans la Domus. Nous abandonnâmes les moments de repos et de congé, parce que tout simplement nous n'en avions plus le temps. Nous étions des prisonniers volontaires pris d'une fièvre chronique : celle de la découverte passionnée d'un secret gardé des siècles durant.

Le seul à sortir régulièrement était le capitaine. En plus de ses nombreux rendez-vous avec le secrétaire d'État Angelo Sodano pour le tenir au courant de l'état des recherches, Glauser-Röist dormait le soir dans la caserne des gardes suisses (il y disposait bien sûr d'une chambre individuelle comme tous les officiers de ce corps) et il y passait parfois des heures, s'entraînant au tir et s'occupant d'affaires dont nous n'avions pas la moindre idée. C'était un homme mystérieux, réservé, silencieux le plus souvent, et parfois même un peu sinistre. Du moins, c'était mon avis. Mais Farag le considérait tout autrement. Il était convaincu que le capitaine était un être simple et affable, mais tourmenté par la tâche imposante qui lui avait été confiée. Ils avaient beaucoup discuté, en Égypte, durant les longues heures passées dans le véhicule tout terrain tandis qu'ils traversaient le pays de bout en bout et, bien que le capitaine ne lui eût jamais révélé la nature de ses responsabilités, Farag avait deviné qu'elles ne lui plaisaient pas beaucoup.

— Mais il t'a dit autre chose ? lui demandai-je, morte de curiosité, un après-midi où nous étions tous les deux seuls dans mon bureau à travailler sur un des derniers folios du manuscrit. Il ne t'a donné aucun détail ? Aucune indiscretion intéressante sur sa vie ne lui a échappé ?

Farag éclata de rire. Ses dents d'une blancheur parfaite ressortaient sur son teint mat.

— La seule chose dont je me souviens, me dit-il amusé, c'est qu'il m'a confié s'être enrôlé dans la garde suisse parce que tous les membres de sa famille l'avaient fait avant lui, depuis qu'un de ses ancêtres, le commandant Kaspar Glauser-Röist, avait sauvé la vie du

pape Clément VI durant le sac de Rome par les troupes de Charles Quint.

— Tiens ! Il est donc d'une famille noble.

— Il m'a dit également qu'il est né à Berne, et a étudié à l'université de Zurich.

— Quel type d'études ?

— Agronomie.

Je le regardai, bouche bée.

— Le capitaine est ingénieur agronome ?

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? s'étonna-t-il. Mais, et tu préféreras peut-être ça, il m'a raconté aussi qu'il est licencié en littérature italienne et a obtenu son diplôme à l'université de Rome.

— Je n'arrive pas à l'imaginer en train de construire des serres pour les fruits et légumes, parvins-je à dire, encore abasourdie par ce que je venais d'apprendre.

Farag eut un tel fou rire qu'il dut sécher ses larmes avec les paumes de ses mains.

— Tu es impossible ! Tu es si carrée que... (Il me contempla, les yeux brillants, puis, en hochant la tête, posa le doigt sur le folio que nous avions abandonné.) Et si on se remettait au travail ?

— Oui, cela vaut mieux. Nous étions arrivés là, dis-je en indiquant du bout de mon stylo un point imaginaire sur la seconde colonne de la page.

Avec la prise de Jérusalem par les Perses en 614, la confrérie des stavrophilakes connut une crise grave. Après cette victoire, le roi Chosroès II emporta la relique de la Croix à Ctésiphon, la capitale de son empire, et la plaça au pied de son trône pour prouver son propre caractère divin. Les membres les plus faibles de la confrérie, terrorisés, se dispersèrent et disparurent. Ceux qui restèrent, un petit nombre se considérant responsables de la perte de la Croix, se vouèrent à expier leur prétendue incompetence par de terribles jeûnes, pénitences, flagellations et sacrifices variés. Certains moururent des blessures qu'ils s'infligeaient. quinze douloureuses années suivirent, au cours desquelles l'empereur byzantin Heraclius continua à lutter contre Chosroès jusqu'à le vaincre définitivement en 628. Peu de temps après, au cours d'une cérémonie émouvante célébrée le 14 septembre de cette année-là, la vraie Croix revint à Jérusalem, portée par l'empereur lui-même dans toute la ville. Les stavrophilakes honorèrent l'événement en participant activement à la procession et à la cérémonie de restauration de la relique dans son lieu d'origine. Depuis ce jour, le 14 septembre est célébré dans tous les calendriers liturgiques comme le jour de la Sainte-Croix.

Mais l'époque de tourmente n'était pas finie. Neuf ans plus tard, en 637, une autre puissante armée se présentait aux portes de la ville :

celle des musulmans, sous le commandement du calife Omar. Le Caton de cette époque, qui s'appelait Anastase, décida qu'il ne fallait pas rester passif devant la menace. Quand les premières nouvelles de l'invasion commencèrent à circuler dans la ville, il envoya un petit régiment formé de notables de la confrérie pour négocier avec le calife. Un pacte secret fut signé. Et la sécurité de la relique garantie en échange de la collaboration de la confrérie dans la localisation des trésors chrétiens et juifs soigneusement cachés dans la ville depuis que la nouvelle de l'arrivée imminente des musulmans s'était propagée. Les deux parties tinrent parole. Et, durant plusieurs années, les trois religions monothéistes cohabitèrent en paix.

De profondes transformations eurent lieu alors au sein de la confrérie. Ayant retenu la double leçon de la perte précédente de la relique et du bon résultat des négociations avec le calife, les stavrophilakes, convaincus que leur seule mission était la protection de la Croix, se firent plus réservés vis-à-vis des patriarches, et plus indépendants. Plus invisibles, et plus puissants. Des hommes des meilleures familles de Constantinople, Antioche, Alexandrie et Athènes, mais aussi de villes italiennes comme Florence, Ravenne, Milan, Rome, entrèrent dans leurs rangs... Ce n'était plus un groupe d'hommes farouches prêts à en découdre avec tout pèlerin qui oserait toucher la Croix. Il s'agissait désormais d'hommes éduqués et cultivés. La confrérie était davantage composée de militaires et de diplomates que de diacres et de moines.

Comment étaient-ils parvenus à ce résultat ? En appliquant ce que Caton II avait proposé dès le IV^e siècle : établir une liste d'épreuves à réussir pour entrer dans la confrérie. Les nouveaux aspirants devaient savoir lire et écrire, parler le latin et le grec, connaître les mathématiques, la musique, l'astrologie et la philosophie, et accomplir des épreuves physiques d'endurance et de force. La confrérie se transforma en peu de temps en une institution importante et indépendante, toujours attentive à sa mission singulière.

Les problèmes revinrent avec les nouvelles vagues de pèlerins européens, des gens de toute classe et de toute condition, parmi lesquels dominaient les vagabonds, les mendiants, les voleurs, les ascètes, les aventuriers et les mystiques ; des voyageurs pittoresques qui cherchaient un lieu où vivre et mourir. Au cours des IX^e et X^e siècles, la situation s'aggrava ; les califes de Jérusalem ne se montrèrent plus aussi magnanimes que leur prédécesseur, Omar. Ils finirent par interdire l'entrée dans les Lieux saints. En 1009, le calife Al Hakim ordonna la destruction de tous les sanctuaires qui n'étaient pas musulmans. Et, tandis que ses soldats démolissaient églises et temples, les stavrophilakes coururent cacher la Croix dans le lieu prévu à cet effet : une crypte située sous la basilique du Saint-

Sépulcre. Ils réussirent ainsi à la sauver, mais cela coûta la vie à plusieurs de leurs membres, qui durent se battre corps à corps avec les soldats pour laisser à leurs frères le temps de parvenir à la cachette.

L'atelier de reproduction photographique termina le folio 182, le dernier, l'après-midi du deuxième dimanche de Pâques. Mes adjoints achevèrent les analyses paléographiques deux jours après, début mai. Il ne me restait plus qu'à finir ma tâche, la plus lente et désordonnée. Une réorganisation fut nécessaire. Après avoir libéré les membres des services qui avaient terminé leur travail, ma section au complet s'occupa des traductions. De cette manière, le capitaine, Farag et moi pûmes nous asseoir tranquillement pour lire les pages que nous faisaient parvenir les experts du laboratoire.

En 1054, sans que cela surprît quiconque, éclata le schisme d'Orient. Romains et orthodoxes s'affrontèrent ouvertement sur des questions futiles de théologie et de répartition des pouvoirs. Rome prétendait que le pape était le seul successeur direct de Pierre ; les patriarches repoussaient cette idée en prétendant qu'ils étaient les successeurs légitimes de l'Apôtre selon le modèle des premières communautés chrétiennes. Les stavrophilakes ne s'allièrent ni avec les uns ni avec les autres, en dépit de l'insoutenable position dans laquelle ils se trouvaient. Ils n'étaient fidèles qu'à eux-mêmes, et à la Croix. Leur attitude par rapport au monde extérieur était empreinte d'une profonde méfiance, qui se faisait de plus en plus grande à chaque nouvelle convulsion politique ou religieuse.

Tandis que Caton étudiait l'adoption de mesures urgentes pour protéger la confrérie des critiques et attaques dont elle faisait l'objet de la part des deux factions chrétiennes, la Terre sainte se retrouvait de nouveau sur le pied de guerre. Au printemps 1097, quatre grandes armées de croisés se regroupèrent à Constantinople avec l'intention d'avancer jusqu'à Jérusalem et de libérer les Lieux saints de la domination musulmane.

De nouveau, un groupe de négociateurs de la confrérie abandonna subrepticement la ville pour se diriger à la rencontre des nombreuses troupes conduites par Godefroy de Bouillon. Ils les trouvèrent deux mois plus tard, alors qu'elles faisaient le siège d'Antioche après avoir vaincu les troupes turques à Nicée et Dorilée. Mais Godefroy de Bouillon refusa le pacte qui lui était proposé. La vraie Croix était l'objectif de cette croisade, d'ailleurs chaque soldat en portait le symbole sur ses vêtements, et il n'était pas disposé à y renoncer, pas même en échange de trésors orthodoxes ou musulmans. Il mit en garde les émissaires : puisqu'ils n'avaient pas voulu s'unir à l'Église de Rome, il les considérerait désormais comme excommuniés et comptait dissoudre la confrérie.

Les négociateurs revinrent à Jérusalem porteurs de ces mauvaises

nouvelles, qui causèrent un véritable désespoir parmi les gardiens de la Croix. Caton convoqua alors une assemblée générale, le 3 juillet au soir, dans la basilique du Saint-Sépulcre, pour annoncer à tous les membres présents les deux dangers qui les menaçaient. Il décida, avec leur accord, de cacher la relique et de passer à la clandestinité. Ce fut la fin de l'existence publique de la confrérie.

Un an plus tard, après un mois de siège et avec l'aide de machines de guerre, les croisés prirent Jérusalem, massacrant toute la population. Le sang coulait dans les rues au point que les chevaux se cabraient, effrayés, empêchant les soldats d'avancer. Au beau milieu de cette boucherie, Godefroy de Bouillon se dirigea vers la basilique pour s'emparer de la Croix, sans réussir à la trouver. Il donna alors l'ordre d'arrêter les stavrophilakes. Mais, bien sûr, on n'en dénicha aucun. Il soumit à la torture des prêtres orthodoxes qui avouèrent que trois membres de la confrérie se camouflaient parmi eux, trois jeunes moines, Agapios, Elijah et Théophane, qui étaient restés à Jérusalem pour surveiller la relique. On les tortura en les fouettant, en les soumettant au feu, avant de les démembrer. Théophane, le plus faible, ne put résister. Les bras et les jambes attachés aux cordes tirées par les chevaux, il cria au dernier moment que la Croix était cachée sous la basilique, dans une crypte secrète. Au bord de l'évanouissement, traîné par les soldats, il leur montra l'endroit. On l'abandonna à son destin dans une ruelle où il fut poignardé par des mains inconnues.

La vraie Croix devint alors la relique la plus importante des croisés. Ils l'emmenaient dans toutes leurs batailles. On la montrait aux soldats avant les combats, et pendant plus de cent ans, grâce au bois du Christ, ils ne furent jamais vaincus. De nombreux *Ligna Crucis* furent offerts à des rois, des papes, des monastères ou des familles nobles. La Croix fut découpée et répartie comme les parts d'un gâteau, car, là où arrivait l'un de ces bouts de bois, affluait immédiatement la richesse sous forme de pèlerins et de dévots. Les stavrophilakes regardèrent de loin ce découpage sacrilège, sans pouvoir intervenir pour l'empêcher. Leur colère devint rancœur et ressentiment aveugle. Ils jurèrent de récupérer ce qu'il restait de la vraie Croix, à n'importe quel prix. Mais l'heure n'était pas encore venue d'agir.

Selon la chronique du soixante-douzième Caton, quelques frères s'infiltrèrent parmi les croisés pour pouvoir surveiller la Croix. Leur crainte était qu'elle ne tombât aux mains des musulmans pendant une bataille, car Arabes et Turcs connaissaient parfaitement sa signification pour les chrétiens : en la leur enlevant, ils affaibliraient leurs conquêtes. À cette époque, vers 1150, d'autres membres de la confrérie se dirigèrent vers les principales villes d'Orient et d'Occident. Leur plan était d'établir des relations avec des gens influents et puissants, de manière à les convaincre d'œuvrer pour la

confrérie, ou même d'exiger le retour de la relique. Au fil du temps, ils finirent par établir des contacts avec certaines des nombreuses organisations et ordres religieux de caractère initiatique qui proliféraient à cette époque dans l'Europe médiévale, et dont les bases étaient fermement implantées dans le christianisme. Qu'il s'agît des Templiers, de la Fede Santa, de la Massenie du Saint Graal, du Compagnonnage, des Minnesänger ou des Fidei d'Amore, presque tous furent contactés par les stavrophilakes, permettant ainsi des échanges d'informations et de personnes. La confrérie recruta aussi beaucoup de jeunes gens dans les familles les plus importantes des villes où ils possédaient un siège. Le but était de les éduquer et de les faire mûrir à l'ombre de la confrérie avant de leur confier les postes de pouvoir qui leur étaient destinés. Mais, pour ces jeunes gens, être gardiens de la vraie Croix était quelque chose d'intangible, l'objet saint se trouvait à Jérusalem, et cette ville était bien trop loin. Beaucoup abandonnèrent la confrérie peu d'années après y être entrés. Ce fut l'un de ces fugitifs précisément qui communiqua aux autorités ecclésiastiques de Milan tout ce qu'il savait de la confrérie. La délation n'eut aucune conséquence pour ce jeune homme, sa vie ne fut pas menacée, et il devait bientôt oublier toute l'affaire. Un an plus tard cependant, à Jérusalem et à Constantinople, tous les membres de la confrérie, Caton y compris, étaient arrêtés et conduits en prison, où on leur rappela qu'ils étaient excommuniés et que leur confrérie avait été dissoute par Godefroy de Bouillon. Ils étaient relaps, et donc condamnés à mort. La sentence fut exécutée. Aucun ne survécut.

Le Caton suivant, qui rappelait ces tristes faits au début de ses écrits, s'établit à Antioche. Il convoqua une assemblée en 1187 et commença la séance en leur apprenant la terrible nouvelle : le sultan ayyoubide Saladin avait battu les croisés lors de la bataille de Hattin, en Galilée, et, selon les rapports des frères présents lors de ce combat, il avait arraché des mains du roi vaincu, Guy de Lusignan, la relique de la vraie Croix. Ce qu'on craignait tant était donc arrivé : la Croix se trouvait désormais entre les mains des musulmans.

Beaucoup de choses importantes furent décidées lors de cette assemblée qui dura plusieurs mois. On choisit les frères qui allaient s'infiltrer dans l'armée de Saladin pour surveiller la Croix, et s'en emparer si l'occasion leur en était donnée ; on exprima la nécessité de sélectionner avec soin les futurs membres afin d'éviter que ne se reproduise la trahison qui avait coûté la vie à leurs frères à Jérusalem et Constantinople. Quinze membres de Rome, Ravenne, Athènes, Antioche et Alexandrie devaient se charger de préparer et de mettre au point un processus d'initiation suffisamment rigoureux pour que seuls les meilleurs et les plus dévots puissent entrer dans la confrérie. Il n'y aurait aucune pitié pour qui raterait ces épreuves, et sa bouche

serait fermée à jamais. Un groupe de douze membres fut créé qui avait pour mission de trouver l'endroit le plus secret et le plus sûr du monde afin d'y cacher la relique, une fois celle-ci récupérée. Elle n'en sortirait alors plus jamais. Et aucun profane ne pourrait plus jamais la toucher. Ni la voir, car la cachette devait être inexpugnable. Les douze devaient parcourir le monde tant qu'ils n'auraient pas déniché le site idoine. Pendant ce temps, les efforts du reste des membres se concentreraient sur la récupération urgente de la relique. Plus de huit cents ans d'existence ne pouvaient se terminer par un échec.

Au bout de quelques mois, toute la Terre sainte était tombée entre les mains de Saladin. Les croisés furent obligés de se replier sur les côtes de Tyr, au Liban. Les stavrophilakes décidèrent alors de soutenir l'organisation de la deuxième croisade.

En août 1191, Richard Cœur de Lion fit le siège de l'armée de Saladin et la mit en déroute après de nombreuses batailles. Les musulmans commencèrent à négocier la remise de la vraie Croix et un groupe d'envoyés du roi chrétien, avec parmi eux des membres de la confrérie, put enfin revoir la relique. Mais alors, Richard, dans un geste inexplicable et absurde, fit tuer deux mille prisonniers musulmans ; Saladin rompit les pourparlers.

En 1195, la confrérie acheva de mettre au point le processus d'initiation. L'information fut envoyée à tous les membres par des émissaires qui parcoururent les principales villes du monde. Peu de temps après, le premier candidat subissait le baptême du feu, ainsi décrit par le Caton de l'époque : « Pour que leurs âmes parviennent jusqu'à la vraie Croix du Sauveur, et soient dignes de se prosterner devant elle, ils doivent expier toutes leurs fautes et être purifiés de toute tache. L'expiation des sept péchés capitaux se fera dans sept villes qui ont le triste privilège d'être réputées pour leurs abus : Rome, pour l'orgueil ; Ravenne, pour l'envie ; Jérusalem, pour la colère ; Athènes, pour la paresse ; Constantinople, pour l'avarice ; Alexandrie, pour la gourmandise, et Antioche, pour la luxure. Dans chacune de ces villes, comme dans une sorte de Purgatoire terrestre, ils feront pénitence de leurs fautes pour pouvoir entrer ensuite dans le lieu secret que nous appelons le Paradis terrestre, puisque, d'une branche de l'arbre du Bien et du Mal que l'archange Michel donna à Adam et que ce dernier planta, naquit l'arbre dont le bois servit à construire la Croix sur laquelle mourut le Christ. Et, pour que les frères de chacune de ces villes sachent ce qui s'est passé précédemment, à la fin de chaque épreuve le suppliant sera marqué d'une croix dans sa chair. Une pour chaque péché effacé de son âme, en souvenir de son expiation. Les croix seront identiques à celles de la muraille du monastère de Sainte-Catherine au lieu saint du Sinaï où Moïse reçut de Dieu les Tables de la Loi. Si le suppliant arrive avec sept croix au

Paradis terrestre, il sera admis comme l'un des nôtres, et arborera pour toujours sur son corps le chrisme et la parole sacrée qui donnent sens à nos vies. S'il n'y parvient pas, que Dieu ait pitié de son âme. »

— Sept épreuves dans sept villes, murmura Farag impressionné, et Alexandrie en fait partie pour sa gourmandise.

Cela faisait deux jours que nous étudions et analysions la dernière partie du manuscrit, qui traitait de ce XII^e siècle si troublé, et tout ce que nous lisions nous rapprochait d'Abi-Ruj Iyasus : les scarifications avec les sept croix, le chrisme et le mot *stavros*. La seule idée que cette confrérie pût encore exister, mille six cent cinquante-neuf ans après sa création, était plus que troublante, pourtant aucun de nous ne doutait plus alors, je crois, qu'ils étaient bien à l'origine des vols de reliques.

— Où se trouve ce Paradis terrestre ? me demandai-je à voix haute en retirant mes lunettes et en me frottant les yeux, fatiguée.

— C'est peut-être dit dans le dernier folio, suggéra Farag en prenant sur la table la transcription faite par mes assistants. Voyons, nous sommes presque arrivés à la fin. Eh ! Capitaine !

Mais le capitaine ne bougea pas. Il semblait perdu dans ses pensées, le regard dans le vide.

— Capitaine ? répétais-je en regardant Farag, amusée. Je crois qu'il s'est endormi.

— Non, non, murmura notre compagnon d'un air troublé. Je ne dors pas.

— Alors que se passe-t-il ?

Farag et moi le contemplâmes, étonnés. Il avait le visage défait et le regard incertain. Il se leva brusquement et nous observa sans paraître nous voir du haut de sa taille.

— Continuez sans moi. Je dois aller vérifier quelque chose.

— Comment..., commençai-je.

Mais Glauser-Röist était déjà parti.

Je me tournai vers Farag :

— Que lui arrive-t-il ?

— J'aimerais le savoir.

Au fond, l'attitude du capitaine avait son explication : nous n'avions cessé de travailler sous une forte pression pendant de nombreuses heures, nous manquions de sommeil, et passions notre temps dans une atmosphère artificielle sans voir la lumière du soleil ni respirer l'air libre. Tout le contraire d'un mode de vie salubre. Pris par le temps, nous faisons des efforts bien au-delà du recommandable en craignant à chaque instant que l'on ne vînt nous annoncer la mauvaise nouvelle d'un nouveau vol. Le capitaine était sans doute tout simplement épuisé.

— Continuons tous les deux, Ottavia, proposa Farag.

Le dernier Caton, le soixante-dix-septième de la lignée,

commençait sa chronique par une belle action de grâces : la confrérie avait retrouvé la Croix en 1219.

— Ils l'ont récupérée ! m'écriai-je, bouleversée.

J'avais complètement oublié que les stavrophilakes étaient supposés être les « méchants ».

— Il fallait s'y attendre, tu ne crois pas ?

— Je ne vois pas pourquoi, dis-je, un peu vexée.

— Parce que la vraie Croix a disparu, voyons ! À moins que tu n'aies oublié tes cours d'histoire. On n'a jamais su ce qu'il était advenu d'elle.

Farag avait raison, bien sûr. Mais j'étais si fatiguée que mon cerveau ressemblait à du jus de neurones. La vraie Croix avait en effet mystérieusement disparu lors de la sixième et avant-dernière croisade, au XIII^e siècle. Caton donnait sa version des faits, évidemment plus partielle. Selon lui, tandis que le régiment de l'empereur germanique Frédéric II faisait le siège du port de Damiette dans le delta du Nil, le sultan Al Kamil offrit de rendre la Croix si les chrétiens quittaient l'Égypte. Peu de temps avant, après avoir couru de grands dangers, le stavrophilake Dionysios de Dara, un des cinq frères qui, trente-deux ans auparavant, s'était infiltré dans l'armée de Saladin, avait été nommé trésorier par le sultan. Il était tellement habité par son rôle de dignitaire mamelouk que la nuit où il se présenta dans l'humble demeure de Nicéphore Panteugenos, avec un grand paquet dans les mains, ce dernier ne le reconnut pas. Tous deux se prosternèrent devant la relique de la Croix, et pleurèrent longuement de joie avant d'aller chercher leurs trois autres compagnons. Aux premières lueurs de l'aube, nos cinq hommes, déguisés, partaient vers Sainte-Catherine où ils demeurèrent cachés jusqu'à l'arrivée de Caton, accompagné d'un groupe important de frères. C'est alors qu'il écrivit son heureuse chronique à la fin de laquelle il annonce que la confrérie va se retirer pour toujours dans le Paradis terrestre enfin trouvé par les frères chargés de cette mission.

— Mais il n'indique pas le lieu ! protestai-je en tournant les feuilles en vain.

— Continue à lire jusqu'au bout.

— Il ne le dira pas, tu vas voir !

J'avais raison. Caton ne disait rien permettant de localiser ce Paradis terrestre. Il mentionnait seulement qu'il se trouvait dans un pays très lointain et qu'après s'être préparé pour ce long voyage, il devait terminer son récit parce que le départ était imminent. Il laissait le manuscrit aux bons soins des moines de Sainte-Catherine – il était déjà resté pendant presque neuf siècles dans sa bibliothèque – et annonçait, non sans regrets, qu'il ne continuerait plus à y écrire l'histoire de la confrérie. « Mes successeurs le feront dans notre

nouveau refuge. Là, nous protégerons ce que la convoitise des hommes a laissé de la sainte Croix. Notre destin est scellé. Que Dieu nous protège. »

— Et voilà ! dis-je en laissant tomber le feuillet, découragée.

Farag et moi, aussi immobiles que des statues de sel, gardâmes le silence pendant un bon moment, incapables de croire que l'histoire se termine ainsi, et que nous ayons aussi peu avancé. Là où se trouvait le Paradis terrestre, se trouvaient également les reliques récemment volées dans les églises chrétiennes. Et nous avions beau avoir découvert l'identité des voleurs, cela ne nous avançait guère.

Des mois d'enquête, tous les services des Archives secrètes et de la Bibliothèque vaticane mobilisés, des heures et des heures enfermés dans l'Hypogée avec tout le personnel à notre service... Et tous ces efforts avaient à peine servi !

Je poussai un profond soupir en laissant tomber ma tête d'un coup jusqu'à appuyer le menton contre la poitrine. Mes cervicales craquèrent comme des bouts de bois.

Depuis le début de toute cette histoire, je n'avais pas réussi à passer une seule bonne nuit dans ma chambre de la Domus. Quand ce n'était pas de l'insomnie pure, c'était un bruit infime qui me réveillait : le petit réfrigérateur, les meubles qui craquaient, la pendule sur le mur, le vent dans les persiennes... Ou de longs rêves épuisants dans lesquels m'arrivaient les choses les plus étranges. Ce n'étaient pas des cauchemars à proprement parler, mais j'avais souvent peur, comme dans celui que je fis cette nuit-là : je me voyais en train d'avancer sur une immense avenue en travaux, pleine de dangereux fossés que je devais franchir sur des planches vermoulues ou en m'accrochant à des cordes.

Après la frustrante fin de notre lecture, et sans savoir ce qu'était devenu le capitaine, Farag et moi nous rendîmes à la Domus, dînâmes et nous retirâmes dans nos chambres. Le découragement se lisait sur nos visages. Le résultat était très décevant, et Farag avait beau essayer de me reconforter en me disant qu'après une bonne nuit de sommeil nous y verrions plus clair et serions capables de tirer de ces chroniques d'autres indices, je me couchai dans un état de profond abattement qui me conduisit à l'avenue en travaux pleine de trous.

J'étais accrochée à une corde, suspendue dans le vide, hésitant à rebrousser chemin quand la sonnerie du téléphone me réveilla en sursaut. Je ne savais plus où j'étais, mon cœur battait à tout rompre, et quand je pus enfin réagir, reprendre pied dans la réalité, j'allumai d'un coup sec et décrochai de très mauvaise humeur.

— Oui ? grommelai-je.

— Professeur ?

— Capitaine ? Vous avez vu l'heure ! m'écriai-je en essayant de voir l'horloge accrochée sur le mur en face.

— Trois heures et demie, répondit Glauser-Röist, imperturbable.

— Trois heures et demie du matin !

— Le professeur Boswell me rejoint dans cinq minutes. Je vous attends à la réception. Je vous prie de vous dépêcher. Il vous faut combien de temps pour vous préparer ?

— Me préparer à quoi ?

— Aller à l'Hypogée.

— Là, maintenant ?

— Vous venez ou non ? (Le capitaine perdait patience.)

— J'arrive, j'arrive, laissez-moi cinq minutes.

Je me dirigeai vers la salle de bains et allumai le néon. Sous cette lumière froide, aveuglante, je me lavai le visage et les dents, et me brossai les cheveux. De retour dans ma chambre, je m'habillai à la hâte d'une jupe noire et d'un pull de laine beige. Je pris ma veste, mon sac et sortis dans le couloir, étourdie, avec une vague sensation d'irréalité comme si j'étais passée directement des échafaudages de mon avenue cauchemardesque à l'ascenseur de la Domus. Je fis une courte prière et demandai à Dieu de ne pas m'abandonner, pas encore, même si moi je l'avais un peu laissé tomber ces derniers temps.

Farag et le capitaine m'attendaient dans l'énorme vestibule brillamment éclairé en discutant à voix basse avec agitation. Farag, à moitié endormi, coiffait ses cheveux en arrière d'un geste nerveux tandis que le capitaine, impeccable, avait un air étonnamment frais et dispos.

— Allons-y, dit-il en me voyant, et il se dirigea vers la rue sans vérifier si nous le suivions.

Le Vatican est l'état le plus petit au monde, mais parcourez-le à quatre heures du matin dans le froid et le silence, et vous aurez l'impression d'un voyage interminable. Nous croisâmes quelques limousines noires avec les fameuses plaques d'immatriculation. Leurs phares nous éclairèrent fugacement avant d'aller se perdre dans les petites rues de la Cité, fuyant notre présence.

— Où donc peuvent aller les cardinaux à une heure pareille ? demandai-je, surprise.

— Ils ne vont nulle part, me répondit sèchement le capitaine. Ils rentrent. Et il vaut mieux que vous ne me demandiez pas d'où, car la réponse ne vous plairait pas.

Je fermai la bouche comme si on me l'avait cousue, et pensai qu'en fin de compte le capitaine avait raison. La vie privée des cardinaux était certainement désordonnée et peu plaisante, mais ils n'avaient qu'à se débrouiller avec leur conscience.

— Vous ne craignez pas le scandale ? voulut savoir Farag en dépit

du ton coupant du capitaine. Que se passerait-il si un journal racontait ces allées et venues nocturnes ?

Glauser-Röist continua à marcher en silence pendant quelques instants.

— Ceci est mon affaire, dit-il finalement. Empêcher qu'on dévoile les turpitudes du Vatican. L'Église est sainte, mais ses membres sont des pécheurs, cela ne fait aucun doute.

Le professeur et moi échangeâmes un regard entendu et ne desserrâmes plus les lèvres jusqu'à ce que nous arrivions à l'Hypogée. Le capitaine possédait les clés et les codes de toutes les portes des Archives secrètes. En le voyant ainsi avancer avec assurance d'un lieu à l'autre, je compris que ce n'était pas la première fois qu'il entrait de nuit dans ce lieu désert.

Nous pénétrâmes enfin dans mon laboratoire. Qui ne ressemblait plus, et de loin, au bureau propre et net qu'il était il y avait seulement quelques mois. Un livre épais posé sur ma table capta aussitôt mon attention. Je me dirigeai vers lui, attirée comme par un aimant, mais le capitaine plus rapide, s'en empara de ses grosses mains sans me laisser le temps de lire le titre.

— Professeur Salina, professeur Boswell, dit-il en nous obligeant à nous asseoir, j'ai ici entre mes mains un livre, ou plutôt un guide de voyage, qui, je l'espère, nous conduira au Paradis terrestre.

— Tiens ! J'ignorais que les stavrophilakes avaient publié un guide *Baedeker*, me moquai-je.

Le capitaine me lança un regard furieux.

— Et pourtant cela y ressemble, répliqua-t-il en tournant le livre pour me montrer la couverture.

Pendant un instant, Farag et moi demeurâmes bouche bée, aussi surpris par ce que nous voyions que des religieuses devant une cérémonie vaudoise.

— *La Divine Comédie* de Dante ! m'exclamai-je.

Ou Glauser-Röist se moquait de nous ou, pis encore, il était devenu complètement fou.

— *La Divine Comédie*, en effet.

— Celle de Dante Alighieri ? voulut savoir Farag, encore plus surpris que moi.

— Vous en connaissez une autre, vous ?

— C'est que..., balbutia Farag. C'est que, capitaine, il faut bien le reconnaître, cela n'a pas beaucoup de sens. (Il rit doucement, comme si on venait de lui raconter une blague.) Allez, Kaspar, arrêtez de vous moquer de nous, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas !

Pour toute réponse Glauser-Röist s'assit sur ma table et ouvrit le livre à la page qui comportait un signet adhésif rouge.

— « Le Purgatoire », récita-t-il comme un écolier appliqué, chant I,

vers 31 et suivants. Dante arrive avec son maître Virgile aux portes du Purgatoire :

*Je vis près de moi un vieillard solitaire
digne à son air de tant de révérence
qu'aucun fils n'en doit plus à son père.
Sa barbe longue et mêlée de poil blanc
était pareille à ses cheveux, d'où descendait
un double flot sur sa poitrine.*

*Les rayons des quatre étoiles saintes
ourlaient si bien de lumière son visage
que je le voyais comme face au soleil¹⁰.*

Le capitaine nous regarda dans l'expectative.

— C'est très joli, vraiment, dit Farag.

— Plein de poésie, cela ne fait aucun doute, confirmai-je d'un ton moqueur.

— Mais vous ne comprenez donc pas ? se désespéra Glauser-Röist.

— Que voulez-vous dire ?

— Le vieillard, vous ne le reconnaissez pas ?

À la vue de nos regards stupéfaits et nos mines d'incompréhension totale, le capitaine poussa un soupir résigné, et prit un air de patient instituteur devant des élèves de primaire. Le capitaine poursuivit sa lecture. Virgile oblige Dante à se prosterner respectueusement devant le vieillard, et ce dernier leur demande qui ils sont. Virgile le lui explique, et lui dit qu'à la demande de Jésus et de Béatrice, la bien-aimée de Dante dont ce dernier pleure la mort, il montre à son compagnon les royaumes d'outre-tombe.

Le capitaine tourna une page et récita de nouveau :

*Je lui ai montré toute la gent coupable
et maintenant je veux lui montrer ces esprits
qui se purifient sous ton autorité [...]
Qu'il te plaise d'approuver sa venue :
il cherche liberté, qui est si chère,
comme sait qui pour elle a refusé la vie.
Tu le sais, car pour toi la mort
ne fut pas amère à Utique où tu laissas
l'habit qui au grand jour sera si clair.*

— Utique ! Utique ! m'écriai-je, le vieillard est Caton d'Utique !

— Enfin ! voilà ce que je voulais que vous découvriez, expliqua Glauser-Röist. Caton d'Utique, celui qui donna son nom aux supérieurs de la confrérie des stavrophilakes, est aussi le gardien du Purgatoire

dans *La Divine Comédie* de Dante. Cela ne vous paraît pas significatif ? Vous savez que ce recueil est composé de trois parties : « L'Enfer », « Le Purgatoire » et « Le Paradis ». Chacune a été publiée séparément bien qu'elles fissent partie d'un ensemble. Maintenant, observez les coïncidences entre le texte du dernier Caton et ces vers du « Purgatoire ».

Il feuilleta le livre et chercha sur ma table de travail la copie transcrite du dernier feuillet du manuscrit Iyasus.

— Dans le vers 82, Virgile dit à Caton : « Laisse-nous aller par tes sept règnes », car Dante doit expier les sept péchés capitaux, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. Un dans chaque cercle ou corniche de la montagne du Purgatoire.

Il prit le feuillet et lut :

« L'expiation des sept graves péchés capitaux se fera dans les sept villes qui ont le triste privilège d'être réputées pour leurs abus... »

— Et la cime de cette montagne du Purgatoire est le Paradis terrestre ? demanda Farag.

— En effet, confirma Glauser-Röist, la deuxième partie de *La Divine Comédie* s'achève alors que Dante, après s'être purifié des sept péchés capitaux, arrive au Paradis terrestre, à partir duquel il pourra atteindre le Paradis céleste, comme le montre la troisième et dernière partie de son œuvre. Mais, écoutez ce que l'ange gardien de la porte du Purgatoire dit à Dante quand ce dernier le supplie de le laisser passer :

*Il traça sept P sur mon front
du bout de son épée et : « Souviens-toi de laver,
quand tu seras dedans, ces plaies », dit-il¹¹.*

« Sept P, un pour chaque péché capital ! poursuivit le capitaine. Vous comprenez, maintenant ? Dante sera délivré de ces marques une par une au fur et à mesure qu'il expiera ses péchés dans les sept corniches du Purgatoire. De la même manière, les stavrophilakes marquent leurs adeptes de sept croix, une pour chaque épreuve surmontée dans les sept villes symbolisant les péchés capitaux.

Je ne savais plus que penser. Dante, un stavrophilake ? C'était si absurde... J'avais l'impression que nous naviguions sur des eaux troubles et que nous étions si fatigués que nous manquions de perspective.

— Capitaine, comment pouvez-vous être aussi sûr de ce que vous avancez ? demandai-je sans pouvoir éviter que mes doutes se reflètent dans le ton de ma voix.

— Écoutez, je connais cette œuvre comme ma poche. Je l'ai étudiée à fond à l'université, et je peux vous garantir que « Le

Purgatoire » de Dante est le guide *Baedeker*, comme vous l'avez si bien dit, qui nous conduira jusqu'aux stavrophilakes et aux *Ligna Crucis* volés.

— Mais comment pouvez-vous en être si sûr ? insistai-je, têtue. Ce pourrait être un simple hasard. Tout le matériel que Dante utilise dans *La Divine Comédie* appartient au socle commun de la mythologie chrétienne médiévale.

— Vous vous souvenez qu'au milieu du XII^e siècle plusieurs membres de la confrérie quittèrent Jérusalem pour se diriger vers les principales villes d'Orient et d'Occident ?

— Oui.

— Et vous vous souvenez certainement aussi que ces membres sont entrés en contact avec les cathares, la Fede Santa et d'autres organisations de caractère chrétien ou initiatique ?

— Oui.

— Alors, apprenez que Dante Alighieri faisait partie des Fidei d'Amore depuis sa jeunesse, et était même parvenu à occuper un poste élevé dans la Fede Santa.

— Vraiment ? balbutia Farag en clignant des yeux, étourdi.

— Pourquoi croyez-vous, professeur, que les gens ne comprennent rien quand ils lisent *La Divine Comédie* ? Tout le monde considère cette œuvre comme un beau et très long poème chargé de métaphores, que les érudits interprètent en référence à l'Église catholique, aux sacrements ou à toute autre bêtise semblable. Et tout le monde pense que Béatrice, sa chère Béatrice, était la fille de Folco Portinari, et mourut en couches à vingt ans. Eh bien, non, ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit, et voilà pourquoi peu de personnes savent interpréter correctement ce que dit le poète, parce qu'on le lit à partir d'une perspective trompeuse. Béatrice Portinari n'est pas la Béatrice dont parle Dante, ni l'Église le grand personnage de son œuvre. Il faut des clés pour lire *La Divine Comédie* comme l'expliquent certains spécialistes. (Il s'éloigna de la table et sortit un papier, méticuleusement plié, de la poche intérieure de sa veste.) Saviez-vous que chaque partie de l'œuvre contient trente-trois chants ? Que chacun de ces chants comprend cent quinze ou cent soixante vers exactement, et que la somme de ces chiffres équivaut à sept ? Vous croyez que c'est une coïncidence dans une œuvre aussi colossale que *La Divine Comédie* ? Vous saviez que les trois parties se terminent exactement sur le même mot, « étoile », au symbolisme astrologique ?

Il prit une profonde inspiration avant de poursuivre :

— Et tout ceci n'est qu'une infime partie des mystères que contient l'œuvre. Je pourrais vous en mentionner des dizaines, mais nous n'en aurions jamais fini.

Farag et moi le regardions, muets et fascinés. Jamais je n'aurais

pensé que l'œuvre majeure de la littérature italienne, celle que j'avais réussi à détester au collège tant on nous l'avait fait étudier, pouvait être un précis de savoir ésotérique. Si c'était vraiment le cas...

— Capitaine, vous voulez dire que *La Divine Comédie* est une sorte de livre initiatique ?

— Non, pas « une sorte de », c'est clairement une œuvre initiatique. Sans aucun doute possible. Vous voulez d'autres preuves ?

— Oui ! s'écria Farag, enthousiaste.

— Chant IX de « L'Enfer », vers 61 à 63 :

*Vous qui avez une intelligence saine
observez la doctrine qui se cache
sous le voile de ces vers énigmatiques.*

— C'est tout ? demandai-je déçue.

— Vous remarquerez, professeur Salina, m'expliqua Glauser-Röist, que ces vers se trouvent dans le neuvième chant, un chiffre très important pour Dante car, selon ce qu'il affirme dans toutes ses œuvres, Béatrice est le neuf. Ce chiffre, dans la symbolique médiévale des nombres, représente la sagesse, la connaissance suprême, la science qui nous explique le monde en marge de la foi. De plus, cette mystérieuse affirmation se trouve entre les vers 61 et 63 de ce chant. Si vous additionnez les chiffres, vous trouvez sept et neuf. Rappelez-vous que chez Dante rien n'est dû au hasard, pas même une simple virgule. L'Enfer contient neuf cercles où sont logées les âmes des condamnés selon leurs péchés, le Purgatoire, sept corniches, et le Paradis, neuf cercles encore... Sept et neuf, vous comprenez ? Mais je vous ai promis d'autres preuves, je vais vous les donner.

Il me rendait nerveuse à marcher ainsi de long en large, mais je ne crus pas opportun de lui demander de se tenir tranquille. Il paraissait profondément absorbé par son récit :

— Selon l'avis de la majorité des spécialistes, Dante entra dans les Fidei d'Amore en 1283 à l'âge de dix-huit ans, peu de temps après sa deuxième rencontre supposée avec Béatrice. La première eut lieu, selon ses propres dires dans la *Vita Nuova*, quand tous deux avaient neuf ans. Comme vous le voyez, la deuxième rencontre eut donc lieu neuf ans plus tard. Les Fidei d'Amore constituaient une société secrète qui s'intéressait au renouveau spirituel de la chrétienté. Pensez que nous sommes en train de parler d'une époque au cours de laquelle la corruption régnait sans partage dans l'Église de Rome : richesses, pouvoir, ambition... C'était l'époque du pape Boniface VIII, de triste mémoire. Les Fidei d'Amore prétendaient combattre cette dépravation, et restituer au christianisme sa pureté primitive. On dit que les Fidei d'Amore, la Fede Santa et les franciscains constituaient les trois

branches d'un même ordre tertiaire des Templiers. Mais cela, bien sûr, n'a jamais été démontré. Ce qui est certain, c'est que Dante fut formé par des franciscains et maintint toujours d'étroites relations avec eux. Les poètes Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia, Lapo Gianni, Forese Donati, Guido Guinizelli, Dino Frascobaldi, Guido Orlandi, et bien d'autres encore, faisaient eux aussi partie des Fidei. Guido Cavalcanti, qui eut toujours la réputation d'être un extravagant et un hérétique, était le chef florentin de cette organisation ; ce fut lui qui fit entrer Dante dans cette société secrète. Ces hommes cultivés, ces intellectuels d'une société médiévale en pleine mutation, étaient des non-conformistes. Ils dénonçaient à grands cris l'immoralité ecclésiastique et les tentatives de Rome pour empêcher les libertés naissantes et l'essor des connaissances scientifiques. Comment, dans ce contexte, *La Divine Comédie* pourrait-elle être cette grande œuvre religieuse qui encense l'Église catholique, et loue ses valeurs et ses vertus ? C'est impossible. D'ailleurs la lecture la plus simple du texte montre la rancœur de Dante à l'égard de nombreux papes et cardinaux ; il pourfend la hiérarchie ecclésiastique, et la volonté d'enrichissement de l'Église. Néanmoins, les études officielles ont tellement tordu les paroles du poète qu'on lui fait dire ce qu'il ne dit pas.

— Mais quel rapport Dante pouvait bien avoir avec les stavrophilakes ? voulut savoir Farag.

— Excusez-moi, murmura le capitaine, je me laisse emporter. Ce que je veux dire, c'est que Dante a eu en effet des relations avec les stavrophilakes. Il les a connus. Il est même possible qu'il ait appartenu à la confrérie pendant un temps. Mais il a fini par les trahir, plus tard.

— Comment ? dis-je, surprise. Et pourquoi ?

— En dévoilant leurs secrets, en expliquant de manière détaillée dans « Le Purgatoire » le processus d'initiation à la confrérie. Par une méthode semblable à celle de Mozart dans *La Flûte enchantée*, lorsqu'il y décrit le rituel initiatique de la franc-maçonnerie dont il était membre. Vous vous souvenez que la mort de Mozart aussi comporte de nombreux aspects énigmatiques ? Dante Alighieri fut un gardien de la Croix sans aucun doute, et il profita des connaissances de la confrérie pour triompher comme poète, et enrichir son œuvre littéraire.

— Les stavrophilakes ne le lui auraient pas permis. Ils l'auraient éliminé avant.

— Et qui vous dit qu'ils ne l'ont pas fait ?

J'écarquillai les yeux :

— Ils l'ont tué ?

— Vous savez sans doute qu'après avoir publié « Le Purgatoire » en 1315, Dante disparut pendant quatre ans. On n'a plus rien su de lui jusqu'en 1320, quand...

Il inspira et me regarda fixement :

— Quand il réapparaît par surprise à Vérone en prononçant une conférence sur la mer et la terre dans l'église Sainte-Hélène ! Pourquoi là, précisément, après quatre ans de silence ? Était-ce une manière de demander pardon pour ce qu'il avait fait avec « Le Purgatoire » ? Nous ne le saurons jamais. Ce qui est certain, c'est que, son discours à peine terminé, il part à cheval vers Ravenne, ville alors gouvernée par son grand ami Guido Novello da Polenta. Il est évident qu'il y cherchait une protection, parce que cette même année il reçoit une invitation à donner des cours à l'université de Bologne, et repousse l'offre en prétextant qu'il a peur, qu'en quittant Ravenne il s'expose à un grand danger, un danger qu'il n'expliqua jamais et qui historiquement est incompréhensible...

Le capitaine s'interrompt un instant avant de reprendre :

— Malheureusement, un an plus tard, son ami Novello lui demande de lui rendre un service particulier : qu'il intercède auprès du doge de Venise qui allait les envahir. Dante accepte de partir pour cette ville, mais revient de son voyage atteint d'une maladie mortelle, avec de terribles fièvres qui causeront sa mort très peu de temps après... Je parie que vous ne connaissez pas la date de sa mort ?

Farag me regarda. Nous retenions tous les deux notre souffle.

— Dante est mort le 14 septembre 1321, fête de la Sainte-Croix.

Naturellement, ni le professeur ni moi ne nous présentâmes à l'Hypogée ce jour-là, puisque nous nous étions couchés à six heures du matin, excités par l'incroyable découverte du capitaine. À midi cependant, nous nous retrouvions de nouveau tous les trois, réunis autour d'une des tables du restaurant de la Domus, avec des visages pâles à effrayer un fantôme. Glauser-Röist, le dernier à se présenter, avait lui un rictus glacial bien plus inquiétant qu'une simple tête d'endormi.

— Que se passe-t-il, capitaine ? Vous avez mauvaise mine.

— Rien, répondit-il d'un ton sec en dépliant sa serviette sur les genoux.

Farag me regarda et je compris son message : il valait mieux ne pas insister. Je l'interrogeai donc sur son avenir en Italie pendant que notre compagnon demeurerait enfermé dans son mutisme. Il daigna desserrer les lèvres au dessert seulement. Et, bien sûr, ce fut pour nous annoncer une mauvaise nouvelle :

— Sa Sainteté est très mécontente, dit-il d'un ton brusque.

— Je ne vois pas pourquoi, protestai-je. Nous travaillons aussi vite que nous le pouvons.

— Ce n'est pas suffisant. Le pape m'a dit qu'il n'est pas du tout satisfait du résultat de notre travail. Si nous n'apportons pas de solutions dans les plus brefs délais, une autre équipe sera mise sur l'affaire. De plus, la nouvelle des vols de *Ligna Crucis* est sur le point d'éclater dans la presse.

— Comment... ?

— Beaucoup de gens sont déjà au courant de l'affaire, partout dans le monde. Quelqu'un n'aura pas su tenir sa langue. Nous avons pu arrêter la diffusion de cette information pour l'instant mais nous ne savons pas pour combien de temps.

Farag se mordillait la lèvre inférieure, songeur.

— Je crois que votre pape se trompe, dit-il. Je ne comprends pas qu'il nous menace ainsi de nous coller une autre équipe. Il croit nous stimuler de cette manière ? Moi, cela ne me gênerait pas de partager avec d'autres tout ce que nous avons appris jusqu'à maintenant. Quatre yeux valent mieux que deux, non ? Ou bien le pape est très

insatisfait ou bien il nous prend pour des enfants.

— Il est très mécontent, répéta le capitaine. Alors, au travail !

Une demi-heure plus tard, nous étions de nouveau dans l'Hypogée, assis autour de mon bureau. Le capitaine proposa de commencer par une lecture complète et individuelle de *La Divine Comédie* en prenant des notes sur ce qui attirerait notre attention, puis de nous réunir à la fin de la journée pour mettre en commun nos appréciations. Farag discuta cette proposition en arguant que la seule partie qui nous intéressait était la deuxième, « Le Purgatoire », et que nous ferions mieux d'examiner rapidement le plus important après une lecture sommaire des deux autres parties. J'adoptai une attitude encore plus radicale et, le cœur sur la main, avouai que je détestais *La Divine Comédie*, qu'au cours de mes études mes professeurs de lettres avaient seulement réussi à me la faire prendre en grippe, que je me sentais incapable de lire ce gros livre en entier, et que le mieux à faire, c'était d'aller directement au but en sautant tout le reste.

— Mais, Ottavia ! protesta Farag. On risquerait de laisser échapper des tas de détails importants.

— Pas du tout, dis-je, très sûre de moi. Car nous pouvons compter sur le capitaine. Non seulement ce livre le passionne, mais il connaît parfaitement l'œuvre et l'auteur, presque comme s'ils faisaient partie de sa famille. Qu'il fasse une lecture complète s'il le veut, tandis que nous travaillerons sur « Le Purgatoire ».

Glauser-Röist fronça les sourcils sans rien dire. On le sentait peu emballé par mon idée.

Nous nous mîmes au travail. Le secrétariat général de la Bibliothèque vaticane nous fournit l'après-midi même deux exemplaires de *La Divine Comédie*. Je taillai mes crayons et préparai mes carnets de notes, prête à affronter, pour la première fois depuis vingt ans ou plus, ce que je considérais comme le pensum littéraire le plus colossal de l'histoire de l'humanité. Je ne pense pas exagérer en disant que je tremblais à la simple idée d'ouvrir ce livre qui reposait sur ma table, menaçant, avec le profil aquilin de Dante sur la couverture. Ce n'est pas que je ne pouvais pas lire le magnifique texte dantesque (j'avais lu des choses bien plus difficiles au cours de ma vie, des volumes entiers sans intérêt scientifique ou des manuscrits médiévaux de pesante théologie patristique), mais j'avais gardé en mémoire le souvenir de ces après-midi d'école où l'on nous faisait lire encore et encore les extraits les plus connus de *La Divine Comédie*, tandis qu'on nous répétait à satiété que cette chose si lourde et incompréhensible était une des grandes fiertés de l'Italie.

Dix minutes après m'être assise, je taillai de nouveau mes crayons et, pour finir, décidai d'aller aux toilettes. Je revins, m'assis et, cinq minutes plus tard, mes paupières se fermaient. Il me fallait un

remontant. Je montai à la cafétéria, demandai un espresso et le bus tranquillement. Je revins à contrecœur à l'Hypogée et trouvai le moment bien choisi pour ranger mes tiroirs et me défaire d'une quantité de papiers et de vieilleries inutiles qui s'accumulaient depuis des années dans les coins, comme par magie. À sept heures, l'âme rongée par le remords, je ramassai mes affaires et rentrai chez moi, à l'appartement de la Piazza delle Vaschette (où je n'étais pas allée depuis de nombreux jours), non sans avoir dit au revoir à Farag et au capitaine, qui, chacun dans son bureau – ils étaient contigus au mien –, lisaient, absorbés et profondément émus, le chef-d'œuvre de la littérature italienne.

Durant le court trajet jusqu'à ma maison, je me sermonnai sévèrement en me rappelant les notions de responsabilité, de devoir, d'obligations. J'avais abandonné ces pauvres malheureux, je les considérais ainsi alors, tandis que je fuyais, insouciant et évaporée comme une collégienne, avec des simagrées. Je me promis que, le lendemain de bon matin, je m'assoierais devant ma table de travail et me mettrais à l'œuvre sans plus attendre.

Quand j'ouvris la porte de la maison, une forte odeur de sauce bolognaise attaquait mes narines. Mon appétit se réveilla, plein de rage, et commença à rugir. Ferma apparut au bout du couloir étroit et me sourit en guise de bienvenue, sans pouvoir cacher une expression de préoccupation que je remarquai aussitôt.

— Ottavia ! Cela fait quatre jours que nous n'avons pas de tes nouvelles ! s'exclama-t-elle, tout agitée. Heureusement que tu es enfin là.

Je m'approchai pour sentir les agréables effluves qui provenaient de la cuisine.

— Tu crois qu'il reste un peu de ces pâtes qui semblent si appétissantes ? demandai-je en retirant ma veste.

— Ce ne sont que de simples spaghettis, protesta-t-elle avec une fausse modestie.

Ferma était une excellente cuisinière.

— Justement, c'est ce qu'il me faut : un bon plat de spaghettis faits maison.

— Ne t'inquiète pas, on dîne tout de suite. Margherita et Valeria ne vont pas tarder.

— Où sont-elles allées ? demandai-je.

Ferma me regarda avec un air de reproche et s'arrêta net deux pas derrière moi.

— Ottavia... Tu n'as pas oublié, pour dimanche ?

Dimanche ? Quel dimanche ? Et que devons-nous faire ce dimanche ?

— Ne m'oblige pas à réfléchir, Ferma, me plaignis-je en renonçant

pour le moment au dîner et en me dirigeant vers le salon. Que se passe-t-il dimanche ?

— C'est le quatrième dimanche de Pâques ! s'exclama-t-elle comme si elle venait de m'annoncer la fin du monde.

Je me figeai soudain, sans réaction. Je devais renouveler mes vœux dimanche et j'avais complètement oublié.

— Mon Dieu ! gémis-je.

Ferma quitta le salon en secouant lentement la tête. Elle n'osa pas me reprocher quoi que ce soit, sachant que ce malheureux manque d'attention de ma part était dû à cet étrange travail dont on m'avait chargée ; j'avais disparu pour vivre en marge de mes compagnes et de ma famille. Mais je m'en voulus. Comme si je n'en avais déjà pas assez sur la conscience, Dieu me punissait par cette nouvelle raison de me sentir coupable. La tête basse, seule, j'oubliai ma faim et me dirigeai vers la chapelle pour demander le pardon de ma faute. Il ne s'agissait pas tant du renouvellement administratif des vœux, un simple acte formel que je pouvais accomplir plus tard, que de l'oubli d'un moment très important de ma vie qui, tous les ans depuis que j'avais professé, avait été réjouissant et intense. Il est certain que j'étais une religieuse atypique par le caractère exceptionnel de mon travail et le traitement de faveur que m'accordait mon ordre, mais rien de ce qui constituait ma vie n'aurait le moindre sens si ce qui en était le fondement, c'est-à-dire ma relation avec Dieu, n'était pas le plus important pour moi. Aussi priai-je, le cœur lourd de chagrin, en promettant de m'efforcer davantage de suivre le Christ pour que mes prochains vœux soient de nouveau un don plein de joie et d'allégresse.

En entendant mes compagnes rentrer à leur tour, je fis le signe de croix et me levai en m'appuyant sur les coussins sur lesquels je m'étais assise, non sans souffrir de diverses douleurs articulaires. Ce serait peut-être une bonne idée, pensai-je, de changer la décoration moderne de la chapelle pour quelque chose de plus classique, avec des chaises ou des prie-Dieu, car la vie sédentaire que je menais commençait à avoir un prix élevé : j'avais le dos en compote, mes genoux montraient des signes de faiblesse et me faisaient mal si je restais trop longtemps immobile. Je devenais peu à peu une vieille dame souffreteuse.

Après avoir dîné avec mes compagnes, avant de me retirer dans ma petite chambre qui me parut soudain étrangère, je téléphonai en Sicile. Je parlai d'abord avec ma belle-sœur Rosalia, la femme de mon frère aîné, Giuseppe, puis avec Giacoma, qui lui enleva le combiné des mains et me passa un savon pour avoir disparu pendant tant de jours sans donner signe de vie. Soudain, sans prévenir, elle lâcha un brusque au revoir et j'entendis alors la voix douce de ma mère :

— Ottavia ?

— Maman ! Comment vas-tu ? demandai-je, toute contente.

— Bien, ma fille, bien. Et toi ?
— Je travaille beaucoup, comme toujours.
— Continue comme ça, c'est ce qu'il faut.
Sa voix avait un ton joyeux et insouciant.
— Oui, maman.
— Mais prends soin de toi, ma chérie, tu m'entends ?
— Bien sûr.
— Rappelle-moi bientôt, je suis toujours si contente de t'entendre.
D'ailleurs, c'est bien dimanche prochain, le renouvellement des vœux ?

Ma mère n'oubliait jamais les dates importantes de la vie de ses enfants.

— Oui.
— Que tu sois très heureuse. Nous célébrerons pour toi une messe à la maison. Je t'embrasse, Ottavia.
— Moi aussi, maman. Au revoir.
Ce soir-là, je m'endormis avec un sourire heureux.

À huit heures du matin pile, comme je me l'étais promis la veille, j'étais assise à mon bureau, les lunettes aux yeux et le crayon à la main, prête à accomplir ma mission : lire *La Divine Comédie* sans plus tarder. J'ouvris le livre à la page 270, au début du « Purgatoire ». Avec un soupir et en m'armant de courage, je tournai la page et commençai à lire :

*Per correr miglior acque alza le vele
ornai la navicella del mio ingegno
che lascia dietro a sé mar sì crudele ;
e canterò di quel secondo regno
dove l'umano spirito si purga
e di salire al ciel diventa degno*¹².

Ainsi commencent les premiers vers de Dante. Le voyage dans le deuxième royaume débute, comme l'indiquait une note en bas de page, le 10 avril 1300, un dimanche de Pâques, vers sept heures du matin. Dans le premier chant, Virgile et Dante, qui viennent de quitter l'Enfer pour l'antichambre du Purgatoire, parcourent une sorte de plaine solitaire où ils trouvent immédiatement le gardien des lieux : Caton d'Utique, qui leur reproche aigrement leur présence. Néanmoins, comme nous l'avait dit le capitaine, une fois que Virgile lui offre toutes sortes d'explications et lui dit que Dante doit être instruit dans les royaumes d'outre-tombe, Caton leur offre ses conseils pour le dur chemin qui les attend :

*Va donc, et entoure cet homme
d'un jonc très lisse, et lave son visage,
pour effacer toutes ses taches :
il ne conviendrait pas, l'œil voilé
par quelque brume, d'aller devant le haut
ministre, qui est des gens de paradis.
Cette petite île, tout autour, tout au bord,
là-bas où les vagues la frappent,
porte des joncs sur sa vase molle.*

Virgile et Dante se dirigent donc vers la mer. Le grand poète de Mantoue passe les paumes de ses mains sur l'herbe couverte de rosée pour laver le visage du Florentin, sale après le voyage dans l'Enfer. Après être arrivés sur une plage déserte devant laquelle se trouve la petite île, il lui ceint un jonc autour de la taille, comme Caton le lui a recommandé.

Dans les sept chants suivants, depuis l'aube de ce jour-là jusqu'à la nuit, Virgile et Dante parcourent l'Antipurgatoire et conversent avec d'anciens amis et connaissances qu'ils croisent. Dans le chant III, ils arrivent enfin au pied de la montagne du Purgatoire, où se trouvent les sept cercles ou terrasses où les âmes expient leurs péchés avant de pouvoir monter au Ciel. Dante remarque alors que les murs sont si escarpés qu'ils sont difficiles à escalader. À cet instant, une foule confuse d'âmes avance lentement vers eux. Ce sont les excommuniés, qui se repentent de leurs péchés avant de mourir, condamnés à tourner indéfiniment autour de la montagne. Dans le chant IV, nos poètes découvrent un sentier étroit qu'ils empruntent, et ils doivent se servir des pieds et des mains pour pouvoir continuer. Ils finissent par atteindre une esplanade. Là, en arrivant, après avoir repris son souffle, Dante se plaint de la terrible fatigue qu'il ressent. Alors une voix mystérieuse derrière un rocher les appelle et, tandis qu'ils s'en approchent, ils découvrent un deuxième groupe d'âmes, celui des négligents qui ont tardé à se repentir. Ils poursuivent leur chemin et, au chant V, croisent ceux qui sont décédés de mort violente et se sont rétractés de leurs péchés au dernier moment. Le chant VI est marqué par une rencontre très émouvante : Dante et Virgile trouvent l'âme du fameux troubadour Sordello da Gioto qui les accompagnera, au chant suivant, jusqu'à la vallée des princes irresponsables et leur expliquera que, dès que la lumière de l'après-midi disparaît, ils doivent s'arrêter de marcher et chercher refuge, car : « On ne peut monter de nuit. »

Après quelques conversations avec les princes de la vallée, commence le chant IX, dans lequel, fidèle à son chiffre favori, le neuf, Dante situe enfin la véritable entrée du Purgatoire. Naturellement, il ne facilite pas la tâche. Selon une autre note de bas de page, dans *La*

Divine Comédie, à cet instant, il est trois heures du matin et Dante, l'unique mortel présent, ne peut éviter de s'endormir comme un enfant sur l'herbe mouillée. Il rêve, et voit un aigle qui fond sur lui comme l'éclair, l'attrape dans ses serres et l'élève jusqu'au ciel. Épouvanté, il se réveille et découvre que l'aube s'est déjà levée, et qu'il contemple la mer. Virgile, très calme, l'incite à ne pas s'effrayer, car ils sont enfin arrivés à la porte du Purgatoire. Alors il lui raconte que, pendant qu'il dormait, une dame qui disait s'appeler Lucie est apparue, l'a pris dans ses bras, et l'a fait monter doucement jusqu'à l'endroit où ils se trouvent. Après l'avoir posé au sol, elle a montré à Virgile, du regard, le chemin à suivre. Je fus ravie de trouver mention de cette sainte, protectrice de la vue, car c'est une des patronnes de la Sicile, avec Agueda – ce qui explique d'ailleurs les prénoms de mes sœurs.

Une fois Dante sorti des brumes du sommeil, Virgile et lui avancent vers l'endroit indiqué par Lucie. Tout en haut de trois marches, devant une porte, se trouve l'ange gardien du Purgatoire, le premier des ministres du Paradis dont leur avait parlé Caton :

« Répondez d'où vous êtes : que voulez-vous ?

commença-t-il à dire, où est l'escorte ?

Prenez garde car monter peut vous nuire. »

« Une dame du ciel qui connaît ces choses,

lui répondit mon maître, tout à l'heure

nous a dit : Allez par là : là est la porte. »

L'ange gardien, qui tient dans la main une épée flamboyante, les invite à monter jusqu'à lui. La première marche est d'un marbre blanc étincelant, la deuxième de pierre noire, rugueuse et sèche, et la troisième d'un porphyre rouge comme le sang. Selon une autre note de bas de page, tout ce passage représenterait une allégorie du sacrement de la confession : l'ange symbolise le prêtre, et l'épée les paroles du prêtre qui invitent à la pénitence. Je me souvins alors des cours de la sœur Berardi, une de mes professeurs de lettres, qui expliquait ce passage en disant : « La marche de marbre blanc signifie l'examen de conscience ; celle de pierre noire, la douleur de la contrition ; celle de porphyre rouge, la satisfaction de la pénitence. » Comme la mémoire fonctionne bizarrement : qui aurait pu deviner qu'après tant d'années je me souviendrais encore de cette sœur Berardi, morte de vieillesse depuis, et de ses ennuyeuses leçons de littérature ?

À cet instant, on frappa à ma porte et Farag apparut avec un grand sourire aux lèvres :

— Alors, tu avances ? me dit-il d'un ton ironique. Tu as réussi à surmonter tes traumatismes de jeunesse ?

— Eh bien, non ! dis-je en m'appuyant sur mon dossier et en

remontant mes lunettes sur le front. Cette œuvre me paraît toujours aussi ennuyeuse !

Il me regarda longuement, d'une manière étrange que je ne pus identifier, et ensuite, comme tiré d'un long sommeil, il cligna des yeux et bredouilla :

— Mais où en es-tu ? voulut-il savoir en enfonçant ses mains dans les poches de sa vieille veste.

— La conversation avec le gardien du Purgatoire, l'ange à l'épée sur les marches.

— Ah ! un passage magnifique, s'exclama-t-il, enthousiaste. C'est une des parties les plus intéressantes. Les trois degrés alchimiques !

— Comment ça, alchimiques ?

— Allons, Ottavia ! Ne me dis pas que tu ignores que ces trois marches représentent les trois phases du processus alchimique : le *nigredo*, les ténèbres, l'*albedo*, l'aube et le *rubedo*, la lumière solaire. L'œuvre au blanc ou *Opus Album*, l'œuvre au noir ou *Opus Nigrum*, et...

Il s'interrompt en voyant la surprise sur mon visage, puis sourit de nouveau :

— Tu vois ce que je veux dire, non ? Tu connais peut-être mieux les dénominations grecques *leucosis*, *melanosis* et *iosis*.

Je demeurai silencieuse en essayant de me souvenir de tout ce que j'avais lu dans les traités médiévaux.

— Bien sûr, finis-je par répondre. Mais je n'aurais jamais imaginé que les marches correspondaient à cela. J'étais même précisément en train de me souvenir de leur lien avec le sacrement de la confession.

— La confession ? s'étonna Farag en s'approchant de ma table. Regarde ce qui est écrit ici : l'ange gardien appuie les pieds sur la marche de porphyre, et est assis sur le seuil de la porte de diamant. Avec l'œuvre au rouge, ultime étape de l'alchimie, celle de la sublimation, on atteint la pierre philosophale dont le corps est un diamant. Tu ne te souviens pas ?

Je le regardai, perplexe :

— Si, si...

Je n'en revenais toujours pas. Je n'aurais jamais soupçonné une chose pareille. Cette interprétation me paraissait plus plausible que l'autre, celle de la confession, assez tirée par les cheveux si l'on y réfléchissait bien.

— Pour une fois, j'ai réussi à t'étonner, dit-il, très content de lui. Bon, je te laisse continuer. Bonne lecture.

— D'accord. On se verra au déjeuner.

— Nous viendrons te chercher.

Mais je ne l'écoutais déjà plus. Je regardais, hallucinée, le texte du Purgatoire.

— J'ai dit que Kaspar et moi viendrons te chercher pour aller

déjeuner, me rappela d'une voix assez forte Farag avant de partir. D'accord, Ottavia ?

— Oui, oui, pour déjeuner, d'accord.

Dante Alighieri venait de renaître à mes yeux sous un nouvel aspect, et je commençai à penser que le capitaine avait peut-être eu raison en m'assurant que *La Divine Comédie* était une œuvre initiatique. Mais quel lien avec les stavrophilakes ? Je frottai l'arête de mon nez et remis mes lunettes, prête à lire avec un regard plus bienveillant les nombreux chants qui m'attendaient.

Farag m'avait interrompue alors que Virgile et Dante se retrouvaient au sommet des marches. Virgile dit à son élève qu'il demande humblement à l'ange de lui céder le passage :

*Je me jetai, dévot, à ses pieds sacrés.
Je demandai miséricorde et qu'il m'ouvrît,
mais d'abord par trois fois je battis ma poitrine.
Il traça sept P sur mon front
du bout de son épée, et « Souviens-toi de laver,
quand tu seras dedans, ces plaies », dit-il.*

L'ange sort alors de ses habits, couleur de cendre ou de terre sèche, deux clés, d'argent et d'or, et recommande à Dante d'ouvrir les serrures avec l'une d'abord puis l'autre.

*« Chaque fois que l'une des clés se trompe
et ne tourne pas bien dans la gâche,
dit-il, l'entrée ne s'ouvre pas.
L'une est plus précieuse ; mais l'autre veut
plus d'art et d'industrie avant d'ouvrir
car c'est elle qui défait le nœud.
Je les tiens de Pierre ; et il m'a dit d'être en défaut
plutôt en l'ouvrant qu'en la tenant fermée,
pourvu que les pécheurs s'abaissent à mes pieds. »
Puis il poussa l'huis de la porte sainte
en disant : « Entrez, mais je vous avertis
que celui qui regarde en arrière doit sortir. »*

Bon, me dis-je, si ce n'est pas un véritable guide pour entrer dans le Purgatoire, je ne sais pas ce que c'est. Je dus admettre que Glauser-Röist avait raison. Mais il nous manquait encore l'essentiel : où se trouvaient en réalité l'Antipurgatoire, les trois marches, l'ange et la porte des deux clés ?

À midi, tandis que nous nous dirigeons vers la cafétéria par les couloirs des Archives, je me rappelai que je devais prévenir le

capitaine de ma prochaine absence :

— Dimanche, je célèbre le renouvellement de mes vœux, lui expliquai-je. Je dois faire une retraite de plusieurs jours. Mais je serai de retour lundi sans faute, je vous le promets.

— Nous manquons de temps, dit-il, de mauvaise humeur. Vous ne pouvez pas prendre le samedi seulement ?

— C'est quoi, cette histoire de renouvellement ? voulut savoir Farag.

— Eh bien, dis-je intimidée, les religieuses de la Bienheureuse Vierge Marie renouvellent leurs vœux tous les ans.

Pour une religieuse, parler de ces choses revenait à dévoiler la part la plus intime et privée de sa vie.

— D'autres ordres pratiquent les vœux perpétuels ou les renouvellent tous les deux ou trois ans. Nous, nous le faisons tous les quatrièmes dimanches de Pâques.

— Les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté ? insista Farag.

— Oui, au sens strict, répondis-je, gênée. Mais ce n'est pas seulement ça... Enfin, si, mais...

— Il n'y a pas de religieuses chez les coptes ? demanda Glauser-Röist en se portant à mon secours.

— Si, bien sûr. Excuse-moi, Ottavia, je suis trop curieux.

— Non, ce n'est rien, dis-je, conciliante.

— C'est que je pensais que tu étais religieuse pour toujours, ajouta-t-il de manière assez inappropriée. C'est très bien, cette histoire de renouvellement annuel. De cette manière, si un jour tu veux partir, quitter les ordres, tu peux le faire.

Un rayon de soleil qui passait obliquement par les vitres m'éblouit soudain. Je ne sais pas pourquoi, mais je me retins de lui dire qu'il n'y avait jamais eu de cas d'abandon dans toute l'histoire de mon ordre.

Il est si difficile de comprendre les desseins de Dieu. Nous vivons dans un aveuglement total depuis le jour de notre naissance jusqu'à celui de notre mort et, au cours de ce bref intermède que nous appelons vie, nous nous révélons incapables de contrôler ce qui nous arrive. Le vendredi après-midi, le téléphone sonna alors que j'étais dans la chapelle avec Ferma et Margherita, occupée à lire des extraits de l'œuvre du père Caciorgna, fondateur de notre ordre, pour me préparer à la cérémonie du dimanche. Je ne sais pas pourquoi mais, en entendant la sonnerie, je devinai instinctivement que quelque chose de grave s'était produit. Valeria, qui se trouvait alors dans le salon, décrocha. Quelques instants plus tard, elle entrouvrait doucement la porte de la chapelle :

— Ottavia, murmura-t-elle. C'est pour toi.

Je me levai, fis le signe de croix et sortis. À l'autre bout du fil, la voix affligée de ma sœur Agueda :

— Ottavia... Papa et Giuseppe...

— Quoi ? la pressai-je alors qu'elle s'interrompait.

— Ils sont morts.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Oui, Ottavia, ils sont morts tous les deux, dit-elle en éclatant en sanglots.

— Mon Dieu..., balbutiai-je. Mais que s'est-il passé ?

— Un accident, un terrible accident, leur voiture est sortie de la route et...

— Calme-toi, s'il te plaît, ne pleure pas devant les enfants.

— Ils ne sont pas là, gémit-elle. Antonio les a emmenés chez ses parents. Maman veut que nous soyons tous à la maison.

— Comment va-t-elle ?

— Tu la connais, elle est courageuse, mais j'ai peur pour elle.

— Et Rosalia et les enfants de Giuseppe ?

— Je ne sais pas, Ottavia, ils sont déjà là-bas. Je pars tout de suite les rejoindre.

— Je prendrai le ferry ce soir.

— Non, me répondit ma sœur, pas le ferry. Prends un avion, je dirai à Giacoma qu'elle envoie une voiture te chercher à l'aéroport.

Nous passâmes toute la nuit à veiller et prier dans le salon du premier étage, à la lumière des cierges disposés sur les tables et la cheminée. Les corps de mon père et de mon frère se trouvaient dans les services de médecine légale à Palerme. Le juge avait promis à ma mère que le lendemain, à la première heure, il les lui remettrait pour procéder à leur inhumation dans le caveau familial. Mes frères Cesare, Pierluigi et Salvatore, qui revinrent du dépôt à l'aube, nous dirent qu'ils étaient assez défigurés en raison de l'accident, et qu'il ne serait pas convenable de les exposer dans les cercueils ouverts de la chapelle ardente. Ma mère appela une entreprise de pompes funèbres qui nous appartenait, pour que les embaumeurs s'occupent d'arranger les cadavres avant de les ramener à la maison.

Ma belle-sœur était désespérée. Ses enfants l'entouraient, inconsolables, craignant qu'il ne lui arrive quelque chose, car elle n'arrêtait pas de pleurer et de regarder dans le vide avec des yeux exorbités. Mes sœurs Giacoma, Lucia et Agueda entouraient ma mère qui dirigeait les prières, les sourcils froncés et le visage converti en un masque de cire. Mes belles-sœurs s'étaient chargées de recevoir les nombreuses personnes qui vinrent présenter leurs condoléances malgré l'heure tardive.

Quant à moi... Je ne cessais de marcher, de monter et de

descendre les escaliers, incapable de demeurer immobile, le cœur brisé. Quand j'arrivais au grenier, je me penchais pour regarder le ciel, de la fenêtre, puis je faisais demi-tour et redescendais jusqu'au vestibule en caressant de la main la rampe de bois, douce et brillante, sur laquelle nous nous étions tous amusés à glisser, petits. Je ne cessais de revoir des souvenirs de mon enfance liés à mon père et à mon frère. Je me répétais que mon père avait été un bon père, un père parfait, et que mon frère, même si son caractère s'était aigri avec l'âge, avait été un bon frère qui me chatouillait quand j'étais petite, et cachait mes jouets pour me faire enrager. Tous deux avaient travaillé dur toute leur vie pour maintenir et faire prospérer le patrimoine familial dont ils se sentaient profondément orgueilleux. Tels étaient ces deux hommes. Et ils étaient morts.

Les condoléances et les pleurs se succédèrent le lendemain. Tout n'était que tristesse et douleur dans la Villa Salina. Des dizaines de véhicules étaient garés dans l'allée, des centaines de visiteurs me serrèrent la main, m'embrassèrent et m'étreignirent. Personne ne manquait, à l'exception des sœurs Sciarra, et cela me peina. Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce que la plus jeune, Doria, fût là, car elle avait quitté la Sicile depuis vingt ans et avait beaucoup voyagé tout en poursuivant sa carrière d'historienne dans je ne sais combien de pays étrangers. Elle travaillait maintenant comme attachée d'ambassade. Mais Concetta ? Elle aimait beaucoup mon père, de même que j'appréciais le sien et, en dépit des litiges commerciaux qu'elle avait pu avoir avec les Salina, j'avais compté sur sa présence.

Les funérailles eurent lieu le dimanche matin, car Pierantonio ne put arriver de Jérusalem avant la nuit du samedi, et ma mère tenait absolument à ce qu'il célèbre l'office des morts et la messe précédant l'enterrement. Je ne me souviens plus très bien de ce qui se passa à son arrivée. Je sais seulement que nous nous étreignîmes, mais qu'on vint très vite le chercher et qu'il dut souffrir les baisemains et les révérences dus à sa charge et aux circonstances. Ensuite, quand on le laissa enfin tranquille, après s'être légèrement restauré il s'enferma avec ma mère dans une chambre. Je ne les vis pas sortir, car je m'endormis sur le canapé où je m'étais assise pour prier.

Le dimanche matin de bonne heure, tandis que nous nous préparions pour nous rendre à l'église, je reçus un appel inattendu du capitaine Glauser-Röist. Tandis que je me dirigeais vers le téléphone le plus proche, je me demandai, mal à l'aise, pourquoi il appelait à cette heure et à un moment aussi peu opportun. Je lui avais dit au revoir avant de quitter Rome en lui expliquant les raisons de mon départ, et son appel me parut d'une maladresse lamentable. Évidemment, les circonstances étant ce qu'elles étaient, je ne m'embarrassai guère de formules de courtoisie.

— C'est vous, sœur Ottavia ? dit-il en entendant mon salut bref et sec.

— Bien entendu, capitaine.

— Écoutez, dit-il en feignant d'ignorer mon ton désagréable, le professeur Boswell et moi sommes ici, en Sicile.

Si l'on m'avait pincé le bras alors, on n'aurait pas vu une goutte de sang.

— Ici ? demandai-je, abasourdie. À Palerme ?

— À l'aéroport de Punta Raisi, plus exactement. À trente kilomètres de la ville. Le professeur est allé louer une voiture.

— Mais que faites-vous ici ? Si c'est pour l'enterrement, c'est trop tard. Vous n'arriverez pas à temps.

Je me sentais gênée. D'un côté, je leur savais gré de leur bonne volonté et de leur désir de m'accompagner dans un moment si triste, mais de l'autre je trouvais leur geste un peu excessif, et déplacé.

— Nous ne voulons pas vous déranger (on entendait, par-dessus la voix sonore de Glauser-Röist, une annonce appelant à l'embarquement immédiat). Nous attendrons que l'enterrement soit fini. À quelle heure pensez-vous pouvoir nous rejoindre ?

Ma sœur Agueda se mit devant moi, et d'un geste sur sa montre m'indiqua de me presser.

— Je ne sais pas, capitaine, cela peut durer... Vers midi peut-être...

— Pas avant ?

— Non, capitaine, ce n'est pas possible ! Répondis-je, soudain fâchée. Mon père et mon frère sont morts, au cas où vous l'auriez oublié, et on les enterre aujourd'hui.

Il me semblait le voir, à l'autre bout du fil, s'armant de patience et poussant un soupir :

— Oui, bien sûr, mais vous allez comprendre...

Nous avons trouvé la porte du Purgatoire. Elle se trouve ici, en Sicile, à Syracuse plus précisément.

Je ne voulus pas voir mon père et mon frère quand on ouvrit les cercueils pour le dernier adieu. Ma mère, pleine de courage, s'approcha la première et se pencha d'abord sur mon père qu'elle embrassa sur le front, puis sur mon frère, mais elle s'effondra en larmes. Je la vis chanceler et appuyer la main fermement sur le bord du cercueil, de l'autre serrant sa canne. Giacomina et Cesare qui étaient tout près d'elle se précipitèrent pour la soutenir, mais elle les repoussa d'un geste brusque. Elle baissa la tête et pleura en silence. Je n'avais jamais vu ma mère pleurer. Ni moi ni personne, et je crois que c'est ce qui nous fit le plus de mal. Déconcertés, nous nous regardâmes sans savoir quoi faire. Agueda et Lucia se mirent aussi à sangloter, et tous

nous fîmes un pas vers ma mère pour la consoler. Mais Pierantonio nous devança. Il descendit les marches de l'autel en courant pour l'entourer de ses bras et de la main sécher ses larmes. Elle se laissa réconforter comme une enfant. Nous sûmes tous ce jour-là qu'une brèche, une fissure irréparable s'était produite. Un compte à rebours avait commencé. Elle ne se remettrait jamais de ces morts.

Quand la cérémonie fut terminée, tandis que nous entrions dans la maison pour servir le repas, je demandai à Giacoma de me prêter une voiture pour aller à Palerme ; je devais retrouver mes compagnons à midi et demi dans le restaurant de la Via Principe di Scordia.

— Mais tu es folle ! s'exclama ma sœur, les yeux écarquillés. Ce n'est pas un jour pour aller au restaurant !

— Il s'agit du travail, Giacoma.

— Cela m'est égal. Appelle tes amis et dis-leur de venir ici. Tu ne peux pas sortir, tu comprends !

Je joignis le capitaine sur son portable et lui expliquai que je ne pouvais pas abandonner la villa et qu'ils étaient invités à déjeuner chez moi. Je lui indiquai l'itinéraire à suivre et il me sembla remarquer une certaine réticence de sa part, qui m'énerva.

Ils arrivèrent enfin alors que nous allions passer à table. Le capitaine, impeccablement habillé comme toujours, avait une allure superbe tandis que Farag avait changé son style habituel pour celui d'un explorateur aguerri. Je fis les présentations. Farag paraissait déconcerté et intimidé, mais on percevait clairement dans son regard la curiosité du scientifique qui étudie une nouvelle espèce animale. Glauser-Röist de son côté dominait la situation. Son aplomb et son assurance furent les bienvenus dans cette atmosphère triste et lourde. Ma mère les reçut avec affabilité et Pierantonio, qui était à ses côtés, salua le capitaine cordialement, comme s'il le connaissait mais de manière superficielle. Mais tous deux se séparèrent immédiatement comme deux aimants aux pôles identiques.

Moi qui avais souhaité parler avec mon frère depuis la veille sans y parvenir, je me retrouvai soudain coincée par lui dans un coin du jardin où après le repas nous étions sortis prendre le café en profitant du beau temps. Mon frère avait des cernes sous les yeux et les traits marqués. Il me fixa du regard et me serra le poignet avec brusquerie :

— Pourquoi travailles-tu avec le capitaine Glauser-Röist ? me demanda-t-il sans ménagements.

— Je ne peux pas te donner de détails, c'est lié à l'affaire dont je t'ai parlé la dernière fois.

— Je ne m'en souviens plus, rafraîchis ma mémoire.

Je fis un geste d'impatience de ma main libre, en levant la paume.

— Mais que se passe-t-il ? Ça ne va pas, ou quoi ?

Mon frère sembla sortir d'un rêve et me regarda, déconcerté.

— Excuse-moi, Ottavia, balbutia-t-il en me lâchant. Je suis trop nerveux, je regrette.

— C'est à cause du capitaine ?

— Je regrette, oublie tout ça, dit-il en s'éloignant.

— Reviens ici, lui ordonnai-je d'un ton sec. Tu ne vas pas t'en aller comme ça, sans explications.

— La petite Ottavia se rebelle contre son frère aîné ? dit-il avec un sourire.

Mais cela ne m'amusa pas du tout.

— Parle, ou je me fâche pour de vrai.

Il me regarda, très surpris, et fit deux pas vers moi, les sourcils froncés :

— Tu sais qui est Kaspar Glauser-Röist ? Tu sais à quoi cet homme consacre sa vie ?

— Je sais qu'il appartient au corps des gardes suisses, travaille pour le tribunal de la Rote et coordonne l'enquête à laquelle je participe en tant que paléographe.

Mon frère secoua la tête plusieurs fois.

— Non, Ottavia, tu te trompes, Kaspar Glauser-Röist est l'homme le plus dangereux du Vatican, chargé d'exécuter les basses œuvres de l'Église. Son nom est associé à... (Il s'interrompit brusquement.) Elle est bien bonne celle-là ! Ma sœur travaille avec un homme que le Ciel et la Terre craignent !

J'étais transformée en une statue de sel, incapable de réagir.

— Alors, tu ne dis plus rien maintenant ? insista mon frère. Tu n'as pas d'explication à me donner ?

— Non.

— Notre conversation est finie dans ce cas, conclut-il en s'éloignant pour rejoindre les invités qui se pressaient autour de la table du jardin. Fais attention, Ottavia, cet homme n'est pas ce qu'il prétend être.

Quand je pus enfin sortir de ma stupeur, je vis au loin les silhouettes de ma mère et de Farag, tous deux engagés dans une conversation animée. D'un pas chancelant, je me dirigeai vers eux mais le capitaine s'interposa sur mon chemin.

— Professeur Salina, il nous faut partir au plus vite. Il se fait tard, et bientôt il n'y aura plus assez de lumière.

— Vous connaissez mon frère, capitaine ?

— Votre frère ? s'étonna-t-il.

— Arrêtez de faire l'idiot ! Je sais que vous connaissez Pierantonio, alors cessez de me mentir.

Il examina les alentours d'un air indifférent :

— J'en déduis que le père Salina ne vous a pas fourni cette

information lui-même. Ce n'est pas à moi de le faire. (Il me toisa de sa hauteur.) On peut y aller maintenant ?

J'acquiesçai et me passai les mains sur le visage dans un geste de consternation.

Je fis mes adieux à ma famille, et montai dans le véhicule que le capitaine et Farag avaient loué à l'aéroport, une Volvo S40 de couleur argentée aux vitres teintées. Nous traversâmes la ville pour prendre l'A121 jusqu'à Enna, au cœur de l'île, et, de là, l'A19 vers Catane. Glauser-Röist, qui aimait beaucoup conduire, alluma la radio et laissa la musique jusqu'à ce que nous quittions Palerme. Une fois sur l'autoroute, il baissa le son et Farag, qui voyageait à l'arrière, se pencha vers moi en appuyant ses bras sur nos accoudoirs.

— En réalité, Ottavia, nous ne savons pas vraiment pourquoi nous sommes ici, commença-t-il à m'expliquer. Nous sommes venus sur une inspiration, mais je suis sûr que nous allons nous ridiculiser.

— Ne l'écoutez pas, dit le capitaine. Le professeur a trouvé l'entrée du Purgatoire.

— C'est bon, dis-je en soupirant. Expliquez-moi au moins pourquoi nous allons à Syracuse ?

— À cause de sainte Lucie ! s'exclama Farag.

Je me tournai vers lui, ennuyée.

— Sainte Lucie ?

J'étais tout près de lui. Je me sentis rougir soudain. Une terrible honte me suffoqua. Je fis un effort surhumain pour regarder de nouveau la route devant moi sans que l'on note mon trouble. Farag avait dû s'en rendre compte, me dis-je, épouvantée. La situation était gênante et son silence commençait à devenir insupportable. Pourquoi se taisait-il et ne reprenait-il pas son histoire ?

— Alors ? dis-je précipitamment.

— Parce que..., commença Farag en s'interrompant. Parce que...

J'étais sûr que ses mains tremblaient, comme toujours en pareille occasion.

— Je vais vous expliquer, intervint alors Glauser-Röist. Qui conduit Dante à la porte du Purgatoire ?

— Sainte Lucie, c'est vrai, reconnus-je. Mais quel rapport cela a-t-il avec la Sicile ? (Je fis un effort de mémoire et repris :) Ah oui, bien sûr, c'est la patronne de Syracuse, mais...

— Syracuse se trouve face à la mer, dit Farag, qui avait apparemment récupéré. Après avoir déposé Dante à terre, Lucie indique du regard à Virgile le chemin à suivre pour arriver à la porte à la double serrure.

— Oui, mais...

— Vous saviez qu'elle est la patronne de la vue ?

— Bien sûr !

— Toutes les images la représentent les yeux baissés sur un petit plat.

— Elle les a elle-même arrachés pendant son martyre, précisai-je. Son fiancé, un païen qui la dénonça comme chrétienne, adorait ses yeux, aussi les a-t-elle arrachés pour qu'on les lui apporte.

— Que sainte Lucie nous garde la vue », récita Glauser-Röist.

— En effet, c'est un dicton populaire.

— Pourtant, reprit Farag, la patronne de Syracuse apparaît toujours les yeux bien ouverts, et apporte une autre paire sur un petit plateau.

— On ne pouvait pas la peindre les orbites vides et sanglantes !

— Et pourquoi non ? L'iconographie chrétienne est coutumière de ce genre de représentations.

— Oui, quand il s'agit d'autres thèmes, protestai-je. Je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— C'est très simple. Selon tous les martyrologes qui décrivent le supplice de la sainte, Lucie ne s'est jamais arraché les yeux, elle ne les a jamais perdus. En réalité, disent-ils, les autorités romaines au service de l'empereur Dioclétien voulurent la violer et la brûler vive, mais grâce à une intercession divine ils n'y parvinrent pas, et durent lui planter une épée dans la gorge pour la tuer, le 13 décembre de l'an 300. Mais il n'y a rien sur les yeux. Alors, pourquoi est-elle devenue la protectrice de la vue ? Est-ce qu'il ne s'agit pas d'une autre sorte de vision ? Une vision qui ne serait pas physique, une sorte d'illumination qui permettrait d'accéder à une connaissance supérieure ? De fait, dans le langage symbolique, l'aveuglement signifie l'ignorance, tandis que la vue est l'équivalent du savoir.

— C'est beaucoup supposer, dis-je.

Je ne me sentais pas bien. Toutes ces explications me paraissaient confuses. J'étais encore très affectée par la mort de mon père et de mon frère, et je n'avais aucune envie d'entendre de telles subtilités énigmatiques.

— Je ne vois pas pourquoi. Réfléchis, la fête de Lucie est le jour de sa mort, le 13 décembre.

— Je le sais, c'est la fête de ma sœur.

— Ce que tu ne sais pas, c'est que, avant l'ajustement de dix jours introduit par le calendrier grégorien, sa fête tombait le 21 décembre, jour du solstice d'hiver, et, depuis l'Antiquité, date à laquelle on commémore la victoire de la lumière sur les ténèbres parce que les jours rallongent.

Je gardai le silence. Je ne comprenais rien à ce galimatias.

— Ottavia, enfin ! Tu es une femme cultivée, m'exhorta Farag. Sers-toi de tes connaissances, et tu comprendras que je ne dis pas de bêtises. Dante a placé sainte Lucie à l'entrée du Purgatoire, et il nous

dit en plus qu'elle indique à Virgile le chemin des trois marches d'un mouvement des yeux. N'est-ce pas une référence bien claire ?

— Je ne sais pas, dis-je d'un ton distrait.

Farag se tut.

— Le professeur n'est pas sûr, m'expliqua Glauser-Röist en accélérant. C'est ce que nous allons vérifier.

— Il y a beaucoup de sanctuaires consacrés à sainte Lucie de par le monde. Pourquoi celui-là précisément ?

— C'est là où elle est née, fut martyrisée et mourut, sans compter d'autres éléments concordants, précisa le capitaine. Quand Dante et Virgile rencontrent Caton, si vous vous en souvenez, ce dernier recommande à Dante de se laver le visage avant de se présenter devant l'ange gardien, et de ceindre un jonc, de ceux qui poussent sur la petite île proche de la rive.

— Oui, je m'en souviens.

— La ville de Syracuse fut fondée par les Grecs au VIII^e siècle avant notre ère. Elle s'appelait alors Ortigia, dit Farag.

— Mais ! m'exclamai-je, c'est le nom de l'île en face de Syracuse.

— Exactement. Sur cette île où l'on cultive encore les fameux papyrus, les joncs poussent en abondance.

— C'est aujourd'hui un quartier de la ville, totalement urbanisé et uni à la terre par un pont.

— Oui, mais cela ne contredit pas ma thèse. Et encore, tu ne sais pas tout.

— Ah ?

Ils avaient fini par me convaincre, je devais le reconnaître. Avec toutes ces folies, ils parvenaient à faire en sorte que peu à peu j'oublie mon chagrin et revienne à la réalité.

— Après la chute de l'Empire romain, la Sicile fut envahie par les Goths ; et, au VI^e siècle, l'empereur Justinien, celui qui demanda que l'on construise une forteresse à Sainte-Catherine du Sinaï, donna l'ordre au général Bélisaire de récupérer l'île pour l'Empire byzantin. En arrivant à Syracuse, les troupes de Constantinople construisirent un temple sur le lieu du martyr de la sainte, et ce temple...

— Je le connais...

— Existe toujours, après avoir subi bien sûr de nombreuses restaurations au fil du temps. Néanmoins, l'attrait majeur de la vieille église Sainte-Lucie réside dans ses catacombes.

— Tiens ? J'ignorais leur existence.

Nous venions d'entrer sur l'autoroute. La lumière commençait à décliner.

— Elles datent du III^e siècle et ont à peine été explorées. On sait qu'elles furent élargies et curieusement modifiées au cours de la période byzantine, alors que les persécutions avaient cessé et que la

religion chrétienne avait été déclarée religion de l'Empire. Mais elles ne sont ouvertes au public que les 13 et 20 décembre, et encore, pas dans leur totalité. Il reste des étages à explorer et de nombreuses galeries.

— Comment allons-nous y entrer ?

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire. En réalité, nous ne savons pas ce que nous venons chercher. Ou plutôt ce que nous devons chercher. Comme à Sainte-Catherine. Nous allons regarder, nous promener, on verra bien. Qui sait, la chance nous sourira peut-être...

— Je ne veux pas ceindre de jonc ni me laver le visage, je vous préviens.

— Allons, ne soyez pas si têtue, me gronda le capitaine. Parce que c'est exactement ce que nous allons faire en arrivant. Si nous avons raison, si notre théorie concernant sainte Lucie est juste, avant la nuit nous aurons commencé les épreuves initiatiques des stavrophilakes.

Je préfèrai garder le silence pendant le reste du chemin.

Il était tard déjà quand nous entrâmes dans Syracuse. J'eus peur que le Roc ne veuille se rendre tout de suite dans les catacombes, mais heureusement, en traversant la ville, il se dirigea tout droit vers l'île d'Ortigia, au centre de laquelle, à peu de distance de la fameuse fontaine d'Aréthuse, se trouvait l'archevêché.

L'église du Dôme est d'une grande beauté, en dépit de son mélange de styles architecturaux accumulés les uns par-dessus les autres tout au long des siècles. La façade baroque, avec ses énormes colonnes blanches et sa niche supérieure contenant l'image de la sainte, est grandiose. Mais nous la dépassâmes sans nous arrêter. Nous étions à pied maintenant. Glauser-Röist avait garé la voiture devant l'église, et nous le suivîmes jusqu'au siège proche de l'archevêché. Nous fumes reçus par Son Excellence Giuseppe Arena en personne. L'archevêque nous offrit un dîner exquis et, au terme d'une conversation superficielle au sujet d'affaires concernant l'archidiocèse et un souvenir très particulier du pape, qui devait fêter ses quatre-vingts ans le prochain mercredi, nous nous retirâmes dans les chambres préparées à notre intention.

À quatre heures du matin, sans un misérable rayon de soleil pour briller à la fenêtre, quelques coups frappés à ma porte me réveillèrent. C'était le capitaine, fin prêt. Je l'entendis appeler Farag. Une demi-heure après, nous nous retrouvions tous les trois dans la salle à manger pour un abondant petit déjeuner servi par une sœur de l'ordre des dominicaines au service de l'archevêque. Le capitaine avait une mine superbe, évidemment, tandis que Farag et moi étions à peine capables d'aligner deux mots, comme d'habitude. Nous traversâmes la salle à manger comme des zombies en nous cognant aux chaises et aux

tables. Le silence le plus absolu régnait, à part les pas feutrés de la religieuse. À la troisième gorgée de café, je m'aperçus que je pouvais enfin penser.

— Prêts ? demanda le capitaine, imperturbable, en posant sa serviette sur la table.

— Pas encore, dit Farag en tenant sa tasse de café comme un marin s'accrocherait au mât en pleine tempête.

— Moi non plus, dis-je par solidarité avec un regard complice.

— Je vais chercher la voiture. Je vous laisse cinq minutes. On se retrouve en bas.

— Bien. Mais je ne serai sans doute pas là, prévint Farag.

Je ris de bon cœur tandis que Glauser-Röist quittait la salle sans faire attention à nous.

— Cet homme est impossible ! fis-je tout en remarquant que Farag ne s'était pas rasé ce matin-là, ce qui lui allait plutôt bien.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher. Il est capable de partir sans nous et alors que ferons-nous tous les deux à Syracuse un lundi matin à cinq heures ?

— Prendre un avion et rentrer chez nous, répliquai-je, d'un ton décidé, en me levant.

Il ne faisait pas froid. Le temps était printanier bien qu'un peu humide. La brise légère soulevait ma jupe. Nous montâmes dans la voiture et fîmes le tour de la place du Dôme pour prendre une rue qui menait directement au port. Le capitaine se gara, et nous marchâmes jusqu'au bout de la rade. À la lumière des réverbères encore allumés, on distinguait un sable blanc très fin avec des centaines de joncs. Le capitaine tenait entre ses mains un exemplaire de *La Divine Comédie*.

— Professeur, murmura-t-il, visiblement ému, le moment est venu de commencer.

Il posa le livre sur le sable et se dirigea vers les joncs. D'un geste respectueux, il passa les mains sur l'herbe et se lava le visage avec la rosée recueillie. Puis il arracha une tige flexible, la plus grande, et, après avoir sorti sa chemise de son pantalon, l'attacha autour de sa taille.

— Bien. Ottavia, murmura Farag en se penchant vers moi, à notre tour.

Il rejoignit le capitaine d'un pas ferme et imita ses gestes. Son visage prit une expression particulière, comme s'il se trouvait soudain en présence de quelque chose de sacré. Je me sentais troublée, peu sûre de moi. Je ne comprenais pas très bien ce que nous étions en train de faire, mais je n'avais pas d'autre choix que de les imiter. Arrivée à ce point, un mouvement de rejet eût été ridicule. Je me dirigeai vers eux en marchant sur le sable. Je frottai mes mains couvertes de rosée sur mon visage. L'eau fraîche me réveilla

brusquement. Je me sentis soudain lucide et pleine d'énergie. Puis je choisis un jonc vert, et le cassai en espérant que la racine repousserait un jour. Je levai discrètement le bord de mon pull et l'attachai à ma ceinture par-dessus la jupe, surprise par la délicatesse de son toucher et l'élasticité de ses fibres qui se laissèrent nouer sans difficulté.

Nous avions accompli la première partie du rite. Il restait juste à savoir si cela avait servi à quelque chose. Au moins, me dis-je pour me reconforter, personne ne nous avait vus.

Nous quittâmes l'île en voiture par le pont pour entrer dans l'avenue Umberto I^{er}. La ville se réveillait à peine. Quelques lumières aux fenêtres des édifices, des voitures de plus en plus nombreuses. Dans deux heures, la circulation serait infernale, comme à Palerme, surtout aux abords de la zone portuaire. Le capitaine tourna à droite et enfila la nouvelle avenue vers le haut, en direction de la rue de l'Arsenal. Soudain, il parut surpris en regardant par la vitre :

— Tiens ? Vous avez vu le nom de cette rue ? Rue Dante ! C'est curieux, non ?

— En Italie, capitaine, toutes les villes ont une rue Dante, dis-je en retenant mon rire.

On entendit parfaitement celui de Farag, en revanche.

Nous arrivâmes très vite sur la place Sainte-Lucie, juste à côté du stade. C'était plus une rue qu'une place, à vrai dire, qui enfermait le bâtiment rectangulaire de l'église. Le nouveau baptistère au plan octogonal était adjacent au lourd édifice de pierre blanche doté d'un campanile de trois étages. La facture de l'église ne laissait aucun doute. En dépit des reconstructions normandes du XII^e siècle et de la rosace Renaissance de la façade, ce temple était aussi byzantin que Constantin le Grand.

Un homme d'une soixantaine d'années, habillé d'un vieux pantalon et d'une veste élimée, arpentait le trottoir devant l'église. En nous voyant sortir de la voiture, il s'arrêta pour nous regarder avec curiosité. Il avait une abondante chevelure grise et un visage fin couvert de rides. Il nous fit un geste du bras pour nous saluer et se précipita à notre rencontre.

— Capitaine Glaser-Ró ?

— C'est moi, dit ce dernier d'un ton aimable, sans le corriger, en tendant la main. Voici mes compagnons, le professeur Boswell et le professeur Salina.

Le capitaine avait quitté son véhicule avec un petit sac en toile qu'il portait à l'épaule.

— Salina ? dit l'homme. Un nom sicilien, mais pas de Syracuse. Vous venez de Palerme ?

— En effet, répondis-je.

— Ah ! je me disais bien, aussi... Suivez-moi, je vous prie. Son

Excellence l'archevêque m'a prévenu de votre arrivée. Par ici.

D'un geste protecteur inattendu, Farag me soutint par le bras jusqu'au trottoir.

Le sacristain introduisit une énorme clé dans la serrure de la porte de bois, et poussa le battant sans entrer.

— Son Excellence a précisé que vous vouliez rester seuls, aussi, jusqu'à la messe de sept heures, l'église est à vous. Allez-y, entrez. Moi, je vais aller prendre mon petit déjeuner. Si vous avez besoin de quelque chose, j'habite en face, dit-il en indiquant un vieux bâtiment aux parois chaulées. Ah ! j'allais oublier, capitaine, le tableau des interrupteurs se trouve à droite, et voici les clés de toute l'enceinte, avec celle de la chapelle du Sépulcre, le baptistère qui se trouve à côté. Ne manquez pas de le visiter, il vaut le détour. Je viendrai vous chercher à sept heures pile.

Et là-dessus, il traversa de nouveau la rue d'un pas pressé. Il était cinq heures et demie du matin.

— Bien, qu'attendons-nous ? Professeur Salina, à vous l'honneur.

Il faisait sombre à l'intérieur. Le capitaine actionna divers interrupteurs et soudain la splendeur diaphane des ampoules électriques suspendues aux longs câbles du plafond illumina l'intérieur de l'église. Elle révéla trois nefs richement décorées, séparées par des pilastres, et un plafond lambrissé orné des écussons des rois aragonais qui régnèrent en Sicile au XIV^e siècle. Sous un arc triomphal, un crucifix peint, datant du XII^e ou XIII^e siècle. Et un autre, au fond, de l'époque Renaissance. Et, bien entendu, sur un piédestal d'argent, l'image de sainte Lucie, une épée en travers du cou et dans la main droite une soucoupe avec des yeux, comme l'avait dit Farag.

— L'église est à nous, dit le capitaine à voix basse.

Sa voix résonna comme à l'intérieur d'une caverne.

L'acoustique était fabuleuse.

— Cherchons l'entrée du Purgatoire.

Il faisait plus froid dedans que dehors, comme si un courant d'air glacé venait du sol. Je me dirigeai vers l'autel par le couloir central et, mue par une impérieuse nécessité, m'agenouillai devant le tabernacle et priai. La tête baissée, me couvrant le visage des mains, je tentai de réfléchir sur les événements étranges qui depuis peu produisaient de profonds bouleversements dans ma vie. J'avais commencé à perdre le contrôle de mon existence si ordonnée un mois et demi plus tôt, quand le secrétaire d'État avait fait appel à mes services mais, depuis une semaine, la situation avait empiré. Je demandai pardon à Dieu de l'abandon dans lequel je Le tenais et Le suppliai, navrée, qu'il se montrât miséricordieux envers mon père et mon frère. Je priai aussi pour ma mère afin qu'elle trouve la force nécessaire dans ces terribles moments, ainsi que pour le reste de ma famille. Les yeux remplis de

larmes, je fis le signe de croix et me levai, car je ne voulais pas que Farag ou le capitaine commencent sans moi. Tandis qu'ils examinaient les nefs latérales, j'observai la colonne de granit rouge contre laquelle, disait la tradition, la sainte s'était adossée tandis qu'elle mourait, poignardée. Les mains dévotes des fidèles avaient poli la pierre au fil du temps, et son importance en tant qu'objet d'adoration était rendue évidente par la récurrence de ce symbole dans la décoration de toute l'église. En plus de cette colonne, l'image des yeux était rappelée à profusion. D'étranges ex-voto en forme de petit pain, appelés « yeux de sainte Lucie », étaient suspendus par centaines.

Nous nous dirigeâmes ensuite par un petit escalier vers un couloir étroit qui conduisait à la chapelle du Sépulcre. Les deux édifices étaient reliés par ce tunnel souterrain creusé dans la roche. Le baptistère recelait seulement la niche rectangulaire où avait été enterrée la sainte après son martyre. Le corps ne se trouvait pas à Syracuse. Ni en Sicile même car, par un de ces hasards du destin, une fois morte, Lucie avait parcouru la moitié du monde et ses restes avaient atterri à l'église Saint-Jérémie à Venise, après être passés par Constantinople, au XI^e siècle. Les habitants de Syracuse devaient donc se contenter d'un sépulcre vide mais décoré d'un beau retable de bois placé sur un autel. Dessous, une sculpture de marbre de Gregorio Tedeschi reproduisait la sainte telle qu'elle dut être enterrée.

Notre visite de l'église se termina ainsi. Nous en avons fait le tour en examinant chaque recoin avec soin, et n'avions rien remarqué d'assez étrange ou significatif qui puisse la relier à Dante ou aux stavrophilakes.

— Récapitulons, proposa le capitaine. Qu'est-ce qui a attiré votre attention ?

— Rien, déclarai-je d'un ton très convaincu.

— Dans ce cas, dit Farag, il ne nous reste plus qu'une chose à faire.

— C'est bien ce que je pensais, dit le capitaine en reprenant le couloir vers l'église.

C'est ainsi que nous allions pénétrer dans les catacombes, contre mes désirs les plus profonds.

L'écriteau accroché à un clou sur la porte d'accès aux souterrains rappelait que les catacombes étaient fermées au public. On pouvait toujours se replier sur celles de Saint-Jean, précisait le texte. De terribles images d'effondrement et d'éboulement me traversèrent l'esprit, mais je les chassai, le capitaine ayant déjà ouvert la porte grâce au trousseau de clés que lui avait fourni le sacristain.

Contrairement à ce que l'on prétend, les catacombes ne servirent pas de refuge aux chrétiens persécutés. Tel n'était pas le but de leur édification. Elles ne furent pas construites comme des cachettes, pour la bonne raison que ces persécutions furent très brèves, et tout à fait

circonscrites dans le temps. Au milieu du II^e siècle, les premiers chrétiens commencèrent à acquérir des terrains pour enterrer leurs morts. Ils étaient opposés à la coutume païenne d'incinération car ils croyaient à la résurrection des corps au jour du Jugement dernier. D'ailleurs, ils n'appelaient pas catacombes ces cimetières souterrains – ce mot grec signifiant « cavité » se popularisa au IX^e siècle seulement –, mais *koimêtêrion*, l'équivalent du latin *dormitorium*, « chambre à coucher ». De ce mot procède le terme « cimetière », du latin *cœmeterium*. Les chrétiens pensaient qu'ils dormiraient simplement jusqu'au jour de la résurrection de la chair. Comme ils avaient besoin de lieux de plus en plus grands, les galeries s'agrandirent vers le bas et sur les côtés pour se convertir en de véritables labyrinthes qui pouvaient faire plusieurs kilomètres de longueur.

— Allez, Ottavia, m'encouragea Farag de l'autre côté de la porte en voyant que je n'avais pas la moindre intention d'entrer.

Une ampoule nue suspendue au plafond de la grotte offrait une faible lumière et couvrait d'ombres une table, une chaise et quelques outils disposés près de l'entrée sous une épaisse couche de poussière. Heureusement, le capitaine avait pensé à emporter dans son sac une puissante torche électrique qui éclaira l'endroit. Quelques marches creusées dans la pierre descendaient vers les entrailles de la terre. Glauser-Röist s'y engagea d'un pas sûr tandis que Farag me laissait passer et fermait la marche. Le long des murs, de nombreux textes, gravés avec une pointe de fer, rappelaient les morts : *Cornelius cujus dies inluxit* : « Cornélius, dont le jour se leva » ; *Tauta o bios* : « Telle est la vie » ; *Eirene ecoimete* : « Irène s'endormit »... À un endroit plat où l'escalier tournait à gauche, plusieurs stèles étaient empilées, de celles qui fermaient les niches. Certaines n'étaient plus que de simples fragments. Nous parvînmes enfin à la dernière marche pour nous retrouver dans un petit sanctuaire de forme rectangulaire, décoré de magnifiques fresques qui par leur aspect pouvaient dater du VIII^e ou IX^e siècle. Le capitaine les éclaira, et nous contemplâmes, fascinés, la représentation du supplice des quarante martyrs de Sébastia. Selon la légende, ces jeunes gens appartenaient à la XII^e légion, la « Légion foudroyée », qui exerçait à Sébastia, en Arménie, sous l'empereur Lucien. Lorsque ce dernier donna l'ordre à tous ses soldats d'offrir des sacrifices aux dieux pour le bien de l'Empire, quarante légionnaires refusèrent parce qu'ils étaient chrétiens. Ils furent condamnés à mourir de froid, nus, suspendus par une corde au-dessus d'un étang gelé.

Il était admirable que cette peinture posée directement sur l'enduit du mur se soit maintenue dans des conditions presque parfaites au fil des siècles, alors que tant d'autres œuvres postérieures, réalisées avec plus de moyens techniques, offraient aujourd'hui un aspect

lamentable.

— Éloignez votre torche, Kaspar, supplia Farag, vous pourriez les abîmer à jamais.

— Je suis désolé, s'excusa le capitaine en dirigeant aussitôt le rayon vers le sol. Vous avez raison.

— Et maintenant, on fait quoi ? Quel est le plan ? demandai-je.

— On continue, c'est tout.

De l'autre côté du sanctuaire, un nouvel espace marquait le début d'un nouveau couloir. Nous le suivîmes en file indienne, silencieux, laissant à droite et à gauche d'autres galeries dans lesquelles on distinguait des files interminables de tombes dans les murs. On n'entendait que nos pas, et la sensation était asphyxiante en dépit des ouvertures au plafond qui permettaient la ventilation. Au bout du tunnel, un nouvel escalier, fermé par une chaîne, avec un écriteau interdisant le passage que le capitaine ignore, nous conduisit au deuxième sous-sol et, là, l'atmosphère se fit encore plus oppressante.

— Je vous rappelle, dit le capitaine comme si nous n'y avions pas pensé, que ces catacombes n'ont jamais été explorées ou presque. Ce niveau en particulier n'a jamais été étudié, aussi faites bien attention.

— Et pourquoi ne pas examiner l'étage au-dessus ? proposai-je, mon pouls s'accéléra. Nous avons passé beaucoup de galeries. L'entrée du Purgatoire se trouvait peut-être dans l'une d'entre elles.

Le capitaine avança de quelques pas avant de s'arrêter pour éclairer quelque chose au sol :

— Je ne crois pas, professeur, regardez...

Par terre, apparaissait distinctement dans le cercle de lumière un chrisme identique à celui qu'Abi-Ruj Iyasus portait sur son torse, avec la traverse horizontale, et à celui que l'on voyait sur la couverture du manuscrit de Sainte-Catherine. Aucun doute, les stavrophilakes étaient passés par là. Ce que j'ignorais, et qui m'angoissait terriblement, c'était depuis combien de temps, puisque la majeure partie des catacombes étaient tombées dans l'oubli au bas Moyen Âge, lorsque, pour des raisons de sécurité, les reliques avaient été retirées peu à peu, et que les éboulements et la végétation condamnèrent les entrées au point de perdre toute trace de certaines d'entre elles.

Farag était absolument ravi. Tandis que nous avançons d'un bon pas vers un tunnel au plafond plus haut, il affirma que nous avions déchiffré le langage mystique des stavrophilakes, et qu'à partir de maintenant nous pourrions comprendre tous leurs pistes et signaux avec certitude. Sa voix derrière moi semblait venir d'outre-tombe. La seule lumière était celle du capitaine qui marchait à un mètre devant nous. Les reflets sur les murs de pierre me permirent d'examiner les trois rangées de niches, souvent occupées, qui défilaient à la hauteur de nos pieds, notre taille et notre tête. Je lisais au passage les noms

des défunts gravés sur les rares pierres demeurées à leur place. Toutes arboraient un dessin symbolique en rapport avec le travail qu'ils avaient effectué de leur vivant, prêtre, agriculteur... Ou avec la religion primitive qu'ils professaient : le Bon Pasteur, la colombe, l'ancre, les pains et les poissons. Parfois même, on pouvait voir des objets personnels leur ayant appartenu incrustés dans l'enduit : des pièces de monnaie, des outils ou des jouets. Ce lieu avait une valeur historique inestimable.

— Un nouveau chrisme ! annonça le capitaine en s'arrêtant à une intersection de galeries.

À droite, au fond d'un passage étroit, s'ouvrait une pièce. L'on distinguait un autel au centre et, sur les murs, plusieurs niches et caveaux plus grands ayant la forme d'une bouche de four, dans lesquels était enterrée une famille entière. À gauche, une autre galerie, identique à celle que nous venions de parcourir. Devant nous, un escalier creusé dans la roche, mais en colimaçon cette fois. Ses marches tournaient autour d'une grosse colonne de pierre polie qui disparaissait dans les profondeurs obscures de la terre.

— Laisse-moi voir, demanda Farag en passant devant moi.

Le monogramme de Constantin apparut, gravé sur la première marche.

— Je crois que nous devrions continuer à descendre, murmura Farag en passant la main dans ses cheveux d'un geste nerveux.

— Cela ne me paraît pas prudent, objectai-je. C'est de la folie.

— Nous ne pouvons plus reculer, affirma le Roc.

— Quelle heure est-il ? s'inquiéta Farag.

— Sept heures moins le quart, annonça le capitaine en commençant la descente.

Si je l'avais pu, j'aurais fait marche arrière et je serais remontée à la surface, mais je n'avais pas le courage de repartir seule dans le noir à travers ce labyrinthe rempli de morts, aussi chrétiens fussent-ils. Je n'avais pas d'autre choix que de suivre le capitaine, escortée de près par Farag.

L'escalier semblait sans fin. Nous nous dépêchions en nous tenant à la colonne centrale pour ne pas perdre l'équilibre. L'atmosphère était de plus en plus étouffante. Bientôt mes compagnons durent baisser la tête, car leur front arrivait à la hauteur des marches que nous venions de descendre. Peu à peu, l'escalier rétrécit. Le mur latéral et la colonne s'unissaient, donnant à cette espèce d'entonnoir une taille plus adaptée à des enfants qu'à des adultes. Il arriva un moment où le capitaine dut se courber pour continuer, puis se mettre de profil, car ses larges épaules ne passaient plus.

Si tout cela avait été organisé par les stavrophilakes, il fallait bien reconnaître qu'ils avaient l'esprit tordu. La sensation était

claustrophobique et donnait envie de s'enfuir en courant, de fiche le camp. L'air paraissait se raréfier et le retour à la surface semblait impossible. Comme si nous avions dit adieu à la ville, avec ses voitures, ses habitants, ses lumières. On avait l'impression de pénétrer dans une tombe ouverte pour ne plus jamais en sortir. Le temps se faisait éternel sans que nous puissions voir la fin de cet escalier diabolique qui ne cessait de rétrécir.

Soudain, je fus prise d'une attaque de panique. Je ne pouvais plus respirer, j'étouffais, je n'avais plus qu'une seule pensée : sortir de là, sortir au plus vite de ce trou et retourner à la surface ! J'ouvris la bouche comme un poisson hors de l'eau. Je m'arrêtai, fermai les yeux et essayai de calmer les battements accélérés de mon cœur.

— Un instant, capitaine, dit Farag. Ottavia ne se sent pas bien.

Le lieu était si étroit qu'il put à peine s'approcher de moi. Il me caressa d'une main les cheveux, puis les joues, doucement.

— Ça va, Ottavia ?

— Je ne peux plus respirer.

— Si, il faut juste que tu te calmes.

— Je dois sortir d'ici.

— Écoute-moi, dit-il d'un ton ferme, en prenant mon menton dans sa main et en levant mon visage vers lui. Ne te laisse pas dominer par ce sentiment de claustrophobie. Respire profondément. Plusieurs fois. Oublie où nous sommes et regarde-moi. D'accord ?

Je l'écoutais, que pouvais-je faire d'autre, je n'avais pas de solution de rechange. Je le regardai fixement et comme par magie je puisai du courage dans ses magnifiques yeux bleus, et son sourire parut élargir mes poumons. Je commençai à m'apaiser et à dominer ma peur. En deux minutes, je me sentis mieux. Il me caressa de nouveau les cheveux et fit signe au capitaine que nous pouvions continuer. Cinq marches plus bas pourtant, ce dernier s'arrêta net. Un autre chrisme :

— Où ? demanda Farag.

Ni lui ni moi ne pouvions le voir.

— Sur le mur à hauteur de ma tête. Il est plus profondément gravé que les autres.

— C'est absurde ! dit Farag. Pourquoi un chrisme à cet endroit ? Il ne nous indique aucun chemin.

— C'est peut-être juste une confirmation, pour que le candidat sache qu'il est sur la bonne voie. Un signe d'encouragement, quelque chose du genre.

— C'est possible, reconnut Farag, peu convaincu pourtant.

Nous continuâmes, mais le capitaine s'arrêta quatre marches plus bas :

— Un nouveau chrisme.

— Où se trouve-t-il cette fois ?

— Au même endroit que le précédent.

Je voyais parfaitement celui-ci, maintenant, qui se trouvait à hauteur de mon visage.

— Je continue à penser que cela n'a aucun sens, insista Farag.

— Continuons, répondit le capitaine, laconique.

— Non, Kaspar, attendez, s'opposa Farag, nerveux. Examinez le mur. Vérifiez qu'il n'y a rien d'autre, s'il vous plaît.

Le capitaine tourna sa torche vers moi et m'éblouit sans le vouloir. Je me couvris les yeux et protestai. Tout d'un coup, je l'entendis pousser une exclamation :

— Il y a quelque chose, professeur !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Entre les deux chrismes, une forme très érodée dans la roche. On dirait une petite porte, mais c'est difficile à voir.

Mon aveuglement se dissipa peu à peu. Je pus voir l'image dont parlait le capitaine. Mais ce n'était pas un guichet. C'était une pierre de taille parfaitement incrustée dans le mur.

— On dirait un travail de *fossorers*¹³, quelque chose pour renforcer le mur ou une marque de taille.

— Appuyez dessus, Kaspar, le pressa Boswell.

— Je ne crois pas que je pourrai, je ne suis pas dans une position très confortable.

— Essaye, toi, Ottavia !

— Mais quelle idée ! Tu ne crois tout de même pas que cette pierre va bouger d'un millimètre...

Pourtant, tout en protestant, j'appuyai la paume de ma main sur la pierre qui s'enfonça doucement, sans aucun effort, sous la pression. L'ouverture ainsi créée était plus petite que la roche, qui avait été taillée sur les côtés pour pouvoir s'ajuster au cadre.

— Elle bouge ! m'écriai-je. Elle bouge !

C'était curieux, la pierre glissait comme si elle avait été graissée, sans aucun bruit, sans aucun frottement. Mon bras n'était pas assez long, il devait y avoir plusieurs mètres carrés de roche autour de nous, et le couloir par lequel elle glissait semblait sans fin.

— Prenez la torche, Ottavia, dit le capitaine, passez par le trou, nous vous suivrons.

— Vous voulez que j'y aille la première ?

Le capitaine poussa un soupir.

— C'est simple, pourtant, ni le professeur Boswell ni moi ne pouvons le faire, nous n'avons pas assez de place. Vous êtes juste devant, alors allez-y, bon sang ! Le professeur passera ensuite et je vous suivrai en remontant jusque-là où vous êtes.

Je me retrouvai donc à ouvrir le chemin, à quatre pattes dans un couloir d'à peine un demi-mètre de hauteur et de largeur. Je devais

déplacer la pierre avec les mains tandis que j'avancais tout en tenant la torche électrique entre les dents. Je faillis m'évanouir en pensant que Farag était derrière moi, et que ma jupe ne devait pas recouvrir grand-chose. Je fis contre mauvaise fortune bon cœur, et me sermonnai en me disant que ce n'était pas le moment de penser à ces bêtises. Mais, en prévision d'autres situations de ce genre, à mon retour à Rome, si je revenais jamais, je m'achèterais un pantalon et le mettrais, même si mes compagnes et mes supérieures devaient en avoir un infarctus.

Heureusement pour mes mains et mes genoux, ce couloir était aussi doux et ferme que le marbre. Le sol était si poli que j'avais l'impression d'avancer sur du cristal. Les quatre côtés du cube de pierre qui touchaient les murs devaient être pareils, ce qui expliquait la facilité avec laquelle la pierre glissait. Quand je retirais les mains, celle-ci glissait un peu vers moi, comme si le tunnel présentait une légère élévation. Je ne sais quelle distance nous parcourûmes dans ces conditions, quinze ou vingt mètres peut-être, mais cela me parut très long.

— Nous remontons, annonça le capitaine au loin.

En effet, ce couloir devenait de plus en plus raide, et une partie du poids de la pierre commençait à retomber sur mes poignets fatigués. Vraiment, cela ne ressemblait pas à un endroit conçu pour le passage d'un être humain. Un chien ou un chat peut-être, mais pas une personne. L'idée qu'il faudrait refaire tout ce chemin en sens inverse, reprendre le sinistre escalier en colimaçon et grimper sur deux niveaux de catacombes, m'épuisait d'avance. Jamais le soleil et l'air ne m'avaient autant manqué et ne m'avaient paru si lointains.

Je sentis enfin qu'une partie de la pierre paraissait sortir du tunnel. La pente était alors très raide, et je pouvais à peine soutenir le poids du bloc qui retombait sans cesse sur moi. Dans un ultime effort, je le poussai de toutes mes forces et la pierre tomba en cognant quelque chose de métallique.

— C'est fini !

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Attendez que je reprenne mon souffle.

Je pris la torche de la main droite, et la dirigeai vers le trou. Comme je ne voyais rien, j'avancai un peu et penchai la tête. Je découvris une salle de la même dimension que celle que nous avions vue dans les catacombes, mais celle-ci était totalement vide. Quatre murs creusés dans la roche avec un plafond bas et un sol bizarre, recouvert d'une plaque de fer. Le plus curieux fut que je ne réagis pas sur le moment au fait que tout était d'une propreté déconcertante, pas plus que je ne m'aperçus que je m'appuyais sur la même pierre que j'avais poussée durant tant de mètres. Sa hauteur correspondait

approximativement à la distance qu'il y avait entre le sol et l'ouverture par laquelle j'émergeais.

En prenant mon souffle comme un sauteur prêt à s'élancer, je fis une contorsion extravagante et atterris dans la salle avec grand bruit ; Farag et le capitaine me suivirent de près. Ce dernier n'avait pas bonne mine. Trop grand, au lieu de marcher à quatre pattes il avait dû ramper comme une couleuvre en tirant son sac de toile. Farag, aussi grand mais plus mince, avait pu se déplacer avec davantage de facilité.

— Un sol très original, fit-il remarquer en tapant du pied par terre.

— Donnez-moi la torche.

— Elle est à vous.

Un fait étrange se produisit alors. À peine le capitaine nous avait-il rejoints qu'on entendit un grincement sonore, comme la douloureuse contorsion de vieilles cordes, suivi du bruit d'un engrenage qui se mettait lentement en marche. Glauser-Röist éclaira toute la salle en tournant à toute vitesse sur lui-même, mais nous ne vîmes rien. Soudain Farag s'écria :

— La pierre ! Regardez la pierre !

Celle-ci, qui m'avait si gentiment précédée, s'élevait du sol, poussée par une sorte de plate-forme qui alla la placer devant la bouche du tunnel. Elle se glissa dedans, disparaissant de nouveau en un clin d'œil.

— Nous sommes enfermés ! m'écriai-je, angoissée.

La pierre allait glisser dans le conduit pour s'arrêter dans le cadre prévu à cet effet et, de l'intérieur, il serait impossible de la faire bouger. Ce cadre n'était pas fait pour sceller l'entrée, me dis-je, mais empêcher toute sortie.

Un autre mécanisme s'était mis en marche. Sur le mur en face de l'ouverture, une dalle de pierre tournait comme une porte sur ses gonds pour découvrir une petite niche de taille humaine qui présentait trois marches, l'une de marbre blanc, l'autre de granit noir et la dernière de porphyre rouge. Au-dessus, gravée sur la roche du fond, l'énorme silhouette d'un ange qui levait les bras dans une attitude de prière. Sur sa tête, dirigée vers le ciel, apparaissait une grande épée. Le relief était coloré. Comme le disait Dante, ses larges habits étaient couleur de cendre ou de terre sèche, sa chair rose pâle et ses cheveux noirs. Des paumes de ses mains qui s'élevaient, implorantes, sortaient, par des trous pratiqués dans la roche, deux bouts de chaîne de même longueur. L'une était indubitablement d'or et l'autre d'argent. Toutes deux, propres et reluisantes, étincelaient sous le rayon de la torche.

— Mais que veut dire tout cela ? demanda Farag en s'approchant.

— Ne bougez pas, professeur !

— Que se passe-t-il ? dit-il en sursautant.

— Vous ne vous souvenez pas des paroles de Dante ?

— Quelles paroles ? Vous avez apporté un exemplaire de *La Divine Comédie*, je suppose ?

Le Roc l'avait déjà sorti de son sac et l'ouvrit à la page correspondante :

— « Aux pieds saints, je me prosternai », lut-il.

— Ah non, on ne va pas recommencer à répéter tous les gestes de Dante, les uns après les autres ! protestai-je.

— L'ange sort alors deux clés, poursuivit le capitaine, et ouvre les serrures en commençant par celle en or. Souvenez-vous, si l'une des deux clés ne marche pas, la porte ne s'ouvre pas.

— Mon Dieu !

— Allons, Ottavia ! m'encouragea Farag. Essaye de t'amuser un peu. Quand même, c'est un très beau rituel.

Il avait en partie raison, je devais le reconnaître. Si nous ne nous étions pas trouvés à plusieurs mètres sous le sol, enterrés dans un sépulcre, toute sortie bouchée, j'aurais peut-être été en mesure d'apprécier cette beauté dont il parlait. Mais l'enfermement m'irritait et je sentais croître une intense sensation de danger.

— Je suppose, continua Farag, que les stavrophilakes ont choisi les trois couleurs alchimiques pour des raisons purement symboliques. À leurs yeux, comme pour tous ceux qui parviennent jusqu'ici, les trois phases du grand œuvre correspondent au processus que le candidat va réaliser dans son chemin vers la vraie Croix et le Paradis terrestre.

— Je ne comprends pas.

— C'est bien simple. Au Moyen Âge, l'alchimie était une science très valorisée, un grand nombre de savants la pratiquaient : Roger Bacon, Raymond Lulle, Arnaud de Villanova, Paracelse... Les alchimistes passaient une bonne partie de leur vie enfermés dans leur laboratoire, entourés de tubes, de cornues, d'alambics et de creusets. Ils cherchaient la pierre philosophale, l'élixir de vie éternelle. (Farag sourit.) Mais, en réalité, l'alchimie était un chemin de perfectionnement intérieur, une espèce de pratique mystique.

— Tu peux être plus concret, Farag ? Nous sommes enfermés dans un tombeau et nous devons sortir d'ici, je te le rappelle.

— Je suis désolé, balbutia-t-il. Tous ceux qui ont étudié l'alchimie, comme Cari Jung par exemple, soutiennent l'idée que c'était un chemin vers la connaissance de soi, un processus de recherche de soi-même qui passait par la dissolution, la solidification et la sublimation, ce qui correspond aux trois œuvres ou échelons alchimiques. Les candidats doivent peut-être traverser un processus similaire de destruction, intégration et perfection, et voilà pourquoi la confrérie utilise un langage symbolique.

— Quoi qu'il en soit, professeur, le coupa le capitaine en

s'avançant vers l'ange gardien, nous sommes dans la position de ces candidats.

Il se plaça devant la figure et inclina la tête jusqu'à toucher la marche avec le front. Une scène d'humilité qui valait le coup d'œil. Je me sentis un peu gênée, mais Farag l'imita tout de suite, et je n'eus pas d'autre choix que de les suivre si je ne voulais pas créer de disputes. Nous nous frappâmes trois fois la poitrine tout en prononçant une sorte de prière de miséricorde pour que la porte s'ouvrit. Mais, évidemment, elle demeura fermée.

— Essayons les clés, dit Farag en se levant et en grimpant les marches impressionnantes.

Il se retrouva nez à nez avec l'ange, mais ses yeux étaient fixés sur les chaînes qui sortaient des mains. Elles étaient épaisses et chacune composée de trois chaînons.

— Essayez en tirant d'abord sur celle en argent, lui conseilla le capitaine.

Le professeur lui obéit. Un nouveau chaînon apparut. Il y en avait quatre dans la main gauche maintenant, et trois dans la droite. Farag prit alors celle en argent, et tira. Un nouveau chaînon apparut, accompagné d'un grincement bien plus sonore que le précédent, sous nos pieds. J'eus la chair de poule bien qu'en apparence rien ne se produisît.

— Tirez encore une fois, insista le Roc. D'abord sur celle en argent.

Soudain, j'eus un doute. Il manquait quelque chose. Nous étions en train d'oublier un détail important. Je compris rapidement que nous n'allions pas pouvoir continuer à jouer longtemps avec les chaînes. Mais je me tus, et Farag répéta l'opération. L'ange avait cinq chaînons dans chaque main.

Soudain, je sentis une chaleur insupportable. Glauser-Röist avait retiré sa veste d'un geste machinal et l'avait jetée par terre. Farag déboutonna le col de sa chemise en soufflant. La chaleur augmentait à une vitesse vertigineuse.

— Il se passe quelque chose de bizarre, dis-je.

— Il fait une chaleur étouffante, confirma Farag.

— Ce n'est pas l'air, murmura le capitaine, perplexe, en regardant par terre. C'est le sol qui se réchauffe !

En effet, la plaque de fer irradiait une très haute température et, sans nos chaussures, nous nous serions brûlé les pieds comme sur une plage de sable en plein été.

— Nous devons nous dépêcher ou nous allons finir par rôtir ! criai-je, horrifiée.

Le capitaine et moi grimpâmes aussitôt sur les marches. Je montai jusqu'à la dernière, à côté de Farag, et regardai l'ange. Une lumière, une étincelle de clarté, se fraya lentement un passage dans mon

cerveau. La solution était là. Elle devait être là. Et Dieu veuille qu'elle se trouvât là, parce que cet endroit menaçait de devenir véritablement infernal. L'ange souriait, aussi énigmatique que la Joconde, et semblait se moquer de notre situation. Avec ses mains levées vers le ciel, il s'amusait... Les mains ! Je devais me concentrer sur les mains. J'examinai avec soin les chaînes. Elles paraissaient tout à fait normales, mais les mains ?

— Que faites-vous, professeur Salina ?

Ces mains étaient étranges. Il manquait l'index à celle de droite. L'ange était mutilé. À quoi cela me faisait-il penser ?

— Regardez le coin, là ! vociféra Farag. Il est rouge vif !

Un rugissement sonore, un vacarme de flammes furieuses, montait de l'étage inférieur jusqu'à nous.

— Il y a un incendie en bas, constata le capitaine avant de me lancer : Alors, que diable faites-vous ?

— L'ange est mutilé, expliquai-je, mon cerveau fonctionnant à toute vitesse pour chercher un lointain souvenir que je n'arrivais pas à retrouver. Il lui manque l'index de la main droite.

— Et alors ?

— Mais vous ne comprenez pas ! criai-je en me tournant vers lui. Il lui manque un doigt, ce ne peut pas être un hasard ! Cela veut forcément dire quelque chose !

— Ottavia a raison, Kaspar, conclut Farag en enlevant sa veste et en continuant à déboutonner sa chemise. Utilisons notre tête. C'est la seule chose qui puisse nous sauver.

— Il lui manque un doigt. Super.

— C'est peut-être une espèce de combinaison, dis-je en réfléchissant à voix haute. Comme pour un coffre-fort. Il faut peut-être mettre un chaînon dans la chaîne d'argent, et neuf dans l'autre. Pour faire dix...

— Vas-y, Ottavia ! Il nous reste peu de temps.

À chaque chaînon que je faisais entrer dans la main de l'ange on entendait un « clac » métallique. Je laissai un chaînon d'argent et tirai sur la chaîne d'or.

— Ottavia ! Les quatre coins du sol sont rouge vif ! me cria Farag.

— Je ne peux pas aller plus vite !

J'avais la tête qui tournait. L'odeur de brûlé m'angoissait.

— Ce n'est pas « un » et « neuf », dit le capitaine. Il faut donc essayer autre chose. Six doigts d'un côté et trois de l'autre, essayez.

Je tirai sur la chaîne comme une possédée. Nous allons mourir, me dis-je. Pour la première fois de toute ma vie, je commençais à croire pour de bon que mon heure avait sonné. Je priais désespérément tout en manœuvrant les chaînons. Mais rien ne se produisit.

Le capitaine, Farag et moi échangeâmes un regard désespéré. Une

flamme surgit du sol. La veste du capitaine avait pris feu. La sueur coulait sur mon corps, mais le pire, c'était le bourdonnement dans les oreilles. Je commençai à enlever mon pull.

— Nous allons manquer d'oxygène, annonça le capitaine d'un ton neutre.

Dans son regard, je lus qu'il savait que la fin approchait.

— Nous devrions prier, dis-je.

— Vous, peut-être, protesta Farag en regardant la veste qui brûlait et en repoussant de son front quelques mèches trempées. Vous avez la consolation de croire que dans peu de temps vous commencerez une autre vie.

Un accès de peur m'envahit soudain.

— Tu n'es pas croyant, Farag ?

— Non, Ottavia, s'excusa-t-il avec un sourire timide, mais ne t'inquiète pas pour moi. Cela fait beaucoup d'années que je me prépare à cet instant.

— Te préparer ! m'écriai-je, scandalisée. La seule chose qu'il te reste à faire, c'est de te tourner vers Dieu et de t'en remettre à Sa miséricorde !

— Je dormirai, c'est tout, dit-il avec toute la tendresse dont il était capable. J'ai eu longtemps peur de la mort, mais je ne me suis pas donné la possibilité de croire en un Dieu pour m'épargner cette peur. Après, j'ai découvert qu'en me couchant chaque nuit, en dormant, je mourais aussi un peu. Le processus est le même. Tu te souviens de la mythologie grecque, les jumeaux Hypnos, le Sommeil, et Thanatos, la Mort, enfants de Nyx, la Nuit... Tu te souviens ?

— Mais enfin, Farag, comment peux-tu blasphémer de cette manière alors que nous sommes sur le point de mourir !

Je n'avais jamais pensé qu'il pouvait ne pas être croyant. Je savais qu'il n'était pas pratiquant mais, de là à ne pas croire en Dieu, il y avait un abîme. Heureusement, je n'avais pas connu beaucoup d'athées dans ma vie. J'étais convaincue que tout le monde, d'une manière ou d'une autre, croyait en Dieu. Et je fus horrifiée en voyant cet idiot risquer sa vie éternelle en disant ces choses horribles au dernier moment.

— Donne-moi ta main, Ottavia, me demanda-t-il en me tendant la sienne, qui tremblait. Si je dois mourir, j'aimerais avoir ta main entre les miennes.

Je la lui donnai, bien sûr. Comment refuser ? Et puis, moi aussi j'avais besoin d'un contact humain, aussi bref fut-il.

— Capitaine, dis-je, voulez-vous que nous priions ?

La chaleur était insupportable, nous manquions d'air, et je ne voyais presque rien à cause des gouttes de sueur qui coulaient sur mes yeux, mais aussi parce que j'étais à moitié inconsciente. Une douce

torpeur m'envahit, me laissant sans forces. Le sol, cette froide plaque de fer qui nous avait reçus à notre arrivée, s'était transformé en un lac de feu aveuglant. Tout était orange et rouge incandescent, même nous.

— Bien sûr, commencez et je vous suivrai.

Ce fut à cet instant précis que je compris ! C'était pourtant si simple ! Il m'avait suffi de jeter un dernier coup d'œil sur nos mains entrelacées, trempées de sueur, brillantes sous la lumière rougeoyante, pour que me revienne un souvenir d'enfance, un jeu, un truc que mon frère Cesare m'avait appris quand j'étais petite pour mémoriser les tables de multiplication. Pour la table de 9, il suffisait d'étendre les deux mains, de compter à partir du petit doigt de la main gauche jusqu'à arriver au multiple et de plier ce doigt. Le nombre de doigts restant à gauche était le premier chiffre du résultat et celui de la droite, le second.

Je lâchai Farag qui n'ouvrit pas les yeux, et retournai me placer devant l'ange. Je faillis perdre l'équilibre, mais l'espoir me soutenait maintenant. Ce n'était pas six et trois chaînons que je devais lâcher, mais soixante-trois ! Or, comme cette combinaison ne pouvait se marquer dans cette espèce de coffre-fort, il fallait procéder autrement. Soixante-trois était le produit, le résultat de la multiplication de deux chiffres, comme le truc de Cesare. La solution était si facile à trouver, « neuf » et « sept » parce que $9 \times 7 = 63$. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Je lâchai un cri de joie. Et commençai à tirer sur la chaîne. Il est certain que je délirais, que mon esprit souffrait d'une euphorie due au manque d'oxygène, mais cette euphorie m'avait permis de trouver la solution. Sept et neuf. Ce fut en effet la bonne combinaison. Les chaînons mouillés glissaient entre mes mains, mais une espèce de folie, d'extase hallucinée s'empara de moi, m'obligeant à essayer encore une fois, de toutes mes forces, jusqu'à y parvenir. Je sus que Dieu m'aidait, je sentis Son souffle sur moi, et quand j'eus fini, quand la pierre portant la silhouette de l'ange s'enfonça lentement dans la terre, s'ouvrant sur un couloir frais et arrêtant l'incendie du souterrain, une voix païenne me souffla qu'en réalité mon instinct de survie venait de me sauver.

Nous quittâmes cette salle en rampant, en avalant des gorgées d'un air qui devait être rance, mais qui nous parut d'une douceur exquise. Sans le faire exprès, nous avons suivi le dernier conseil que l'ange avait donné à Dante : « Entrez, mais je vous avertis que celui qui regarde en arrière doit sortir ! » Aucun de nous ne se retourna et la dalle de pierre se referma dans notre dos.

Le chemin était large et aéré maintenant. Un long couloir, avec des marches parfois pour rattraper le dénivelé, nous rapprochait de la surface. Nous étions épuisés, endoloris ; la tension subie nous avait laissés exténués. Farag toussait à s'en déchirer les poumons. Le

capitaine s'appuyait contre le mur et marchait d'un pas hésitant. De mon côté, je n'avais qu'une envie, sortir de là, voir le ciel de nouveau, sentir le soleil sur mon visage. Nous étions incapables de prononcer la moindre parole. Et nous avancions en silence, comme les survivants d'une catastrophe.

Enfin, au bout d'une heure et demie environ, Glauser-Röist put éteindre sa torche électrique. La lumière qui filtrait par les petites ouvertures était suffisante pour avancer sans danger. La sortie ne devait plus être très loin. Pourtant, peu de temps après, au lieu d'arriver à l'air libre, nous débarquâmes sur une petite place ronde, de la taille de ma chambre de Rome ; ses murs étaient recouverts d'une très longue inscription en lettres grecques gravées dans la pierre. À première vue, cela ressemblait à une prière.

— Tu as vu, Ottavia ? s'exclama Farag dont la toux semblait s'être calmée.

— Il faut la copier et la traduire, dis-je en soupirant. C'est peut-être une inscription ordinaire, ou bien un texte des stavrophilakes adressé à ceux qui réussissent l'épreuve de l'entrée du Purgatoire.

— Cela commence ici, dit-il en montrant l'endroit d'un geste de la main.

Le capitaine, qui avait perdu de sa superbe et ne paraissait plus invincible, se laissa tomber par terre en appuyant le dos contre l'épigraphe et sortit une gourde d'eau de son sac.

— Vous en voulez ?

Et comment ! Nous vidâmes le contenu en quelques secondes.

Sans prendre le temps de récupérer, Farag se planta à côté de moi, face au début du texte, et l'éclaira avec la torche :

Πασαν χαραν ηγησασθε, αδελφοι μου, οταν πειρασμοις περιπεσητε ποικιλοις, γινωσκοντες οτι το δοκιμιον υμων της πιστεως κατεργαζεται υπομονην.

— Πασαν χαραν ηγησασθε, αδελφοι... « Tenez, mes frères », traduisit Farag après avoir lu le texte à voix haute dans un grec très correct. Mais de quoi s'agit-il ? s'étonna-t-il.

Le capitaine sortit un carnet et un stylo de son sac et les lui tendit pour qu'il note.

— « Tenez pour une joie suprême, mes frères, repris-je en utilisant mon index pour suivre le texte sur le mur, d'être en butte à toutes sortes d'épreuves. Vous le savez : bien éprouvée, votre foi produit la constance. »

— Très bien, se moqua le capitaine sans bouger de sa place, je considérerais donc comme un motif de joie le fait d'avoir frôlé la mort de si près.

— « Mais que la constance s'accompagne d'une œuvre parfaite afin que vous soyez parfaits, irréprochables, ne laissant rien à désirer », poursuivis-je. Attendez... Je connais ce texte !

— Ah ? ce n'est pas un message des stavrophilakes ? dit Farag, déçu.

— C'est dans le Nouveau Testament, le début de l'Épître de saint Jacques. Cela fait partie des salutations qu'il adresse aux douze tribus de la Dispersion.

— L'apôtre Jacques ?

— Non, non, pas du tout. L'auteur de ce message, bien qu'il dise s'appeler Iacobus, traduction grecque du prénom Jacques, ne s'identifie à aucun moment à l'apôtre ; d'ailleurs, comme tu peux le constater, il emploie une langue trop cultivée et correcte pour que l'apôtre ait pu la connaître.

— Alors, ce sont les stavrophilakes ou pas ?

— Mais oui, professeur, le rassura Glauser-Röist. D'après ce que vous avez lu, on peut en déduire sans grand risque d'erreur que les gardiens de la Croix utilisent les paroles sacrées de la Bible pour composer leurs messages.

— « Si la sagesse vous manque, continuai-je à lire, demandez à Dieu, Il donne à tous en abondance, sans reproches, et elle lui sera donnée. »

— Moi, dit Boswell, je traduirais plutôt cette phrase par : « Si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu – Il donne à tous généreusement sans récriminer, et elle lui sera donnée. »

Je poussai un soupir en m'armant de patience.

— Je ne vois pas la différence, fit remarquer le capitaine.

— Il n'y en a pas.

— Très bien, dit Farag en faisant un geste de désintérêt, je reconnais que je suis un peu baroque dans mes traductions.

— Un peu ? me moquai-je.

— Ou, selon la façon dont on voit les choses, on pourrait aussi dire assez exact.

Je fus sur le point de lui rétorquer qu'avec ses lunettes teintées il lui était impossible d'être exact, mais je me retins, car il avait pris l'initiative de copier le texte alors que cette tâche ne m'amusait pas du tout.

— Nous nous éloignons du sujet, s'aventura Glauser-Röist. Les experts pourraient-ils se concentrer sur le fond et non la forme, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, capitaine, dis-je regardant Farag par-dessus mon épaule. « Mais qu'il demande avec foi, sans hésitation, car celui qui hésite ressemble au flot de la mer que le vent soulève et agite. Qu'il ne s' imagine pas, cet homme-là, recevoir quoi que ce soit du Seigneur.

C'est un indécis, un inconstant dans toutes ses voies. »

— Plus qu'*indécis*, je dirais *homme à l'âme partagée*.

— Professeur !

— Très bien, je me tais.

— « Que le frère d'humble condition se glorifie de son exaltation et le riche de son humiliation. » (J'arrivais à la fin de ce long paragraphe.) « Heureux homme celui qui supporte l'épreuve, sa valeur une fois reconnue, il recevra la couronne¹⁴... »

— La couronne qu'ils graveront sur notre peau par-dessus la première croix, murmura Glauser-Röist.

— Franchement, l'épreuve d'entrée dans le Purgatoire n'a pas été simple, et pourtant nous n'avons aucune marque sur le corps, dit Farag en voulant écarter le cauchemar de futures scarifications.

— Ce n'est rien en comparaison de ce qui nous attend. Pour l'instant nous avons juste demandé la permission d'entrer.

— En effet, dis-je en baissant les yeux sur les dernières lignes. Il ne me reste plus que deux phrases :

και ουτως εις την Ρωμην ηλθαμεν.

— « Et, là-dessus, nous nous dirigeons vers Rome », traduisit le professeur.

— Il fallait s'y attendre, expliqua le capitaine. La première corniche du Purgatoire de Dante est celle des vaniteux, et l'expiation de ce péché devait se faire dans une ville célèbre pour son manque d'humilité, c'est-à-dire Rome.

— Alors, nous allons rentrer chez nous, dis-je, toute contente.

— Si nous parvenons à sortir d'ici, mais pas pour très longtemps, professeur Salina.

— Nous n'avons pas encore terminé, repris-je en me retournant vers le mur. Il manque la dernière ligne : « Le temple de Marie est admirablement orné. »

— Ce ne peut être dans la Bible, précisa Farag en se frottant les tempes. Je ne me souviens d'aucun passage où l'on parle d'un tel lieu.

— Je suis presque certaine qu'il s'agit d'un extrait de l'Évangile de Luc, légèrement modifié. Mais je suppose qu'ils nous donnent une piste.

— Nous l'étudierons à notre retour au Vatican, déclara le capitaine.

— Oui, c'est de Luc, j'en suis sûre, dis-je, fière de ma bonne mémoire. Je ne saurais dire quel chapitre ni quel verset, mais c'est au moment où Jésus prédit la destruction du Temple et les futures persécutions des chrétiens.

— En fait, quand Luc écrivit ces prophéties qu'il mit dans la

bouche de Jésus, c'est-à-dire entre les années 80 et 90 de notre ère, ces événements s'étaient déjà produits. Jésus ne prédit rien du tout.

Je le regardai froidement.

— Cela ne me paraît pas un commentaire approprié, Farag.

— Je suis désolé, Ottavia, je pensais que tu le savais.

— Je le savais, répondis-je, fâchée, mais pourquoi le rappeler ?

— Eh bien... J'ai toujours pensé qu'il est bon de connaître la vérité.

Le capitaine, sans entrer dans notre discussion, se leva, prit son sac, l'accrocha à son épaule et s'avança dans le couloir qui conduisait vers la sortie.

— Si la vérité blesse, Farag, répliquai-je, pleine de rage, en pensant à Ferma, Margherita, Valeria et tant d'autres, il n'est pas utile de la connaître.

— Nos opinions divergent sur ce point, Ottavia. La vérité est toujours préférable au mensonge.

— Même si elle offense ?

— Cela dépend de chacun. Il y a certains malades à qui l'on ne peut dire la nature de leur mal, et d'autres pourtant qui exigent d'en connaître l'étendue. (Il me regarda fixement.) Je croyais que tu faisais partie de ces gens.

— Professeurs, la sortie ! cria le capitaine qui s'était éloigné.

— Suivons-le si nous ne voulons pas rester ici pour toujours ! m'exclamai-je en m'élançant dans le couloir.

Nous remontâmes à la surface à travers un puits à sec situé au milieu de monts sauvages. Il commençait à faire nuit, le froid tombait et nous n'avions pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvions. Nous marchâmes pendant deux heures en suivant le cours d'une rivière qui coulait dans un étroit canyon, pour tomber enfin sur un chemin rural qui nous conduisit à une maison privée dont l'aimable propriétaire, habitué à recevoir des randonneurs égarés, nous informa que nous nous trouvions dans le val d'Anapo, à quelque dix kilomètres de Syracuse, et que nous venions de parcourir les monts Iblei. Peu de temps après, un véhicule de l'archevêché vint nous chercher et nous ramena à la civilisation. Nous ne pouvions rien raconter à Son Excellence, aussi, après un dîner frugal, nous prîmes nos bagages et partîmes à toute vitesse pour l'aéroport de Fontanarossa, à cinquante kilomètres, prendre le premier vol en direction de Rome.

Je me souviens que dans l'avion, tandis que nous attachions nos ceintures, je pensai soudain au sacristain de Sainte-Lucie, en me demandant ce qu'on lui avait raconté pour le tranquilliser. Je voulus en parler avec le capitaine mais, en me tournant vers lui, découvris qu'il était déjà profondément endormi.

Quand j'ouvris les yeux le lendemain, bien avant l'aube, je me sentis comme ces voyageurs en plein décalage horaire qui, sans bien comprendre le phénomène, perdent un jour de leur vie à cause de la rotation de la Terre. Bien qu'allongée sur le lit de la chambre de la Domus, je me sentais si fatiguée que j'avais l'impression de ne pas avoir dormi du tout. Dans le silence, en observant les silhouettes que la faible lumière de la rue dessinait sur les murs autour de moi, je me demandai encore dans quel pétrin je m'étais fourrée, ce qui se passait, et pourquoi ma vie semblait se déconstruire de cette manière : j'avais été sur le point de mourir quelques heures plus tôt à peine, dans les profondeurs de la terre. Le décès de mon père et celui de mon frère paraissaient un souvenir lointain et, comme si cela ne suffisait pas, je n'avais pas renouvelé mes vœux.

Comment pouvais-je tout assimiler en vivant à ce rythme trépidant, auquel je n'étais pas du tout habituée ? Les jours, les semaines passaient, et chaque fois j'étais de moins en moins consciente de mes obligations en tant que religieuse et responsable du laboratoire de restauration et paléographie des Archives secrètes. Je savais que je ne devais pas m'inquiéter pour les vœux, car les cas de force majeure comme le mien étaient inclus dans les statuts de mon ordre, et il suffisait que je signe la demande dès que je le pourrais pour que mes vœux se renouvellent automatiquement *in pectore*. J'avais beau être certaine que mon ordre me dispenserait de tout, comme le Vatican parce que j'accomplissais un travail d'une importance vitale pour l'Église, cela ne me dispensait pas, moi, pour autant. Et Dieu, me dispenserait-Il... ?

À un moment, tandis que je changeais de position dans mon lit et refermais les yeux pour essayer de retrouver le sommeil, je me dis que ce que j'avais sans doute de mieux à faire, c'était de cesser de me poser toutes ces questions et de laisser les événements me conduire, mais mes paupières refusèrent de se fermer. Une voix intérieure m'accusa d'agir comme une lâche, en me plaignant sans cesse de tout, en me cachant derrière de fausses peurs et des remords.

Pourquoi, au lieu de me charger de culpabilité, activité qui apparemment m'enchantait, ne me décidais-je pas à profiter de ce que

la vie m'offrait ? J'avais toujours envié à mon frère Pierantonio son existence aventureuse, son travail, sa charge en Terre sainte, ses fouilles archéologiques... Et aujourd'hui, alors que je participais pleinement à une entreprise similaire, au lieu de dévoiler au grand jour mon caractère fort et courageux, je m'abritais derrière mes peurs comme derrière un voile. Pauvre Ottavia ! toute une vie passée entre les livres et les prières, à étudier, à essayer de montrer sa compétence, entre des manuscrits anciens, des rouleaux et des parchemins, et quand Dieu décidait de la sortir des quatre murs de son bureau et de l'arracher pour un temps à ses études et ses enquêtes, elle tremblait et se plaignait comme une petite fille pusillanime !

Si je voulais continuer à enquêter sur les vols des fragments de la Croix avec Farag et le capitaine Glauser-Röist, je devais changer d'attitude, et me comporter comme la personne privilégiée que j'étais. Je devais me montrer plus animée, plus décidée, laisser de côté les lamentations et les protestations. Farag n'avait-il pas tout perdu sans se plaindre ? Sa maison, sa famille, son pays, son travail au musée d'Alexandrie... En Italie, il ne pouvait compter que sur la chambre de la Domus, et le subside temporaire et parcimonieux que lui avait octroyé le secrétaire d'État à la demande du capitaine. Il était tout à fait disposé pourtant à risquer sa vie pour éclaircir un mystère qui, non content de se prolonger depuis plusieurs siècles, agitait actuellement toutes les Églises chrétiennes... Alors même qu'il était athée ! me rappelai-je avec toujours autant de surprise.

Non, pas athée, me dis-je en allumant la lampe de la petite table de chevet pour me lever. Personne ne l'est, même si beaucoup s'en vantent. Tout le monde croit en Dieu d'une manière ou d'une autre, du moins c'est ce que l'on m'avait appris à penser. Farag aussi devait croire en Lui, à sa manière, malgré ses dénégations. À moins que cette opinion si propre aux croyants ne fut qu'une preuve de plus d'intolérance et de sentiment de toute-puissance. Peut-être y avait-il en effet des gens qui ne croient pas en Dieu, aussi étrange que cela pût paraître.

Je lâchai un petit cri terrifié quand je voulus sortir les jambes du lit. J'avais l'impression qu'on m'avait planté des aiguilles dans tout le corps, des épines, des pinces, toute une batterie imaginable de choses piquantes. L'aventure de la veille dans les catacombes de Sainte-Lucie m'avait laissée le corps courbaturé et endolori pour un certain temps. Au lieu de me plaindre, je devais me souvenir avec orgueil de ce qui s'était passé à Syracuse, me sentir satisfaite d'avoir résolu l'énigme et d'être sortie en vie de ce trou. Selon toute vraisemblance, d'autres candidats avaient dû mourir à cet endroit, et... Mais, et leurs restes ? me demandai-je à voix haute.

— Je suis certain qu'il y a des stavrophilakes à Syracuse, affirma le capitaine quelques heures plus tard, alors que nous nous retrouvions, pour la première fois depuis la semaine précédente, dans mon bureau de l'Hypogée.

— Appelez l'archevêché et demandez des renseignements sur le sacristain de l'église, proposa Farag.

— Le sacristain ? s'étonna-t-il.

— Oui, je suis d'accord avec Farag, moi aussi je crois qu'il a quelque chose à voir avec la confrérie, affirmai-je. Une intuition.

— Mais pour quelle raison voulez-vous que j'appelle ? On va me dire que c'est un homme bien qui, depuis plusieurs années, s'occupe avec générosité de Sainte-Lucie. Alors, si vous n'avez pas de meilleure idée, je propose qu'on laisse tomber.

— Mais je suis certaine qu'il est chargé de garder le lieu de l'épreuve, de le maintenir en état et d'éliminer les restes de ceux qui échouent. Vous ne vous souvenez pas comme les chaînes brillaient ?

— Même si c'était le cas, répliqua le capitaine d'un ton sarcastique, vous croyez vraiment qu'il nous confesserait sa condition de stavrophilake si nous le lui demandions ? Imaginons qu'on obtienne que la police l'arrête bien qu'il n'ait commis aucun délit, et qu'il soit l'ancien et respectable sacristain de l'église dédiée à sainte Lucie, patronne de Syracuse. On lui demande de se déshabiller pour voir s'il y a des scarifications sur son corps. Bien sûr, il refuse. Nous pouvons alors exiger un mandat pour l'y obliger, mais là, une fois le sacristain mis à nu dans le commissariat, surprise ! aucune marque sur son corps. Il est bien celui qu'il prétend être. Alors, il demande des réparations et nous dénonce, ce qui bien sûr retombera sur le Vatican et fera un scandale dont la presse se réglera !

— En fait, lança Farag pour calmer le capitaine, si le sacristain est un stavrophilake, j'imagine qu'il se charge non seulement des tâches qu'Ottavia a mentionnées, mais qu'il risque aussi de prévenir la confrérie que des candidats ont commencé les épreuves d'initiation.

— C'est une possibilité, en effet, dit le capitaine. Nous devons surveiller nos arrières, ici, à Rome.

— En parlant de Rome, repris-je sous leurs regards surpris, je pense que nous devrions prendre en considération l'idée que nous pouvons mourir au cours de ces épreuves. Il n'est pas question d'avoir peur ou de reculer, mais il est préférable que les choses soient bien claires avant de poursuivre.

Le capitaine et Boswell se regardèrent avant de se tourner vers moi :

— Je croyais cette question résolue, professeur Salina.

— Comment ça ?

— Nous n'allons pas mourir, Ottavia, déclara d'un ton très décidé

Farag en remontant ses lunettes. Personne ne dit que ce ne sera pas dangereux, mais...

— Mais... aussi dangereux que cela puisse être, continua le Roc, je ne vois pas pourquoi nous échouerions à des épreuves que des centaines de stavrophilakes ont remportées avec succès depuis des siècles.

— Non, je ne dis pas qu'on va mourir à coup sûr. Mais c'est une éventualité et nous ne devons pas l'oublier.

— Nous en sommes tous conscients, Son Éminence le cardinal Sodano et Sa Sainteté le pape compris. Mais personne ne nous oblige à le faire. Si vous ne vous sentez pas capable de continuer, je le comprendrai très bien. Pour une femme...

— Et voilà, ça recommence ! m'exclamai-je, indignée.

Farag commença à rire sous cape.

— On peut savoir ce qui te fait rire ?

— Je ris parce que maintenant tu vas vouloir être la première à passer les épreuves.

— Et alors ?

— Rien, lâcha-t-il en éclatant de rire.

Le plus étrange, c'est qu'avant que je n'aie eu le temps de réagir, un autre éclat de rire tonitruant résonna dans le laboratoire. Je n'en croyais pas mes oreilles : Farag et le capitaine étaient tous les deux pris d'un fou rire incontrôlable. Que pouvais-je faire, à part les tuer ? Je poussai un soupir et souris d'un air résigné. S'ils étaient prêts à aller au bout de cette aventure, je me promis de les devancer de deux pas.

La question était réglée. Il fallait juste se remettre au travail.

— Nous devrions commencer à étudier l'inscription grecque, suggérai-je d'un ton patient, en appuyant les coudes sur la table.

— Oui, oui, marmonna Boswell en séchant ses larmes.

— Très bonne idée, articula le capitaine entre deux hoquets.

Il était agréable de découvrir que cet homme aussi savait rire.

— Bien, si tu es en état de le faire, lis-nous tes notes, Farag.

— Un instant, dit-il en me regardant affectueusement.

Il sortit un carnet d'une des énormes poches de sa veste, toussa, repoussa des mèches de cheveux de son front, remonta ses lunettes sur son nez, prit une inspiration, trouva ce qu'il cherchait et commença à lire :

— « Tenez pour une joie suprême, mes frères, d'être en butte à toutes sortes d'épreuves. Vous le savez, bien éprouvée votre foi produit de la constance ; mais que la constance s'accompagne d'une œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits, irréprochables, ne laissant rien à désirer. Si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, Il donne à tous généreusement sans récriminer – et

elle lui sera donnée. Mais qu'il demande avec foi, sans hésitation. Car celui qui hésite ressemble au flot de la mer que le vent soulève et agite, qu'il ne s'imagine pas, un tel homme, recevoir quoi que ce soit du Seigneur, homme à l'âme partagée, inconstant dans toutes ses voies. »

— Ce n'est pas tout à fait ma traduction, protestai-je.

— C'est la mienne, en fait. Comme c'est moi qui prenais les notes..., indiqua-t-il d'un ton satisfait. « Que le frère d'humble condition se glorifie de son exaltation et le riche de son humiliation. Heureux homme celui qui supporte l'épreuve. Sa valeur une fois reconnue, il recevra la couronne. » Il y a ensuite la phrase sur Rome, qui, comme l'a dit le capitaine, est la piste qui indique la ville de la première épreuve du Purgatoire, et une autre sur le temple de Marie.

— Qui est bellement orné, dis-je. Il s'agit donc d'une très belle église consacrée à la Vierge. C'est la seule clé dont nous disposions pour localiser l'endroit, et une clé assez pauvre. À mon avis, la solution n'est pas la phrase, mais se trouve dans la phrase.

— À Rome, toutes les églises consacrées à Marie sont belles, n'est-ce pas ?

— Seulement celles-là, professeur ? dit le capitaine d'un ton ironique. Voyons, à Rome toutes les églises sont belles.

Sans m'en apercevoir, et sans motif apparent, je m'étais mise debout, la main droite levée. Mon esprit vagabondait sur le texte de l'épître.

— Que disait exactement le texte grec, Farag ? Tu l'as recopié ?

Il me regarda, les sourcils froncés, remarquant ma main qui semblait mystérieusement suspendue à un câble invisible.

— Tu as une crampe au bras ?

— Tu as copié le texte, Farag ? L'original, tu l'as ?

— Non, Ottavia, mais je m'en souviens de manière approximative.

— Cela ne me sert à rien ! m'exclamai-je en baissant la main vers la poche de ma blouse blanche que je continuais à porter par habitude – elle était si liée à mon travail. Je dois savoir la façon précise dont étaient écrits les mots « admirablement ornée ». Était-ce *kalós kekósmetai* ?

— Voyons... Laisse-moi réfléchir. Oui, j'en suis sûr, c'était : « Le temple de la très sainte est bellement orné. » *Panagias*, la toute sainte ou très sainte, est la dénomination grecque utilisée pour désigner la Vierge.

— Naturellement ! proclamai-je, enthousiaste. *Kekósmetai* ! Sainte-Marie in Cosmedin !

Le capitaine me regardait d'un air abasourdi. Farag sourit.

— C'est incroyable, il existe un temple à Rome qui porte un nom grec ? Sainte-Marie la Belle... Je croyais que tout était en italien ou en

latin.

— Incroyable, c'est peu dire, murmurai-je en marchant de long en large. Parce qu'il se trouve que c'est une de mes églises préférées. Je n'y vais pas aussi souvent que je le voudrais, mais c'est le seul endroit dans tout Rome où l'on célèbre les offices religieux en grec.

— Je ne crois pas y être jamais allé, dit le Roc.

— Vous n'avez jamais mis votre main dans la « Bouche de la Vérité », capitaine ? lui demandai-je. Vous savez, cette horrible effigie qui, selon la légende, mord les doigts des menteurs.

— Ah ! oui, bien sûr. C'est vraiment un lieu à visiter.

— Cette bouche est incluse dans le porche de Sainte-Marie in Cosmedin. Des touristes venus de partout dans le monde arrivent en autocar, font la queue, se placent devant la statue, glissent leur main dans sa bouche, prennent la photo de rigueur, et repartent sans entrer dans l'église. Personne ne la visite, personne ne sait qu'elle existe, et pourtant c'est une des plus belles de Rome.

— Mais comment êtes-vous sûre qu'il s'agit bien de cette église ? Il y en a des centaines dans la ville qui peuvent être qualifiées de belles.

— Vous vous trompez, capitaine, il ne s'agit pas seulement de sa beauté, répondis-je en m'arrêtant devant lui, bien qu'elle soit réellement magnifique, ni de son embellissement par les Grecs byzantins qui arrivèrent à Rome au VIII^e siècle, fuyant la querelle des Iconoclastes. Mais la phrase de l'inscription des catacombes l'indique clairement : *kalós kekósmetai, kekósmetai*, Cosmedin. Vous comprenez ?

— Il ne peut pas, me reprocha Farag. Je vais vous expliquer, capitaine. Cosmedin dérive du grec *kosmidion*, qui signifie orné, décoré, beau... Le terme « cosmétique » vient aussi de ce mot. *Kekósmetai* est la forme passive du verbe de la phrase. Si on lui enlève la reduplication *ke*, dont la seule fonction est de distinguer le parfait des autres temps, il reste *kósmetai* qui, comme vous le voyez, partage la racine de *kosmidion* et de Cosmedin.

— Sainte-Marie in Cosmedin est le lieu indiqué par les stavrophilakes, affirmai-je, très sûre de moi. Il suffit de nous y rendre pour nous en assurer.

— Nous devrions relire auparavant les notes sur la première corniche du Purgatoire de Dante, dit Farag en prenant mon exemplaire de *La Divine Comédie* qui se trouvait sur la table.

Je retirai ma blouse.

— Très bien. Pendant ce temps, je vais m'occuper de choses urgentes.

— Il ne peut rien y avoir de plus urgent, me dit le capitaine. Nous nous rendrons à l'église cet après-midi.

— Ottavia, tu t'échappes toujours quand il faut lire Dante.

J'accrochai ma blouse à sa place habituelle et je me retournai pour

les regarder :

— Si je dois encore une fois ramper par terre, descendre des escaliers couverts de poussière ou parcourir des catacombes inexplorees, il me faut des vêtements adaptés.

— Tu vas faire les magasins ? s'étonna Farag.

J'ouvris la porte et sortis dans le couloir :

— En fait, je vais juste m'acheter un pantalon.

Jamais je ne serais allée à Sainte-Marie in Cosmedin sans lire le chant X du « Purgatoire », mais les magasins fermaient à l'heure du déjeuner et il ne me restait pas beaucoup de temps pour acheter ce dont j'avais besoin. Je voulais également téléphoner chez moi pour prendre des nouvelles de ma mère, et pour cela j'avais besoin d'un peu de tranquillité.

Quand je retournai au bureau, on m'apprit que Farag et le capitaine étaient allés déjeuner au restaurant de la Domus. Je me fis apporter un sandwich de la cafétéria réservée au personnel, et m'enfermai dans mon bureau pour lire tranquillement la chronique des tortures que nous allions devoir endurer cet après-midi. Je ne cessais de penser à cette astuce de la table de multiplication qui nous avait permis de résoudre l'énigme de l'entrée du Purgatoire. Je me revoyais, âgée de six ou sept ans, assise à la table de la cuisine en train de faire mes devoirs, avec Cesare à mes côtés m'expliquant cette astuce. Comment un simple jeu d'enfants pouvait-il servir à résoudre le secret d'une épreuve initiatique millénaire ? Il ne pouvait y avoir que deux explications : un, ce que l'on considérait il y a des siècles comme le summum de la science était maintenant réduit au niveau des études primaires ; deux, plus inédite et difficile à accepter, la sagesse des Anciens pouvait traverser les siècles, cachée derrière certaines coutumes populaires : contes, jeux enfantins, légendes, traditions. Pour la découvrir, il fallait juste changer notre façon de regarder le monde, me dis-je, accepter que nos yeux et nos oreilles ne soient que de pauvres récepteurs de la réalité qui nous entoure, ouvrir notre esprit et laisser de côté les préjugés. Tel était le processus surprenant que j'avais commencé sans très bien savoir dans quel but.

Je ne lisais plus le texte de Dante avec la même indifférence. Je savais maintenant que ses paroles cachaient un sens plus profond que celui qu'elles semblaient avoir. Dante Alighieri s'était trouvé lui aussi devant l'image de l'ange gardien dans les catacombes de Syracuse et avait tiré les mêmes chaînes que celles que j'avais tenues entre mes mains. Ce fait me donnait un sentiment de familiarité avec le grand auteur florentin. Je ne cessais de m'étonner qu'il ait osé écrire « Le Purgatoire » en sachant parfaitement que les stavrophilakes ne pourraient jamais le lui pardonner. Cet acte d'audace était peut-être à la mesure de son ambition littéraire, si grande que les conséquences

lui importaient peu. Il avait peut-être eu besoin de prouver qu'il était un nouveau Virgile, de recevoir cette couronne de laurier, prix des poètes, qui ornait tous ses portraits et qui, selon ses propres paroles, était la seule chose qu'il eût convoitée vraiment. Dante avait l'irrésistible désir de passer à la postérité comme le plus grand écrivain de toute l'Histoire, et il le manifesta à plusieurs reprises. Cela dut lui être très pénible de voir le temps passer, année après année, sans atteindre ses rêves. De la même façon que Faust des siècles plus tard, il dut certainement considérer que cela valait la peine de vendre son âme au Diable en échange de la gloire. Ses rêves s'accomplirent, bien qu'il le payât de sa propre vie.

Le chant X commence avec Dante et son maître Virgile passant enfin le seuil du Purgatoire. En entendant la porte se refermer derrière eux, sans pouvoir se retourner, ils comprennent qu'il n'y a pas de chemin de retour. La purification du Florentin, son propre processus d'expiation intérieure, débute alors. Il a visité l'Enfer et vu les châtiments infligés aux éternels condamnés dans les neuf cercles. On lui demande maintenant de se purifier de ses péchés pour pouvoir accéder, totalement rénové, au royaume céleste où l'attend sa Béatrice bien-aimée qui, selon Glauser-Röist, n'était rien d'autre que la représentation de la sagesse et de la connaissance suprême.

*Nous montions par un rocher fendu
qui vacillait d'un bord à l'autre
comme l'onde qui fuit et se rapproche.
« Il faut user ici d'habileté,
commença mon guide, et côtoyer
chaque fois la paroi qui s'écarte. »*

Mon Dieu, une roche mobile ! Je faillis m'étrangler avec le bout de pain que j'avais dans la bouche. Heureusement que j'avais trouvé un joli pantalon gris perle ! J'étais contente parce qu'il ne m'avait pas coûté cher et m'allait très bien. Cachée dans la cabine d'essayage du magasin, toute seule face à la glace, je découvris qu'il me donnait un aspect juvénile que je n'avais jamais eu. Je regrettai ces règles ridicules qui m'empêchaient de porter un pantalon et je décidai de les ignorer sans remords. Je me souvins de la célèbre religieuse américaine, Mary Dominic Ramaccioti, fondatrice de la résidence romaine Girl's Village, qui avait obtenu une autorisation spéciale du pape Pie XII pour porter des manteaux de fourrure, se faire une permanente, utiliser des produits de beauté, fréquenter l'Opéra et s'habiller avec élégance. Je n'en demandais pas tant. Il me suffisait d'un simple pantalon que, d'ailleurs, j'avais gardé sur moi en sortant du magasin.

Après de nombreuses difficultés, Dante et Virgile arrivent enfin à la première corniche, le premier cercle du Purgatoire.

*Depuis le bord qui confine au vide
au pied du haut rivage qui monte encore
on compterait trois fois un corps humain ;
et autant que mes yeux pouvaient voler
et sur le flanc gauche et sur le flanc droit,
telle me semblait cette corniche.*

Tout de suite, Virgile oblige son compagnon à se promener pour observer l'étrange foule d'âmes qui avance vers eux d'un pas lent et pénible :

*Je commençai : « Maître, ce que je vois
venir vers nous, on ne dirait pas des personnes ;
je ne sais pas ce que c'est tant ma vue s'égare. »
Et lui à moi : « La nature accablante
de leur tourment les aplatit à terre ;
mes yeux en ont été d'abord déconcertés.
Mais regarde-les bien, et débrouille
du regard ce qui vient sous ces pierres ;
djà tu peux voir comme ils se frappent. »*

Le poète décrit les âmes des vaniteux écrasées par le poids d'énormes pierres qui servent à les humilier afin qu'ils expient les vanités du monde. Ils avancent péniblement par la corniche étroite, les genoux collés à la poitrine et les visages défaits par la fatigue, tout en récitant une étrange version du *Pater noster* adaptée à leur situation : « Notre Père qui êtes aux Cieux, non circonscrit en eux... » Ainsi commence le chant XI. Dante, horrifié par leurs souffrances, leur souhaite un rapide passage par le Purgatoire pour qu'ils puissent atteindre bientôt les « sphères étoilées ». Virgile, de son côté, toujours plus pratique, demande à ces âmes de leur indiquer le chemin de la deuxième corniche.

*Mais quelqu'un dit : « Venez vers la droite avec nous
sur le bord et vous trouverez le passage
par où peut monter un vivant. »*

En chemin, de même que dans l'Antipurgatoire, ils ont de nombreuses conversations avec de vieux amis de Dante ou des personnages célèbres, qui les mettent en garde contre l'orgueil et la vanité, comme s'ils devinaient que c'est sur cette corniche que

pourrait se retrouver le poète s'il ne se purifiait pas à temps. Enfin, après de longues marches et conversations, commence un nouveau chant au début duquel Virgile exhorte le Florentin à laisser les âmes en paix pour se concentrer sur la montée :

*Quand il me dit : « Regarde vers le sol,
car il te conviendra, pour assurer ta route,
de voir le lit où tu mets les pieds. »*

Dante, obéissant, regarde le sentier ; il est recouvert de merveilleuses images gravées. Suit alors une longue scène, de douze tercets environ, dans laquelle sont décrites avec force détails les scènes représentées : Lucifer qui tombe du Ciel comme un éclair ; Briarée, agonisant après s'être soulevé contre les dieux de l'Olympe ; Nemrod, devenu fou en voyant la fin de sa belle tour de Babel ; Saül se suicidant après la défaite de Gelboé... De nombreux exemples légendaires, bibliques ou historiques, d'orgueil châtié. Tandis qu'il marche complètement penché en avant pour ne perdre aucun détail, le poète florentin se demande, admiratif, quel artiste a pu créer de manière aussi magistrale ces ombres et ces traits.

Heureusement, me dis-je, rassurée, que Dante n'eut pas à transporter une pierre. Mais il dut quand même marcher courbé pendant un bon bout de temps pour regarder les reliefs. Si l'épreuve des stavrophilakes consistait juste à marcher, plié en deux, pendant quelques kilomètres, j'étais prête à commencer, même si mon instinct me disait que je me faisais des illusions, que ce ne pouvait pas être aussi simple. L'expérience de Syracuse m'avait profondément marquée, et je ne faisais plus aucune confiance au poète.

Enfin, les deux voyageurs parviennent à l'extrémité opposée de la corniche. Virgile dit alors à Dante de se préparer, de prendre une expression de respect et de surveiller son apparence, car un ange vêtu de blanc, « le visage pareil à la tremblante étoile du matin », s'approche d'eux pour les aider à sortir de là :

*Il ouvrit les bras, puis les ailes et dit :
« Venez, ici les marches sont tout près,
et désormais on y monte aisément.
Rares sont ceux qui viennent à cette invitation :
ô race humaine, née pour voler au ciel,
pourquoi tombes-tu ainsi au moindre vent ? »*

Des voix entonnent le *Beati pauperes spiritu*¹⁵ tandis qu'ils commencent à monter l'escalier raide. Dante, qui jusque-là a commenté plusieurs fois sa fatigue physique, s'étonne de la sensation

de légèreté qu'il éprouve. Virgile se tourne vers lui et lui dit que, bien qu'il ne s'en soit pas rendu compte, l'ange a effacé d'un coup d'aile un des sept « P » gravés sur son front. Dante Alighieri vient de se délivrer du péché d'orgueil.

À cet instant, je m'endormis sur ma table, exténuée. Je n'avais pas autant de chance que le poète florentin.

Dans mon sommeil agité, rempli d'images de la crypte de Syracuse et de menaces indéfinissables, Farag apparaissait, très souriant, et me rassurait. Je saisisais sa main avec désespoir parce qu'il représentait ma seule chance de salut, et il m'appelait par mon prénom avec une douceur infinie.

— Ottavia... Ottavia... Réveille-toi...

— Professeur, il se fait tard, brama Glauser-Röist sans pitié.

Je gémis sans pouvoir sortir de mon rêve. J'avais un terrible mal de tête, qui s'intensifia lorsque j'ouvris les yeux.

— Ottavia, il est déjà trois heures.

— Je suis désolée, réussis-je enfin à dire en me levant avec peine. Je me suis endormie. Je suis désolée.

— Nous sommes tous épuisés, affirma Farag. Mais nous nous reposerons ce soir, tu verras. Dès que nous serons sortis de l'église de Sainte-Marie in Cosmedin, nous irons directement à la Domus et nous dormirons pendant une semaine.

— Il est tard, insista le capitaine en chargeant sur son épaule son sac de toile, qui paraissait beaucoup plus lourd que la veille.

Il avait dû y mettre un extincteur ou quelque chose du genre.

Nous abandonnâmes l'Hypogée mais je m'arrêtai à l'infirmierie pour prendre une aspirine. Nous traversâmes la Cité pour nous diriger vers le parking réservé aux gardes suisses où Glauser-Röist garait sa voiture de sport. L'air frais finit de me réveiller, je me sentais un peu plus reposée, mais ce dont j'aurais vraiment eu besoin, c'eût été de rentrer chez moi et de dormir vingt heures. Je crois que ce fut alors que je mesurai la dureté de cette mission : tant qu'elle ne serait pas finie, repos, sommeil, ordre et calme seraient un luxe inaccessible.

Nous traversâmes la porte Saint-Esprit et en suivant le Lungotevere arrivâmes au pont Garibaldi, qui était obstrué comme d'habitude par un énorme embouteillage. Après dix minutes d'attente, nous pûmes traverser le fleuve et enfilâmes les rues à toute vitesse, par la Via Arenula et la Via delle Botteghe Oscure, jusqu'à la place Saint-Marc. Ce détour nous garantissait cependant une arrivée rapide à Sainte-Marie in Cosmedin. Les scooters nous entouraient et avançaient comme des essaims d'abeilles rendues folles, mais Glauser-Röist parvint miraculeusement à les éviter. Enfin, après de nombreux cahots, notre voiture s'arrêta près d'un trottoir de la place de la

« Bouche de la Vérité ». Là se trouvait ma petite église byzantine, si harmonieuse et sage dans ses proportions. Je la contemplai avec affection tout en ouvrant la portière.

Le ciel s'était couvert de nuages tout au long de la journée, et une lumière sombre et grise aplanissait la beauté de l'église sans pour autant la diminuer. Ce temps de plomb était peut-être la cause de mon mal de tête. Je levai les yeux sur le clocher de sept étages qui se hissait, majestueux, depuis le centre de l'édifice, en pensant une fois de plus à cette comparaison sur les effets du temps, ce temps inexorable qui nous détruit et rend les œuvres d'art infiniment plus belles. Depuis l'Antiquité, une importante colonie grecque s'était installée dans cette partie de Rome appelée le Foro Boario, car on célébrait là les foires de bétail. Un temple consacré à Hercule Invictus, qui avait récupéré les bœufs volés par Cacus, avait été érigé là. Au III^e siècle de notre ère, on construisit sur les restes du temple une première chapelle chrétienne, qui plus tard fut embellie pour devenir cette magnifique église que nous avons sous les yeux. C'était sans doute dû à l'arrivée à Rome d'artistes grecs qui fuyaient Byzance et les persécutions iconoclastes promues par ces chrétiens qui croyaient que représenter des images de Dieu, de la Vierge ou des saints était un péché.

Avec mes compagnons, nous nous approchâmes d'un pas tranquille du porche de l'église. Le lieu était rempli de cohortes de touristes, des retraités pour la plupart, qui faisaient la queue en files serrées pour se prendre en photo, la main plongée dans l'énorme plaque de la « Bouche de la Vérité » située à l'extrémité du porche. Le capitaine avançait d'un pas ferme tel un navire amiral, indifférent à tout ce qui nous entourait, tandis que Farag ne se lassait pas de regarder autour de lui pour essayer de retenir les moindres détails.

— Et cette bouche, me demanda-t-il, amusé, en se penchant vers moi, elle a déjà mordu quelqu'un ?

Je lâchai un éclat de rire.

— Jamais ! Mais si cela arrive un jour, je te préviendrai.

Il sourit et je remarquai que ses yeux bleus étaient assombris par le reflet de la lumière du ciel, et que sa barbe clairsemée faisait ressortir sa peau mate. Quels tours étranges nous jouait la vie, qui unissait au même moment et dans le même lieu un Suisse, une Sicilienne et un Égyptien ?

L'intérieur de l'église était éclairé par des lumières installées en haut des nefs latérales et des colonnes, la lumière du jour étant trop faible pour permettre la célébration de la messe. La décoration était nettement gréco-byzantine et, bien que tout en elle me plût, ce qui m'attirait toujours comme un aimant, c'étaient les énormes chandeliers de fer qui, au lieu de porter comme dans les églises latines

des dizaines de petites bougies lisses et blanches, soutenaient de fins cierges jaunes typiques du monde oriental. Sans réfléchir, je m'avançai jusqu'au chandelier près du parapet de la *Schola cantorum* situé dans la nef centrale, devant l'autel, jetai quelques pièces dans la boîte prévue à cet effet et allumai un cierge, puis fermai les yeux et priai pour demander à Dieu de prendre soin de mon père et de mon pauvre frère. Je Le suppliai aussi de protéger ma mère, qui se remettait mal de ces morts. Je Le remerciai d'être si occupée par cette mission que m'avait confiée l'Église, et de pouvoir ainsi me distraire de la douleur constante que suscitait leur perte.

En ouvrant les yeux, je m'aperçus que j'étais seule. Je cherchai mes compagnons et les vis déambuler, comme des touristes égarés, par les nefs latérales. Ils semblaient très intéressés par les fresques sur les murs qui représentaient des scènes de la vie de la Vierge et par la décoration du sol mais, comme je connaissais déjà tout cela, je me dirigeai vers le sanctuaire pour examiner de près l'élément le plus notable de l'église. Sous un dais gothique de la fin du XIII^e siècle, une énorme baignoire de porphyre orange sombre servait d'autel. On pouvait imaginer qu'un riche citoyen byzantin ou une riche citoyenne de la Rome impériale avaient pris des bains parfumés dans ce futur tabernacle chrétien.

Personne ne me rappela à l'ordre lorsque je marchai sur le sanctuaire, car en dehors des heures de messe l'église était vide, ni prêtre, ni sacristain. Pas même l'une de ces vieilles paroissiennes dévouées, qui, pour quelques pièces laissées dans la petite corbeille, passaient l'après-midi à nettoyer l'église avec la même énergie que mettaient mes neveux à danser toute la nuit dans les discothèques de Palerme le samedi soir. Sainte-Marie in Cosmedin pouvait rester tranquillement sans surveillance, car il était rare qu'un visiteur perdu y entrât, même si le porche était toujours rempli de touristes.

J'examinai attentivement la baignoire et, au cas où, tirai avec force sur ses quatre grands anneaux latéraux, de porphyre eux aussi, mais je n'obtins aucun résultat. De leur côté, Farag et Glauser-Röist n'avaient pas eu plus de chance. Les stavrophilakes semblaient n'être jamais passés par là. J'étudiai alors le trône épiscopal de l'abside. Mes compagnons me rejoignirent.

— Quelque chose de significatif ? demanda le capitaine.

— Non.

La mine grave, nous nous dirigeâmes vers la sacristie, où se trouvait l'unique personne vivante de ce lieu, le vieux vendeur de la petite boutique de souvenirs remplie de médailles, cartes postales et diapositives. C'était un prêtre, habillé d'une soutane sale, pas rasé, ses cheveux blancs décoiffés. Son hygiène laissait à désirer. Il nous jeta un regard en biais alors que nous entrions, mais changea soudain

d'expression et se montra d'une amabilité servile qui me déplut.

— Vous venez du Vatican ? dit-il en quittant son comptoir pour se planter devant nous.

Son odeur était répugnante.

— Je suis le capitaine Glauser-Röist, et voici les professeurs Salina et Boswell.

— Je vous attendais ! Je m'appelle Bonuomo, le père Bonuomo. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous avons déjà vu toute l'église, l'informa le capitaine. Nous aimerions visiter le reste. Je crois qu'il existe une crypte, dit-il à ma grande surprise.

Une crypte ? C'était la première fois que j'en entendais parler.

— Oui, affirma le vieillard, déçu, mais ce n'est pas encore l'heure de la visite.

Ce type portait mal son nom. Ce Bonuomo, ou « bonhomme », avait tout d'un méchant homme. Mais Glauser-Röist ne laissa rien paraître. Il se contenta de le regarder fixement sans bouger un muscle du visage, sans ciller, comme s'il n'avait pas entendu et attendait simplement l'invitation. Je vis le prêtre se tordre intérieurement, partagé entre son obligation d'obéissance et son impuissance mesquine à ne pas respecter les horaires.

— Un problème, père Bonuomo ? demanda le capitaine d'un ton froid et coupant.

— Non, gémit le vieillard.

Il pivota sur ses talons et nous guida vers l'escalier qui menait à la crypte. Une fois là, il s'arrêta devant la porte et actionna divers interrupteurs sur un panneau situé à sa droite.

— Vous avez de la lumière maintenant, dit-il. Je regrette, mais je ne peux pas vous accompagner, je ne dois pas laisser le magasin. Prévenez-moi quand vous aurez fini.

Sur ces mots secs il disparut, ce dont je lui fus infiniment reconnaissante car il sentait vraiment mauvais.

— De nouveau au centre de la terre ! s'exclama joyeusement Farag en commençant la descente, plein d'enthousiasme.

— J'espère revoir un jour la lumière du jour, marmonnai-je en le suivant.

— Je ne crois pas, professeur.

Je me tournai pour regarder le capitaine d'un air sombre.

— À cause de la fin du millénaire, vous savez, dit-il, aussi sérieux que d'habitude. Le monde sera détruit un de ces jours. Ce sera peut-être pendant que nous serons dans la crypte.

— Ottavia ! (Farag se dépêchait d'intervenir.) Ne réponds pas !

Je ne comptais pas le faire. Il y a des bêtises qui ne méritent pas de réponse.

Ce prêtre vaniteux nous avait trompés au sujet de la lumière. À peine arrivés au bout de l'escalier, nous nous retrouvâmes plongés dans l'obscurité. Même remonter eût été trop difficile. Nous devions nous trouver à quelques mètres en dessous du niveau du Tibre.

— Il n'y a pas de lumière dans ce trou, dit Farag à ma droite.

— Non, pas dans la crypte, annonça le capitaine. Mais je le savais, ne vous inquiétez pas, j'ai pris ma torche électrique.

— Et le père Bonuomo n'aurait pas pu nous le dire avant de nous inviter à descendre ? m'étonnai-je. D'ailleurs, comment font-ils pour les touristes et autres visiteurs ?

— Vous n'avez pas remarqué qu'il n'y a aucun écriteau annonçant les heures de visite ?

— C'est bien ce que je pensais. En effet, je suis souvent venue ici et j'ignorais l'existence d'une crypte.

— C'est quand même étrange qu'il n'y ait pas du tout d'éclairage, reprit Glauser-Röist en allumant enfin sa torche, qui diffusa un intense rayon de lumière. Et qu'un prêtre ose discuter les ordres du Vatican et ne nous accompagne pas pendant la visite.

Il dirigea le faisceau lumineux vers le fond de la crypte, et je compris alors mieux que jamais le sens du mot *kripte*, dérivé du grec, qui signifie cacher, occulter. Je distinguai d'abord un petit autel dans la nef centrale – car l'endroit avait la forme exacte d'une église, à une échelle réduite, mais comportant la division habituelle en trois nefs séparées par des colonnes avec les chapelles latérales qui leur correspondaient, plongées dans l'obscurité.

— Insinuez-vous, capitaine, voulut savoir Farag, que le père Bonuomo pourrait être un stavrophilake ?

— De la même manière que le sacristain de Sainte-Lucie.

— Alors, c'en est un, dis-je d'un ton convaincu.

— Nous n'avons aucune preuve, professeur, c'est juste une intuition et, comme vous le savez sans doute, les intuitions ne suffisent pas.

— Au fait, comment se fait-il que vous connaissiez l'existence de ce lieu presque clandestin ? demandai-je avec curiosité.

— J'ai effectué quelques recherches sur Internet. On trouve presque tout sur la Toile. Mais ça ne vous étonne pas, si ?

— Moi ? me récriai-je, mais je sais à peine me servir d'un ordinateur.

— Et pourtant, c'est bien sur Internet que vous avez trouvé toutes les informations concernant l'affaire des *Ligna Crucis* et l'accident d'avion d'Abi-Ruj Iyasus ?

La question, ainsi posée de but en blanc, me rendit muette. Je ne pouvais confesser que j'avais impliqué mon pauvre neveu Stefano dans l'enquête, ni mentir. Et puis, à quoi bon ? Au point où nous en étions,

mes aveux devaient se lire sur mon visage.

Glauser-Röist n'attendit pas ma réponse. Il avança vers la droite et en passant me tendit une torche identique à celle qu'il venait de donner à Farag. Nous pûmes nous séparer et le lieu éclairé par nos trois torches parut moins inhospitalier.

— Cette crypte est connue sous le nom de crypte d'Hadrien, en l'honneur du pape Hadrien I^{er} qui exigea sa restauration, nous expliqua Glauser-Röist tandis que nous examinions l'endroit. Mais sa construction date du III^e siècle, de l'époque des persécutions de Dioclétien, quand les premiers chrétiens décidèrent de profiter des fondations du temple païen qui se trouvait ici pour y édifier une petite église secrète. Ces bouts de pierre qui ressortent sur le revêtement du mur sont les restes du temple païen, et l'autel de l'abside un fragment de *l'Ara Maxima*.

— Ce temple était consacré à Hercule Invictus, dis-je.

— C'est ce que je disais, un temple païen.

J'éclairai et examinai avec ma torche chaque recoin des trois nefs et des petits oratoires latéraux disposés sur la gauche. Il y avait de la poussière partout, ainsi que des urnes disjointes qui contenaient les restes de saints et de martyrs oubliés depuis des siècles par la dévotion populaire. Mais, mis à part son intérêt historique et artistique, cette discrète chapelle ne possédait rien qui fut digne d'être mentionné. C'était juste une curieuse église souterraine, sans aucun détail qui pût nous apporter des pistes sur la première épreuve du Purgatoire.

Après un long moment de recherches infructueuses, nous nous réunîmes dans l'abside, assis par terre près de *l'Ara Maxima*, pour faire le point. Cette fois, vêtue d'un pantalon, je me sentais parfaitement à l'aise. Dans une petite niche creusée dans le mur près de moi, reposaient le crâne et les os d'une certaine Cyrille : « Sainte Cyrille, vierge et martyre, fille de sainte Trifonia morte pour le Christ sous le prince Claude », disait l'építaphe latine.

— Cette fois, nous n'avons trouvé aucun chrisme pour nous indiquer le chemin, dit Farag en repoussant les mèches qui tombaient sur son front.

— Il doit bien y avoir quelque chose, répondit le capitaine, assez fâché. Essayons de nous souvenir de tout ce que nous avons vu depuis que nous sommes arrivés ici. Qu'est-ce qui a attiré notre attention ?

— La « Bouche de la Vérité » ! s'écria Boswell d'un ton enthousiaste.

Je souris.

— Je ne parlais pas des attractions touristiques.

— Ah... ! En tout cas, moi, cela m'a beaucoup frappé.

— Il est vrai que cet ouvrage de maçonnerie romaine a son intérêt, commentai-je pour le soutenir.

— Très bien, dit le capitaine, nous remonterons et recommencerons à tout examiner.

C'était trop ! Je regardai ma montre, il était cinq heures de l'après-midi.

— On ne pourrait pas revenir demain ? Nous serons moins fatigués.

— Demain, nous serons à Ravenne pour affronter le deuxième cercle du Purgatoire. Vous ne comprenez pas qu'à cet instant même, quelque part dans le monde ou ici même, à Rome, un autre vol de *Ligna Crucis* a peut-être lieu ? Non, pas question de nous arrêter ni de nous reposer.

— Je suis sûr que cela n'a aucune importance, déclara Farag, mais j'ai vu quelque chose de bizarre par là, dit-il en indiquant un des oratoires latéraux.

— De quoi s'agit-il, professeur ?

— Un mot écrit au sol... Gravé sur la pierre.

— Quel mot ?

— On ne distingue pas les lettres, elles paraissent très usées, mais je crois qu'il s'agit de « Vom ».

— « Vom » ?

— Allons voir, dit le capitaine en se mettant debout.

Dans le coin gauche de l'oratoire, juste au centre d'une énorme dalle rectangulaire qui formait un angle droit avec les murs, on pouvait lire en effet le mot « VOM ».

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le capitaine.

J'étais sur le point de lui répondre, quand soudain nous entendîmes un bruit sec. Le sol commença à osciller comme s'il y avait eu un formidable tremblement de terre. Je poussai un cri tandis que je tombais comme un poids mort sur la dalle, qui s'enfonça dans les profondeurs de la terre en se balançant furieusement d'un côté et de l'autre. Malgré ma panique, je me souviens d'un détail important : quelques secondes avant le bruit sec, mon nez perçut avec beaucoup d'intensité l'odeur acre de sueur et de saleté du père Bonuomo, qui devait donc se trouver très près de nous...

La panique m'empêchait de penser. J'essayais seulement, terrorisée, de m'accrocher au sol pour ne pas tomber dans le vide. Je perdus ma torche et mon sac, tandis qu'une main de fer me tenait le poignet pour m'aider à maintenir mon corps collé à la pierre.

Nous descendîmes dans ces conditions pendant ce qui me sembla être une éternité, mais ce fut peut-être l'affaire de quelques secondes. Enfin, la maudite pierre toucha le sol et s'arrêta. Aucun de nous ne fit un geste. J'entendais les halètements de mes compagnons. Mes bras et mes jambes me paraissaient de caoutchouc, comme s'ils ne pouvaient me soutenir, un tremblement incontrôlable agitait tout mon corps des

pieds à la tête, mon cœur battait à tout rompre et j'avais envie de vomir. Je perçus une lumière aveuglante à travers mes paupières fermées. Nous devons ressembler à trois grenouilles allongées sur la planche de dissection d'un savant fou.

— Non, nous n'avons pas fait les choses comme il le fallait, entendis-je marmonner Farag.

— Que dites-vous, professeur ? demanda le capitaine d'une voix faible, comme s'il n'avait plus de forces.

— «... Par un rocher fendu qui vacillait d'un bord à l'autre, récita le professeur, comme l'onde qui fuit et se rapproche. "Il faut user ici d'habileté, commença mon guide, et côtoyer chaque fois la paroi qui s'écarte". »

— Maudit Dante ! m'écriai-je, stupéfaite.

Mes compagnons se levèrent et Farag lâcha mon poignet. Il se mit devant moi et me tendit la main, d'un geste timide, pour m'aider à me relever.

— Où diable sommes-nous ? murmura le Roc.

— Lisez le chant X du « Purgatoire » et vous le saurez, répondis-je, les jambes encore flageolantes.

L'endroit sentait l'humidité et le mois.

Une longue file de flambeaux fixés aux murs par des cercles de fer éclairaient ce qui semblait être un vieil égout, un canal d'eaux résiduelles sur les bords duquel nous nous trouvions. Cette rive (ou corniche) devait faire « trois fois un corps humain », ce qui était exactement la largeur de la dalle sur laquelle nous étions descendus. Et, de fait, le tunnel voûté semblait de taille égale sur toute sa longueur.

— Je crois savoir où nous sommes, déclara le capitaine en jetant son sac sur son épaule d'un geste décidé.

Farag de son côté secouait la poussière de sa veste.

— Il est tout à fait possible que ce soit une branche du *Cloaca Maxima*.

— Comment ? Il existe encore ?

— Les Romains ne faisaient pas les choses à moitié, professeur, et en ce qui concerne les œuvres de maçonnerie, ils étaient les meilleurs. Aqueducs et réseaux d'égouts n'avaient pas de secrets pour eux.

— Il est vrai que, dans de nombreuses villes d'Europe, on continue à utiliser les canalisations romaines, confirmai-je.

Je venais de retrouver le contenu dispersé de mon sac. La torche était réduite en morceaux.

— Mais... Le *Cloaca Maxima* !

— Ce fut le seul moyen de pouvoir édifier Rome, poursuivis-je. Toute la zone occupée par le Forum romain était une région marécageuse et il a fallu l'assécher. On commença à construire le

Cloaque au VI^e siècle avant notre ère, sous le roi étrusque Tarquin l'Ancien, puis on l'agrandit et on le renforça jusqu'à ce qu'il atteigne des dimensions colossales et un fonctionnement parfait sous l'Empire.

— Et ce lieu dans lequel nous nous trouvons est sans doute une branche secondaire, déclara Glauser-Röist. Celle que les stavrophilakes utilisent pour que les néophytes passent l'épreuve de l'orgueil.

— Et pourquoi les flambeaux sont-ils allumés ? demanda Farag en prenant l'un d'eux.

Le feu crépita. Le professeur dut se protéger le visage d'une main.

— Parce que le père Bonuomo était prévenu de notre arrivée. Je crois que cela ne fait aucun doute.

— Bon, alors nous devrions commencer, dis-je en levant les yeux vers le trou lointain d'où nous venions.

Nous nous trouvions certainement à de nombreux mètres sous terre.

— À gauche ou à droite ? demanda Farag en se plantant à mi-chemin, le flambeau levé.

Je ne pus m'empêcher de lui trouver une certaine ressemblance avec la statue de la Liberté, mais je gardai cette comparaison pour moi.

— Par ici, c'est sûr, affirma le capitaine en indiquant mystérieusement quelque chose au sol.

Farag et moi nous approchâmes de lui.

— C'est incroyable ! murmurai-je.

Sur le bord, à notre droite, le sol de pierre était merveilleusement gravé de scènes en relief. Comme l'avait dit Dante, la première représentait la chute de Lucifer. On distinguait sur le visage du bel ange une expression de colère terrible tandis qu'il tendait les mains vers Dieu, comme pour implorer Sa miséricorde. Les détails étaient si minutieusement dépeints qu'il était impossible de ne pas ressentir un frisson devant tant de perfection artistique.

— C'est de style byzantin, commenta Farag, également impressionné. Regardez ce Pantocrator justicier qui contemple le châtiment de son ange préféré.

— L'orgueil puni, murmurai-je.

— C'est bien l'idée, non ?

— Je vais prendre mon livre, déclara Glauser-Röist en accompagnant sa phrase d'un geste. Nous devons vérifier les coïncidences.

— Cela coïncidera, capitaine, soyez-en sûr.

Le Roc feuilleta son exemplaire de *La Divine Comédie* et leva la tête avec un sourire aux lèvres :

— Vous savez que les tercets de cette série de représentations iconographiques commencent au vers 25 du Chant. 2 + 5 = 7. Un

des chiffres préférés de Dante.

— Vous délirez, capitaine, dis-je et un léger écho amplifia ma remarque.

— Je ne suis pas fou. Pour votre gouverne, apprenez que la série en question s'achève au vers 63. $6 + 3 = 9$. Son autre chiffre préféré. Nous retrouvons le sept et le neuf.

Cette démonstration de numérologie médiévale ne nous intéressa guère, Farag et moi. Nous étions bien trop occupés à profiter des belles scènes du sol. Après Lucifer apparaissait Briarée, le fils monstrueux d'Uranus et Gea, le Ciel et la Terre, facile à reconnaître avec ses cent bras et cinquante têtes. Se croyant plus fort et plus puissant qu'eux, il s'était soulevé contre les dieux de l'Olympe et était mort, le corps traversé d'un dard céleste. Malgré la laideur de Briarée, la scène était très belle. La lumière des flambeaux donnait aux peintures un vérisme effrayant. Leur profondeur ressortait, ainsi que des nuances qui auraient pu passer inaperçues dans d'autres conditions.

La suivante représentait la mort des superbes Géants qui avaient voulu en finir avec Zeus, et avaient péri démembrés entre les mains de Mars, Athéna et Apollon. Suivaient Nemrod, rendu fou devant les décombres de sa tour de Babel, puis Niobé, convertie en pierre pour s'être vantée d'avoir sept fils et sept filles devant Latone, qui avait seulement pour enfants Apollon et Diane. Leur succédaient : Saül, Arachné, Roboam, Alcméon, Sennachérib, Ciro, Holopherne et la ville détruite de Troie, dernier exemple d'orgueil châtié.

Nous étions là tous les trois, la tête penchée comme des bœufs sous le joug, silencieux, avides de contempler ces scènes magnifiques. Comme Dante, il nous suffisait d'avancer en admirant ces fragments de rêve ou d'histoire qui nous recommandaient l'humilité et la simplicité. Mais les gravures se terminaient avec Troie. Cela signifiait donc que la leçon était finie ?

— Une chapelle ! s'exclama Farag en s'introduisant par un passage dans le mur.

Identique à la crypte d'Hadrien par ses dimensions et ses formes ainsi que la disposition de ses espaces, une autre petite église byzantine apparut sous nos yeux. Néanmoins cette chapelle présentait une différence importante par rapport à sa jumelle. Les murs étaient totalement couverts d'étagères sur lesquelles étaient posés des dizaines de crânes aux orbites vides qui nous observaient, impassibles. Farag passa son bras autour de mes épaules :

— Tu n'as pas peur, Ottavia ?

— Non, mentis-je. Je suis juste un peu impressionnée.

J'étais atterrée, paralysée de frayeur devant ces regards vides.

— Une nécropole, on dirait, plaisanta Farag avec un sourire.

Il s'approcha du capitaine. Je me précipitai à sa suite, disposée à ne pas le quitter d'un centimètre.

Tous les crânes n'étaient pas complets, certains étaient appuyés sur leur base, comme si la mandibule inférieure avait été oubliée ailleurs. Il manquait un os pariétal à d'autres, ou un temporal, et même des bouts du frontal ou tout le frontal. Mais le pire, c'étaient ces orbites. Effrayantes, et il devait bien y avoir une centaine de crânes.

— Ce sont des reliques de saints et de martyrs chrétiens, annonça le capitaine après avoir examiné avec attention une rangée.

— Comment, des reliques ? dis-je, surprise.

— C'est ce qu'on dirait pourtant. Il y a un petit texte gravé qui semble indiquer le nom : Benedetto, *saint*, Desirio, *saint*, Hippolyte, *martyr*, Candida, *sainte*, Amelia, *sainte*, Placide, *martyr*.

— Mon Dieu ! Et l'Église ne le sait pas ! Elle pense certainement que ces reliques sont perdues depuis des siècles !

— Elles ne sont peut-être pas authentiques, dit Farag. N'oublie pas que nous sommes en territoire stavrophilake. Tout est possible. D'ailleurs, si tu regardes bien, les noms ne sont pas écrits en latin classique mais médiéval.

— Peu importe qu'elles soient fausses, le contrecarra le Roc, cela, c'est à l'Église de nous le dire. La croix que nous cherchons est-elle si vraie que ça ?

— Vous avez raison, capitaine, cette question appartient aux experts du Vatican et des Archives des Reliques.

— De quoi parles-tu ? demanda Farag.

— Les Archives des Reliques sont l'endroit où l'on garde les reliques des saints dont l'Église a besoin pour des questions administratives.

— Comment ça ?

— Chaque fois que l'on construit une nouvelle église dans le monde, le service des Archives des Reliques doit envoyer un fragment d'os pour qu'il soit déposé sous l'autel. C'est obligatoire.

— Tiens ! j'aimerais savoir si cela marche aussi pour nos églises coptes. Je reconnais mon ignorance sur ce sujet.

— Certainement, mais je ne sais pas si...

— Et si nous sortions d'ici et continuions notre voyage ? me coupa Glauser-Röist en se dirigeant vers la sortie.

Quel homme pénible !

Disciplinés, nous quittâmes la chapelle à sa suite.

— Les gravures se terminent ici, dit-il juste devant l'entrée de la crypte. Et cela ne me dit rien qui vaille.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— L'eau de la source coule à peine, indiqua Farag. Elle est presque immobile, comme à sec.

— Mais elle coule, protestai-je. Je la vois couler dans le sens de notre propre marche. Très lentement, mais elle coule.

— *Eppur si muove*¹⁶..., récita Farag.

— Exactement. D'ailleurs, dans le cas contraire, il y aurait une odeur de décomposition, d'eau croupie, et ce n'est pas le cas.

— Enfin, elle est quand même très sale !

Nous tombâmes tous les trois d'accord sur ce point au moins.

Malheureusement, le capitaine avait raison : notre branche n'avait pas de sortie. Deux cents mètres plus loin, un mur de pierres bloquait le tunnel.

— Mais... mais l'eau coule pourtant, comment est-ce possible ? balbutiai-je.

— Professeur, levez votre torche le plus haut possible et promenez-la le long de la rive, ordonna le capitaine tandis qu'il éclairait le mur.

Sous ces deux rayons de lumière le mystère fut éclairci : au centre même du bassin, à mi-hauteur, on distinguait un chrisme gravé dans la roche. Une ligne verticale de bords irréguliers divisait le mur en deux.

— Des vannes..., murmura Boswell.

— De quoi vous étonnez-vous, professeur ? Vous ne pensiez tout de même pas que cela allait être facile ?

— Mais comment allons-nous déplacer ces deux parois de pierres ? Elles doivent peser deux tonnes au moins chacune.

— Il va falloir s'asseoir et réfléchir.

— Ce que je regrette, moi, c'est que l'heure de dîner arrive et que je commence à avoir faim.

— Nous avons intérêt à résoudre rapidement cette énigme, dis-je en me laissant tomber par terre. Parce que, si nous ne sortons pas d'ici, il n'y aura plus jamais de petit déjeuner ou de déjeuner de toute notre vie. Une vie qui m'apparaît déjà bien courte vue d'ici.

— Ne recommencez pas, professeur ! Utilisons notre cervelle et tout en réfléchissant nous mangerons quelques sandwiches que j'ai apportés.

— Vous saviez que nous allions passer la nuit ici ? m'étonnai-je.

— J'avais envisagé cette possibilité. Maintenant, s'il vous plaît, nous pressa-t-il, essayons de trouver une solution.

Nous examinâmes les vannes plusieurs fois avec attention. Nous finîmes même par utiliser un morceau de bois pris sur les étagères de la crypte pour vérifier la profondeur de la partie du bassin immergée sous l'eau. Deux heures plus tard, nous avions juste réussi à découvrir que les vannes de pierre ne s'emboîtaient pas parfaitement, et que l'eau s'échappait par cette fissure minuscule. Nous regardâmes toutes les gravures sans en tirer le moindre indice. Elles étaient magnifiques, mais c'était tout.

Tard dans la nuit déjà, épuisés, gelés et à bout de forces, nous retournâmes vers l'église miniature. Nous connaissions cette partie du *Cloaca Maxima* comme si nous l'avions construit nous-mêmes, et nous étions certains maintenant qu'il était impossible de sortir de là, sauf par magie. Ou en réussissant l'épreuve, c'est-à-dire en trouvant en quoi elle consistait. Car, si d'un côté on avait les vannes, de l'autre, à environ deux kilomètres de la dalle oscillante, il y avait des roches empilées ; l'eau passait par les nombreux interstices. Nous trouvâmes là une caisse de bois remplie de torches éteintes, et nous en tirâmes la conclusion que ce n'était pas bon signe.

L'une des solutions était peut-être de soulever ces énormes blocs de pierre, puisque les orgueilleux punis avaient reçu ce châtiment précisément, mais la tâche était impossible ; ces rochers devaient peser environ le triple de notre poids à chacun. Nous étions donc piégés et, si nous ne trouvions pas rapidement la solution, nous allions bientôt servir de nourriture aux vers.

Mon mal de tête, qui avait disparu pendant quelques heures, revint plus fort qu'avant. Je savais qu'il était dû au manque de sommeil. Je n'avais même pas la force de bâiller à l'inverse de Farag qui ouvrait démesurément la bouche, et de plus en plus fréquemment.

Il faisait froid dans l'église, nous réunîmes donc tous nos flambeaux dans un des oratoires en les plaçant sur le sol pour former une espèce de feu de joie. Cela chauffa suffisamment ce petit coin pour nous permettre de survivre à la nuit. Être entourée de crânes ne m'aida pas vraiment à trouver le sommeil...

Farag et le capitaine se lancèrent dans une discussion sur l'hypothétique nature de l'épreuve que nous devions réussir et qui, en fait, revenait à ouvrir les vannes de pierre du bassin. Le problème, c'était de quelle manière, et ils n'étaient pas d'accord sur la méthode. Je me souviens peu de cette conversation, car je somnolais en flottant dans une sorte d'espace éthéré illuminé par le feu, environnée de crânes qui chuchotaient. Car les crânes parlaient, à moins que ce ne fût dans mon rêve. C'était le cas, évidemment, mais j'avais vraiment l'impression de les entendre. La dernière chose dont je me souviens, avant de tomber dans un sommeil profond, c'est que quelqu'un m'aida à m'allonger et plaça quelque chose de mou sous ma tête. J'entrouvris les yeux (je ne devais pas bénéficier d'un repos très paisible) et aperçus Farag, endormi à côté de moi, et le capitaine, totalement absorbé dans sa lecture de Dante. Peu de temps avait dû passer avant qu'une exclamation ne me réveillât tout à fait. Elle fut suivie d'une autre, et je me redressai en sursaut pour découvrir le Roc debout, qui levait les bras en l'air tel un héros triomphant.

— J'ai trouvé ! criait-il.

— Que se passe-t-il ? demanda Farag d'une voix somnolente.

Quelle heure est-il ?

— Levez-vous, professeur, debout ! J'ai besoin de vous ! J'ai trouvé quelque chose.

Je regardai ma montre, il était quatre heures du matin.

— Mon Dieu, est-ce qu'on pourra jamais avoir six ou huit heures de sommeil continu ? gémis-je.

— Écoutez-moi attentivement, cria le capitaine : *Vedea colui che fu nobil creato... Vedea Briareo fitto dal telo... Vedea Pallade et Marte armati ancora... Vedea Nembrot a pié del grand lavoro...* Alors qu'en dites-vous ?

— Ce sont les premiers vers des tercets qui décrivent les reliefs, non ? dit Farag d'un air d'incompréhension totale.

— Mais ce n'est pas fini, continua Glauser-Röist. Écoutez : *O Niobè, con che occhi dolenti... O Saül, come in su la propria spada... O folle Aragne... O Roboam, gia non par che minacci...*

— Que se passe-t-il, capitaine ? Farag ? Je ne comprends rien.

— Moi non plus, mais laissons-le finir.

— Et enfin, dit-il en agitant le livre en l'air puis en le regardant de nouveau : *Mostrava ancor lo duro pavimento... Mostrava la ruina... Mostrava come in rotta si fuggiro...* Et attention ! maintenant voilà le plus important, les vers 61 à 63 du chant X : *Vedeva Troia in cenere e in caverne ; O Illion como te basso e vile mostrava il segno che lí si discerne.*

— Ça y est, j'ai compris, ce sont des strophes acrostiches ! s'écria Boswell en s'emparant du livre. Quatre vers qui commencent par *Vedeva*, quatre avec « O » et quatre avec *Mostrava*.

— Et le dernier tercet, celui de Troie, donne la clé.

J'avais très mal à la tête, mais je compris ce qui se passait ; je découvris même avant eux la relation de ces strophes acrostiches avec le mot mystérieux que Farag avait trouvé sur la dalle oscillante et qui nous avait conduits tous les trois à nous placer dessus : « VOM ».

— Que signifie « Vom » ? demanda le capitaine. Est-ce que cela a un sens ?

— Il en a un, Kaspar, et d'ailleurs cela me fait penser à notre bon père Bonuomo, n'est-ce pas, Ottavia ?

— J'y avais pensé, moi aussi, dis-je en me mettant debout non sans difficulté et en me frottant le visage des mains. Et d'ailleurs, je me demande combien de pauvres candidats ont perdu la vie en essayant de passer les épreuves. Il faut être un lynx pour coller toutes les pièces du puzzle ensemble.

— Vous pourriez m'expliquer ? Cette fois, c'est moi qui ne comprends plus rien.

— En latin, capitaine, les lettres U et V s'écrivent de la même manière. « Vom » signifie donc la même chose que « Uom », c'est-à-dire « homme » en italien médiéval. Notre sympathique prêtre se fait

appeler Bonuomo, c'est-à-dire « bonhomme » vous comprenez ?

— Vous allez le faire arrêter, Kaspar ?

Le capitaine secoua la tête en signe de dénégation.

— Nous en sommes au même point qu'avec le sacristain. Le père Bonuomo aura un alibi imparable et un passé impeccable. La confrérie a déjà dû s'occuper de le protéger, surtout s'il est vraiment le gardien de l'épreuve de Rome.

— Bon, messieurs, dis-je avec un soupir, les bavardages sont terminés. Puisque nous n'allons pas dormir, il vaudrait mieux continuer avec le fil que nous avons trouvé. Nous avons un acrostiche, nous avons le mot « Uom » et des vanes de pierre. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Un de ces crânes porte peut-être un panneau : *Uom sanctus*, dit Farag.

— Alors, cherchons.

— Mais, capitaine, les flambeaux sont consumés, il nous faudra du temps pour aller en chercher d'autres.

— Prenez ce qui reste dans les braises et commencez, nous n'avons pas le temps !

— Vous savez, capitaine, dis-je fâchée, si nous nous en sortons vivants, je vous préviens que je refuse de continuer tant que nous ne nous serons pas reposés ! J'espère que c'est clair.

— Elle a raison, Kaspar, on n'en peut plus. On devrait se reposer quelques jours.

— On en reparlera plus tard. Maintenant, s'il vous plaît, cherchez ! Vous, par là, et vous, Boswell, dans le sens opposé. Je vais examiner le sanctuaire.

Farag se pencha et prit les deux seuls flambeaux qui brûlaient encore, il m'en tendit un et garda l'autre. Inutile de dire que, bien longtemps après, nous en étions toujours au même point. Nous n'avions trouvé aucun saint ou martyr dénommé Uom. C'était décourageant.

Le soleil devait être en train de se lever pour les heureux humains qui pouvaient le voir, quand il nous vint à l'esprit l'idée que « Uom » n'était peut-être pas le nom que nous devions chercher, mais l'initiale des prénoms. Nous devions dresser la liste de tous ceux qui commençaient par les lettres V, O, et M. C'était bien ça ! après une longue exploration nous trouvâmes quatre saints dont les noms commençaient par V – Valerio, Volusia, Varron et Vero ; quatre martyrs qui commençaient par O : Octaviano, Odenata, Olimpia et Ovinio ; et quatre saints par M : Marcela, Marcial, Miniato et Mauricio. C'était incroyable ! il n'y avait plus aucun doute, nous étions sur la bonne piste. Nous marquâmes les douze crânes à l'aide d'une craie au cas où leur emplacement eût été important. Mais leur

disposition ne suivait aucun ordre. Leur seul point commun, c'étaient qu'ils étaient tous complets. Dans cette collection de ruines, c'était sûrement un signe. Mais nous ne savions plus quoi faire. Rien de tout cela ne semblait nous donner la clé pour ouvrir les vannes.

— Il vous reste un sandwich, Kaspar ? demanda Farag. Quand je ne dors pas, j'ai une faim de loup.

— Je dois avoir quelque chose dans mon sac, regardez.

— Tu en veux un bout, Ottavia ?

— Oui, s'il te plaît, sinon je vais mourir d'inanition.

Il ne restait qu'un petit pain au salami et au fromage que Farag partagea en deux. Il me parut délicieux.

Tandis que nous tentions de tromper notre faim avec ce maigre repas, le capitaine déambulait dans la crypte comme un fauve en cage. Concentré, absorbé dans sa lecture, il répétait sans cesse les vers de Dante qu'il connaissait par cœur. Il était neuf heures et demie du matin. Là-haut, la vie venait de reprendre. Les rues devaient être remplies de voitures, les enfants devaient se dépêcher d'arriver à l'école. Sous terre, à une grande profondeur, trois pauvres âmes épuisées essayaient d'échapper à une ratière. Le demi-sandwich avait apaisé ma faim et, plus détendue, je contemplais assise, le dos appuyé contre le mur, les dernières braises. Dans peu de temps, elles s'éteindraient complètement. Prise d'une profonde torpeur, je fermai les yeux.

— Tu as sommeil, Ottavia ?

— J'aimerais dormir un peu. Cela ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout. Au contraire, je crois que tu as raison de te reposer. Je te réveille dans dix minutes, d'accord ?

— Ta générosité m'étonne.

— Nous devons sortir d'ici, et nous avons besoin de toi pour trouver la solution.

— Dix minutes, alors, pas une de plus.

— Allez, dors.

Parfois dix minutes suffisent. Je me réveillai de ce court somme bien plus reposée qu'après avoir dormi quatre heures.

Tout au long de la matinée, nous passâmes en revue les éléments dont nous disposions. Il restait deux flambeaux dans la caisse de bois près des roches empilées au fond du canal. Il était clair que les stavrophilakes avaient minutieusement programmé le déroulement de l'épreuve et savaient exactement combien de temps elle pouvait durer.

Finalement, la tête basse, désespérés, nous retournâmes à l'église.

— Elle est là ! cria Glauser-Röist en frappant le sol du pied d'un geste rageur. Je suis certain que la solution est là, bon sang ! Mais où ?

— Dans les crânes..., insinuai-je.

— Il n'y a rien dans les crânes ! hurla-t-il.

— En réalité, dit Farag en collant ses lunettes sur ses yeux, nous n'avons pas regardé l'intérieur des crânes.

— L'intérieur ? m'étonnai-je.

— Pourquoi pas ? Nous n'avons pas tellement le choix. Cela ne coûte rien d'essayer, il suffit d'agiter les douze crânes ou quelque chose dans le genre.

Toucher les squelettes ! Quel manque de respect, sans compter que c'était assez dégoûtant. Toucher les reliques avec les mains ?

— Je m'en occupe ! vociféra Glauser-Röist.

Il se dirigea vers le premier crâne, le souleva puis le secoua avec énergie, sans aucun respect.

— Il y a quelque chose à l'intérieur !

Farag et moi nous levâmes d'un bond. Le capitaine étudiait le crâne avec attention.

— Il est scellé. Tous les orifices sont scellés : le cou, les fosses nasales, les orbites. C'est un récipient !

— Allons le vider quelque part, proposa Farag en regardant autour de lui.

— Sur l'autel, dis-je, il est creux comme un plat.

Et voilà ! Nous avons trouvé ! Valerio et Ovinio contenaient du soufre, identifiable à sa couleur et à son odeur. Marcela et Octaviano, une gomme résineuse de couleur noire, de la poix de toute évidence ; Volusia et Marcial, du beurre ; Miniato et Odenata, une poudre blanchâtre qui brûla légèrement la main du capitaine : de la chaux vive ; Varron et Mauricio, une graisse noire épaisse et brillante dont l'intense odeur ne laissait aucun doute : de la naphtaline ; et enfin, Vero et Olimpia, une poudre très fine de couleur ocre que nous ne pûmes identifier. Nous fîmes des piles séparées de toutes ces substances. L'autel se transforma en table de laboratoire.

— Je ne pense pas me tromper, dit Farag avec l'expression concentrée de quelqu'un qui a tiré une conclusion préoccupante après mûre réflexion, si je vous dis que nous avons ici les composants du feu grégeois.

— Mon Dieu ! m'écriai-je en mettant la main devant la bouche, horrifiée.

Le feu grégeois avait été l'arme fatale de l'armée byzantine. Grâce à lui, ils purent maintenir à distance les musulmans du VII^e jusqu'au XV^e siècle. Pendant des centaines d'années, sa formule fut le secret le mieux gardé de l'Histoire et, aujourd'hui encore, personne ne peut dire avec certitude la nature de sa composition. Selon une légende, en 673, alors que Constantinople, assaillie par les Arabes, était sur le point de se rendre, un homme mystérieux appelé Callinicus apparut dans la ville en offrant à l'empereur désarmé, Constantin IV, l'arme

la plus puissante du monde : le feu grégeois, qui avait pour particularité de s'incendier au contact de l'eau et de brûler puissamment sans qu'on puisse l'éteindre. Les Byzantins lancèrent le mélange préparé par cet homme à travers des tubes installés sur leurs bateaux et détruisirent totalement la flotte arabe. Les survivants s'enfuirent, effrayés par ces flammes qui brûlaient jusque sous l'eau.

— Vous êtes sûr, professeur, cela ne pourrait pas être autre chose ?

— Autre chose, Kaspar... ? Non. Nous avons ici tous les éléments que les études les plus récentes donnent comme les ingrédients du feu grégeois. Le bitume qui a la particularité de flotter sur l'eau, la chaux vive qui s'embrase au contact de l'eau ; le soufre qui en brûlant émet des vapeurs toxiques ; la poix ou résine pour activer la combustion, et la graisse pour agglutiner tous ces éléments. La poudre de couleur ocre est sans doute du nitrate potassique, c'est-à-dire du salpêtre, qui, en entrant en combustion, dégage de l'oxygène et permet au mélange de continuer à brûler sous l'eau. J'ai lu récemment un article sur ce sujet dans la revue *Byzantine Studies*.

— Et à quoi va nous servir ce feu grégeois ? demandai-je en me souvenant alors que moi aussi j'avais lu cet article dans la même revue.

— Il manque un élément sur cette table, annonça Farag en me regardant. Sans lui, nous pourrions mélanger tout cela et il ne se passerait rien. Voyons si tu devines.

— L'eau, bien sûr.

— Et où y a-t-il de l'eau ici ?

— Tu veux parler du petit filet ?

— Exactement. Si nous préparons un feu grégeois et le lançons dans l'eau, il prendra feu. Il est probable que les vannes s'ouvriront alors sous l'effet de la chaleur.

— Si cela ne vous dérange pas, l'interrompit le capitaine avec une expression soucieuse, avant de nous lancer dans une action aussi dangereuse, j'aimerais que vous m'expliquiez comment la chaleur ouvre ces vannes.

— Ottavia, corrige-moi si je me trompe, mais est-ce que les Byzantins n'appréciaient pas particulièrement tout ce qui était mécanique, les jeux articulés, les automates, par exemple ?

— C'est juste. À un degré peu commun dans toute l'Histoire. Il y eut même un empereur qui fit défiler devant des ambassadeurs étrangers en visite deux lions qui avançaient en rugissant. D'autres avaient fait placer des dispositifs dans leur trône grâce auxquels ils provoquaient des éclairs et des bruits de tonnerre, suscitant ainsi peur et stupeur chez les courtisans. D'ailleurs, un fantastique arbre d'or du jardin royal, avec des oiseaux chanteurs mécaniques, était célèbre bien qu'oublié aujourd'hui. Certains prêtres, et je parle de prêtres chrétiens,

opéraient des miracles pendant la messe, comme celui de fermer et ouvrir les portes à volonté. Partout dans la ville, on trouvait des fontaines d'eau actionnées par des mécanismes. La liste est interminable mais, si le sujet vous intéresse, je vous recommande un livre...

— *Byzance et les jouets*, de Donald Davis.

— Je vois que nous avons des lectures et des goûts communs, professeur Boswell ! m'exclamai-je avec un grand sourire.

— C'est certain, professeur Salina, me répondit-il avec un grand sourire lui aussi.

— Très bien, vous êtes deux âmes sœurs, d'accord, mais ça ne vous ennuie pas si on continue ? On doit sortir d'ici, je vous le rappelle.

— Ottavia vient de vous le dire, Kaspar, des prêtres ouvraient et fermaient les portes des temples à volonté. Les fidèles croyaient qu'il s'agissait d'un miracle, en réalité c'était un truc très simple : il suffisait de...

— ... Allumer un feu, coupai-je. (Je connaissais parfaitement le sujet pour m'être longuement intéressée à la mécanique byzantine.) La chaleur dilatait l'air d'un récipient qui contenait aussi de l'eau. L'air dilaté poussait l'eau, et la faisait sortir par un siphon relié à un autre récipient suspendu à des cordes. Ce second seau commençait à descendre en raison du poids de l'eau, et les cordes qui le tenaient faisaient tourner des cylindres, qui à leur tour faisaient bouger les gonds des portes. Qu'en dites-vous ?

— Cela me paraît idiot, répliqua le capitaine, vous êtes prêts à fabriquer une bombe incendiaire pour ouvrir des vannes ! Vous êtes fous !

— Bien sûr, si vous avez une meilleure solution à nous proposer..., le défiai-je d'une voix glaciale.

— Mais vous ne comprenez pas ! répéta-t-il. Le risque est énorme.

— Je croyais être la seule de ce groupe à avoir peur de la mort, précisément parce que je suis une femme ?

Il murmura quelques abominations et je le vis avaler sa rage. Cet homme perdait peu à peu le contrôle de ses émotions. Le flegmatique et froid capitaine des gardes suisses que je connaissais était devenu un homme expressif aux réactions viscérales. Un abîme semblait les séparer.

— C'est bien, allez-y, qu'on en finisse ! Et vite !

Farag et moi n'attendions que son feu vert. Tandis qu'il nous éclairait de sa torche électrique, nous prîmes les flambeaux éteints pour mélanger tous les éléments. Je notai une certaine irritation dans les yeux, le nez et la gorge, à cause de la chaux vive sans doute, mais elle était si légère que je ne m'en inquiétai pas. Petit à petit, une masse grise et visqueuse, semblable à la pâte à pain avant qu'on ne

l'enfourne, adhérerait au bois de nos spatules rudimentaires.

— On la coupe en plusieurs morceaux ou on la jette d'un bloc dans le canal ? demanda Farag, indécis.

— Il vaut peut-être mieux la couper. Cela nous permettra de toucher davantage de surface. Nous ne savons pas comment fonctionne exactement le mécanisme des vannes.

— Bon, d'accord. Tiens bien ton bâton.

La pâte n'était pas très lourde, mais à deux elle était plus facile à transporter. Nous nous dirigeâmes vers les vannes. Une fois là, nous posâmes notre arme par terre, après avoir vérifié que le sol était bien sec, et la divisâmes en trois morceaux de taille égale. Le capitaine prit l'un d'eux avec un bout de bois. Une fois prêts, nous jetâmes en même temps à l'eau nos projectiles gluants et répugnants. Il y avait certainement peu de gens au monde, au cours de ces derniers siècles, à avoir eu la possibilité de voir en action le fameux feu grégeois des Byzantins, et c'était vraiment très excitant, il fallait bien le reconnaître.

De gigantesques flammes s'élevèrent vers le plafond voûté en quelques dixièmes de seconde. L'eau brûla avec un pouvoir de combustion si extraordinaire qu'un courant d'air chaud nous poussa contre le mur. Dans cette luminosité aveuglante, entre le rugissement du feu et la dense fumée noire qui se formait au-dessus de nos têtes, nous fixions, obsédés, les vannes pour voir si elles s'ouvraient enfin. Mais elles ne bougèrent pas d'un millimètre.

— Je vous l'avais bien dit ! cria Glauser-Röist à pleins poumons. Je vous avais dit que c'était de la folie.

— Le mécanisme se mettra en marche ! affirmai-je.

J'allais aussi lui dire qu'il suffisait de patienter un peu quand un accès de toux me laissa sans souffle. La fumée atteignait nos visages maintenant.

— Baissez-vous ! cria Farag en se laissant tomber de tout son poids sur moi.

L'air était encore propre au niveau du sol, je pris donc une profonde inspiration, comme si je venais de sortir la tête de l'eau.

Nous entendîmes alors un crissement qui se fit de plus en plus bruyant. C'étaient les gonds des vannes qui tournaient et la friction de la pierre sur la pierre. Nous nous levâmes rapidement et d'un bond descendîmes jusqu'au bord sec du cours d'eau en courant vers l'étroite ouverture par où l'eau commençait à passer de l'autre côté. Le feu qui flottait sur le liquide s'approchait dangereusement de nous. Je crois que je n'ai jamais couru aussi vite de toute ma vie. À moitié aveuglée par la fumée et les larmes, en toussant et en suppliant Dieu qu'il rende mes jambes légères pour traverser ce seuil le plus vite possible, j'arrivai de l'autre côté en frôlant la crise cardiaque.

— Ne vous arrêtez pas ! cria le capitaine. Courez !

Le feu et la fumée dépassèrent les vannes, mais nous fumes les plus rapides. Trois minutes plus tard, nous étions suffisamment éloignés du danger pour ralentir notre course et nous arrêter enfin. En ahanant, les poings sur les hanches comme des sportifs après la course, nous pivotâmes sur nos talons pour contempler le chemin parcouru. On distinguait au fond un lointain embrasement.

— Regardez, il y a de la lumière au bout du tunnel ! s'exclama Glauser-Röist.

— Évidemment !

— Non, professeur, pas de ce côté-là, de l'autre !

Je me tournai et vis en effet la clarté qu'annonçait le capitaine.

— Oh ! Seigneur, laissai-je échapper, de nouveau au bord des larmes, la sortie, enfin ! Dépêchez-vous, voyons !

Nous avançâmes d'un pas rapide. Je n'arrivais pas à croire que le soleil et les rues de Rome se trouvaient de l'autre côté de ce tunnel. La seule idée de pouvoir rentrer chez moi semblait me donner des ailes. La liberté était devant nous, là, à moins de vingt mètres.

Ce fut ma dernière pensée car un coup sec sur la tête me rendit inconsciente.

Je perçus des lumières à l'intérieur de ma tête avant de reprendre totalement mes esprits. Mais elles s'accompagnaient d'élancements douloureux. Chaque fois que l'une d'elles s'allumait, j'avais l'impression que mes os se brisaient sous les roues d'un tracteur.

Lentement, cette sensation désagréable se dissipa pour laisser la place à une autre, tout aussi charmante : comme si je venais de l'approcher du feu, j'avais l'impression que mon avant-bras droit brûlait. La douleur me ramena à la réalité. Avec un grand effort et de nombreux gémissements, je posai ma main gauche à l'endroit de la brûlure, mais rien qu'en touchant la laine du pull, je sentis une douleur si violente que je la retirai avec un cri et ouvris les yeux.

— Ottavia... ?

La voix de Farag me parvenait étouffée, comme s'il était très loin de moi.

— Ottavia ? Comment te sens-tu ?

— Oh ! je ne sais pas... Et toi ?

— J'ai mal à la tête.

Je le vis enfin, étalé par terre comme une marionnette. Le capitaine gisait, inconscient, un peu plus loin. Je m'approchai de Farag à quatre pattes en essayant de maintenir la tête levée.

— Laisse-moi regarder.

Il voulut se tourner pour me montrer l'endroit où il avait reçu un coup, mais poussa un gémissement de douleur en touchant son bras

droit.

— Bon Dieu !

Je demeurai indécise devant ce blasphème. Il fallait qu'on ait une vraie conversation, Farag et moi.

Je passai la main sur sa nuque et notai une énorme bosse.

— Ils n'y sont pas allés de main morte, dis-je en m'asseyant à côté de lui.

— Et ils nous ont marqué de la première croix.

— J'en ai peur.

Il sourit en me prenant la main.

— Tu es aussi courageuse qu'une *Augusta Basileia*.

— Les impératrices byzantines étaient réputées pour leur bravoure ?

— Oh oui !

— Je l'ignorais, murmurai-je en lui lâchant la main et en essayant de me lever pour aller voir le capitaine.

Il avait reçu un coup plus fort que les nôtres. Les stavrophilakes avaient dû estimer que, pour venir à bout de ce géant suisse, il fallait mettre le paquet ! Une tache de sang séché apparaissait sur sa tête blonde.

— S'ils pouvaient changer de méthode la prochaine fois ! murmura Farag. S'ils nous frappent comme ça encore six fois, ils vont finir par nous tuer.

— Je crois qu'ils ont déjà réussi avec le capitaine.

— Il est mort ? s'écria Farag en se levant précipitamment.

— Non, heureusement. Mais je n'arrive pas à le réveiller.

— Kaspar ! Kaspar ! Ouvrez les yeux.

Tandis que Farag essayait de réanimer notre compagnon, je contemplai les alentours. Nous nous trouvions encore dans le *Cloaca Maxima*, à l'endroit même où nous avions perdu connaissance, un peu plus près peut-être de la sortie. La lumière extérieure avait disparu. Un flambeau qui avait dû être allumé récemment éclairait le coin où nous nous trouvions. Je levai le bras pour regarder l'heure et fis une grimace de douleur. Toujours cette brûlure. Il était onze heures du soir, nous avions dû rester inconscients six heures. Il leur avait fallu utiliser un autre moyen que le coup de massue pour nous maintenir endormis aussi longtemps. Pourtant je n'éprouvais aucun des effets secondaires d'un anesthésiant ou d'un sédatif. Je me sentais plutôt bien.

— Kaspar ! cria Farag en giflant le capitaine.

— Je ne crois pas que ce soit utile.

— On verra, répondit-il en recommençant.

Le capitaine gémit et entrouvrit les yeux.

— Votre Sainteté..., balbutia-t-il.

— Mais non, c'est moi, Farag ! Ouvrez les yeux, Kaspar !

— Farag ?

— Mais oui, Farag Boswell, professeur à Alexandrie, en Égypte.

— Ah ! oui... bien sûr... Que s'est-il passé ?

Le capitaine fit exactement les mêmes gestes que nous. Il fronça les sourcils, voulut tâter son crâne, essaya de lever le bras et sentit la blessure de l'avant-bras frotter sur le tissu de sa manche.

— Que diable... ?

— Ils nous ont marqués, Kaspar. Nous n'avons pas encore regardé nos cicatrices, mais je n'ai aucun doute sur ce qu'ils nous ont fait.

Courbés comme des vieillards, nous nous dirigeâmes vers la sortie en soutenant le capitaine. L'air frais fouetta enfin nos visages. Nous comprîmes que nous étions dans le canal du Tibre. En nous laissant glisser sur le terre-plein, nous pouvions atteindre un escalier qui se trouvait à environ dix mètres sur notre droite. Je me souviens de tout cela comme d'un rêve lointain et diffus, sans nuances. Je sais que je l'ai vécu, mais la fatigue me maintenait dans un état de léthargie.

Beaucoup plus loin, à notre gauche, nous vîmes le pont Sixte. Nous étions donc à mi-chemin entre le Vatican et Sainte-Marie in Cosmedin. Les herbes et les détritrus accumulés sur la pente freinèrent notre descente. Au-dessus, les lumières des réverbères de la rue et la partie supérieure des élégants édifices du quartier représentaient une tentation irrépressible qui nous poussait à continuer malgré la fatigue. Nous pataugeâmes un peu dans l'eau avant d'atteindre les marches. Comme il n'avait pas plu ces derniers mois, le fleuve avait peu de force. Mais le capitaine avait du mal à se réveiller. Il paraissait ivre et coordonnait mal ses gestes.

Quand nous débouchâmes enfin à la rue, mouillés, atterrés, épuisés, la circulation du Lungotevere et la normalité de la ville à cette heure tardive nous firent sourire de joie. Deux joggers nocturnes, de ceux qui enfilent un caleçon court et un tee-shirt blanc pour aller courir après le travail, passèrent devant nous sans cacher leur stupéfaction. Nous devions offrir un aspect lamentable.

Je tins le capitaine par les bras et nous nous approchâmes du bord du trottoir pour arrêter, de force si cela devait s'avérer nécessaire, le premier taxi qui se présenterait.

— Non, non..., murmura Glauser-Röist avec difficulté. Traversez la rue par le passage piéton, j'habite en face.

Je le regardai, étonnée :

— Vous vivez dans le Lungotevere dei Tebaldi ?

— Oui, au numéro... numéro 50.

Farag me fit signe de ne pas le fatiguer davantage, et nous nous dirigeâmes vers le passage piéton. Sous le regard étonné et scandalisé des conducteurs arrêtés, nous traversâmes la rue pour arriver devant

un magnifique portail. Je cherchai la clé dans la poche de la veste du capitaine et un bout de papier trempé tomba par terre.

— Que se passe-t-il ? me demanda Glauser-Röist en me voyant m'attarder devant la porte.

— J'ai fait tomber un papier de votre poche, capitaine.

— Faites voir, dit-il.

— Plus tard, Kaspar. Quand on sera chez vous, déclara Farag.

Je glissai la clé dans la serrure et ouvris la porte. Le hall, élégant et spacieux, était éclairé par de grandes lampes qui se reflétaient sur les murs tapissés de miroirs. Au fond se trouvait l'ascenseur, en bois verni et fer forgé. Le capitaine devait être très riche s'il disposait d'un appartement dans cet immeuble.

— Quel étage, Kaspar ? demanda Farag.

— Le dernier... J'ai envie de vomir...

— Non ! Attendez, on y est presque.

Le capitaine se retint dans l'ascenseur mais, une fois chez lui, se dégagea brusquement pour se précipiter dans le couloir obscur. Nous l'entendîmes vider son estomac.

— Je vais le voir, dit Farag tout en allumant les lampes. Cherche le téléphone et appelle un médecin. Je crois qu'il va en avoir besoin.

Je parcourus l'ample salon avec le sentiment d'envahir l'intimité du capitaine Glauser-Röist. Il n'y avait pas d'homme plus réservé que lui, plus silencieux et prudent quant à sa vie privée. Il n'aurait probablement pas laissé entrer des étrangers chez lui. Jusque-là, j'avais toujours cru qu'il vivait dans la caserne des gardes suisses. Il ne m'était pas venu à l'idée qu'il pût avoir un appartement en ville ; pourtant, quoi de plus normal étant donné son grade ? Si les simples hallebardiers devaient résider au Vatican, leurs supérieurs, eux, n'y étaient pas obligés. Il n'en restait pas moins étrange qu'un homme à qui je supposais de maigres revenus, la mesquinerie du salaire de la garde suisse étant connue, pût posséder un appartement aussi élégant dans un quartier aussi chic, meublé et décoré avec un goût évident. Je découvris le téléphone dans un coin, près des fenêtres, à côté de l'agenda du capitaine. Sur la même table était posée la photo d'une jeune fille dans un cadre argenté. Elle était très jolie, portait un bonnet de neige coloré et avait les yeux et les cheveux bruns. Elle n'était donc pas de sa famille. C'était peut-être sa fiancée ! Je souris. Ce serait une véritable surprise !

Des papiers et des cartes de visite tombèrent de l'agenda que je venais d'ouvrir. Je les ramassai précipitamment et cherchai le numéro de téléphone des services médicaux du Vatican. Ce soir-là, le docteur Piero Arcuti était de garde. Je le connaissais. Il m'assura qu'il serait là dans peu de temps, et me demanda, à mon grand étonnement, s'il fallait prévenir le cardinal Sodano.

— Mais pourquoi ?

— Parce que dans le dossier du capitaine figure une note disant que dans un cas semblable il faut prévenir la secrétairerie d'État directement, ou bien, à défaut, monseigneur Tournier.

— Je ne sais pas, docteur. Faites ce qui vous semble le mieux.

— Alors, je vais appeler Son Éminence.

— Très bien. Nous vous attendons.

Je raccrochai. Farag apparut dans le salon avec un regard interrogateur. Il était sale et dépenaillé comme un clochard.

— Tu as eu le médecin ?

— Il arrive.

Il fouilla dans les poches de sa veste et en sortit une feuille.

— Regarde, Ottavia, c'est le papier qui est tombé de la poche du capitaine.

— Comment va-t-il ?

— Pas très bien, dit-il en me tendant la note. Il n'arrive pas à se réveiller. Quelle drogue nous a-t-on donnée ?

— Je ne sais pas, mais cela ne nous a pas affectés de la même manière que lui. Tu te sens bien, n'est-ce pas ?

— En fait, je meurs de faim, dit-il. Mais lis ça d'abord.

Je pris la feuille de papier et l'examinai. Il ne s'agissait pas d'un papier ordinaire. Bien que gorgé d'eau, il était épais et rugueux. Ses bords irréguliers avaient été coupés de manière artisanale. Je le dépliai sur la paume de ma main et découvris des lettres grecques à peine délavées par l'eau du Tibre.

— Un mot doux de nos amis les stavrophilakes ?

— Je suppose.

τι στενη η πυλη και τεθλιμμενη η οδος η απαγουσα εις την ζωην, και ολιγοι εισιν οι ευρισκοντες αυτην.

— « Étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, traduisis-je, et il en est peu qui le trouvent. » C'est un passage de l'Évangile de Matthieu.

— Cela m'est égal, murmura Farag. Ce dont j'ai peur, c'est ce que cela peut signifier.

— Eh bien, que l'épreuve suivante comporte une porte étroite et des chemins resserrés. Qu'y a-t-il écrit en dessous... ?

— *Aghios Konstantinos Akanz.*

— Saint Constantin des Épines..., murmurai-je, pensive. Il ne peut pas se référer à l'empereur Constantin... Il s'agit peut-être d'un saint important pour les stavrophilakes ou du nom d'une église ?

— Si c'est le cas, elle se trouve obligatoirement à Ravenne, puisque c'est là que doit avoir lieu la deuxième épreuve, celle du péché

d'envie. Et ce truc des épines, dit-il en remontant ses lunettes sur son nez, ne me plaît pas du tout parce que, dans la deuxième corniche de Dante, les envieux ont le corps couverts de cilices et les yeux cousus avec du fil de fer.

Soudain une sueur froide couvrit mon visage, j'agrippai le dossier d'une chaise, au bord de l'évanouissement.

— Je t'en prie ! Pas ce soir !

— Non, tu as raison, dit-il en s'approchant de moi et en passant un bras autour de mes épaules. Ce soir, nous allons nous contenter d'attaquer le réfrigérateur de Kaspar et dormir quelques heures. Viens ! Accompagne-moi à la cuisine.

— J'espère que le docteur ne sera pas en retard.

La cuisine du capitaine était d'un luxe scandaleux !

Je pensai aussitôt à la pauvre Ferma qui, avec le dixième de ce qui se trouvait ici, préparait des repas délicieux. Que n'aurait-elle fait si elle avait disposé de cette version domestique de la NASA ? Le réfrigérateur à la taille colossale, en acier inoxydable, disposait d'un distributeur d'eau et de glaçons, ainsi que d'un écran d'ordinateur qui, lorsque nous ouvrîmes la porte, nous prévint qu'il faudrait bientôt penser à acheter de la viande de veau.

— Comment crois-tu qu'il puisse payer tout ça ? demandai-je à Farag qui en sortait de la charcuterie.

— Ce ne sont pas nos affaires, Ottavia.

— Comment ça ! Je travaille avec lui depuis deux mois et je sais seulement qu'il est aussi aimable qu'une pierre et qu'il obéit aux ordres de la Rote et à monseigneur Tournier. Alors !

— Il n'est plus aux ordres de Tournier.

Farag prépara de succulents sandwiches sur le marbre rouge du plan de travail, à côté de la cuisinière qui disposait de six plaques et d'un grill fait de roche de lave comme l'indiquait l'étiquette encore collée.

— Peut-être, mais il est aussi aimable qu'une pierre.

— Tu l'as toujours mal considéré, Ottavia. Au fond, je crois qu'il n'est pas heureux. Je suis sûr que c'est quelqu'un de bien. La vie a dû le conduire malgré lui à occuper ce poste peu recommandable.

— La vie ne te conduit pas si tu ne le veux pas, répliquai-je d'un ton sentencieux, convaincue d'avoir proféré une grande vérité.

— En es-tu si sûre ? me dit-il d'un ton sarcastique en coupant des tranches de pain. Pourtant, moi je connais quelqu'un qui n'a pas été très libre à l'heure de choisir son destin.

— Si tu parles de moi, tu te trompes, dis-je, vexée.

Il rit et s'approcha de la table avec deux assiettes et deux serviettes.

— Tu sais ce que m'a dit ta mère, dimanche, quand Kaspar et moi sommes venus chez toi après les funérailles ?

Une réplique vénéneuse me passa par la tête mais je gardai le silence.

— Ta mère m’a dit que, de tous ses enfants, tu as toujours été la plus brillante, la plus intelligente et la plus forte. (Il suçait ses doigts couverts de sauce.) Je ne sais pas pourquoi elle m’a confié cela, mais elle m’a dit que tu ne pourrais être heureuse qu’en menant la vie que tu mènes, une vie consacrée à Dieu, parce que tu n’es pas faite pour le mariage, et que tu ne pourras jamais supporter qu’un époux te donne des ordres. Je suppose que ta mère juge le monde selon les règles de son époque.

— Elle fait ce qu’elle veut, répliquai-je. Qui es-tu pour la juger ?

— Ne te fâche pas ! Je te répète juste ce qu’elle m’a raconté. Et maintenant, à table ! Mords là-dedans, *Basileia*, et tu découvriras un de ces nombreux plaisirs de la vie que tu méconnaissais !

— Farag !

— Je... regrette, dit-il, la bouche pleine et sans avoir l’air de le penser vraiment.

Comment pouvait-il avoir encore autant d’énergie alors que j’étais si fatiguée et que je tombais de sommeil ? Un jour, pensai-je en prenant une première bouchée – c’était délicieux, il fallait le reconnaître –, je me mettrais au sport. C’était fini, cette histoire de rester des heures à travailler dans mon bureau, immobile. Je me promènerais, je ferais de l’exercice, j’emmènerais mes camarades courir sur le Borgo.

Nous avions presque fini de dîner quand on entendit sonner à la porte.

— Reste là et termine, me dit Farag en se levant. Je vais ouvrir.

Je sus que j’allais bientôt m’endormir sur cette table, aussi avalai-je ma dernière bouchée avant de me précipiter à sa suite. Je saluai le docteur Arcuti qui entra et, tandis qu’il allait examiner le capitaine, je me dirigeai comme une somnambule vers le salon pour m’asseoir un moment sur un canapé. Je crois que j’étais déjà endormie, que je marchais endormie et parlais endormie. En passant devant une porte entrouverte, je ne pus résister à la tentation de fouiner. J’allumai et me trouvai dans une grande pièce, décorée avec des meubles modernes qui, je ne sais par quel miracle, allaient très bien avec les étagères classiques d’acajou et les portraits des ancêtres militaires de Glauser-Röist. Un ordinateur sophistiqué trônait sur le bureau et, à droite près de la fenêtre, était posée une chaîne hi-fi avec plus de boutons et d’écrans digitaux que le tableau de commandes d’un avion ! Je vis des centaines de CD, du jazz à l’opéra en passant par toutes sortes de musiques folkloriques et des chants grégoriens. Je venais enfin de découvrir une des grandes passions du capitaine : la musique.

Les portraits de ses ancêtres étaient incroyables. Les visages se ressemblaient, avec quelques légères modifications. Ils s'appelaient tous Kaspar ou Linus, et avaient la même expression sévère. Des visages graves de militaires appartenant au corps des gardes suisses depuis le XVI^e siècle.

Une photo d'une taille plus grande reposait entre l'ordinateur et une splendide croix de fer posée sur un chevalet. Comme je ne pouvais la voir de ma place, je fis le tour de la table, et contemplai le visage de la même jeune fille brune aperçue dans le salon. J'étais certaine maintenant qu'il s'agissait de sa fiancée. Donc le Roc avait un appartement magnifique, une jolie fiancée, un lignage ; il aimait la musique et les livres, qui abondaient dans toute la maison. J'étais étonnée de ne voir nulle trace de la collection d'armes que tout militaire qui se respectait se devait de posséder, du moins à mon avis, cela ne paraissait pas l'intéresser et, en y réfléchissant bien, rien dans cette demeure, à part les portraits des ancêtres, ne disait que son propriétaire était un militaire.

— Mais, Ottavia, que fais-tu ici !

Je sursautai et me retournai.

— Farag ! tu m'as fait peur.

— Et si le capitaine était arrivé à ma place, qu'aurait-il pensé de toi ?

— Je n'ai rien touché, je regardais, c'est tout.

— Si un jour je vais chez toi, fais-moi penser à inspecter ta chambre.

— Tu ne feras pas une chose pareille.

— Alors, sors d'ici tout de suite. Le docteur aimerait regarder ton bras. Le capitaine va bien. Il subit juste les effets d'un somnifère très puissant. Lui et moi avons une charmante petite croix sur l'avant-bras droit. Elle est de forme latine et encadrée par un rectangle avec une petite couronne de sept pointes. Tu as peut-être un autre modèle ?

— Cela m'étonnerait.

En fait, j'avais complètement oublié cette histoire. Mon bras ne me gênait plus depuis un bon moment.

Nous entrâmes dans la chambre du capitaine qui dormait sur son lit, sale et dépenaillé. Le docteur me demanda de relever ma manche. Tout l'avant-bras était rouge et un peu gonflé, mais on ne voyait pas la croix, cachée par un pansement. Cette secte millénaire avait des pratiques très modernes. Arcuti décolla doucement le sparadrap.

— C'est bien, dit-il en regardant la marque. Il n'y a pas d'infection, elle semble propre malgré cette couleur verte. Un antiseptique végétal peut-être... En tout cas, c'est du travail soigné, de professionnel. On peut vous demander...

— Non, surtout pas, docteur. C'est juste une nouvelle mode

appelée *body art*.

— Et vous...

— Oui, je suis la mode.

Arcuti sourit.

— J'en conclus que vous ne pouvez rien me dire. Le cardinal m'a prévenu de ne m'étonner de rien ce soir, et de ne poser aucune question. Je crois que vous accomplissez une mission importante pour l'Église.

— Oui, murmura Farag.

— Bien, dans ce cas, dit-il en collant sur mon bras un nouveau sparadrap, j'ai terminé. Laissez dormir le capitaine. Je vous conseille de vous reposer vous aussi, vous semblez en avoir besoin. Je pense qu'il serait bon que vous m'accompagniez, ma sœur. Je suis en voiture, je peux vous déposer.

Le docteur Arcuti, membre de l'Opus Dei, l'organisation religieuse la plus puissante au sein du Vatican depuis l'élection de Jean-Paul II, ne voyait pas d'un bon œil qu'une religieuse passât la nuit dans une maison seule avec deux hommes qui, en plus, n'étaient pas prêtres. On disait que le pape ne faisait rien sans le consentement de l'Œuvre, et que même les plus indépendants et les plus forts de la puissante Curie romaine évitaient de s'opposer ouvertement aux directives politico-religieuses de cette institution, dont les membres comme le docteur Arcuti ou le porte-parole du Vatican étaient omniprésents à tous les échelons.

Je le regardai, déconcertée, sans savoir quoi répondre. Il y avait des chambres en nombre suffisant dans cet appartement, et il ne m'était pas venu à l'idée que je devrais repartir chez moi à cette heure tardive et dans mon état de fatigue. Mais le docteur insista :

— Vous voudrez sûrement vous doucher et vous changer ? Vous ne pouvez pas rester ici, ma sœur !

Je compris qu'il serait vain de m'opposer à sa décision. Si je refusais, ce soir même mon ordre recevrait une réprimande sévère, et on ne plaisantait pas avec ça. Je dis au revoir à Farag et, plus morte que vive, quittai l'appartement avec le médecin qui, en effet, me laissa Piazza delle Vaschette, avec le sourire satisfait de celui qui a accompli son devoir. Ferma, Margherita et Valeria s'effrayèrent en me voyant entrer. Je sais que je pris une douche, mais j'ignore comment j'arrivai jusqu'à mon lit.

Fidèle à sa nature suisse alémanique, le capitaine refusa de prendre ne serait-ce qu'un seul jour de repos. Malgré mon insistance et celle de Farag, il se présenta le lendemain, la tête bandée, à l'Hypogée, prêt à poursuivre sa mission et à risquer sa vie de nouveau. Comme si cette histoire démente représentait à ses yeux bien plus que la poursuite et

la capture de voleurs de reliques. Le capitaine n'avait qu'une idée en tête : parvenir au plus vite jusqu'aux stavrophilakes et à leur Paradis terrestre. Les épreuves initiatiques signifiaient peut-être à ses yeux autre chose qu'un simple défi personnel, mais pour moi elles n'étaient qu'une provocation, un défi que j'avais décidé de relever.

Je me réveillai le jeudi à midi, ayant récupéré de mon état d'épuisement psychique et physique de la semaine précédente. Je suppose que cela fut dû en partie au fait de me retrouver dans mon lit et dans ma chambre, entourée de mes affaires personnelles. Ces douze heures de sommeil m'avaient fait un bien fou et, malgré les courbatures et ma cicatrice, je me sentais en paix et détendue pour la première fois depuis longtemps, comme si tout autour de moi était enfin en ordre.

Mais cette sensation agréable fut de courte durée car j'entendis alors le téléphone sonner et devinai que l'appel était pour moi. Pourtant, même lorsque Valeria vint me prévenir, je gardai ma bonne humeur. Il était clair que rien ne valait un sommeil réparateur.

C'était Farag qui m'annonçait – et je notai une certaine colère dans sa voix – que le capitaine voulait nous voir dans mon bureau après le déjeuner. J'insistai pour que Glauser-Röist prenne une journée de congé, mais Farag m'expliqua avec véhémence qu'il avait déjà essayé de l'en convaincre, sans succès. Je le suppliai de se calmer, il ne devait pas s'inquiéter pour quelqu'un qui n'accordait que peu d'intérêt à sa santé. Je voulus savoir comment il allait, lui, et, plus apaisé, il me répondit qu'il s'était réveillé deux heures plus tôt et que, à part la cicatrice et la bosse sur la tête, il se sentait bien. Il venait de prendre un petit déjeuner copieux.

Nous nous donnâmes rendez-vous à quatre heures de l'après-midi. J'avais le temps de déjeuner avec mes compagnes, prier dans la chapelle et appeler ma famille. Je n'en revenais pas de disposer de trois heures de liberté.

C'est donc fraîche comme une rose et le sourire aux lèvres que je me dirigeai à pied vers le Vatican en profitant du beau temps. Comme nous faisons peu de cas des simples plaisirs de la vie tant que nous n'avons pas eu peur de les perdre ! Les rayons de soleil sur mon visage me revigoraient, et je marchais d'un pas animé. Les passants, le bruit, la circulation, tout me ramenait à la normalité, à mon quotidien. Le monde était loin d'être parfait, mais pourquoi protester sans cesse alors qu'il offrait aussi de belles choses ? Tout dépendait de la façon dont on l'envisageait. Même les papiers sales par terre ne parvinrent pas à m'agacer ce jour-là.

J'entrai dans un café pour prendre un cappuccino. Le lieu, près des casernes, était toujours rempli de jeunes gardes suisses qui parlaient et riaient bruyamment, mais il y avait aussi des gens comme moi, qui

allaient au travail ou rentraient chez eux et s'arrêtaient là non seulement parce que l'endroit était agréable, mais parce qu'on y servait un délicieux cappuccino.

J'arrivai à l'Hypogée cinq minutes avant l'heure convenue. Le quatrième étage du sous-sol avait repris son activité normale, comme si la folie du manuscrit Iyasus s'était effacée de la mémoire de tout le monde. Curieusement, mes assistants me saluèrent avec sympathie, et certains même se levèrent pour me souhaiter la bienvenue. D'un geste timide et étonné, je répondis à tous et, en pressant le pas, me réfugiai dans mon bureau, me demandant par quel miracle l'ambiance avait changé à ce point. Ils avaient peut-être découvert que j'étais un être humain, à moins que ma sensation de bien-être ne fut contagieuse.

Je n'avais pas encore fini d'accrocher mon manteau quand Farag et le capitaine entrèrent à leur tour. Un énorme bandage couvrait la tête blonde de ce dernier, mais ses yeux lançaient des éclats de mauvais augure.

— Je profite de cette belle journée, dis-je aussitôt, et je n'accepterai aucun rabat-joie.

— Qui est rabat-joie ? répondit-il d'un ton aigre.

Farag ne semblait pas de meilleure humeur. Ce qui s'était passé chez le capitaine avait dû être apocalyptique. Ce dernier ne retira pas sa veste et demeura debout.

— J'ai une audience avec Sa Sainteté et Son Éminence le cardinal Sodano dans quinze minutes, annonça-t-il. Il s'agit d'une réunion très importante, je serai donc absent quelques heures. Étudiez la corniche suivante dans le texte de Dante pendant ce temps et à mon retour nous nous occuperons des préparatifs.

Sans un mot de plus, il se dirigea vers la sortie. Un lourd silence l'accompagna. J'hésitais à demander à Farag ce qui s'était passé.

— Tu sais quoi, Ottavia ? commença-t-il en regardant encore la porte, Glauser-Röist est fou.

— Tu n'aurais pas dû insister pour qu'il se repose. Quand quelqu'un est obstiné et têtu, ça ne sert à rien de le contrarier, même s'il risque sa vie !

— Mais non, ce n'est pas ça ! (Il me regarda avec une expression bizarre et dit :) « Suis-je le gardien de mon frère ? » Je sais très bien qu'il est assez grand pour faire ce qu'il veut, mais j'ai l'impression que cette affaire des stavrophilakes est en train de le rendre cinglé. Ou bien il veut gagner une médaille et prouver qu'il est Superman, ou bien il utilise cette aventure comme d'autres la boisson, pour oublier, se détruire.

— J'ai eu un peu la même idée ce matin. Pour toi et moi, tout cela représente une simple aventure à laquelle nous nous retrouvons mêlés involontairement, par intérêt et curiosité. Mais cette affaire signifie

beaucoup plus pour lui. La mort de mon père et de mon frère, le fait que tu aies tout perdu en Égypte, tout cela lui est égal. Il nous oblige à mener une course contre la montre comme si le vol d'une seule relique de plus était une catastrophe épouvantable.

— Je ne crois pas que ce soit tout à fait juste, me corrigea Farag en fronçant les sourcils. Je crois qu'il a eu de la peine pour ta famille, et que ma situation actuelle le préoccupe. Mais il est certain qu'il est obsédé par la confrérie de la Croix. Ce matin, en se réveillant, il a immédiatement appelé Sodano. Ils ont parlé pendant un bon moment et, au cours de la conversation, il a été obligé de s'allonger ; autrement il se serait écroulé. Ensuite, sans même prendre son petit déjeuner, il s'est enfermé dans son bureau et a sorti des dossiers. Tandis que je me préparais, je l'entendais marcher de long en large dans la maison en s'asseyant de temps en temps. Il n'a rien pris ni bu depuis le sandwich du *Cloaca Maxima*.

— Il est fou, déclarai-je.

Nous gardâmes de nouveau le silence comme si le sujet était épuisé, mais je suis sûre que nous pensions la même chose. Finalement, je poussai un long soupir et dit :

— On s'y met ? Chant XIII, la deuxième corniche.

— Et si tu lisais à voix haute ? proposa-t-il en s'installant dans un fauteuil et en posant les pieds sur une caisse. On pourra commenter les passages au fur et à mesure.

— Tu veux que je lise, moi ?

— Je pourrais le faire bien sûr, mais je suis confortablement installé, et je préfère te regarder.

Je choisis d'ignorer son commentaire déplacé, et commençai à réciter les vers de Dante :

*Noi eravamo al sommo de la scala
dove secondamente si risega
lo monte che salendo altrui dismala.*

— Ce qui signifie : « Nous étions au sommet de l'escalier, où pour la deuxième fois s'entaille le mont qui ôte le mal par la montée. »

Nos *alter ego*, Virgile et Dante, arrivent sur une corniche plus petite que la première et avancent d'un bon pas en cherchant quelqu'un qui pourrait leur indiquer comment poursuivre leur ascension. Soudain, Dante entend des voix qui disent : *Vinum non habenus*¹⁷, « Je suis Oreste » et « Aimez qui vous a fait du mal ».

— Je n'y comprends rien ! dis-je en levant les yeux du texte.

— Ce sont des références à des exemples classiques d'amour du prochain, précisément ce qui manque aux personnages de ce cercle. Continue à lire, et tu verras.

Curieusement, Dante pose la même question que moi à Virgile, et l'homme de Mantoue lui répond :

*Et le bon maître : « Ce cercle-ci fustige
le péché d'envie, et c'est pourquoi
les cordes du fouet sont tressées d'amour.
Il faut que le frein soit fait d'un son contraire
je crois que tu l'entendras, je l'imagine,
avant d'arriver au seuil du pardon.
Mais tends ton regard fixement dans l'air
et tu verras des gens assis devant nous ;
ils sont tous appuyés au rocher. »*

Dante examine la paroi et découvre des ombres habillées de manteaux couleur de pierre. Il s'approche un peu et ce qu'il voit alors le terrorise :

*Ils me semblaient couverts d'un grossier cilice ;
l'un soutenait l'autre de l'épaule,
et tous étaient soutenus par le rocher
[...] Et comme le soleil n'atteint pas les aveugles
de même ici la lumière du ciel
ne veut pas se donner aux ombres dont je parle.
Un fil de fer leur perce les paupières
et les coud comme on fait à l'épervier sauvage
qui ne veut pas demeurer en repos.*

Je regardai Farag qui m'observait avec un sourire et commençai à secouer la tête.

— Je ne crois pas que je vais pouvoir supporter cette épreuve.

— Est-ce que tu as porté des pierres dans la première corniche ?

— Non, admis-je.

— Eh bien, personne ne dit qu'on va te coudre les paupières.

— Oui, mais si cela arrivait ?

— T'ont-ils fait mal en te marquant avec la première croix ?

— Non, reconnus-je de nouveau en oubliant de mentionner le coup sur la tête.

— Alors continue ta lecture et cesse de t'inquiéter. Abi-Ruj Iyasus n'avait pas de trous dans les paupières, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu n'as pas remarqué encore que les stavrophilakes nous ont tenus entre leurs mains pendant six heures, et ne nous ont fait qu'une petite scarification ? Ils savent parfaitement qui nous sommes et nous permettent quand même de passer les épreuves. J'ignore pourquoi,

mais ils n'ont absolument pas peur de nous. C'est comme s'ils nous disaient : « Allez, venez nous rejoindre si vous le pouvez. » Ils sont très sûrs d'eux, au point d'avoir laissé dans la veste du capitaine la piste pour l'épreuve suivante. Rien ne les y obligeait. Et, sans ce message, nous serions encore à nous creuser la cervelle pour la trouver.

— Ils nous défient ?

— Je ne crois pas. On dirait plutôt une invitation. (Il se caressa le menton et me dit :) Alors, tu continues ?

— J'en ai assez de Dante, des stavrophilakes et du capitaine Glauser-Röist. En fait, j'en ai assez de toute cette histoire, enfin presque ! protestai-je, à bout.

— Tu en as aussi assez de..., commença-t-il avant de s'arrêter avec un éclat de rire qui me parut forcé. (Il me regarda avec sévérité et déclara :) Ottavia, lis, s'il te plaît.

J'obéis et continuai donc.

Dante se met à parler avec tous ceux qui veulent lui raconter leur vie et les raisons qui les ont conduits sur cette montagne. Sapia de Sienne, Guido del Duca et Rinieri da Calboli... Tous ont été de terribles envieux qui se sont réjouis des maux qui assaillaient leur prochain plus que de leur propre bonheur. L'ennuyeux chant XIV se termine enfin, et Dante et Virgile se retrouvent seuls de nouveau. Une lumière très brillante éblouit Dante et l'oblige à s'en protéger alors qu'elle se dirige vers eux. C'est l'ange gardien du deuxième cercle qui vient effacer un nouveau « P » du front du poète avant de le conduire au pied de l'escalier menant à la troisième corniche. En même temps, l'ange se met à chanter *Beati misericordes* et « Toi qui vaincs, réjouis-toi ».

— Voilà, dis-je.

— Bien. Il ne nous reste plus qu'à trouver *Aghios Konstantinos Akanzou*.

— Nous devons attendre le capitaine, lui seul sait utiliser convenablement l'ordinateur.

Farag me regarda, surpris.

— Mais, enfin, on est bien dans les services des Archives secrètes du Vatican, n'est-ce pas ?

— Tu as raison ! dis-je en me levant. À quoi servent tous ces gens dehors ?

J'ouvris la porte d'un geste décidé, et me retrouvai face à Glauser-Röist qui s'apprêtait à entrer dans le bureau comme un bulldozer.

— Capitaine !

— Où allez-vous ?

— En fait, je...

— Entrez, je dois vous faire part de choses importantes.

Je repris ma place.

— Professeur Boswell, avant toute chose je voudrais vous présenter mes excuses, commença le capitaine d'un ton humble. J'ai eu un comportement détestable ce matin. Je me sentais assez mal et je suis un mauvais malade.

— J'avais remarqué.

— La vérité, c'est que je suis insupportable quand je ne me sens pas bien. Je n'ai pas l'habitude d'être malade. Je suppose que j'ai dû être un épouvantable amphytrion, et je le regrette.

— C'est bon, Kaspar, l'affaire est close, dit Farag en faisant un geste de la main comme pour effacer l'incident.

— Parfait, alors venons-en au fait, reprit le capitaine en retirant sa veste et en se mettant à l'aise. Je pense que mes informations devraient vous intéresser. J'ai raconté à Sa Sainteté ce qui s'est passé à Syracuse, et ici à Rome. Le pape a paru très impressionné. C'est son anniversaire aujourd'hui, mais il m'a reçu, malgré son agenda chargé. C'est vous dire l'importance que l'Église accorde à cette affaire. Il m'a fait comprendre qu'il est satisfait et qu'il priera pour nous.

Un sourire ému me vint aux lèvres. Quand ma mère allait apprendre ça ! Le pape priait pour sa fille !

— Bien, la question suivante porte sur ce qu'il nous reste encore à faire. Il manque six épreuves. Si nous les réussissons, nous devons naturellement récupérer la vraie Croix, mais offrir aussi le pardon aux membres de la secte s'ils sont disposés à s'intégrer à l'Église catholique comme un ordre religieux légitime. Le pape aimerait tout particulièrement faire la connaissance de Caton, s'il existe. Nous devons donc le ramener à Rome, de gré ou de force. De son côté, le cardinal m'a appris qu'il met à notre disposition un hélicoptère et un avion pour continuer nos recherches.

— Oh non ! m'écriai-je, effondrée à cette seule idée.

— Nous n'avons pas le choix, reprit le capitaine. Cette affaire doit être réglée au plus vite. Toutes les églises chrétiennes ont été spoliées de leur *Lignum Crucis* et les rares fragments qui restent continuent à disparaître. Le plan est donc le suivant : demain matin à sept heures, nous irons à l'héliport du Vatican qui se trouve à l'extrémité ouest de la ville, et nous nous envolerons pour Ravenne... Au fait, vous avez résolu l'énigme de l'épreuve suivante ?

— Non, nous vous attendions, dis-je.

— Pourquoi ?

— Nous savons que la ville est Ravenne, que cela se rapporte au péché d'envie, qu'il y a des portes étroites et des chemins tortueux, mais ce qui semble être l'indice le plus important ne nous évoque rien du tout. Voilà pourquoi vous devez nous aider à trouver ce que signifie *Aghios Konstantinos Akanzou*, qu'il s'agisse d'un saint ou d'une église.

— Très bien, dit-il en allumant l'ordinateur. Au travail.

Il attendit que le système soit en état de fonctionner et se connecta au serveur du Vatican. Peu de temps après, alors que Farag et moi demeurions debout, immobiles devant l'écran où défilaient un nombre incalculable de documents, Glauser-Röist poussa une exclamation de triomphe.

— Voilà, je l'ai ! dit-il en dénouant légèrement sa cravate. San Constantino Acanzo, dans la province de Ravenne, une ancienne abbaye bénédictine au nord du delta du Pô. Un ensemble monastique antérieur au X^e siècle qui conserve une église de style byzantin, un réfectoire décoré de fresques splendides et un campanile du XI^e siècle.

— Cela ne m'étonne pas que les stavrophilakes aient choisi Ravenne comme lieu d'épreuves, dis-je. La ville fut la capitale de l'Empire byzantin en Occident du VI^e au VIII^e siècle. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle symbolise à ce point l'envie.

— Parce que, pendant ces deux siècles, elle a établi une véritable compétition avec Rome, qui alors était une métropole plus petite.

— Je connais l'histoire de Rome, répondis-je brusquement. Je suis la seule Italienne ici, je vous le rappelle.

Le capitaine ne daigna même pas me regarder. Il se tourna vers Farag et continua :

— Quand les Byzantins récupérèrent la péninsule italienne, au lieu de placer Rome à la tête de l'Empire comme l'on pouvait s'y attendre, ils donnèrent ce privilège à Ravenne, parce qu'un pape gouvernait à Rome et que l'inimitié entre Byzance et lui datait de longtemps.

— C'est que ce dernier se considérait, et continue à être considéré, comme l'unique successeur réel de saint Pierre, je vous le rappelle, Kaspar, se moqua Farag. Sans ce détail, l'union entre tous les chrétiens du monde serait peut-être plus facile.

Glauser-Röist le contempla en silence, le regard vide de toute expression :

— Byzance laissa Rome dans l'oubli, continua-t-il comme s'il n'avait rien entendu, et la ville s'appauvrit tandis que Ravenne s'enrichissait et se consolidait. Mais, au lieu de se satisfaire de sa gloire et d'en profiter, elle consacra toutes ses forces à assombrir la grandeur passée de son ennemie. Non contente de se remplir de magnifiques constructions byzantines, qui, aujourd'hui encore, font l'orgueil de la ville et de toute l'Italie, la capitale introduisit, comme une humiliation supplémentaire, le culte à saint Apollinaire, patron de Ravenne, dans la basilique même de Saint-Pierre.

Farag laissa échapper un léger sifflement.

— Oui, dit-il, je pense en effet que l'envie est une grande caractéristique de la Ravenne byzantine. Quelle idée ! Et comment savez-vous tout cela ?

— Il existe un diocèse à Ravenne. Beaucoup de gens à travers le monde travaillent pour nous en ce moment, en particulier dans les villes que nous devons visiter. Sachez que dans chacune d'elles tout est déjà prêt pour notre arrivée. L'arrestation des stavrophilakes est devenue une entreprise à grande échelle que nous ne menons plus seuls. Toutes les Églises chrétiennes ont un intérêt dans cette affaire.

— Peut-être, mais toutes ne risquent pas leur vie comme nous.

— Oui, et avec tous ces bavardages nous n'avons pas encore fini de lire les informations sur Internet, dit le capitaine en se tournant vers l'écran. L'église paraît en assez mauvais état, mais il existe encore une petite communauté de bénédictins qui dirigent une auberge pour randonneurs. Le lieu se trouve au centre exact du bois de Palu, qui leur appartient, et fait plus de cinq mille hectares.

— La porte est étroite..., rappelai-je.

— Il va falloir traverser ce bois ? voulut savoir Farag.

— C'est une propriété privée. On ne peut y entrer sans la permission des moines. En tout cas, nous nous rendrons sur place en hélicoptère.

— Voilà qui devient amusant, dis-je.

— Ce que je vais vous dire ne vous amusera pas autant. Je vous demande de préparer ce soir vos valises parce que nous ne reviendrons pas à Rome avant d'avoir trouvé Caton. Demain, après l'épreuve, l'hélicoptère nous attendra à Ravenne pour nous conduire directement à Jérusalem.

L'héliport du Vatican était une étroite surface rhomboïdale entourée par la robuste muraille Léonine, qui séparait la Cité du reste du monde depuis onze siècles. Le soleil venait d'apparaître à l'est dans un ciel d'un bleu azur radieux et clair.

— Nous allons avoir un vol magnifique ! cria le pilote du Dauphin AS-365-N2 en mettant le moteur en marche.

Les pales tournèrent doucement avec un bruit de ventilateur géant, qui ne ressemblait en rien à celui qu'on entend dans les films. Le pilote, un jeune blond robuste et grand, portait une combinaison grise aux multiples poches. Il avait un sourire franc, et ne cessait de nous regarder. Il devait se demander qui nous étions pour avoir le rare privilège de monter dans son brillant appareil blanc.

Je me sentais un peu nerveuse. Farag, lui, examinait tout ce qui nous entourait avec la curiosité d'un touriste étranger qui visiterait une pagode chinoise.

La veille au soir, j'avais préparé ma valise avec une grande inquiétude. Mes camarades m'avaient aidée et encouragée de leurs plaisanteries avant de me régaler d'un bon dîner. J'aurais dû me sentir dans la peau d'une héroïne qui s'apprête à sauver le monde mais, en fait, je me sentais terrorisée, écrasée par un indéfinissable poids intérieur. Comme si je vivais les derniers moments de ma vie, et prenais mon dernier repas. Mais le pire, ce fut quand nous allâmes prier toutes ensemble à la chapelle, et que mes sœurs exprimèrent à voix haute leurs souhaits pour moi et ma mission. Je ne pus retenir mes larmes. Pour une raison inexplicable, je sentais que je ne reviendrais pas, que je ne prierais plus jamais dans cet endroit où j'étais venue si souvent. J'essayais de chasser ces craintes de mon esprit en me disant que je devais être plus courageuse et que, si jamais, en effet, je ne revoyais pas ces lieux, ce serait pour une bonne cause, celle de l'Église.

Et voilà que je me retrouvais pour la première fois de ma vie dans un hélicoptère ; je fis le signe de croix en entrant dans l'appareil et fus surprise de constater comme il était confortable et élégant. Pas de bancs métalliques ni d'équipement militaire. Farag et moi nous assîmes dans un des profonds fauteuils de cuir blanc de la silencieuse

cabine, qui bénéficiait de l'air conditionné et de larges hublots. Le capitaine s'assit à côté du pilote.

— Nous décollons, dit Farag en regardant par la vitre.

L'hélicoptère quitta le sol avec un léger balancement et, sans la forte vibration des moteurs, je ne m'en serais pas aperçue.

C'était incroyable de planer ainsi, avec le sol à notre droite, dans une espèce de ballet, avec des mouvements que l'on ne pourrait jamais réaliser en avion, engin beaucoup plus stable et ennuyeux. Le ciel brillait et je dus détourner la tête, aveuglée. Soudain la silhouette de Farag s'interposa entre la lumière et moi. Il glissa quelque chose sur mon nez et mes oreilles en murmurant :

— Inutile de me les rendre. Comme tu es un rat de bibliothèque, j'étais sûr que tu n'en avais pas.

Il voulait parler des lunettes de soleil qui me permirent de regarder naturellement au-dehors pour la première fois depuis le décollage. Le soleil était de plus en plus haut et notre appareil survolait déjà la ville de Forlì, située à vingt kilomètres de Ravenne. Dans quinze minutes, nous prévint le capitaine par le haut-parleur de la cabine, nous arriverions au delta du Pô. Une fois là, nous débarquerions et l'hélicoptère poursuivrait sa route vers l'aéroport de La Spretà à Ravenne où il attendrait nos instructions.

Le temps passa très vite. Soudain, l'hélicoptère pencha en avant et commença une descente vertigineuse.

— Nous volons au-dessus du bois de Palu, dit le capitaine, observez comme il est épais.

Farag et moi collâmes notre visage aux vitres et vîmes une sorte de long tapis vert, formé par des arbres énormes, qui semblait n'avoir ni début ni fin. Ma vague idée de ce que pouvaient représenter cinq mille hectares était largement dépassée par la réalité.

— Heureusement que nous n'avons pas eu à le parcourir à pied, murmurai-je.

— Ne te réjouis pas trop..., répondit Farag.

— À gauche, vous pouvez voir le monastère, reprit le capitaine. Nous allons nous poser dans la clairière près de l'entrée.

Boswell s'approcha pour mieux voir l'abbaye. Un modeste campanile de forme cylindrique, divisé en quatre étages avec une croix sur le petit toit, indiquait l'emplacement exact de ce qui, de nombreux siècles auparavant, avait dû être un lieu magnifique de recueillement et de prières. Il ne restait plus actuellement que la muraille ovale qui entourait les ruines, des pierres tombées, des bouts de murs ici et là. Ce ne fut qu'en nous approchant de la clairière que j'aperçus de petits bâtiments près des murs.

L'hélicoptère se posa doucement. Farag et moi nous apprêtions à descendre quand les pales, qui tournaient encore avec une terrible

violence, nous poussèrent en avant comme des sacs de plastique dans un ouragan. Farag me soutint par le coude et m'aida à sortir de la turbulence où j'étais restée plantée comme une idiote.

Le capitaine demeura quelques instants avec le pilote dont on distinguait à peine le visage sous son casque. Ce dernier acquiesça plusieurs fois de la tête, et accéléra de nouveau tandis que Glauser-Röist descendait et nous rejoignait avec aisance. L'appareil s'envola et peu de temps après ne fut plus qu'un point blanc dans le ciel. Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvions devant la grille d'entrée du solitaire monastère bénédictin *d'Aghios Konstantinos Akanzou*. Le seul bruit audible était le chant des oiseaux.

— Voilà, nous sommes arrivés, déclara Glauser-Röist en regardant autour de lui. Maintenant, allons chercher le stavrophilake qui garde cette épreuve.

Ce ne fut pas nécessaire. Comme surgis du néant, deux moines âgés, qui portaient l'habit noir des bénédictins, apparurent sur le chemin pavé de petites pierres qui aboutissait à la grille.

— Bonjour ! s'écria le premier en agitant les bras, tandis que l'autre ouvrait les portes. Vous cherchez un refuge ?

— Oui, mon père, répondis-je.

— Où sont vos sacs à dos ? demanda le plus âgé en joignant les mains sur sa poitrine et en les couvrant de ses manches.

Le capitaine leva le sien en répondant :

— Tout ce dont nous avons besoin se trouve là-dedans.

Nous étions cinq devant la grille maintenant. Les moines étaient bien plus vieux que je ne l'avais supposé de loin, mais ils paraissaient avoir un caractère jovial, et arboraient des sourires aimables.

— Vous avez faim ? demanda l'un d'eux.

— Non, merci, répondit Farag.

— Alors, allons directement à l'auberge, nous vous montrerons vos chambres.

Il nous examina des pieds à la tête.

— Trois chambres, n'est-ce pas ? À moins que l'un de ces deux-là ne soit ton mari, ma petite.

Je souris.

— Non.

— Et pourquoi êtes-vous venus en hélicoptère ? voulut savoir le nonagénaire avec une curiosité infantile.

— Pour gagner du temps, dit le capitaine, qui marchait lentement par égard pour les deux vieillards.

— Ah ! vous devez être bien riches, tout le monde ne peut se permettre ce mode de transport.

Et les deux moines rirent de bon cœur comme s'il s'agissait de la meilleure plaisanterie du monde. Nous échangeâmes discrètement

quelques regards étonnés : ou ces stavrophilakes étaient d'excellents comédiens ou nous nous étions complètement trompés d'endroit. Je les observai en essayant de détecter le moindre signe de duplicité, mais leurs visages ridés ne reflétaient qu'une innocence totale, et leurs sourires francs paraissaient absolument sincères. Avions-nous commis une erreur ?

Nous avançâmes jusqu'à l'auberge tandis que les moines nous racontaient sommairement l'histoire du couvent. Ils étaient très fiers des fresques byzantines qui décoraient le réfectoire et du bon état de conservation de l'église, tâche à laquelle ils consacraient toute leur vie, en plus de l'accueil des rares randonneurs qui parvenaient jusque-là. Ils voulurent savoir comment nous était venue l'idée de visiter cet endroit et combien de temps nous comptions y rester. Bien sûr, ajoutèrent-ils, nous étions invités à partager leur repas, et si nous étions satisfaits, il serait bon, puisque nous étions riches, de laisser quelque chose pour l'abbaye. Et, sur ces mots, ils se remirent à rire comme deux enfants joyeux.

Tout en bavardant ainsi, nous passâmes devant un petit potager où un autre moine, âgé lui aussi, était penché sur une pelle qu'il enfonceait à grand-peine dans la terre.

— Père Giuliano, cria un de nos hôtes, nous avons des invités !

Le moine mit la main en visière au-dessus de ses yeux pour mieux nous voir, et émit un grognement.

— Le père Giuliano est notre abbé. Allez le saluer, nous recommanda-t-il à voix basse. Il vous gardera sans doute un petit moment, nous allons donc vous attendre à l'auberge. Quand vous aurez terminé, suivez ce sentier et prenez à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Le capitaine commençait à montrer des signes d'impatience et de mauvaise humeur. Le sentiment de nous être trompés, de perdre notre temps, se faisait de plus en plus net. Ces moines ne répondaient pas, et de loin, à l'image des stavrophilakes que nous nous étions forgée. Mais il est vrai qu'en y réfléchissant bien, nous disposions de très peu d'éléments de comparaison. En réalité, nous n'en avions vu qu'un avec certitude, notre jeune Éthiopien, parce que les deux autres, le sacristain de Sainte-Lucie et le curé malodorant de Sainte-Marie in Cosmedin, pouvaient être parfaitement innocents.

Les moines disparurent par le sentier tandis que l'abbé, la main posée sur sa pelle, nous contemplait en silence, immobile et digne comme un monarque sur son trône.

— Combien de temps pensez-vous rester ? nous demanda-t-il à brûle-pourpoint quand nous fûmes à sa hauteur.

— Peu de temps, répondit le capitaine sur le même ton.

— Que venez-vous faire ici ?

Le ton de sa voix indiquait qu'il s'agissait bien d'un interrogatoire. On distinguait mal son visage recouvert d'une capuche.

— Observer la flore et la faune, répondit aussitôt le capitaine.

— Profiter du paysage, mon père, et du calme, ajouta Farag d'un ton plus conciliateur.

L'abbé tint la pelle entre ses deux mains et, lui donnant une forte poussée, la planta de nouveau dans la terre.

— Allez à l'auberge. On vous y attend.

Confus et étonnés de ce bref échange, nous reprîmes le chemin en sens inverse. Le sentier menait à un chemin ombragé et devenait de plus en plus étroit.

— Quels sont ces arbres si hauts, Kaspar ?

— Il y a un peu de tout, dit le capitaine sans lever les yeux. Des chênes, des frênes, des ormes, des peupliers... Mais ces espèces ne sont pas si hautes en général. Il est possible que la composition du terrain soit très riche, à moins que les moines ne soient parvenus à créer des espèces particulières en sélectionnant les semences au fil des siècles.

— C'est vraiment impressionnant ! m'exclamai-je en contemplant la coupole végétale qui recouvrait, compacte, le chemin.

Après un moment de silence, Farag demanda :

— Les moines nous ont dit qu'il y a une bifurcation à droite, je crois ?

— Ce ne doit plus être très loin, répondis-je.

Et pourtant les minutes passaient et le croisement n'apparaissait toujours pas.

— Je pense que nous nous sommes trompés, dit le capitaine en regardant sa montre.

— Je vous l'avais bien dit.

— Continuons, objectai-je.

Au bout d'une demi-heure, je dus admettre mon erreur. Nous avions la sensation d'entrer au plus profond du bois. Le chemin était à peine tracé et, ajouté au feuillage de plus en plus épais, le manque de lumière dû à la couverture végétale nous empêchait de savoir dans quelle direction nous marchions. Heureusement, l'air était frais et la marche n'avait rien d'épuisant.

— Retournons sur nos pas, dit Glauser-Röist d'un ton sombre.

Ni Farag ni moi ne discutâmes ; il était évident que, même si nous marchions toute la journée, nous n'arriverions nulle part en suivant ce chemin. Étrangement, un kilomètre plus loin environ, nous trouvâmes le croisement.

— C'est une plaisanterie ! s'écria le capitaine. Nous ne sommes jamais passés par là.

— Vous voulez mon avis ? dit Farag en souriant. Je crois que nous avons commencé notre voyage sur la deuxième corniche. Ils ont dû

dissimuler ces chemins et les montrent maintenant pour que nous les trouvions. L'un d'eux doit mener au bon endroit.

Cette remarque parut calmer un peu Glauser-Röist.

— Dans ce cas, agissons comme ils s'attendent à ce que nous le fassions.

— Par où allons-nous ? À droite ou à gauche ?

— Et si ce n'était pas l'épreuve ? dis-je. Et si nous nous étions perdus, tout simplement ?

Je n'obtins pour toute réponse qu'un silence indifférent. Chacun de son côté se mit à fouiner, à retourner des cailloux avec le bout des chaussures. On aurait dit deux guides indiens ou, pis encore, deux chiens de chasse cherchant leur proie.

— Ici ! s'écria bientôt Farag en montrant un chrisme minuscule gravé sur le tronc d'un arbre situé juste sur le chemin de gauche.

— Alors ? dit-il, très satisfait.

Le long chemin aboutit, vers midi, à une haie d'environ trois mètres de hauteur qui bloquait la voie. Nous nous arrê tâmes devant, aussi étonnés que des Bédouins découvrant un gratte-ciel dans le désert.

— Je crois que nous sommes arrivés, murmura Farag.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— On continue, je suppose. Il y a peut-être une ouverture plus loin.

Nous longeâmes la haie pendant vingt minutes jusqu'à ce qu'enfin sa parfaite régularité s'interrompe. Un accès de deux mètres de large paraissait nous inviter à entrer. Le chrisme de fer cloué au sol ne nous laissa plus aucun doute.

— Le cercle des envieux, murmurai-je, un peu effrayée, en posant la main sur mon avant-bras.

— Allons ! *Basileia*, nous ne laisserons pas dire que nous sommes des peureux !

Farag passa le premier. Une seconde haie apparut alors devant nous sans que l'on puisse en voir la fin ni d'un côté ni de l'autre. Les deux formaient un interminable couloir.

— Vous préférez à droite ou à gauche ? se moqua Farag qui ne se départissait pas de sa bonne humeur.

— Quelle direction prit Dante en arrivant à la deuxième corniche ?

Le capitaine ouvrit son sac à dos, prit son exemplaire de *La Divine Comédie* et le feuilleta.

— Voici ce que relate la troisième strophe du chant XIII, dit-il, visiblement ému : « On ne voit là ni figure ni image : la rive et la voie y sont lisses. » Et, plus loin, en parlant de Virgile : « Puis il fixa les yeux sur le soleil ; il pivota sur son flanc droit, en faisant tourner son côté gauche. » Vous en conviendrez, il ne saurait y avoir d'explication plus claire.

— Mais où est le soleil ? dis-je en le cherchant des yeux.

Les arbres gigantesques étaient disposés de telle sorte qu'il était impossible de deviner où il se trouvait à cet instant.

Le capitaine regarda sa montre, sortit une boussole et indiqua un point dans le ciel.

— Il doit être plus ou moins par là.

En effet, une fois qu'on avait compris dans quelle direction regarder, il était facile de deviner l'intensité de la lumière qui traversait le feuillage.

— Mais nous ne savons pas à quelle heure Virgile a regardé le soleil, fit remarquer Farag. Est-ce la même que nous ? Cela peut complètement changer la direction à suivre.

— Laissons le hasard tirer les dés, dis-je. Si les gardiens de la Croix avaient voulu que nous prenions une direction précise, ils nous l'auraient fait savoir.

Glauser-Röist, qui avait continué à lire *La Divine Comédie*, leva la tête et nous regarda, les yeux brillants :

— Si comme vous l'avez dit le hasard a tiré les dés, il est tombé en plein dans le mille, car ils arrivent à la deuxième corniche à midi pile.

Avec un sourire satisfait, je me mis face au soleil, plantai mon pied droit dans le sol et pivotai vers la gauche, c'est-à-dire le chemin de droite. Nous nous mîmes en marche. Mais les « murailles » n'étaient pas aussi « lisses » que le disait le poète, car la haie était faite de branchages touffus. Tous les deux cents mètres environ, apparaissait une étoile de bois au sol.

Nous nous perdîmes en conjectures à leur sujet pour décréter, une heure plus tard, que peu importait leur signification, et que cela nous était égal.

Nous marchâmes d'un bon pas une heure de plus sans que le paysage ne souffrît la moindre variation : un chemin de terre parsemé d'étoiles et fermé par deux murs végétaux élevés qui, sous l'effet de la perspective, semblaient s'unir loin devant nous.

La fatigue commençait à se faire sentir. J'avais les pieds brûlants et endoloris, et j'aurais donné n'importe quoi pour une chaise ou, mieux encore, un siège aussi confortable que celui de l'hélicoptère. Mais nous dûmes poursuivre notre chemin comme Dante et Virgile.

— Cela me rappelle une phrase de Borges, murmura soudain Farag. « Je connais un labyrinthe grec qui constitue une ligne unique, droite. Tant de philosophes se sont perdus sur cette ligne qu'un simple détective peut bien s'y perdre. » Je crois que c'est dans *Artificios*.

— Et tu ne te souviens pas du « cercle infini dont le centre est partout et sa circonférence si grande qu'elle semble une ligne droite » ?

Moi aussi j'avais lu Borges, alors pourquoi ne pas m'en vanter ?

Vers cinq heures de l'après-midi, sans qu'aucun de nous ne se fut plaint ni de la faim ni de la soif, la seconde haie intérieure montra une irrégularité dans son tracé : une porte de fer apparut, aussi haute que la haie et de quatre-vingts centimètres de large environ. En la franchissant, nous découvrîmes deux autres choses intéressantes. La première, que ces énormes haies étaient en réalité d'épais murs de pierre entièrement recouverts de feuillages ; et la seconde, que cette porte était conçue de telle sorte que, une fois fermée, nous ne pourrions plus l'ouvrir.

— Sauf si nous arrivons à la coincer, dit Boswell, apparemment inspiré.

Comme il n'y avait pas de pierres dans le voisinage, que nous n'avions rien sur nous et que, pour comble, les branchages étaient durs comme le chanvre et épineux, la seule solution fut de se servir de la montre de Farag, qu'il offrit généreusement en arguant qu'elle était en titane et résisterait sans problème. Mais quand la paroi de fer se remit en place, la pauvre machine tint quelques secondes avant de rendre l'âme et de se casser en mille morceaux.

— Je suis désolée, Farag, dis-je en essayant de le consoler.

Il contemplait en silence, confus et incrédule, la porte qui venait de détruire sa montre.

— Ne vous en faites pas, professeur, le Vatican vous remboursera, dit le capitaine. Le plus grave, c'est que la porte s'est refermée et que nous ne pouvons plus l'ouvrir.

— Bien ! Cela veut sans doute dire que nous sommes sur le bon chemin, dis-je en essayant de faire preuve, pour une fois, d'un peu d'enthousiasme.

Nous reprîmes la marche en remarquant que ce deuxième couloir était plus étroit que le premier. L'obscurité commençait à être dangereuse. Il y avait peut-être encore de la lumière en dehors du bois mais, sous ce ciel épais de branches, la visibilité était réduite.

Cent mètres plus loin, nous trouvions un nouveau symbole par terre, bien plus original que les précédents :



Sa couleur, sa texture paraissaient du plomb et celui qui l'avait placé là s'était assuré que l'on ne pouvait ni le retirer ni le bouger d'un pouce. Il semblait surgir de la terre, en faire partie.

— Sa forme me dit quelque chose, commentai-je en l'examinant de près. Ce n'est pas un signe du zodiaque ?

Le capitaine attendit, patient, que les deux experts rendent leur verdict.

— Non, je ne crois pas, dit Farag en nettoyant la mousse accumulée sur la pierre. En fait, depuis l'Antiquité, ce symbole indique la planète Saturne.

— Que vient faire Saturne là-dedans ?

— Si nous le savions, nous pourrions rentrer chez nous, grogna le capitaine.

Je fis une grimace que seul Farag put voir et qui le fit sourire. Puis nous reprîmes la marche. La nuit tombait. On entendait de temps en temps le cri d'un oiseau et le bruissement des feuilles agitées par le vent. Il commençait à faire plus frais. Il ne manquait plus que ça !

— Nous allons devoir passer la nuit ici ? demandai-je en remontant le col de ma veste.

Heureusement, elle était en peau et possédait à l'intérieur une bonne doublure de flanelle.

— Je le crains, *Basileia*. Kaspar, j'espère que vous avez prévu cette contingence.

— Que signifie ce mot *Basileia* ? voulut savoir le capitaine.

Mon cœur se mit à battre plus vite.

— C'est un terme, très courant à l'époque byzantine, qui signifie « femme noble ».

Menteur ! pensai-je tout en poussant un soupir de soulagement. Ce mot n'était vraiment pas courant, puisqu'il signifie « impératrice » ou « princesse ».

Il n'était que six heures et demie, mais le capitaine dut allumer sa puissante torche électrique parce que nous étions plongés dans l'obscurité la plus complète. Nous avions marché toute la journée sur de longs chemins de terre sans avoir atteint notre but. Nous fîmes enfin une pause et nous laissâmes tomber à terre pour prendre notre premier repas depuis le départ de Rome. Tandis que nous mangions les désormais fameux sandwiches au salami et fromage du capitaine qui, fidèle à sa nature monolithique, n'avait pas changé de menu, nous récapitulâmes les faits de la journée pour parvenir à la conclusion qu'il nous manquait encore trop d'éléments pour compléter le puzzle. Le lendemain, nous saurions avec plus de certitude à quoi nous attendre. Une Thermos de café chaud nous remit de bonne humeur.

— Et si nous dormions ici et nous remettions en marche à l'aube ? proposai-je.

— Il vaudrait mieux continuer, répondit le capitaine.

— Mais nous sommes épuisés !

— Kaspar, je pense que nous devrions écouter Ottavia. La journée a été longue, approuva Farag.

Glauser-Röist dut céder. Nous improvisâmes alors notre campement. Le capitaine nous donna deux épais bonnets de laine, qui nous firent beaucoup rire et le regarder comme s'il était devenu fou.

— Quels idiots ! cria-t-il. Vous ne savez donc pas que, pour éviter le froid, il faut se couvrir la tête ! Elle est responsable d'une bonne partie de la perte de chaleur du corps. L'organisme humain est programmé pour sacrifier ses extrémités si le torse et le dos se refroidissent. En évitant toute perte de chaleur par la tête, nous maintiendrons notre température corporelle et nous aurons les pieds et les mains chauds.

— Ouf ! c'est compliqué ! je ne suis qu'un pauvre citoyen du désert, dit Farag qui se pressa néanmoins d'enfiler le bonnet.

Celui que m'avait donné le capitaine me parut familier, mais je n'arrivais pas à savoir pourquoi.

Glauser-Röist sortit de son sac à dos magique ce qui ressemblait à deux petites boîtes de tabac. Il nous expliqua d'un ton patient qu'il s'agissait de couvertures de survie faites de plastique aluminé. Elles étaient très légères et maintenaient la chaleur. La mienne était rouge d'un côté et argentée de l'autre. Celle de Farag, jaune, et celle du capitaine, orange. Il avait encore une fois raison car, munie de ma couverture qui crépitait au moindre mouvement et du bonnet, j'oubliai presque que j'étais au beau milieu d'une forêt. J'appuyai doucement mon dos contre la haie, et m'assis entre les deux hommes. Le capitaine éteignit sa lampe. Je suppose que je m'endormis, sans m'en rendre compte, contre Farag. Alors que je laissais tomber ma tête sur son épaule, je me rappelai que mon bonnet de laine ressemblait à celui de la jeune fille sur la photo dans le salon de l'appartement du capitaine.

Le jour se levait – si l'on peut appeler ainsi le passage du noir au gris ; il était cinq heures du matin. Nous nous réveillâmes tous les trois en même temps, certainement à cause du chant tapageur des oiseaux qui lançaient des arias ensorceleuses. À moitié endormie encore, je me rappelai que nous étions samedi, et qu'une semaine seulement auparavant j'étais à Palerme avec ma famille pour la veillée funèbre de mon père et de mon frère. Je priai pour eux en silence, et essayai d'accepter la situation extravagante dans laquelle je me trouvais, avant d'ouvrir définitivement les yeux.

Nous nous levâmes tant bien que mal, bûmes un peu de café froid, ramassâmes nos affaires et nous remîmes en route sans nous arrêter jusqu'à neuf heures du matin environ, en comptant plus d'une trentaine de signes de Saturne. Après nous être un peu reposés, nous reprîmes la marche en nous demandant si c'était vraiment une épreuve du Purgatoire ou un test d'endurance. Enfin, apparut tout au fond un mur qui fermait le couloir.

— Attention ! annonça Farag. Nous sommes arrivés !

Nous pressâmes le pas, animés par l'envie folle d'atteindre la

dernière étape. Mais non, ça ne l'était pas encore. Bien que cette muraille couverte de feuilles fermât le couloir par lequel nous étions arrivés, une nouvelle porte de fer, identique à l'autre, apparut sur notre gauche. Sachant que rien ne pourrait en empêcher la fermeture, nous la poussâmes pour la franchir d'un pas résigné puisque de l'autre côté nous attendait un panorama similaire à celui que nous venions de quitter. De fait, si ce couloir n'avait été plus étroit que le premier, nous aurions pu jurer que nous n'avions pas changé de lieu.

— J'ai l'impression que nous traversons des lignes parallèles chaque fois plus rapprochées les unes des autres, dit Farag en étendant les bras de chaque côté.

Dans ce troisième couloir, les bouts de ses doigts arrivaient à une paume du massif végétal. Mais les haies avaient changé de nature aussi. Elles n'étaient plus uniquement couvertes de branchages, mais d'orties, d'épines, de ronces et de chardons qui menaçaient de nous trouver la peau au moindre effleurement.

— En effet, admit le capitaine, les couloirs sont plus étroits. En revanche, ajouta-t-il après avoir jeté un coup d'œil sur sa boussole, je ne crois pas que nous avançons en lignes droites parallèles. Nous avons tourné d'une soixantaine de degrés vers la gauche.

— Tiens ! s'étonna Farag.

Il s'approcha de lui pour vérifier ses indications.

— Vous avez raison !

— Je vous avais bien parlé d'un cercle infini, je crois ? dis-je, moqueuse.

J'examinai les épines pointues et en effleurai une. Si leur origine n'avait pas été clairement naturelle, j'aurais parié pour le meilleur fabricant d'aiguilles au monde. La piqure lâcha une douce piloselle noire qui en une seconde fit rougir ma peau. J'eus une impression de brûlure, comme si j'avais touché le bout d'une allumette enflammée.

— Ces orties sont terribles ! m'écriai-je. Il faut faire très attention !

— Laissez-moi voir.

Tandis que le capitaine examinait ma main, la rougeur et la brûlure disparurent.

— Heureusement, l'inflammation semble passagère, mais nous ne savons pas s'il en va de même pour toutes les autres espèces. Soyez donc prudents.

En faisant attention de ne pas toucher les plantes épineuses, nous avançâmes sur une centaine de mètres jusqu'à ce que Glauser-Röist, qui marchait en tête, s'arrête brusquement.

— Un autre dessin étrange..., annonça-t-il.

Je me penchai en même temps que Farag pour examiner ce tracé artistique du chiffre 4, fabriqué avec un métal aux reflets bleus.

— Le symbole de la planète Jupiter, indiqua Farag d'un ton surpris. Je ne sais pas... Voyons... Si nous sommes en train de tourner et que dans chaque nouveau couloir apparaît une planète différente, il est possible que tout ceci ne soit rien d'autre qu'une représentation cosmologique.

— Peut-être, reconnut le capitaine en caressant de la main le dessin. En tout cas, elle semble faite en étain.

— Saturne est la planète du plomb, lui rappelai-je.

— Je ne sais pas..., reprit Farag d'un air contrarié. Tout cela est très bizarre. À quoi nous font-ils jouer, maintenant ?

La porte suivante se présenta cinq heures plus tard alors que nous avions piétiné la planète Jupiter une trentaine de fois. Nous déjeunâmes, assis par terre, en fuyant les massifs épineux. Le couloir suivant, ou cercle gigantesque selon la façon dont on l'envisageait, était un peu plus étroit et les plantes plus denses et dangereuses. Le symbole, de fer, était celui de la planète Mars.



— Je crois qu'il n'y a plus aucun doute possible, dit le capitaine.

— Nous sommes en train de parcourir le système solaire, approuvai-je.

— Essayons de ne pas penser en termes contemporains, me corrigea Farag, penché sur le dessin. Nos connaissances actuelles sur les planètes n'ont rien à voir avec celles de l'Antiquité. L'ordre suivi : Saturne, Jupiter, Mars, indique qu'il manque les trois premières planètes, les plus extérieures, Pluton, Neptune et Uranus, découvertes au cours de ces trois derniers siècles. Je pense donc que nous nous déplaçons dans la conception antique du système solaire, que partagèrent tous les hommes, de la Grèce classique à la Renaissance. Un système qui comprend la sphère des étoiles fixes, qui correspond au premier couloir que nous avons emprunté, les sept planètes et la Terre.

— C'est aussi la conception que Dante a de l'univers.

— En effet, capitaine, Dante Alighieri, comme ses contemporains, pensait qu'il y avait neuf sphères incluses les unes dans les autres. La plus extérieure était celle des étoiles fixes et la plus intérieure celle de la Terre où vivait l'être humain. Aucune des deux ne bougeait. Leur position était immuable. Ce qui était en mouvement, c'était les sphères situées entre elles, c'est-à-dire les sept planètes alors connues.

— Neuf sphères et sept planètes, répéta Glauser-Röist, on retrouve les chiffres sept et neuf encore une fois.

Je regardai Farag sans pouvoir cacher mon admiration. J'étais fascinée par son érudition. Tout ce qu'il disait était juste, ce qui prouvait qu'il était doté d'une mémoire excellente, meilleure même que la mienne. Et c'était la première fois que je pouvais dire cela de quelqu'un.

— Donc la planète suivante doit être Mercure.

— J'en suis certain, Kaspar, et je crois même que nous allons avancer de plus en plus vite puisque les cercles se contiennent les uns les autres, et que les diamètres diminuent.

— Et les chemins rétrécissent, ajoutai-je.

— Allons-y ! dit Glauser-Röist sans relever ma remarque. Il nous reste encore quatre planètes.

Nous arrivâmes à Mercure alors que l'après-midi tombait. Je me dis qu'Abi-Ruj Iyasus avait dû être une espèce de colosse, un véritable Hercule, pour avoir surmonté les épreuves de la confrérie, et avec lui tous les autres stavrophilakes, Dante et le père Bonuomo inclus. Quelle foi ou quel fanatisme poussait ces personnes à supporter toutes ces calamités ? Et pourquoi, s'ils étaient si uniques, si sages, acceptaient-ils ensuite d'humbles postes de surveillance et des vies anodines et clandestines ?

Le symbole de Mercure était fabriqué dans un métal aux reflets violets, très brillant et brun, que nous ne sûmes pas reconnaître. Nous dormîmes par terre, ce soir-là, en file indienne le long du couloir ; la distance entre les deux haies ne permettait guère mieux.

Le lendemain, à l'aube, un dimanche, réveillés encore une fois par le tapage des oiseaux, nous nous remîmes en route, les jambes courbaturées.

La cinquième orbite planétaire apparut alors que le soleil était haut. Le capitaine nous apprit que nous avions tourné de plus de deux cents degrés par rapport à notre point de départ. Il nous en manquait moins de la moitié pour faire un tour complet. Le symbole de Vénus, en cuivre rouge, n'apparut qu'une vingtaine de fois. Une grande surprise nous attendait dans le couloir suivant, dont la perspective ne formait plus des lignes droites convergentes à l'horizon, mais des arcs qui tournaient ostensiblement à gauche. En pénétrant dans le cercle du Soleil, nous pûmes observer, surpris, qu'un toit épineux de chardons et de ronces unissait, au-dessus de nos têtes, les parois latérales qui étaient maintenant si proches que le capitaine, le plus corpulent de nous trois, ne pouvait avancer qu'en tordant les épaules.

Le premier symbole apparut immédiatement, un cercle tout simple avec un point d'or pur au centre qui brillait malgré la pénombre. Si nous ne nous étions pas trouvés dans une situation aussi périlleuse,

avec ces longues épines qui effleuraient nos vêtements, nous menaçant de toutes parts, nous nous serions certainement arrêtés pour contempler ces représentations solaires si belles, quinze en tout. Mais nous avions envie de sortir de là et d'arriver dans un endroit où nous pourrions bouger sans crainte de nous piquer ou de souffrir d'urticaire. De plus, la nuit commençait à tomber.

Arrivés à ce stade, nous nous demandions avec un véritable sentiment de panique ce que pouvait nous réserver la septième et dernière planète, la Lune, mais nos suppositions, aussi terribles fussent-elles, demeurèrent en deçà de l'incroyable réalité qui nous attendait. Pour commencer, la porte de pierre s'ouvrit à peine, comme si un obstacle placé derrière l'en empêchait. Mais il n'y avait rien d'autre que la haie d'en face. Le couloir était si étroit que seul un enfant pouvait passer sans se griffer. Les haies épineuses des parois et du toit avaient été taillées de telle sorte qu'elles laissaient au centre un creux de forme humaine, et nous obligeaient à marcher la tête emprisonnée par deux fines avancées de ronces qui se refermaient au niveau du cou, empêchant tout autre mouvement que la marche. Comme Farag et le capitaine se trouvaient au-dessus de la forme découpée, j'insistai pour leur donner ma veste et mon pull afin de les protéger des terribles écorchures qu'ils allaient subir, et leur demandai d'enfiler par-dessus les couvertures de survie, surtout le capitaine. Mais Farag refusa tout net.

— Nous allons tous être griffés, *Basileia* ! me cria-t-il. Tu ne comprends pas, c'est ça l'épreuve. Cela fait partie du plan. Pourquoi devrais-tu souffrir davantage que nous ?

Je le regardai fixement en essayant de lui transmettre toute la détermination que je ressentais.

— Écoute-moi bien, Farag, d'accord, je serai égratignée moi aussi, mais c'est beaucoup plus dangereux pour vous, si vous ne vous protégez pas !

— Professeur Boswell, dit alors le capitaine, le professeur Salina a raison. Prenez sa veste.

— Et les bonnets, couvrez-en votre visage.

— Il faut les découper et faire des trous pour les yeux.

— Toi aussi, tu mets ton bonnet, Ottavia. Je n'aime pas du tout ça..., marmonna Boswell.

— Ne t'inquiète pas.

Le couloir de la septième planète fut un véritable cauchemar, malgré les exclamations admiratives du capitaine qui affirmait que les symboles au sol, les croissants de lune d'argent, étaient les plus beaux de tout le labyrinthe. J'eus envie, dans mon désespoir, de me jeter contre les plantes pour en finir une bonne fois pour toutes avec ces centaines de pincements, piqûres, coupures, blessures. Mes bras, mes

jambes et mes joues saignaient. Aucune laine ou tissu ne pouvait arrêter les assauts de ces dagues. J'essayai de me calmer en pensant à ce que le Christ avait enduré au Calvaire avec sa couronne d'épines, mais j'étais au bord de la crise de nerfs. Je me souviens pourtant de la main poisseuse de Farag qui saisit la mienne à cet instant. Je crois que ce fut là, alors que je ne pouvais plus contrôler mes pensées, que je compris que j'étais tombée amoureuse de cet étrange Égyptien qui m'entourait toujours de tant d'attention et m'avait surnommée « impératrice » en secret. C'était impossible, et pourtant ce que je ressentais ne pouvait être autre chose que de l'amour, même si je n'avais aucun point de comparaison dans ma vie antérieure. Car je n'avais jamais été amoureuse, pas même à l'adolescence, et n'avais jamais connu aucun souci sentimental. Dieu était au centre de ma vie et m'avait toujours protégée de ces sentiments qui rendaient folles mes sœurs aînées, et les obligeaient à dire et faire des bêtises. Et pourtant, c'était bien moi, Ottavia Salina, religieuse de l'ordre de la Bienheureuse Vierge Marie, qui me retrouvais, à presque quarante ans, amoureuse de cet étranger aux yeux bleus. Soudain, je ne sentis plus les épines. Et si je les sentis, je ne m'en souviens plus.

Évidemment, je passai le reste du parcours à lutter contre moi-même. Lutte perdue d'avance, mais je pensais pouvoir encore faire quelque chose pour empêcher ce qui m'arrivait. Je décidai, avant de parvenir à la dernière porte de ce labyrinthe diabolique, que ce sentiment inconnu qui m'étourdisait, faisait battre mon cœur plus vite et me donnait envie de pleurer et de rire à la fois, qui me faisait exister seulement pour cette main qui serrait la mienne, était le résultat absurde des terribles expériences que je vivais. Une fois cette aventure terminée, je rentrerais chez moi et tout redeviendrait comme avant. La vie reprendrait son cours normal, et je retrouverais mon Hypogée pour m'y enterrer entre mes livres anciens et mes manuscrits... M'enterrer ? J'avais dit « m'en-terrer » ? En réalité, je ne pouvais supporter l'idée de revenir sans Farag, sans Farag Boswell... Tandis que je prononçais son nom à voix basse, un sourire se dessina sur mes lèvres... Farag... Non ! Je ne pouvais pas reprendre ma vie antérieure sans lui. Mais je ne pouvais pas non plus revenir avec lui. J'étais une religieuse ! Je ne pouvais quitter l'habit ! Toute ma vie, tout mon travail tournaient autour de cet axe central.

— La porte ! s'exclama le capitaine.

J'aurais voulu me retourner pour regarder Farag. J'avais besoin de le voir, de lui dire que nous étions arrivés, même s'il avait certainement entendu lui aussi mais, si je tournais la tête, je risquais de m'arracher le nez. Cette précaution me sauva. Ces dernières minutes avant de quitter le couloir de la Lune me rendirent la raison. Ce fut peut-être le fait d'arriver à la fin de l'épreuve, ou la certitude

que je me perdrais pour toujours si je laissais ces émotions intenses s'emparer de moi, mais la raison s'imposa, et mon être rationnel gagna cette première manche. J'arrachai le danger à la racine, je le noyai à sa naissance, sans pitié et sans hésitation.

— Ouvrez-la, capitaine ! criai-je en lâchant brusquement cette main qui tout à l'heure était la seule chose qui comptait dans ma vie.

Et par ce simple geste, bien que douloureux, tout s'effaça.

— Tu te sens bien, Ottavia ? me demanda Farag, inquiet.

— Je ne sais pas... (Ma voix tremblait un peu mais je me ressaisis.)

Quand je pourrai respirer sans me piquer, je te le dirai. Maintenant, il faut que je sorte d'ici.

Nous étions arrivés au centre du labyrinthe, et je remerciai Dieu de cet ample espace circulaire dans lequel nous pouvions bouger et étirer nos bras sans danger.

Le capitaine posa la torche sur une table qui se trouvait là, au centre, et nous contemplâmes les parages comme s'il s'agissait d'un magnifique palais. Nous présentions un aspect nettement moins agréable. Nous ressemblions à des ouvriers sortant de la mine, mais à la place de charbon nous étions couverts de sang. Une multitude de petites coupures saignaient sur nos fronts, joues, cous et bras. Des blessures apparurent sous nos pantalons et pulls, sans compter les rougeurs produites par le liquide urticant des plantes. Et, pour couronner le tout, quelques épines s'étaient fichées sur nos corps.

Heureusement, le capitaine avait pensé à emporter une petite trousse de secours. Avec un peu de coton et d'eau oxygénée nous nettoyâmes nos plaies, toutes superficielles, avant de passer par-dessus une bonne couche de teinture iodée. Ainsi soignés et réconfortés par notre nouvelle situation, nous examinâmes le lieu.

La première chose qui attira notre attention fut la table rudimentaire sur laquelle était posée la torche électrique. En réalité il s'agissait d'une vieille enclume de métal assez grande, usée sur sa partie supérieure par des années de service dans une forge quelconque. Mais le plus curieux, ce n'était pas l'enclume, finalement assez décorative, mais l'énorme pile de marteaux de tailles différentes empilés dans un coin comme de vieux objets mis au rebut.

Nous regardions en silence cet amas insolite, incapables de deviner ce que nous devons en faire. S'il y avait eu au moins un feu et un morceau de métal à modeler nous aurions compris, mais ces marteaux et l'enclume ne nous fournissaient aucune piste.

— Je propose que nous dînions et que nous allions dormir, suggéra Farag en se laissant tomber par terre et en appuyant le dos sur la douce muraille verte qui couvrait de nouveau les parois circulaires de pierre. Demain nous serons plus frais. Moi, en tout cas, je n'en peux plus.

Sans dire mot, totalement d'accord avec lui, nous l'imitâmes. On verrait bien demain.

Il ne restait plus de café dans la Thermos, ni d'eau dans la gourde, ni de sandwiches dans le sac à dos. Il ne nous restait rien à part un tas de blessures, une fatigue terrible et des articulations douloureuses. Les couvertures de survie ne réussirent même pas à nous réchauffer cette nuit-là, les déchirures provoquées par les ronces et les épines les avaient rendues inutilisables. Ou Dieu nous aidait à sortir de là ou nous ferions bientôt partie des nombreux candidats morts au cours des épreuves.

La raison me disait que, malgré les apparences, notre situation ne s'était pas beaucoup améliorée par rapport au cercle de la Lune. Si auparavant une prison végétale nous obligeait à suivre le chemin tracé, dans ce centre apparemment libre, d'où nous pouvions contempler la dureté froide et pure du ciel, il n'y avait rien d'autre à faire que résoudre le problème de l'enclume et des marteaux. C'était ça ou rien. Simple, n'est-ce pas ?

— Il faudrait bouger, murmura Farag encore endormi, mais... Ah ! bonjour.

J'aurais voulu me retourner et le regarder mais je me retins en résistant à l'envie idiote de pleurer qui me vint soudain. Je commençais à être fatiguée de moi-même.

Glauser-Röist se mit debout et commença à faire quelques mouvements de gymnastique pour détendre ses muscles. Je ne bougeai pas.

— Nous pourrions demander qu'on nous apporte le petit déjeuner dans la chambre.

— Ce sera un espresso bien chaud avec un pain au chocolat pour moi, dis-je.

— Et si on se mettait au travail ? nous interrompit le capitaine alors qu'il essayait de s'arracher la tête, les bras derrière la nuque.

— Vous voulez peut-être que l'on forge une sculpture, me moquai-je.

Le capitaine se dirigea vers la pile de marteaux et se planta devant d'un air très concentré. Puis il se baissa et disparut derrière l'enclume. Farag se leva et le rejoignit.

— Vous avez découvert quelque chose, Kaspar ? lui demanda-t-il.

Ce dernier se releva avec un marteau dans la main.

— Non, rien de particulier. Ce sont de simples marteaux. Certains sont usés, d'autres non.

Farag en prit un à son tour. Il le lança en l'air et le rattrapa habilement.

— Non, en effet, rien d'extraordinaire, dit-il en passant devant

l'enclume et en la frappant d'un coup de marteau.

Qui résonna comme une cloche immense dans le bois, nous réduisit au silence et fit s'envoler les oiseaux en piaillant. Quand quelques secondes après les vibrations sonores cessèrent, aucun de nous n'osa bouger, effrayés par ce qui venait d'arriver, incrédules, immobiles comme des statues.

Le capitaine éclata de rire.

— Heureusement que ce n'était rien d'extraordinaire, professeur ! Imaginez le contraire...

Mais cela ne fit pas rire Farag, qui demeura sérieux et impassible. Sans un mot, il pivota sur ses talons, s'empara du marteau de Glauser-Röist et, avant que ce dernier ne puisse l'en empêcher, frappa de nouveau l'enclume de toutes ses forces. Je me bouchai aussitôt les oreilles, mais cela ne servit à rien : le bruit du fer contre le fer se grava dans mon crâne. Je bondis sur mes pieds et me précipitai vers lui. Je préférerais mille fois affronter une discussion plutôt que souffrir ce tapage. Et si l'envie soudaine d'utiliser tous les marteaux lui venait ?

— On peut savoir ce que tu es en train de faire ? lui dis-je, furieuse, par-dessus l'enclume.

Il ne me répondit pas. Il recula vers la pile de marteaux, prêt à en prendre un autre.

— N'essaye même pas ! criai-je. Tu es devenu fou !

Il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois de sa vie, fit le tour de l'enclume, se planta devant moi et me prit dans ses bras. En effet, il était devenu fou.

— *Basileia ! Basileia !* criait-il. Réfléchis ! Pythagore... !

— Pythagore ?

— Mais oui, Pythagore. C'est fantastique !

Mon cerveau passa en revue tout ce que nous avions fait depuis notre descente de l'hélicoptère, tandis que je révisais mes connaissances sur Pythagore. Un labyrinthe de droites, le fameux théorème (le carré de l'hypoténuse...), les sept cercles planétaires, l'harmonie des sphères, la confrérie de la Croix, la secte des pythagoriciens... L'harmonie des sphères et l'enclume et le marteau ! Je souris.

— Tu as compris ! affirma Farag en souriant, sans cesser de me regarder. N'est-ce pas ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Pythagore de Samos, l'un des philosophes grecs les plus éminents de l'Antiquité, né au VI^e siècle avant notre ère, avait établi une théorie selon laquelle les nombres étaient le fondement de toute chose et la seule voie possible pour éclaircir l'énigme de l'univers. Il avait fondé une espèce de communauté scientifico-religieuse dans laquelle l'étude des

mathématiques était considérée comme un chemin de perfectionnement spirituel. Et il mit toute son énergie à transmettre à ses élèves le raisonnement déductif. Son école eut de nombreux successeurs, et il fut à l'origine d'une longue chaîne de sages qui se prolongea, à travers Platon et Virgile, jusqu'au Moyen Âge. Il était considéré comme le père de la numérologie médiévale, celle que Dante avait suivie au pied de la lettre dans *La Divine Comédie*. Ce fut Pythagore qui établit la fameuse classification des mathématiques qui perdura pendant plus de deux mille ans, le *Quadrivium* des sciences : arithmétique, géométrie, astronomie et... musique. Oui, musique, parce que Pythagore était obsédé par l'idée d'expliquer mathématiquement l'échelle musicale, qui représentait alors un grand mystère pour les êtres humains. Il était convaincu que les intervalles entre les notes pouvaient être représentés par des nombres, et il travailla intensément à ce projet pendant la majeure partie de sa vie. Jusqu'à ce qu'un jour, selon la légende...

— Si l'un de vous avait la bonté de m'expliquer, grogna Glauser-Röist.

Farag se retourna, comme tiré d'une transe soudaine, et le regarda avec un air coupable.

— Les pythagoriciens, commença-t-il, furent les premiers à définir le cosmos comme une série de sphères parfaites décrivant des orbites circulaires. Ils sont à l'origine de la théorie des neuf sphères et sept planètes sur laquelle est fondé le labyrinthe par lequel nous sommes arrivés, capitaine ! Ce fut Pythagore qui exposa pour la première fois... (Il demeura songeur.) Comment ne m'en suis-je pas aperçu avant ? Pythagore soutenait que les sept planètes émettent des sons en décrivant leur orbite, les notes musicales, qui créent ce qu'il appela l'harmonie des sphères. Cette musique harmonieuse ne peut être entendue par les humains, parce que nous sommes habitués à elle depuis notre enfance. Chacune des sept planètes émet une des sept notes de l'échelle musicale, du *do* au *si*.

— Et quel est le rapport avec les coups de marteau que vous venez de donner ?

— Tu continues, Ottavia ?

Pour une raison inexplicable, je sentis un nœud serrer ma gorge. Je regardai Farag en silence. Je ne désirais qu'une seule chose, qu'il continuât à parler. Je repoussai son offre d'un geste de dénégation. L'ancienne Ottavia était donc bien morte, me dis-je, stupéfaite. Où était passée ma vanité intellectuelle ?

— Un jour, poursuivit Farag, tandis que Pythagore se promenait dans la rue, il entendit des coups rythmés qui attirèrent son attention. Le bruit provenait d'une forge voisine dont il s'approcha, attiré par la musicalité des battements du marteau sur l'enclume. Il demeura là un

certain temps, à observer les ouvriers, leur manière de travailler, la façon dont ils utilisaient leurs outils ; il s'aperçut alors que le bruit variait selon la taille du marteau.

— C'est une légende très connue, dis-je en faisant un effort surhumain pour prendre une voix normale. Qui semble fondée, car en effet, c'est après cette visite que Pythagore découvrit la relation numérique entre les notes musicales, ces mêmes notes qu'émettent les sept planètes en tournant autour de la Terre.

Le soleil apparut alors derrière la muraille en illuminant de plans droits ce cercle terrestre auquel nous tentions d'échapper. Glauser-Röist paraissait impressionné.

— Et c'est sur cette Terre, conclut Farag, centre de la cosmologie pythagoricienne, que nous nous trouvons. D'où les symboles planétaires que nous avons trouvés dans les cercles antérieurs.

— Je suppose que vous avez compris, capitaine, que votre chère numérologie dantesque vient tout droit de Pythagore, dis-je d'un ton ironique.

Il me regarda et je crus déceler un certain respect dans ses yeux gris acier.

— Vous ne comprenez pas, professeur, que tout cela ne fait que confirmer mon sentiment que nous avons perdu une sagesse ancienne et très belle au fil des siècles ?

— Pythagore se trompait, lui rappelai-je. Pour commencer, la Lune n'est pas une planète, mais un satellite de la Terre, et aucun astre n'émet de notes musicales en suivant son orbite, qui d'ailleurs n'est pas ronde mais elliptique.

— Vous en êtes sûre ?

Farag nous écoutait avec une grande attention.

— Si je suis sûre ? Vous avez oublié ce qu'on apprend à l'école.

— Parmi tous les multiples chemins possibles, dit-il, songeur, l'humanité a sans doute choisi le plus triste de tous. Vous n'aimeriez pas croire qu'il existe de la musique dans l'univers ?

— À vrai dire, cela m'est complètement égal.

— Pas moi, déclara-t-il en me tournant le dos pour se diriger vers la pile de marteaux.

Comment un type aussi dur pouvait-il abriter une sensibilité aussi indulgente ?

— Souviens-toi, me chuchota Farag, que le romantisme a commencé en Allemagne.

— Et alors ?

— Les apparences peuvent être parfois trompeuses, et ne correspondent pas à la vérité. Je t'ai déjà dit que Glauser-Röist est quelqu'un de bien.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire, protestais-je.

Un coup de marteau épouvantable retentit à cet instant. Le capitaine avait frappé l'enclume de toutes ses forces.

— Nous devons retrouver l'harmonie des sphères ! cria-t-il à gorge déployée. Que faites-vous ? Vous perdez du temps !

— Je crois qu'aucun de nous ne sortira de cette aventure sain d'esprit, me lamentai-je en observant le capitaine.

— J'espère que toi, oui, au moins, *Basileia*. Ton esprit est trop précieux.

En me retournant, je ne pus m'empêcher de contempler ses yeux bleus si souriants... Oh ! mon Dieu, comme Farag se trompait. J'avais déjà perdu la tête !

— S'il vous plaît ! insista le capitaine. Vous pouvez m'expliquer exactement ce que Pythagore a fait avec ces satanés marteaux ?

Farag se tourna vers lui et sourit.

— Il s'en fit apporter une pile comme celle-ci, dit-il, et les essaya sur l'enclume jusqu'à ce qu'il trouve ceux qui faisaient sonner certaines notes de l'échelle musicale. En réalité, les Grecs divisaient les notes en tétracordes. Les nôtres, nos *do, ré, mi, fa, sol, la, si*, ont leur origine dans la première syllabe de chaque vers d'un hymne musical consacré à saint Jean, mais c'est exactement la même chose.

— Je connais cet hymne mais, là, je ne m'en souviens pas, dis-je.

— Et que fit Pythagore après avoir trouvé ces marteaux ? pressa le capitaine.

— Il découvrit la relation numérique entre les poids de ceux qu'il avait et put en déduire le poids de ceux qui manquaient. Il les fit confectionner et les sept sonnèrent alors, parfaitement accordés.

— Quelle était cette relation numérique ?

Farag et moi nous regardâmes avant de nous tourner vers le capitaine.

— Je n'en ai aucune idée, reconnus-je.

— Je suppose que les mathématiciens et les musiciens le savent, se justifia Farag, mais nous ne sommes rien de tout cela.

— Donc, nous devons la trouver.

— C'est ce qu'on dirait. Je ne me souviens que d'une chose, je crois que le marteau qui faisait sonner le *do* pesait exactement le double de celui qui faisait sonner le *do* de l'octave suivante.

— C'est-à-dire, poursuivis-je, que le *do* le plus aigu était produit par un marteau qui pesait la moitié du *do* le plus grave. Oui, cela me dit quelque chose en effet.

— Cela fait partie de ces curiosités historiques dont on se souvient, aussi anecdotiques soient-elles.

— Enfin, plus ou moins, car, si nous n'étions pas dans cette situation, je crois que cela ne me serait jamais revenu à l'esprit.

— Peut-être, mais cela fait trois jours que nous sommes ici et si

nous voulons revoir le monde extérieur, nous devons faire usage de l'harmonie des sphères.

La seule idée de devoir faire résonner ces marteaux jusqu'à trouver les sept bons me rendait malade. Moi qui aimais tant le silence !

Je proposai de faire des piles séparées des marteaux en fonction de leur poids approximatif pour établir une rapide classification. Cette tâche nous prit plus de temps que nous ne le pensions, les différences entre un marteau de un kilo ou d'un kilo et demi étant minimes. Nous avions au moins un excellent éclairage car le soleil continuait à monter, mais je commençais à ressentir les effets du manque d'eau et de nourriture, et craignais une hypoglycémie.

Deux heures plus tard, force nous fut de constater qu'il était plus facile de faire une rangée de marteaux, ou plutôt une spirale, comme la topographie du lieu nous y obligeait, qui allait du plus grand au plus petit et en intercalant ceux qui restaient en fonction de leur volume. Nous y arrivâmes finalement, couverts de sueur et assoiffés comme en plein désert. À partir de là, la tâche fut plus simple. Nous prîmes le premier marteau, le plus grand, et frappâmes l'enclume, puis le huitième que nous fîmes sonner aussi. Comme nous n'étions pas sûrs que la note soit la même, nous essayâmes aussi le septième et le neuvième, mais le résultat ne fut pas concluant. Après un long débat, après avoir de nouveau soupesé les marteaux, nous décidâmes qu'en effet nous nous étions trompés, et qu'il fallait échanger le huitième par le neuvième. Alors, les notes commencèrent à sonner juste.

Malheureusement, le marteau qui devait fournir la note *ré*, le deuxième, ne donnait pas du tout un *ré* (tout le monde sait chanter la gamme du *do* et nous étions d'accord au moins sur ce point, cela ne ressemblait pas à un *ré*). Néanmoins, dans la deuxième octave, celle du *do* obtenue après l'échange, le deuxième marteau sonnait comme le *ré* du *do* correspondant, aussi nous avancions, malgré tout, sans nous en rendre compte, comme le jour qui s'écoulait. La seconde échelle disposait aussi d'un *mi*, ou du moins c'est ce qu'il nous sembla après les avoir tous essayés ; nous dûmes donc chercher le troisième *do* et trouver son *ré* et son *mi*, qui n'étaient pas à leur place, pour changer, mais deux marteaux plus loin.

C'était de la folie pure ! Il n'y avait pas moyen de localiser une octave complète, soit parce que la disposition des marteaux était incorrecte, soit parce que tout simplement les marteaux nécessaires manquaient. Entre le désespoir, les coups frappés sur l'enclume, la faim et la soif, je commençais à avoir un de mes maux de tête habituels, qui ne fit qu'augmenter au fil de la journée. Enfin, au milieu de l'après-midi, nous eûmes l'impression d'avoir complété la gamme. Toutes les notes sonnaient juste. Mais je n'étais pas très sûre qu'elles fussent correctes, elles ne paraissaient pas absolument exactes, comme

s'il manquait quelques grammes de fer ou qu'il y en eût trop quelque part. Farag et le capitaine étaient, eux, persuadés que nous avions atteint notre objectif.

— Dans ce cas, pourquoi ne se passe-t-il rien ? demandai-je.

— Et que doit-il se passer, à votre avis ? voulut savoir Glauser-Röist.

— Je vous rappelle que nous devons sortir d'ici.

— Eh bien, asseyons-nous et attendons. Ils viendront bien nous chercher.

— Pourquoi ne puis-je vous convaincre que cette échelle musicale n'est pas tout à fait correcte ?

— Elle l'est, *Basileia*, je ne vois pas pourquoi tu t'obstines à dire le contraire.

Ma migraine et leur entêtement me mirent de mauvaise humeur. Je me laissai tomber à terre et m'enfermai dans un silence tourmenté qu'ils choisirent d'ignorer. Mais les minutes passaient, et ils commencèrent à prendre des mines de circonstance en se demandant si finalement je n'avais pas raison. Les yeux fermés, respirant de manière rythmée, je réfléchissais en me disant que ce moment de repos nous ferait du bien. Quand vous passez toute la journée dans le bruit, des bruits qui en plus veulent être des notes musicales, il arrive un moment où l'on n'entend plus rien clairement. Ce silence imposé nettoya nos oreilles. Farag et le capitaine étaient peut-être prêts maintenant à changer d'opinion en écoutant de nouveau leur merveilleuse échelle musicale.

— Essayez de nouveau, les encourageai-je sans bouger de ma place.

Farag ne fit pas le moindre geste mais le capitaine, irréductible jusqu'à se contredire lui-même, fit une nouvelle tentative. Il fit sonner les sept notes, et perçut enfin une légère erreur dans le *fa* de l'octave.

— Le professeur Salina avait raison, admit-il à contrecœur.

— J'ai remarqué, dit Farag en haussant les épaules avec un sourire.

Le Roc tourna autour de la spirale pour localiser les marteaux antérieur et postérieur *au fa*. Il y avait encore une erreur. Il essaya plusieurs fois jusqu'à ce qu'il trouve l'outil qui donnait la bonne note.

— Refaites-les sonner, lui demanda alors Farag.

Glauser-Röist frappa l'enclume avec les sept marteaux définitifs. Le soleil se couchait. Le ciel se couvrit d'une couleur chaude et dorée, et tout fut harmonie et détente dans le bois quand le silence revint. C'est alors que je me rendis compte que je m'endormais. Je compris tout de suite que ce n'était pas un sommeil naturel, ni ma manière habituelle de dormir, à cause de l'immense lassitude qui s'empara de mon corps et m'introduisit lentement dans un obscur puits de léthargie. J'ouvris les yeux et aperçus Farag, le regard vitreux, et le capitaine, appuyé sur

l'enclume avec les deux bras raidis, qui essayait de se maintenir debout. Il flottait dans l'air un parfum de résine. Mes paupières se fermèrent de nouveau avec un léger tremblement sans que je le décide. Je commençai à rêver immédiatement. Je rêvai de mon arrière-grand-père Giuseppe, qui dirigeait les travaux de construction de la Villa Salina, et cela me fit sursauter. La partie consciente de mon esprit, encore invaincue, me prévenait que tout cela n'était pas réel. J'entrouvris de nouveau les yeux avec un grand effort et, à travers un nuage ténu de fumée blanchâtre qui pénétrait dans le cercle par la partie basse du mur et montait du sol, je contemplai Glauser-Röist, qui tomba à genoux en murmurant un monologue que je ne pus comprendre. Il s'accrochait à l'enclume pour éviter de perdre l'équilibre et secouait la tête pour se maintenir éveillé.

— Ottavia...

Je tendis ma main vers Farag. Je caressai son bras et, tout de suite, sa main chercha la mienne. Nos mains, unies de nouveau comme dans le labyrinthe, furent mon dernier souvenir.

Je me réveillai avec une sensation de froid intense et comme aveuglée par une puissante lumière blanche. Comme s'il n'existait plus de moi que mon essence, comme si je n'avais plus d'entité réelle, étais sans passé, sans souvenirs, sans nom. Je revins lentement à moi avec l'impression de flotter dans une bulle qui remonterait dans une mer d'huile. Je fronçai les sourcils, et notai la rigidité de mes muscles faciaux. J'avais la bouche si sèche que je dus faire un effort pour décoller ma langue du palais et bâiller.

Le bruit du moteur d'une voiture qui passait tout près et la désagréable sensation de froid finirent de me réveiller tout à fait. J'ouvris les yeux et, encore sans identité ni conscience, aperçus devant moi la façade d'une église, une rue éclairée par des réverbères, un bout de gazon qui se terminait à mes pieds. La lumière blanche aveuglante était celle d'un lampadaire. J'aurais aussi bien pu me trouver à New York qu'à Melbourne et être aussi bien Ottavia Salina que Marie-Antoinette, reine de France. Puis mes souvenirs refirent surface. J'inspirai profondément et, en même temps que l'air entraît dans mes poumons, je revis le labyrinthe, les sphères, les marteaux et... Farag !

Je sursautai et le cherchai du regard. Je le découvris à ma gauche, profondément endormi entre le capitaine et moi. Une autre voiture passa, les phares allumés. Le conducteur ne sembla pas nous voir, et s'il le fit, il dut nous prendre pour des vagabonds qui passaient la nuit sur un banc dans le parc. L'herbe était humide de rosée. Je devais réveiller mes compagnons et vérifier rapidement où nous nous trouvions, et ce qui nous était arrivé. Je posai la main sur l'épaule de

Farag et le secouai doucement. Je sentis alors une douleur semblable à celle que j'avais éprouvée en reprenant conscience dans le *Cloaca Maxima*, mais sur l'avant-bras gauche cette fois. Je n'avais pas besoin de relever ma manche pour savoir que je trouverais là une nouvelle scarification en forme de croix. Les stavrophilakes certifiaient à leur manière étrange que nous avions franchi avec succès la deuxième épreuve, celle du péché d'envie.

Farag ouvrit les yeux. Il me regarda et sourit.

— Ottavia... ! murmura-t-il avant de se passer la langue sur les lèvres pour les humecter.

— Réveille-toi, Farag ! Nous avons réussi à sortir !

— Nous avons quitté le... Je ne m'en souviens pas... Ah ! oui, l'enclume et les marteaux.

Il regarda autour de lui, encore endormi, et passa les mains sur ses joues hirsutes.

— Où sommes-nous ?

— Je ne sais pas, dis-je sans retirer la main de son épaule. Dans un parc, je crois. Il faut réveiller le capitaine.

Farag voulut se mettre debout. En vain. Il eut une expression de surprise.

— Ils nous ont frappé si fort que ça ?

— Non, juste endormis, cette fois. Je me souviens d'une fumée blanche...

— Une fumée ?

— Ils nous ont drogués avec quelque chose qui sentait la résine.

— La résine... Je t'assure, Ottavia, que je ne me souviens de rien à partir du moment où Kaspar a frappé l'enclume avec les sept marteaux.

Il s'interrompit un instant et sourit de nouveau en portant la main sur son avant-bras.

— Ils nous ont marqués, hein ?

Il semblait ravi.

— Oui, mais, s'il te plaît, réveille le Roc.

— Le Roc ? s'étonna-t-il.

— Le capitaine, enfin !

— Tu l'appelles le « Roc », dit-il, très amusé.

— Si jamais tu le lui répètes...

— Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien, se moqua-t-il.

Le pauvre Glauser-Röist était de nouveau dans un état pire que le nôtre. Il fallut le secouer sans ménagements et lui assener des gifles pour qu'il émergeât enfin de sa torpeur. Nous eûmes de la chance, aucune patrouille de police ne passa par là, sinon nous aurions certainement fini au poste.

Quand il revint enfin à lui, la circulation avait repris dans la rue

bien qu'il fut encore très tôt. Un panneau sur le trottoir près de nous indiquait le chemin du Mausolée de Galla Placidia. Nous étions donc bien à Ravenne, au centre même de la ville. Le capitaine sortit son téléphone portable, passa un coup de fil et demeura assez longtemps en conversation. En raccrochant, il se tourna vers nous qui attendions patiemment et nous regarda d'un air étrange :

— C'est drôle, dit-il. Nous nous trouvons dans les jardins du Musée national, près de la basilique Saint-Vitale, entre l'église Sainte-Marie Majeure et celle que nous avons en face.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant ?

— C'est l'église de la Sainte-Croix.

Cela ne nous arracha même pas un sourire. Nous étions blasés, et pour cause.

Le temps passait lentement tandis que nous essayions chacun de sortir de notre léthargie. Je fis les cent pas, tout en m'essayant à quelques mouvements lents de la tête.

— Au fait, Kaspar, dit soudain Farag, vous avez fouillé vos poches ? Ils vous ont peut-être laissé un message ou une piste pour la corniche suivante.

Le capitaine s'exécuta et sortit une feuille de papier de fabrication artisanale grossier.

ερωτησων τον εχοντα τας κλειδας· ο ανοιγων και κλεισει, και κλειων και ουδεις ανοιγει.

— « Demande à celui qui a les clés : celui qui ouvre et personne ne ferme ; ferme et personne n'ouvre », traduisis-je. Je ne comprends pas ce que nous devons faire ? dis-je, déconcertée.

— À ta place, je ne m'inquiétera pas. Ces gens connaissent parfaitement nos moindres gestes. Ils nous le feront savoir.

Une voiture s'approchait rapidement de nous.

— Pour l'instant, le plus important, c'est de sortir d'ici, murmura le capitaine en passant la main dans ses cheveux.

Le pauvre avait vraiment du mal à se réveiller.

Le véhicule, une Fiat gris clair, s'arrêta devant nous et le conducteur baissa la vitre :

— Capitaine Glauser-Röist ? dit un jeune prêtre en col blanc.

— C'est moi.

Le conducteur semblait avoir été tiré de son lit brusquement :

— Je suis envoyé par l'archevêché. Je suis le père Iannucci. Je dois vous emmener à l'aéroport de La Spreta. Montez, s'il vous plaît.

Il sortit du véhicule pour nous ouvrir les portières.

Quelques minutes plus tard, nous étions à l'aérodrome. Un endroit minuscule qui ne ressemblait en rien à l'aéroport de Rome. Même

celui de Palerme paraissait immense en comparaison. Le père Iannucci nous laissa à l'entrée et disparut avec la même affabilité qu'il était apparu.

Glauser-Röist interrogea une hôtesse, qui nous indiqua un endroit discret près de l'aéroclub où étaient stationnés les avions privés. Il sortit son portable et appela le pilote qui l'informa que le Westwind était prêt à décoller. Il nous guida par téléphone vers l'appareil qui se trouvait près des petits avions, le moteur en marche et les lumières allumées. Comparé aux autres, il paraissait grand, mais en fait il n'avait que cinq hublots. Il était de couleur blanche, naturellement. Une jeune hôtesse et deux pilotes nous attendaient au pied de la passerelle et, après nous avoir salués avec une froideur toute professionnelle, nous invitèrent à monter.

— Vous êtes sûr que cet avion peut aller jusqu'à Jérusalem ? m'inquiétai-je.

— Nous n'allons pas à Jérusalem, dit le capitaine en criant par-dessus le bruit du moteur, mais à Tel-Aviv, et de là nous prendrons un hélicoptère.

— Mais vous croyez vraiment que ce coucou peut traverser la Méditerranée ?

— Nous sommes prêts à décoller, annonça un des pilotes. Nous avons la priorité. C'est quand vous voulez.

— Allons-y, répondit le capitaine, laconique.

L'hôtesse nous indiqua nos sièges, nous montra les gilets de sauvetage et les portes de secours. La cabine était étroite et basse mais l'espace avait été parfaitement aménagé, avec deux larges canapés latéraux et quatre fauteuils en vis-à-vis au fond, l'ensemble tapissé d'un blanc impeccable.

L'avion décolla en douceur quelques minutes plus tard et le soleil inonda de ses premiers rayons l'intérieur de la cabine. Jérusalem, me dis-je très émue, je vais à Jérusalem, la ville où Jésus vécut, prêcha et mourut pour ressusciter le troisième jour ! J'avais toujours désiré faire ce voyage. Je n'avais jamais pu réaliser ce rêve merveilleux à cause de mon travail. Et aujourd'hui, de manière inespérée, je partais à Jérusalem, grâce à mon travail précisément. Je sentis l'émotion me gagner et fermai les yeux, en me laissant bercer par la renaissance douce et ferme de ma vocation religieuse à laquelle il m'était impossible de renoncer. Comment avais-je permis que des sentiments irrationnels trahissent la chose la plus sacrée de ma vie ? À Jérusalem, je demanderais pardon à Dieu de cette folie passagère. Là, dans les lieux les plus saints du monde, je serais enfin libérée de cette passion ridicule. D'ailleurs un autre sujet important m'attendait dans cette ville : mon frère Pierantonio qui, à cette heure, ne pouvait imaginer que je me trouvais dans un avion volant à destination de son domaine.

Il allait avoir une de ces surprises, le respectable custode !

Nous mêmes environ six heures pour arriver à Tel-Aviv. Notre charmante hôtesse s'efforça de nous rendre le voyage moins pénible, au point que, chaque fois que nous la voyions apparaître, nous ne pouvions nous empêcher de rire. Elle venait nous proposer des boissons, un repas, de la musique, des journaux, des magazines toutes les cinq minutes environ. Pour finir, Glauser-Röist la renvoya sèchement et nous pûmes somnoler en paix. Jérusalem ! La belle et sainte Jérusalem ! Avant que le jour finisse, je marcherais dans ses rues...

Peu avant d'atterrir, le capitaine sortit son exemplaire usé de *La Divine Comédie*.

— Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qui nous attend ?

— Je le sais déjà, répliqua Farag. Un rideau de fumée.

— De la fumée ! m'exclamai-je en écarquillant les yeux.

Le capitaine tourna rapidement plusieurs feuilles. Une lumière rayonnante passait par les hublots.

— Chant XVI du « Purgatoire », déclara-t-il :

*Noirceur d'enfer et de nuit sans étoiles,
sous un pauvre ciel, autant qu'il peut
être enténébré de nuages,
ne fut jamais un voile si épais
à mon regard, que cette fumée qui nous couvrit,
ni de poil si âpre à sentir.
Mes yeux ne purent rester ouverts ;
alors mon compagnon sage et fidèle
s'approcha de moi et m'offrit son épaule.*

— Où vont-ils nous enfermer cette fois ? demandai-je. Il faut que l'endroit puisse se remplir d'une dense fumée.

— Avec nous dedans, bien sûr.

— Naturellement. Et que se passe-t-il après, capitaine ? Comment réussissent-ils à en sortir ?

— En marchant, répondit ce dernier. C'est tout.

— Comment ? On ne leur cloue rien, ils ne marchent pas au bord d'une falaise... ?

— Non, il ne se passe rien. Ils avancent le long de la corniche, rencontrent les âmes des coléreux qui parcourent à l'aveuglette le cercle couvert de fumée, ils parlent avec eux puis montent jusqu'au cercle suivant après que l'ange a enlevé un nouveau « P » sur le front de Dante.

— Et c'est tout ?

— Mais oui, n'est-ce pas, professeur ?

Farag fit un signe d'acquiescement.

— Il y a cependant certains éléments curieux, ajouta-t-il. Par exemple, ce cercle est le plus court de tout le texte. Il ne fait qu'un chant et demi. À peine quelques pages, plus un court passage du chant XVII. (Il soupira et croisa les jambes.) Et c'est le second fait inaccoutumé, car, contrairement à son habitude, Dante ne fait pas correspondre la fin du cercle avec la fin du chant. Le cercle se prolonge jusqu'au vers 79 du chant XVII.

— Encore une fois le sept et le neuf, déclara le capitaine.

— Et le vers 79 commence, de manière surprenante, au milieu du néant, le quatrième cercle, celui des paresseux. Donc la corniche suivante se retrouve elle aussi à cheval sur deux chants. Le Florentin, pour une raison que nous ne connaissons pas, fusionne la fin d'un cercle avec le début du suivant dans un même chapitre, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant.

— Et cela signifie quelque chose ?

— Comment le savoir, Ottavia ? Mais, ne t'inquiète pas, tu finiras bien par le découvrir toi-même.

— Merci.

— De rien, *Basileia*.

L'avion se posa sur l'aéroport Ben-Gourion vers midi. Un véhicule de la compagnie El Al vint nous chercher pour nous conduire jusqu'à l'héliport le plus proche, où nous attendait un appareil militaire israélien qui mit vingt-cinq minutes à peine pour rejoindre la Ville sainte. Là, une voiture noire officielle nous conduisit rapidement jusqu'à la Délégation apostolique.

Ce que je vis pendant le trajet me déçut. Jérusalem ressemblait à n'importe quelle autre ville, avec ses avenues, sa circulation, ses édifices modernes. On distinguait au loin quelques minarets. Parmi la population, se détachaient les juifs orthodoxes avec leur chapeau noir, leurs papillotes, et des passants arabes coiffés du keffieh et de l'akal, le cordon noir. Je suppose que Farag devina ma déception, car il me dit :

— Ne t'en fais pas, on est dans la partie moderne, la Vieille Ville te plaira.

Contrairement à ce que j'avais espéré, je ne voyais aucun signe évident du passage de Dieu sur la Terre. J'avais toujours cru que, dès que j'aurais posé le pied sur le sol de cette ville si particulière, je percevrais indubitablement la présence de Dieu. Mais ce ne fut pas le cas, du moins pour le moment. La seule chose qui me parut vraiment surprenante fut le mélange bigarré d'architectures orientale et occidentale, et le fait que tous les panneaux indicateurs étaient écrits en hébreu, arabe et anglais. Je notai également le nombre important de militaires israéliens qui circulaient dans les rues, armés jusqu'aux

dents. Je me souvins alors que Jérusalem était une ville endémiquement en guerre. Les stavrophilakes avaient de nouveau mis dans le mille : la ville était pleine de colère, de sang, de rancœur et de mort. Jésus aurait dû choisir une autre cité pour mourir, et Mahomet une troisième pour monter au Ciel. Ils auraient ainsi permis de sauver de nombreuses vies humaines et des âmes qui n'auraient pas connu la haine.

Une plus grande surprise m'attendait néanmoins à la Délégation apostolique. Cet immense édifice ne se différenciait pas des bâtiments voisins les plus proches, sa taille exceptée. Des prêtres d'âge et de nationalité différents nous accueillirent, avec à leur tête le nonce apostolique Pietro Sambì, qui nous conduisit par de nombreux couloirs dans une salle de conférences moderne et élégante où nous attendait... mon frère Pierantonio !

— Ma petite Ottavia ! s'exclama-t-il en me voyant.

Il courut à ma rencontre et me serra dans une longue et émouvante étreinte. Des murmures amusés accompagnèrent nos retrouvailles.

— Comment vas-tu ? me dit-il en me regardant de haut en bas. Tu n'as pas très bonne mine.

— Je me sens très fatiguée, dis-je au bord des larmes. Très fatiguée, mais heureuse de te voir.

Comme toujours, mon frère avait une allure splendide, imposante, en dépit de son simple habit de franciscain. Je l'avais rarement vu dans cette tenue, car il venait toujours en civil à la maison.

— Tu es devenue un personnage important, petite sœur ! Regarde toutes ces personnes qui sont venues jusqu'ici pour faire ta connaissance.

Glauser-Röist et Farag faisaient le tour de l'assistance, accompagnés de monseigneur Sambì. Mon frère se chargea de me présenter à l'archevêque de Bagdad, vice-président de la Conférence des évêques, Paul Dahdah ; au patriarche de Jérusalem, président de l'Assemblée des catholiques ordinaires de Terre sainte, Sa Béatitudo Michel Sabbah ; à l'archevêque de Haïfa, le Grec melchite Boutros Mouallem, vice-président de l'Assemblée des catholiques ordinaires ; au patriarche orthodoxe de Jérusalem, Diodore I^{er} ; au patriarche orthodoxe arménien Torkom, à l'exarque gréco-melchite Georges El Murr... Une véritable pléiade des patriarches et évêques les plus importants de Terre sainte. À chaque nouveau titre, je me sentais de plus en plus déconcertée. Notre mission n'était-elle donc plus aussi secrète qu'avant ? Pourtant, le cardinal Sodano nous avait recommandé le silence sur nos faits et gestes...

Farag se dirigea vers Pierantonio et le salua courtoisement, tandis que Glauser-Röist demeurait à distance, ce qui ne passa pas inaperçu à mes yeux. Je n'avais plus aucun doute, une profonde animosité les

opposait, pour une raison qui m'était inconnue. Je pus aussi vérifier, au cours des conversations qui suivirent, que bon nombre de dignitaires présents s'adressaient à lui avec une certaine crainte ou, parfois, un mépris marqué. Je me promis de résoudre ce mystère avant de quitter Jérusalem.

La réunion fut longue et ennuyeuse. Les patriarches et évêques insistèrent les uns après les autres sur leur grande inquiétude au sujet des vols de *Ligna Crucis*. Les églises chrétiennes les plus petites avaient été les premières à en souffrir, et pourtant elles ne possédaient souvent qu'un simple éclat ou un peu de sciure dans un reliquaire. Ce qui avait commencé sous la forme d'un simple accident sur un mont perdu de Grèce, me dis-je, surprise, était devenu une affaire internationale qui prenait de plus en plus d'importance, comme une boule de neige qui n'aurait cessé de croître pour menacer la chrétienté. Toutes les personnes présentes étaient très préoccupées par les conséquences que cela pouvait avoir sur l'opinion publique si le scandale éclatait dans les journaux. Mais je me demandais jusqu'à quel point le secret pouvait être gardé quand autant de personnes étaient au courant de l'affaire. En réalité, cette réunion, qui ne nous apportait rien, car finalement ni le capitaine, ni Farag, ni moi n'en tirâmes profit, n'avait pas d'autre but que de satisfaire la curiosité des patriarches, évêques et légats, soucieux de faire notre connaissance. Au mieux, nous savions que nous pouvions compter sur l'aide de toutes ces Églises si nous avions besoin de quelque chose. Je saisis l'occasion.

— Avec tout le respect qui vous est dû, dis-je en usant des formules de courtoisie qu'ils utilisaient, auriez-vous entendu parler d'un homme qui garde des clés, ici, à Jérusalem ?

Ils se regardèrent, déconcertés.

— Je regrette, me répondit monseigneur Sambì. Je crois que nous n'avons pas bien compris votre question.

— Nous devons trouver dans cette ville, m'interrompit Glauser-Röist d'un ton impatient, quelqu'un qui a des clés et qui, quand il ouvre je ne sais quoi, personne ne peut le fermer, et vice versa.

Ils se regardèrent de nouveau, abasourdis, ne voyant pas du tout de quoi nous voulions parler.

— Mais, Ottavia, me réprimanda mon frère avec un sourire, tu sais combien de clés importantes il y a dans cette ville ? Chaque église, mosquée, basilique ou synagogue possède son propre trousseau de clés. Historique, en plus. Ce que tu demandes n'a pas de sens ici. Je regrette, c'est ridicule !

— Essaie de prendre cette affaire plus au sérieux, Pierantonio ! m'exclamai-je en oubliant que je m'adressais au très honoré custode de Terre sainte, au milieu d'une assemblée œcuménique de prélats

dont certains étaient les égaux du pape en dignité ; mais je ne voyais qu'une chose : mon frère aîné se moquait d'une question pour laquelle j'avais déjà risqué trois fois ma vie.

— Il est crucial pour nous de trouver celui qui a les clés, tu comprends ! Qu'il y en ait beaucoup ou pas, ce n'est pas le problème. La question, c'est qu'il y a un homme dans cette ville qui possède les clés que nous recherchons.

— Très bien, me répondit-il tandis que, pour la première fois de ma vie, il me considérait avec une expression de respect et de compréhension sur son visage de prince souverain. (La petite Ottavia serait-elle devenue plus importante que le custode ? Voilà une bonne nouvelle ! J'avais du pouvoir sur mon frère !)

— Eh bien, enfin... (Monseigneur Sambì ne savait comment en terminer avec cette dispute familiale, insolite au sein d'une réunion si éminente.) Je crois que nous avons tous entendu ici ce que vous venez de nous dire, et nous allons demander que l'on commence à rechercher ce mystérieux gardien des clés.

Il y eut unanimité et la réunion se termina amicalement par un repas servi à la Délégation dans la luxueuse salle à manger de l'édifice. On nous apprit que le pape y avait pris récemment son petit déjeuner lors de son périple en Terre sainte. Je ne pus éviter un sourire ironique en pensant que cela faisait trois jours que nous ne nous étions pas douchés, et que nous devions sentir assez mauvais.

Une fois le repas fini, nous montâmes dans les chambres que l'on nous avait assignées. Deux religieuses hongroises avaient déjà défait ma valise et rangé mes affaires dans le placard, la salle de bains et sur la table de travail. Elles n'auraient pas dû se donner tant de peine car le lendemain, sans doute à l'aube, nous volerions vers Athènes, le corps couvert de bleus, de blessures et de scarifications. Je me précipitai alors vers la salle de bains et, après avoir doucement enlevé les deux pansements sur mon avant-bras, vis les marques, rouges et enflammées, celle de Rome un peu moins que celle de Ravenne, faite quelques heures seulement auparavant. Ces deux belles croix m'accompagneraient désormais toute ma vie. Toutes deux présentaient des lignes vertes profondément incrustées dans la peau, comme si on y avait injecté une décoction de plantes. Malgré mon appréhension, je terminai de me déshabiller, pris une douche qui me fit un bien fou et, une fois bien séchée, me soignai avec ce que je trouvai dans la petite armoire à pharmacie avant de bander mes bras. Heureusement, avec les manches longues on ne voyait rien.

L'après-midi, après quelques heures de repos, mon frère Pierantonio proposa de nous conduire dans la Vieille Ville pour une petite visite touristique. Le nonce manifesta une certaine crainte pour notre sécurité car, quelques jours auparavant, il y avait eu entre

Palestiniens et Israéliens les affrontements les plus durs depuis la fin de l'Intifada. Ils avaient fait une douzaine de morts et plus de quatre cents blessés. Le gouvernement s'était vu obligé de remettre trois quartiers de Jérusalem, Abu Dis, Azaria et Sauajra, aux autorités palestiniennes, avec l'espoir de rouvrir une voie de négociations et de mettre fin aux émeutes dans les Territoires autonomes. La situation était donc tendue et l'on craignait de nouveaux attentats dans la ville. Le nonce nous demanda donc, en raison du haut poste qu'occupait Pierantonio, d'utiliser un véhicule discret. Il nous fournit un excellent guide, le père Murphy Clark, qui appartenait à l'École biblique de Jérusalem. Cet homme de grande taille, corpulent, à la barbe blanche soignée, était l'un des meilleurs spécialistes au monde en archéologie biblique. Nous garâmes la voiture aux vitres fumées non loin du Mur des Lamentations, et de là commençâmes notre voyage dans le passé.

Je n'avais pas assez d'yeux pour tout appréhender en une fois, l'immense beauté de ces rues pavées avec leurs magasins et leur étrange population habillée selon les trois cultures de la ville. Mais le plus émouvant fut de parcourir la Via Dolorosa, le chemin suivi par Jésus avant sa crucifixion. Comment expliquer l'émotion qui me saisit ? Je ne trouvais pas de mots pour la décrire. Pierantonio, qui lisait en moi comme à livre ouvert, s'attarda pour marcher à mes côtés en laissant les autres nous devancer. Il était évident que mon frère ne se rapprochait pas pour commémorer le chemin de croix. En réalité, il voulait obtenir de moi le maximum d'informations sur la mission que nous accomplissions.

— Mais enfin, Pierantonio, protestai-je. Tu sais déjà tout. Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

— Parce que tu ne me racontes rien ! Il faut te tirer les vers du nez !

— Mais que veux-tu savoir de plus ? Il n'y a rien à dire.

— Raconte-moi les épreuves.

Je soupirai et regardai le ciel en appelant intérieurement à l'aide.

— Ce ne sont pas exactement des épreuves, Pierantonio. Nous parcourons une espèce de Purgatoire pour purifier nos âmes et nous rendre dignes de parvenir au Paradis terrestre des stavrophilakes. C'est notre seul objectif. Une fois les morceaux de la vraie Croix localisés, nous préviendrons la police qui prendra le relais.

— Mais... Et Dante, alors ? Tout cela paraît si incroyable ! Allez, raconte !

Je m'arrêtai brusquement au milieu d'une procession d'Américains qui suivaient le chemin de croix et me tournai vers lui :

— Écoute, nous allons passer un marché, lui dis-je. Tu me parles de Glauser-Röist, et je te raconte toute l'histoire en détail.

Le visage de mon frère se transforma. Il me sembla voir de la haine

dans ses yeux sombres. Il secoua la tête.

— Tu m'as dit à Palerme, insistai-je, que c'est l'homme le plus dangereux du Vatican et, si ma mémoire est bonne, tu m'as demandé ce que je faisais avec un homme que tout le monde craignait et qui accomplissait les basses œuvres de l'Église.

Pierantonio reprit la marche en me laissant derrière.

— Si tu veux que je te raconte l'histoire de Dante et des stavrophilakes, le tentai-je en le rattrapant, tu devras me parler de Glauser-Röist. C'est toi-même qui m'as appris à obtenir des informations sans faire cas des problèmes de conscience.

Mon frère s'arrêta de nouveau.

— Tu veux tout savoir sur le capitaine Kaspar Glauser-Röist, me dit-il d'un ton de défi. Très bien ! Sache que ton cher collègue est chargé de laver le linge sale de tous les membres importants de l'Église. Depuis trois ans, cet homme s'applique à détruire tout ce qui peut ternir l'image du Vatican. Détruire au sens propre, par les menaces, l'extorsion et certainement des méthodes encore plus expéditives. Personne ne lui échappe : journalistes, banquiers, cardinaux, hommes politiques, écrivains... Si tu as quelque chose de secret dans ta vie, Ottavia, il vaut mieux qu'il ne le sache pas, car il n'hésitera pas à s'en servir contre toi un jour, de sang-froid, sans aucune compassion.

— Tu exagères ! dis-je, non parce que je mettais ses affirmations en doute, mais parce que je savais que de cette manière je le poussais à continuer.

— Ah ! tu crois ? s'indigna-t-il tout en reprenant la marche pour rattraper les autres qui avaient pris beaucoup d'avance. Tu veux des preuves ! Tu te souviens de l'affaire Marcinkus ?

Ce nom me disait quelque chose, mais de manière vague, car tout ce qui ne touchait pas à la foi était éloigné de ma vie comme de celle de tous les religieux. Nous aurions très bien pu nous tenir au courant, mais nous ne le voulions pas. Nous n'aimions pas entendre ce genre d'accusations, et nous faisions la sourde oreille à tous les scandales susceptibles de ternir l'image de l'Église.

— En 1987, la justice italienne donna l'ordre d'arrêter l'archevêque Paul Casimir Marcinkus, directeur de l'Institut pour les Œuvres religieuses, appelé aussi Banque vaticane. Après sept mois d'enquête, il était accusé d'avoir conduit à la faillite, de manière frauduleuse, la banque Ambrosiano de Milan. Cette dernière était contrôlée par un groupe de sociétés étrangères dont le siège se trouvait dans les paradis fiscaux du Panama et du Liechtenstein. En fait, elles servaient de couverture à l'Institut et à Marcinkus. La banque Ambrosiano présentait un trou de plus de 1 200 000 000 de dollars. Le Vatican n'en versa aux créanciers que 250 millions. Plus de 900 millions

avaient été « absorbés » par le Vatican. Et devine qui fut chargé d'empêcher que Marcinkus ne tombât dans les mains de la justice, et d'enterrer cette affaire trouble ?

— Le capitaine Glauser-Röist !

— Exactement ! Ton cher ami parvint à faire transférer Marcinkus au Vatican avec un passeport diplomatique pour empêcher la police italienne de l'arrêter. Une fois ce dernier mis à l'abri, le capitaine organisa une campagne telle que l'archevêque fut juste qualifié de gestionnaire naïf, négligent, inattentif. Il le fit ensuite disparaître en lui arrangeant une nouvelle vie dans une petite paroisse de l'Arizona.

— Je ne vois rien de délictueux là-dedans.

— Non, en effet, ton ami ne fait jamais rien en dehors de la loi ! Il l'ignore, c'est tout ! Un cardinal est arrêté à la frontière suisse avec une sacoche remplie de millions, qu'il veut faire passer par la valise diplomatique. Glauser-Röist s'empresse de remédier à l'affaire. Il va chercher le cardinal, le ramène au Vatican, et se débrouille pour que les douaniers « oublient » l'incident et en effacent toute trace ; ainsi la mystérieuse évasion de devises n'a jamais eu lieu.

— Mais cela ne me dit pas pourquoi je dois le craindre.

Mon frère était lancé :

— Une maison d'édition italienne publie un livre scandaleux sur la corruption du Vatican ? Glauser-Röist repère rapidement les cardinaux qui ont trahi la loi du silence, leur ferme la bouche par on ne sait quelles pressions, et obtient que la presse, après le scandale initial, oublie complètement l'affaire. Qui, à ton avis, élabore les fiches de renseignements sur les membres de la Curie, avec les détails les plus scabreux de leur vie privée, pour qu'ensuite ils n'aient pas d'autre choix que de transiger en silence ? Qui, à ton avis, est entré le premier dans l'appartement du garde suisse Aloïs Estermann le soir où ce dernier, son épouse et le caporal Cédric Tornau moururent assassinés ? Ton cher capitaine. Il s'est débrouillé pour effacer toutes les preuves de ce qui s'est réellement passé et a monté de toutes pièces la version officielle sur l'acte de folie du caporal, que l'Église parvint à faire passer, à force de rumeurs propagées savamment dans la presse, pour un drogué et un déséquilibré. Le capitaine est le seul à savoir vraiment ce qui s'est passé cette nuit-là. Un prélat du Vatican organise une petite fête un peu olé olé et un journaliste s'apprête à en parler, photos scandaleuses à l'appui ? Qu'à cela ne tienne. L'article ne paraîtra jamais et le journaliste se taira à vie après avoir reçu la visite de Glauser-Röist. C'est simple, non ? À cet instant même, un prélat important de l'Église, l'archevêque de Naples, fait l'objet d'une enquête, les services financiers de la police du Basilicate l'accusent d'usure, d'association de malfaiteurs et d'appropriation indue de biens. Je te parie ce que tu veux qu'il recevra l'absolution. D'après ce que je

sais, ton ami a déjà commencé à s'occuper de cette affaire.

Une pensée sinistre surgit dans mon esprit, une pensée qui ne me plaisait pas du tout et me causa une grande frayeur.

— Et toi, Pierantonio, qu'as-tu à cacher ? Tu ne parlerais pas ainsi du capitaine si tu n'avais pas eu directement affaire à lui.

— Moi... ?

Il parut surpris. Soudain toute sa colère avait disparu et il était l'image vivante de l'agneau pascal. Mais, moi, il ne pouvait pas me tromper.

— Oui, toi. Et n'essaie pas de me faire croire que tu es au courant de tout cela parce que l'Église est une grande famille où l'on ne se cache rien.

— Mais c'est vrai, pourtant ! Quand tu occupes certains postes, tu partages souvent l'information.

— Peut-être, murmurai-je, mais il y a autre chose. Tu as eu des démêlés avec Glauser-Röist et tu vas me les raconter tout de suite.

Mon frère lâcha un grand éclat de rire. Un rayon de soleil qui passait entre deux nuages éclaira son visage.

— Et pourquoi devrais-je te raconter quoi que ce soit, petite Ottavia ? Qu'est-ce qui pourrait me pousser à te confesser des péchés qui ne peuvent se révéler, et encore moins à une jeune sœur ?

Je le regardai froidement avec un rictus.

— Parce que, si tu ne le fais pas, j'irai voir le capitaine, je lui répéterai tout ce que tu m'as dit, et je lui demanderai de m'expliquer, lui.

— Tu ne feras jamais une chose pareille, dit-il d'un ton très hautain. (Vraiment, cet habit de moine franciscain ne lui allait pas du tout.) Et puis, cet homme ne parlera jamais de ce genre d'affaires.

— Ah non ?

Il bluffait mais je pouvais être meilleure que lui à ce jeu.

— Capitaine ! Capitaine !

Glauser-Röist et Farag se retournèrent vers moi.

— Capitaine, vous pouvez venir une minute ?

Pierantonio était devenu livide.

— Je te le raconterai, marmonna-t-il en voyant Kaspar s'approcher de nous. C'est promis, mais dis-lui de partir.

— Oh ! excusez-moi, je me suis trompée. Continuez, lui dis-je avec un geste de la main.

Le Roc s'arrêta et m'observa quelques instants avant de faire demi-tour pour rejoindre les autres. Un étrange groupe de femmes, habillées de noir des pieds à la tête, nous bouscula légèrement et nous dépassa. Elles étaient couvertes d'un long châle et portaient sur la tête un minuscule chapeau rond tenu par un foulard attaché autour de la tête. J'en conclus qu'il devait s'agir de religieuses orthodoxes, sans pouvoir

deviner à quelle Église elles appartenaienent. Curieusement un autre groupe semblable nous dépassa presque aussitôt après, sans chapeau, mais avec des cierges de cire jaune entre les mains.

— Petite Ottavia, tu deviens très têtue !

— Parle !

Pierantonio garda le silence et réfléchit pendant un long moment avant de prendre une profonde inspiration :

— Tu t'en souviens, je t'ai parlé l'autre fois des problèmes que j'ai avec le Saint-Siège...

— Oui.

— Je t'ai parlé de toutes ces écoles, hôpitaux, maisons de retraite, missions archéologiques, maisons de pèlerins, études bibliques, charges de rétablissement du culte catholique en Terre sainte dont nous nous occupons...

— Oui et aussi de l'ordre que t'a donné le pape de restaurer le Cénacle sans t'en procurer les moyens financiers.

— Exactement. C'est bien cela dont il s'agit.

— Qu'as-tu fait ? demandai-je, peinée.

Le chemin était soudain devenu vraiment douloureux.

— Voilà... J'ai dû vendre certaines choses...

— Quelles choses ?

— Certains objets trouvés lors des fouilles.

— Oh ! Pierantonio !

— Je sais, je sais, déclara-t-il d'un air contrit. Mais, si cela peut te consoler, sache que je les ai vendus au Vatican.

— Comment ! ?

— Il y a de grands collectionneurs d'art parmi les princes de l'Église. Peu avant que n'intervienne Glauser-Röist, l'avocat qui travaille sous mes ordres à Rome a vendu à un prélat, que tu ne connais pas personnellement mais qui a longtemps fait partie des Archives secrètes, une mosaïque du VIII^e siècle trouvée dans les ruines de Banu Ghassan. Elle lui a coûté trois millions de dollars. Je crois qu'il l'a mise dans son salon.

— Oh ! ce n'est pas possible, fis-je, accablée.

— Sais-tu à quoi a servi cette somme ?

Mon frère ne semblait pas du tout rongé par le remords.

— Nous avons créé de nouveaux hôpitaux, nous avons pu nourrir plus d'indigents, nous avons créé plus d'hospices et plus d'écoles. Où est le mal ?

— Trafiquer des œuvres d'art, Pierantonio !

— Mais puisque je les leur revendais à eux ! Rien de ce qui est passé entre mes mains n'a abouti chez des particuliers qui ne sont pas sanctifiés par la prêtrise. Et tout l'argent gagné a été investi en faveur des pauvres, pour combler des besoins urgents. Certains de ces princes

de l'Église ont beaucoup d'argent et ici nous manquons de tout... (Je vis réapparaître une lueur de haine dans son regard.) Jusqu'à ce qu'un beau jour se présente à mon bureau ton ami Glauser-Röist. Bien sûr, j'avais déjà entendu parler de lui. Mais il avait mené une enquête sur mes activités. Il m'interdit de poursuivre mes ventes clandestines sous peine de faire éclater le scandale, de salir mon nom et celui de mon ordre. « Je peux me débrouiller pour que votre visage fasse la une de tous les journaux », m'a-t-il dit. J'ai eu beau lui expliquer mes motifs, les hôpitaux, les écoles, cela lui était complètement égal. Et voilà, aujourd'hui je suis couvert de dettes, et je ne sais pas comment je vais gérer cette situation...

Que m'avait dit Farag dans les catacombes ? « Même si elle doit faire mal, la vérité est toujours préférable au mensonge. » Je me demandai si la bonté de mon frère, même si elle empruntait des voies illégales, n'était pas préférable à l'injustice. Peut-être doutais-je parce qu'il s'agissait de mon frère et que je voulais désespérément lui trouver des excuses ? La vie n'est-elle pas un fatras d'ambiguïtés, de compromis que nous essayons de contenir dans une structure absurde de normes et de dogmes ?

Tandis que j'étais perdue dans ces pensées, notre petit groupe pénétra soudain, au détour d'une rue, sur la place de l'église du Saint-Sépulcre. Je m'arrêtai net, envahie par l'émotion. Là, devant mes yeux, se trouvait l'endroit où Jésus avait été crucifié. Je sentis les larmes me monter aux yeux.

La basilique, construite sur ordre de sainte Hélène à l'emplacement où elle crut découvrir la vraie Croix, était impressionnante : une mosaïque de toits et de dômes, des pierres millénaires, de grandes fenêtres, tours carrées avec tuiles rouges... La place était bondée de gens de tous pays et de toutes conditions. Des groupes de touristes s'agglutinaient près d'étroites croix de bois et entonnaient des chants religieux dans des langues diverses, qui, amplifiées par la caisse de résonance que formait la place, produisaient un bourdonnement discordant. Nous retrouvâmes sur le porche les religieuses orthodoxes que nous avions croisées. Elles tournaient le dos à d'autres nonnes, catholiques cette fois, habillées de clair avec des jupes courtes. Beaucoup de femmes portaient autour du cou, comme un collier, de très beaux rosaires ; certaines priaient à genoux sur le dur sol de pierre. Il y avait aussi beaucoup de prêtres catholiques, ainsi que des religieux des ordres les plus divers. Abondaient les longues barbes fournies typiques des moines orthodoxes. Ils étaient coiffés de bonnets noirs tabulaires aux modèles différents : lisses, ornés de rubans, avec un petit toit en forme de cheminée ; certains portaient même une large coiffe qui descendait dans le dos. Des colombes blanches voletaient au-dessus de la foule en planant d'une corniche à l'autre,

d'une fenêtre à l'autre ; elles paraissaient chercher la meilleure place pour contempler le spectacle.

La façade de l'église était très curieuse, avec ses portes jumelles situées sous deux fenêtres semblables d'arc aigu. Étrangement, la porte de droite paraissait couverte de pierres. Quant à l'intérieur... il était étourdissant ! Comme l'entrée se faisait par le côté latéral de la nef, on ne pouvait avoir une perspective complète tant que l'on n'avait pas suffisamment avancé. Entre-temps, la lumière de centaines de cierges orientaux illuminait le trajet. Ce fut un moment si chargé d'émotion que je peux à peine me souvenir de ce que je vis. Le père Murphy nous expliquait par le menu tous les détails de chaque endroit où nous passions. Près de l'entrée, nous vîmes la pierre d'Onction, entourée de candélabres et de lampes. C'est sur cette grande dalle rectangulaire de calcaire rouge qu'aurait été déposé le corps du Christ après la descente de Croix. Des gens jetaient de l'eau bénite dessus, d'un geste plein de ferveur, tandis que des dizaines de mains y humidifiaient mouchoirs et rosaires. Il était impossible de s'en approcher. Au centre de la basilique, se trouvait le *catholicon*, le lieu où, supposait-on, se trouvait le tombeau du Christ. Sa façade était recouverte de petites lampes abritées sous de jolis globes d'argent. Au-dessus de la porte, trois tableaux décrivaient la Résurrection, chacun dans un style différent, latin, grec et arménien. Passée la porte du *catholicon*, on parvenait à un petit vestibule appelé « chapelle de l'Ange » : c'est là que la Résurrection aurait été annoncée aux saintes femmes. Derrière une autre porte imposante, se trouvait le Saint-Sépulcre, un lieu petit et étroit dans lequel on distinguait le banc de marbre qui recouvrait la pierre originale où fut placé le corps de Jésus. Je m'agenouillai un instant seulement, car il y avait trop de monde, et ressortis un peu furieuse. Le lieu était peut-être fascinant et porteur d'un certain type de religiosité, mais la pression de la foule enlevait tout sentiment de ferveur.

Un escalier nous conduisit à l'endroit où, selon Jacques de Voragine, sainte Hélène découvrit les trois croix. La salle aux murs de pierre était ample et spacieuse ; une barrière de fer forgé protégeait l'endroit exact où les reliques apparurent. Le père Murphy commença à nous raconter la légende entourant la découverte de la vraie Croix et nous comprîmes alors que nous en savions plus qu'un des experts mondiaux les plus réputés. L'affable archéologue se rendit rapidement compte qu'il se trouvait en compagnie de gens érudits, qui pouvaient peut-être lui apprendre des choses, et écouta très attentivement nos remarques.

Nous parcourûmes la basilique de haut en bas, la rotonde de l'Anastasis incluse, et pendant la visite nos cicérons, Pierantonio et le père Murphy, nous racontèrent que les communautés latine, grecque

et arménienne étaient copropriétaires à parts égales du temple régi par un *statu quo*. Un accord fragile qui, à défaut d'une solution meilleure, essayait de rétablir la paix entre les diverses Églises chrétiennes de Jérusalem. Coptes orthodoxes, Éthiopiens et Syriens pouvaient célébrer leurs cérémonies dans l'église. Farag protesta, véhément, en demandant pourquoi les coptes catholiques ne bénéficiaient pas d'un tel traitement de faveur. Mais le père Murphy le supplia, en riant à moitié, de ne pas jeter plus d'huile sur le feu, car ce n'était pas le moment d'un nouveau soulèvement populaire.

La visite terminée, ils nous proposèrent de continuer par d'autres Lieux saints de la ville.

— Il nous reste encore quelque chose à voir, dis-je, la crypte souterraine.

Pierantonio me regarda sans comprendre et Murphy Clark esquissa un sourire satisfait.

— Comment connaissez-vous l'existence de cette crypte ? demanda-t-il, intrigué.

— Ce serait trop long à raconter, répondit Farag en m'ôtant les mots de la bouche. Mais nous serions très heureux de la voir.

— Cela va être compliqué, murmura-t-il, songeur, en caressant sa barbe. Cette crypte appartient à l'Église orthodoxe grecque et seuls quelques rares prêtres catholiques, on peut les compter sur les doigts de la main, ont réussi à y entrer. Votre frère, en sa qualité de custode, pourrait peut-être obtenir le permis.

— Mais j'ignorais jusqu'à son existence, dit Pierantonio, déconcerté.

— Je ne l'ai jamais vue non plus, répondit Murphy, mais comme votre sœur, je serais très heureux de pouvoir le faire. Demandez l'autorisation au patriarche orthodoxe de Jérusalem. Un coup de fil devrait suffire, à mon avis.

— C'est absolument nécessaire ? voulut savoir mon frère, car il s'agissait d'une faveur politiquement compromettante.

— Je te promets que oui.

Pierantonio se dirigea vers la sortie, se mit dans un coin à l'écart et sortit son téléphone portable de la poche de son habit. Il revint quelques minutes plus tard.

— C'est fait ! nous dit-il d'un ton joyeux. Nous devons aller chercher le père Chrysostomos. Cela n'a pas été facile, car il s'agit apparemment d'une voûte secrète cachée au plus profond de la basilique. Vous auriez dû entendre les exclamations de surprise et d'incrédulité de mon interlocuteur. Mais comment connaissez-vous son existence ?

— C'est une très longue histoire, Pierantonio.

Mon frère, un peu fâché, s'adressa alors au premier prêtre

orthodoxe qui lui tomba sous la main. Peu de temps après, nous nous retrouvions devant un pope à la barbe grise qui portait un chapeau en forme de toit de cheminée identique à ceux des hommes de Florence sous la Renaissance. Le père Chrysostomos, dont les lunettes suspendues à un cordon tombaient sur la poitrine, nous contempla d'un air tout à fait ahuri. Son expression montrait clairement qu'il ne s'était pas encore remis du coup de fil récent qui le prévenait de notre arrivée et de son motif. Pierantonio s'approcha et se présenta en indiquant tous ses titres honorifiques – ils étaient bien plus nombreux que je ne le croyais. Le père lui serra la main avec respect tout en gardant sa mine surprise. Les présentations faites, il laissa échapper la question angoissée qui oppressait son cœur ému :

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais pourriez-vous m'expliquer comment vous connaissez l'existence de la Chambre ?

Le capitaine répondit :

— Par des documents anciens qui mentionnent sa construction.

— Ah oui ? Si cela n'est pas trop indiscret, j'aimerais en savoir un peu plus. Le père Stephanos et moi avons passé toute notre vie à garder les reliques de la vraie Croix conservées dans la crypte, mais nous ne savions pas qu'elle était connue ni qu'il y eût des documents traitant de sa construction.

Tandis que nous descendions, étage après étage, vers les profondeurs de la terre, Farag, le capitaine et moi, chacun à notre tour, lui racontâmes ce que nous savions sur les croisades et la chambre secrète, sans mentionner les stavrophilakes bien sûr. Enfin, après avoir parcouru des centaines de marches en pierre, nous parvînmes dans une salle rectangulaire qui paraissait servir de débarras. Des tableaux d'anciens patriarches étaient suspendus aux murs, des meubles recouverts de housses en plastique paraissaient dormir du sommeil du juste, et il y avait même une vieille soutane orthodoxe suspendue à un porte-manteau qui jouait au fantôme. Au fond, une grille de fer protégeait une seconde porte de bois qui paraissait mener à notre objectif. Un homme âgé à la barbe blanche se leva de sa chaise en nous voyant.

— Père Stephanos, nous avons des invités, annonça le père Chrysostomos.

Ils échangèrent quelques mots à voix basse et se tournèrent ensuite vers nous.

— Venez.

Le vieil homme sortit un trousseau de clés d'une poche de sa soutane, se dirigea vers la grille de fer et l'ouvrit lentement, comme au ralenti. Avant de faire de même avec la porte en bois, il appuya sur un interrupteur antédiluvien situé sur le côté.

Ma surprise fut énorme quand, en entrant sous la voûte secrète des

stavrophilakes, construite vers l'an mil pour protéger la relique de la vraie Croix de la destruction ordonnée par le calife fou Al Hakim, je découvris une sorte de dortoir militaire avec cuisine. Un deuxième coup d'œil me permit d'apercevoir un petit autel au centre de la salle. Une belle icône, représentant la Crucifixion, trônait devant deux croix de petite taille qui étaient en fait les reliquaires des éclats de bois. À ma gauche, de vieilles armoires métalliques de bureau servaient de complément parfait aux chaises pliantes et aux tables de bois abandonnées. Si les stavrophilakes voyaient cela ! À moins que, tout bien réfléchi, ce ne fût la forme la plus intelligente de protéger un bien de cette valeur...

Les deux prêtres firent plusieurs fois le signe de croix à la manière orthodoxe, puis avec révérence et respect nous montrèrent à travers les vitres des reliquaires les petits bouts de bois de la Croix trouvée par sainte Hélène. Nous nous inclinâmes devant ces objets, sauf le capitaine, qui semblait pétrifié comme une statue de sel. Le père Stephanos, en s'en apercevant, s'approcha de lui et chercha du regard ce que le Suisse contemplait avec tant d'intérêt.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit-il dans un anglais très correct.

Nous nous approchâmes alors pour découvrir un splendide chrisme peint sur une grande planche de noyer sombre qui présentait également un long texte grec. La planche, disposée contre le mur, reposait directement sur le sol.

— C'est ma prière préférée. Cela fait cinquante ans que je médite sur ce qui y est écrit et, croyez-moi, chaque jour je trouve un nouveau trésor dans son message, si simple de sagesse.

— De quoi s'agit-il ? demanda Farag en se penchant pour mieux la voir.

— Il y a une trentaine d'années, des experts anglais nous ont dit qu'il s'agissait d'une prière chrétienne très ancienne, datant probablement du XII^e ou XIII^e siècle. Le pénitent qui en avait fait la commande et l'artiste qui l'avait réalisée n'étaient pas grecs, parce que le texte comporte beaucoup d'erreurs. Les experts pensaient que c'était probablement un hérétique latin qui visita ce lieu et, en guise de remerciements, qu'il fit cadeau à l'église de cette belle planche avec les pensées que lui inspira la vraie Croix.

Je me mis à genoux à côté de Farag et traduisis à voix basse les premiers mots : « Toi qui as vaincu l'orgueil et l'envie, vaincs maintenant la colère avec patience. » Je me levai d'un bond et regardai le capitaine en répétant ces mots.

Il écarquilla les yeux. Tout candidat ayant passé les épreuves de Rome et de Ravenne savait que ce message s'adressait personnellement à lui.

— Voici ce que dit la première phrase, celle peinte avec les lettres

onciales rouges.

Le père Stephanos me regarda affectueusement.

— Vous comprenez le sens de cette prière ?

— Excusez-moi, dis-je. J'ai changé de langue sans m'en rendre compte, je suis désolée.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, je suis très content d'avoir vu l'émotion dans vos yeux quand vous avez lu le texte. Je crois que vous avez compris l'importance de la prière.

Farag se leva, et nous échangeâmes des regards entendus. Puis nous nous tournâmes tous les trois d'un même mouvement vers le père Stephanos. Un stavrophilake ?

— Puisque cela vous intéresse, dit-il, je peux vous donner le feuillet que l'on a fait imprimer à la suite de la visite des experts anglais. Il comporte une reproduction entière de la planche et d'autres plus petites avec des détails concrets. Mais il s'agit d'une publication un peu ancienne et les images sont en noir et blanc. La prière y est traduite, même si, je vous préviens, ajouta-t-il en souriant assez fier de lui, j'en suis le traducteur.

Et, avec un visage plein d'émotion, il commença à réciter :

— « Toi qui as vaincu l'orgueil et l'envie, vaincs maintenant la colère avec patience. De même que la plante se dresse impétueuse par la volonté du soleil, implore Dieu qu'il t'éclaire de Sa lumière divine depuis le Ciel. Le Christ a dit : "Ne crains rien, sauf le péché." Le Christ vous donna à manger par groupes de cent et cinquante affamés. Sa parole bénie ne dit pas quatre-vingt-dix ou deux. Aie confiance donc dans la justice, comme les Athéniens, et ne crains pas la tombe. Aie foi dans le Christ comme l'eut le mauvais receveur lui-même. Ton âme court et vole vers Dieu comme celle des oiseaux. Ne la retiens pas par tes péchés et elle arrivera. Si tu vaincs le Mal, la lumière apparaîtra à l'aube. Purifie ton âme en t'inclinant devant Dieu comme un humble suppliant. Avec l'aide de la vraie Croix, flagelle sans pitié tes appétits terrestres. Cloue-toi sur elle comme Jésus avec sept clous et sept coups. Si tu le fais, le Christ en majesté sortira pour te recevoir à la douce porte. Que ta patience se voie comblée par cette prière. Amen. » Alors, c'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est magnifique..., murmurai-je.

— Oh ! je vois que cela vous a émue, s'exclama-t-il, tout content. Je vais chercher ces imprimés et je vous en donnerai un à chacun.

Il sortit de la crypte de son pas lent et vacillant, puis disparut.

La planche était sans aucun doute noircie par les fumées des cierges qui, des années durant, avaient brûlé devant elle, même si aujourd'hui il n'y en avait plus. Elle devait faire environ un mètre de haut et un mètre et demi de large. Le texte était écrit à l'encre noire, sauf pour les première et dernière phrases, dont les lettres étaient

bordées de rouge. Le couronnant comme un écusson ou un signe d'identité, le monogramme de l'empereur Constantin.

Pierantonio comprit rapidement que nous étions tombés sur quelque chose d'important et se lança dans une discussion avec le père Murphy et notre hôte pour nous laisser parler librement entre nous.

— Cette tablette, dit le capitaine, voilà ce que nous sommes venus chercher à Jérusalem.

— On ne saurait être plus clair, acquiesça Farag. Nous devons l'étudier avec soin. Le contenu est très étrange.

— Étrange ! m'exclamai-je. Tu veux dire bizarre ! Nous allons nous abîmer les yeux à essayer de le comprendre.

— Et que dites-vous du père Stephanos ?

— Un stavrophilake, répondîmes-nous à l'unisson.

— C'est clair.

Le prêtre réapparut avec ses feuillets bien serrés dans la main, pour éviter qu'ils ne glissent.

— Faites cette prière tous les jours, nous dit-il en nous les tendant. Découvrez toute la beauté qui se cache derrière ces paroles. Vous ne pouvez imaginer la dévotion qu'elles inspirent si on les récite avec patience.

Je sentis monter en moi un sentiment de colère absurde contre cet homme au ton onctueux. J'oubliais qu'il était vieux, que c'était peut-être un membre de la confrérie, et je désirais ardemment l'attraper par le col de la soutane et lui crier qu'il cessât de se moquer de nous, car nous avions failli mourir plusieurs fois à cause de son extraordinaire fanatisme. Puis je me souvins que cette nouvelle épreuve traitait, et ce n'était pas un hasard, de la colère. J'essayai alors d'étouffer cette fureur que la fatigue, physique et mentale, nourrissait, j'en étais sûre. J'eus soudain envie de pleurer en comprenant que ce chemin initiatique était méticuleusement balisé par ces diables de diacres millénaires.

Nous sortîmes comme des somnambules en emportant la tendresse du vieux prêtre et la reconnaissance du père Chrysostomos, auquel nous avions promis d'envoyer toute la documentation historique que nous possédions sur la crypte. Alors que nous la quittions, une foule de touristes entraînait encore dans l'église.

On nous céda un bureau minuscule dans la Délégation pour que nous puissions travailler sur le texte de la prière. Le capitaine exigea un ordinateur avec accès à Internet. Farag et moi demandâmes plusieurs dictionnaires de grec classique et byzantin qui nous furent apportés de la bibliothèque de l'École biblique de Jérusalem. Après avoir pris un dîner frugal, Glauser-Röist s'installa devant son écran et commença à travailler. Ces appareils étaient pour lui comme des

instruments de musique, ils devaient être parfaitement affinés, ou comme de puissants moteurs dont les rouages bien huilés devaient tourner sans défaut. Tandis qu'il était ainsi occupé, Farag et moi commençâmes à examiner la prière avec les feuillets devant nous.

La traduction du père Stephanos pouvait être qualifiée de méritoire. Son interprétation du texte grec était irréprochable du point de vue du style, même si grammaticalement elle laissait à désirer. Néanmoins, nous reconnûmes qu'il ne pouvait faire mieux avec un matériel aussi défaillant que celui de la tablette. Il était évident que son auteur ne maîtrisait pas la langue grecque : quelques formes verbales, même si manier les verbes grecs représentait en soi une difficulté, étaient mal conjuguées et certains mots mal placés dans la phrase. Il eût été logique de penser que l'auteur de cette prière avait mis toute sa bonne volonté à traduire ses pensées dans une langue qu'il ne maîtrisait pas suffisamment, poussé par une nécessité religieuse ou sociale. Sachant qu'il s'agissait en fait d'un message codé, nous ne pouvions laisser passer ces irrégularités. La première concernait les phrases contenant des nombres. Elles semblaient absurdes dans le contexte, et nous étions presque sûrs qu'elles contenaient une sorte de clé. Le chiffre 7 ne pouvait être dû au hasard, nous ne le savions que trop désormais. Mais les nombres 100, 50, 90 et 2 ?

Cette nuit-là, nous ne fîmes pas beaucoup de progrès. Nous étions si fatigués que nous avions du mal à garder les yeux ouverts. Nous allâmes nous coucher, convaincus qu'après quelques heures de sommeil nos capacités intellectuelles régénérées feraient des merveilles.

Mais le jour suivant n'apporta pas de meilleurs résultats. Nous retournâmes le texte à l'envers, l'analysant mot après mot et, à l'exception des première et dernière phrases bordées de rouge, rien dans le corps du texte ne faisait une allusion directe aux stavrophilakes. En fin d'après-midi, pourtant, nous trouvâmes un élément qui ne fit que compliquer les rares idées qui nous étaient venues à l'esprit. La phrase « Christ vous donna à manger en groupes de cent et cinquante affamés » n'avait de sens qu'en référence au passage évangélique de la multiplication des pains et des poissons. L'apôtre Marc dit textuellement que la foule « se rassembla par groupes de cent et de cinquante ». Mais cela ne nous avançait pas. Nous étions toujours bredouilles.

Le bureau que nous occupions se révéla bientôt trop petit. Les livres que l'on nous avait prêtés pour consultation, les notes, les dictionnaires, les feuilles imprimées des sites internet furent *peccata minuta* en comparaison des panneaux que nous commençâmes à utiliser à la fin de la semaine suivante. Farag avait pensé qu'en

travaillant sur une reproduction grand format de la prière nous y verrions plus clair. Le capitaine scanna l'image en la dotant de la meilleure définition possible puis, comme il l'avait fait pour la silhouette d'Abi-Ruj Iyasus, imprima des feuilles qu'il colla sur une planche de carton. Cette reproduction fut installée sur un chevalet. Qui ne rentrait plus dans le bureau désormais encombré. Le dimanche, nous déménageâmes dans une autre salle où nous disposions d'un grand tableau noir sur lequel nous pouvions tracer des schémas.

L'après-midi, j'abandonnai mes malheureux compagnons, alors que le désespoir commençait à poindre, pour me diriger seule vers l'église des franciscains dans la Vieille Ville de Jérusalem. Mon frère y disait la messe tous les dimanches à six heures, et je ne pouvais pas rater cette occasion (sinon ma mère m'aurait tuée !). Comme l'église est adossée aux murs du Saint-Sépulcre, une fois sortie de la voiture de la Délégation, je pris le même chemin que la fois précédente. J'avais besoin de me promener tranquillement, de me retrouver moi-même, et quel meilleur endroit pour cela qu'une promenade dans Jérusalem ? Je me sentais privilégiée de recevoir des coups de coude sur la Via Dolorosa.

Selon les indications que m'avait fournies mon frère au téléphone, l'église était juste sur le côté opposé de l'entrée de la basilique, aussi tournai-je à droite deux ruelles avant la place. Je fis un tour étrange, toute seule, pour parvenir à ma destination.

J'écoutai la messe avec dévotion et reçus la communion des mains de Pierantonio avec qui je repartis à la fin de la cérémonie. Nous bavardâmes longuement. Je pus lui raconter en détail l'histoire des vols de reliques et, comme le soir tombait, il offrit de me raccompagner à la Délégation. En chemin, je vis la coupole du dôme du Rocher, la mosquée Al-Aqsa et bien d'autres monuments. Nous nous arrêtâmes de nouveau sur la place de l'église du Saint-Sépulcre, attirés par la petite foule qui s'agglutinait devant en mitraillant de photos et en gravant avec leurs caméras cet événement : la fermeture des portes.

— C'est incroyable ! s'exclama mon frère. Ces gens s'étonnent vraiment de n'importe quoi, se moqua-t-il. Et toi, tu veux regarder ça, bien sûr ?

— Tu es trop aimable, répondis-je d'un ton sarcastique. Mais, non merci.

Pourtant je m'avançai. Je suppose que je ne résistais pas à l'enchantement de la nuit tombant sur le cœur de la chrétienté à Jérusalem.

— Au fait, Ottavia, je voulais te dire quelque chose et je n'ai pas trouvé le moment.

Comme dans une attraction de cirque, un homme de petite taille,

juché sur une très haute échelle appuyée contre les portes, était éclairé par des projecteurs et les flashes des appareils photo. Il luttait contre le solide verrou de fer.

— Je t'en prie, ne me dis pas que tu as d'autres affaires troubles à m'avouer.

— Non, non, cela ne me concerne pas. Il s'agit de Farag.

Je me tournai brusquement vers lui alors que le petit homme redescendait de l'échelle.

— Que se passe-t-il ?

— À vrai dire, avec Farag, rien. Non, celle qui semble avoir des problèmes, c'est toi...

Mon cœur s'arrêta de battre, et je sentis mon visage pâlir.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, Pierantonio.

Quelques cris et un murmure effrayé se firent entendre parmi la foule de spectateurs. Mon frère se retourna soudain, mais je demeurai immobile, comme paralysée par ses paroles. J'avais tenté de maintenir cachés mes sentiments, et Pierantonio les avait devinés.

— Que se passe-t-il, père Longman ? entendis-je mon frère demander à un prêtre franciscain qui se trouvait près de nous.

— Bonjour, père Salina, dit ce dernier. Le gardien des clés est tombé en descendant l'échelle. Son pied a glissé. Heureusement qu'il n'était pas monté très haut.

J'étais encore si abasourdie par les paroles de mon frère que je tardai à réagir. Mais mon cerveau se remit à fonctionner, et une voix intérieure commença à répéter dans ma tête « le gardien des clés », « le gardien des clés »... Je sortis péniblement de mon état de choc tandis que Pierantonio remerciait son collègue.

— Bien, qu'est-ce que je disais..., reprit-il. Ah ! oui, je m'étais promis qu'aujourd'hui j'en parlerais sans faute avec toi. Car, si je ne me trompe pas, petite sœur, tu as un sacré problème.

— Que t'a dit cet homme ?

— N'essaie pas de changer de sujet, Ottavia, me gronda Pierantonio d'un air très sérieux.

— Assez de bêtises ! me défendis-je. Que t'a-t-il dit exactement ?

Mon frère paraissait plus que surpris de mon soudain changement d'humeur.

— Que le portier de l'église a raté une marche, et est tombé !

— Non, criai-je, il n'a pas dit « portier » !

Une lumière dut se faire enfin dans son esprit, car l'expression de son visage changea et je vis qu'il avait enfin compris.

— Le gardien des clés ! dit-il.

— Je dois parler à cet homme ! m'exclamai-je en essayant de me frayer un passage dans la foule de touristes.

Il avait forcément un lien avec notre énigme, j'en étais sûre. Et,

même si je me trompais, cela valait la peine d'essayer.

Quand j'arrivai enfin au centre, le petit homme s'était déjà remis debout et secouait la poussière de ses vêtements. Comme beaucoup d'autres Arabes que j'avais eu l'occasion de croiser ces derniers jours, il était en chemise, sans cravate, le col ouvert et les manches relevées, et portait une fine moustache. Il avait une expression de rage et de colère contenues.

— C'est vous, le gardien des clés ? dis-je timidement en anglais.

Il me regarda d'un air indifférent.

— Je crois que c'est évident, madame, répondit-il, très digne.

Puis il me tourna le dos et remonta sur l'échelle. Je sentis que je risquais de perdre une occasion unique, que je ne devais pas le laisser s'échapper.

— Écoutez ! criai-je pour attirer son attention. On m'a dit de m'adresser à celui qui a les clés !

— Cela me paraît très bien, madame, dit-il sans se retourner, me prenant sans doute pour une folle.

Il frappa sur une petite fenêtre à la porte et elle s'ouvrit.

— Vous ne comprenez pas ! insistai-je en écartant les touristes qui essayaient de filmer la scène alors que l'échelle disparaissait par l'ouverture. On m'a dit de m'adresser à celui qui ouvre et personne ne ferme, ferme et personne n'ouvre.

L'homme demeura quelques secondes en suspens puis se retourna et me regarda fixement. Il m'observa comme un entomologiste étudierait un insecte, puis ne put s'empêcher de manifester sa surprise :

— Une femme !

— Je suis la première ?

— Non, avoua-t-il. Il y en a eu d'autres, mais pas avec moi.

— Alors, on peut parler ?

— Bien sûr, dit-il en pinçant sa moustache. Attendez-moi ici. Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais finir d'abord. J'en ai pour une demi-heure, pas plus.

Je le laissai poursuivre son travail et retournai voir Pierantonio, qui m'attendait, impatient.

— C'est lui ?

— Oui. Il m'a donné rendez-vous ici dans une demi-heure. Je suppose qu'il veut me voir seule.

— Bon, allons nous promener en attendant.

Si mon frère comptait reprendre le thème de Farag, cette demi-heure allait se révéler un supplice. Aussi, pour gagner du temps, je lui demandai de me prêter son portable et téléphonai au capitaine. Ce dernier se montra satisfait de la nouvelle mais inquiet également, car ni lui ni Farag ne pouvaient me rejoindre à temps, même en quittant

tout de suite la Délégation. Il me donna alors une longue liste de questions à poser au gardien, et termina en les répétant comme un disque rayé. Avec quatre jours de retard sur notre planning, avoir enfin trouvé une piste aussi importante était vraiment comme une lumière au bout du tunnel. Maintenant nous pourrions résoudre l'épreuve de Jérusalem puis nous diriger vers Athènes aussitôt après.

De cette manière, en parlant longuement avec le capitaine, j'obtins que le temps s'écoulât sans laisser à mon frère l'occasion de me poser aucune question compromettante. Quand je lui rendis enfin son portable, il le reprit en souriant.

— Je suppose que tu penses que nous ne pouvons plus parler de Farag, me dit-il en me prenant le coude et en m'entraînant vers la petite ruelle qui menait à la Via Dolorosa.

— Exactement.

— Je ne veux que t'aider, Ottavia. Si tu as des soucis, tu peux compter sur moi.

— J'ai des soucis, Pierantonio, admis-je la tête baissée. Mais je suppose que tous les religieux traversent des moments de crise de ce genre. Nous ne sommes pas des êtres spéciaux et nous ne sommes pas à l'abri des sentiments humains. Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé ?

— Eh bien..., murmura-t-il en détournant les yeux, si, c'est vrai, mais cela fait très longtemps et, Dieu merci, ma vocation a triomphé.

— J'espère qu'il en ira de même pour moi, Pierantonio. (J'aurais voulu l'embrasser mais nous n'étions pas à Palerme.) J'ai confiance en Dieu. S'il veut que je suive Son appel, Il m'aidera.

— Je prierai pour toi.

Nous étions arrivés à destination et le gardien des clés m'attendait devant les portes. Je m'approchai tout doucement et m'arrêtai à quelques pas de lui.

— Répétez-moi la phrase, s'il vous plaît, me demanda-t-il aimablement.

— On m'a dit : « Demande à celui qui a les clés ; celui qui ouvre et personne ne ferme ; ferme et personne n'ouvre. »

— Très bien. Maintenant, écoutez attentivement. Le message que j'ai pour vous est le suivant : « La septième et la neuvième. »

— La septième et la neuvième, répétais-je, déconcertée. Mais de quoi parlez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça ?

Le petit homme haussa les épaules.

— Non, madame, je ne sais pas ce que cela signifie.

— Mais alors, quel rapport avez-vous avec les stavrophilakes ?

— Les qui ?

Il fronça les sourcils et passa la main sur son visage.

— Je ne vois pas de qui vous parlez. Je m'appelle Jacob Nusseiba. Muji Jacob Nusseiba. Les Nusseiba ont toujours été chargés d'ouvrir et de fermer chaque jour les portes de la basilique, et ce depuis l'an 637, quand le calife Omar nous confia cette charge. Quand il entra dans Jérusalem, ma famille faisait partie de son régiment. Pour éviter des conflits avec les chrétiens qui s'opposaient les uns aux autres, il nous remit les clés, à nous. Depuis, le fils aîné de chaque nouvelle génération de Nusseiba est le gardien des clés. À un moment de l'Histoire, à cette tradition s'est jointe une autre, de caractère secret. Chaque père dit à son fils au moment de lui confier les clés : « Quand on te demande si tu es celui qui a les clés, celui qui ouvre et personne ne ferme ; ferme et personne n'ouvre, tu devras répondre "la septième et la neuvième". » Nous apprenons cette phrase et la répétons depuis des siècles.

De nouveau le sept et le neuf, les chiffres de Dante. Mais à quoi pouvaient-ils se référer cette fois ?

— Vous désirez autre chose ? Il se fait tard et...

Je secouai doucement la tête et regardai mon interlocuteur. Cet homme possédait un arbre généalogique plus ancien que certaines maisons royales européennes, et pourtant il avait tout d'un insignifiant garçon de café.

— Beaucoup de gens sont venus vous poser la question avant moi ? Je veux dire...

— Je comprends, je comprends, s'empressa-t-il de répondre. Mon père m'a remis les clés il y a dix ans, et depuis j'ai répété la phrase dix-neuf fois. Avec vous, cela fera vingt !

— Vingt !

— Mon père l'a dite soixante-sept fois. Et à cinq femmes.

Le capitaine m'avait demandé de poser des questions sur Abi-Ruj, mais le gardien des clés ne m'en laissa pas le temps.

— Je suis désolé, mais je dois vraiment partir. On m'attend chez moi et il est tard. J'espère avoir pu vous aider. Qu'Allah vous protège.

Et il disparut sur ces mots en s'éloignant rapidement. Il me laissa avec bon nombre de questions, bien plus que je n'en avais avant de lui parler.

Un bras avec un portable à la main se tendit devant moi.

— Tu veux prévenir tes compagnons ? me demanda Pierantonio.

— La septième et la neuvième ! Ce n'est pas possible, s'exclama le capitaine en marchant de long en large.

On aurait dit un fauve en cage. Cela faisait quatre jours qu'il était devant son ordinateur à essayer de trouver un document correspondant à la prière, et la seule chose qu'il avait obtenue, c'était rater le rendez-vous avec le gardien des clés et perdre le peu de

patience qui lui restait en entendant l'énigmatique indication que ce dernier m'avait fournie.

— J'en suis totalement sûre.

— La septième et la neuvième..., répéta Farag, songeur. La septième épreuve et la neuvième, qui n'existe pas ? Le septième et le neuvième mots de la prière, les septième et neuvième strophes du cercle des coléreux, les *Septième* et *Neuvième Symphonies* de Beethoven ? Les septième et neuvième je ne sais quoi de quelque chose que l'on ne connaît pas ?

— Quelles sont les strophes qui correspondent, dans Dante ?

— Mais enfin, je vous ai dit que ce quatrième cercle ne contient rien d'intéressant à part la fumée ! brama le capitaine sans arrêter de faire les cent pas.

Farag alla chercher l'exemplaire de *La Divine Comédie* et commença à chercher le chant XVI. Le capitaine le regarda avec mépris.

— Personne ne m'écoute donc ? se plaignit-il.

— Voici la septième strophe, dit Farag.

*Agnus Dei était leur exorde ;
elles avaient toutes même parole et même ton
si bien que tout semblait concorder entre elles.*

— De quoi parle Dante ?

— Des âmes qui s'approchent de Virgile et de lui. Comme ils ne peuvent pas les voir venir, aveuglés par la fumée, ils devinent leur présence parce qu'ils les entendent chanter *Agnus Dei*.

— C'est la prière que nous disons à la messe quand le prêtre partage le pain : « Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde, aie pitié de nous. »

— Je vous avais bien dit que cela n'avait aucun rapport, répéta le capitaine.

Farag baissa de nouveau les yeux sur le livre et reprit :

— La neuvième strophe dit :

*Qui es-tu, toi qui fends notre fumée,
et parle de nous comme si tu divisais
encore notre temps par calendes ?*

— Les âmes sont surprises de trouver un vivant sur la corniche, dis-je. Rien d'intéressant.

— Non, en effet, conclut Farag à son tour.

Glauser-Röist lâcha un soupir impatient.

— Je le savais ! Ici, la seule chose importante, c'est la fumée, et la fumée, c'est cette maudite prière qui ne nous laisse rien voir.

— Quelles autres options as-tu mentionnées, Farag ?

— Quelles options ?

— Tu disais que la septième et la neuvième pouvaient correspondre à d'autres choses.

— Ah ! oui. Ce peuvent être les épreuves, mais il n'y en a que sept. Ce pourrait être une référence aux symphonies de Beethoven, mais aussi aux septième et neuvième mots de la prière du père Stephanos.

— Cela me paraît intéressant, dis-je en me levant pour m'approcher de la reproduction du texte sur le panneau.

Après quatre jours de travail intense, je le connaissais par cœur et le lus à voix haute. Puis je poussai un soupir. Nous pouvions en effet être sûrs d'une chose, comme l'avait dit Glauser-Röist, c'était un vrai rideau de fumée !

— Prends un feutre, Ottavia, me demanda Farag de son fauteuil. J'ai une idée.

Je lui obéis aussitôt, car en général ses intuitions étaient toujours justes. Donc, en prenant le gros feutre noir dans la main droite, j'attendis immobile, comme une élève disciplinée, que le professeur daignât dispenser son savoir.

— Bien. Supposons que les deux phrases écrites à l'encre rouge aient un sens particulier...

— Mais nous avons déjà vu cela plusieurs fois cette semaine ! protesta le capitaine.

— « Toi qui as vaincu l'orgueil et l'envie, vaincs maintenant la colère avec patience. » Il n'y a pas de doute, ce premier énoncé est une façon d'attirer notre attention. Le candidat arrive à la crypte du Saint-Sépulcre, et découvre la tablette avec cette phrase qui le prévient que ce qui va suivre fait partie de l'épreuve qu'il doit surmonter.

— Ce que je ne comprends pas, murmurai-je, c'est comment les stavrophilakes qui débarquent à Jérusalem peuvent découvrir l'existence de cette crypte sacrée, et comment ils parviennent à y entrer.

— Cela fait combien de temps que nous avons commencé les épreuves ? demanda soudain le capitaine en s'arrêtant net.

— Cela fait exactement deux semaines, le dimanche 14 mai. Ce jour-là, j'étais à Palerme pour assister à l'enterrement de mon père et de mon frère, quand vous m'avez appelée au téléphone. Nous sommes le 28 mai, cela fait donc exactement deux semaines.

— D'accord, eh bien, supposez qu'au lieu de nous déplacer d'une ville à l'autre en hélicoptère ou en avion, au lieu de disposer d'ordinateurs et d'Internet, de compter sur vos amples connaissances et celles de tous ceux qui nous aident, chacun dans leurs villes respectives, supposez qu'un seul de nous ait dû faire tous ces déplacements à pied ou à cheval, et trouver ce qu'il y avait à Sainte-

Lucie ? Combien de temps croyez-vous qu'il aurait mis pour parvenir à ce résultat ?

— Ce n'est pas pareil, Kaspar, protesta le professeur. Pensez que ce qui pour nous ne sont que des connaissances historiques lointaines représentait, du XII^e au XVIII^e siècle, le contenu normal des études de tout homme bien né. L'éducation était faite pour atteindre un épanouissement total, et obtenir qu'une personne fût peintre, sculpteur, poète, architecte, musicien, mathématicien, athlète... Tout à la fois ! La science et l'art n'étaient pas séparés alors comme ils le sont aujourd'hui. Souvenez-vous de Hildegarde von Bingen, ou de Léon Baptiste Alberti, ou de Léonard de Vinci. Tout candidat du Moyen Âge ou de la Renaissance, comme Dante, étudiait depuis l'enfance toutes ces choses que nous devons aller chercher dans les greniers des souvenirs. Dante était médecin aussi, vous le saviez ?

— Oui, mais Abi-Ruj Iyasus, objectai-je, n'a pas reçu cette éducation classique.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ?

— Rien, bien sûr, mais nous parlons de l'Éthiopie, un pays où les gens meurent de faim et où la moitié de la population vit dans des camps de réfugiés.

— Ne te trompe pas, me contredit Farag. L'Éthiopie possède une histoire, une tradition et une culture que peuvent lui envier l'Europe et les États-Unis. Avant de connaître la situation catastrophique actuelle, l'Éthiopie, alors appelée Abyssinie, fut riche, forte, puissante, et surtout cultivée, très cultivée. Ce qui se passe, c'est que les images que nous offre aujourd'hui la télévision nous font penser à un pays misérable, perdu dans un coin lointain d'Afrique. Mais la reine de Saba était éthiopienne, et la maison royale de ce pays se considérait comme descendante du roi Salomon !

— Professeur, s'il vous plaît, l'interrompit Glauser-Röist. Ne dévions pas de notre sujet ! Je vous ai posé une question simple, et vous ne m'avez toujours pas répondu. Combien de temps faudrait-il à un seul d'entre nous pour accomplir les épreuves sans aucune aide ?

— Des mois, probablement, dis-je. Des années, même.

— Voilà où je voulais en venir. Les candidats ne sont pas pressés. Ils passent d'une ville à l'autre, d'une épreuve à l'autre en disposant de tout leur temps. Ils étudient, posent des questions, utilisent leur cerveau... Quand ils arrivent ici, le plus logique est qu'ils passent des mois jusqu'à...

— Jusqu'à perdre patience, et c'est bien de cela qu'il s'agit dans cette épreuve, conclut Farag avec un sourire.

— Exactement ! Mais nous ne disposons pas de tout ce temps. Nous avons parcouru l'Antipurgatoire et les deux premiers cercles en deux semaines.

— Et, avec un peu de chance, Kaspar, si cette nuit nous continuons à travailler, dans quelques jours nous aurons résolu la première partie du troisième cercle.

Les mots de Farag semblaient nous rappeler à l'ordre. Je préparai mon marqueur tandis qu'il poursuivait :

— Je disais donc, avant cette agréable digression, que lorsque le candidat parvient à la crypte de la vraie Croix, il trouve cette tablette qui exhibe un chrisme et deux phrases en rouge qui attirent son attention en lui indiquant d'abord qu'il se trouve enfin devant le péché de la colère et doit se montrer patient, très patient pour résoudre cette énigme, puisque la patience est la vertu théologale opposée à la colère, péché capital. La dernière phrase, « Que ta patience se voie comblée par cette prière », le prévient qu'il doit trouver la solution dans la prière elle-même, qui comblera ses recherches. Donc, si l'on élimine les deux phrases, il nous reste le corps du texte, et je crois que c'est là que nous devons chercher la septième et la neuvième.

— Alors, les septième et neuvième mots ? dis-je.

— Nous allons essayer, à défaut d'une meilleure idée, dit Farag en regardant le capitaine qui ne fit pas un geste.

Le septième mot est οταν : « quand », dis-je en traçant un cercle autour, et le neuvième, Ελιος : « le soleil ».

— *Otan o helios*, répéta Farag avec satisfaction. « Quand le soleil... » Je crois que nous avons trouvé, *Basileia* ! Cela a un sens, au moins.

— Ne criez pas victoire trop tôt, le reprit le capitaine. C'est peut-être un hasard. D'ailleurs, ces mots ne correspondent pas à ceux de la traduction.

— Aucune traduction ne peut correspondre, Kaspar. Mais ces mots concordent avec la transcription littérale qui, dans cette première phrase, serait : « De même que la plante prospère, impétueuse, quand le veut le soleil. »

— Bien, en supposant que ce soient les septième et neuvième mots de chaque phrase, déclarai-je pour les empêcher de se lancer dans une nouvelle discussion, les suivants seraient alors ατδν et εκ, qui signifient « mettre » et « depuis ».

— Voilà la preuve, Kaspar : *Otan o helios katedi ek...*

— Ou bien « quand le soleil se met depuis »... C'est l'expression grecque qui signifie « à la tombée du soir »... Qu'en dites-vous ?

Je continuai à compter les mots et à les entourer jusqu'à obtenir le message complet.

— Voici, textuellement : « Quand le soleil se couche depuis celui des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombe jusqu'au receveur. Cours et arrive avant l'aube. Comme un suppliant frappe les sept coups à la porte. »

— Cela a un sens ! cria Farag.

— Vous trouvez ? se moqua le capitaine, alors dites-moi lequel, parce que franchement, là, je ne vois pas.

Farag me rejoignit devant le tableau.

— À la tombée du soir, depuis la tombe des cent quatre-vingt-douze Athéniens jusqu'au receveur. Cours et arrive avant l'aube...

— Pourquoi mets-tu les points comme dans la prière ? dis-je. Si tu les enlèves, la phrase fonctionne mieux.

— Tu as raison. Voyons, cela donnerait : « À la tombée du soir, cours depuis la tombe des cent quatre-vingt-douze Athéniens jusqu'au receveur et arrive avant l'aube. Tel un suppliant, frappe sept coups à la porte. » En grec, appeler à la porte et frapper à la porte se dit de la même manière.

— C'est très bien. La traduction est tout à fait correcte, approuvai-je.

— Vous êtes certaine, professeur, parce que, si je peux me permettre, moi, je ne comprends pas cette histoire d'Athéniens.

— Je crois que nous devrions aller dîner, et continuer plus tard, proposa Farag. Nous sommes épuisés, cela nous fera du bien de nous détendre et de reprendre des forces en laissant un peu nos cerveaux récupérer. Qu'en dites-vous ?

— Je suis d'accord, déclarai-je, enthousiaste. Venez, capitaine, il est temps de s'arrêter.

— Allez-y, moi, j'ai des choses à faire.

— Par exemple ? le provoquai-je en prenant ma veste.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas, répondit-il d'un ton désagréable, mais je veux faire des recherches sur les Athéniens et le receveur.

Tandis que nous nous dirigeons vers la salle à manger, je ne pus éviter de penser à tout ce que mon frère m'avait raconté sur le capitaine Glauser-Röist. Je fus sur le point d'en parler à Farag, mais je me dis qu'il valait mieux ne pas le faire, que ce genre d'informations ne devait pas circuler, ou, du moins, pas à travers moi. Pour certaines choses, je préférerais être un terminus plutôt qu'une gare de transit.

Assis à table, Farag me contempla de telle sorte que je ne pus soutenir son regard. Pendant tout le dîner, j'évitai son regard comme s'il brûlait, tout en essayant de maintenir une conversation normale avec un ton de voix naturel. Je dois reconnaître néanmoins qu'en dépit de tout, ce soir-là, je ne pus m'empêcher de le trouver... très beau. Voilà, c'était dit. Très séduisant. Je ne sais si c'était dû à la façon dont ses cheveux tombaient sur son front, à ses gestes ou à son sourire, mais il est certain qu'il avait quelque chose de... Bref, il était très beau ! Tandis que nous rebroussions chemin vers le bureau où nous attendait notre sympathique compagnon, je sentis mes jambes trembler et j'eus envie de fuir, de rentrer chez moi et de ne jamais

plus le revoir. Je fermai les yeux dans une tentative désespérée de me réfugier en Dieu, mais sans y parvenir.

— Tu te sens bien, *Basileia* ?

— J'en ai assez de cette odieuse aventure, je veux rentrer à Rome ! dis-je de toutes mes forces.

— Tiens ? répondit-il tristement. C'est bien la dernière chose que j'espérais entendre.

En entrant dans le bureau, nous découvrîmes le capitaine affairé sur son clavier.

— Alors, Kaspar ?

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose, dit-il sans lever les yeux. Lisez ces papiers, cela va vous ravir.

Je pris la pile de feuilles posées sur le plateau de l'imprimante et commençai à en lire les titres : « Le tumulus de Marathon », « La route originale de Marathon », « La course de Philippides », « La cité de Pikermo ». Deux pages suivaient, en grec : *Timbos maratonos* et *maratonas*.

— Que signifie tout cela ? demandai-je, inquiète.

— Qu'il va falloir courir le marathon en Grèce, professeur.

— Quarante-deux kilomètres à pied ! (Le ton de ma voix ne pouvait être plus aigu.)

— Non, dit Glauser-Röist en fronçant les sourcils et en pinçant les lèvres. Seulement trente-neuf. J'ai découvert que la course d'aujourd'hui ne correspond pas à celle que fit Philippides, en 490 avant J.-C., pour annoncer aux Athéniens la victoire sur les Perses dans la plaine de Marathon. Selon le Comité olympique international, le trajet actuel fut établi en 1908, au moment des Jeux de Londres, et il correspond à la distance entre le château de Windsor et le stade de White City, à l'ouest de la ville. Mais, entre Marathon et Athènes, il n'y a que trente-neuf kilomètres.

— Je ne voudrais pas être désagréable, commença à dire Farag, mais je crois que Philippides mourut juste après avoir apporté la nouvelle.

— Pas à cause de la course, professeur, mais des blessures reçues pendant la bataille. Philippides avait déjà parcouru plusieurs fois les cent soixante-six kilomètres qui séparent Athènes de Sparte pour apporter des messages d'une ville à l'autre.

— Bien, mais quel rapport avec nos cent quatre-vingt-douze Athéniens ?

— Il existe à Marathon deux tombes géantes ou tumulus, expliqua Glauser-Röist tout en consultant les feuilles qui sortaient de l'imprimante. Elles contiennent les corps des soldats morts lors de cette fameuse bataille, six mille quatre cents Perses d'un côté, cent quatre-vingt-douze Athéniens de l'autre. Ce sont les chiffres que donne

Hérodote. Nous devons donc partir du tumulte des Athéniens pour arriver à Athènes avant l'aube. Ce que je n'ai pas encore réussi à déchiffrer, c'est notre destination à Athènes, cette histoire de receveur.

— Donc, la résolution de l'épreuve de Jérusalem est la piste de l'épreuve d'Athènes ?

— En effet. C'est pour cette raison que Dante a rassemblé les deux cercles à la moitié du chant XVII.

— Et ils ne nous marqueront pas d'une croix ?

— Ne vous inquiétez pas, ils le feront.

— Donc, nous partons en courant pour la Grèce, dit Farag, amusé.

— Dès que nous aurons résolu cette histoire de receveur.

— Je le craignais, dis-je en m'asseyant et en lisant les papiers que je tenais entre les mains.

Connaissant le capitaine, je n'allais même pas pouvoir faire mes adieux à mon frère.

— Vous avez essayé de trouver le mot en grec, Kaspar ?

— Non. Je vais le faire tout de suite.

Il se lança dans la tâche tandis qu'il grignotait ce que nous lui avions apporté. Pendant ce temps, Farag et moi apprenions tout ce que nous pouvions sur la course de Marathon. Moi qui ne faisais jamais d'exercice physique, menais une vie sédentaire et ne m'étais jamais sentie attirée par aucun type de sport, je me retrouvais maintenant à étudier avec attention les détails d'une course d'endurance légendaire que je devrais bientôt affronter. Mais je ne sais même pas courir ! me dis-je, effrayée. Comment voulait-on que je fasse trente-neuf kilomètres en une nuit, dans le noir ! Est-ce qu'on me prenait pour Abebe Bikila¹⁸ ? C'était évident, j'allais mourir, abandonnée sur une colline isolée, à la froide lueur de la lune, avec pour seule compagnie des animaux dangereux. Et tout ça pour quoi ? Pour obtenir une jolie scarification !

Enfin, le capitaine annonça qu'il était prêt à introduire le texte grec dans les moteurs de recherche. Je m'approchai de lui et occupai sa place. C'était difficile, parce que les lettres latines du clavier ne correspondaient pas tout à fait aux lettres grecques virtuelles qui se dessinaient sur l'écran, mais en peu de temps je dominaï la situation et pus manœuvrer avec assez d'aisance. J'avais du mal à suivre parce que, une fois que j'eus tapé *καπνικαρείας* (*kapnikareias*), le capitaine reprit sa place et les rênes de l'ordinateur. Mais, comme il avait encore besoin de moi pour comprendre les pages qui apparaissaient sur l'écran, on aurait dit que nous étions en train de pratiquer le jeu des chaises musicales.

Comme le grec classique et le byzantin présentent des différences importantes avec le grec moderne, il y avait beaucoup de mots ou de constructions que je ne comprenais pas, aussi demandai-je son aide à

Farag. Nous essayâmes de traduire approximativement ce qui apparaissait sur l'écran. Enfin, vers minuit, un site de recherche grec appelé Hellas nous fournit une piste fondamentale sous la forme d'une notice en bas de page. Celle-ci indiquait qu'il n'y avait pas d'autres références que celles que nous voyions, mais que par similitude il y avait douze pages supplémentaires que nous pouvions consulter si nous le voulions. Nous acceptâmes, naturellement. Une des adresses concernait le site consacré à une ravissante église byzantine située au cœur d'Athènes, appelée Kapnikarea. Elle était surnommée « église de la Princesse » parce qu'on attribuait sa construction à l'impératrice Irène, qui régna sur Byzance entre 797 et 802. Mais son véritable fondateur était un riche receveur des contributions, qui avait décidé de lui donner le nom de sa profession lucrative.

Nous connaissions désormais les lieux de départ et d'arrivée ; il ne nous restait plus qu'à nous rendre en Grèce, dans la très belle ville d'Athènes, berceau de la pensée humaine. Nous partîmes le lendemain, après que Glauser-Röist eut passé la nuit, pendu au téléphone, à donner des instructions et organiser les prochains jours avec l'aide du saint synode de l'Église de Grèce. Nous quittâmes définitivement un territoire qui pouvait encore être considéré comme latin et catholique, pour entrer de plain-pied dans le monde chrétien oriental. Si tout se passait comme prévu, après Athènes où nous devons vaincre le péché de la paresse, venaient Constantinople, l'avare, Alexandrie, la gloutonne, et Antioche, la luxurieuse.

Le vol nous prit seulement trois heures, que nous mîmes à profit en travaillant d'arrache-pied pour préparer le quatrième cercle, la quatrième corniche du Purgatoire qui se trouvait maintenant à mi-chemin du sommet.

Dante, libéré par le troisième ange d'un nouveau « P », marche délivré du péché de colère, se sent plus léger et a envie de poser mille questions à son guide. Comme dans le chant précédent, le contenu concret se référant à l'épreuve est minime. La moitié des chants XVII et XVIII traitent de graves questions concernant l'amour. Virgile explique à Dante que les trois grands cercles qu'ils ont passés sont des lieux où se purifient les péchés liés au mal que l'on souhaite à son prochain, à la joie que produisent l'humiliation et la douleur de l'autre. Les trois cercles qu'il leur reste à parcourir permettent, eux, de se purifier des maux que l'on se fait à soi-même.

*« Doux père, dis-moi de quelle offense
se purifie-t-on dans le cercle où nous sommes ?
Si nos pieds s'arrêtent, que ton discours ne cesse. »
Et lui à moi : « L'amour du bien, privé*

*de son devoir, se restaure ici ;
ici on relance la rame trop lente. »*

Plus tard, tandis qu'ils flânent sur la corniche, ils se lancent dans une longue discussion sur la nature de l'amour, ses effets positifs et négatifs sur les hommes. Au bout de quarante-cinq tercets, après un discours de Virgile au sujet du libre arbitre, apparaît la foule des pénitents paresseux.

*De sorte que moi, qui avais recueilli
sa réponse ouverte et claire à mes questions,
j'étais comme un homme qui somnole et divague.
Mais cette somnolence me fut ôtée
à l'improviste par des ombres
qui nous rejoignirent par-derrière.
[...]*

*« Marie courut en hâte à la montagne¹⁹ ;
et César pour soumettre Ilerda
frappa Marseille et courut en Espagne. »
« Vite, vite ne perdons pas de temps
par manque d'amour ! criaient les autres.
Le zèle à bien agir fait reverdir la grâce. »*

Comme toujours, Virgile demande aux âmes où se trouve l'ouverture qui permet le passage à la corniche suivante, et l'une d'elles, qui comme les autres passe en courant devant eux sans s'arrêter, les pousse à avancer : en les suivant, ils trouveront le passage. Mais les poètes demeurent là où ils sont et contemplent, étonnés, ces esprits, si paresseux de leur vivant, qui s'éloignent maintenant rapides comme le vent. Dante, épuisé par la marche de la journée, s'endort profondément en pensant à ce qu'il a vu. Et c'est sur ce rêve, qui sert de transition entre chants et cercles, que se termine la quatrième corniche du Purgatoire.

La voiture officielle de l'archevêque d'Athènes, Sa Béatitude Christodoulos Paraskeviades, nous attendait à notre arrivée. Elle nous déposa devant notre hôtel sur la place Syndagma, tout près du Parlement. Le trajet depuis l'aéroport fut long, et l'entrée dans la ville surprenante. Athènes ressemblait à un vieux village de grandes dimensions qui ne souhaitait pas dévoiler sa condition de capitale historique et européenne tant que l'on n'avait pas découvert le plus profond de son cœur. C'est seulement lorsque le Parthénon saluait le voyageur du haut de l'Acropole, que l'on comprenait enfin que là était la ville de la déesse Athéna, la ville de Périclès, Socrate, Platon et

Phidias, la ville aimée par l'empereur Hadrien et le poète anglais Lord Byron. L'air même paraissait différent, chargé d'arômes inimaginables, parfums d'histoire, de beauté et de culture, qui effacent ce que la ville pouvait avoir de froissé et de triste.

Un portier à la livrée verte nous ouvrit aimablement les portières et se chargea de nos valises. L'hôtel était ancien et spectaculaire, avec une énorme réception de marbres colorés et de lampes argentées. Nous fûmes accueillis par le directeur en personne qui, comme si nous étions de grands personnages d'État, nous accompagna avec déférence à la salle de réunion du premier étage, où se tenaient un groupe de hauts prélats orthodoxes aux longues barbes et impressionnants colliers d'or. Là, assis confortablement dans un coin, nous attendait l'archevêque.

Je fus surprise par sa bonne mine et sa pétulance. Il devait avoir dans les soixante-quinze ans et les portait très bien. Sa barbe était encore assez noire, et son regard sympathique et affable. Il se leva en nous voyant arriver et s'approcha de nous :

— Je suis ravi de vous recevoir en Grèce, nous dit-il dans un italien parfait. Je souhaite vous dire notre profonde reconnaissance pour tout ce que vous faites pour les Églises chrétiennes.

Faisant fi du protocole, il nous présenta alors à tous les membres de l'assemblée, où se trouvait réunie une bonne partie du synode de l'Église de Grèce. Son Éminence le métropolite de Staoi et des Météores, Serapheim (il n'était pas dans la coutume, apparemment, de mentionner le nom de famille de la personne qui occupait un haut poste religieux) ; le métropolite de Kaisariani, Vyron et Ymittos, Daniel ; le métropolite de Mesogaia et Lavreotiki, Agathonikos ; Leurs Éminences les métropolites de Mégare et Salamis, de Chalkis, de Thessaliotis et Fanariofarsala, de Mytilène, Eressos et Plomarion, de... Enfin une longue liste de métropolites, archimandrites et évêques aux noms majestueux (je fus consciente de mon ignorance lorsque je me montrai incapable de différencier les rangs de la hiérarchie orthodoxe à leurs vêtements et médailles). Si la réunion que nous avions eue le jour de notre arrivée à Jérusalem m'avait paru un tantinet exagérée, celle-ci me sembla encore plus démesurée. Nous étions devenus de véritables héros malgré nous.

Tout le monde voulait connaître les détails de notre mission. Malgré nos refus réitérés, le capitaine se vit finalement obligé de raconter les aventures que nous avons traversées jusqu'alors, en omettant cependant tous les points importants. En particulier ceux liés à la confrérie des stavrophilakes. Nous n'avions confiance en personne, et ce n'était pas folie de penser que dans cette agréable assemblée avait pu s'infiltrer un membre de la secte. Le capitaine n'expliqua pas davantage, et pourtant on le sollicita à maintes

reprises, le contenu de l'épreuve que nous allions accomplir cette nuit même. Dans l'avion, nous avions parlé de la nécessité de maintenir le secret, puisque l'innocente intronisation de n'importe quel curieux pourrait constituer un obstacle pour atteindre notre objectif. Les seuls à le connaître étaient l'archevêque bien sûr et une autre personne du synode proche de lui, mais nul autre ne pouvait savoir qu'à la nuit tombée trois coureurs novices, dont un rat de bibliothèque, sueraient sang et eau sur le sol attique pour gagner le droit de continuer à risquer leur vie.

Nous fumes conviés à un magnifique repas dans un salon privé de l'hôtel et je profitai comme un enfant de tous les mets : *tarama*, *moussaka*, *souvlakia* avec *tzatziki* – un mélange de petits morceaux de porc assaisonnés de citron, d'herbes et d'huile d'olive, accompagné de la fameuse sauce aux yaourt et poivrons, ail et menthe, et de *kleftiki*, ces sortes de friands à la viande. Les pains aux fèves, herbes, olive et fromage méritaient à eux seuls une mention spéciale. On nous servit en dessert une salade de fruits frais. Que demander de plus ? Il n'y avait pas de meilleure cuisine que la cuisine méditerranéenne, comme le pensait sans doute Farag qui mangea pour quatre.

Quand enfin nous fûmes libérés du protocole et que les dignitaires barbus partirent, nous dûmes nous mettre tout de suite au travail parce qu'il restait encore beaucoup de choses à faire. Sa Béatitude Christodoulos voulut rester avec nous pour voir comment nous nous préparions à l'épreuve, mais, contrairement à ce que nous pouvions craindre, sa présence ne constitua en rien une gêne, bien au contraire. Quand tous les autres convives disparurent, il fit preuve d'un esprit jovial, juvénile et sportif qui dépassait de loin le nôtre.

Il nous raconta que les premiers Jeux de l'époque moderne eurent lieu en Grèce en 1896, après plus de mille cinq cents ans d'absence. Le gagnant du marathon fut un berger grec de vingt-trois ans à peine et d'un mètre soixante, appelé Spyros Louis. Considéré depuis comme un héros national, il avait parcouru la distance qui séparait la ville de Marathon du Stade olympique d'Athènes en deux heures cinquante-huit minutes et cinquante secondes.

— C'était un coureur professionnel ? demandai-je, intéressée.

J'avais l'intime conviction que je n'allais pas pouvoir passer cette épreuve, et ce n'était pas une question de doute ou de manque de confiance. Je savais juste que je ne pourrais jamais parcourir trente-neuf kilomètres. C'était empiriquement et cartésienement impossible.

— Oh non ! répondit le dignitaire avec un grand sourire fier. Spyros participa par hasard à la course. Il était alors soldat dans l'armée grecque, et son colonel le poussa à s'inscrire au dernier moment. On dit en effet qu'il courait bien mais n'avait aucun entraînement, aucune préparation. Il le fit simplement par patriotisme,

pour qu'un Grec participe à la plus importante des courses olympiques. Nous n'allions tout de même pas laisser un étranger gagner ! Spyros ne reçut pourtant aucune médaille d'or pour son exploit car, lors de ces premières Olympiades, on ne récompensait pas encore les vainqueurs de cette manière. Mais on lui octroya une pension mensuelle à vie de cent drachmes ainsi qu'une charrette et un cheval qu'il avait demandés pour travailler dans les champs.

— Et vous ne savez pas la meilleure ? ajouta Sa Béatitude. Quarante ans plus tard, il fut choisi pour porter l'étendard de la délégation grecque lors de la cérémonie d'ouverture des jeux Olympiques de Berlin de 1936.

— Donc, ce n'était pas un athlète ?

— Non, pas du tout.

— Dans ce cas, s'il lui a fallu presque trois heures pour faire ce parcours, combien de temps mettrons-nous ? voulus-je savoir.

— Ce n'est pas si simple, me répondit le capitaine.

Il ouvrit un carnet de notes et le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve l'information qu'il recherchait.

— Nous sommes le 29 mai, commença-t-il à expliquer. Selon les données apportées par l'archidiocèse, le soleil se couchera sur Athènes à 20 h 56. Demain, il se lèvera à 6 h 02. De sorte que nous disposons de neuf heures et six minutes pour accomplir l'épreuve.

— Ah, ça change tout ! s'exclama Farag.

Nous fumes tous à ce point surpris que nous nous retournâmes pour le regarder, interloqués.

— Quoi ? Je vous assure, je pensais être incapable de réaliser cette épreuve...

Comme moi, il avait gardé ses craintes pour lui.

— Moi, je suis sûre que je n'y arriverai pas.

— Voyons, Ottavia, nous avons plus de neuf heures !

— Et alors ? Je ne peux pas courir neuf heures de suite, je ne suis même pas sûre de pouvoir courir neuf minutes.

Le capitaine feuilleta de nouveau son cahier.

— Les résultats pour les hommes sont inférieurs à deux heures sept minutes et, pour les femmes, un peu supérieurs à deux heures vingt.

— Je ne pourrai pas, répétais-je, têtue. Vous savez combien de fois j'ai couru ces derniers temps ? Pas une, vous m'entendez ! Rien de rien, même pas pour prendre le bus.

— J'ai quelques conseils à vous donner pour ce soir, poursuivit le capitaine comme s'il ne m'avait pas entendue. D'abord éviter tout excès. Ne vous mettez pas à courir comme si vous deviez vraiment gagner un marathon. Courez doucement, sans vous presser, économisez vos efforts. Des pas courts et réguliers, un balancement réduit des bras, une respiration rythmée... Quand il faudra monter

une colline, faites-le de manière efficace, avec de petits pas. Pour la descente, contrôlez le pas. Gardez le même rythme pendant toute la course. Ne levez pas trop haut les genoux, ne vous penchez pas en avant, gardez le corps à angle droit avec le sol.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Je vous rappelle que nous devons arriver à Kapnikarea. À moins que vous ne préfériez rentrer à Rome demain matin ?

— Vous savez ce que fit Spyros en arrivant au kilomètre 30 ? dit alors l'archevêque, à qui l'idée d'assister à l'une de nos disputes ne disait rien. Comme Spyros se sentait très fatigué, il demanda un grand verre de vin rouge et le but d'un trait. Puis il effectua une remontée spectaculaire qui le fit littéralement voler pendant les neuf derniers kilomètres.

Farag éclata de rire :

— Bon, nous savons ce qu'il nous reste à faire ! Boire du vin.

— Je ne crois pas qu'aujourd'hui le jury permettrait ce genre de choses, dis-je, encore fâchée.

— Mais si ! Les coureurs peuvent boire ce qu'ils veulent tant qu'ils ne sont pas contrôlés positifs.

— Nous prendrons des boissons isotoniques, déclara Glauser-Röist. Vous surtout, professeur Salina, vous devrez boire souvent pour récupérer des sels minéraux. Sinon, vous risquez d'avoir de terribles crampes aux jambes.

Je gardai le silence. Je préférerais mille fois le sol brûlant de Sainte-Lucie à cette maudite épreuve physique à laquelle je n'étais pas du tout préparée.

Le capitaine ouvrit une sacoche de cuir posée sur la table et en sortit trois petites et mystérieuses boîtes. Au loin, une cloche sonna sept heures.

— Mettez ces pulsomètres à votre poignet, nous dit-il en nous montrant d'étranges montres. Quel âge avez-vous, Boswell ?

— Alors là ! Pourquoi cette question ?

— Il faut programmer les pulsomètres pour qu'ils puissent contrôler vos pulsations durant la course. Si vous dépassez la limite, vous pourriez avoir un collapsus ou une crise cardiaque.

— Je ne pense pas faire d'excès, dis-je.

— Votre âge, professeur Boswell, s'il vous plaît ?

— J'ai trente-huit ans.

— Bien. Alors, il faut ôter 38 à 220 pulsations maximum.

— Pourquoi ? demanda Sa Béatitude, curieux.

— Le nombre de pulsations idoines pour un homme se calcule en ôtant son âge à la fréquence cardiaque maximale. Le professeur a donc une fréquence cardiaque théorique de 182. S'il la dépasse, il se met en danger. Le pulsomètre sifflera si vous le faites, c'est compris ?

— Parfaitement, dit Farag en glissant le petit appareil au poignet.

— Dites-moi votre âge, me demanda alors le capitaine.

J'avais attendu ce terrible moment avec anxiété. Cela m'était égal de le dire devant l'archevêque et Glauser-Röist, mais cela me gênait beaucoup que Farag sache que j'avais un an de plus que lui. Je n'avais pas le choix.

— Trente-neuf.

— Parfait. (Il ne cilla pas.) Les femmes ont une fréquence cardiaque supérieure à celle des hommes. Elles supportent un effort supérieur. Donc, dans votre cas, nous soustrairons 39 de 226. Votre maximum théorique est donc de 186. Mais, comme vous menez une vie très sédentaire, nous le programmerons à soixante pour cent, c'est-à-dire à 112. Voilà, votre pulsomètre est réglé. Souvenez-vous qu'au moindre sifflement vous devez ralentir immédiatement et faire une pause.

— D'accord.

— Ce sont des calculs approximatifs, chaque personne est différente. Selon la préparation de chacun et sa constitution, les limites peuvent varier. Aussi, ne vous fiez pas seulement au pulsomètre. Au moindre signe de faiblesse, arrêtez-vous et reposez-vous. Parlons maintenant des lésions possibles.

— On ne pourrait pas sauter cette partie ? dis-je d'un ton ennuyé.

J'étais bien certaine que je n'allais pas me blesser, pas plus que je ne ferais siffler mon pulsomètre. J'allais adopter un pas léger, le plus léger possible, et je continuerais ainsi jusqu'à Athènes.

— Non, professeur. C'est important. Avant de démarrer, nous ferons une série d'exercices d'échauffement et des étirements. L'absence de masse musculaire chez les personnes sédentaires est la principale cause de lésions aux chevilles et aux genoux. En tout cas, nous avons la chance que tout le trajet se fasse sur une route asphaltée.

— Ah ? Je croyais que la course était à travers champs.

— Je parie mon pulsomètre que tu te voyais déjà en train de mourir sur une colline entourée de végétation et d'animaux sauvages, se moqua Farag.

— Eh bien oui, je n'ai pas honte de le reconnaître.

— Toute la course se fait sur la route. Et il est impossible de se perdre car il y a longtemps que le gouvernement grec a tracé une ligne bleue tout le long du parcours. On traverse aussi divers villages, comme vous le verrez. Nous ne quittons pas du tout la civilisation.

La possibilité de me retrouver perdue dans une forêt était définitivement éliminée.

— Si vous notez un pincement musculaire qui vous coupe le souffle, arrêtez-vous. Et ne repartez pas. L'épreuve est terminée pour

vous. Vous avez une contraction fibrillaire et, si vous continuez, les dommages seront irréversibles. Si c'est une douleur normale bien qu'intense, palpez le muscle : s'il est dur comme de la pierre, arrêtez-vous quelques instants. Ce peut être le début d'une contracture. Faites un massage et, quand vous le pourrez, quelques étirements, en douceur. Si la tension cède, continuez ; sinon, arrêtez. La course est terminée. Et maintenant, dit-il en se levant, changez de vêtements et tenez-vous prêts. Nous mangerons quelque chose en chemin. Il se fait tard.

Des vêtements de sport extravagants m'attendaient dans ma chambre. J'avais l'impression d'être si ridicule en les enfilant que j'eus envie de disparaître sous terre. Je dois reconnaître cependant que, lorsque je retirai mes chaussures et enfilai mes baskets blanches, les choses s'améliorèrent. Et, plus encore, quand j'ajoutai un discret foulard de soie autour du cou. Finalement, l'ensemble n'était pas si pathétique, et il avait l'avantage d'être très confortable. Je n'avais pas eu le temps d'aller chez le coiffeur et mes cheveux étaient assez longs pour que je les relève en queue de cheval. Une coiffure inhabituelle, qui me permettait de ne pas avoir les cheveux sur le visage. J'enfilai mon manteau de laine, plus pour masquer ma tenue qu'en raison du froid, et descendis dans le hall de l'hôtel, où mes compagnons, le portier et le chauffeur m'attendaient.

Le trajet fut agrémenté de conseils et recommandations variés de dernière heure. J'en conclus que le capitaine n'avait pas la moindre intention de nous attendre Farag et moi, et je lui donnai raison. L'idée était que l'un de nous trois au moins parvienne à Kapnikarea avant l'aube. Il était fondamental de pouvoir continuer les épreuves. L'un de nous devait réussir pour découvrir la piste suivante. Même si Farag et moi étions éliminés, nous pourrions toujours continuer à collaborer avec Glauser-Röist pour les cercles suivants.

Les routes ressemblaient à des chemins ruraux. La circulation n'était pas excessive. La largeur et la qualité du sol ne rappelaient pas du tout les routes italiennes. On avait l'impression d'avoir reculé dans le temps de dix ou quinze ans. La Grèce continuait à être un pays merveilleux.

La nuit tombait quand nous traversâmes enfin les premières rues de Marathon. Enclavée dans une vallée entourée de collines, c'était un lieu idéal pour une bataille en raison de son terrain plat et de ses amples espaces. Rien ne la différenciait d'une ville industrielle et laborieuse de l'Europe actuelle. Le chauffeur nous expliqua qu'à la haute saison elle recevait beaucoup de touristes, sportifs et autres, qui avaient envie de faire la fameuse course. Fin mai, on ne voyait personne, à part les habitants.

La voiture s'arrêta devant un lieu étrange en dehors de la ville, près d'un monticule couvert d'herbes folles et de fleurs. Nous sortîmes en contemplant le tumulus, conscients que là avait eu lieu un des faits les plus importants et oubliés de l'Histoire. Si les Perses avaient gagné la bataille de Marathon, s'ils avaient imposé leur culture, leur religion et leur politique aux Grecs, le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui n'existerait probablement pas. Tout serait différent, ni mieux ni pire, juste différent. Cette bataille lointaine pouvait être considérée comme la digue qui avait permis à notre culture de croître librement. Sous ce tumulus, reposaient les cent quatre-vingt-douze Athéniens qui moururent pour rendre cela possible.

Le chauffeur nous quitta. Nous demeurâmes seuls. J'avais laissé mon manteau dans la voiture car il faisait un temps magnifique.

— Combien de temps avant le coucher du soleil, Kaspar ? demanda Farag.

Il arborait une étrange tenue : chemise blanche à manches longues et pantalon de sport bleu, court. Nous avions tous un petit sac de toile rempli de tout le nécessaire pour accomplir la course.

— Il est huit heures et demie. Il fera bientôt nuit. Faisons un tour par la colline. (Le capitaine était magnifique avec son beau pull rouge qui mettait en valeur son corps d'athlète.)

Le tumulus était beaucoup plus haut que ce qu'il semblait à première vue. Même le Roc avait l'air d'une fourmi tandis qu'il commençait l'ascension. Le silence était tel que la voix grecque qui nous interpella de l'autre côté de la colline nous fit sursauter.

— C'était quoi ? cria-t-il.

— Allons voir, proposai-je en faisant le tour.

Assis sur un banc de pierre, profitant de la douceur du soir, un groupe de vieillards aux chapeaux noirs, avec des bâtons en guise de canne, nous contemplaient d'un air très amusé. Évidemment, je ne compris pas un mot de ce qu'ils disaient, mais ils ne s'adressaient pas à nous, de toute évidence. Habituels aux touristes, ils devaient beaucoup rire en voyant débarquer ceux qui, déguisés comme nous en coureurs, s'apprêtaient à imiter Spyros Louis. Les sourires moqueurs de leurs visages ridés ne laissaient aucun doute.

— Un comité de stavrophilakes ? demanda Farag sans cesser de les regarder.

— Je ne crois pas, dis-je en soupirant, mais j'y avais également pensé. Nous allons finir atteints de paranoïa aiguë.

— Vous êtes prêts ? demanda le capitaine en regardant sa montre.

— Pourquoi tant de hâte ? Il nous reste encore dix minutes.

— Il faut s'échauffer. On commence par des étirements.

Quelques minutes plus tard, les réverbères s'allumèrent. Le soleil était déjà si bas que l'on y voyait à peine. Les vieillards continuèrent à

nous observer en faisant des commentaires ironiques que nous ne pouvions comprendre. De temps en temps, l'une de nos postures provoquait des éclats de rire qui assombrissaient dangereusement mon humeur.

— Du calme, Ottavia, ce ne sont que de vieux paysans, c'est tout.

— Quand nous verrons Caton, je compte lui dire certaines choses sur ses espions.

Les vieux recommencèrent à rire et je leur tournai le dos, furieuse.

— Professeurs, l'heure est venue. Souvenez-vous que la ligne bleue commence au centre de la ville, à l'endroit où fut inaugurée la course olympique de 1896. Essayez de ne pas vous séparer de moi jusque-là, d'accord ? Vous êtes prêts ?

— Non ! déclarai-je. Et je ne le serai jamais, je crois.

Le capitaine me coula un regard dédaigneux, mais Farag s'interposa rapidement entre nous.

— Nous sommes prêts, Kaspar. Quand vous voudrez.

Nous demeurâmes quelques instants encore immobiles et silencieux pendant que le capitaine gardait les yeux fixés sur sa montre. Soudain, il se retourna, nous fit un signe de la tête et commença à marcher d'un pas lent, aussitôt imité par Farag et moi. L'échauffement ne m'avait servi à rien, je me sentais comme un canard hors de l'eau, chaque pas était un supplice pour mes genoux qui semblaient recevoir l'impact de deux tonnes. Allons, me dis-je en me résignant, il faut que j'y arrive, coûte que coûte.

Quelques minutes plus tard, nous arrivions devant le monument olympique. C'était un simple mur de pierre blanche devant lequel reposait un solide flambeau. La course commençait sérieusement à partir de ce point. Ma montre indiquait 21 h 15, heure locale. Nous entrâmes dans la ville en suivant le trait bleu, et je ne pus éviter un sentiment de honte à l'idée de ce que les gens allaient penser de nous. Mais les habitants de Marathon ne manifestèrent pas le moindre intérêt à notre passage. Ils devaient être habitués...

À la sortie, quand il n'y eut plus devant nous que la route que nous avions empruntée pour venir, le capitaine pressa le pas. Il s'éloigna progressivement de nous. Moi, au contraire, je ralentis jusqu'au point de m'arrêter presque. Fidèle à mon plan, j'adoptai un pas léger que je comptais bien garder toute la nuit. Farag se retourna vers moi :

— Que t'arrive-t-il, *Basileia* ? Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Ainsi il m'appelait de nouveau par ce surnom. Depuis notre arrivée à Jérusalem, il ne l'avait fait que deux fois, je les avais comptées, et jamais en présence d'autres personnes. Ce petit mot clandestin était réservé à nos seules oreilles.

Mon pulsomètre siffla. J'avais dépassé le nombre de pulsations recommandé, et pourtant je ne faisais que marcher.

— Cela ne va pas ? me dit Farag d'un air préoccupé.

— Si, si, mais j'ai fait mes propres calculs, lui dis-je en arrêtant ce satané sifflement. À ce rythme, je mettrai entre six et sept heures pour arriver à Athènes.

— Tu es sûre ?

— Non, pas tout à fait mais, il y a quelques années, j'ai fait une randonnée de seize kilomètres et j'ai mis quatre heures. C'est une simple règle de trois.

— Le terrain est différent ici. N'oublie pas les monts qui entourent la ville. Et la distance qui nous sépare d'Athènes fait plus du double de seize kilomètres.

Après un calcul rapide, je me sentis moins sûre de moi. Et puis je me souvins d'avoir terminé la randonnée à moitié morte. Les perspectives n'étaient pas très bonnes. En même temps, je ne souhaitais qu'une chose, que Farag s'éloignât de moi. Mais il ne paraissait pas avoir la moindre intention de me laisser seule ce soir-là.

Toute la semaine, j'avais désespérément lutté pour me concentrer sur notre mission et oublier cette ridicule instabilité sentimentale dont j'avais fait preuve. La visite à Jérusalem et le fait de voir mon frère m'avaient beaucoup aidée. Je notai cependant que ces sentiments que je m'obstinais à réprimer produisaient parfois en moi une profonde amertume qui minait mes forces. L'exaltation ressentie à Ravenne devenait à Athènes une souffrance amère. On peut lutter contre une maladie mais comment lutter contre ce qui me poussait vers cet homme fascinant ? Mon apparente fermeté s'effritait à chacun de mes pas.

La ligne bleue était dessinée sur l'asphalte mais, prudents, nous marchions sur le trottoir bordé d'arbres. Il se termina bientôt et nous dûmes emprunter la route. Même si nous étions du mauvais côté de la chaussée car nous suivions la même direction que les véhicules qui apparaissaient dans notre dos, il y avait de moins en moins de voitures heureusement. Le seul danger, si on pouvait l'appeler ainsi, était l'obscurité. Il restait encore quelques réverbères, devant un restaurant routier ou une maison, mais il n'y en eut bientôt plus. Je compris alors qu'il valait sans doute mieux que Farag ne me quittât pas.

Quand nous arrivâmes à la ville voisine de Pandeimonas, nous étions engagés dans une conversation passionnante sur les empereurs byzantins et l'ignorance générale qui prédominait en Occident sur cet Empire romain qui dura jusqu'au XV^e siècle. Mon admiration et mon respect pour l'érudition de Farag ne cessaient de croître. Après une brève ascension, nous traversâmes les localités de Nea Makri et Zoumberi, toujours plongés dans notre conversation. Le temps et les kilomètres passaient sans que nous nous en apercevions. Je ne m'étais jamais sentie aussi heureuse, aussi alerte et motivée, prête à relever le

moindre défi intellectuel. Je n'avais jamais eu un échange aussi enrichissant. Alors que nous passions le village endormi d'Aghios Andréa, trois heures plus tard, Boswell me parla de son travail au musée. La nuit était si magique, si spéciale, si belle que je ne sentais même pas le froid qui tombait sans pitié sur les champs obscurs environnants, à peine éclairés par la lune. Mais je ne me sentais ni préoccupée ni inquiète. Je marchais, totalement absorbée par les paroles de Farag qui, tout en éclairant le chemin devant nous avec sa lampe, me parlait avec passion des textes gnostiques découverts dans l'ancienne Nag Hammadi, en Haute-Égypte. Cela faisait plusieurs années qu'il les étudiait, identifiant les sources grecques du II^e siècle sur lesquelles ces manuscrits étaient fondés et les comparant, fragment après fragment, avec d'autres écrits connus d'auteurs coptes gnostiques.

Nous partagions tous les deux la même passion intense pour notre travail ainsi qu'un profond amour de l'Antiquité et de ses secrets. Nous nous sentions appelés à les dévoiler, à découvrir ce qui s'était perdu au fil des siècles. Il ne partageait pas cependant certaines nuances de mon engagement catholique et je ne pouvais être d'accord avec lui sur les postulats pittoresques qu'il professait concernant l'origine gnostique du christianisme. Il était certain que l'on connaissait mal tout ce qui était relatif aux premiers siècles de vie de notre religion. Certain aussi que ces grandes lacunes avaient été comblées par de faux documents ou des témoignages manipulés. Certain même que les Évangiles avaient été retouchés durant ces premiers siècles pour être adaptés aux courants dominants à l'intérieur de l'Église naissante, ce qui n'avait pas manqué de créer de terribles contradictions ou absurdités. Mais, à force de les avoir entendues toute ma vie, celles-ci avaient fini par passer inaperçues. Ce que je ne pouvais accepter en aucune façon, c'était que tout cela sorte au grand jour, que l'on ouvrît les portes du Vatican à tout étudiant qui, comme Farag, n'aurait pas la foi nécessaire pour donner un sens correct à ce qu'il pourrait découvrir. Farag me traita de réactionnaire, de rétrograde, et il s'en fallut de peu qu'il ne m'accuse de voler le patrimoine de l'humanité. Mais il ne manifesta jamais aucune acrimonie. La nuit passa, légère comme le vent, parce que nous ne cessions de rire en nous attaquant, depuis nos bastions idéologiques, avec un mélange de tendresse et d'affection qui enlevait toute dureté à nos paroles. Et les heures défilèrent imperceptiblement.

Mati, Limanaki, Rafina... Nous allions passer Pikermi, le village qui marquait le milieu exact de la course. Il n'y avait plus de voitures sur la route étroite, ni trace du capitaine. Je commençais à sentir une grande fatigue dans les jambes et une douleur persistante au bas du dos, mais je ne voulais pas le reconnaître. J'avais mal aux pieds et,

lors d'une halte forcée, je découvris deux rougeurs qui se transformèrent en ampoules au fil de la nuit.

Nous marchâmes encore une heure, puis deux... Et, sans nous en rendre compte, chaque fois plus lentement. La nuit était devenue une longue promenade où le temps ne comptait plus. Nous traversâmes Pikermi. Les rues étaient recouvertes d'un réseau de câbles tendus entre deux vieux postes de bois. Nous laissâmes Spata, Palini, Stavros, Paraskevi derrière nous. Et la montre continuait sa marche imperturbable sans que nous nous rendions compte que nous n'arriverions pas à Athènes avant l'aube. Nous avançons, ivres de mots, ne prenant en compte que notre dialogue.

Après Paraskevi, la route dessina une large courbe vers la gauche près d'un bois de pins, et c'est là que le pulsomètre de Farag siffla, alors que nous étions à quelque dix kilomètres d'Athènes.

— Tu es fatigué ? lui demandai-je, inquiète.

Je ne voyais pas bien son visage.

Pas de réponse.

— Farag ? insistai-je.

Son appareil continuait à émettre le même signal d'alarme insupportable qui, dans le silence, paraissait une sirène de pompiers.

— Je dois te dire quelque chose, murmura-t-il, mystérieux.

— Arrête ce bruit, et dis-moi.

— Je ne peux pas.

— Comment ! Mais il suffit d'appuyer sur le petit bouton orange !

— Je veux dire..., balbutia-t-il. Ce que je veux dire...

Je pris son poignet et stoppai l'alarme... Je m'aperçus soudain que l'atmosphère avait changé. Une petite voix étouffée me prévint que nous pénétrions sur un territoire dangereux et je compris que je ne voulais surtout pas entendre ce qu'il allait me dire. Je gardai le silence.

— Ce que je dois...

Le pulsomètre retentit de nouveau mais il l'éteignit.

— Je ne peux pas, parce qu'il y a tant de choses, tant d'obstacles... (Je retins ma respiration.) Aide-moi, Ottavia.

Je ne pouvais pas parler. Je voulus lui dire de se taire mais j'étais suffoquée. Mon pulsomètre choisit cet instant pour se mettre à siffler à son tour. On aurait dit une symphonie de sifflements. Je l'arrêtai au prix d'un effort surhumain. Et Farag sourit.

— Tu sais très bien ce que j'essaie de te dire, n'est-ce pas ?

Je refusai d'articuler le moindre mot. Je fus juste capable d'enlever l'appareil de mon poignet pour l'empêcher de siffler de nouveau. Farag m'imita avec un sourire.

— Bonne idée, dit-il. Je... Tu comprends, *Basileia*, tout cela est très difficile pour moi. Dans mes relations antérieures, je n'ai jamais... Les

choses se présentaient d'une autre manière. Mais avec toi... Mon Dieu, comme c'est compliqué. Pourquoi cela ne peut-il pas être plus simple ? Tu sais très bien ce que je veux dire, *Basileia* ! Aide-moi !

— Je ne peux pas, Farag, dis-je d'une voix d'outre-tombe qui me surprit moi-même.

— Je vois.

Il se tut. Le silence tomba sur nous, et nous continuâmes ainsi jusqu'à Holargos, petite ville dont les édifices modernes annonçaient la proximité d'Athènes. Je crois que je n'ai jamais vécu de moments aussi amers et difficiles. La présence de Dieu m'empêchait d'accepter cette espèce de déclaration qu'avait essayé de faire Farag. Mais mes sentiments incroyablement puissants envers cet homme si merveilleux me déchiraient intérieurement. Le pire, ce n'était pas de reconnaître que je l'aimais ; le pire, c'était que lui aussi fut amoureux de moi. Cela aurait pu être si simple, mais je n'étais pas libre !

Une exclamation me fit sursauter :

— Ottavia, il est cinq heures et quart !

Au début, je ne compris pas ce qu'il voulait me dire. Cinq heures et quart, et alors ? Soudain, je sus... Cinq heures et quart ! Impossible d'arriver à Athènes avant six heures ! Il nous restait au moins quatre kilomètres à parcourir.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

— Courir !

Il me prit par la main et me tira comme un possédé en se lançant dans une course effrénée que je dus arrêter au bout de quelques mètres.

— Je ne peux pas, Farag ! gémis-je en me laissant tomber sur la route. Je suis trop fatiguée.

— Ottavia, écoute-moi ! Lève-toi et cours !

Aucune compassion ou trace d'affection dans ce ton autoritaire.

— J'ai très mal à la jambe droite, j'ai dû froisser un muscle. Je ne peux pas continuer. Vas-y, toi, laisse-moi.

Il se pencha vers moi, me prit par les épaules et me secoua en me fixant :

— Si tu ne te mets pas debout tout de suite, si tu ne te mets pas à courir vers Athènes, je te dis ce que je n'arrivais pas à te dire tout à l'heure. Et si je le fais... (Il pencha doucement son visage vers le mien, ses lèvres étaient à quelques millimètres de ma bouche.) Je le ferai de telle sorte que tu ne pourras plus jamais te sentir chaste de toute ta vie. Choisis. Si tu viens à Athènes avec moi, je n'insisterai plus jamais.

J'eus brusquement une horrible envie de pleurer, de blottir ma tête contre sa poitrine et d'effacer les terribles paroles qu'il venait de prononcer. Il savait que je l'aimais, il me donnait à choisir entre mon amour et ma vocation. Si je courais, je le perdais pour toujours. Si je

restais là sur le bitume, il m'embrasserait et me ferait oublier que j'avais placé ma vie entre les mains de Dieu. J'éprouvais une angoisse profonde, un chagrin noir. J'aurais donné n'importe quoi pour ne pas avoir à choisir, pour n'avoir jamais connu Farag. Je pris une profonde inspiration, mes poumons sur le point d'éclater, me dégageai et, au prix d'un effort surhumain, me redressai pour me mettre debout. Moi seule sais ce que ce geste me coûta, et je ne parle pas de la fatigue ni des ampoules. Je baissai mon pull d'un geste décidé et l'observai. Il était resté dans la même position, mais son regard était infiniment triste.

— On y va, dis-je.

Il me fixa quelques instants sans bouger, sans changer d'expression, puis se leva avec un rictus et commença à marcher.

— Allons-y.

Je ne me souviens plus des villages traversés, je courais en scrutant sans cesse ma montre, en essayant d'oublier la douleur qui raidissait mes jambes et me transperçait le cœur. En quelques secondes, l'aube froide sécha les larmes qui glissaient sur mes joues. Nous entrâmes dans Athènes par la rue Kifissias dix minutes avant six heures. Mais, même en courant, il était impossible de rejoindre Kapnikarea dans le temps voulu. Pourtant plus rien ne pouvait nous arrêter, pas même le point de côté qui me coupait le souffle. Je transpirais copieusement, avec la sensation que j'allais m'évanouir d'un instant à l'autre. J'avais l'impression d'avoir des clous plantés sous les pieds, mais je courus sans m'arrêter. Si je ne le faisais pas, il me faudrait affronter quelque chose que je n'étais pas capable d'assumer. D'ailleurs, je ne courais pas, je fuyais. Je fuyais Farag, et je suis sûre qu'il le savait. Il restait à côté de moi alors qu'il aurait largement pu me dépasser et peut-être réussir l'épreuve. Mais il ne m'abandonna pas et moi, fidèle à mon sentiment de culpabilité permanent, je me sentis responsable de son échec. Cette nuit si belle, si inoubliable, se terminait en cauchemar.

Je ne sais combien de kilomètres faisait l'avenue Vassilis Sofias, mais elle me parut interminable. Les voitures circulaient pendant que nous courions, désespérés, en passant devant des réverbères, des arbres, des poubelles, des annonces publicitaires et des bancs de fer. La belle capitale du monde antique se réveillait sur un nouveau jour qui, pour nous, signifiait le début de la fin. L'avenue n'en finissait pas. Ma montre marquait six heures. Pourtant on ne voyait le soleil nulle part. Il faisait nuit comme tout à l'heure. Que se passait-il ?

La ligne bleue qui nous avait guidés se perdit dans Vassilis Konstantinou, la traverse qui, partant de Vassilis Sofias, arrive directement au Stade olympique. Nous continuâmes sur l'avenue qui débouche sur la place Syndagma, l'énorme esplanade au pied du Parlement grec où se trouvait notre hôtel. Nous passâmes devant sans

nous arrêter. Kapnikarea était au milieu de la rue Ermou, une des artères qui naissait à l'autre extrémité de la place. Il était six heures et trois minutes à ma montre.

Les poumons et le cœur sur le point d'éclater, la douleur au côté, je courais. Seule me poussait à continuer la fidèle obscurité du ciel, cette chape noire que n'éclairait aucun rayon de soleil. Tant qu'elle continuait ainsi, il y avait de l'espoir. Mais, sur la rue Ermou, les muscles de ma jambe droite décidèrent que cela suffisait, qu'il fallait s'arrêter. Je sentis une douleur aiguë et portai ma main à la jambe tout en poussant un cri sourd. Farag se retourna et comprit aussitôt ce qui se passait. Il me rejoignit, passa son bras gauche sous mon épaule et m'aïda à me relever. Il reprit la marche, dans cette étrange position, en ahanant ; j'avais une jambe saine et m'appuyais de tout mon poids sur lui pour le pas suivant. Nous oscillions comme des bateaux sous la tempête mais sans nous arrêter. Six heures cinq. Il ne nous restait plus que trois cents mètres à parcourir pour arriver au bout de la rue Ermou où, telle une étrange apparition, la petite église byzantine à moitié enfoncée dans la terre émergeait au milieu d'une toute petite place.

Deux cents mètres... J'entendais la respiration haletante de Farag. Ma jambe gauche commençait aussi à souffrir de ce dernier et terrible effort. Cent cinquante mètres... Six heures sept... Nous avançons de plus en plus lentement, épuisés. Cent vingt-cinq mètres... Avec un brusque élan, Farag me redressa et me tint encore plus fort tout en me prenant une main qu'il fit passer autour de son cou. Cent mètres... Six heures huit...

— Ottavia, tiens bon ! dit-il, le souffle court, le visage couvert de gouttes de sueur. Marche, s'il te plaît !

L'église de Kapnikarea offrait ses murs de pierres. Nous étions si près. Je voyais les petites coupes couvertes de tuiles rouges et couronnées de petites croix. Et je ne pouvais plus ni respirer ni courir. Une torture.

— Ottavia, le soleil ! hurla Farag.

Je ne le cherchai même pas des yeux. Le ciel s'était déjà teint d'un bleu plus clair. Mais ce mot fut le combustible dont j'avais besoin pour trouver des forces que je ne croyais plus avoir. Un frisson me parcourut tout le corps, et je sentis tant de rage contre le soleil qui me trompait de cette façon que je pris une profonde inspiration et m'élançai en courant vers l'église. Je suppose qu'il y a des moments dans la vie où l'entêtement, l'orgueil prennent le contrôle de nos actes et nous obligent à nous lancer, tête baissée, vers le seul objectif qui éclipse tout ce qui n'est pas lui. J'imagine que l'origine de cette réaction absurde est liée à l'instinct de survie, parce que nous agissons comme si notre vie en dépendait. Bien sûr, la douleur ne disparut pas,

mais mon esprit était guidé par cette seule idée fixe : arriver avant que le soleil ne se lève. Cela dépassait la raison. Au-delà de toute souffrance physique, seule comptait l'obligation de passer le seuil de cette église.

Je me mis à courir comme jamais je ne l'avais fait de toute la nuit et Farag me rejoignit. Après avoir descendu des marches, nous arrivâmes devant le beau porche qui protégeait l'entrée. Dessus, une impressionnante mosaïque byzantine représentait une Vierge à l'Enfant. Un ciel aux brillantes couleurs dorées entourait un chrisme.

— On appelle ? dis-je d'une voix faible en mettant les mains sur mes hanches, pliée en deux, pour reprendre mon souffle.

— Qu'en penses-tu ?

Il frappa alors sept coups à la porte. Au dernier, les gonds grincèrent et la porte s'ouvrit doucement.

Un jeune pope à la longue barbe noire fournie apparut devant nous. Les sourcils froncés, la mine sévère, il nous dit quelque chose en grec que je ne compris pas. Devant nos expressions déconcertées, il répéta sa phrase en anglais :

— L'Église n'ouvre pas avant huit heures.

— Je sais, mais nous devons entrer. Nous devons purifier nos âmes en nous inclinant devant Dieu comme d'humbles suppliants.

Je regardai Farag avec admiration. Il avait pensé à utiliser les paroles de la prière de Jérusalem ! Le jeune pope nous examina des pieds à la tête et notre aspect lamentable dut l'émouvoir.

— Bien, entrez dans ce cas. Kapnikarea est à vous.

Je ne me laissai pas tromper. Ce jeune homme était un stavrophilake. J'en aurais mis ma main au feu. Farag lut dans mes pensées.

— N'auriez-vous pas vu par hasard un ami à nous, un coureur, très grand et blond ?

Le pope parut méditer. J'aurais presque pu le croire tant il était bon comédien. Mais il ne parvint pas à me tromper.

— Non, répondit-il. Enfin, je n'ai vu personne avec ces caractéristiques. Mais entrez, je vous prie. Ne restez pas dehors.

Nous étions désormais à sa merci.

L'église était ravissante, une de ces merveilles que le temps et la civilisation avaient su préserver parce que laisser sa beauté se ternir reviendrait à mourir aussi un peu. Des centaines, des milliers de cierges fins et jaunes brillaient à l'intérieur, permettant de distinguer au fond à droite un bel iconostase qui étincelait comme de l'or.

— Je vous laisse prier, dit-il tandis que, d'un geste distrait, il condamnait de nouveau la porte avec les verrous.

Nous étions prisonniers.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quelque chose.

Mais de quoi aurions-nous pu avoir besoin ? À peine avait-il terminé sa phrase qu'un coup sur la tête me fit vaciller et tomber par terre. Je ne me souviens de rien d'autre. Je regrette juste de ne pas avoir eu le temps de visiter l'église.

J'ouvris les yeux sous l'éclat glacial de plusieurs tubes de néon blancs et essayai de bouger la tête en sentant une présence à côté de moi. Une intense douleur m'en empêcha. Une voix douce, féminine, prononça alors quelques paroles incompréhensibles, et je perdis connaissance. Quelque temps plus tard, je me réveillai de nouveau. Plusieurs personnes habillées de blanc étaient penchées au-dessus de mon lit et m'examinaient méticuleusement, en soulevant mes paupières, en prenant mon pouls et en faisant tourner doucement mon cou. Un tube de plastique fin sortait de mon bras pour arriver dans un petit sac transparent rempli de liquide accroché à un tuyau métallique. Au bout de quelques heures, je revins à moi avec un sens de la réalité plus net. On avait dû m'administrer des tas de drogues car je me sentais bien, aucune douleur, juste une légère nausée.

Assis sur des chaises de plastique vert appuyées contre le mur, deux hommes étranges m'observaient. En me voyant cligner des yeux, ils se mirent debout et s'approchèrent du lit.

— Sœur Ottavia ? demanda l'un d'eux en italien et, en le regardant plus attentivement, je m'aperçus qu'il portait une soutane et un col. Je suis le père Cardini, Ferruccio Cardini, de l'ambassade du Vatican, et voici Son Éminence l'archimandrite Theologos Apostolidis, secrétaire du synode permanent de l'Église de Grèce. Comment vous sentez-vous ?

— Comme si l'on m'avait frappé sur la tête avec une massue. Et mes compagnons, le professeur Boswell et le capitaine Glauser-Röist ?

— Ne vous en faites pas, ils vont très bien. Ils se trouvent dans les chambres voisines. Nous sommes allés les voir il y a un instant, ils se réveillaient tout juste.

— Où sommes-nous ?

— Au *nosokomio* Georges Gennimatas.

— Pardon ?

— Il s'agit de l'Hôpital général d'Athènes. Des marins vous ont trouvés, hier en fin d'après-midi, sur un quai du Pirée, et vous ont transportés jusqu'à l'hôpital le plus proche. En voyant votre accréditation du Vatican, le service des urgences a pris contact avec nous.

Un médecin grand, brun, avec une énorme moustache à la turque, apparut soudain, après avoir tiré le rideau de plastique qui servait de porte. Il s'approcha de mon lit et, tout en me prenant le pouls, examina mes pupilles, puis s'adressa à l'archimandrite, qui me

demanda ensuite en anglais :

— Le docteur Kalogeropoulos aimerait savoir comment vous vous sentez ?

— Bien, très bien, dis-je en essayant de me redresser.

Je n'avais plus la perfusion attachée au bras.

Le médecin dit autre chose et les deux prêtres tournèrent le visage contre le mur. Alors le médecin souleva le drap ; je ne portais en tout et pour tout qu'une horrible nuisette couleur saumon qui dévoilait mes jambes. Je ne fus pas étonnée en découvrant mes pieds et mes cuisses bandés.

— Que m'est-il arrivé ? demandai-je.

Le père Cardini répéta ma question en grec, et le médecin lui répondit longuement.

— Vous et vos compagnons présentez d'étranges blessures, et l'on a trouvé dedans une substance végétale chlorophyllée qu'ils n'ont pas pu identifier. Le médecin aimerait comprendre ce qui les a provoquées, car il en a trouvé d'autres similaires sur le bras, mais plus anciennes.

— Dites-lui que je ne sais rien, et que j'aimerais les voir.

Le médecin défit alors les bandages avec des gestes prudents puis quitta la chambre sans un mot, les deux prêtres punis face au mur et moi en chemise de nuit.

La situation était si étrange que je n'osais rien dire, mais heureusement le docteur Kalogeropoulos revint dans l'instant avec un miroir qui me permit de voir les scarifications en pliant les jambes. Une croix en forme de X sur la partie postérieure du muscle droit et une autre, grecque, sur la gauche. Jérusalem et Athènes gravées pour toujours dans mon corps... J'aurais dû me sentir orgueilleuse, mais je n'avais qu'une idée en tête, revoir Farag. En déplaçant le miroir, j'eus aussi la malchance de voir le reflet de mon visage ; je demeurai stupéfaite : non seulement j'avais les yeux cernés et la peau livide, mais on avait enturbanné ma tête aussi. Le médecin, en voyant ma réaction de surprise, lança un autre chapelet de paroles.

— Le docteur dit que, de la même façon que vos amis, vous avez reçu des coups sur la tête avec un objet contondant, et que vous présentez d'importantes contusions sur le crâne. Selon les résultats des analyses, il pense que vous avez également consommé des alcaloïdes, et il voudrait savoir ce que vous avez avalé.

— Mais il nous prend pour des drogués, ou quoi ?

Le père Cardini n'osa piper mot.

— Dites-lui que nous n'avons rien pris, que nous ne savons rien et que nous ne pouvons rien lui dire. Et aussi qu'il ferait bien de cesser de poser des questions. Et maintenant, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais beaucoup voir mes amis.

En disant cela, je m'assis sur le bord du lit et posai les pieds au sol. Les bandages faisaient office de pantoufles. En me voyant, le médecin se fâcha et me prit par les bras pour m'obliger à me recoucher, mais je résistai de toutes mes forces et il abandonna la lutte.

— Père Cardini, s'il vous plaît, pourriez-vous être assez aimable pour dire à ce monsieur que je veux mes vêtements, et que je compte m'enlever ce pansement de la tête ?

Le prêtre traduisit mes propos. S'ensuivit un dialogue rapide et agité.

— Ce n'est pas possible, le médecin dit que vous n'êtes pas encore assez bien et que vous pourriez avoir un collapsus.

— Dites-lui que je me sens parfaitement en forme. Est-ce que vous connaissez l'importance du travail que nous effectuons avec mes compagnons ?

— Vaguement.

— Alors, dites-lui de me rendre mes vêtements... Tout de suite !

Un échange de paroles irritées se produisit et le médecin quitta la chambre de très mauvaise humeur. Peu après, apparut une jeune infirmière qui déposa un sac de plastique au pied de mon lit, et sans dire un mot s'approcha de moi pour défaire le bandage autour de ma tête. Je sentis un immense soulagement quand elle me l'enleva, comme si ces bandes de gaze m'avaient comprimé la tête. Je passai

mes mains dans mes cheveux pour les aérer, et sentis une grosse et douloureuse protubérance sur le sommet de mon crâne.

Je n'avais pas encore fini de m'habiller quand on entendit quelques coups frappés sur l'encadrement métallique de la porte d'entrée. Je repoussai le rideau quand je fus enfin prête, et me retrouvai face à Farag et au capitaine, qui portaient la même chemise de nuit, mais de couleur bleue, et me regardèrent très étonnés sous leurs turbans respectifs.

— Pourquoi es-tu habillée et pas nous ? demanda Farag.

— Parce que vous n'avez pas fait valoir vos droits, dis-je en riant.

J'étais si heureuse de le revoir. Mon cœur battait à tout rompre.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien, mais ces gens s'obstinent à nous traiter comme des enfants.

— Vous voulez voir ça, professeur Salina ? me dit le capitaine en me tendant la feuille désormais familière des stavrophilakes. Cette fois le message ne comportait qu'un seul mot : Αποστολειον : *Apostoleion*.

— Alors, c'est reparti, hein ?

— Dès que nous aurons quitté cet endroit, murmura le capitaine en jetant un regard menaçant autour de lui.

— Il faudra attendre demain, déclara Farag en mettant les mains dans les poches, parce qu'il est onze heures du soir et je ne crois pas qu'ils nous libèrent à cette heure.

— Onze heures ! m'exclamai-je en écarquillant les yeux.

Nous étions restés inconscients toute une journée.

— Nous allons signer une décharge, grogna le capitaine en se dirigeant vers le bureau des infirmières.

Je profitai de son absence pour observer librement Farag. Il avait les yeux cernés et avec sa barbe ressemblait à un anachorète blond du désert. Le souvenir de la nuit précédente faisait encore battre mon cœur ; je possédais un secret que seuls lui et moi partagions. Cependant Farag ne paraissait se souvenir de rien. Il manifestait une sympathique indifférence et, au lieu de me parler, s'adressa à mes visiteurs. Je demurai perplexe et préoccupée. Avais-je rêvé tout cela ?

Je ne réussis pas à le faire parler de toute la soirée, ni même, une fois sortis de l'hôpital, alors que nous montions dans la voiture de l'ambassade. Farag s'adressait obstinément au capitaine ou au père Cardini, Son Éminence Theologos Apostolidis nous ayant quittés dans son propre véhicule. Quand son regard croisait le mien, il le détournait aussitôt comme si je n'existais pas. S'il cherchait à me blesser, il y réussissait parfaitement, mais je n'allais pas me laisser faire. Je m'enfermai donc dans un sombre mutisme jusqu'à notre arrivée à l'hôtel. Une fois dans ma chambre, comme je ne pouvais m'asseoir confortablement à cause des récentes cicatrices, je

m'allongeai sur mon lit pour prier ; je m'endormis de fatigue à trois heures du matin environ. Le cœur plein d'angoisse, je demandai à Dieu de m'aider, qu'il me rende la certitude de ma vocation religieuse, la tranquille stabilité de ma vie antérieure et je me réfugiai dans Son amour pour trouver la paix dont j'avais tant besoin. Je dormis bien mais ma dernière pensée fut pour Farag et, le lendemain, ma première.

Il ne me regarda pas une seule fois pendant le petit déjeuner ni au cours du trajet jusqu'à l'aéroport, ni dans le Westwind alors que nous prenions place dans la cabine qui était devenue notre seul point de chute stable. Nous décollâmes de l'aéroport Hellinikon à dix heures du matin et, quelques minutes plus tard, notre hôtesse préférée reprenait son ballet habituel en nous offrant rafraîchissements et magazines. Le capitaine, après avoir menacé de terribles représailles la pauvre jeune fille, appelée Paola, si elle ne disparaissait pas sur-le-champ, nous raconta, très satisfait, qu'il avait mis seulement quatre heures pour parcourir la distance entre Marathon et Kapnikarea et que son pulsomètre ne s'était pas déclenché une seule fois. Farag rit et le félicita de quelques tapes affectueuses sur le bras en lui serrant les mains. Je fus plongée dans une grande tristesse en repensant aux sifflements de nos pulsomètres dans ces moments précieux que Farag et moi avions partagés, sur la route silencieuse de Marathon.

Le vol entre Athènes et Istanbul fut si court que nous eûmes à peine le temps de préparer le cinquième cercle du Purgatoire. À Constantinople, il nous faudrait expier le péché d'avarice, allongés par terre :

*Quand je fus sorti du cinquième giron
je vis des gens qui y pleuraient
gisant à terre et tournés vers le bas.
« Adhaesit pavimento anima mea²⁰ »,
leur entendais-je dire en pleurant si fort
qu'on comprenait à peine leurs paroles.*

— C'est tout ce que nous avons pour commencer ? demanda Farag d'un ton sceptique. C'est très peu, et Istanbul est grand.

— Nous avons aussi l'*Apostoleion*, lui rappela Glauser-Röist en croisant tranquillement les jambes, comme s'il ne souffrait absolument pas des cicatrices ni des terribles courbatures que nous avait laissées la course. La nonciature vaticane d'Ankara et le patriarcat de Constantinople travaillent depuis hier soir là-dessus. En arrivant à l'hôtel, j'ai contacté monseigneur Lewis et le secrétaire du patriarche, le père Kallistos, qui m'a appris que l'*Apostoleion* est la fameuse église

orthodoxe des Apôtres qui servit de panthéon aux empereurs byzantins jusqu'au XI^e siècle. C'était le temple le plus grand après Sainte-Sophie. Aujourd'hui, il n'en reste rien. Mehmet II, le conquérant turc qui mit fin à l'Empire byzantin, ordonna sa destruction au XV^e siècle.

— Il ne reste rien ! m'écriai-je, scandalisée. Alors que veulent-ils que nous fassions ? Creuser toute la ville à la recherche de ses vestiges archéologiques ?

— Je ne sais pas, nous allons devoir enquêter. Il semblerait que Mehmet II, essayant d'imiter les empereurs, ordonna que l'on fît construire sur le même emplacement son propre mausolée, la mosquée de Fatih Camii, qui, elle, existe encore. De l'*Apostoleion* il ne reste rien, pas même une pierre. Mais il faudra attendre les informations de nos hôtes.

— Que leur avez-vous demandé de chercher ?

— Tout, absolument tout. L'histoire complète de l'église avec le plus grand luxe de détails, mais aussi celle de la mosquée. Les plans, cartes et dessins des constructions, les noms des architectes, les objets, œuvres d'art, tous les livres qui traitent de ce sujet, le rituel d'enterrement des empereurs. Comme vous le voyez, je n'ai rien laissé au hasard et je suis sûr qu'ils travaillent d'arrache-pied pour nous. Le nonce apostolique, monseigneur Lewis, m'a dit que nous pouvions également compter sur l'aide d'un des attachés culturels de l'ambassade italienne, expert en architecture byzantine. Le patriarche est désireux de collaborer avec nous parce qu'il a souffert des vols des stavrophilakes. Le peu qui restait de la vraie Croix, reçue par l'empereur Constantin des mains de sa mère, a disparu il y a un mois de l'église Saint-Georges, et pourtant ils avaient été prévenus du danger. Mais le patriarcat de Constantinople, autrefois puissant, est aujourd'hui si pauvre qu'il ne dispose pas de moyens efficaces pour protéger ses reliques. Il reste très peu de fidèles orthodoxes à Istanbul. Le processus d'islamisation a pris une telle ampleur, et le nationalisme est devenu si violent, que la majorité de la population actuelle est turque et de religion musulmane.

À cet instant, le commandant du Westwind nous prévint par haut-parleur que dans moins d'une demi-heure nous atterririons à l'aéroport international Atatürk.

— Nous devrions nous dépêcher de lire le texte de Dante, nous pressa Glauser-Röist en ouvrant de nouveau le livre. Où en étions-nous ?

— Nous venions juste de commencer, dit Farag en feuilletant son propre exemplaire de *La Divine Comédie*. Dante écoute les esprits des avarès réciter le premier verset du Psaume 118.

— Bien. Ensuite Virgile leur demande de leur indiquer l'entrée de

la corniche suivante.

— Mais est-ce qu'on a déjà enlevé la marque sur le front de Dante ? l'interrompis-je.

— Dante ne mentionne pas explicitement dans tous les cercles que les anges effacent les cicatrices des péchés capitaux. Mais il signale toujours à un moment qu'après chaque nouvelle montée il se sent plus léger et marche avec plus de facilité. Et, de temps en temps, il rappelle en effet qu'on lui a enlevé un « P ». Vous voulez savoir autre chose ?

— Non merci, vous pouvez continuer.

— Bon... Les avares répondent au poète :

*« Si vous venez ici sans être des gisants
et voulez trouver votre chemin plus vite
ayez toujours la droite vers le dehors. »*

— C'est-à-dire, interrompis-je de nouveau, qu'ils doivent aller vers la droite en laissant le précipice de ce côté.

Le capitaine me regarda et fit un hochement de tête approbateur.

Fidèle à son habitude, le Florentin se lance alors dans une de ses longues conversations avec un des esprits, celui du pape Hadrien V, qualifié de grand avaré par l'Histoire. Je compris alors que le poète plaçait un nombre important de pontifes parmi les âmes du Purgatoire. Y en avait-il une proportion égale en Enfer ? Cela prouvait en tout cas que *La Divine Comédie* ne faisait pas, comme on le disait traditionnellement, l'éloge de l'Église catholique, mais tout le contraire.

Le capitaine lut les premiers tercets du chant XX, dans lesquels Dante décrit les difficultés que son maître rencontre pour cheminer par cette corniche, car le sol est rempli d'âmes collées et pleurantes.

*Je partis ; et mon guide s'avança
par les lieux encore libres près de la roche,
comme on va sur un mur le long des créneaux ;
car ces gens qui versent goutte à goutte,
par les yeux, le mal qui remplit le monde,
s'approchent trop du bord, de l'autre côté.*

Nous sautâmes complètement le passage où des esprits chantent des exemples d'avarice punie, ceux du roi Midas, du riche Romain Crassus. Soudain, un tremblement apocalyptique secoue le sol du cinquième cercle. Dante prend peur, mais Virgile le tranquillise d'un : « Ne doute pas tant que je te guide. » Le chant suivant commence par l'explication de cet étrange phénomène : un esprit a accompli sa pénitence, il a été purifié et met fin à son passage au Purgatoire. Il

s'agit pour cette heureuse occasion du poète napolitain Stace qui, son châtiment fini, vient de décoller du sol. Stace, sans savoir à qui il s'adresse, explique aux visiteurs qu'il est devenu poète à cause de sa profonde admiration pour le grand Virgile. Cette confession provoque bien sûr le rire de Dante. Stace se vexe, sans comprendre que l'hilarité du Florentin est due au fait qu'il a devant lui l'homme qu'il dit avoir tant respecté. Le malentendu dissipé, l'homme de Naples tombe à genoux devant Virgile, et se lance dans une longue série de vers élogieux.

Arrivés à ce point, l'avion entama sa descente si brusquement que j'eus soudain les oreilles bouchées. La jeune Paola fit acte de présence pour nous supplier d'attacher nos ceintures et nous offrir une dernière fois ses exquis bonbons. Je bus, ravie, un horrible jus d'orange pour éviter que la pression ne me détruise les tympanes. J'étais si fatiguée et courbaturée que je mourais d'envie de m'allonger. Mais, bien sûr, ce luxe m'était interdit alors que nous allions commencer la cinquième épreuve du Purgatoire. Les autres candidats des siècles passés étaient peut-être plus seuls que nous et ne disposaient pas de tant d'aide, mais ils avaient tout leur temps pour effectuer les épreuves, ce qui à mes yeux était un avantage parfaitement enviable.

Nous n'eûmes même pas à entrer dans l'aéroport. Une voiture ornée d'un petit drapeau du Vatican vint nous chercher au pied de la passerelle de l'avion. Précédée par deux motards de la police turque, elle abandonna l'immense piste en passant par une sortie latérale. Comme s'empessa de le constater Farag en caressant l'élégant habillage de la voiture, nous étions montés en grade depuis Syracuse.

J'avais déjà eu l'occasion de me rendre à Istanbul pour mon travail. J'avais gardé le souvenir d'une ville très belle, pleine de charme. La vision de ces horribles blocs d'immeubles semblables à des colonnes de ciment m'horrifia. Quelque chose de terrible était arrivé à l'ancienne capitale de l'Empire ottoman. Tandis que la voiture passait par les rues de la Corne d'Or en direction du quartier du Fhanar où résidait le patriarche de Constantinople, je vis que, près des petites maisons de bois aux magnifiques volets colorés, s'agglutinaient des groupes de Russes qui vendaient des bijoux, et de jeunes Turcs qui, au lieu de la traditionnelle moustache ottomane, portaient de longues barbes. Je notai aussi que le nombre de femmes coiffées du voile noir traditionnel, attaché par une épingle sous le menton, avait augmenté.

Constantinople fut la capitale la plus riche et la plus prospère de l'histoire antique. Depuis le palais de Blakharna, situé sur les rives de la mer de Marmara, les empereurs byzantins gouvernèrent un territoire qui s'étendait de l'Espagne jusqu'au Proche-Orient en passant par l'Afrique du Nord et les Balkans. On disait qu'on pouvait entendre parler dans la ville toutes les langues de la planète et des fouilles

récentes avaient montré qu'à l'époque de Justinien et Theodora il y avait plus de cent soixante maisons de bains à l'intérieur des murailles. Néanmoins, tandis que je parcourais ces rues, je ne voyais qu'une ville appauvrie, à l'aspect rétrograde.

Si le centre du monde catholique était la cité du Vatican, splendide par son architecture fastueuse et ses richesses, le cœur du monde orthodoxe se trouvait dans l'humble patriarcat œcuménique de Constantinople, situé dans un quartier pauvre et extrêmement nationaliste des environs d'Istanbul. Les agressions intégristes chaque fois plus nombreuses dont souffrait le patriarcat l'avaient obligé à élever tout autour un mur de protection qui parvenait à grand-peine à remplir sa fonction. Personne n'aurait pu imaginer que, après mille cinq cents ans de gloire et de puissance, telle serait la fin d'un trône chrétien si important.

Tandis que les policiers turcs arrêtaient leurs motos devant la porte du Phanar et attendaient, le véhicule de l'ambassade traversa le cour centrale et s'immobilisa au pied de l'escalier d'un des humbles édifices qui constituaient l'ancien patriarcat. Un pope d'un âge avancé, le père Kallistos, vint à notre rencontre et nous accompagna jusqu'au bureau de Bartolomeos I^{er}, où plusieurs personnes nous attendaient.

Le bureau était une sorte de salle de réunion dans laquelle le soleil pénétrait à travers les deux très grandes fenêtres qui donnaient sur l'église Saint-Georges. L'aigle impériale et la couronne, symboles de l'ancien pouvoir, étaient représentées partout : sur les dessins des tapis et tapisseries qui couvraient sols et murs, sur les belles gravures des tables et chaises, sur les cadres et objets d'art qui se trouvaient dans la pièce... Sa Très Divine Sainteté était un homme d'une stature considérable, d'une soixantaine d'années, qui se cachait avec timidité derrière une très longue barbe blanche immaculée. Il s'habillait comme un simple pope, avec l'habit et le petit chapeau noirs des Médicis italiens, et portait des lunettes de presbyte qui paraissaient lui être tombées sur le nez par hasard. Cependant, une telle dignité émanait de lui que j'eus l'impression de me trouver face à l'un de ces empereurs byzantins disparus pour toujours.

Près du patriarche se trouvait le nonce du Vatican, monseigneur Lawrence Lewis, habillé en clergyman. Il s'approcha immédiatement de nous pour nous saluer et faire les présentations. Grand et mince, il avait une ressemblance étonnante avec le mari de la reine Elizabeth d'Angleterre, le duc d'Édimbourg. Il était aussi cérémonieux et, pour couronner le tout, chauve avec de grandes oreilles. Je le regardais, fascinée, en essayant de ne pas éclater de rire, quand une voix féminine s'écria :

— Ottavia, ma chérie, tu te souviens de moi ?

L'inconnue qui s'était approchée pendant que monseigneur Lewis

nous présentait certaines personnes faisait partie de ces femmes qui, passé la quarantaine, adoptent des tenues très voyantes, un maquillage outré et de nombreux accessoires en or. Avec ses cheveux qui tombaient en boucles sur ses épaules, son élégante veste bleue sur une minijupe, l'inconnue se tenait en équilibre sur ses talons aiguilles en me regardant joyeusement.

— Non, je regrette, dis-je, certaine de ne l'avoir jamais vue dans ma vie. On se connaît ?

— Ottavia, voyons ! C'est moi, Doria.

— Doria..., répétai-je, perplexe.

Un vague souvenir, avec les visages des sœurs Sciarra, de Catane, commença à émerger au fond de mon esprit.

— Doria Sciarra... La sœur de Concetta ?

— Ottavia ! s'exclama-t-elle, toute contente. (Elle se lança sur moi pour me serrer fortement dans ses bras, en faisant bien attention cependant de ne pas froisser ses vêtements.) N'est-ce pas fantastique, Ottavia ? Après toutes ces années ? Cela fait combien de temps déjà... Dix... Quinze ?

— Vingt, répondis-je d'un ton méprisant.

Et comme cela me paraissait peu encore ! S'il y avait bien quelqu'un au monde que je ne pouvais pas supporter, c'était elle, Doria Sciarra, cette pimbêche vaniteuse qui s'obstinait à semer la zizanie partout où elle passait et blessait ses victimes sans y accorder la moindre importance. Un long contentieux nous séparait, et je ne comprenais pas ce qu'elle cherchait avec tous ces sourires et amabilités. Mais mon humeur s'assombrit pour la journée.

— Ah ! oui, comme le temps passe, dit-elle d'un ton songeur. Mais c'est merveilleux ! Qui aurait pu le dire ? (Elle émit quelques rires faussement juvéniles.) La vie vous joue de ces tours !

En effet, me dis-je. Cette fille, qui avait été grosse et brune, exhibait désormais un corps d'anorexique et une chevelure blonde aux reflets dorés. « Nous avons quelques problèmes avec les Sciarra de Catane », me souvins-je tout d'un coup. C'étaient les paroles de mon beau-frère et ma sœur avait ajouté : « Ils envahissent notre marché et nous font une guerre sale. »

— Comme je regrette pour ton père et ton frère, Ottavia ! Concetta m'a appris la nouvelle il y a une semaine. Comment va ta mère ?

Je fus sur le point de lui répondre que cela ne la regardait pas, mais je me retins.

— Tu peux imaginer...

— C'est terrible, vraiment. Tu ne sais pas comme j'ai souffert, il y a deux ans, à la mort de mon père. Ce fut horrible.

— Mais que fais-tu ici, Doria ? la coupai-je en prenant un ton de voix assez sec, car elle me regarda d'un air étonné.

— Monseigneur Lewis m'a demandé de vous aider. Je suis l'une des attachées culturelles de l'ambassade d'Italie en Turquie. Je suis venue exprès d'Ankara pour vous donner un coup de main.

Il ne manquait plus que ça ! Doria était l'expert en architecture byzantine que nous proposait le nonce. Elle se trouvait donc au courant de notre mission.

— Les retrouvailles de vieilles amies, c'est toujours touchant, dit précisément Lewis en apparaissant soudain à nos côtés. Nous avons une grande chance d'avoir votre amie Doria à nos côtés. Les Turcs eux-mêmes lui demandent conseil.

— Pas autant qu'ils le devraient, répliqua Doria d'un ton de reproche. L'architecture byzantine est plus un sujet d'embarras pour eux qu'une merveille digne de conservation.

Lewis fit le sourd à ces paroles peu aimables de Doria ; il prit mon bras et m'entraîna vers Bartolomeos I^{er} qui, en me voyant, tendit sa main pour que je puisse baiser l'anneau pastoral. Je fis une courte génuflexion et approchai mes lèvres du bijou en me demandant combien de temps encore je devrais supporter la présence parmi nous de ma « vieille amie ». Mais ce fut pis encore quand, en me retournant, je la vis bavarder avec Farag qu'elle dévorait littéralement des yeux. Cet idiot paraissait ne pas se rendre compte du manège de cette harpie carnassière et conversait allègrement avec elle. Un venin aigre et jaune comme la bile me remplit l'estomac et le cœur.

Ensuite, assis autour d'une grande table rectangulaire au centre de laquelle était dessiné le blason du patriarche – une croix grecque dorée dans un cercle pourpre –, nous eûmes une réunion de travail qui se prolongea bien après l'heure du déjeuner. Le patriarche commença à nous expliquer avec un ton posé, qu'il rythmait d'un geste inconscient avec sa main droite, que l'église des Saints-Apôtres fut érigée par l'empereur Constantin au IV^e siècle pour en faire un mausolée. Après sa mort, à Nicomède en 337, le corps fut donc transporté à Constantinople et inhumé dans l'*Apostoleion*. Son fils et successeur y ajouta les reliques de Luc l'évangéliste, de saint André l'apôtre et de saint Timothée. Doria coupa la parole au patriarche pour ajouter que, deux siècles plus tard, le temple fut complètement reconstruit par les célèbres architectes Isidore de Millet et Antemios de Talles. Comme, après cette intervention inutile destinée à montrer son érudition, elle n'avait plus rien à dire, le patriarche poursuivit. Jusqu'au XI^e siècle, de nombreux empereurs, patriarches et évêques furent enterrés là. Les fidèles venaient y vénérer les restes des martyrs, saints et Pères de l'Église. Après la destruction de l'*Apostoleion*, ces reliques furent transportées dans une église avoisinante.

— Sauf celles qui ont été volées par les croisés au XIII^e siècle, dit-il d'une voix douce. Des reliquaires et des vases d'or et d'argent

incrustés de pierres précieuses. La plupart se trouvent aujourd'hui à Rome et dans la basilique Saint-Marc de Venise. Certains historiens affirment que les croisés profanèrent aussi la tombe des empereurs.

— Évidemment, ajouta Doria comme si elle avait été personnellement offensée. Après ce pillage et le tremblement de terre de 1328, l'église fut reconstruite, mais elle ne fut plus jamais la même. Elle tomba dans l'oubli jusqu'à la chute de Constantinople. En 1461, Mehmet II ordonna sa destruction et fit construire à sa place une mosquée, appelée Mosquée du Conquérant ou Fatih Camii.

Je remarquai que le capitaine, placé à l'autre bout de la table, commençait à perdre patience, tandis que Farag paraissait enchanté des explications de Doria, approuvant ses paroles et souriant comme un idiot quand elle le regardait.

— Vous pourriez nous dire comment était l'église ? demanda Glauser-Röist, pressé d'entrer dans le vif du sujet.

Doria ouvrit un cahier qui se trouvait devant elle et répartit quelques feuilles à sa droite et à sa gauche.

— La basilique, en forme de croix grecque, comportait cinq coupoles bleues. Une à chaque extrémité des quatre bras et une autre, gigantesque, au centre. Sous celle-ci, se trouvait l'autel d'argent recouvert d'un baldaquin de marbre de forme pyramidale. Une rangée de colonnes, disposées le long des murs intérieurs, formait une galerie à l'étage supérieur, appelée *catechumena*. On y accédait seulement par un escalier en colimaçon.

— S'il ne reste rien du temple, comment savez-vous tout cela ? demanda le capitaine d'une voix soupçonneuse.

Je lui sus gré de remettre ainsi en cause les connaissances de Doria. À cet instant, une photocopie en noir et blanc d'un dessin représentant une reconstruction virtuelle du temple me parvint entre les mains.

— Mais enfin, capitaine, lui répondit Doria avec un air malicieux, vous ne voulez tout de même pas que je vous livre toutes mes sources ?

— Si.

— Bien. Sachez donc qu'il existe encore dans le monde deux églises construites sur le même modèle, Saint-Marc à Venise et Saint-Front à Périgueux. Nous disposons aussi des descriptions faites par Eusèbe, Philostorge, Procope et Theodoros Anagnostes. Ainsi que d'un long poème du X^e siècle intitulé *Description de l'édifice des Apôtres*, composé par un certain Constantin de Rhodes en honneur de l'empereur Constantin VII.

— D'ailleurs, dis-je en la coupant, cet empereur écrivit un magnifique traité sur les règles de la courtoisie que toutes les cours européennes adoptèrent à la fin du Moyen Âge. Tu l'as lu, Doria ?

— Non, dit-elle d'une voix mielleuse. Je n'en ai pas eu l'occasion.

— Fais-le quand tu pourras. C'est vraiment très intéressant.

Comme je le supposais, ses connaissances sur Byzance se résumaient à l'architecture. Sa culture n'était pas aussi développée qu'elle voulait le laisser entendre.

— Bien sûr, Ottavia, répondit-elle. Mais, pour en revenir à ce qui nous intéresse... (Elle m'ignora complètement à partir de cet instant.) Je dois dire, capitaine, que je dispose d'autres sources encore, mais la liste serait fastidieuse, je le crains. Si vous le souhaitez, je serais enchantée de vous donner mes notes.

Le capitaine repoussa l'offre d'une brusque monosyllabe et s'enfonça dans son fauteuil.

— Quelle est l'adresse, Doria ? demanda Farag en souriant et en se penchant en avant, les mains croisées, comme un écolier sage.

— Vous voulez mon adresse ? dit l'idiote avec un petit sourire, sans le quitter des yeux.

Farag rit de bon cœur.

— Non, je ne me permettrais pas. Celle de l'*Apostoleion*.

— Bien sûr.

J'eus envie de me lever et de la tuer, mais je sus me retenir.

— D'après ce que nous savons, Constantin le Grand fit édifier son mausolée sur la plus haute colline de la ville. On érigea la première église des Saints-Apôtres autour de cette construction. Par la suite, au fil des siècles, le temple fut agrandi jusqu'à atteindre les mêmes dimensions que Sainte-Sophie, et à partir de là commence sa décadence. Mehmet II ne laissa aucun vestige quand il édifia sa mosquée.

— Elle se visite ? demanda Glauser-Röist.

— Naturellement, répondit le patriarche. Mais vous ne devez pas déranger les fidèles, car vous seriez expulsés sur-le-champ.

— Les femmes sont-elles autorisées à entrer ? demandai-je avec curiosité, peu versée dans les rites musulmans.

— Oui, me répondit rapidement Doria. Mais seulement dans certains endroits autorisés. Je t'accompagnerai, Ottavia.

Je jetai un coup d'œil au capitaine, qui haussa les épaules comme pour dire que nous ne pourrions pas l'éviter. Si elle voulait venir, elle viendrait.

Le second dessin arriva alors entre mes mains, et je vis une superbe reproduction de miniature byzantine. L'on distinguait parfaitement les couleurs des coupoles et des murs rouges et dorés, tels qu'ils avaient dû l'être au temps de leur splendeur. À l'intérieur de l'église, dominant les colonnes et les murs, Marie et les douze apôtres contemplaient l'ascension de Jésus au Ciel. Je ne pus retenir une exclamation d'admiration.

— Quelle ravissante miniature !

— Tu peux la garder, dit Doria. Elle provient d'un manuscrit de 1162 qui se trouve à la Bibliothèque vaticane.

Il était inutile de lui répondre. Si elle croyait que j'allais me sentir coupable des rapines historiques de l'Église catholique, elle était mal tombée.

— Récapitulons, dit Glauser-Röist en ajustant son élégant veston. Nous avons une ville connue dans l'Antiquité pour ses richesses et sa splendeur, recelant d'innombrables trésors. C'est là que nous devons nous purifier du péché d'avarice, et ce, dans une église consacrée aux Apôtres qui n'existe plus. C'est bien ça ?

— Exactement, Kaspar, approuva Farag en se caressant le menton.

— Quand désirez-vous la visiter ? demanda Lewis.

— Tout de suite, répondit le capitaine, si personne n'a d'autres questions.

Nul ne répondit.

— Très bien, alors allons-y.

— Mais, capitaine, dit Doria de sa voix aiguë si énervante, c'est l'heure de déjeuner ! Professeur Boswell, vous ne pensez pas que nous devrions aller manger quelque chose ?

J'allais vraiment la tuer.

— Je vous en prie, appelez-moi Farag.

Une mer déchaînée éclata en moi, des vagues de haine me brisant le cœur. Que se passait-il, là ?

C'est l'âme en peine que je me dirigeai vers la salle à manger, aux côtés du père Kallistos. Deux femmes grecques, la tête recouverte à la turque, nous servirent un repas splendide auquel je goûtai à peine. Doria s'était installée à ma droite, entre Farag et moi, aussi dus-je supporter son bavardage incessant. Elle parvint à me couper l'appétit mais, pour ne pas attirer l'attention, je goûtai le plat de poissons et de légumes qui me rappela la *caponatina* sicilienne. De fil en aiguille, j'en vins à penser que la cuisine constituait une culture commune à tous les pays méditerranéens, car partout l'on trouvait les mêmes ingrédients, préparés de manière semblable.

Alors qu'on nous servait le café, noir, avec beaucoup de dépôt, Doria décida qu'il était temps de libérer Farag et se tourna vers moi. Tandis que les hommes discutaient des particularités des stavrophilakes, de leurs incroyables histoire et organisation, ma prétendue amie se lança de but en blanc dans une conversation sur nos lointains souvenirs d'enfance, et me surprit par son insatiable curiosité pour les membres de ma famille. Elle semblait en savoir déjà beaucoup, mais on aurait dit qu'il lui manquait toujours un détail pour compléter le puzzle.

— Comment se fait-il, Doria, que, vivant en Turquie comme tu le

fais, tu sois aussi bien informée sur les Salina de Palerme ?

— Concetta me parle souvent de vous au téléphone.

— Franchement, cela m'étonne, car la situation est très tendue en ce moment entre nos deux familles.

— Voyons, Ottavia, nous ne sommes pas rancunières, dit-elle d'un ton mielleux. La mort de notre père nous a fait beaucoup de peine, mais nous vous avons pardonné.

De quoi parlait cette folle ?

— Excuse-moi, Doria, mais je ne comprends rien. Pour quelle raison devrais-tu nous pardonner quoi que ce soit ?

— Concetta a toujours dit que votre mère a tort de vous cacher les activités de la famille, à Pierantonio, Lucia et toi. Vraiment, tu ne sais rien, Ottavia ?

Son regard candide et son sourire sibyllin m'indiquaient qu'elle était toute prête à me mettre au courant. Je fus si irritée que je bus une longue gorgée de café et, par je ne sais quelle sorte d'association d'idées inconsciente, lui lançai à brûle-pourpoint un proverbe que ma mère utilisait souvent :

— *Passu longu et vucca curta*²¹.

— Tiens ! fit-elle, surprise. Alors tu sais parfaitement de quoi je parle.

Je la regardai sans comprendre :

— Te demander de te taire, c'est savoir de quoi tu parles ?

— Allons, Ottavia, pas d'enfantillages ! Comment peux-tu prétendre ignorer que ton père était un *campiero*²² ?

— Mon père n'était pas un *campiero* ! Tu insultes sa mémoire et la renommée des Salina !

— Bien, répondit-elle avec un soupir résigné. Continue à faire semblant. De toute façon, Pierantonio connaît la vérité.

— Écoute, Doria, tu as toujours été bizarre, mais là tu dépasses les bornes ! Je ne te permettrai pas d'insulter ma famille.

— Les Salina de Palerme ? dit-elle, très souriante. Les propriétaires de Cinisi, l'entreprise de construction la plus importante de Sicile ? Les seuls actionnaires de Chiementin, qui domine le marché juteux du ciment ? Les patrons des gisements de pierre de Biliemi, qui servent à construire les édifices publics ? Les propriétaires de toutes les actions de la Financière de Sicile, qui blanchit l'argent sale de la drogue et de la prostitution ? Les propriétaires de presque toutes les terres productives de l'île, qui contrôlent les réseaux de transports et de distribution, et assurent la sécurité des commerçants et vendeurs ? Tu parles bien de ces Salina de Palerme, cette famille ?

— Nous sommes des entrepreneurs !

— Bien sûr, et nous, les Sciarra de Catane, aussi. Le problème, c'est qu'en Sicile il y a cent quatre-vingt-quatre clans mafieux organisés

autour de ces deux seules familles : les Sciarra et les Salina, le double S, comme nous appellent les autorités chargées de la lutte antimafia. Mon père, Bernardo Sciarra, a été pendant vingt ans le *don*²³ de l'île, jusqu'à ce que ton père, un *campiero* loyal qui n'avait jamais causé de problèmes, s'approprie lentement ses principales affaires en tuant les *capi*²⁴ les plus en vue.

— Tu es folle ! Doria, tais-toi !

— Tu ne veux pas savoir comment ton père a fait tuer le grand Bernardo et comment il a soumis les *capi* et les *campieri* fidèles à ma famille ?

— Tais-toi !

— Il a utilisé la même méthode que nous avons choisie pour les éliminer, lui et ton frère : un accident de la circulation.

— Mon frère avait quatre enfants ! Comment avez-vous pu ?

— Mais tu n'as pas compris, Ottavia. Nous sommes la Mafia ! Le monde nous appartient, nos ancêtres étaient déjà des mafiosi. Nous tuons, contrôlons, gouvernons, plaçons des bombes, et respectons l'*Omerta*. Personne ne peut enfreindre les règles et ignorer la vendetta. Ton père a fait une erreur... Et tu sais ce qui est le plus drôle ?

Je l'écoutais tout en serrant les mâchoires à m'en faire mal et en essayant de contenir mes larmes. Mes grimaces de douleur semblaient la réjouir, car elle souriait comme une enfant qui vient de recevoir un cadeau. Ma vie entière s'effondrait. Je fermai les yeux. Un nœud dans la gorge menaçait de m'étouffer. Doria était maligne, la perversité incarnée, mais je méritais peut-être tout cela parce que je m'étais enfermée dans un monde de rêves pour ne pas voir la réalité. J'avais élevé un château dans le ciel et vivais volontairement recluse à l'intérieur, afin que rien ne pût me blesser. Et, pour finir, tous ces efforts n'avaient servi à rien.

— Le plus drôle, c'est que ton père n'a jamais eu assez de caractère pour être un *don*. C'était un *campiero*, et il voulait le rester, mais quelqu'un, derrière lui, avait la force et l'ambition nécessaires pour commencer une guerre de contrôle. Tu vois de qui je veux parler, chère Ottavia ? Non ? De ta mère, ma chère, de ta mère. Filippa Zafferano, la femme qui en ce moment est *don* de Sicile.

Elle éclata d'un rire méchant en levant les mains pour montrer combien tout cela lui paraissait amusant. Je la regardai sans ciller, sans chercher à masquer ma tristesse, ravalant mes larmes, les lèvres serrées. J'avais dû faire quelque chose de terrible à un moment de ma vie pour provoquer tant de haine.

— Filippa, ta mère, se sent forte et en sécurité à la Villa Salina, mais dis-lui bien de ne pas en sortir, car dehors de nombreux dangers la guettent.

Et, sur ces mots, elle me tourna le dos pour écouter Farag qui

parlait avec le patriarche. J'étais paralysée, muette et sous le choc. Un tourbillon de pensées se pressait dans mon esprit. Je comprenais enfin pourquoi l'on m'avait envoyée à l'internat quand j'étais petite, comme Pierantonio et Lucia. Pourquoi ma mère refusait que nous nous occupions de certaines affaires de famille ; pourquoi elle nous avait toujours poussés à vivre loin de la maison, à parvenir aux plus hauts échelons de la hiérarchie religieuse... Tout concordait. Les pièces du puzzle que constituait ma vie s'emboîtaient les unes dans les autres pour former un tableau cohérent. C'était par pure ambition que ma mère avait choisi de faire de nous des contrepoids. Nous représentions sa garantie spirituelle et terrestre. Pierantonio, Lucia et moi étions les bijoux de la couronne, son œuvre, sa justification. Cette idée absurde de compensation, d'équilibre des contraires, correspondait parfaitement à la mentalité rétrograde de ma mère. Peu importait que les Salina fussent des assassins tant que trois d'entre eux étaient voués à Dieu, priaient pour leur prochain et occupaient des postes de responsabilité ou de prestige à l'intérieur de l'Église. Cela permettait d'épouiller le nom, en quelque sorte. Oui, cela correspondait bien à la façon d'être et de penser de ma mère. Soudain l'immense respect, l'admiration que j'avais toujours éprouvés envers elle se transformèrent en une peine immense devant l'étendue de ses péchés. J'aurais voulu lui téléphoner, parler avec elle, qu'elle m'explique pourquoi elle avait agi ainsi, pourquoi elle nous avait menti depuis toujours à nous trois, pourquoi elle s'était servie de mon père comme instrument de sa convoitise. Comment elle pouvait accepter que six de ses enfants – cinq depuis la mort de Giuseppe – pratiquent l'extorsion, le vol, le crime ; accepter que ses petits-enfants, qu'elle prétendait tant aimer, grandissent dans cette atmosphère. Pourquoi elle désirait à ce point être à la tête d'une organisation qui enfreignait toutes les lois chrétiennes... Mais je ne pouvais lui poser toutes ces questions. Elle devinerait rapidement que j'avais découvert la vérité, et la guerre entre les Salina et les Sciarra avait déjà fait assez de victimes en Sicile. Le temps de la tromperie avait pris fin mais, au fond, il fallait bien reconnaître que je n'étais pas aussi innocente que je l'aurais voulu, ni Pierantonio même, qui ne faisait que suivre la tradition familiale avec ses affaires louches, ni même la gentille Lucia, toujours en marge de tout, si lointaine et candide. Nous vivions tous les trois un mensonge dans lequel nous étions, comme dans un conte de fées, une famille parfaite aux armoires remplies de cadavres.

Plongée dans ces terribles pensées, je ne me souviens pas d'avoir entendu le capitaine m'appeler, pourtant je me suis levée comme un automate. Le flirt entre Farag et Doria m'indifférait tout d'un coup. Rien ne pouvait me faire plus de mal que ce que je venais d'apprendre. Ils pouvaient passer le reste de leurs jours ensemble, cela

m'était égal à présent. Je ne cessais d'aller et venir entre le passé et le présent, renouant des fils, tissant des coutures lâches.

Tout prenait une nouvelle texture ; tout avait une explication maintenant, et apparaissait sous un jour nouveau.

Je me sentis très seule soudain, comme si le monde entier s'était vidé ou que mes liens avec la vie se défaisaient. Mes frères aussi m'avaient menti. Ils avaient gardé le silence, joué selon les règles décrétées par ma mère. J'avais eu tort d'avoir une confiance aveugle en eux, tort de croire que nous formions une tribu unie, indivisible, dont nous nous disions si orgueilleux. En réalité, les vrais fils de Giuseppe et Filippa étaient les cinq enfants qui vivaient en Sicile, et s'occupaient des affaires familiales. Nous, les dupes qui vivions loin de la famille, étions étrangers à la réalité quotidienne de la maison. Giuseppe, qu'il repose en paix, Giacomina, Cesare, Pierluigi, Salvatore et Agueda devaient avoir éprouvé un sentiment de marginalité par rapport à nous, ou, au contraire, de privilège. La solidarité entre les neuf enfants avait donc toujours été une fable. Trois d'entre nous furent destinés à l'Église, les trois élus. Les six autres partagèrent chance et malheur, vérité et trahison, n'hésitant pas à mentir parce que leur mère le leur ordonnait. Et mon père ? Quel rôle avait-il eu dans tout cela ? Je compris alors qu'il n'était qu'un simple *campiero* qui avait aimé son odieux travail et agi sous les ordres de sa femme, la grande Filippa Zafferano. Tout concordait... C'était si simple, au fond.

— Professeur, vous ne vous sentez pas bien ?

Les visages familiers qui me hantaient s'effacèrent pour laisser place à celui du capitaine. Nous nous trouvions dans le vestibule et je ne savais pas comment j'étais parvenue jusque-là. Le capitaine, que je voyais tous les jours depuis trois mois, me parut soudain parfaitement étranger. Aussi étranger que Doria avant qu'elle ne se présentât. Je savais que je connaissais cet homme, mais je n'aurais pu dire de qui il s'agissait. Comme si une partie de mon cerveau avait souffert d'un court-circuit et ne fonctionnait plus.

— Professeur ! dit-il en me secouant le bras. Vous pouvez me dire ce qui se passe ?

— Je dois appeler chez moi.

— Comment ? cria-t-il.

Les autres étaient déjà dans la voiture.

— Je dois téléphoner à la maison, répétais-je mécaniquement tandis que mes yeux se remplissaient de larmes. S'il vous plaît...

Glauser-Röist me regarda en silence et dut conclure qu'il était plus sage de me laisser faire que de discuter. Il me lâcha brusquement, s'approcha du père Kallistos et lui expliqua que nous devions passer un coup de fil en Italie. Ils échangèrent quelques mots, puis le capitaine me rejoignit, l'air renfrogné.

— Il y a un téléphone dans le bureau, là-dérrière. Mais faites attention à ce que vous dites car les lignes sont sur écoutes.

Cela m'était égal. Je voulais juste entendre la voix de ma mère pour en finir une bonne fois pour toutes avec cette odieuse sensation de solitude qui me torturait l'âme. En parlant avec elle, ne serait-ce qu'une minute, je pourrais retrouver la raison, reprendre pied. Je fermai la porte derrière moi, soulevai le combiné, composai le préfixe international suivi des neuf chiffres du numéro de téléphone, et attendis.

Matteo, fils de Giuseppe et Rosalia, le plus laconique et sérieux de mes neveux, décrocha. Comme toujours, il ne manifesta aucune joie en m'entendant. Je lui demandai de me passer sa grand-mère et il me dit d'attendre quelques instants parce qu'elle était occupée. Je compris alors que les enfants aussi étaient impliqués. C'était certain, on avait dû leur dire cent fois que lorsque l'oncle Pierantonio ou les tantes Lucia ou Ottavia appelaient, il ne fallait leur donner aucun détail sur les activités de la maison, et ne pas commenter ou parler de telle ou telle chose en leur présence. Je sentis de nouveau un horrible vertige face à cette hypocrisie, qui me renvoyait à ma solitude et me donnait cette étrange impression d'abandon, si douloureuse.

— C'est toi, Ottavia ? dit ma mère d'une voix gaie, ravie d'avoir de mes nouvelles. Comment vas-tu, ma chérie ? Où es-tu ?

— Bonjour, maman.

— Ton frère Pierantonio m'a dit que tu as passé quelques jours avec lui à Jérusalem ?

— Oui.

— Comment l'as-tu trouvé ? Bien ?

— Oui, maman, répondis-je en feignant un ton joyeux.

Ma mère rit.

— Bon, et toi ? Tu ne m'as pas dit où tu es ?

— C'est vrai. Je suis à Istanbul, en Turquie. Écoute, maman, j'avais pensé, je voulais te dire... Tu sais, quand toute cette affaire sera terminée, je pense quitter mon travail au Vatican.

J'ignore pourquoi je lui dis cela. L'idée ne m'était même pas venue avant de lui parler. Pour lui faire mal à mon tour, peut-être... Le silence se fit à l'autre bout du fil.

— Et pourquoi ? dit-elle d'une voix glaciale.

Comment lui expliquer ? C'était une idée si ridicule, si absurde que cela paraissait de la folie. Mais, à cet instant, la perspective de quitter le Vatican ressemblait à une véritable libération.

— Je suis fatiguée, maman. Je crois qu'une retraite dans une des maisons que mon ordre possède à la campagne me fera du bien. Il y en a une dans la province de Connaught, en Irlande. Je pourrais m'occuper des archives et des bibliothèques des monastères de la

région. J'ai besoin de paix, maman, de silence et de prières.

Il lui fallut quelques secondes pour réagir, et elle le fit avec un ton méprisant :

— Voyons, Ottavia ! Tu ne vas pas renoncer à ton poste au Vatican ! Tu veux me faire de la peine ou quoi ! J'ai déjà assez de problèmes, la mort de ton père et de ton frère est toute récente. Pourquoi me dis-tu ces choses ? Allez, on n'en parle plus. Tu ne quittes pas le Vatican.

— Et que se passerait-il si je le faisais, maman ? Je crois que la décision m'appartient.

C'était ma décision, en effet, mais cela concernait ma mère.

— C'est fini, oui ! Enfin, qu'est-ce qui te prend, Ottavia, me faire cette déception !

— Mais rien, maman.

— Bon, alors, remets-toi au travail et ne pense plus à ces bêtises. Rappelle-moi un autre jour, d'accord, ma chérie ? Tu sais que cela me fait toujours plaisir de t'entendre.

— Oui, maman.

Quand je montai dans la voiture, j'avais de nouveau les pieds fermement ancrés sur terre. Je ressentais un grand calme intérieur. Je savais que je ne pourrais pas oublier ce qui venait de se passer, mais je me sentais capable d'affronter la situation actuelle sans perdre la raison. J'avais aussi appris autre chose. C'était douloureux, je ne pouvais le nier, mais inévitable : je ne serais plus jamais la même. Une fracture terrible venait de se produire dans ma vie, qui la scindait en deux parties irréconciliables et m'éloignait pour toujours de mes racines.

Pour des raisons de discrétion, nous prîmes une voiture banalisée. Doria, au volant, conduisait rapidement. La mosquée, qui apparut soudain au fond du Bozgodan Kemer (l'aqueduc de Valente), était immense, solide et austère, avec de très hauts minarets remplis de balcons, une grande coupole centrale autour de laquelle se multipliaient des demi-coupoles, et une myriade de fidèles qui allaient et venaient sur l'esplanade de devant, bordée par des madrasas et des édifices religieux.

Doria, que je ne regardai pas et à qui je n'adressai pas la parole de tout le trajet, attitude qu'elle imita, gara la voiture dans un parking situé à l'extrémité de la place. Et, tels de simples touristes, nous nous dirigeâmes vers l'entrée. Farag ralentit le pas pour se mettre à ma hauteur mais, comme je n'avais pas la force de supporter sa présence, j'accélérai le mien et m'approchai du capitaine en appréciant pour une fois sa froideur. Lui seul semblait prêt à me laisser tranquille. Je n'avais envie de parler avec personne.

Nous passâmes le seuil de la mosquée pour pénétrer dans une cour fermée de grandes dimensions, ornée d'arbres et d'un petit temple central : la fontaine des ablutions. Les colonnes de l'atrium étaient d'une taille colossale. Je fus surprise en voyant que tout l'ensemble avait un air néoclassique très marqué, bien qu'il s'agît d'un édifice musulman. Cette impression disparut soudain quand, après nous être déchaussées et couvertes du voile noir que nous donna le vieux portier chargé de surveiller la moralité des touristes étourdies, nous découvrîmes l'intérieur de la mosquée. J'en eus le souffle coupé. Elle était magnifique ! Mehmet II s'était en effet construit un mausolée digne du conquérant de Constantinople : de magnifiques tapis rouges couvraient entièrement le sol d'une superficie comparable à celui de Saint-Pierre de Rome. Les fenêtres étaient faites de vitraux aux couleurs diverses. Disposés sur les tambours des coupes et au croisement des trois hauteurs, ils laissaient passer une puissante lumière horizontale qui remplissait l'espace. On ne pouvait manquer de remarquer les arcs et voûtes avec leurs voussoirs rouges et blancs. Partout des médaillons bleus avec de lumineuses inscriptions calligraphiées de versets du Coran. Et, comme si tout cela ne suffisait pas, un ensemble de lampes d'or et d'argent avaient été placées à mi-hauteur.

Les galeries réservées aux femmes étaient situées au premier étage. Pendant un moment, je craignis que le portier ne nous obligeât à rester là tandis que Farag et le capitaine parcourraient le lieu. Mais, heureusement, Doria et moi, sans nous adresser la parole, pûmes déambuler librement dans la grande mosquée. En tant que touristes étrangères nous jouissions de certains privilèges que ne possédaient pas les musulmanes.

Notre visite dura plus d'une heure. Nous examinâmes chaque recoin, pour ne rien trouver finalement. Nous commençâmes par la *qibla*, le mur du temple orienté vers La Mecque au centre duquel se trouve le *mirhab*, creusé dans la pierre, le lieu le plus sacré de l'édifice, une sorte de niche qui indique exactement la direction. Examiner l'*hachoura* se révéla plus complexe, car à cet endroit, face à la *qibla*, se trouve le pupitre de l'imam. Nous nous séparâmes ensuite. Farag prit le temps d'étudier discrètement les lampes suspendues sans attirer l'attention, et moi, toutes les colonnes des trois étages, galerie des femmes incluse. Le capitaine, qui s'accrochait à son sac à dos comme si un malheur allait lui tomber dessus à n'importe quel moment, observa les motifs des immenses tapis, examina les bancs et objets de bois comme ce simple sarcophage où sont enfermés les restes de Mehmet II. Doria se chargea des vitraux et des portes. Quand nous eûmes terminé notre inspection, il nous restait juste à dénuder les dalles au sol, mais c'était impossible.

La mosquée s'était presque complètement vidée, à l'exception de quelques vieillards qui dormaient près des pilastres. Mais ce silence ressemblait au calme qui précède la tempête... Le cri du muezzin, l'appel à la prière diffusé par les haut-parleurs, nous fit sursauter. Nous nous regardâmes d'un air déconcerté. Le capitaine nous fit signe de le rejoindre à la porte et de sortir au plus vite, mais ce fut impossible car des hordes de fidèles surgis de nulle part commencèrent à entrer par centaines dans le temple. Ils se placèrent en files parfaitement ordonnées et parallèles pour commencer la prière de l'après-midi.

— C'est l'*adhan*, expliqua Doria que la marée humaine poussait vers Farag, l'appel à la prière.

La ilah illa Allah wa Muhammad rasul Allah, récitait la voix amplifiée du muezzin : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. »

— Sortons d'ici, dit le capitaine en se servant de son corps comme d'un bouclier pour se frayer un passage.

Nous parvînmes à la cour découverte, le *sahn*, de justesse et avec beaucoup de mal, car, avant même que nous ayons pu récupérer nos chaussures, la mosquée s'était entièrement remplie.

— Demain sera un autre jour, dit Farag d'un ton animé, en regardant autour de lui avec un sourire.

— Allez, je vous emmène à l'hôtel, dit Doria. Vous pourrez vous reposer. Je vais demander qu'on apporte vos bagages de l'aéroport.

— Ils sont restés dans l'avion ? m'étonnai-je en regrettant aussitôt de m'être adressée à elle.

— Sur mon ordre, dit le capitaine. Je pensais que nous aurions résolu l'énigme aujourd'hui.

— Je crains que ce ne soit pas possible, Kaspar.

— Si vous voulez, reprit Doria en exhibant son plus beau sourire, ce soir, je peux vous emmener dans un des meilleurs restaurants de la ville. C'est un endroit très amusant où vous pourrez assister à un authentique spectacle de danse du ventre.

— Avant de partir nous ferions mieux d'examiner cette cour, dis-je, de mauvaise humeur.

Cette réunion était si étrange... Le seul moyen de communication entre nous quatre était Glauser-Röist, qui n'avait pas la moindre idée de ce qui agitait sa troupe.

— Mais c'est l'heure de la prière ! protesta Doria. Ils pourraient se fâcher. Revenons plutôt demain.

Le capitaine me regarda.

— Non, le professeur Salina a raison. Examinons cet endroit. Si nous le faisons discrètement, nous ne gênerons personne.

— Quelqu'un devrait surveiller le portier pendant ce temps,

proposa Farag. Il ne nous quitte pas des yeux.

— Ce doit être le stavrophilake chargé de l'épreuve.

Le naturel stupide de Doria fit alors son retour :

— Vraiment ! s'écria-t-elle. Un stavrophilake !

— Doria, je t'en prie, la repris-je. Ce n'est pas un jeu. Arrête de le regarder !

Le portier, un vieillard à la barbe blanche, la tête couverte d'un petit bonnet blanc qui ressemblait à une coquille d'œuf, fronçait les sourcils tout en nous observant.

— Doria, allez lui parler, rendez-lui les voiles, détournez son attention, dit le capitaine.

Avec un sourire mauvais sur les lèvres, je remis mon foulard à Doria et restai avec mes compagnons. Dire que nous avions joué si souvent ensemble, petites. Mais heureusement nos vies avaient pris des chemins bien différents.

— Nous n'avons qu'à nous partager la tâche, proposa le capitaine après le départ de Doria. Que chacun examine un tiers de la cour. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à moi, ne vous approchez surtout pas de la fontaine des ablutions, vous risqueriez de provoquer une émeute.

Je demeurai seule. Ils se dirigèrent vers la fontaine en forme de kiosque. J'allai à l'extrémité gauche, qui ne présentait aucun intérêt avec son sol de pierre, ses arbres et ses murs de séparation. Tout en me promenant d'un pas paresseux, j'observais à la dérobée Doria qui bavardait avec le gardien. Ce dernier la regardait comme si elle était idiote. Ce qu'elle était, ainsi que l'incarnation du Diable. Il semblait plus que prêt à la mettre dehors, et je me demandais quelle bêtise elle pouvait dire à ce pauvre homme qui paraissait si atterré.

Mais je n'eus pas le temps de l'apprendre car la main de Farag se posa sur mon bras en m'obligeant à me tourner vers lui. Avec un sourire enchanteur, il me fit signe de regarder en direction du capitaine.

— Nous l'avons trouvé, murmura-t-il. Il faut se dépêcher.

D'un pas tranquille, nous allâmes vers le *sabial* où nous attendait le Roc.

— Qu'avez-vous trouvé ? lui demandai-je sans pouvoir retenir un sourire.

— Un chrisme.

— Dans une fontaine d'ablutions ? C'est impossible.

Avant les cinq prières quotidiennes imposées par le Coran, les fidèles doivent réaliser un ensemble complexe d'ablutions qui consiste à se laver le visage, les oreilles, les cheveux, les mains, les bras jusqu'au coude, les chevilles et les pieds. Il existe à cet effet, à l'entrée de toutes les mosquées du monde, une fontaine par laquelle doivent passer les fidèles avant de pénétrer dans le *haram* ou lieu de prières.

— Il est parfaitement dissimulé, m'expliqua Farag. Comme un casse-tête dont les pièces ont été mélangées et placées au fond de la fontaine.

— Au fond ?

— Elle comporte douze robinets et l'eau tombe dans une vasque de pierre dont le fond constitue les pièces de notre chrisme. Cela signifie que la clé est dans le *sabial*. Le capitaine continue de chercher. Nous devons nous dépêcher, car Doria ne va pas pouvoir distraire indéfiniment le gardien, alors jette un coup d'œil et éloigne-toi rapidement.

Je suivis ses instructions en échangeant un regard de connivence avec le capitaine. Ils avaient raison. Au centre de la fontaine, un cylindre de pierre d'où sortaient douze robinets de cuivre, il y avait une vasque d'un peu moins d'un mètre de largeur entourée d'un petit parapet. Là, au fond, plus ou moins cachées par l'eau sale qui s'était accumulée après les récentes ablutions, on pouvait voir les dalles de pierre aux reliefs à moitié effacés, que l'on devinait parfaitement néanmoins si l'on savait ce qu'on cherchait : les parties non reliées du monogramme. Très bien, me dis-je en fronçant les sourcils, alors, où est le truc ? Que fallait-il faire maintenant ? J'étais prévenue du danger que constituait ma présence près du *sabial*, mais, machinalement, je tournai un robinet. Je ne provoquai aucun cataclysme cosmique et ce geste me donna une idée que je n'hésitai pas à mettre aussitôt en pratique : je retirai mes chaussures sous les regards horrifiés de Farag et du capitaine, et grimpai dans le réservoir pour voir si le fait de marcher sur les pierres servait à quelque chose. Ce ne fut pas le cas mais, comme le fond était incroyablement poli, je glissai et me cognai contre le robinet devant moi. Ce dernier se plia vers le haut, sans se casser, en laissant à découvert un ressort qui prouvait que j'étais tombée sur quelque chose. Farag et le capitaine décidèrent de m'imiter et entrèrent dans le réservoir en frappant tous les robinets comme s'ils étaient devenus fous. Aussi étrange que cela paraisse, entre le moment où j'étais entrée dans l'eau jusqu'à celui où, les douze robinets levés, le sol s'ouvrit sous nos pieds, il ne dut pas s'écouler plus de trente secondes et, pourtant, je revois la scène exactement comme si elle se passait au ralenti...

Les douze dalles du fond cédèrent sous notre poids en nous faisant tomber dans le vide avant de reprendre leur place, tandis que dans notre chute nous voyions la lumière disparaître au loin. À une autre époque de ma vie, j'aurais hurlé, hystérique, en battant l'air de mes bras pour essayer de m'accrocher à quelque chose, mais, arrivée à ce stade, c'est-à-dire au cinquième cercle du Purgatoire, je savais que tout était possible et ne m'effrayai même pas. Notre descente s'acheva par un plongeon bruyant dans l'eau ; et, si je tremblais, c'était

seulement en raison de sa température glaciale. Je retins ma respiration puis secouai les pieds pour me donner de l'élan et émerger. L'endroit, aussi obscur que la gueule d'un loup, sentait très mauvais. J'entendis des clapotements près de moi.

— Farag... ? Capitaine... ?

L'écho me renvoya mes mots.

— Ottavia ? cria Boswell à ma droite. Ottavia ? Où es-tu ?

Un nouveau clapotis et quelqu'un cracha de l'eau.

— Capitaine ?

— Maudits soient-ils ! Maudits soient tous les stavrophilakes de la Terre ! brama le capitaine de sa voix puissante. Mes vêtements sont trempés !

— Elle est bonne, celle-là ! Oh ! c'est vraiment très grave, vous êtes trempé, quelle catastrophe, me moquai-je.

— Terrible ! continua Farag.

— Allez-y ! Riez. Mais je commence à en avoir vraiment assez de ces types !

— Ah ! eh bien pas moi, dis-je.

Glauser-Röist alluma alors sa torche électrique.

— Où sommes-nous ? demanda Farag.

Ce qu'il y avait de bien dans ce genre d'aventures où l'on pouvait se retrouver immergée dans des eaux usées ayant servi à laver des centaines de pieds, c'est que les problèmes de la vie réelle, ceux qui étaient réellement douloureux, perdaient de leur importance et finissaient par disparaître. L'instant présent requérait toutes les forces physiques et psychiques, ce qui signifiait, dans l'immédiat, ne pas vomir ou ne pas être obnubilée par ces picotements que je sentais sur tout le corps, sans compter la crainte des infections que cette saleté pouvait provoquer sur mes blessures et scarifications.

— Nous sommes dans une sorte de mer des Sargasses, sauf qu'ils ont remplacé les algues par des champignons.

Comme j'avais changé ! Farag éclata de rire.

— Professeur Salina, je vous en prie, cessez de dire des choses dégoûtantes ! s'écria le capitaine. Cherchons plutôt la sortie.

— Éclairez les murs, on y verra peut-être mieux.

Les parois de la citerne étaient recouvertes de grandes taches noires séparées par d'épaisses lignes de saleté qui indiquaient les différentes hauteurs atteintes par l'eau au cours de ces derniers mille ans. Mais, à part l'humidité et la couche de végétation, on ne voyait rien qui puisse nous aider à escalader les murs. D'ailleurs la distance qui nous séparait de la vasque du *sabial* était si importante qu'il eût été impossible d'arriver là-haut sans tomber de nouveau dans ce réservoir puant. S'il existait une sortie, elle devait se trouver en dessous de nous.

— On dirait que nous expions l'orgueil et non l'avarice ! murmura Farag. Un vrai bain d'humilité.

— Nous n'avons pas encore terminé, professeur, lui rappela Glauser-Röist.

— Mais nous n'avons qu'une seule lanterne, dis-je en notant des signes de fatigue dans mes jambes. Si nous devons plonger, ce ne peut être qu'ensemble.

— Vous vous trompez, j'en ai apporté trois. Voici les vôtres.

Il fouilla dans son petit sac à dos et en sortit deux lampes qu'il nous passa. Ainsi éclairé, l'endroit paraissait moins sinistre. Il n'était plus que sale. Je préférerai ne plus y penser.

— Prêts ? dit le capitaine, qui sans autre préambule prit une profonde inspiration et plongea.

— Viens, Ottavia ! m'encouragea Farag avec ce regard souriant qu'il avait eu pour Doria toute la journée.

S'il voulait se réconcilier avec moi, il était mal tombé car j'étais la personne la plus têtue de la Terre. Sans lui répondre ni montrer que je l'avais entendu, je remplis mes poumons d'air, et plongeai à la suite de Glauser-Röist. L'eau était si boueuse que la lampe du capitaine était à peine visible. Farag me suivait en éclairant les parois du réservoir, mais on ne voyait que de longues branches de mousse blanche qui se balançaient à notre passage.

Bien sûr, je fus la première à manquer d'air, aussi dus-je regagner rapidement la surface. Après être remontée plusieurs fois comme un poisson, je finis par ne plus noter l'odeur de la citerne. Chacun de nous reprenait sa respiration à son rythme, mais de manière de plus en plus brève, parce que nous nagions dans des eaux connues maintenant. Malgré l'eau de plus en plus froide la sensation de glisser doucement dans un silence total était merveilleuse. À un moment donné, Farag me bouscula. Ses jambes se collèrent aux miennes pendant quelques secondes. Son visage avait une expression amusée quand il nous éclaira, mais je gardai mon sérieux et m'éloignai de lui, non sans éprouver, bien contre ma volonté, la sensation que ce bref contact avait rendu l'eau moins froide...

Enfin, à une quinzaine de mètres de profondeur, au bord de l'épuisement et avec une pression terrible dans les oreilles, nous découvrîmes enfin l'énorme bouche d'un canal de conduite. Nous remontâmes à la surface pour prendre notre souffle, puis nageâmes vers la bouche et entrâmes dedans. Pendant une seconde, la pensée que ce tunnel pouvait ne pas se finir avant qu'il ne me reste plus d'air dans les poumons provoqua en moi un sentiment de panique. Je nageais entre le capitaine et Farag, j'étais donc coincée. Impossible de reculer. Je priai en demandant de l'aide à Dieu, et me concentrai afin d'éviter que mes nerfs ne lâchent. Mais, alors que je croyais mon

heure arrivée pour de bon et imaginai Farag désespéré par ma mort, le tunnel prit fin. Au-dessus de nos têtes, la surface transparente laissait passer les reflets de la lumière. Le cœur sur le point d'éclater, je pris un dernier élan et sortis la tête hors de l'eau.

Je soufflais comme un phoque et, le corps gelé, j'avais du mal à reprendre mes esprits, puis je pris conscience du lieu où nous avions émergé. Selon la loi des vases communicants, nous devions forcément nous trouver à la même hauteur que dans la citerne, et pourtant le paysage était complètement différent. Un large espace, qui glissait vers l'eau comme une plage de pierre, occupait la moitié de cette grotte énorme, illuminée par des dizaines de torches suspendues aux murs. Le plus extraordinaire était le gigantesque chrisme gravé dans la pierre et entouré de flambeaux.

— Mon Dieu ! s'exclama Farag, très impressionné.

— On dirait une cathédrale consacré au dieu Monogramme, fit observer le capitaine.

— Il n'y a pas de doute, ils nous attendaient, dis-je. Regardez les torches.

Le silence, rompu uniquement par le bruissement des flammes, rendait encore plus unique ce sentiment de nous trouver dans un lieu sacré. Nous commençâmes à nager doucement vers la rive. Ce fut très agréable de sentir de nouveau la terre ferme et de sortir de l'eau, même pieds nus. J'avais si froid que l'air de la grotte me parut chaud et, tandis que j'essorais ma jupe (je n'aurais pas pu choisir mieux mon jour pour en porter une), je lançai un coup d'œil distrait autour de moi. Mon sang se figea soudain dans mes veines quand je découvris que j'étais minutieusement observée par Farag. Ses yeux avaient un éclat particulier. Je me raidis et lui tournai le dos, mais son image resta gravée en moi.

— Regardez ! s'exclama le capitaine en indiquant de l'index l'entrée d'une grotte sous le chrisme. En avant, professeur !

— Mais enfin ! Pourquoi est-ce toujours à moi d'ouvrir la marche ? protestai-je.

— Vous êtes une femme courageuse, répondit-il avec un sourire d'encouragement.

— Je ne vois pas le rapport, capitaine.

Mais je m'exécutai ; je savais que devant nous attendait la véritable épreuve. En marchant avec précaution, j'étais pieds nus, je cherchai comment Dante avait pu résoudre cette affaire de la citerne. Cet homme sérieux, circonspect, avait dû s'indigner de son immersion dans une eau aussi dégoûtante. Comment imaginer Dante en train de nager ? Ce genre d'activité ne correspondait pas du tout à l'image du poète et pourtant il avait bien dû s'exécuter.

Le trajet ne fut pas très long, deux ou trois cents mètres, mais je le

fis avec tous mes sens aux aguets, parce qu'il fallait se méfier de ceux qui allumaient des dizaines de torches et partaient sans vous saluer. Je savais que les gardiens des épreuves n'étaient pas des gens de confiance.

Il y eut soudain une lumière au bout du tunnel. En arrivant, nous découvrîmes un énorme espace circulaire, une sorte de cirque romain couvert par une coupole de pierre qui s'élevait très haut au-dessus de nos têtes. Au centre, un sarcophage de porphyre rouge comme le sang, et de taille à héberger une famille entière, reposait sur quatre magnifiques lions blancs qui, en dépit de leur terrible apparence, semblaient demander que nous nous approchions pour examiner leur charge.

— Quel endroit ! s'exclama Farag.

Ses paroles furent couronnées par un bruit tonitruant qui nous fit pivoter sur nos talons, effrayés. Une grille de fer, tombée du plafond, avait fermé l'entrée de la grotte.

— Nous voilà bien ! protestai-je, indignée. Avec ces gens, il n'y a pas moyen de... !

— Cessez de récriminer, et concentrez-vous sur ce que nous devons faire.

Involontairement, je regardai Farag pour chercher sa complicité, et soudain le voile qui avait occulté mes sentiments se leva. Un torrent d'émotions me secoua comme une décharge électrique. Avec ses cheveux collés au visage, sa barbe humide, ses yeux cernés, il était splendide, et je le sentis aussi mien que si je l'avais aimé toute ma vie. Comme si j'avais toujours été à ses côtés, main dans la main. Ce fut une commotion inexplicable qui me bouleversa entièrement. Pourquoi certaines images avaient-elles le pouvoir de faire trembler la terre ? Je n'avais jamais rien ressenti de semblable. Ce qui me surprenait le plus, c'était les changements constants de température que mon corps expérimentait selon mes pensées. Cela ne peut pas continuer ainsi, me dis-je, préoccupée. Je finis par me demander si toute ma vie, je n'avais pas confondu ambition et vocation. Si je n'avais pas appelé don de soi, amour, ce qui n'était en fait qu'un travail et une façon de vivre. Au fond, cela aurait été presque mieux, parce que seule une erreur de ce genre pouvait justifier aujourd'hui, à mes yeux, les sentiments que j'éprouvais pour cet homme séduisant et intelligent, et excuser un possible abandon de la vie religieuse... Mais à quoi pensais-je ? Est-ce que je ne l'avais pas vu faire l'idiot toute la journée avec Doria Sciarra ? Je lui lançai un regard méprisant juste au moment où il me sourit. Il dut penser que j'étais devenue folle ou qu'il avait vu un mirage... Je dissimulai ma peine – mon cœur paraissait se consumer à feu lent – pour m'approcher du sarcophage, suivie par le capitaine. Comme si je n'avais pas déjà assez de problèmes avec ma famille ! À

quoi bon aller m'en créer d'autres ? Ne pourrais-je jamais trouver un peu de paix ?

Tout autour du cercle que formait le sol de marbre, douze étranges cavités en forme de voûte en berceau avaient été disposées à la même hauteur. Si nous n'avions pas été entre les mains d'une secte chrétienne, j'aurais juré qu'il s'agissait des sinistres *bothros*, ces fosses à offrande par lesquelles on versait les libations aux morts et dans lesquelles on coupait la tête des victimes offertes aux dieux infernaux. Elles n'étaient pas très grandes, on aurait dit des terriers parfaitement disposés. Au-dessus, d'étranges gravures, auxquelles je ne prêtai pas attention au début, étaient dessinées. Entre chacune, des flambeaux, tenus par des anneaux de fer, resplendissaient.

Les lions étaient sculptés dans le marbre blanc. Vu de près, le sarcophage réservait de plus grandes surprises encore. Les côtés étaient couverts de reliefs, de décorations et d'incrustations d'or pur, y compris les deux anneaux gros comme mon poing qui, en théorie du moins, devaient servir à déplacer cet objet massif. Les griffes, dents et yeux des lions étaient eux aussi en or, ainsi que les motifs en forme de lauriers qui encadraient les gravures de porphyre. Il s'agissait sans aucun doute d'un sarcophage royal. Une des scènes représentées sur un côté confirma mes soupçons : elle était divisée en deux niveaux ; en bas, une foule levait les mains, dans un geste de supplication, vers une figure centrale habillée des vêtements impériaux byzantins, qui distribuait des pièces de monnaie et était flanquée d'importants dignitaires de la cour.

Je fis le tour pour me mettre au pied du cercueil et vis un médaillon comportant la même figure impériale, à cheval cette fois, escortée par deux autres silhouettes plus petites qui portaient une couronne, des palmes et des boucliers. Incrédule, je remarquai que la tête de cet empereur apparaissait entourée d'un halo et que les écus arboraient le monogramme du Christ. Tout en chassant l'idée absurde qui commençait à germer dans mon esprit, je continuai le tour pour me situer face à l'autre paroi latérale. La scène décrite était celle d'un Christ Pantocrator, assis sur son trône, devant lequel le monarque mentionné faisait le *proskinesis*, c'est-à-dire accomplissait l'acte traditionnel d'hommage des empereurs byzantins qui consistait à s'agenouiller et toucher le sol avec le front en tendant les mains dans un geste de supplique. De nouveau, la silhouette avait la tête couronnée d'un halo, et les traits de son visage étaient les mêmes que dans les deux scènes antérieures. Il était clair que toutes représentaient le même empereur, dont les restes étaient conservés dans cette tombe de pierre.

— C'est incroyable ! s'exclama Farag dans mon dos avant de pousser un long sifflement d'admiration. Ottavia, je parie que tu ne

sais pas qui est ce vieil Hercule qui a cette expression de mauvaise humeur !

— Comment, Farag ? répondis-je, gênée, en me tournant vers lui.

Sur un des *bothros*, l'Hercule dont parlait Farag s'obstinait à lancer des vents par la bouche tandis qu'il tenait une jeune demoiselle entre ses bras.

— C'est Borée, tu ne le reconnais pas ? La personnification du vent froid du nord. Regarde comme il souffle, et comme la neige recouvre sa chevelure.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi, lui dis-je, méfiante, en m'approchant.

Et je compris pourquoi en lisant la petite inscription sous le relief :

— Je vois. Et celui-là, en face, c'est Notos, dis-je en m'avançant pour vérifier.

C'était bien lui, le vent, chaud et chargé d'humidité, du sud.

— Donc chacune de ces douze cavités semi-circulaires représente un vent, commenta le capitaine sans bouger.

En effet. Les douze fils du terrible Éole, adorés dans l'Antiquité comme des dieux parce qu'ils étaient la manifestation la plus puissante de la Nature, se trouvaient là. Pour les Grecs, mais pas seulement pour eux, les vents étaient des divinités qui changeaient les saisons favorables à la vie, formaient les nuages et provoquaient les tempêtes, agitaient les mers et envoyaient les pluies. C'était aussi à cause d'eux que le soleil chauffait ou brûlait la terre. Et, comme si tout cela ne suffisait pas, les Anciens avaient pris conscience que l'être humain s'éteindrait si le vent n'entraînait pas dans son corps sous la forme de la respiration. De ces dieux dépendait donc vraiment toute vie.

En suivant le sens des aiguilles d'une montre, apparaissait d'abord le vieux Borée dans toute sa rudesse, puis Helespontios, symbolisé par une tourmente ; Apéliote, un champ plein de fruits et de blé ; Euros, le bénéfique vent d'est, représenté sous la forme d'un homme d'âge mûr avec un début de calvitie ; Euronotos ; Notos, vent du sud, un jeune homme dont la rosée s'écoulait des ailes ; Libanotos ; Libs, un adolescent imberbe aux joues gonflées qui portait un *aphlaston*, la poupe courbée des nef ; le jeune Zéphyr, vent d'ouest qui avec son amante, la nymphe Chloris, jetait des fleurs sur son *bothros* ; Argestes, montré comme une étoile ; Traxias, couronné de nuages ; et pour finir l'horrible Aparctias, avec son visage barbu et ses sourcils froncés. Entre ces deux-là, la bouche condamnée de la caverne par laquelle nous étions arrivés.

Les quatre vents cardinaux, Borée, Euros, Notos et Zéphyr, étaient représentés par les figures les plus grandes et les plus abouties. Les autres, par des personnages mineurs et de qualité inférieure. La beauté des images, de nouveau de facture byzantine, était comparable à celle

des reliefs du sol du *Cloaca Maxima* qui décrivaient le péché d'orgueil. C'était sans doute l'œuvre du même artiste et l'on ne pouvait que regretter que son nom n'eût pas été gardé par l'Histoire, car son travail était digne des plus grands. Une autre possibilité à étudier était qu'il eût uniquement travaillé pour la confrérie. Ce qui donnait une valeur ajoutée d'exclusivité à son œuvre...

— Et le sarcophage ? demanda de nouveau Glauser-Röist en abandonnant l'examen des différents vents.

— Il est impressionnant, n'est-ce pas ? murmurai-je en m'approchant. Ses dimensions sont vraiment extraordinaires. Observez, capitaine, que la laude est à hauteur de votre tête.

— Mais qui donc est enterré là ?

— Je ne suis pas sûre encore. Je dois examiner le haut-relief de la face supérieure.

Farag s'approcha aussi du tombeau pourpre en l'observant avec curiosité. J'allai jusqu'à la tête pour contempler la dernière gravure avant d'oser formuler à voix haute l'hypothèse qui s'était formée dans mon esprit. Mais tous mes doutes s'envolèrent en voyant le profil classique délicatement gravé dans le *lauraton* de la roche pourpre : entouré d'une couronne de laurier, c'était le même visage aux yeux levés, au cou de taureau des *solidus*, la pièce d'or considérée par les historiens actuels comme une sorte de dollar médiéval, la puissante monnaie créée au IV^e siècle par l'empereur Constantin le Grand et portant son effigie.

— Ce n'est pas possible ! s'écria soudain Farag en me faisant sursauter. Ottavia, tu ne croiras jamais ce qui est écrit ici !

Je le cherchai des yeux sans le voir, quand un second cri, au-dessus de moi, me fit lever la tête. Là-haut, à quatre pattes sur la pierre tombale, se trouvait le professeur Boswell, les yeux écarquillés, le visage figé dans un rictus stupéfait.

— Ottavia ! je te jure que tu ne vas pas me croire ! Et pourtant, c'est vrai !

— Cessez de hurler, professeur, dit le capitaine. Voudriez-vous nous expliquer ce qui se passe ?

Mais Farag l'ignore et s'adressa à moi, comme ensorcelé.

— *Basileia*, c'est incroyable ! Tu sais ce qui est écrit ici ?

Mon cœur battit à tout rompre en l'entendant m'appeler de nouveau ainsi.

— Si tu ne me le dis pas, répondis-je en essayant de ne pas balbutier, je ne vois pas comment je peux le deviner, mais j'ai ma petite idée.

— Non, c'est impossible ! Tu n'as rien du tout. Un million d'années ne te suffiraient pas pour trouver le nom de l'homme qui est enterré ici.

— Tu paries ?

— Tout ce que tu veux, déclara-t-il, très convaincu. Mais tu vas perdre.

— L'empereur Constantin le Grand, affirmai-je. Fils de l'impératrice Hélène.

Son visage refléta une immense surprise. Il se tut quelques instants puis parvint à bégayer :

— Co... Co... Comment as-tu deviné ?

— Grâce aux scènes gravées sur le porphyre. L'une d'elles montre le visage de l'empereur.

— Heureusement qu'on n'a rien parié !

Selon Farag, en plus du chrisme de l'empereur, une inscription toute simple disait *Konstantinos en esti*, c'est-à-dire « Constantin se trouve là ». C'était la découverte la plus fantastique de toute l'histoire récente, l'événement le plus important de ces derniers siècles ! À une époque incertaine, entre 1000 et 1400, la tombe de Constantin fut perdue pour toujours sous la poussière des sandales des croisés, des Perses et des Arabes. Et nous l'avions trouvée. Nous étions devant le sarcophage du premier empereur chrétien, le fondateur de Constantinople, ce qui démontrait, s'il en était encore besoin, que les stavrophilakes avaient toujours été prêts à sauver tout ce qui avait un lien avec la vraie Croix. Quand ces maudites épreuves du Purgatoire seraient finies, quand j'aurais donné ma démission, après toutes ces années de bons et loyaux services, aux Archives secrètes du Vatican, j'irais m'enfermer dans le monastère irlandais de Connaught et j'écirais une série d'articles sur la vraie Croix, ses gardiens, Dante, sainte Hélène et Constantin le Grand, et je ferais connaître au monde entier l'emplacement des restes de l'empereur. Je n'avais pas le moindre doute que cela me vaudrait tous les prix académiques connus, ce qui compenserait ma rupture avec le tout-puissant Vatican.

— Je ne crois pas que l'empereur se trouve là-dedans, dit soudain le capitaine sous nos regards stupéfaits. Vous ne comprenez pas que c'est impossible ? Un personnage aussi important n'a pas pu finir entre les mains d'une secte de voleurs comme élément de preuves initiatiques !

— Voyons, Kaspar, ne soyez pas aussi sceptique, répliqua Farag en essayant de descendre du sarcophage. Ce genre de chose arrive. En Égypte, par exemple, on découvre tous les jours de nouveaux gisements archéologiques avec les éléments les plus inattendus. Hé ! Que se passe-t-il ? s'exclama-t-il soudain.

Le couvercle avait commencé à se déplacer lentement en le poussant vers le sol.

— Saute, Farag ! lui criai-je. Laisse-toi glisser !

— Qu'avez-vous fait, professeur ? hurla le capitaine, furieux.

— Mais rien, Kaspar, je vous assure, déclara Farag en sautant jusqu'au sol de marbre. J'ai juste posé le pied sur un anneau d'or pour prendre appui.

— Et tu as trouvé le moyen d'ouvrir le cercueil, murmurai-je tandis que le couvercle de porphyre cessait de glisser avec un bruit sec.

En utilisant comme barreau une des têtes de lion et en s'agrippant au bord du sépulcre, Glauser-Röist réussit à se hisser sur le sarcophage.

— Que voyez-vous ? lui demandai-je.

Je crois que ce fut à cet instant précis que je sentis les premiers frémissements d'air, mais je n'en suis pas certaine.

— Un mort.

Farag leva les yeux au ciel d'un geste de résignation et suivit le capitaine dans sa montée.

— Tu devrais venir, Ottavia, dit-il, très souriant.

Il n'eut pas besoin de me le répéter. En tirant sur la veste du capitaine, j'obtins qu'il redescendît et me cédât sa place. Je contemplai alors l'incroyable spectacle qui s'offrait à mes yeux : semblables à ces poupées russes qui en contiennent d'autres plus petites, il y avait plusieurs cercueils. Ils avaient tous une plaque de verre en guise de couvercle, de sorte qu'on pouvait contempler le défunt. Bien entendu, affirmer qu'il s'agissait de Constantin le Grand eût été téméraire, car seuls les atours impériaux trahissaient le haut lignage du cadavre. Le crâne portait une *stemma*, une couronne d'or ornée de pierres précieuses d'une beauté à couper le souffle, et de magnifiques *catatheistae* suspendus à la *toufa*, le diadème qui arborait une crête de plumes de paon royal. Le reste du corps était recouvert d'un impressionnant *skaramangion*, ou tunique royale, avec une fibule sur l'épaule droite, bordée d'or et d'argent, de perles et de pierres précieuses, toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Autour du cou, un *loros*, l'étole que seuls pouvaient revêtir les empereurs et les personnes de rang impérial ; à la taille, une *akakia*. Cette bourse de soie remplie de poudre faisait également partie des attributs royaux.

— C'est Constantin..., dit Farag d'une voix faible.

— Je crois, oui...

— Nous allons devenir célèbres, *Basileia*, attends un peu qu'on publie ça !

Je tournai la tête vers lui.

— Comment ça « nous » ! m'indignai-je.

Mais je compris aussitôt que nous avions tous les trois le même droit à exploiter scientifiquement cette découverte.

— Vous aussi, capitaine, vous comptez écrire un article ?

— Bien sûr ! Vous ne pensiez tout de même pas que nous allions vous en laisser la primeur ?

Farag éclata de rire en sautant au sol.

— Ne le prenez pas mal, Kaspar, Ottavia a la tête dure mais un cœur d'or.

J'allais lui répondre comme il le méritait quand soudain le bruit ténu qui avait commencé quelque temps auparavant devint l'équivalent de plusieurs ailes de moulins qui tourneraient ensemble. Et l'image n'était pas aussi incongrue que ça, car à cet instant un courant d'air passa par les *bothros* en me poussant sur le cercueil.

— Mais que se passe-t-il ? me fâchai-je.

— La fête commence, je le crains, dit le capitaine.

— Accroche-toi, Ottavia.

Le souffle devint puissant comme un ouragan. Les torches s'éteignirent d'un coup.

— Les vents ! cria Farag en s'agrippant de toutes ses forces au bord du sarcophage.

Le capitaine alluma sa torche électrique et du bras se protégea les yeux tout en essayant de monter vers nous. Mais le souffle était si puissant qu'il lui était impossible d'avancer.

Je me cramponnais pour empêcher ce cyclone de me jeter à terre, mais rapidement je me rendis compte que je n'allais pas pouvoir tenir très longtemps. J'avais mal aux doigts à force de serrer la pierre.

La vitesse des vents ne cessait d'augmenter. Des larmes coulaient sur mes joues, mais nous n'avions encore rien vu. Le pire, ce fut quand l'un des fils d'Éole décida d'ajouter un petit détail qui faisait partie de ses attributs : le froid. Il devint bientôt insupportable. Traxias et Argestes déclenchèrent la pluie, qui se transforma en giboulée et s'accompagna de grêlons, comme si l'on nous tirait dessus avec un fusil à plomb. La douleur fut telle que je lâchai prise et tombai à terre. J'étais plaquée au sol. Impossible de me relever, comme l'avait prévu Dante. Là-dessus, Euronotos, Notos et Libanotos exhalèrent des bouffées d'un vent brûlant. Je regrettai amèrement mon pantalon, car la pluie de grêlons tombait sur mes jambes nues, déjà brûlées par la chaleur de Notos. J'essayai de protéger mon visage, mais l'air passait entre mes doigts, rendant toute respiration difficile. J'aurais voulu m'approcher de Farag, mais de ma position je n'arrivais pas à le voir. Je l'appelai en hurlant. Le bruit de soufflerie était si fort qu'il couvrit mes paroles. C'était la fin... Comment aurions-nous pu sortir de là ? C'était impossible.

Je sentis alors un frottement contre ma cheville. Une main attrapa mon mollet, puis ma cuisse. J'étais certaine qu'il s'agissait de Farag, le capitaine n'aurait jamais osé me toucher de cette manière. Dans cette situation si terriblement angoissante, cela m'aida à garder espoir, à ne pas perdre la raison... En fait, si, je la perdais un peu lorsqu'un bras se colla à moi, m'entoura la taille, et qu'un corps se rapprocha du mien,

tout contre mon flanc. Je dois reconnaître que, malgré les rafales de vent qui avaient de quoi rendre fou, ce long instant que mit Farag à parvenir jusqu'à moi fut un des plus troublants de ma vie. Le plus étrange, c'était que toutes ces sensations nouvelles, qui auraient dû me pousser à me sentir coupable, très coupable même, me donnaient une impression de liberté et de bonheur, comme si enfin commençait un voyage longtemps repoussé. Je n'étais même pas inquiète de devoir répondre devant Dieu de mes actes, j'étais certaine qu'Il serait d'accord.

Arrivé à ma hauteur, Farag colla ses lèvres à mon oreille et prononça quelques sons que je ne pus distinguer. Il les répéta jusqu'à ce que je finisse par deviner les mots « Zéphyr » et « Dante ». Je réfléchis alors à tout ce que je savais de ce vent, ses amours avec Chloris, les éloges dont il faisait l'objet dans les poèmes de l'Antiquité, la brise légère qui signalait le début du printemps, le vent d'ouest, du ponant, de l'hiver qui terminait... Qui terminait... Était-ce cela que voulait me dire Farag ? La fin de ce cauchemar, la sortie... Zéphyr était la sortie. Mais comment, puisque je ne pouvais pas bouger un doigt ? D'ailleurs, où était le *bothros* de Zéphyr ? J'avais perdu tout sens de l'orientation. Et soudain je me souvins :

*Si vous venez ici sans être des gisants,
et voulez trouver votre chemin plus vite,
ayez toujours la droite vers le dehors.*

Le tercet de Dante ! Voilà ce que voulait me dire Farag, je devais me réciter les vers de Dante. Je fis un effort pour me souvenir de ce que nous avions lu le matin même dans l'avion :

*Je partis et mon guide s'avança
par les lieux encore libres de la roche
comme on va sur un mur le long des créneaux.*

Il fallait donc arriver au mur ! À la paroi, et, une fois là, collés à la roche, avancer toujours vers la droite pour parvenir jusqu'à Zéphyr, le vent tempéré qui nous délivrerait de l'ouragan et des balles de glace, et nous permettrait peut-être de sortir de cet enfer polaire.

Au prix d'un immense effort, je réussis à prendre la main de Farag et la serrai pour qu'il sache que j'avais compris. Et je ne sais plus très bien comment, en nous aidant l'un l'autre, nous rampâmes lentement, comme des serpents écrasés sous une botte, les yeux remplis de larmes, ouvrant la bouche pour attraper un air difficile à respirer. Il nous fallut une éternité pour atteindre le mur en esquivant les typhons furieux qui sortaient des *bothros*, en zigzaguant à la recherche des

angles morts qui nous permettaient de nous déplacer d'un centimètre. Plus d'une fois, je pensai que nous n'y arriverions jamais, que c'était inutile mais, lorsque je touchai enfin la roche, je sus que nous avions une chance. Ce fut seulement à cet instant que je pensai à Glauser-Röist. Si nous parvenions à nous mettre debout et à nous coller à la paroi, nous arriverions peut-être à le voir grâce à la torche qu'il avait sans doute gardée.

Mais se soulever du sol n'était pas une simple affaire. Comme des enfants qui s'accrochent aux meubles pour apprendre à marcher, nous dûmes planter nos doigts dans les recoins les plus invraisemblables pour passer de l'état de reptile à celui de bipède. Le poète florentin avait indiqué la piste très clairement. Dès que nous pûmes nous coller au mur, les rafales de vent cessèrent de nous écraser, pour nous laisser respirer enfin un peu plus librement. Ce n'était pas encore le calme rêvé, mais les ouvertures des fosses étaient disposées de telle sorte que les canons d'air se neutralisaient les uns les autres en créant de petits recoins partiellement libres marqués par les flambeaux.

Si bouger ou respirer était difficile, ouvrir les yeux était une torture ; ils étaient secs et piquaient comme si l'on avait planté des aiguilles dedans. Nous devions pourtant localiser le capitaine coûte que coûte. Malgré la douleur, je le cherchai du regard et l'aperçus à l'autre extrémité de la grotte, entre Traxias et Aparctias, collé au mur comme une ombre, la tête vacillante, les yeux fermés. Il était inutile de l'appeler, il ne nous aurait pas entendus dans ce vacarme. Nous devions parvenir jusqu'à lui. Comme nous étions entre Euronotos et Notos, nous nous dirigeâmes vers le nord, vers Borée, en suivant les indications de Dante : suivre la droite. Malheureusement, le capitaine, qui ne devait pas se souvenir des vers de *La Divine Comédie*, au lieu de se diriger vers Zéphyr s'approchait de nous en se jetant au sol chaque fois qu'il devait passer devant une des fosses pour éviter que le souffle ne le repoussât contre le sarcophage.

J'étais épuisée. Sans l'aide de Farag, sans le réconfort de sa main, je ne m'en serais probablement jamais sortie. La fatigue me donnait envie de rester au sol chaque fois que nous nous jetions à terre pour éviter un *bothros*. Chaque mètre parcouru me demandait de plus en plus d'efforts.

Enfin, nous rejoignîmes le capitaine à hauteur d'Helespontios. Muets, nous nous serrâmes la main tous les trois dans un geste plein d'émotion, plus éloquent que toute parole. Mais ce bel accord fut de courte durée. Farag s'apprêtait à avancer vers Zéphyr quand, aussi incroyable que cela pût paraître, le capitaine se plaça devant lui, en faisant barrière de son corps pour nous empêcher de refaire le chemin. Farag s'approcha et lui hurla quelque chose à l'oreille, mais Glauser-Röist continuait à secouer la tête en indiquant du doigt la direction

opposée. Farag essaya encore une fois, mais le Roc, plus inamovible que jamais, continua à secouer la tête et repoussa Farag vers moi, qui me trouvais près d'Apeliote.

Il n'y eut pas moyen de le convaincre. Nous eûmes beau crier, gesticuler et essayer de forcer le barrage, le capitaine maintint une opposition tenace en nous obligeant finalement à lui obéir. J'ignorais quel châtiment terrible nous attendait si nous n'écoutions pas Dante, mais je préférerai ne pas y penser tandis que nous revenions vers Euronotos. Farag et moi étions désespérés. Le capitaine se trompait, mais comment le lui faire comprendre ?

Il nous fallut environ une demi-heure pour traverser les cinq vents qui nous séparaient de Zéphyr. J'étais si épuisée que je rêvais de la fin de l'épreuve et du sommeil bénéfique où nous plongeraient les stavrophilakes, dans un nuage de fumée blanchâtre comme à Ravenne. Si nous réussissions, bien sûr. J'étais furieuse d'être aussi fatiguée, et j'enviais au capitaine sa force physique, et à Farag sa capacité de résistance naturelle. Quand tout cela prendrait fin, me promis-je, je ferais de la gymnastique. Il était inutile de mettre cette faiblesse sur le compte de la différence de sexe : une paysanne russe ne serait jamais plus fragile qu'un employé chinois. La seule raison de cette fatigue était la vie sédentaire que j'avais menée jusqu'alors.

Enfin nous atteignîmes l'angle mort entre Libs et Zéphyr. Je poussai un soupir de soulagement avec un léger sourire et, comme j'étais la première, m'approchai de l'entrée du *bothros* où soufflait un vent doux comme la brise et tempéré comme un jour de printemps. Je glissai tout doucement ma main droite dans la cavité en craignant de la voir arrachée, et mon cœur se remit à battre quand je constatai que, bien que Zéphyr fut un peu plus violent que ce que prétendaient les poètes, sa véhémence n'avait rien à voir avec celle de ses frères. Il ne brûlait pas, ne gelait pas, ne crachait pas de grêlons, et ma main ondulait sous son souffle comme si je l'avais passée par la vitre d'une voiture en marche. Nous avons trouvé la sortie !

Zéphyr m'aspira et me sauva la vie. Je m'écroulai par terre une fois à l'abri dans l'étroit *bothros* et respirai librement son air doux qui pénétrait mes poumons comme un parfum. Je serais volontiers restée là quelques instants, mais je devais avancer pour permettre à mes compagnons d'entrer à leur tour. Je sus qu'ils l'avaient fait en entendant leurs cris de colère.

— On peut savoir pour quelle raison vous nous avez fait parcourir les trois quarts de la grotte ? cria Farag, indigné. Nous étions presque à côté de Zéphyr quand nous vous avons trouvé ! Vous ne vous souvenez pas que Dante disait d'aller à droite ?

— Taisez-vous ! dit le capitaine d'un ton autoritaire. C'est exactement ce que j'ai fait !

— Vous êtes fou ! Nous avons marché dans le sens des aiguilles d'une montre ! Vous ne distinguez pas la droite de la gauche !

— Allons, allons, calmez-vous, dis-je en les voyant aussi furieux. Après tout, on s'en est sortis sains et saufs.

— Professeur Boswell, que disait Dante ? Qu'il fallait laisser la droite vers le dehors !

— La droite, Kaspar, pas la gauche !

— La droite vers le dehors, professeur, enfin, vous ne comprenez pas ?

Je fronçai les sourcils. La droite vers le dehors... Dans ce cas, Glauser-Röist avait raison. Dante et Virgile avançaient le long de la corniche d'une montagne et avaient à leur droite un vide, un précipice. Mais nous, nous marchions collés au mur, de sorte que notre droite était le centre de la grotte, notre côté libre était l'intérieur, pas l'extérieur comme dans le cas de Dante. Mais l'important, c'était que nous étions parvenus au but, même si cela aurait été plus rapide en passant de l'autre côté. Je m'empressai de le faire remarquer pour apaiser les esprits.

— En passant de l'autre côté, nous ne serions jamais arrivés vivants ! me rabroua le capitaine.

— Mais enfin, que dites-vous là ! protestai-je à mon tour.

— Je vois que vous avez oublié tous les deux Traxias et Argestes, les deux derniers vents que nous aurions dû traverser si je vous avais écoutés.

Le silence se fit soudain. Ni Farag ni moi ne pouvions plus le contredire. Le capitaine nous avait sauvé la vie en nous empêchant de parcourir inutilement un chemin épuisant. Jamais nous n'aurions pu traverser Traxias et Argestes, et leurs énormes volées de grêlons.

— Vous comprenez, maintenant, ou il faut que je vous réexplique ?

Il avait raison. Entièrement raison. Et je le lui dis. Farag s'excusa dans toutes les langues qu'il connaissait, en commençant par le copte. Grec, latin, arabe, turc, hébreu, français, anglais et italien, tout y passa, ce qui nous offrit l'occasion de rire enfin ensemble et dissipa toute tension. Le capitaine était un véritable héros et nous le lui dûmes.

— Allons, cessez ces bêtises ! Nous ferions mieux d'avancer.

— Pourquoi dois-je toujours passer la première ?

— Ah ! vous n'allez pas recommencer...

— Ottavia...

Je dus m'exécuter, naturellement.

À quatre pattes, avec la torche coincée entre deux boutons de ma blouse, j'ouvris la marche, regrettant encore une fois d'avoir mis une jupe ce jour-là. J'eus l'impression de revivre les mauvais moments passés dans le tunnel des catacombes avec Farag derrière moi. Je me

promis que si nous sortions vivants de là, je jetterais toutes mes jupes à la poubelle.

J'avancais péniblement et j'avoue que c'est avec bonheur que je sentis les premiers effluves d'un fin arôme de résine.

— Je crois que la chance est avec nous, cette fois, nous ne recevrons pas de coups.

— Que dis-tu, *Basileia* ?

— Ils sont en train de nous endormir. Tu ne sens pas cette odeur de résine ?

— Non.

— Tant pis, ce n'est pas grave. À bientôt, Farag, on se reverra au réveil.

— *Basileia*...

Je ressentis une légère torpeur qui m'enchantait.

— Oui ?

— Ce que je t'ai dit pendant le marathon, je ne le pense plus.

— Quoi ?

Une fumée blanche apparut alors, cette fumée bénie qui, tel un bon somnifère, allait m'offrir de merveilleuses heures d'un sommeil réparateur. Je m'allongeai par terre. Les stavrophilakes pouvaient faire ce qu'ils voulaient de mon corps, cela m'était bien égal. Je désirais seulement dormir.

— Oui, tu sais, quand j'ai dit que, si tu te levais et venais à Athènes avec moi, je n'insisterais jamais plus.

Je souris. Quel homme romantique. J'aurais aimé me retourner, mais non, mieux valait dormir. D'ailleurs, le capitaine entendait tout.

— C'était faux ?

— Oui, totalement faux. Je voulais te prévenir. Tu m'en veux ?

— Oh ! non, je trouve ça très bien. Je suis même d'accord avec toi.

— Bon. Alors, à tout à l'heure, murmura-t-il. Kaspar, vous dormez ?

— Non, répondit ce dernier d'une voix pâteuse. Votre conversation est si intéressante...

Oh non ! me dis-je, juste avant de m'endormir.

Des cris d'enfants qui jouaient me réveillèrent. Le soleil au zénith déversait sur moi un flot de lumière. Je clignai des yeux, toussai et me redressai avec un gémissement. J'étais allongée sur un tapis de mauvaises herbes, entourée d'une odeur insupportable de détritux fermentés par la chaleur. Les enfants continuaient à crier et à parler en turc, mais le bruit s'éloigna peu à peu comme s'ils s'étaient déplacés.

Je réussis à m'asseoir sur l'herbe et ouvris les yeux. Je me trouvais dans une cour où des restes de maçonnerie byzantine étaient mêlés à des poubelles au-dessus desquelles volaient une nuée d'énormes mouches bleues. À ma gauche, un atelier de réparation, à l'aspect sinistre, émettait des bruits de scie et de soufflet. Je me sentais sale et je n'avais pas de chaussures.

Mes compagnons se trouvaient devant moi, encore inconscients. Je souris en voyant Farag et sentis des papillons dans l'estomac.

— Alors comme ça, ce n'était pas vrai, murmurai-je en le regardant sans pouvoir effacer mon sourire.

J'écartai les mèches de son front et observai les petites rides aux coins des yeux. C'étaient les traces de tout ce temps qu'il n'avait pas passé avec moi, ces trente et quelques longues années au cours desquelles il avait mené sa vie loin de moi. Il avait vécu, rêvé, travaillé, respiré, ri et même aimé, sans se douter qu'au bout du chemin je l'attendais. Moi non plus, je ne le savais pas. Mais nous nous étions trouvés, et c'était miraculeux qu'un homme comme Farag Boswell ait posé les yeux sur une femme comme moi, qui ne possédait pas une once de charme. Bien sûr, la beauté n'est pas tout, mais enfin elle joue bien un rôle et, si cela ne m'avait jamais préoccupée jusque-là, à cet instant précis j'aurais aimé être belle et séduisante pour qu'à son réveil il fût totalement estomaqué.

Je poussai un soupir et ris doucement. Il ne fallait pas demander trop de miracles, non plus. Je devais faire avec ce que j'avais. Je regardai autour de moi, ne vis personne, et me penchai lentement pour déposer un baiser sur son front avant qu'il ne se réveillât.

— Professeur Salina ? Vous vous sentez bien ? Et le professeur Boswell ?

Je sursautai, effrayée. Mon cœur battait à mille à l'heure. Le visage rouge, je me levai d'un bond.

— Capitaine ! m'exclamai-je en m'éloignant de Farag.

— Où sommes-nous ?

— J'aimerais bien le savoir.

— Il faut réveiller le professeur. C'est le seul qui parle turc.

Le capitaine s'appuya sur les mains pour soulever son corps mais un rictus de douleur le stoppa net.

— Où diable nous ont-ils marqués cette fois ?

D'un geste machinal, je portai la main à l'épaule, sur mes cervicales, et sentis les piqûres familières.

— Je crois que nous avons reçu la première des trois croix sur la colonne vertébrale.

— Cela fait un mal de chien !

Comment ne m'en étais-je pas aperçue ? La douleur se fit soudain intense.

— Vous avez raison, je crois que c'est plus douloureux que les autres fois.

— Cela passera... Nous devons réveiller le professeur.

Il commença à le secouer sans pitié.

— Ottavia... ? demanda-t-il sans ouvrir les yeux.

— Désolé, mais ce n'est que moi, Kaspar.

Farag sourit.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, en effet. Et Ottavia ?

— Je suis là, dis-je en prenant sa main.

Il ouvrit les yeux et me sourit.

— Désolé de vous déranger, dit le capitaine, mais nous devons retourner au patriarcat.

— Vous avez fouillé vos poches, capitaine ? lui demandai-je sans quitter Farag des yeux. La piste pour l'épreuve d'Alexandrie est importante.

Glauser-Röist retourna toutes les poches de son pantalon et de sa veste.

— Le voilà ! dit-il d'un ton satisfait, en nous montrant le pli désormais habituel.

— Regardons, proposa Farag en se levant sans lâcher ma main. Ils nous ont marqué à l'épaule ? dit-il soudain, très surpris.

— Oui, au niveau des cervicales.

— Cela fait vraiment mal, cette fois.

Le capitaine, qui avait déplié le message, le lui tendit.

— Si vous ne lâchez pas la main du professeur Salina, vous ne pourrez pas le lire.

Farag rit et me lâcha, non sans m'avoir caressé le bout des doigts.

— J'espère que cela ne vous dérange pas, Kaspar.

— Rien ne me dérange, dit le capitaine d'un air très sérieux. Le professeur Salina est adulte, et sait ce qu'elle fait. Je suppose qu'elle arrangera sa situation auprès de l'Église dès qu'elle le pourra.

— Ne vous en faites pas, je n'oublie pas que je suis encore une religieuse. C'est une affaire privée mais, tel que je vous connais, je sais que vous serez plus tranquille si je vous dis que je suis consciente des problèmes.

Le pauvre se montrait si obtus sur certains sujets que je préférerais mettre les choses au clair.

Farag lut le papier et en resta bouche bée.

— Je sais ce que c'est, dit-il, très ému.

— Forcément, puisque cela se passe dans votre ville natale.

— Non, non. Je ne l'ai jamais vu, mais je pourrais trouver l'endroit facilement.

— De quoi parles-tu ? dis-je en lui arrachant le papier des mains.

Cette fois le message ne contenait pas un texte, mais un dessin assez grossier au fusain. On distinguait parfaitement la forme d'un serpent barbu portant les couronnes pharaoniques des Haute et Basse-Égypte ornées d'un médaillon où apparaissait la tête de Méduse. Des anneaux du reptile, enroulés comme un nœud marin, émergeaient le thyrses de Dionysos, dieu de la nature et du vin, et le caducée d'Hermès, le dieu messager.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas encore, me répondit Farag. Mais ce ne devrait pas être difficile à trouver. Nous avons au musée un catalogue informatisé des fouilles archéologiques de la ville. (Il s'approcha de moi et regarda le dessin par-dessus mon épaule.) J'aurais pourtant juré être capable de reconnaître n'importe quelle œuvre d'art alexandrine et pourtant, même si l'aspect me semble familier, je n'arrive pas à me souvenir de cette image. Ce mélange des styles grec avec Hermès, égyptien avec les pharaons, romain avec le serpent barbu, cette combinaison étrange est caractéristique d'Alexandrie.

— Professeur, si cela ne vous ennuie pas, vous pourriez aller jusqu'au garage et demander où nous sommes ? l'interrompit le capitaine. Et demandez aussi s'ils ont un téléphone. Mon portable s'est abîmé dans la citerne.

— Bien, Kaspar, je m'en occupe.

— Voici le numéro du patriarcat, lui dit-il en lui tendant son petit agenda. Dites au père Kallistos d'envoyer quelqu'un nous chercher.

Cela ne m'amusait pas de voir partir Farag d'un pas aussi décidé pour disparaître dans cet atelier sinistre, mais il revint cinq minutes plus tard avec un grand sourire.

— J'ai eu le patriarcat, ils arrivent tout de suite. Nous nous trouvons dans ce qui fut autrefois le grand palais de Justinien.

— Ça ? Le grand palais de Justinien ? dis-je en regardant autour de moi avec appréhension.

— Oui, *Basileia*, nous sommes dans le quartier de Zeyrek, dans la vieille ville, et cette cour est tout ce qu'il reste du palais.

Il se plaça à côté de moi et me prit la main.

— Je ne comprends pas, murmurai-je. Comment peut-on laisser les choses dans un tel état ?

— Tu sais, ici les gens survivent comme ils le peuvent. Les vieilles églises se transforment en maisons et les vieux palais en ateliers. Et, quand ils s'écrouleront, ils iront chercher d'autres églises ou d'autres palais pour installer leur foyer ou leur commerce. C'est un état d'esprit différent du nôtre. Pourquoi conserver ce qu'on peut réutiliser...

— Je demanderai au chauffeur de nous emmener directement à l'aéroport, annonça alors Glauser-Röist.

— Comment ? m'indignai-je. Sans nous changer et sans nous laver ?

— Nous le ferons une fois arrivés à Alexandrie. Il faut compter trois heures de voyage, nous pourrons nous rafraîchir dans l'avion. À moins que vous ne préfériez devoir expliquer ce que nous avons découvert là en bas ?

Il était évident que la réponse était « non », aussi n'émis-je plus aucune objection.

— J'espère que je pourrai rentrer en Égypte sans trop de soucis, murmura Farag, préoccupé, nous rappelant ainsi qu'il était accusé du vol d'un manuscrit dans le monastère de Sainte-Catherine.

— Ne vous en faites pas, le rassura le capitaine. Le *Codex* a été définitivement rendu au monastère qui nous l'avait si aimablement prêté.

— Prêté ! me moquai-je. On ne saurait trouver mieux comme euphémisme.

— Appelez cela comme vous voudrez, l'important c'est qu'il soit retourné dans son lieu d'origine. Les Églises catholique et orthodoxe ont présenté leurs excuses au supérieur. L'archevêque Damianos a retiré sa plainte. Donc, professeur, vous êtes libre de rentrer chez vous et de reprendre votre travail.

Durant quelques minutes, on n'entendit plus que le bourdonnement des mouches et le vrombissement de la scie. Farag n'en croyait pas ses oreilles. La colère montait en lui lentement, comme la pression dans une Cocotte-Minute. Le capitaine ne cilla pas, mais mes jambes se mirent à trembler parce que je savais que, malgré son caractère naturellement affable, Farag, comme tant d'autres, supportait les choses jusqu'à une certaine limite ; celle-ci dépassée, il pouvait devenir très violent. Comme je le craignais, il s'avança d'un air furieux vers le capitaine et s'arrêta à quelques centimètres de son

visage.

— Depuis quand le *Codex* se trouve-t-il à Sainte-Catherine ?

— Depuis la semaine dernière. Il a fallu faire une copie du manuscrit et lui rendre son aspect original. Je vous rappelle que nous avons enlevé la reliure. Des négociations se sont alors ouvertes avec l'archevêque Damianos par l'intermédiaire du patriarche copte catholique et du patriarche de Jérusalem. Votre patriarche a contacté également le directeur du Musée gréco-romain d'Alexandrie, et depuis hier vous bénéficiez d'une situation de détachement spécial. Je pensais que vous seriez content de l'apprendre.

La colère de Farag parut se dégonfler soudain comme un ballon. Incrédule, il nous regardait tour à tour sans pouvoir articuler un mot.

— Je peux rentrer chez moi ? Je peux retourner au musée ?

— Au musée, pas encore mais, chez vous, cet après-midi même si vous le souhaitez.

Pourquoi cette nouvelle l'émouvait-elle autant ? Ne m'avait-il pas dit qu'être copte en Égypte, c'est être considéré comme un paria ? Des extrémistes n'avaient-ils pas tué l'année précédente son frère, sa belle-sœur et leur enfant à la sortie de l'église ? Tout cela, il me l'avait raconté lui-même la première fois que nous avions dîné ensemble.

— Oh ! oui, s'exclama-t-il, s'étirant et levant les bras au ciel comme le vainqueur d'une course. Ce soir, je serai chez moi !

Tandis qu'il se lançait dans une longue péroraison sur les charmes de sa ville et la joie de revoir son père, et comme ce dernier serait heureux de faire notre connaissance, la voiture envoyée par le patriarche arriva par une rue voisine et nous attendit en face de la décharge. Je mis une éternité à arriver jusqu'à elle car le sol était jonché de débris coupants. En m'asseyant à l'intérieur avec un soupir de soulagement, je découvris aussitôt que tout cela avait été une promenade dans un jardin de roses : à côté de moi se trouvait l'experte en architecture byzantine Doria Sciarra.

Le capitaine prit place devant. Je me débrouillai pour que Farag entre par l'autre portière afin qu'il se retrouve assis entre Doria et moi. Je me montrai très aimable avec elle, comme si rien de ce qui s'était passé la veille n'avait d'importance. Je ris même sous cape en la voyant froncer le nez devant nos odeurs. Elle était vexée car, tandis qu'elle distrayait le gardien de Fatih Camii, nous avions brusquement disparu en la laissant seule. Apparemment, elle nous avait attendus dans la voiture jusqu'à la nuit tombée. Elle était retournée alors, inquiète, au patriarcat. Elle voulait que nous lui racontions nos aventures, mais nous esquivâmes ses questions par des réponses anodines en lui parlant superficiellement de la dureté de l'épreuve et des terribles douleurs et tortures que nous avions endurées, ce qui eut pour effet immédiat de stopper net sa curiosité. Comment lui dire que

nous avions fait la découverte la plus inouïe de l'histoire ?

Farag se montra aussi aimable envers elle que la veille, mais sans entrer dans son jeu. Il ne répondit pas à ses minauderies, ne mordit pas à l'hameçon. Sereine, je constatai que j'étais en paix avec moi-même. Du côté de Farag mais aussi de Doria, qui avait cherché à me blesser et n'y était parvenue que brièvement. Je souris, bavardai et plaisantai comme si de rien n'était, comme si tout mon monde ne s'était pas écroulé la veille pour renaître au dernier moment, grâce à la main de Farag. Lui seul comptait désormais pour moi. Doria n'était personne.

Quand la voiture nous déposa devant l'énorme hangar où nous attendait le Westwind, je lui dis au revoir en l'embrassant sur les joues malgré ses tentatives d'esquive. Était-elle désorientée ou sentais-je à ce point mauvais, je ne le saurai jamais, mais je la remerciai pour tout. Mes compagnons se contentèrent de lui serrer la main, et elle nous quitta.

— Que t'a dit Doria hier qui t'a tant bouleversée ? me demanda Farag alors que nous montions la passerelle.

— Je te le raconterai plus tard. Mais pourquoi n'es-tu pas venu me voir quand j'étais si mal ?

— Je ne pouvais pas, dit-il après avoir salué Paola. J'étais pris à mon propre piège.

— Quel piège ?

Glauser-Röist alla voir le pilote tandis que nous prenions place dans la cabine. J'aurais dû aller me nettoyer un peu avant de me laisser tomber dans l'un des fauteuils blancs, mais j'étais curieuse de connaître la suite et je voulais profiter de l'absence du capitaine.

— Eh bien, celui de Doria, tu sais...

Un éclat moqueur brillait dans ses yeux.

— Non, je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Allons, Ottavia, ce n'est pas si grave. Ce qui compte, c'est que cela a marché.

— J'espère que ce n'est pas ce à quoi je pense, Farag, lui dis-je, très sérieuse.

— Je crains que si, *Basileia*. Je devais faire quelque chose pour que tu réagisses. Tu n'as pas l'air contente ?

— Contente ! Mais comment veux-tu que je sois contente ! J'ai vécu un enfer !

Farag éclata de rire, ravi.

— C'était ça l'idée, *Basileia*. À Athènes, j'ai cru tout perdre. Tu ne sais pas à quel point j'ai souffert quand tu t'es levée, sur la route, et que tu as dit : « On y va ? » C'est à cet instant, en te regardant, que j'ai compris que, pour convaincre une femme aussi têtue que toi, il fallait

utiliser quelque chose d'aussi explosif qu'une bombe nucléaire. Et Doria répond assez à cette définition, tu ne trouves pas ? Le problème, c'est qu'après tu ne me regardais même plus, et quand tu le faisais, c'était avec...

Le capitaine s'approcha.

— Je continuerai tout à l'heure.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je, très digne, en me levant et en sortant mon nécessaire de toilette. Tu es un tricheur, c'est tout.

— Mais oui ! s'exclama-t-il, amusé. Et j'ai beaucoup d'autres défauts encore, je te préviens.

Glauser-Röist se laissa tomber dans un fauteuil avec un grand soupir.

— Je reviens, dis-je.

— N'oubliez pas que vous devez regagner votre siège avant le décollage.

— Ne vous inquiétez pas.

Les trois heures passèrent rapidement entre le repas, les conversations et les rires. Farag et moi déclenchâmes une émeute quand le capitaine sortit *La Divine Comédie* de son sac à dos en nous proposant de passer au cercle suivant. Même si je me sentais fraîche et dispose après presque douze heures de sommeil, j'étais mentalement épuisée. Si cela avait été possible, j'aurais demandé un congé et serais partie avec Farag dans un coin perdu, un endroit où rien ni personne ne me rappelleraient ma vie antérieure. Après, sans doute transformée en une nouvelle femme, j'aurais été bien plus disposée à terminer les épreuves qui nous manquaient pour arriver au Paradis terrestre. J'avais l'étrange sensation d'avoir largué les amarres sans disposer d'un mouillage où jeter l'ancre. Ma maison était l'avion, désormais ; ma famille, Farag et le capitaine ; mon travail, la recherche de ces surprenants voleurs de reliques qui existaient depuis des siècles. Penser à la Sicile m'était douloureux, cela m'attristait, et je savais aussi que jamais je ne retournerais vivre dans l'appartement de la Piazza delle Vaschette. Qu'allais-je faire quand notre mission serait terminée ? Heureusement que j'avais ce tricheur sans scrupule de Farag, pensai-je en le regardant. J'étais certaine qu'il m'aimait, et serait à mes côtés dans ma nouvelle vie. Il représentait le seul point ferme de mon existence désormais, mon unique désir.

Vers cinq heures, le commandant annonça que nous allions atterrir sur l'aéroport d'El-Nouzha. Le temps était ensoleillé, et la température de 30 degrés.

— Ça y est, on arrive ! s'exclama Farag, tout agité.

Il n'y eut pas moyen de le faire rester assis tandis que nous touchions la piste, malgré les supplications de la pauvre Paola. Mais il voulait voir sa ville et rien ne pouvait l'en dissuader.

Même dans mes rêves les plus étranges, jamais je n'aurais imaginé qu'Alexandrie deviendrait si spéciale pour moi parce que je tomberais amoureuse d'un homme natif de cette ville. Bien sûr, j'avais lu Lawrence Durrell et Constantin Cavafy, et je connaissais comme tout le monde certains faits curieux concernant la cité fondée par Alexandre le Grand en 332 avant notre ère. J'avais entendu parler de sa fameuse Bibliothèque, qui contenait plus de cinq cent mille volumes traitant des sujets les plus divers de la connaissance humaine ; de son Phare aussi, l'une des sept merveilles du monde, qui guidait les centaines de bateaux marchands dans le port, le plus grand du monde antique. Je savais que, pendant des siècles, elle avait été la capitale de l'Égypte et de la Méditerranée, mais aussi la capitale littéraire et scientifique du monde entier, et que ses palais, demeures et temples étaient admirés pour leur élégance et leur richesse. Ce fut à Alexandrie qu'Ératosthène mesura la circonférence de la Terre, qu'Euclide systématisa la géométrie et que Gallien écrivit ses œuvres de médecine, là aussi que Cléopâtre abrita ses amours avec Marc Antoine. Farag lui-même était un exemple vivant de ce qu'avait été Alexandrie il n'y avait pas si longtemps : descendant d'Anglais, de Juifs, de coptes et d'Italiens, il présentait un mélange de cultures et de traits qui lui conférait un charme unique et merveilleux. Du moins à mes yeux.

— Nous allons avoir un comité d'accueil ? demandai-je au capitaine, qui avait passé une bonne partie de son temps au téléphone.

— Bien sûr. Un chauffeur du patriarcat gréco-orthodoxe d'Alexandrie doit venir nous chercher. Nous devons retrouver plus tard le patriarche, Petros VII, Sa Béatitude Stephanos II Ghatta, et Sa Sainteté Shenouda III, chef de l'Église copte orthodoxe. Nous aurons aussi notre vieil ami Damianos, abbé de Sainte-Catherine.

— Une vraie fête ! grognai-je. Vous savez quoi, capitaine ? Jamais je n'aurais imaginé qu'il existât une telle quantité de papes, de Saintetés et de Béatitudes. J'ai la tête pleine de saints pontifes !

— Et encore, vous ne les connaissez pas tous ! se moqua Glauser-Röist. Aux yeux des orthodoxes, tous les apôtres sont égaux et disposent du même pouvoir pour gouverner leurs fidèles.

— Je sais, mais cela me paraît difficile de les mettre à égalité avec le pape de Rome. En bonne catholique, j'ai appris qu'il n'existe qu'un seul successeur légitime de Pierre.

— Cela fait longtemps que j'ai appris, moi, que tout est relatif, m'expliqua-t-il dans l'un de ses rares moments de confidences. Tout est relatif, temporel et mobile. C'est peut-être pour cette raison que je recherche tant la stabilité.

— Vous ? dis-je, surprise.

— Cela vous étonne ? Vous ne me croyez pas doté de qualités humaines ? Vous savez, je ne suis pas aussi mauvais que le prétend

votre frère Pierantonio.

Je me tus, comme surprise en flagrant délit.

— Il y a toujours une explication à ce que nous faisons et à ce que nous sommes. Prenez votre cas...

— Vous êtes au courant, pour ma famille ? murmurai-je en baissant la tête. (Je ne voulais pas parler de ça et surtout pas avec lui.)

— Naturellement, répondit-il avec l'un de ses rares éclats de rire. Je le savais déjà quand j'ai fait votre connaissance lors de la réunion chez monseigneur Tournier. Comme je savais déjà que vous êtes la sœur du custode de Terre sainte. Cela fait partie de mon travail, je vous le rappelle. Je sais tout et je surveille tout. Quelqu'un doit faire le sale boulot, et c'est tombé sur moi. Croyez-moi, je n'aime pas ça, pas du tout même, mais on s'habitue à tout. Vous n'êtes pas la seule à vous trouver à un tournant de votre vie. Un jour, moi aussi, j'abandonnerai tout pour aller vivre tranquille dans une petite maison de bois, près du lac Léman et me consacrer à la seule chose que j'aime vraiment : cultiver la terre, essayer de nouvelles semences et de nouveaux systèmes de production. Vous saviez que j'avais fait des études d'ingénieur agronome à Zurich avant d'entrer dans l'armée et de devenir garde suisse ? C'était ma véritable vocation, mais ma famille avait d'autres projets pour moi, et ce n'est pas toujours facile d'échapper à ce que l'on vous a inculqué depuis l'enfance.

Je gardai le silence quelques instants en regardant par le hublot.

— Et dire que l'on croit vivre sa vie quand ce sont d'autres qui décident pour vous, dis-je.

— C'est certain, répondit-il en lissant son pantalon. Mais il nous reste toujours la possibilité de changer. Vous êtes déjà en train de le faire, et je le ferai aussi, je vous le jure. Il n'est jamais trop tard. Je vais vous avouer un secret, professeur Salina, et j'espère que vous saurez le garder : cette mission est la dernière que j'accomplis pour le Vatican.

Je le regardai et lui souris. Nous venions de sceller un pacte d'amitié.

Nous traversâmes les rues d'Alexandrie dans la voiture du patriarchat, une limousine noire de marque italienne, avec un Farag, assis à l'avant, qui contemplait, muet, sa ville natale. J'étais un peu triste, ce retour semblait l'éloigner de moi, et je commençai à détester l'Égypte.

Nous passions par de grandes avenues modernes, à la circulation intense, qui bordaient des plages interminables de sable doré. Ce que je voyais correspondait peu à ce que j'avais imaginé. Où étaient les palais et les temples ? J'aurais aussi bien pu me trouver à New York, s'il n'y avait eu les tenues des passants dans les rues.

En pénétrant au cœur de la ville, le chaos provoqué par les

embouteillages devint indescriptible. Notre voiture resta coincée dans une rue étroite, pourtant à sens unique, entre la file qui nous suivait et une autre qui venait dans le sens opposé. Farag et le chauffeur échangèrent quelques mots en arabe, et ce dernier ouvrit la portière, sortit et commença à crier. Je suppose que l'idée était de faire reculer ceux qui venaient en sens inverse, mais une longue discussion s'engagea entre les conducteurs. Bien entendu, il n'y avait pas un seul agent de la circulation à des kilomètres à la ronde.

Farag finit par quitter le véhicule à son tour, dit quelque chose au chauffeur et revint. Il se dirigea vers le coffre, l'ouvrit et en sortit nos valises.

— Viens, Ottavia ! dit-il en passant la tête par la vitre. Mon père vit à deux rues d'ici.

— Un instant ! cria le capitaine. Vous ne pouvez pas partir comme ça, nous sommes attendus !

— On vous attend, vous, Kaspar, dit Farag en ouvrant ma portière. Toutes ces réunions sont inutiles ! Quand vous aurez terminé, appelez-moi sur mon portable. Ici, en Égypte, il est de nouveau en service. Vous n'aurez qu'à demander mon numéro au vicaire de Sa Béatitude. Allez, viens, *Basileia*.

— Professeur Boswell, vous ne pouvez pas emmener le professeur Salina !

— Ah non ? On en reparle ce soir. On dîne à neuf heures, pas plus tard.

Nous prîmes la fuite, main dans la main, en laissant la voiture et le capitaine, qui dut ensuite nous excuser auprès des hautes autorités religieuses. Le patriarche octogénaire regretta beaucoup Farag, qu'il connaissait depuis longtemps, et ne crut pas un instant aux alibis maladroits que lui fournit Glauser-Röist.

Quant à nous, nous empruntâmes une ruelle qui donnait sur l'avenue Tarek El-Gueish. Farag portait nos valises, et moi nos sacs. J'éclatai de rire tandis que nous courions. Je me sentais si heureuse ! Aussi libre qu'une gamine de quinze ans. Et, pour une fois, j'avais eu la bonne idée de mettre des chaussures confortables. En tournant au premier coin de rue, nous ralentîmes pour reprendre notre souffle. Farag m'expliqua que nous nous trouvions dans le quartier de Saba Facna, où son père possédait un immeuble de trois étages.

— Il occupe le premier, moi le troisième.

— Nous allons chez toi, alors ? m'inquiétai-je.

— Bien sûr, *Basileia*, mais je ne voulais pas scandaliser le capitaine.

— Mais, moi aussi, je suis scandalisée.

— Viens, nous passerons d'abord chez mon père et ensuite chez moi pour prendre une douche, soigner nos blessures, nous changer et préparer le dîner.

— Tu le fais exprès, n'est-ce pas, Farag ? lui dis-je en m'arrêtant au milieu de la rue. Tu veux me faire peur.

— Te faire peur... ? s'étonna-t-il. Mais comment ?

Il s'approcha de moi. Je crus qu'il allait m'embrasser, mais heureusement nous étions dans un pays musulman.

— Ne t'inquiète pas, *Basileia*, je comprends. Je te promets, même si cela me coûte, que je ne ferai rien. Je ne te le garantis pas totalement, mais je ferai mon possible. D'accord ?

Il était si beau, là au milieu de la rue, qui me regardait fixement, que je craignis soudain d'aller contre mes véritables désirs. Mais... quels désirs ? Oh ! mon Dieu. Tout cela était tellement nouveau pour moi. J'aurais dû vivre ce genre de choses vingt ans plus tôt. J'avais pris un tel retard que j'avais peur de paraître ridicule ou de le devenir quand... Seigneur !

— Nous allons chez ton père maintenant, déclarai-je.

— J'espère que tu arrangeras rapidement ta situation vis-à-vis de l'Église comme l'a dit Glauser-Röist. Cela va être très dur d'être à tes côtés en sachant que tu es intouchable.

Je fus sur le point de lui dire que j'étais aussi intouchable que me le dictait ma conscience, mais je me tus. Bien que je me sente libérée comme par magie de ma condition religieuse, je n'étais pas prête pour autant à rompre mes vœux sans m'être d'abord déliée de tous les engagements que j'avais envers Dieu et mon ordre.

— Allons, Farag, dis-je avec un sourire, en pensant que j'aurais donné n'importe quoi pour l'embrasser.

— Pourquoi suis-je tombé amoureux d'une religieuse ? s'écria-t-il. Avec toutes les belles femmes qu'il y a dans cette ville !

Le retour l'avait transformé. Il était différent de l'homme timide que je connaissais.

— Voyons, Farag, répétais-je avec patience.

Je savais qu'il avait devant lui de terribles semaines.

La rue où se trouvait la maison de la famille Boswell était un passage constitué d'immeubles anciens aux élégantes façades de style anglais. Obscure et fraîche, elle était interdite à la circulation, ce qui n'empêchait pas charrettes et vélos de passer par là librement. En dépit de cet air européen, les portes et les fenêtres des maisons arboraient d'harmonieuses arabesques avec des décorations de feuilles et de fleurs.

Farag, qui paraissait très ému, sortit les clés de sa poche et ouvrit la grille. Un parfum de menthe se fit aussitôt sentir. Le porche était ample et sombre, conçu pour protéger de la chaleur. Il n'y avait pas d'ascenseur.

— Ne fais pas de bruit, murmura Farag. Je veux faire la surprise à mon père.

Nous montâmes en silence un petit escalier et nous arrêtâmes devant une grande porte de bois avec des panneaux de cristal. La sonnerie était sur le montant à hauteur de nos têtes.

— J'ai la clé, me dit-il en appuyant sur le bouton, mais je veux voir sa tête.

On entendit la sonnerie à des kilomètres à la ronde et, tandis que son écho résonnait encore dans mes oreilles, des aboiements furieux retentirent à l'intérieur.

— C'est Tara, murmura Farag avec un grand sourire, le chien de ma mère. Elle adorait le film *Autant en emporte le vent*, ajouta-t-il comme pour s'excuser.

En effet, je trouvais ce nom ridicule pour un chien. Mais j'en avais entendu de pires. Ce que les gens peuvent être niais pour ce genre de choses !

La porte s'ouvrit lentement. Un homme grand et mince, d'une soixantaine d'années, les cheveux blancs et les yeux bleu foncé, apparut sur le seuil. Il était aussi beau que son fils et sans doute Farag lui ressemblerait-il dans quelques années, mêmes traits, même peau sombre, même expression du visage. Je comprenais que la mère de Farag ait tout abandonné pour cet homme et ressentis un étrange sentiment de complicité avec elle.

Le père et le fils s'embrassèrent longuement. La chienne, un mélange malheureux de yorkshire et de scottish-terrier, aboyait désespérément en sautant autour de nous comme un lapin. Boutros Boswell ne cessait d'embrasser son fils, comme si tout ce temps passé loin de lui avait été une torture. Il murmurait aussi en arabe des mots de joie et je crus même voir des larmes dans ses yeux. Quand ils se séparèrent enfin, tous deux se tournèrent vers moi :

— Papa, je te présente le professeur Ottavia Salina.

— Farag m'a beaucoup parlé de vous ces derniers mois, me dit-il dans un italien parfait en me serrant la main. Entrez, je vous prie.

Il y avait des livres partout, empilés même sur le meuble de l'entrée. De vieilles photos de famille décoraient le couloir. Les lieux présentaient un mélange bigarré d'objets et de meubles anglais, viennois, italiens, arabes et français. Un vase de Lalique, un plateau d'argent, un trumeau anglais du début du siècle, une paire de verres arabes, des chaises de bois courbées en volutes autour d'un ancien guéridon sur lequel trônait un échiquier avec des figurines de marbre... Mais ce qui attira le plus mon attention furent les tableaux suspendus aux murs du salon. En voyant mon intérêt, Boutros Boswell s'approcha de moi et me fournit, non sans une certaine fierté, l'identité de tous ces personnages :

— Voici mon grand-père, Kenneth Boswell, le découvreur d'Oxyrhynchos. Vous pouvez aussi le voir là, avec ses collègues

Bernard Grenfell et Arthur Hunt, en 1895, lors des premières excavations. Et celle-là..., ajouta-t-il en désignant le tableau suivant où une femme très belle, vêtue d'une robe de cocktail et de très longs gants noirs, nous observait, c'était sa femme, Esther Hopasha, ma grand-mère, une des femmes les plus belles d'Alexandrie.

Ariel Boswell, leur fils, et sa femme, Mirima, une copte à la peau sombre et aux cheveux teints au henné, veillaient au bout du salon, mais la place principale avait été réservée au portrait d'une femme avec des yeux charmants et plein d'étincelles qui exprimaient une véritable joie de vivre.

— Voici ma femme, la mère de Farag, Rita Luchese. (Son visage s'assombrit.) Elle est morte il y a cinq ans.

— Papa, l'interrompit Farag, la chienne dans les bras, nous devons monter nous changer.

— Vous dînez ici ce soir ?

— Nous dînerons là-haut avec le capitaine Glauser-Röist, je pensais passer une commande chez le traiteur.

— Très bien, à demain alors.

— Mais tu es invité, papa ! s'exclama Farag en lançant l'animal dans les airs.

La chienne, qui faisait son poids, atterrit pourtant de manière impeccable et se dirigea vers moi. Elle avait de grands yeux et un regard intelligent. Tout son poil était couleur cannelle, sauf le cou et la poitrine, couverts d'une grande tache blanche. Je lui caressai la tête avec une certaine appréhension. Elle prit son élan et appuya ses pattes de devant sur mon ventre.

— J'espère que cela ne vous gêne pas, intervint Boutros. C'est sa manière à elle de dire que vous lui plaisez.

— Ton père est un homme charmant ! dis-je à Farag alors que nous arrivions à son étage.

— Je sais, répondit-il en ouvrant la porte.

— Qui habite l'étage intermédiaire ?

— Plus personne. C'est là que vivaient mon frère et sa famille.

— Excuse-moi...

— Ce n'est rien, dit-il en m'enlevant les sacs de la main et en fermant la porte derrière moi. Mais parlons d'autre chose...

Il ne prit même pas le temps d'allumer les lampes ou d'ouvrir les fenêtres ni de visiter les lieux... Jamais je n'aurais pensé qu'il me serait si difficile de maintenir mon vœu. La limite paraissait si simple à franchir... Je me retins pourtant. Sur le point de céder, je me souvins, malgré mes sentiments, que je devais d'abord accomplir ma promesse. C'était absurde, idiot, ridicule, mais impossible de passer outre. Je devais être fidèle à l'engagement pris devant Dieu, envers mon ordre et l'Église. Je me détachai de Farag, de son corps, ses

lèvres, sa passion, avec l'impression que l'on me brisait en mille morceaux.

— Tu m'as promis... Tu as promis que tu m'aiderais, dis-je en le repoussant doucement.

— Je ne peux pas, Ottavia.

— Farag, s'il te plaît, aide-moi, le suppliai-je. Je t'aime tant.

Il s'immobilisa, puis se pencha vers moi et m'embrassa :

— Je t'aime, *Basileia*, dit-il en s'écartant. J'attendrai.

— Je te promets que ce soir j'appelle Rome, lui dis-je en posant la main sur sa joue. Je parlerai avec la sœur Sarolli, la sous-directrice de mon ordre, et lui expliquerai la situation.

— Tu le feras vraiment ? murmura-t-il.

— Je te le promets, ce soir.

Tandis que je prenais ma douche, changeais mon pansement et me rhabillais avec des vêtements propres, Farag ouvrit les fenêtres, ôta la poussière des meubles et prépara sa maison pour le dîner. Il commanda le repas par téléphone avant de passer dans la salle de bains en me laissant libre de visiter ce lieu inconnu. Hypocritement, je lui demandai s'il y avait des endroits où je ne devais pas aller.

— La maison est à toi, *Basileia*, et je n'ai rien à te cacher, dit-il avant de disparaître.

Je ne me le fis pas dire deux fois. L'appartement de Farag, aux murs lisses et blancs, au sol de dalles claires, n'avait que deux chambres, mais elles étaient de très grandes dimensions, comme souvent dans les maisons anciennes. L'une était la sienne et l'autre, qui comportait deux lits, paraissait réservée aux invités, bien qu'elle servît aussi à entreposer des livres et des revues d'histoire, d'archéologie et de paléographie. Le salon, avec un grand canapé et des fauteuils clairs, occupait le même espace que le reste de la maison, cuisine et bureau inclus. Une grande table à manger trônait dans un coin, de bois clair comme à peu près tous les meubles de la maison. Farag devait particulièrement aimer les coussins, car il y en avait partout, ainsi que de nombreuses photographies. On le voyait enfant avec les élèves de sa classe, puis étudiant avec des amis de l'université, en voyage à travers le monde avec des filles très séduisantes, jamais la même, toutes plus jolies les unes que les autres... Je compris alors que j'étais tombée amoureuse d'un séducteur impénitent, un véritable Casanova. Et pourtant il n'en avait pas l'air...

Je me laissai tomber, horrifiée, sur le canapé en serrant un coussin entre mes bras et regardai la nuit : tomber par les fenêtres. Je ne savais plus si je devais appeler sœur Sarolli. Il était encore temps de faire marche arrière et de penser à me réfugier en Irlande. À cet instant retentit la sonnerie du portable de Farag, qu'il avait posé sur une étagère basse du couloir près de la porte de la salle de bains.

— Ottavia ! cria mon Casanova. Réponds, ce doit être le capitaine !

Je ne répliquai pas. Je me contentai de prendre l'appareil, d'appuyer sur la touche verte et de saluer Glauser-Röist, qui semblait fâché.

— Votre réunion s'est bien passée ?

— Comme d'habitude.

— Venez vite nous rejoindre. Le dîner est presque prêt.

— Professeur Salina, où comptez-vous passer la nuit ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je... (J'hésitai.) À vrai dire, je n'y ai pas pensé. Et vous ?

— Le professeur a assez de place pour trois ?

— Oui, il a deux chambres et trois lits.

— Le patriarcat aimerait connaître nos projets.

— Avons-nous besoin d'ordinateurs ou d'autres choses pour préparer l'épreuve ?

— Pourquoi ? Boswell n'en a pas ? s'étonna mon interlocuteur.

— Si, il y en a un dans son bureau, mais je ne sais pas s'il est connecté à Internet.

— Si, si ! cria Casanova, qui suivait notre conversation. J'ai aussi accès à la base de données du musée.

— Farag dit qu'il a tout ce qu'il faut.

— Alors, décidez-vous.

Je crus sentir une certaine méfiance dans sa voix. Je suppose qu'il était simplement mal à l'aise.

— Venez nous rejoindre, capitaine. Ce sera plus pratique. Quelle est ton adresse, Farag ?

— 33, Moharrem Bey, dernier étage !

— Vous avez entendu ?

— Je serai là dans une demi-heure, dit-il avant de raccrocher.

Heureusement, notre dîner arriva avant Glauser-Röist. Nous eûmes le temps de dresser la table pour essayer de lui faire croire que nous avions tout préparé nous-mêmes.

— Tu ne préfères pas appeler sœur Sarolli avant l'arrivée du capitaine ? me demanda Farag tandis que nous apportions verres et couverts de la cuisine.

Je gardai le silence.

— Ottavia, tu m'as entendu ?

— Je ne sais plus, Farag ! ce n'est pas si évident.

— Comment ? dit-il, surpris. J'ai raté un épisode ?

Si je lui donnais mes raisons, il se moquerait de moi. Ma jalousie était ridicule, mais je ne savais pas que c'en était. C'était plutôt une comparaison en ma défaveur. Tandis qu'il n'y avait personne dans mon passé, lui avait collectionné les femmes. J'avais beau tourner et

retourner la question dans tous les sens, je sortais perdante.

Il dut remarquer quelque chose sur mon visage car il posa sur la table ce qu'il portait, s'approcha de moi et m'entoura les épaules de son bras.

— Que se passe-t-il, *Basileia* ? On ne va pas commencer à se faire des cachotteries ?

— Voilà ce qui se passe ! clamai-je en tendant un index accusateur sur ses photos de voyage. Tu as déjà été marié ? Parce que, dans ce cas... (Je laissai flotter la menace.)

— Mais pas du tout ! Pourquoi me poses-tu cette question ?

Je continuai à indiquer les photos, mais à mon grand désespoir il ne comprenait toujours pas.

— Enfin, Farag, tu ne vois pas ! Il y a eu trop de femmes dans ta vie !

— Ah, c'est ça ! dit-il avec un soupir. Je ne voyais vraiment pas. Mais enfin, Ottavia, j'ai trente-neuf ans, tu ne peux pas me reprocher sérieusement de ne pas être vierge.

Il fut assez aimable pour s'ajouter une année afin d'être à égalité avec moi.

— Et pourquoi pas ! Je le suis bien, moi !

Si j'attendais des excuses ou qu'il me rappelle que j'étais religieuse, j'en fus pour mon compte. Il se laissa tomber sur le canapé, pris d'un fou rire inextinguible. Comme il ne s'arrêtait pas, que des larmes coulaient sur son visage, je quittai la pièce, indignée, blessée, et me dirigeai vers la chambre où se trouvaient mes affaires. Il me rattrapa dans le couloir et me colla au mur.

— Ne sois pas idiote, *Basileia*, dit-il en essayant de retenir son rire. Je ne te le dirai qu'une fois et j'espère que ce sera clair. Va passer ce satané coup de fil en Italie, fais tes adieux à sœur Sarolli et à la Bienheureuse Vierge Marie, et oublie toutes les femmes qu'il a pu y avoir dans ma vie. Je n'ai jamais ressenti pour aucune d'entre elles ce que je ressens pour toi. C'est la première fois que je suis sûr de mes sentiments. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne avant.

Il se pencha doucement et m'embrassa.

— Pendant que tu téléphones, j'enlèverai toutes les photos, d'accord ?

— Bien.

— Bien, dit-il en frottant son nez contre le mien. Tu as cinq secondes. Décroche ce maudit combiné, une bonne fois pour toutes.

— Tu parles comme le capitaine, maintenant.

— Je crois que je commence à le comprendre.

Je poursuivis mon chemin vers la chambre sous le regard inquisiteur de Farag. Je préférais avoir cette conversation dans un endroit tranquille. Je ne voulais pas qu'il m'écoute. Tandis qu'on me

mettait en communication avec la maison centrale de mon ordre à Rome, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Le capitaine venait d'arriver et Boutros le suivit peu après.

La conversation fut assez difficile. Sœur Sarolli eut le même ton méprisant qu'elle avait employé pour m'annoncer qu'on m'envoyait en Irlande. J'avais beau insister, je n'arrivais pas à obtenir d'elle les indications sur la démarche à suivre pour quitter l'ordre. Elle ne cessait de me répéter que la partie juridique de l'affaire n'avait aucune importance, que seul comptait le spirituel, le don que j'avais fait de ma vie.

— Ce don, sœur Ottavia, disait-elle, est un don d'amour qui essaie de dépasser l'égoïsme individuel en s'ouvrant aux autres. La vie en communauté sert ce but, et l'idéal que toutes les sœurs cherchent, c'est de pouvoir dire, comme saint Paul : j'ai la liberté de faire telle et telle chose mais aussi de ne pas faire ce que je veux, mais ce que les autres attendent de moi. Vous comprenez ?

— Oui, mais j'ai beaucoup réfléchi et je suis sûre que je ne pourrai pas être heureuse en reprenant ma vie religieuse.

— Mais cette vie consiste à suivre le Christ.

Elle ne pouvait pas comprendre que je puisse renoncer à une si haute destinée. Elle parlait comme si aucun autre choix n'était digne de considération.

— Vous avez été appelée par Dieu. Comment pouvez-vous faire la sourde oreille au Seigneur ?

— Il ne s'agit pas de ça, ma sœur. Les choses ne sont jamais si simples.

— Vous n'êtes pas tombée amoureuse d'un homme, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix glaciale après quelques instants de silence.

— Je crains que si.

Le silence persista.

— Vous avez prononcé des vœux, reprit-elle d'un ton accusateur.

— Je n'y ai pas dérogé, mais je dois savoir ce qu'il faut faire pour reprendre une vie séculière.

Je n'eus pas plus de chance cette fois. Sœur Sarolli ne comprenait pas, ou ne voulait pas voir, que parfois, lorsque certaines choses touchent à leur fin, il n'y a pas de possibilité de retour. Elle essaya donc de me convaincre de réfléchir encore un peu avant de prendre une décision aussi grave. Je savais avant d'appeler que la discussion serait longue, mais pas à ce point.

— Vous devriez avoir confiance, Dieu vous répondra, me dit-elle.

— Écoutez, ma sœur, finis-je par lui rétorquer, fatiguée et gênée, Dieu me répondra sans doute, mais moi, je vous appelle d'Égypte, et vous ne me répondez pas. Alors s'il vous plaît, expliquez-moi clairement ce que je dois faire pour quitter l'ordre !

La sous-directrice se tut. Elle dut comprendre qu'il n'y avait rien à faire, qu'il était temps de se débarrasser de moi :

— En décembre prochain, vous irez voir la supérieure de votre communauté au moment du renouvellement de vos vœux et vous lui direz que vous renoncez.

— Mais que dites-vous là ! m'exclamai-je, effrayée. Le renouvellement des vœux ! Sœur Sarolli, cette solution, je la connaissais. Je vous demande ce que je dois faire pour quitter l'ordre maintenant.

Je l'entendis soupirer. J'entendis aussi le lointain écho d'une sirène d'ambulance qui devait passer sous son bureau, là-bas, à Rome.

— Il vous faut une dispense de l'évêque, dit-elle à contrecœur. Je vous rappelle qu'il y a un mois seulement vous renouveliez vos vœux.

Une petite lumière s'alluma au fond du tunnel.

— Non, ma sœur, je n'ai pas renouvelé mes vœux.

— Comment !

— Le 14 mai, quatrième dimanche de Pâques, j'ai dû partir en Sicile pour l'enterrement de mon père et de mon frère, tués dans un accident de la circulation.

— Et vous ne les avez pas renouvelés le dimanche suivant ? Vous n'avez pas signé les papiers ?

— La mission que j'accomplis en ce moment pour le Vatican ne me l'a pas permis. Mais je l'ai fait *in pectore*.

Je l'entendis ouvrir et fermer des tiroirs, remuer des papiers. Puis elle couvrit le microphone de sa main et s'adressa à une personne près d'elle. Cet appel allait coûter une fortune à Farag. Elle parut finalement convaincue, car elle m'annonça d'une voix résignée :

— Légalement, vous n'avez rien à faire. Pour votre contrition, c'est une affaire personnelle que vous assumerez seule. Le plus correct, toutefois, serait que vous envoyiez une carte à la directrice générale pour lui communiquer votre décision et une autre à la supérieure de votre communauté, c'est-à-dire sœur Margherita. Ces cartes resteront archivées dans votre dossier. Mais, dès cet instant, vous n'appartenez plus à notre ordre.

— C'est aussi simple que ça ? Je suis libre, ça y est ? (Je n'arrivais pas à y croire.)

— Vous le serez dès que nous aurons reçu les lettres. Si vous ne souhaitez rien d'autre, ma sœur... (Sa voix vacilla en disant ces mots.)

— Et pour mon salaire ? Je le recevrai intégralement et directement du Vatican ?

— Ne vous en faites pas, nous arrangerons tout dès réception de vos lettres. De toute façon, souvenez-vous que votre contrat avec le Vatican est fondé sur votre statut de religieuse. Je crains que vous ne deviez arranger cette affaire avec le préfet des Archives, le père

Ramondino. Et je ne crois pas trop m'avancer en disant que vous devrez certainement vous chercher un autre emploi.

— Je m'en doutais. Merci pour tout, ma sœur. J'enverrai ces cartes le plus vite possible.

Je raccrochai. Le vertige m'envahit. J'avais un précipice devant moi, le côté opposé était trop loin pour sauter et l'atteindre ; reculer, en revanche, n'était plus possible. D'ailleurs je ne le souhaitais pas. Je soupirai et jetai un coup d'œil sur la chambre de Farag. Quand ma mère allait apprendre la nouvelle, ce n'était pas une attaque qu'elle aurait, mais deux ou trois au moins. Et je n'osais imaginer la réaction de mes frères et sœurs. Pierantonio serait peut-être le seul capable de me comprendre. Je voulais juste vivre auprès de Farag le reste de ma vie, mais l'esprit pratique des Salina me poussait à envisager toutes les éventualités. Retourner à Palerme était un choix, bien que difficile. La Sicile pouvait être un refuge pour moi. Il me faudrait aussi chercher du travail, mais cela ne me préoccupait pas trop. Avec mon cursus professionnel, mes publications, ce ne devrait pas être compliqué. Ce travail déterminerait l'endroit où j'habiterais, naturellement. Je soupirai de nouveau. La peur était de mauvais conseil, je ne devais pas y céder. D'une façon ou d'une autre, je finirais bien par m'en sortir, je trouverais le moyen de franchir ce précipice.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement et la tête de Farag apparut par l'entrebâillement.

— Comment ça s'est passé ? J'ai entendu sur l'autre combiné que tu avais raccroché.

— Tu ne le croiras jamais, dis-je. Je suis libre.

Farag me regarda, bouche bée. Je me levai et me dirigeai vers lui.

— Allons dîner. Je te raconterai plus tard.

— Mais, mais... tu as quitté les ordres, comme ça ? balbutia-t-il.

— Techniquement, pas encore, lui expliquai-je en le poussant dans le couloir. Moralement, oui. Il me reste à notifier ma décision par courrier. Mais allons dîner, s'il te plaît, le repas va refroidir et nous avons des invités.

— Elle n'est plus religieuse ! cria Farag en entrant dans le salon où nous attendaient nos invités.

Le sourire de Boutros exprima une joie intense liée à celle de son fils et le capitaine me regarda fixement pendant un bon moment.

Le dîner se déroula très agréablement. Ma nouvelle vie n'aurait pu naître sous de meilleurs auspices. Je compris pourquoi les stavrophilakes avaient choisi Alexandrie pour incarner le péché de gourmandise. Difficile de trouver ailleurs des plats plus succulents ou mieux préparés. Avant le *baba ghannoug*, la purée d'aubergines avec une sauce à base de sésame et de jus de citron, et l'*houmous bi tahine*, une purée de pois chiche agrémentée de la même façon, nous

goûtâmes un assortiment de savoureuses salades accompagnées de fromages et de *fuul*, d'énormes haricots marron. Boutros nous expliqua que les Alexandrins étaient les héritiers directs des cuisines romaine et byzantine mais avaient su y ajouter le meilleur des plats arabes. Les épices, l'huile d'olive, le miel, le laurier, le yaourt, l'ail, le thym, le piment noir, le sésame et la cannelle faisaient toujours partie de leurs préparations.

J'eus l'occasion de le vérifier. Du pain, de délicieuses *aish* ou miches faites avec des farines différentes, jusqu'aux *gambari*, les crevettes géantes qui me donnèrent envie de me lécher les doigts, tout le dîner était franchement excellent. Glauser-Röist paraissait plus qu'enchanté, même s'il ne nous crut pas une seule seconde quand nous prétendîmes avoir préparé ces merveilles culinaires. Boutros continua à nous raconter que pour lui les meilleurs plats étaient ceux avec de la viande, mais il n'y en avait aucun sur la table, à part le *hamam*, des pigeonneaux farcis de blé et cuits à feu doux. Néanmoins, dit-il, l'agneau était apprécié par les Égyptiens eux-mêmes et les étrangers.

Glauser-Röist et Boutros accompagnèrent de bière leur repas. Boutros nous révéla que celle-ci avait été inventée en Égypte ancienne et qu'il n'y avait rien de meilleur que d'en boire un verre avant d'aller se coucher ; relaxant naturel, elle aidait à trouver le sommeil.

Farag et moi prîmes seulement de l'eau minérale et du *karkadé*, une boisson rafraîchissante de couleur rouge faite à partir de la fleur d'hibiscus que les Égyptiens buvaient à toute heure du jour avec le *shai nana*, le thé noir à la forte saveur qu'ils accompagnaient de feuilles de menthe.

Mais le pire, ce fut les desserts. Il n'y avait pas moyen de s'arrêter. Les Alexandrins, fidèles à leur héritage byzantin, étaient comme les Grecs de grands amateurs de pâtisseries. Farag avait commandé un assortiment digne d'un régiment affamé plutôt que de quatre personnes déjà rassasiées par un repas succulent : des *om ali*, au lait, noisettes, raisins secs et noix de coco, des *konafa*, pâte feuilletée au miel, *baklava*, pâte feuilletée avec sucre, pistache et noix de coco, et des *ashura*, ces gâteaux de blé pilé, de lait, fruits secs, raisins et eau de rose que les musulmans consomment le dixième jour du mois de Moharram, mais que Farag et son père mangeaient avec gloutonnerie à la première occasion. Glauser-Röist et moi échangeâmes des regards surpris devant l'extraordinaire capacité de la famille Boswell à consommer des gâteaux.

— Tu ne crains pas le diabète, Farag, dis-je en riant.

— Ni diabète, ni surpoids, ni hypertension artérielle, dit-il après avoir avalé une énorme bouchée de *konafa*. Oh ! cela m'a manqué !

— Alexandrie a la triste réputation de pratiquer le péché de gourmandise, dit le capitaine.

— Que dites-vous là ! s'exclama Boutros après avoir avalé sa *baklava* avec une gorgée de bière.

— Ne t'inquiète pas, papa, le rassura Farag. Kaspar n'est pas devenu fou, c'est juste une de ses plaisanteries.

Mais non, ce n'en était pas une. Moi aussi, je ne sais pas pourquoi, j'avais pensé au message des Caton sur cette ville et son péché.

— Il me semble, dit le capitaine en changeant de sujet, que dans les pays arabes l'accès à Internet est restreint. C'est aussi le cas en Égypte ?

Boutros plia méticuleusement sa serviette et la posa sur la table avant de répondre d'un air préoccupé :

— C'est un sujet sérieux. Ici, en Égypte, nous ne subissons pas les mêmes restrictions qu'en Arabie Saoudite ou en Iran, pays qui filtrent l'accès de leurs citoyens à des milliers de pages de la Toile. L'Arabie Saoudite, par exemple, dispose d'un centre de haute technologie dans les environs de Riyad, d'où elle contrôle toutes les pages visitées par ses citoyens et bloque quotidiennement des centaines de nouvelles adresses jugées par le gouvernement comme allant contre la religion, la morale et la famille royale. Le pire, c'est en Irak et en Syrie, où Internet est complètement interdit.

— Mais qu'est-ce que cela peut te faire à toi, papa ? Tu sais à peine utiliser un ordinateur, et en Égypte nous n'avons pas ces problèmes.

— Un gouvernement ne peut pas espionner son peuple, mon fils. Ni agir comme un gardien de prison et restreindre l'opinion et la liberté de ses citoyens. Et une religion encore moins. L'Enfer dont nous parlent les livres n'est pas dans l'autre vie, Farag, il est déjà là, tout près. Ce sont les hommes qui le forgent, ceux qui se disent interprètes de la parole divine comme les gouvernements qui limitent les libertés de leurs citoyens. Pense à ce que fut notre ville et à ce qu'elle est maintenant. Et pense à ton frère.

— Je ne l'oublie pas, papa.

— Cherche un pays où tu pourras être libre, mon fils, poursuivit Boutros en s'adressant à Farag comme si nous n'étions pas là. Cherche ce pays et quitte Alexandrie.

— Mais enfin, que dis-tu, papa ! s'exclama Farag.

— Quitte cette ville ! Si tu restes ici, tu ne pourras pas vivre tranquille. Pars, laisse ton travail au musée, ferme cette maison. Et ne t'inquiète pas pour moi, se pressa-t-il d'ajouter en me regardant avec un sourire malicieux. Quand vous serez installés, je vendrai cette maison et je m'installerai près de chez vous.

— Vous quitteriez Alexandrie, vraiment ? lui dis-je en souriant à mon tour.

— La mort de mon fils et de mon petit-fils a scellé ma rupture avec cette ville.

Son expression aimable cachait mal l'intense douleur qu'il ressentait.

— Alexandrie a connu la gloire pendant des milliers d'années. Aujourd'hui, pour les non-musulmans, elle n'est plus que dangereuse. Il ne reste plus de Juifs, de Grecs, d'Européens... Tous ont fui et ne viennent plus que comme touristes. Pourquoi rester ?

Il regarda de nouveau son fils avec amertume.

— Promets-moi que tu partiras, Farag.

— J'y avais déjà pensé, répondit ce dernier tourné vers moi. Mais je suis si heureux depuis mon retour que cela me coûte beaucoup de te faire cette promesse.

Boutros se tourna vers moi.

— Tu sais, Ottavia, que si Farag reste ici, il risque de mourir aux mains de la Gema'a al-Islamiyya ?

Je gardai le silence. Boutros était peut-être paranoïaque, mais ses paroles firent leur effet et d'un regard je le fis comprendre à Farag.

— C'est bon, papa, dit-il avec résignation. Tu as ma parole. Je ne reviendrai plus à Alexandrie.

— Cherche un bon pays et un bon travail, je me chargerai de tes affaires.

Nous gardâmes tous le silence. Je ne savais pas que l'on pouvait vivre dans une telle peur. Je pensai avec tristesse aux gens de Sicile menacés par ma famille ou celle de Doria. Pourquoi le monde était-il si horrible ? Pourquoi Dieu permettait-il que de telles choses se produisent ? J'avais passé la majeure partie de ma vie enfermée sous une cloche de verre ; il était temps de me confronter à la réalité.

— Et si on se mettait au travail ? proposa le capitaine en posant sa serviette sur la table.

Je secouai la tête comme pour me tirer d'un rêve et le regardai, surprise.

— Travailler ?

— Oui, professeur, travailler. Il est... (Il regarda sa montre.) Onze heures. Nous avons encore deux heures devant nous. Qu'en pensez-vous, Farag ?

Farag réagit avec la même maladresse que moi.

— Bien, bien, Kaspar, dit-il. Je suppose que nous n'aurons aucun problème pour accéder à la base de données du musée. J'espère qu'ils n'ont pas effacé mon code d'accès.

Nous débarrassâmes la table rapidement à nous quatre et la cuisine fut rangée en peu de temps. Puis, comme il était peu probable que nous ayons l'occasion de le voir avant de partir, Boutros fit ses adieux à son fils et prit congé de moi avec une étreinte affectueuse avant de serrer la main du capitaine.

— Faites bien attention à vous, dit-il en descendant l'escalier.

— Ne t'en fais pas.

Farag s'installa à sa table de travail et alluma l'ordinateur tandis que le capitaine enlevait une pile de revues posée sur une chaise, et l'approchait de l'appareil. Moi qui avais plutôt envie d'oublier les stavrophilakes, je fouinai parmi les rayonnages de la bibliothèque.

— Très bien, nous y sommes, dit Farag. Introduisez votre nom d'utilisateur : « Kenneth. » Introduisez votre code d'accès : « Oxyrhynchos. » Fantastique ! c'est accepté. Nous sommes dedans, annonça-t-il.

— Il peut chercher des images ?

— Il faut d'abord passer par des textes, on accède ensuite aux images reliées. Je vais chercher « serpent barbu ».

— Dans quelle langue procèdes-tu ?

— En arabe et en anglais. Ce dernier est plus pratique à cause du clavier. J'en ai un autre en arabe, mais je ne l'utilise presque jamais.

— Je peux le voir ?

— Bien sûr.

Tandis qu'ils partaient à la chasse au serpent, je sortis le clavier rangé dans un coin. C'était la première fois que j'en voyais un, et cela m'amusa beaucoup.

— Qu'y a-t-il là, professeur ? demanda soudain le capitaine, les yeux rivés sur l'écran.

— Où ? Voyons... C'est la collection d'images de serpents barbus que possède le musée.

— Parfait, continuons.

Ils se mirent à observer les photographies de reptiles et autres couleuvres gravés ou peints sur les œuvres d'art appartenant au fonds du Musée gréco-romain. Après un certain temps, ils parvinrent à la conclusion qu'aucune n'avait de lien avec le dessin des stavrophilakes.

— Il ne se trouve peut-être pas là, s'inquiéta Farag. Nous n'avons que mille six cents ans d'histoire, en comptant depuis 300 avant notre ère. Il se peut qu'il soit postérieur.

— Les éléments du dessin sont gréco-romains, Farag, dis-je en feuilletant distraitemment une revue d'archéologie égyptienne. Ils entrent forcément dans ce laps de temps.

— Oui, mais il n'y a rien ici, et c'est bizarre.

Ils décidèrent de consulter les catalogues généraux d'art alexandrin, élaborés par le musée pour le gouvernement de la ville, disponibles dans la base de données. Ils eurent plus de chance. Ils trouvèrent un serpent barbu investi des couronnes pharaoniques qui ressemblait à notre dessin.

— Dans quel lieu se trouve cette œuvre ? demanda le capitaine en regardant la feuille qui sortait de l'imprimante.

— Oh... ! Dans les catacombes de Kom el-Shoqafa.

— Tiens, je crois que je viens de lire quelque chose là-dessus, dis-je en retournant sur mes pas pour contempler les trois piles instables d'exemplaires du *National Geographic*.

Je me souvenais du nom Shoqafa parce qu'il me rappelait celui de la pâtisserie que nous venions de manger.

— Ne te fatigue pas, *Basileia*, je ne crois pas que cela ait un lien avec notre épreuve.

— Et qu'est-ce qui vous permet d'en être si sûr ? demanda froidement le capitaine.

— Parce que j'ai travaillé sur place, Kaspar. J'ai dirigé les fouilles réalisées en 1998, je connais l'endroit. Si j'avais vu cette image alors, je m'en souviendrais.

— Elle t'a semblé familière, pourtant, dis-je en continuant à feuilleter la revue.

— À cause du mélange des styles, *Basileia*.

En dépit de l'heure tardive, ils reprirent avec une énergie inattendue l'examen du catalogue. Ils paraissaient avoir oublié toute fatigue. Pour finir, ils tombèrent sur un second fait important : un médaillon qui comportait une tête de Méduse. L'exclamation du capitaine, qui ne cessait de comparer le dessin au fusain avec les images qui apparaissaient à l'écran, prouva qu'ils avaient fait une découverte importante.

— Il est identique, professeur, regardez.

— Une Méduse de style hellénistique tardif ? C'est un motif assez commun, Kaspar !

— Oui, mais c'est exactement la même. Où se trouve ce relief ?

— Voyons... Tiens, dans les catacombes de Kom el-Shoqafa, dit-il, surpris. C'est curieux. Je ne m'en souvenais pas...

— Tu ne te souviens pas non plus du thyrses de Bacchus, dis-je en soulevant la revue, ouverte à la page où l'on voyait une reproduction agrandie. Parce que celui-là est identique à celui qui sort des anneaux de ce répugnant animal, et il se trouve aussi à Kom el-Shoqafa.

Le capitaine se leva aussitôt et me prit la revue des mains.

— C'est le même, il n'y a pas de doute.

— C'est à Kom el-Shoqafa, affirmai-je.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria Farag, indigné. L'épreuve ne peut pas se dérouler là. Ce lieu funéraire était totalement inconnu jusqu'à ce qu'en 1900 le sol s'enfonce soudain sous les pattes d'un pauvre âne qui passait dans la rue. Personne ne savait que cet endroit existait, on n'a trouvé aucune autre entrée ! Il a été perdu et oublié pendant plus de quinze siècles.

— Comme le mausolée de Constantin, lui rappelai-je.

Farag me regarda fixement. Il mordillait la pointe d'un stylo avec un rictus. J'avais raison, mais il refusait de reconnaître qu'il s'était

trompé.

— Au fait, que signifie ce nom ? demandai-je.

— On le lui attribua au moment de sa découverte. Il signifie « Montagne de décombres ».

— Quelle drôle d'idée !

— Il s'agissait d'un cimetière souterrain de trois étages. Le premier était uniquement consacré à la célébration des banquets funéraires. On l'a appelé ainsi parce qu'on a trouvé des milliers de fragments de vaisselle.

— Justement, professeur, dit le capitaine en occupant de nouveau son fauteuil mais sans me rendre la revue, vous direz ce que vous voudrez, mais même cette histoire de banquets me paraît liée à la gourmandise.

— C'est vrai, reconnus-je à mon tour.

— Je connais ces catacombes comme ma poche, et je vous assure que ce ne peut pas être le lieu que nous cherchons. Pensez qu'elles ont été creusées dans le sous-sol et explorées dans leur totalité. Cette coïncidence avec certains détails du dessin n'est pas significative, il existe des centaines de sculptures, de dessins et de reliefs partout. Au deuxième étage par exemple, il y a de grandes reproductions de morts enterrés dans les niches et sarcophages. C'est très impressionnant.

— Et au troisième ? voulus-je savoir.

— Il est aussi consacré aux enterrements. Le problème, c'est qu'actuellement il est à moitié inondé par des eaux souterraines. De toute façon, je vous assure qu'il a été étudié à fond et ne recèle aucune surprise.

Le capitaine se leva en regardant sa montre :

— À quelle heure commencent les visites des catacombes ?

— Si je me souviens bien, elles ouvrent à neuf heures et demie.

— Eh bien, allons nous reposer. Nous serons là-bas à l'ouverture.

Farag me regarda, désolé :

— Tu veux que nous écrivions maintenant cette lettre pour ton ordre, Ottavia ?

J'étais très fatiguée par toutes ces émotions et secouai la tête tristement.

— Demain, Farag, nous les écrirons demain, quand nous serons en route pour Antioche.

Ce que j'ignorais alors, c'est que nous ne monterions plus jamais dans le Westwind...

À neuf heures et demie pile, comme l'avait dit Glauser-Röist, nous nous trouvions à l'entrée des catacombes. Un autobus rempli de touristes japonais venait de s'arrêter devant cette étrange maison de forme ronde au toit bas. Nous étions dans le quartier pauvre de

Karmouz, où circulaient de nombreuses charrettes tirées par des ânes, dans un dédale de ruelles étroites. Pas étonnant qu'un de ces animaux fut à l'origine de la découverte d'un tel monument archéologique. Les mouches volaient en nuées compactes et bruyantes, et se posaient sur nos bras et visages avec une insistance repoussante.

Un quart d'heure plus tard, un vieux fonctionnaire municipal, qui aurait dû, vu son âge, profiter d'une retraite méritée, s'approcha de la porte et l'ouvrit tranquillement comme s'il ne voyait pas les cinquante ou soixante personnes qui attendaient dans l'entrée. Il s'installa sur une petite chaise derrière une table où étaient posés des billets et, en nous saluant d'un *Ahlan wasahlan*, nous fit signe d'approcher. Le guide du groupe japonais essaya de passer avant nous, mais le capitaine s'interposa de sa haute taille et l'arrêta de quelques paroles polies en anglais.

Farag ne paya que cinquante piastres. Le fonctionnaire ne le reconnut pas, pourtant cela ne faisait que deux ans qu'il avait travaillé là. Pour nous autres étrangers, le prix était de douze livres égyptiennes.

En pénétrant dans la maison, on découvrait un trou dans le sol par lequel descendait un escalier en colimaçon creusé dans la roche. Nous commençâmes la descente d'un pas prudent.

— À la fin du II^e siècle, nous expliqua Farag, quand cet endroit était encore un cimetière très utilisé, on descendait les corps attachés à des cordes par cette ouverture.

La première partie de l'escalier débouchait sur une espèce de vestibule avec un sol de pierre calcaire parfaitement nivelé. On voyait là deux bancs collés au mur, décorés d'incrustations de coquillages. Ce vestibule donnait à son tour sur une grande rotonde, où l'on avait édifié, au centre, six colonnes avec des chapiteaux en forme de papyrus. Partout, d'étranges reliefs avec un mélange presque surréaliste de motifs égyptiens, grecs et romains. Les salles pour les banquets funéraires étaient si nombreuses qu'elles formaient un véritable labyrinthe de galeries. J'imaginai une soirée dans ce lieu, aux alentours du I^{er} siècle de notre ère, avec toutes ces pièces remplies de membres de la famille et d'amis, assis sur des coussins disposés sur les bancs de pierre, en train de célébrer, à la lumière des flambeaux, des festins en l'honneur de leurs morts.

— Au début, poursuivit Farag, ces catacombes devaient appartenir à une seule famille mais, avec le temps, une corporation a dû les acquérir pour les transformer en un lieu d'enterrements nombreux. Ce qui explique pourquoi il y a tant de chambres funéraires et tant de salles de banquet.

Sur une paroi, on pouvait voir une énorme fissure dans la roche ouverte par un effondrement.

— De l'autre côté se trouve le Salon de Caracalla. On y a trouvé des ossements humains mêlés à des os de chevaux. (Il passa la main sur le bord de la brèche d'un geste de propriétaire.) En 215, l'empereur Caracalla se trouvait à Alexandrie et, sans motif apparent, donna l'ordre de mobiliser une armée d'hommes jeunes et forts. Après avoir passé en revue les nouvelles troupes, il demanda qu'hommes et chevaux soient tués.

De la rotonde, un nouvel escalier descendait au deuxième niveau. Si, dans le premier, la lumière était déjà insuffisante, dans celui-ci on distinguait à peine autre chose que les affreuses silhouettes des statues représentant les morts. Le capitaine sortit sa torche électrique et l'alluma. Nous étions seuls ; le groupe de touristes japonais était resté à l'arrière. Deux énormes piliers couronnés de chapiteaux de papyrus et de lotus flanquaient une frise dans laquelle des faucons escortaient un soleil ailé. Gravées dans la paroi, deux figures fantasmagoriques, un homme et une femme de taille réelle, nous observaient avec leur regard vide. Le corps de l'homme était identique à celui des figures hiératiques de l'Égypte antique, avec ses deux pieds gauches. Sa tête néanmoins était de facture hellénistique, avec un visage très beau et très expressif. La femme avait une coiffure romaine recherchée et un corps égyptien impassible.

— Nous pensons qu'il s'agit des occupants de ces deux niches, indiqua Farag en signalant les profondeurs d'un long couloir.

La taille des chambres mortuaires était impressionnante et elles surprenaient par leur luxe et leur décoration singulière. À côté d'une porte, nous vîmes un dieu Anubis à la tête de chacal, et de l'autre Sobek, dieu crocodile du Nil. Tous deux étaient habillés en légionnaire romain, avec une épée courte, une lance et un boucher. Nous trouvâmes le médaillon avec la tête de la Méduse à l'intérieur d'une chambre qui contenait trois gigantesques sarcophages ; le bâton de Dionysos était gravé sur le côté latéral de l'un d'eux. Autour de cette salle, un couloir rempli de niches. Chacune pouvait loger jusqu'à trois momies, nous expliqua Farag.

— Mais elles ne sont plus dedans, dis-je avec appréhension.

— Non, *Basileia*. Elles étaient toutes vides quand on découvrit le lieu en 1900. Tu sais qu'en Europe la poudre de momie était considérée comme un excellent médicament pour soigner tous types de maux, et valait de l'or ?

— Alors, il n'est pas juste de dire qu'il n'y avait pas d'autre entrée, fit remarquer le capitaine.

— Elle n'a jamais été trouvée, répondit Farag, gêné.

— Si un éboulement a permis de trouver le Salon de Caracalla, pourquoi ne resterait-il pas d'autres pièces à découvrir ?

— Ici, il y a quelque chose ! dis-je en indiquant un coin du mur.

Je venais de découvrir notre fameux serpent barbu.

— Parfait, il ne manque plus que le *kerykeion* d'Hermès, le fameux caducée aux serpents entrelacés, dit Farag en s'approchant.

— Le caducée, tiens ? Il me fait plutôt penser aux médecins et pharmacies qu'aux messagers.

— Parce que Asclepios, le dieu grec de la médecine, portait un bâton semblable avec un seul serpent. Une confusion a conduit les médecins à adopter le symbole d'Hermès.

— Je crois qu'il va nous falloir descendre plus bas encore, ici il n'y a rien.

— Le troisième niveau est fermé, nous rappela Farag. Les galeries sont inondées. On n'a jamais pu vraiment étudier cet étage.

— Qu'est-ce qu'on attend, alors ? dit le capitaine en me suivant.

L'escalier était en effet fermé par une petite chaîne à laquelle on avait suspendu un panneau d'interdiction en deux langues. Le capitaine l'arracha et poursuivit sa route, tel un valeureux explorateur, avec les grognements de Farag en bruit de fond. Au-dessus, les touristes japonais commençaient à se rassembler.

Soudain, en descendant l'escalier, je posai le pied dans une flaque.

— Celui qui prévient n'est pas un traître, se moqua Farag.

L'avant-salle de cet étage était plus grande que les précédentes aux étages supérieurs ; l'eau nous arrivait à la taille. Je commençais à penser que nous aurions dû écouter Farag.

— Vous savez ce que cela me rappelle ? dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— La même chose que moi, j'en suis sûr, me répondit Farag. C'est comme si nous étions retournés dans la citerne de Constantinople.

— Non, ce n'est pas ça. Je me disais que cette fois nous n'avons pas lu le texte du sixième cercle de Dante.

— Vous, peut-être pas, répliqua sèchement Glauser-Röist. Mais moi, si.

Farag et moi nous regardâmes d'un air coupable.

— Alors, racontez-nous, Kaspar, pour que nous sachions où nous allons.

— L'épreuve est plus simple que les autres, commença-t-il à nous expliquer tandis que nous avancions.

On sentait une odeur forte de décomposition et l'eau était trouble, mais heureusement sa couleur était due au calcaire seulement, et non à la sueur de centaines de pieds de fidèles.

— Dante profite de la forme conique de la montagne du Purgatoire pour réduire les dimensions des corniches et la magnitude des châtiments.

— Que Dieu vous entende ! m'exclamai-je, pleine d'espoir.

Les reliefs de ce troisième niveau étaient aussi originaux que les

précédents. Les Alexandrins de l'Âge d'or ne connaissaient pas de problèmes d'intolérance religieuse ou d'intégrisme : cela leur était égal de laisser leurs restes dans des catacombes placées sous le signe d'Osiris mais décorées avec des reliefs représentant Dionysos. Cet éclectisme bien compris fut la base de leur société prospère. Tout cela prit malheureusement fin avec le christianisme primitif, un culte qui repoussa violemment les autres et se transforma en religion officielle de l'Empire byzantin.

— Le sixième cercle se déroule sur trois chants, poursuit le capitaine. Les âmes des gourmands tournent indéfiniment le long de la corniche qui comporte, placés chacun à une extrémité opposée, deux arbres dont les sommets ont une forme de cône inversé.

— Cela ressemble beaucoup au papyrus égyptien, fit remarquer Farag.

— En effet, professeur. Ce pourrait être une allusion voilée à Alexandrie. Des cimes pendent des fruits abondants et appétissants qui ne peuvent être atteints par les pénitents. Une liqueur exquisite qu'ils ne peuvent boire se déverse sur eux, de sorte qu'ils tournent autour de la corniche les yeux cernés et le visage hâve, torturés par la faim et la soif.

— Dante retrouve, comme d'habitude, une foule de vieux amis et connaissances, n'est-ce pas ? demandai-je alors que je distinguais le dessin du caducée au fond d'une salle. Venez par là, je crois avoir vu quelque chose.

— Mais comment terminent-ils l'épreuve ? insista Farag.

— Un ange rouge brillant leur indique comment monter à la septième et dernière corniche, et efface du front de Dante le péché de gourmandise.

— C'est tout ? demandai-je en me débattant contre l'eau pour avancer plus vite vers le mur où l'on distinguait clairement maintenant le symbole du dieu Hermès.

— C'est tout. Plus on progresse, plus les choses deviennent simples.

— Vous ne savez pas ce que je donnerais, capitaine, pour que vous ayez raison.

— La même chose que moi, je suppose.

— Le *kerykeion* ! s'exclama Farag en posant ses mains dessus comme un dévot sur le Mur des Lamentations. Je jurerais pourtant qu'il n'était pas là il y a deux ans...

— Allons, allons, professeur, le gronda le capitaine. Ne soyez pas si orgueilleux, reconnaissez que vous avez pu l'oublier.

— Mais non, Kaspar, il y a trop de salles pour se souvenir de toutes, je suis d'accord, mais un symbole pareil aurait attiré mon attention, je vous assure.

— Ils l'ont mis pour nous, ironisai-je.

— Cela ne vous paraît pas curieux que la Méduse, le serpent et le thyrses se trouvent au deuxième étage et le caducée au troisième, à distance ?

Le capitaine et moi demeurâmes songeurs.

— Un instant... Tiens ! J'en étais sûr ! s'exclama Farag en montrant ses paumes recouvertes de boue.

— Le mur se défait, constata Glauser-Röist, perplexe, en introduisant sa main et en sortant une poignée de boue épaisse.

— C'est une fausse paroi ! J'avais raison ! s'écria Farag.

Et il se mit à la détruire avec une telle furie qu'il finit comme un enfant par avoir de la boue jusqu'aux sourcils. Quand, haletant et couvert de sueur, il termina d'ouvrir un grand trou dans le mur, j'essuyai plusieurs fois de ma main mouillée son visage pour le rendre un peu plus présentable. Il paraissait heureux.

— Comme nous sommes intelligents, *Basileia*, répétait-il en se laissant faire.

— Venez voir ! nous appela le capitaine, qui était passé de l'autre côté du faux mur.

La torche électrique nous permit de contempler un spectacle superbe : à un niveau plus bas que le nôtre, une énorme salle hypostyle, dont les nombreuses colonnes de style byzantin formaient de longs tunnels voûtés, apparaissait, submergée jusqu'à mi-hauteur dans un lac noir qui brillait sous le rayon de lumière comme la mer à la lumière de la lune.

— On dirait un dépôt de pétrole, mais ne restez pas là, suivez-moi.

Heureusement, le pétrole était seulement de l'eau retenue dans un bassin obscur où commençait à se dessiner le flux blanchâtre de la nappe qui passait doucement depuis les catacombes. Nous enlevâmes ce qui restait de la fausse paroi et descendîmes quatre grandes marches.

— Il y a une porte au fond de la salle, dit le capitaine. Venez !

Nous avions de l'eau jusqu'au cou maintenant et avançons en silence dans un vaste couloir qui aurait pu contenir une barque de pêcheur. Nous nous trouvions dans une vieille citerne de la ville, un ancien bassin où les Alexandrins conservaient sûrement de l'eau potable en prévision des décrues annuelles du Nil, qui entraînaient le limon rouge du Sud, la fameuse plaie de sang que créa Yahvé pour libérer le peuple juif de l'esclavage en Égypte.

Près du mur épais de pierres où se trouvait la porte, quatre marches nous permirent de sortir de l'eau. Aucun de nous ne fut surpris en découvrant un chrisme gravé sur la paroi de bois ; nous aurions même été très étonnés de ne pas le trouver. Très sûr de lui, le capitaine tourna la poignée de fer. La porte s'ouvrit sur une salle de banquet funéraire semblable à celles qui se trouvaient aux étages

supérieurs. Stupéfaits, il nous fallut un moment pour réagir.

— Que diable signifie cela ? tonna le capitaine en découvrant les bancs de pierre couverts de coussins moelleux et une table remplie de mets exquis.

Farag et moi le bousculâmes pour entrer à notre tour. Divers flambeaux éclairaient la pièce, dont le sol et les murs étaient couverts de précieux tapis et tapisseries. On ne voyait aucune autre porte, pourtant quelqu'un avait dû quitter les lieux à toute vitesse, car les plats fumaient encore ; les coupes étaient remplies de vin, d'eau et de *karkadé*.

— Cela ne me plaît pas du tout ! On dirait le dernier repas du condamné ! continua à rugir le capitaine. S'il s'agit d'un banquet funéraire, nous voilà bien !

Je pris peur soudain. Sans que je sache très bien pourquoi, la pièce me parut sinistre malgré ses plats si délicatement préparés d'où se dégageaient d'exquis arômes.

— Oh non ! balbutia Farag dans mon dos. Non !

Je me retournai, alarmée par le ton angoissé de sa voix. Il retirait sa chemise d'un geste convulsif. Son torse était couvert d'étranges taches noires, grosses et larges comme des doigts, qui bougeaient.

— Mon Dieu ! Des sangsues !

Comme un possédé, Glauser-Röist posa sa torche sur un coin de la table et arracha les boutons de sa chemise. Son torse, comme celui de Farag, était couvert d'une vingtaine de ces répugnantes bestioles qui grossissaient à vue d'œil du sang chaud dont elles se nourrissaient.

— Ottavia, déshabille-toi !

Ce n'était pas le moment de protester ! Je les imitai d'un geste tremblant, au bord de la crise de nerfs, tandis qu'ils enlevaient leur pantalon. Ils avaient tous les deux les jambes assez poilues, mais cela ne paraissait pas gêner les sangsues qui s'étaient collées à leur peau. Mon corps était couvert de ces horribles bêtes. Avec dégoût, je tendis la main vers une de celles que j'avais sur le ventre, la saisis – elle était molle et humide comme la gélatine et rugueuse au toucher – et commençai à tirer.

— Pas comme ça ! hurla le capitaine.

Je ne sentis aucune douleur, pas plus que lorsque ces bêtes m'avaient mordue, mais plus je tirais, moins elle me lâchait. Sa bouche ronde comme une ventouse devait exercer une succion très forte.

— On ne peut les enlever qu'avec le feu.

— Comment ? dis-je angoissée, des larmes de dégoût et de désespoir coulant sur mes joues. On va se brûler !

Mais le capitaine était déjà monté sur un des bancs et, en s'étirant de son mieux, avait saisi une torche. Il s'approcha de moi d'un pas

décidé, avec un regard de fanatique qui me fit reculer, horrifiée. J'éprouvai un haut-le-cœur quand, en m'appuyant sur le mur, je sentis que j'écrasais une masse visqueuse et élastique de ces vers qui me suçaient le sang dans le dos. Je ne pus me retenir et vomis sur le magnifique tapis mais, avant que j'aie eu le temps de récupérer, le capitaine appliquait la flamme sur mon corps. Les animaux commencèrent à se décoller comme des fruits mûrs. Je brûlais, la douleur était telle que je ne pus résister. Mes cris se transformèrent en hurlements quand il recommença la manœuvre.

Pendant ce temps, les sangsues sur le corps de mes compagnons ne cessaient de grossir. Elles s'arrondissaient et gonflaient par la tête. La partie inférieure, la queue, était aussi fine et mince qu'un lombric. J'ignorais quelle quantité de sang peuvent avaler ces bêtes, mais elles étaient collées sur nos corps en nombre tel que nous devions avoir perdu beaucoup de sang.

— Arrêtez, capitaine ! cria soudain Farag en apparaissant avec une coupe d'albâtre dans la main. Je vais essayer autre chose !

Il plongeait les doigts dans la coupe et les sortait trempés. Ils sentaient le vinaigre. Il en imprégna une sangsue que j'avais sur la jambe. L'animal se tordit comme un démon aspergé d'eau bénite et lâcha prise.

— Il y a du vin, du vinaigre et du sel sur la table. Mélangez-les et frottez-vous le corps avec, conseilla Farag.

Il poursuivit sa tâche. Les sangsues tombèrent à terre l'une après l'autre. Heureusement qu'il avait trouvé cette solution de rechange car j'avais très mal aux endroits où le capitaine avait appliqué la torche, comme si l'on m'avait planté des couteaux. Mais pourquoi les morsures des sangsues étaient-elles indolores ? Je n'avais même pas remarqué leur présence. Seule me rendait malade la vision de nos corps parsemés de lombrics noirs.

Glauser-Röist, au lieu de s'appliquer la mixture qu'il avait préparée, s'approcha de Farag et décolla une par une les bêtes sur son dos. Elles étaient devenues aussi grosses que des souris. Le sol était jonché de sangsues qui se trémoussaient lourdement, et pourtant leur nombre ne paraissait pas diminuer sur nous. Quand elles tombaient, au centre de la marque rougie qu'elles laissaient, on distinguait trois coupures en formes d'étoiles d'où le sang coulait en abondance. C'est-à-dire que non seulement ces bêtes suçaient, mais mordaient aussi et disposaient pour cela de trois files de dents acérées.

— Le feu serait plus efficace, dit le capitaine. Je crois que la morsure d'une sangsue saigne assez longtemps. Il permettra de cicatriser. Souvenez-vous des vers de Dante, l'ange qui indique la sortie est rouge et brillant.

— Non, Kaspar, croyez-moi, je connais ces bêtes, j'en vois depuis

que je suis tout petit. Il y en a beaucoup à Alexandrie, sur la plage, sur les rives du Mareotis. Il n'y a pas moyen d'arrêter l'hémorragie. Leur salive est un anesthésiant très fort et un puissant anticoagulant. La blessure saigne pendant douze heures.

Farag parlait tout en restant très concentré sur les sangsues qu'il m'enlevait une par une.

— Il faudrait faire des brûlures très profondes pour arrêter le sang, et nous n'allons pas nous cautériser tout le corps ! Le seul moyen efficace, c'est de retirer ces bêtes, qui peuvent avaler jusqu'à dix fois leur poids.

J'avais très soif soudain, et la bouche sèche. Je ne cessais de fixer des yeux l'eau et le *karkadé* qui se trouvaient sur la table. Le capitaine, qui avait encore une cinquantaine de sangsues sur lui, s'approcha d'un pas vacillant vers les coupes et nous en apporta une à chacun. Puis il but à son tour, comme un chameau assoiffé, incapable de se contrôler. Farag retira ma dernière sangsue et se dépêcha de secourir Glauser-Röist qui, blanc comme un linge, chancelait sur ses jambes. Je m'appuyai contre le mur, alors que ma tête tournait. La tapisserie se mouilla et devint collante. J'aurais donné n'importe quoi pour boire encore, mais les effets de la déshydratation conjugués à mon terrible état de faiblesse ne me permettaient pas de bouger. D'innombrables petits filets de sang s'écoulaient de mes blessures pour aller former de petits lacs sur le sol.

— Bois, Ottavia, entendis-je Farag dire de très loin, bois, mon amour, bois.

On approcha une coupe de mes lèvres. Mes oreilles bourdonnaient. J'entendais les notes interminables de centaines d'ocarinas. Je me souviens d'avoir entrouvert les yeux juste avant de m'évanouir. Le capitaine gisait à terre, inconscient, le corps encore couvert de sangsues, près d'un banc de pierre. Farag, qui se trouvait devant moi, le visage pâle et creusé, fut ma dernière vision.

Nous fumes très faibles pendant une semaine. Les hommes qui s'occupaient de nous s'efforçaient de nous faire boire et de nous nourrir de ce qui semblait être une purée de légumes. Mais, même ainsi, il nous fallut beaucoup de temps pour récupérer de cette hémorragie sauvage. Mes périodes d'inconscience étaient longues et je me souviens d'avoir eu des moments de délire et d'étranges hallucinations dans lesquels les choses les plus absurdes paraissaient logiques et possibles. Quand les hommes nous donnaient à manger ou à boire, j'ouvrais légèrement les yeux et apercevais un toit de roseaux à travers lequel filtraient les rayons du soleil. Je ne savais pas si cette image était réelle ou faisait partie de mes rêves mais, comme je n'étais pas moi-même non plus, finalement cela n'avait pas d'importance.

Le deuxième ou troisième jour, je ne saurais le dire, je compris que nous étions sur un bateau. Les oscillations et le clapotis de l'eau contre la coque près de ma tête ne faisaient plus partie de mes cauchemars. Je me souviens aussi d'avoir cherché Farag du regard et de l'avoir trouvé, endormi à côté de moi, mais je n'avais pas assez de forces pour me redresser et m'approcher de lui. Dans mes rêves je le voyais nimbé d'une lumière orangée et l'entendais dire d'une voix triste : « Vous, au moins, vous avez la consolation de croire que dans peu de temps une nouvelle vie commencera pour vous. Moi, je vais dormir pour toujours. » Je tendais mes bras vers lui pour l'êtreindre, lui demander de ne pas m'abandonner, qu'il ne s'en aille pas, qu'il revienne avec moi. Lui, avec un sourire plein de nostalgie, me disait qu'il avait eu longtemps peur de la mort, mais qu'après il avait découvert qu'en se couchant chaque nuit et en dormant, il mourait aussi un peu. Le processus était le même. Son image disparaissait alors.

Nous avions certainement frôlé la mort. Tandis que l'eau, la bière et les bouillies, qui contenaient des miettes de poisson, remplissaient leur fonction dans nos corps affaiblis, le bateau jeta l'ancre, une nuit, près de la plage. Les hommes nous transportèrent comme des colis jusqu'à terre avant de nous reposer dans la charrette d'un vendeur de *shai nana*. Je reconnus l'odeur de thé noir et de menthe, et vis la lune, de cela je suis sûre, un croissant de lune dans un ciel étoilé.

Quand je repris conscience, nous étions de nouveau en mer, mais sur une embarcation différente, plus grande, plus stable. Je me soulevai péniblement parce que je voulais voir Farag et comprendre ce qui se passait. Nous étions entourés de cordes, de vieilles voiles et de montagnes de filets qui sentaient le poisson pourri. Mes compagnons gisaient à mes côtés, profondément endormis, recouverts jusqu'au cou, comme moi, par une fine toile de lin jaune qui nous protégeait des mouches. L'effort fut trop épuisant et je retombai sur ma couche. La voix d'un des hommes qui s'occupaient de nous cria quelque chose dans une langue qui ne ressemblait pas à l'arabe, et que je ne pus reconnaître. Avant de m'endormir de nouveau, je crus saisir le mot *Nubiya* ou *Nubia*, mais impossible d'être sûre.

Après de nombreux et courts réveils qui ne correspondaient jamais avec ceux de mes compagnons, je parvins à la conclusion que la nourriture devait contenir autre chose que du poisson, car cette façon de dormir n'était pas naturelle. Nous étions suffisamment rétablis pour que demeurer ainsi endormis pendant tant d'heures ne fut pas suspect. J'avais peur néanmoins d'être affamée, aussi continuai-je à avaler ces bouillies et à boire ce que les hommes m'apportaient. C'étaient des êtres assez singuliers, d'ailleurs.

Pour tout vêtement, ils portaient des pagnes qui se détachaient bizarrement sur leur peau sombre. Sous les effets de la drogue, je

délaïrais, en revivant la transfiguration de Jésus sur le mont Thabor, quand ses habits prirent une blancheur fulgurante et un éclat intense alors qu'on entendait une voix depuis le Ciel qui disait « Voici mon Fils bien-aimé. Écoutez-le ». Les hommes avaient la tête couverte d'un fin mouchoir blanc qu'ils retenaient sur la nuque avec une corde dont ils laissaient pendre les extrémités sur leurs épaules. Ils parlaient très peu entre eux et je ne comprenais rien à leur langue étrange. Les rares fois où je leur adressai la parole, pour leur demander quelque chose ou voir si j'étais encore capable d'articuler un mot, ils me répondirent en secouant les mains dans l'air en signe de dénégation et en me répétant avec un sourire *Guiiz, guiiz*. Ils se montraient toujours aimables et me traitaient avec beaucoup de considération, en me donnant à manger ou à boire avec une délicatesse toute maternelle. Ce n'étaient pas des stavrophilakes, car leurs corps étaient dépourvus de toute scarification. Le jour où je me rendis compte de ce détail, je ne sais pas très bien comment, je me rassérénai en me disant que, s'il s'était agi de bandits ou de terroristes, ils nous auraient déjà tués, et qu'en définitive tout cela devait répondre aux plans tordus de la confrérie. Comment sinon serions-nous arrivés entre leurs mains depuis Kom el-Shoqafa ?

Nous changeâmes cinq fois d'embarcation, toujours de nuit, avant de faire un long chemin sur la terre ferme dans la remorque d'un vieux camion qui transportait du bois. Nous ne quittâmes pas la rive du fleuve car de l'autre côté, à peu de distance derrière la rangée obscure de palmiers, on devinait l'immensité vide et froide du désert. Je me souviens d'avoir pensé que nous remontions le Nil vers le sud ; ces changements périodiques de bateau n'avaient de sens que s'il s'agissait de dépasser les dangereuses cataractes qui fragmentaient son cours. Si ma supposition était juste, nous devions alors nous trouver au Soudan. Mais... et l'épreuve d'Antioche ? Si nous nous dirigeons en effet vers le sud, nous nous éloignons de notre objectif suivant...

Enfin, un jour, ils cessèrent de nous droguer. Je me réveillai définitivement en sentant les lèvres de Farag sur les miennes. Je n'ouvris pas les yeux. Je me laissai bercer par la douce sensation du sommeil et de ses baisers.

— *Basileia...*

— Je suis réveillée, murmurai-je.

Son regard bleu profond m'enveloppait de douceur. Il paraissait fatigué, mais plus beau que jamais. En revanche, je n'exagère pas en disant qu'il sentait aussi mauvais que les filets de pêche qui se trouvaient près de nous.

— Combien de temps sans entendre ta voix..., dit-il en continuant à m'embrasser. Tu dormais toujours.

— Ils nous ont drogués, Farag.

— Je sais, mais ils nous ont bien traités, et c'est le plus important.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je en lui caressant le visage. Sa barbe blonde avait poussé.

— Parfaitement bien. Ces types deviendraient riches s'ils commercialisaient les drogues qu'ils utilisent pour les épreuves.

Je m'aperçus alors que la cabine de cette nouvelle et luxueuse embarcation était faite de papier et laissait passer lumière et bruits.

— Où est le capitaine ?

— Là, me dit-il avec un geste du menton. Il dort encore. Mais je pense qu'il ne va pas tarder à se réveiller. Ils ont volontairement cessé de nous droguer. Il va se passer quelque chose.

Il n'avait pas encore fini de parler quand le petit rideau de lin qui couvrait un côté du compartiment se plia pour laisser passer les hommes qui avaient pris soin de nous. Curieusement, bien que je fusse capable de les reconnaître, j'eus l'impression de les voir pour la première fois, comme si auparavant ma vue avait été troublée par des ombres qui les faisaient paraître irréels. Ils étaient grands et maigres et avaient tous une courte barbe soignée qui leur donnait un aspect farouche.

— *Ahlan wahsalan*, dit celui qui paraissait être le chef, en s'asseyant en tailleur d'un mouvement agile et naturel.

Ses compagnons restèrent debout.

Farag répondit à son salut et ils engagèrent une longue conversation en arabe.

— Tu aimes les surprises, Ottavia ? me demanda soudain Farag avec une expression déconcertée.

— Non, dis-je en m'asseyant.

Je ne portais qu'une courte tunique blanche et ma pudeur m'interdisait tout exhibitionnisme. Puis je rougis en me rappelant que ces types silencieux avaient dû laver mon corps, et j'aurais voulu disparaître sous terre.

— Tant pis, je dois te le raconter quand même, poursuivit Farag sans s'apercevoir du brusque changement de couleur sur mon visage. Ce brave homme est le capitaine Mulugeta Mariam, et voici les membres de son équipage. Ce bateau, le *Naway*, dit-il en hésitant avant de regarder son interlocuteur qui approuva d'un hochement de tête, est un des nombreux qu'il possède pour le transport de marchandises et de passagers entre l'Égypte et ce qu'il appelle l'Abyssinie, c'est-à-dire l'Éthiopie.

J'écarquillai les yeux.

— Depuis une centaine d'années, son peuple, les Anuak, qui vivent à Antioch, dans la région de Gambela, près du lac Tana en Abyssinie, recueillent des passagers endormis dans le delta du Nil et les transportent jusqu'à leur village.

— Qui les leur remet ? demandai-je.

Farag répéta ma question en arabe et le capitaine répondit, laconique :

— Stavrophilakes.

Nous demeurâmes muets en nous regardant, bouleversés.

— Demande-lui ce qu'ils feront de nous une fois arrivés.

Un nouvel échange de paroles eut lieu.

— Il dit que nous devons passer une épreuve qui fait partie de la tradition des Anuak depuis que Dieu leur a donné la terre et le Nil. Si nous échouons et mourons, ils brûleront nos corps sur un bûcher et disperseront nos cendres au vent. Si nous survivons...

— Quoi ? dis-je effrayée.

— Stavrophilakes, se contenta-t-il de dire.

Troublée, je me passai les mains dans mes cheveux, sales et emmêlés, en secouant la tête.

— Mais... mais nous devons seulement découvrir où se trouve le Paradis terrestre pour capturer les voleurs. (La peur me rendait volubile.) Comment allons-nous prévenir la police s'ils nous retiennent prisonniers ?

— Tout se tient, réfléchis bien. Les stavrophilakes ne pouvaient nous laisser quitter libres le septième cercle. Ni nous ni aucun autre candidat. C'est si facile de changer d'opinion ou de se laisser acheter et trahir un idéal au dernier moment, quand le but est à portée de main. Devant un tel danger que pouvaient-ils faire d'autre ? C'est évident. Nous aurions dû nous douter que la dernière corniche allait être différente des autres. Et c'est encore plus compliqué dans notre cas... Tu crois qu'ils allaient nous laisser réussir l'épreuve et nous remettre l'indice qui nous aurait permis d'arriver par nos propres moyens jusqu'au Paradis terrestre ? Il nous aurait alors suffi, comme tu le dis, de communiquer aux autorités le lieu où ils se cachent pour qu'un régiment au complet les arrête. Ils ne sont pas si bêtes.

Le capitaine Mariam nous regardait sans comprendre un mot de notre conversation, mais ne paraissait nullement impressionné. Comme s'il avait vécu cette situation une infinité de fois, il avait adopté une attitude tranquille et ferme. Enfin, devant notre silence prolongé, il lâcha un long filet de mots que Farag écouta attentivement.

— Il dit que nous arriverons bientôt à Antioch et qu'ils nous ont réveillés pour cette raison. Cela fait plusieurs jours que nous avons quitté le principal fleuve égyptien pour suivre un de ses affluents, l'Atbara, qui, selon lui, appartient, comme le Nil, aux Anuak.

— Mais comment sommes-nous arrivés jusqu'en Éthiopie ? m'écriai-je. Il n'y a pas de frontière ou de poste de douane ?

— Ils passent les frontières de nuit et ils sont experts pour mener

les felouques, ces embarcations à voiles typiques du Nil qui peuvent glisser silencieusement près des postes de police sans éveiller les soupçons. Je suppose qu'ils utilisent aussi la corruption. Une pratique normale dans nos régions, murmura-t-il en se pinçant la lèvre inférieure.

J'avais le souffle coupé.

— Et où sommes-nous supposés être exactement ? parvins-je finalement à articuler.

J'avais la sensation d'être perdue sur un point inexploré de l'immense globe planétaire.

— Je n'avais jamais entendu parler des Anuak ni d'une ville appelée Antioch mais je sais où se trouve le lac Tana, c'est là que naît le Nil bleu²⁵, et je t'assure que ce n'est pas vraiment une zone civilisée ni facile d'accès. Oublie que tu es au XXI^e siècle. Régresse d'un millier d'années et tu seras plus près de leur réalité.

Je le regardai, bouche bée, les yeux écarquillés.

— Que diable dites-vous ? grogna Glauser-Röist en remuant sur son lit. Mais qu'est-ce que vous racontez, bon sang ! répéta-t-il, indigné.

Nous nous tournâmes tous vers lui tandis qu'il essayait de chasser les mouches et de se redresser.

— Nous sommes en Éthiopie, Kaspar, dit Farag en lui tendant une main pour l'aider à se lever. (Soutien que le capitaine refusa.) Selon notre hôte, cela fait plusieurs jours que nous avons traversé la frontière soudanaise, et nous sommes sur le point d'arriver à Antioch, la ville de notre prochaine épreuve.

— Maudite soit-elle ! grogna Glauser-Röist en passant les mains sur son visage pour essayer de sortir de sa torpeur.

Lui aussi aurait eu grand besoin d'un coup de rasoir.

— Mais nous devons aller à Antioche ?

— C'est ce que nous pensions, répondis-je, aussi perplexe que lui ; en réalité, il ne s'agissait pas de l'ancienne Antioche, en Turquie, mais d'un village éthiopien appelé Antioch.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, dit Farag, plus résigné que nous devant l'étrange tournure que prenaient les événements, Antioche et Antioch, c'est la même chose. Ce sont les deux formes correctes du même nom. Il existe d'ailleurs plusieurs autres villes qui portent ce nom dans le monde. Ce que j'ignorais, c'est que l'une d'elles se trouvait en Abyssinie.

— Je me disais bien que c'était bizarre, d'aller de Turquie en Égypte pour repartir vers la Turquie. Cela aurait fait une boucle bien compliquée pour un pèlerin médiéval, qui devait parcourir le chemin à pied ou à cheval.

— Tu as l'explication maintenant, dit Farag en saluant Mariam qui

quittait notre cabine. Je propose que nous sortions d'ici et allions nous rafraîchir dans le fleuve.

— Quelle bonne idée, dis-je me mettant debout. Je sens très mauvais !

— Voyons..., voulut vérifier Farag en s'approchant de moi.

— *Vade retro Satanas !* criai-je en m'échappant par le petit rideau de lin.

Le capitaine murmura quelque chose sur la luxure que dans ma précipitation je ne parvins pas à comprendre. Mariam nous assura qu'il n'y avait aucun danger à se baigner dans les eaux bleues de l'Atbara, aussi nous sautâmes dans l'eau, et je sentis renaître tous mes muscles et mon pauvre cerveau confus. L'eau était fraîche et paraissait propre mais le capitaine nous conseilla de ne pas la boire, car la malaria et le typhus étaient des maladies endémiques dans la majeure partie des pays africains. Personne n'aurait pu l'imaginer en contemplant ce cours d'eau suave et transparent mais nous lui obéîmes. L'air était si pur qu'il semblait nous soigner de l'intérieur, et le ciel avait une couleur bleue si incroyablement parfaite qu'en le regardant on avait envie de voler. Les deux rives, séparées par une bonne distance, étaient couvertes d'une épaisse végétation d'où dépassaient les cimes de hauts arbres remplis d'oiseaux qui volaient en bandes d'un sommet à l'autre. Le paysage était si beau que j'aurais juré entendre dans le vent un chœur grandiose chantant au rythme de l'air et du courant du fleuve, combinant des notes musicales selon l'harmonie du ciel et de l'eau.

Je n'avais pas ôté ma tunique pour me jeter à l'eau, mais elle flottait autour de moi de manière fort impudique. Farag et le capitaine avaient enlevé la leur. Les marins qui levaient et attachaient au double mât la voile triangulaire me voyaient sans doute de leur hauteur telle que Dieu m'avait mise au monde, mais ça m'était égal, ce ne devait pas être la première fois et en plus ils ne paraissaient pas particulièrement intéressés. Comme tu as changé, Ottavia, me dis-je en nageant comme une sirène. Moi, une nonne qui avait passé toute sa vie enfermée dans un bureau, en travaillant dans le sous-sol des Archives secrètes du Vatican, au milieu des parchemins, papiers et manuscrits anciens, j'étais là, à flotter, nager, me submerger dans les eaux d'un fleuve de vie au milieu d'une nature sauvage. Et, cerise sur le gâteau, à quelques mètres seulement de moi se trouvait l'homme que j'aimais, et qui me dévorait du regard sans oser s'approcher... Oui, j'avais vraiment changé.

Pour que mon bonheur fut complet, il m'aurait suffi d'un shampoing. Je dus me contenter d'un savon de glycérine que le capitaine avait sorti de son inépuisable sac à dos préservé par les stavrophilakes et les Anuak. Quand nous remontâmes à bord, des

vêtements propres et bien pliés nous attendaient à l'intérieur de l'infecte cabine. Je me sentis comblée quand, enfin habillée, les hommes mirent entre mes mains un plat d'un énorme et savoureux poisson qu'ils venaient de pêcher et de faire cuire.

Mariam nous avertit que nous arriverions à Antioch le soir même. Il parlait peu, mais il avait le don de me rendre nerveuse.

— Il nous conseille de beaucoup prier avant de commencer l'épreuve, traduisit Farag. Car son peuple souffre beaucoup chaque fois qu'un saint ou une sainte doit être incinéré.

— Quel saint ? demanda Glauser-Röist qui n'avait pas compris.

— Nous, Kaspar. Nous sommes les saints, nous, les candidats.

— Voyez si vous pouvez lui soutirer des renseignements sur ces voleurs de reliques.

— J'ai déjà essayé, répondit Farag, mais cet homme est convaincu qu'il accomplit une mission sacrée, et il se ferait tuer plutôt que de trahir les stavrophilakes.

— Stavrophilakes, répéta Mariam avec respect.

Puis il nous regarda, et posa une question à Farag qui éclata de rire.

— Il veut savoir des choses à votre sujet, Kaspar.

— Moi ? s'étonna le capitaine.

Mariam continuait à parler. Je n'aurais su dire son âge, pas même grâce à cette tache blanche sur sa barbe. Son visage paraissait jeune et sa peau noire brillait, tendue et polie comme le métal sous la lumière du soleil, mais il y avait quelque chose d'ancien dans son regard, qui était accusé par la minceur extrême de son corps.

— Il dit que vous êtes deux fois saint.

Je ne pus éviter de ricaner.

— Il est fou, grogna Glauser-Röist.

— Et il veut savoir ce que vous faisiez avant d'être saint.

Farag et moi essayions sans succès de contenir nos rires.

Mariam répondit froidement quand Farag lui traduisit les paroles du capitaine ; et cette réponse laissa Farag bouche bée.

— Enlevez votre chemise, Kaspar.

— Mais vous êtes devenu fou, professeur ! s'écria-t-il, indigné.

Moi aussi, je fus surprise par ce changement d'attitude.

— Vous n'avez qu'à enlever la vôtre, protesta Glauser-Röist.

— S'il vous plaît, Kaspar, faites-moi confiance !

Ce dernier commença à déboutonner sa chemise.

Farag se pencha vers lui et, en appuyant sa main gauche sur l'épaule du capitaine, le poussa vers le sol pour observer son dos.

— Regarde bien, Ottavia. Mariam dit que Kaspar est deux fois saint parce que les stavrophilakes l'ont marqué avec ça...

Et il posa son index sur les vertèbres dorsales du capitaine qui

semblait un taureau sur le point de charger.

— Quelles bêtises dites-vous, professeur ?

Au milieu de son dos, on voyait clairement une scarification en forme de plume au lieu de la croix habituelle.

— Que t'ont-ils mis à toi, Farag ? voulus-je savoir.

Il portait, sous les branches de la croix qu'on lui avait gravée à Constantinople, la croix ansée égyptienne, comme Abi-Ruj Iyasus.

— Abi-Ruj était éthiopien, dis-je soudain à voix haute.

— En effet, répondit le capitaine. Et nous sommes en Éthiopie.

— C'est donc ici que se trouve le Paradis terrestre, dis-je, songeuse. L'origine et la fin du mystère.

— Nous le saurons bientôt, dit Farag en remontant ma blouse vers ma nuque. Tu as une croix ansée. C'est le symbole « ankh », ce hiéroglyphe égyptien qui représente la vie.

Sa main caressait ma scarification de manière totalement inutile, et fort agréable, devrais-je ajouter.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il soudain. Une plume d'autruche ! Voilà ce que vous avez dans le dos, Kaspar. C'est un autre symbole égyptien, la plume de Maat, qui signifie la justice.

— Maat ? balbutia le capitaine.

— Maat représente la règle éternelle qui dirige l'univers, la précision, la vérité, l'ordre et la droiture. La principale obligation des pharaons égyptiens était de veiller à ce que Maat s'accomplisse pour que le désordre et l'iniquité ne règnent pas. On posait cette plume sur un des plateaux de la balance d'Anubis pendant le procès de l'âme du mort ; sur l'autre, on mettait le cœur du défunt. Il devait être aussi léger que la plume de Maat pour avoir accès à l'immortalité.

— Et on m'a tatoué tout ça sur l'épaule ? dit le capitaine, stupéfait.

— Non, Kaspar, juste le hiéroglyphe représentant Maat, le rassura Farag. (Puis il fronça les sourcils en ajoutant :) Mariam affirme que c'est pour cela que vous êtes deux fois saint.

— Tout cela est très bizarre, dis-je, préoccupée.

Farag éclata de rire :

— Plus bizarre que tout ce que nous avons vécu jusqu'à maintenant ? Allons, *Basileia* !

Mais cette plume n'apparaissait pas non plus sur le corps d'Abi-Ruj et je savais que le capitaine, militaire de carrière, policier et main noire du Vatican, était le seul d'entre nous qui représentât un réel danger pour les stavrophilakes. N'était-ce pas inquiétant qu'ils l'aient choisi, lui précisément, pour recevoir un symbole de *justice* ?

Ce sentiment d'inquiétude ne me quitta pas alors que nous préparions le dernier cercle du Purgatoire à l'aide de *La Divine Comédie*, et que le bateau s'approchait lentement d'Antioch et de son simple quai de bois sur la rive droite de l'Atbara.

Comme nous trois, Dante, Virgile et le poète napolitain Stace, qui s'est joint à eux, approchent de leur ultime destination. La nuit tombe et ils doivent se dépêcher d'arriver au septième cercle, celui des luxurieux, avant qu'il ne fasse sombre.

*Nous étions déjà au dernier cercle
et nous avons tourné à main droite,
attentifs à une autre pensée.
À cet endroit le rocher lance des flammes
et la corniche exhale vers le haut
un vent qui les repousse et les éloigne.
Il fallait donc aller du côté ouvert
l'un après l'autre ; moi j'avais peur du feu
par là et par ici j'avais peur de tomber.*

Virgile supplie à maintes reprises son élève de faire attention à l'endroit où il pose le pied, car la moindre erreur pourrait lui être fatale. Dante cependant, en entendant un chœur chanter un hymne à la pureté, se retourne et découvre un groupe d'âmes qui avancent entre les flammes. L'une d'elles s'adresse à lui, et lui demande pourquoi la lumière du soleil ne le traverse pas.

*Ta réponse ne sert pas à moi seul
car tous ceux-ci ont plus soif
qu'Indiens ou Éthiopiens d'eau froide.*

— C'est trop ! s'exclama Farag en entendant ce dernier vers.

Comment ne l'avions-nous pas deviné ? Comment ne nous en étions-nous pas doutés en lisant « Le Purgatoire » à Rome ?

— Quand vous avez lu Dante, professeur, auriez-vous pu imaginer un seul instant en quoi consistaient les épreuves ? voulut savoir Glauser-Röist. C'est absurde de se poser cette question maintenant. Et si cela avait été l'Inde au lieu de l'Éthiopie ? Dante racontait ce qu'il pouvait. Il prenait ce risque parce qu'il savait qu'il tenait une bonne histoire et qu'il était ambitieux mais, pas fou, il ne voulait pas courir de risques inutiles.

— Ils l'ont tué quand même, dis-je.

— Oui, mais lui ne pensait pas en arriver là, c'est pour cette raison qu'il dissimulait les indices.

Tout au fond, là où les deux rives de l'Atbara convergeaient, on devinait le village d'Antioch. Un tiède rayon de soleil crépusculaire me réchauffait le dos, et j'eus un douloureux haut-le-cœur en voyant les épaisses colonnes de fumée qui s'élevaient vers le ciel. J'aurais aimé que le *Naway* fasse demi-tour mais il était déjà trop tard.

Tandis que l'âme du luxurieux poète Guido Guinizelli, membre, comme Dante lui-même, de la société secrète des Fidei d'Amore, demande à notre héros pourquoi il interrompt la lumière du soleil, un autre groupe s'approche, venant de la direction opposée, en marchant par le sentier ardent. En entendant ce que se disent ces groupes, Dante en déduit que les uns sont hétérosexuels et les autres homosexuels. Contrairement à son habitude, il les console longuement, peut-être parce qu'il se sent proche de ce péché ou parce que la majeure partie des âmes présentes sont des lettrés comme lui. Il leur rappelle qu'il leur manque peu pour atteindre la paix et le pardon de Dieu parce que le Ciel est plein d'amour.

Au tout début du chant XXVII, alors que la journée s'achève pratiquement, les trois voyageurs parviennent à un endroit où tout le sentier est couvert de flammes. Alors leur apparaît un ange de Dieu très gai qui les pousse à traverser le brasier. Dante, horrifié, se couvre le visage des bras et se sent « comme celui qui est mis dans la fosse ». Virgile cependant, en le voyant si effrayé, le rassure :

*Mes bons guides se tournèrent vers moi
et Virgile me dit : « Mon fils, on peut ici
trouver le tourment mais non la mort.
Tiens pour certain que si tu demeurerai
plus de mille ans dans le sein de ces flammes,
elles ne pourraient te faire chauve d'un cheveu. »*

— C'est valable pour nous aussi, n'est-ce pas ? interrompis-je, pleine d'espoir.

— Ne te fais pas trop d'illusions, *Basileia*.

Le capitaine, impassible, continua à lire Dante qui, effrayé, demeurerait immobile face aux flammes sans oser s'avancer.

*Ensuite il se mit dans le feu devant moi
en priant Stace de venir derrière
lui qui avait longtemps marché entre nous.
Quand je fus dedans je me serais jeté
dans du verre bouillant pour me rafraîchir
tant l'incendie y était sans mesure.
Mon doux père pour me réconforter
allait en me parlant toujours de Béatrice,
disant : « Il me semble déjà voir ses yeux. »*

Suit le chant d'une voix : *Venite, Benedicti Patris mei*, qui est celle du dernier ange gardien. Il apparaît sous la forme d'une lumière aveuglante entre les flammes, et efface le dernier P du front de Dante.

Ils parviennent alors à sortir du feu et se retrouvent juste devant la montée au Paradis terrestre. Heureux, ils commencent l'ascension. Mais la nuit tombe et ils doivent s'allonger sur les marches, car, comme on les en avait prévenus au début, la montagne du Purgatoire ne permet pas de marche nocturne. Ainsi allongé, Dante contemple le ciel plein d'étoiles, « plus grandes et plus claires qu'à l'habitude », et s'endort sur cette vision.

Le bateau avait viré en direction du quai où les gens du village, une centaine de personnes habillées de blanc de pied en cap, lançaient des cris de bienvenue en sautant et agitant les bras. Le retour de Mariam et de ses hommes semblait un motif de grande allégresse. Le village était formé de trente ou quarante maisons de terre crue, resserrées autour de l'embarcadère, aux murs peints de vives couleurs et aux toits de paille. Toutes avaient des tubes noirs qui servaient de cheminée, mais les grandes fumées que j'avais aperçues de loin provenaient d'un lieu situé entre le village et la forêt. Elles paraissaient énormes maintenant, semblables à des bras de Titans qui se contorsionnaient pour atteindre le ciel.

Nous allions nous arrêter mais Glauser-Röist n'était pas prêt à lâcher son livre.

— Capitaine, nous sommes arrivés, dis-je en profitant d'une de ses rares pauses.

— Est-ce que vous savez exactement ce que vous allez devoir affronter dans ce village ? me demanda-t-il d'un ton de défi.

Les cris des enfants, hommes et femmes d'Antioch s'entendaient de l'autre côté.

— Non, pas vraiment.

— Bien, alors continuons à lire. Nous ne quitterons pas ce bateau avant d'avoir toutes les données en main.

Mais il n'y en avait plus. Nous avions vraiment terminé.

En guise de conclusion, Dante Alighieri raconte, non sans une certaine beauté mélancolique, comment il se réveille à l'aube le lendemain et voit Virgile et Stace, déjà debout, qui l'attendent pour finir de monter jusqu'au Paradis terrestre. Son maître lui dit :

*« Ce doux fruit que par tant de branches
le souci des mortels s'en va chercher,
aujourd'hui apaisera ta faim. »*

Dante se précipite vers le sommet et quand, enfin, il atteint la dernière marche et contemple le soleil, les arbustes et les fleurs du Paradis terrestre, son cher maître lui fait ses adieux :

*Et dit : « Tu as vu, mon fils,
le feu temporel et l'éternel ; te voici en un lieu
où plus loin, par moi-même, je ne discerne plus.
Je t'ai mené ici par la science et par l'art ;
prends désormais ton plaisir pour guide ;
tu es hors des voies étroites et escarpées.
N'attends plus mon dire ni mon signe ;
ton jugement est libre, droit et sain,
ne pas faire à son gré serait une faute :
aussi je mets sur toi la couronne et la mitre. »*

— C'est fini, conclut le capitaine en fermant le livre.

Il semblait moins monolithique que d'habitude, comme s'il venait de faire ses adieux à un vieil ami. Durant ces derniers mois, Dante, le plus grand poète italien de tous les temps, avait fait partie de nos vies, et ce dernier vers fuyant nous laissait brusquement un peu plus seuls.

— Je crois qu'ici s'arrête la voie de chemin de fer..., murmura Farag. J'ai l'impression que Dante nous abandonne et je me sens orphelin.

— Oui, mais lui au moins est arrivé au Paradis terrestre, il a atteint son objectif, obtenu la gloire et la couronne de laurier. Nous, dis-je en reniflant l'intense odeur de fumée, nous devons encore passer la dernière épreuve.

— Vous avez raison, professeur, allons-y ! s'exclama Glauser-Röist en se levant d'un bond.

Mais je le vis caresser en cachette la couverture usée de son exemplaire de *La Divine Comédie* avant de le ranger dans son sac à dos.

Le village nous accueillit avec des clameurs, des cris de joie, des applaudissements assourdissants.

— On dirait un village de cannibales qui voit arriver son dîner.

— Farag, ça suffit !

Mariam, amphitryon de la fête, traversait, telle une star de Hollywood, le couloir étroit ouvert par la multitude, entre cris, baisers, bousculades. Derrière marchait le capitaine, que les enfants Anuak regardaient à la dérobée avec des yeux pleins d'admiration et des sourires timides. Il était si blond et si grand qu'ils avaient sans doute rarement eu l'occasion de contempler un spécimen masculin aussi impressionnant. Les femmes me fixaient, pleines de curiosité. Il ne devait pas y avoir eu beaucoup de saintes qui arrivaient par l'Atbara, prêtes à accomplir la dernière épreuve du Purgatoire, et elles en tiraient une certaine fierté qui se reflétait dans leurs regards. Les yeux bleu marine de Farag firent sensation. Une jeune fille de quatorze ans, poussée par ses amies du même âge qui l'entouraient en riant, s'approcha de lui et lui tira la barbe. Farag éclata de rire, absolument

enchanté.

— Voilà ce qui se passe quand on ne se rase pas, dis-je à voix basse.

— Dans ce cas, je crois que je ne me raserai plus jamais de ma vie !

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes, qui ne fit qu'augmenter sa joie. Quelle plaie !

Le chef du village, Berehanu Bekela, un homme aux énormes oreilles et aux dents gigantesques, nous souhaita la bienvenue avec tous les honneurs. Il disposa cérémonieusement quelques foulards blancs autour de nos cous pour former une épaisse et chaude étole. Puis, en suivant la ligne droite que formait le quai, il nous conduisit au centre d'une esplanade de terre autour de laquelle se trouvaient les maisons, éclairées par des torches attachées à des bouts de bois plantés dans le sol. Berehanu cria alors quelques paroles incompréhensibles et la foule poussa une clameur qui s'arrêta net quand le chef leva les bras au ciel.

Soudain la place se retrouva remplie de tabourets, de tapis, de coussins, et tout le monde s'assit, prêt à attaquer les montagnes de nourriture qui apparurent des maisons voisines sur des plateaux de bois. Ils cessèrent de faire attention à nous pour se concentrer sur les petits tas de viande qui étaient servis sur de grandes feuilles vertes en guise de plats.

Berehanu et sa famille eurent la politesse de nous servir, de leurs propres mains, un mélange de viande crue, et nous regardèrent pour voir ce que nous allions faire.

— *Inkhera, inkhera*, dit une ravissante petite fille de trois ans assise à côté de moi.

Mariam s'adressa à Farag et ce dernier nous regarda, le capitaine et moi, avec une expression sérieuse.

— Nous devons manger, nous n'avons pas le choix. Sinon nous insulterions gravement le chef et tout le village.

— Ne dis pas de bêtises, m'écriai-je. Je n'ai pas l'intention de manger de la viande crue !

— Ne discute pas, *Basileia*, et mange.

— Mais je ne peux pas manger des morceaux de je ne sais pas quoi ! dis-je avec appréhension, prenant avec les doigts quelque chose qui ressemblait à un tube de plastique de couleur noire.

— Mangez ! murmura le capitaine en glissant une poignée dans sa bouche.

La fête monta d'un cran avec la bière en bouteille. La petite fille continuait à me regarder fixement, et ce furent ses grands yeux noirs qui me poussèrent à ouvrir les lèvres et à enfourner dans ma bouche un petit bout de viande crue. J'avalai presque en entier un morceau de rognon d'antilope, puis un morceau d'estomac, qui me parut élastique

et plus doux. Et, pour finir, une tranche entière de foie encore chaud, qui me tacha de sang le menton et les commissures des lèvres. Ces délices paraissaient enchanter les Éthiopiens. Ce fut la pire expérience de ma vie, un de ces moments que l'on n'oublie jamais malgré les années. Je bus d'un trait une bière, et j'aurais fini la suivante si Farag ne m'en avait empêchée en me prenant par le poignet.

La fête dura longtemps après la fin du repas. Un groupe de jeunes filles, avec parmi elles celle qui avait tiré la barbe de Farag, entra dans le cercle et commença une danse curieuse dans laquelle elles n'arrêtaient pas de bouger les épaules. C'était incroyable. Je n'aurais jamais imaginé qu'elles puissent se remuer ainsi, à cette vitesse trépidante, comme si elles étaient disloquées. La musique était un simple rythme marqué par un tambour, auquel s'ajoutèrent d'autres jusqu'à ce que la cadence devienne hypnotique. Entre les danses et la bière, je n'avais plus tout à fait ma tête. La petite fille qui avait décidé de m'adopter se leva et s'assit entre mes jambes croisées, comme si j'étais un fauteuil confortable et elle, une petite reine. Cela m'amusait de la voir arranger avec soin le voile qui lui couvrait la tête, si long qu'il lui arrivait à la taille, de sorte que, pour finir, ce fut moi qui le plaçai convenablement sur ses cheveux noirs bouclés. À la fin, quand les danseuses eurent disparu, elle appuya son épaule sur mon estomac et s'installa confortablement. Alors le souvenir de ma nièce Isabella se ficha comme un dard dans mon cœur. Comme j'aurais voulu l'avoir auprès de moi ! Au milieu de ce village perdu d'Éthiopie, sous la lumière du croissant de lune et des flambeaux, mon esprit retourna à Palerme. Je sus que je retournerais chez moi. Je devais le faire tôt ou tard, pour essayer de changer les choses et, même si c'était inutile, ma conscience exigeait que je donne une dernière chance à mon passé avant de m'en aller pour toujours. Ce sentiment enraciné d'appartenance à un clan que ma mère m'avait inculqué, aussi tribal que celui des Anuak, m'interdisait de lâcher les amarres, même en sachant quelle lamentable famille m'était échue en partage.

Quand les tambours se turent, Berehanu Bekela s'avança lentement vers le centre de la place dans le silence le plus profond. Même les enfants cessèrent leurs jeux pour se précipiter vers leur mère. L'occasion était solennelle et mon cœur se mit à battre à tout rompre : quelque chose me disait que la véritable fête ne faisait que commencer.

Le chef du village se lança dans un long discours qui, selon ce que nous expliqua Farag en murmurant, parlait des vieilles relations qui unissaient les Anuak et les stavrophilakes. Les traductions simultanées de Mariam et de Farag laissaient beaucoup à désirer mais il fallut nous en contenter.

— Les stavrophilakes, disait Berehanu, sont arrivés par l'Atbara il y

a des centaines d'années, avec de grands bateaux... Les Anuak... La parole de Dieu. Ces hommes de... la foi et nous apprirent à déplacer les pierres, à labourer... À fabriquer de la bière et à construire des bateaux et des maisons.

— Tu es sûr qu'il a dit ça ?

— Oui, et ne m'interromps pas, sinon je n'entends pas ce que dit Mariam.

— Mais alors je ne comprends pas pourquoi ils achètent de la bière en bouteille.

— Tais-toi !

— Ils firent de nous des chrétiens, poursuivit le chef, et nous apprirent tout ce que nous savons. Ils nous demandèrent seulement en échange... le secret et que nous conduisions les saints de l'Égypte jusqu'à Antioch. Nous, les Anuak, nous avons... que donna Mulualement Beleka en nom à notre peuple. Aujourd'hui trois saints... par les eaux de l'Atbara, le fleuve que Dieu remit à... Nous sommes responsables de... Et les stavrophilakes espèrent que nous fassions notre devoir.

Soudain, les gens poussèrent une ovation assourdissante et une vingtaine d'hommes se mirent debout avant de s'élancer en courant vers les maisons pour disparaître dans l'obscurité.

— Allez préparer le chemin des saints, traduisit Farag avec retard.

Tout le monde avait commencé à danser au rythme des tambours. Des mains nous saisirent, Farag, le capitaine et moi, et nous séparèrent. On nous emmena dans des maisons différentes pour nous préparer à la cérémonie qui allait suivre. Des femmes me déshabillèrent puis me passèrent de l'eau sur tout le corps en m'aspergeant avec des rameaux de feuilles avant de me sécher avec des tissus de lin. Elles firent disparaître mes vêtements et je dus prendre la chemise blanche qu'elles me tendaient. Heureusement, elle m'arrivait aux genoux. Elles refusèrent de me rendre mes chaussures. Quand je sortis de la maison, j'eus l'impression de marcher sur des aiguilles. Je retrouvai mes compagnons dans le même état que moi. Mais je fus surprise par ma réaction en voyant Farag, car je n'étais pas encore habituée aux déconcertantes informations de mes hormones : mes yeux ne pouvaient quitter sa peau brune éclairée par les torches, ses mains aux doigts longs et doux, son corps élancé, et quand enfin nos regards se croisèrent, mon estomac se tordit en un nœud douloureux. Qu'avait-on mis dans cette maudite viande crue ?

Entre les acclamations et les coups de tambour, nous fûmes conduits par des ruelles obscures vers le lieu des grandes fumées, d'où jaillissait une inquiétante couleur pourpre. Le ciel était rempli d'étoiles ; en les contemplant avec cette perception aiguë que donne la peur, je remarquai qu'elles étaient plus claires et plus grandes que d'habitude, comme l'avait noté Dante. Farag prit ma main pour me

calmer et la serra doucement, mais la peur était entrée dans mon âme à cause de tous ces préparatifs et des tambours. Je me sentais comme Jésus marchant sur le chemin du Calvaire avec la Croix sur le dos. Avec la vraie Croix, celle que les stavrophilakes récupéraient par petits bouts ? Non, certainement pas. Mais c'était à cause d'elle, même si elle était fausse, que nous nous retrouvions là. Mes jambes tremblaient, je transpirais et claquais des dents en même temps.

On nous conduisit sur une nouvelle esplanade. Tout le village s'était rassemblé là, en silence. Divers foyers épuisaient leurs dernières branches avec de grandes étincelles tandis que les jeunes garçons qui étaient partis en courant à la fin du discours de leur chef étendaient maintenant par terre un cercle de braises à l'aide de longues lances pointues. Ils en cassaient les morceaux les plus grands et lissaient la superficie, qui devait faire vingt centimètres d'épaisseur sur quatre ou cinq mètres de diamètre. Ils avaient laissé un passage découvert, une espèce de portion qui permettait d'arriver au centre. Quand Mariam adressa la parole à Farag, je n'eus pas besoin de traduction pour comprendre exactement ce qu'il disait : l'Éthiopien était à cet instant le joyeux ange de Dieu qui apparaît devant Dante au septième cercle, et lui indique qu'il doit entrer dans le couloir de feu.

Je serrai la main de Farag de toutes mes forces et posai ma joue sur son épaule, si effrayée que je pouvais à peine respirer. Je me sentais en effet comme « celui qu'on a mis dans la fosse ».

— Courage, mon amour, murmura-t-il avec un baiser.

— J'ai si peur, Farag, dis-je sans pouvoir retenir mes larmes.

— Nous allons nous en sortir, comme des autres épreuves, ne crains rien, Ottavia !

Mais j'étais inconsolable, je ne pouvais m'arrêter de claquer des dents.

— Souviens-toi, il y a toujours une solution, mon amour !

En contemplant cette immense roue de feu, cette idée me paraissait bien fantaisiste. Je voulais bien admettre que j'avais plus ou moins commis au cours de ma vie les six péchés capitaux antérieurs, mais je n'étais pas du tout prête à accepter l'idée de mourir pour un péché, la luxure, que je n'avais pas commis. Si je mourais dans ce feu, jamais je n'aurais l'occasion de pécher avec Farag, ce qui était pis encore.

— Je ne veux pas mourir, gémis-je en me serrant contre lui.

Glauser-Röist s'était approché de nous en silence et commença à réciter : « Mon fils, on peut trouver ici le tourment, mais non la mort. »

— Oh ! ce n'est pas le moment, capitaine ! m'écriai-je, amère.

Mariam insista. Nous ne pouvions rester ainsi toute la nuit. Nous devons franchir ce couloir.

Je m'avançai comme un condamné vers le gibet, soutenue par le bras ferme de Farag. À deux mètres du tapis de braises, la chaleur était insupportable. En posant le pied dans le couloir vide, j'eus le sentiment de me consumer sur place et que mon sang allait entrer en ébullition. C'était horrible. La barbe de Farag et celle du capitaine ondulaient doucement sous l'air chaud. Une rumeur étouffée sortait de ce lac rouge et crépitant.

Nous parvînmes au centre. À cet instant, les jeunes hommes qui avaient préparé le cercle recouvrirent le chemin de braises qu'ils assemblèrent et lissèrent. Comme des animaux encerclés, nous regardâmes, étourdis, le groupe lointain que formaient les Anuak. On aurait dit des fantômes impassibles, des juges sans pitié qu'illuminait une splendeur infernale. Personne ne bougeait, tout le monde semblait retenir son souffle et nous encore plus, qui sentions l'air ardent entrer dans nos poumons.

Soudain un chant étrange surgit de la multitude, une cadence primitive qu'au début les crissemments du bois rouge vif ne me permirent pas d'entendre avec clarté. C'était une seule phrase musicale, toujours la même, qu'ils répétaient comme une litanie lente et méditative. Le bras de Farag, qu'il avait passé autour de mes épaules, se tendit comme un câble et le capitaine s'agita, inquiet, sur ses pieds nus. Un cri émis par Mulugeta Mariam nous ramena à la réalité. Farag dit :

— Nous devons traverser le feu, sinon ils nous tueront.

— Quoi ? m'exclamai-je, horrifiée. Nous tuer ? Ils ne nous l'ont pas dit ! Mais comment veux-tu marcher là-dessus ?

Je regardai la couche de braises qui noircissaient légèrement.

— Réfléchissez, dit le capitaine. S'il faut courir, je le ferai, même si je dois terminer avec des brûlures du troisième degré sur tout le corps. Mais, avant de me suicider, je veux savoir avec certitude qu'il n'existe aucune autre possibilité, qu'il n'y a rien dans nos cerveaux qui puisse nous aider à trouver la solution.

Je tournai la tête pour regarder Farag, qui s'était penché lui aussi vers moi, et ainsi, tout en nous observant, nous fîmes travailler nos méninges, révisant en quelques secondes toutes les leçons que nous avions apprises au long de la vie. Mais je ne trouvai rien sur la façon de marcher sans danger sur des braises. Nos visages reflétèrent une profonde déception.

— Je suis désolé, Kaspar..., s'excusa Farag.

Nous transpirions abondamment et la sueur s'évaporait aussitôt. Nous n'avions pas besoin de l'aide des Anuak pour mourir. Il suffisait de ne pas bouger, la déshydratation ferait le reste.

— Nous n'avons plus qu'à reprendre le texte de Dante, murmurai-je, mais je ne me souviens de rien qui puisse nous aider.

Un sifflement aigu fendit l'air et une lance se ficha entre mes pieds. Je crus que mon cœur allait s'arrêter.

— Bon sang ! hurla Farag, furieux. Laissez-la tranquille ! Visez-moi plutôt !

Le chant monotone de la foule se fit plus puissant et on l'entendit plus clairement. Il me sembla qu'ils chantaient en grec, mais je me dis que je devais avoir une hallucination auditive.

— Le texte de Dante, répéta le capitaine, la solution se trouve peut-être là.

— Mais la seule chose qu'il dit, c'est qu'il se serait jeté sur du verre bouillant pour se rafraîchir.

— C'est juste.

On entendit un nouveau sifflement se rapprocher dangereusement et le capitaine s'interrompit. Une lance se ficha au sol dans le petit creux que formaient nos trois paires de pieds. Farag devint fou et lança, en arabe, un flot d'insultes qu'heureusement je ne pus comprendre.

— Ils ne veulent pas encore nous tuer ! dit-il, très exalté. Sinon, ils l'auraient déjà fait. Ils nous incitent juste à commencer !

La phrase musicale augmenta d'intensité. On percevait clairement les voix des Anuak : *Makarioi oi kazaroi ti kardia*.

— « Heureux les cœurs purs » ! m'exclamai-je. Ils chantent en grec.

— Comme l'ange dans *La Divine Comédie*, dit Farag en se tournant vers le capitaine qui se contenta de hocher la tête, encore sous le choc de la lance jetée à ses pieds. La solution doit se trouver dans les vers de Dante. Aidez-nous, Kaspar, que dit Dante du feu ?

— Voyons..., balbutia Glauser-Röist. Mais rien, bon sang ! Rien ! répéta-t-il, désespéré. La seule chose qui repousse le feu est le vent.

— Le vent ? dit Farag en essayant de se souvenir du texte.

— « À cet endroit, le rocher lance des flammes, et la corniche exhale vers le haut un vent qui les repousse et les éloigne », récita le capitaine.

Une étrange image mentale, comme un dessin animé, se forma dans mon esprit : un pied qui se soulevait très haut et se posait, coupant l'air.

— Un vent qui souffle du haut..., murmura Farag, songeur.

À cet instant, une autre lance se planta juste devant les orteils du pied droit de Glauser-Röist, le double saint, qui fit un bond.

— Maudits ! hurla-t-il.

— Écoutez-moi, cria soudain Farag, très excité, j'ai compris, je sais ce qu'il faut faire !

Makarioi oi kazaroi ti kardia, répétait le chœur de plus en plus fort.

— En soulevant le pied très haut avant de le poser lourdement, on crée une poche d'air sous la plante des pieds, qui stoppe pendant

quelques instants la combustion. Voilà ce que voulait dire Dante.

Le capitaine demeura silencieux, le temps sans doute de s'habituer à l'idée. Mais je compris immédiatement, c'était une simple question de physique appliquée : si le pied tombait de haut avec beaucoup de force et frappait les braises durant un très court laps de temps, l'air accumulé sur la plante et retenu par la chaussure de feu qui se formait autour de la peau empêcherait les brûlures. Mais, pour atteindre ce résultat, il fallait marcher très fort, comme l'avait dit Farag, et rapidement, sans se distraire ni perdre le rythme, parce qu'à la moindre erreur rien ne pourrait empêcher la peau d'être calcinée et les braises de dévorer les chairs en un clin d'œil. C'était très risqué, en effet, mais aussi la seule solution qui correspondait aux indications de Dante et la seule idée à notre disposition. Nous manquions de temps, comme nous l'indiqua à grands cris Mulugeta Mariam.

— Il faut faire attention de ne pas tomber, dit le capitaine qui venait enfin de comprendre. « Et par ici, j'avais peur de tomber », dit Dante. Ne l'oubliez pas. Si la douleur ou autre chose vous faisait faiblir et perdre pied, vous brûleriez vifs.

— Je passerai le premier, déclara Farag en se penchant vers moi pour déposer sur mes lèvres un baiser qui servit aussi à me faire taire. Ne dis rien, *Basileia*, murmura-t-il à mon oreille pour que le capitaine n'entende pas. Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Il ne cessa de le répéter jusqu'à ce qu'il me voie sourire. Alors il me lâcha brusquement et se précipita dans le feu en criant :

— Regarde bien et ne répète pas mes erreurs !

— Mon Dieu ! hurlai-je, hystérique, en lançant mes bras pour le retenir, non ! Farag, non !

— Calmez-vous, murmura Glauser-Röist en me retenant par les épaules.

La silhouette de Farag était une pure étincelle rouge, qui avançait en écrasant le sol en feu avec rythme, d'un pas décidé. Je ne pus continuer à regarder. J'enfouis ma tête contre la poitrine du capitaine qui me serra dans ses bras, et je pleurai comme je ne l'avais jamais fait de ma vie, avec de tels sanglots, une telle souffrance que je n'entendis pas le capitaine crier :

— Il a réussi ! professeur Salina !

Il me secoua comme une poupée de chiffons.

— Regardez ! Il est sain et sauf !

Je levai la tête sans comprendre ce qu'il me disait et vis Farag de l'autre côté qui, le bras levé, me faisait de grands signes.

— Il est vivant ! criai-je. Merci, Seigneur, merci ! Farag !

— Ottavia ! cria-t-il avant de s'effondrer à terre.

— Il s'est brûlé ! hurlai-je.

— Allons-y, professeur Salina, c'est à nous.

— Quoi ? balbutiai-je.

Mais, avant que je ne puisse réagir, le capitaine avait pris ma main et m'entraînait vers le feu. Mon instinct de survie se rebella et je freinai en posant fermement les pieds sur le sol.

— Voilà, vous devez faire exactement comme ça, me dit Glauser-Röist, que mon arrêt brusque ne fit même pas vaciller.

Je suppose que la proximité des braises me fit réagir car je levai le pied et l'enfonçai de toutes mes forces dans le sol.

La vie s'arrêta. Le monde cessa de tourner et la nature se tut. J'entrai en silence dans une espèce de tunnel blanc. Je pus vérifier qu'Einstein avait raison lorsqu'il disait que le temps et l'espace sont relatifs. Je regardai mes pieds et vis l'un d'eux enfoncé légèrement dans des pierres blanches et froides, et l'autre se soulevant comme au ralenti pour faire le prochain pas. Le temps s'était dilaté, me permettant de contempler sans hâte cette étrange promenade. Mon second pied tomba comme une bombe sur les braises, les faisant sauter dans les airs, mais déjà le premier avait commencé sa calme ascension et je voyais mes orteils s'étirer, ma plante de pied s'élargir pour offrir encore plus de résistance au sol brûlant. Elle redescendait très lentement, mais se posait de telle sorte que chaque pas semblait un gigantesque tremblement de terre. Je souris. Je souris parce que je volais : une seconde avant que je ne frappe la surface, l'autre pied s'était levé en me laissant suspendue dans l'air.

Je ne pus effacer la joie de mon visage tout le temps que dura cette incroyable expérience. Ce ne furent que dix pas, mais les dix plus longs de toute ma vie, et les plus surprenants aussi. Soudain, sans prévenir, le tunnel blanc se termina. Je retournai à la réalité en tombant à terre, poussée par l'air. Les tambours résonnaient, les cris étaient assourdissants, la terre collait à mes mains, mes jambes, me griffait. Je ne vis ni Farag ni le capitaine, même si j'eus l'impression qu'on couvrait quelqu'un d'un grand linge pour l'emmener à toute vitesse quelque part. Des centaines de mains me transportèrent ainsi, transformée en un rouleau de tissu blanc, au milieu d'un vacarme terrible. Puis on me déposa sur une surface molle, et on me déroula. J'étais étourdie, couverte de sueur et épuisée comme jamais auparavant. J'avais terriblement froid et je tremblais. Je notai cependant que les deux femmes qui m'offrirent un grand verre d'eau n'étaient pas des Anuak. Elles étaient blondes, à la peau claire, et l'une d'elles avait les yeux verts...

Après avoir bu – et ce n'était pas de l'eau – je m'endormis profondément, et je ne me souviens de rien d'autre.

Lentement, je me détachai des rets du sommeil. J'abandonnai la profonde léthargie où j'avais été plongée après la terrible expérience de la roue de feu. Je me sentais détendue, à mon aise, avec une sensation incroyable de bien-être. Le premier de mes sens à se réveiller fut l'odorat. Une agréable odeur de lavande me prévint que je ne me trouvais plus dans le village d'Antioch. À moitié endormie, je souris du plaisir que me procurait cette fragrance familière.

Le deuxième sens fut l'ouïe. J'entendis des voix féminines autour de moi qui murmuraient pour ne pas troubler mon sommeil. Je prêtai attention et j'eus la surprise extraordinaire de découvrir qu'elles parlaient le grec byzantin. Pour la première fois dans ma longue vie studieuse, j'avais l'immense honneur de l'entendre comme une langue vivante.

— Nous devrions la réveiller, murmura une voix.

— Pas encore, Zauditu, lui répondit une autre. Et, s'il te plaît, sors d'ici sans faire de bruit cette fois.

— Mais Tafari m'a dit que les deux autres étaient en train de manger.

— Très bien, qu'ils mangent. Cette fille continuera à dormir tout le temps qu'elle voudra.

Évidemment, j'ouvris aussitôt les yeux et récupérai ainsi la vue. Comme j'étais allongée sur le côté, face à un mur, je vis une jolie fresque représentant des danseurs et des joueurs de flûte. Les couleurs étaient brillantes et intenses, avec de magnifiques détails en or, et le doré et le mauve abondaient. Ou j'étais morte ou je continuais à rêver en dépit de mes yeux ouverts. Soudain je compris : nous étions arrivés au Paradis terrestre.

— Tu vois ! dit la voix de celle qui voulait me laisser dormir. Toi et tes bavardages ! Tu l'as réveillée !

Je n'avais pas bougé un muscle et je leur tournais le dos... Comment savaient-elles que je les entendais ? L'une d'elles se pencha vers moi.

— *Hygieia*, Ottavia, me salua-t-elle.

Je tournai lentement la tête pour découvrir un visage féminin d'âge moyen, aux cheveux gris ramassés en chignon. Ses yeux étaient

verts. Je reconnus alors une des femmes qui m'avaient donné à boire. Elle avait un beau sourire qui formait des rides autour de ses lèvres et de ses yeux.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-elle.

J'allais ouvrir la bouche mais je me rendis compte que je n'avais jamais utilisé le grec byzantin. Je dus faire une rapide translation d'une langue que je connaissais seulement par écrit à une autre qui pouvait se prononcer avec des sons. Quand je voulus dire quelque chose, je mesurai l'étendue de la difficulté.

— Très bien, merci, dis-je en vacillant et en m'interrompant à chaque syllabe. Où suis-je ?

La femme se poussa et se leva pour me permettre de me redresser. Mon quatrième sens, le toucher, découvrit alors que mes draps étaient d'une soie très fine, plus douce que le taffetas. Je glissai presque en bougeant.

— Vous êtes à Stavros, la capitale du *Paradeisos*, et cette salle est une des chambres d'invités du *Basileion* de Caton.

— Donc je me trouve au Paradis terrestre des stavrophilakes.

La femme sourit, ainsi que sa compagne plus jeune, qui se cachait derrière elle. Toutes deux portaient d'amples tuniques blanches fermées par des fibules sur les épaules et serrées à la taille par des rubans. Tout était beau dans ce lieu, d'une beauté exquise qui ne pouvait laisser indifférent. Les vases d'albâtre posés sur une des magnifiques tables de bois étaient si parfaits qu'ils resplendissaient à la lumière des innombrables bougies illuminant la chambre. Le sol était recouvert de tapis aux couleurs vives. Il y avait des fleurs partout, étrangement grandes et belles, mais le plus déconcertant étaient les peintures murales de style romain, avec de très belles scènes qui paraissaient représenter la vie quotidienne de l'Empire byzantin au XIII^e ou XIV^e siècle de notre ère.

— Mon nom est Haidé, me dit la femme aux yeux verts. Si tu veux, tu peux encore rester au lit et contempler ces fresques qui, d'après ce que je vois, te plaisent beaucoup.

— J'adore, affirmai-je, enthousiaste.

Tout le luxe et le goût raffinés de l'art byzantin se trouvaient réunis dans cette salle. C'était l'occasion parfaite pour étudier ce que j'avais seulement pu deviner dans de vagues reproductions. Néanmoins, ajoutai-je, je préférerais voir mes compagnons. Mon vocabulaire, dont je m'étais toujours sentie si fière, montrait des déficiences, aussi dis-je « compatriotes », *sunpatriotes*, au lieu de « compagnons ». Mais elles me comprirent.

— Le *didaskalos*²⁶ Boswell et le *protospatharios*²⁷ Glauser-Röist sont allés déjeuner avec Caton et les vingt-quatre *shasta*.

— *Shasta* ? répétei-je, surprise.

Ce terme sanscrit signifie « sage » ou « vénérable ».

— Les *shasta* sont...

Haidé parut hésiter avant de trouver les termes adéquats pour expliquer à une néophyte comme moi un concept aussi complexe.

— Ce sont des aides de Caton, bien que ce ne soit pas exactement le sens. Ce serait mieux que tu sois patiente dans ton apprentissage, jeune Ottavia. Ne sois pas pressée. On a le temps, ici.

Zauditu, la jeune fille qui semblait être devenue muette, avait ouvert une porte dans le mur et avait sorti, d'une armoire dissimulée sous les fresques, une tunique identique à la sienne qu'elle posa sur une belle chaise de bois gravé qui était une véritable œuvre d'art. Elle ouvrit un tiroir caché sous le plateau d'une table et en tira un étui qu'elle posa doucement sur mes genoux couverts par les draps. À ma grande surprise, dans l'étui décoré d'émaux, se trouvait une incroyable collection de broches d'or et de pierres précieuses qui devaient valoir une fortune, tant pour le matériau que la taille et le dessin, clairement byzantins. L'orfèvre qui avait conçu cette merveille devait être un artiste de premier ordre.

— Choisis-en une ou deux, comme tu veux, me dit Zauditu.

Comment choisir entre des objets si beaux alors que je ne mettais jamais de bijoux ou d'accessoires ?

— Non, non merci, m'excusai-je avec un sourire.

— Tu ne les aimes pas ? me demanda-t-elle, surprise.

— Oh ! si bien sûr, mais je n'ai pas l'habitude de porter des objets d'une telle valeur.

J'avais été sur le point de lui expliquer que j'étais religieuse et avais fait vœu de pauvreté, mais je me souvins à temps que cela faisait partie du passé.

Zauditu, déconcertée, se tourna vers Haidé, mais celle-ci ne nous écoutait pas. Elle parlait tranquillement avec quelqu'un qui se trouvait de l'autre côté de la porte. Zauditu reprit l'étui et le posa sur la table la plus proche. À cet instant, on commença à entendre le doux son d'une lyre qui interprétait une mélodie joyeuse.

— C'est Tafari, le meilleur *liroktipos* de Stavros, m'expliqua Zauditu avec orgueil.

Haidé revint à pas lents. Plus tard, je devais découvrir que tout le monde ici marchait de cette manière, les habitants de Stavros comme ceux de Crucis, d'Eden et de Lignum.

— J'espère que tu aimes cette musique, commenta Haidé.

— Beaucoup, répondis-je.

À cet instant, je me rendis compte que je n'avais pas la moindre idée de la date. J'avais totalement perdu la notion du temps.

— Nous sommes le 18 juin, me répondit Haidé, jour du Seigneur.

Dimanche 18 juin... Nous avons mis trois mois pour parvenir à

notre but, et cela faisait quinze jours que nous avions disparu.

— Tu ne veux pas de fibule ! s'étonna Haidé. Mais ce n'est pas possible, Ottavia !

— Elles sont... trop... Je ne mets jamais ce genre de choses.

— Alors, comment comptes-tu faire tenir ton *himation* ?

— Vous n'avez rien de plus simple ? Des épingles...

Je n'avais pas la moindre idée du mot qui correspondait à « épingle de nourrice ».

Elles se regardèrent, troublées.

— L'*himation* se porte seulement avec des fibules, m'annonça enfin Haidé. On peut la revêtir de façon différente selon qu'on en met une ou deux, mais on ne peut pas l'attacher à l'épaule avec des aiguilles. Elles ne supporteraient pas tes mouvements ni le poids de la toile et finiraient par tomber.

— Mais ces fibules sont trop brillantes !

— C'est ça le problème ? demanda Zauditù avec un visage étonné.

— Bon, Ottavia, ne t'inquiète pas, nous en parlerons plus tard, dit Haidé. Prends les fibules et les sandales, et allons à la salle à manger. J'ai fait prévenir Ras pour qu'ils t'attendent. Je crois que le *didaskalos* Boswell est impatient de te voir.

— Et moi donc !

Je bondis du lit, pris deux fibules parmi les plus jolies, l'une avec une tête de lion – les yeux étaient d'incroyables rubis – et l'autre représentant un jet d'eau. Je retirai ma chemise par la tête.

— Mes cheveux ! m'écriai-je soudain en italien.

— Comment ?

— Mes cheveux ! répétais-je en laissant tomber de nouveau le vêtement sur mon corps et en cherchant un miroir pour me regarder.

J'en trouvai un, dans un cadre d'argent, suspendu au mur près de la porte. Je courus vers lui et mon sang se figea dans les veines lorsque je vis ma tête rasée. Incrédule, je posai mes mains sur mon crâne et le palpai. Je notai alors quelque chose sous les doigts, en même temps qu'une douleur aiguë. Là, sur la partie supérieure, au centre même, une lettre sigma scarifiée.

En état de catatonie, incapable de réagir aux paroles de consolation de Haidé et Zauditù, je me déshabillai et contemplai mon corps nu. Six autres lettres grecques y étaient réparties : un T sur le bras droit, un epsilon sur le gauche, un alpha entre les deux seins, sur l'abdomen un rho, sur le muscle droit un omicron, et le gauche un sigma. Si on leur ajoutait les croix obtenues après les épreuves et le chrisme sur le nombril, je ressemblais à une pauvre folle qui se serait lacéré le corps.

Soudain Haidé aussi apparut nue à côté de moi et Zauditù l'imita. Elles portaient les mêmes marques que moi, mais cicatrisées depuis

plus longtemps. Ce geste généreux méritait une réaction de ma part.

— Cela me passera, dis-je au bord des larmes.

— Ton corps n'a pas souffert, m'expliqua Haidé, très sereine. On vérifie toujours que le sommeil est profond avant d'ouvrir la peau. Regarde-nous. Nous sommes si horribles que ça ?

— Je trouve que ce sont de très beaux signes, dit Zaudit, souriante. J'adore ceux du corps de Tafari, et il aime beaucoup les miens. Tu vois celle-là, dit-elle en indiquant la lettre alpha. Regarde avec quelle délicatesse ils l'ont tracée. Ses bords sont parfaits.

— Et pense que ces lettres forment le mot *stavros*, qu'il sera toujours avec toi où que tu ailles, ajouta Haidé. C'est un mot important. Souviens-toi combien cela t'a coûté de les obtenir, et sois-en fière.

Elles m'aidèrent à m'habiller, mais je ne pouvais cesser de penser à mon corps couvert de scarifications et à ma tête rasée. Qu'allait dire Farag ?

— Cela te rassurera peut-être de savoir que le *didaskalos* et le *protospatharios* sont pareils que toi, commenta Zaudit. Et cela ne paraît pas leur déplaire.

— Mais ce sont des hommes ! m'exclamai-je tandis que Haidé nouait une ceinture autour de ma taille.

Elles échangèrent un regard de connivence et essayèrent de cacher une expression de patiente résignation.

— Cela te demandera peut-être un certain temps, Ottavia, mais tu apprendras qu'établir ce genre de différences est une bêtise. Et maintenant partons, on t'attend.

Je choisis de me taire et de les suivre, mais j'étais surprise de constater à quel point elles étaient modernes. Le couloir, ample, couvert de tapisseries, donnait sur une cour centrale où une fontaine magnifique lançait de grands jets d'eau. Je voulus me pencher pour voir le ciel mais ne pus apercevoir que d'étranges ombres noires, à une distance si grande qu'il était impossible d'en estimer la hauteur. Alors je m'aperçus qu'il n'y avait pas de lumière du soleil, pas de soleil nulle part, et que l'éclairage n'était en aucune façon naturel.

Nous traversâmes d'autres couloirs semblables au premier, avec de plus en plus de patios ornés de jets d'eau aux effets incroyables. Le bruit était apaisant, comme celui d'une rivière qui court sur le chemin, mais je me sentais nerveuse. Si je regardais bien tout ce qui m'entourait, mille signes inquiétants m'indiquaient qu'il y avait quelque chose de très étrange dans ce lieu.

— Où se trouve exactement le *Paradeisos* ? demandai-je à mes guides, qui marchaient, silencieuses, devant moi, d'un pas lent et en se penchant de temps en temps dans les patios. Un rire sonore fut l'unique réponse que j'obtins.

— Quelle question ! laissa échapper Zauditu d'un ton joyeux.

— À ton avis, il se trouve où ? se sentit obligée d'ajouter Haidé, avec le même ton qu'on emploie pour parler à une petite fille.

— En Éthiopie ?

— Ah ! tu crois ? me répondit-elle comme si la réponse était évidente.

Nous nous arrê tâmes devant des portes, d'une taille impressionnante et d'une facture encore plus magnifique, qui s'ouvrirent aussitôt devant nous. De l'autre côté, une salle immense, abondamment décorée comme tout ce que j'avais vu jusqu'à présent, exhibait en son centre une table circulaire qui me rappela la légendaire Table ronde du roi Arthur.

Farag Boswell, le *didaskalos* le plus chauve que j'eusse jamais vu, se leva d'un bond en me voyant arriver – le reste de l'assemblée se mit aussi debout, mais plus tranquillement –, tendit les bras et courut vers moi en manquant de trébucher sur les pans de sa tunique. Je le vis arriver avec un nœud dans la gorge. J'oubliai aussitôt tout ce qui m'entourait. On lui avait rasé la tête, mais il avait gardé sa barbe blonde. Je me serrai contre lui, le souffle coupé, en notant son corps chaud collé au mien et en aspirant son odeur, pas celle de son *himation* qui sentait le santal, mais celle de la peau de son cou que je reconnaissais. Nous étions dans le lieu le plus étrange du monde, mais dans les bras de Farag je retrouvais un foyer.

— Tu vas bien ? Tu vas bien ? répétait-il, angoissé, sans desserrer son étreinte.

Je riais et pleurais à la fois, submergée par l'émotion. Sans lui lâcher les mains, je m'écartai un peu pour mieux le regarder. Il avait une drôle d'allure ! Chauve, barbu, vêtu d'une tunique blanche qui lui tombait aux pieds, même son père aurait eu du mal à le reconnaître.

— Professeur, s'il vous plaît ! dit une voix qui résonna dans le silence. Amenez-nous le professeur Salina.

Traversant la salle sous un cercle de regards cordiaux, Farag et moi nous approchâmes d'un petit vieux courbé qui ne se différenciail en rien des autres, si ce n'était par son âge avancé. Ni ses vêtements ni sa place à table ne permettaient de deviner qu'il s'agissait de Caton, le deux cent cinquante septième du nom. Quand je compris qui il était, un sentiment de respect et de peur s'empara de moi. En même temps, l'étonnement et la curiosité me poussèrent à l'examiner en détail tandis que la distance entre nous se réduisait. Caton était un vieillard de taille moyenne, qui reposait sur un délicat bâton le poids de son extraordinaire vieillesse. Un léger tremblement, dû à la fragilité de ses membres, secouait son corps sans lui faire perdre pour autant une once de sa dignité. Tout au long de ma vie, j'avais vu des parchemins moins ridés que sa peau, qui semblait sur le point de se casser,

parcourue par des milliers de stries. Pourtant, la singulière expression d'acuité de son visage, son regard brillant qui paraissait infiniment intelligent m'impressionnèrent au point que je fus tentée de faire une révérence et une gémulation, comme j'en avais pris l'habitude au Vatican.

— *Hygieia*, professeur Salina, dit-il d'une voix faible et chevrotante. Je suis enchanté de faire enfin ta connaissance, continua-t-il dans un anglais parfait. Tu ne peux pas savoir avec quel intérêt j'ai suivi vos épreuves.

Quel âge pouvait avoir cet homme ? Il paraissait porter sur ses épaules le poids de l'éternité, comme s'il était né quand les eaux couvraient encore la Terre. Tout doucement, il me tendit une main tremblante, la paume vers le haut et les doigts légèrement pliés, en attendant que je lui donne la mienne. Il la porta à ses lèvres d'un geste élégant qui me ravit.

J'aperçus alors le capitaine, qui se tenait debout derrière Caton. Aussi sérieux et circonspect que d'habitude. Malgré son expression grave, il avait meilleur aspect que Farag et moi, car, comme ses cheveux étaient presque blancs et qu'il les portait toujours coupés court, on ne remarquait presque pas qu'on lui avait rasé le crâne.

— Viens, s'il te plaît, et prends place à côté du professeur, dit Caton. J'ai très envie de bavarder avec vous tous et rien ne vaut un bon repas pour accompagner la conversation.

Il s'assit le premier, aussitôt imité par ses vingt-quatre *shasta*. Des serviteurs apparurent, les uns après les autres, avec des plateaux et des chariots remplis de plats, par diverses portes dissimulées sous les fresques murales.

— En premier lieu, reprit Caton, permettez-moi de vous présenter les *shasta* du *Paradeisos*. Ces hommes et ces femmes s'efforcent chaque jour de faire de ce lieu ce qu'il nous plaît à nous qu'il soit. En commençant par la droite, on a le jeune Gete, traducteur de la langue sumérienne ; puis Ahmose, experte en menuiserie ; Shakeb, professeur ; Mirsgana, chargée des eaux ; Hosni, notre *kabidarios*, le meilleur tailleur de pierres précieuses...

Et il poursuivit les présentations avec Neferu, Katebet, Asrat, Hagos, Tamirat... Tous étaient habillés de la même façon et arboraient le même sourire en entendant mentionner leur nom. Ils penchaient la tête en guise de salut et d'approbation. Mais ce qui m'étonna le plus fut que, en dépit de ces noms curieux, un tiers d'entre eux étaient aussi blonds que Glauser-Röist, et les autres, roux, châains, bruns... Leurs traits étaient aussi variés que les peuples de la Terre. Pendant ce temps, les servantes allaient et venaient, posant sur la table de nombreuses assiettes où l'on ne voyait nulle trace de viande. Et tout en quantités ridicules, comme si le repas était surtout un décor et que

la présentation comptait plus que les mets.

Les saluts et cérémonies terminés, Caton fit signe de commencer le banquet. Toutes les personnes présentes avaient des centaines de questions à nous poser sur les épreuves, comment nous les avions réussies, ce que nous avions ressenti. Mais nous étions moins pressés de satisfaire leur curiosité que de combler la nôtre. Le capitaine paraissait une chaudière sur le point d'exploser. J'avais presque l'impression de voir la fumée sortir par ses oreilles. Il ne put se contenir très longtemps. Alors que les conversations atteignaient un volume assez haut et que les questions pleuvaient sur nous comme une rafale de mitraille, il éclata :

— Écoutez, je suis désolé, mais je dois vous rappeler que ni le professeur Boswell, ni le professeur Salina, ni moi ne sommes des stavrophilakes ! Nous sommes venus pour vous arrêter !

Le silence qui suivit fut impressionnant. Seul Caton eut la présence d'esprit suffisante pour sauver la situation :

— Tu devrais te calmer, Kaspar, lui dit-il. Si tu veux nous arrêter, tu le feras plus tard, mais tu ne vas pas gâcher maintenant un repas aussi splendide ! Est-ce que l'un de nous t'a manqué de respect ?

Je demeurai pétrifiée. Personne ne parlait ainsi au capitaine Glauser-Röist. Du moins, je n'en avais jamais été témoin. Maintenant, c'était sûr, il allait bondir comme une bête féroce et renverser la table dans les airs. Mais, à ma grande surprise, il regarda autour de lui sans rien dire. Farag me prit la main par-dessous la table.

— Je regrette mon comportement, dit soudain le capitaine sans baisser les yeux. C'est impardonnable, je suis désolé.

Les conversations reprirent comme s'il ne s'était rien passé et Caton engagea une discussion à voix basse avec le capitaine qui, bien que ne montrant aucune trace d'indécision, paraissait l'écouter attentivement. En dépit de son âge, Caton conservait une personnalité forte et charismatique.

Ufa, le *shasta* chargé des écuries, s'adressa à Farag et à moi pour permettre à nos deux compagnons de poursuivre leur conversation en privé.

— Pourquoi vous êtes-vous serré la main sous la table ? nous dit-il.

Farag et moi le regardâmes stupéfaits : comment savait-il ?

— Est-il vrai que vous êtes tombés amoureux pendant les épreuves ? continua-t-il, en grec byzantin, avec la plus grande ingénuité du monde, comme si ses questions n'étaient pas indiscretes.

Plusieurs têtes se tournèrent vers nous pour entendre notre réponse.

— Euh... Oui... Enfin... En réalité..., balbutia Farag.

— Oui ou non ? voulut savoir Teodros.

— Je ne crois pas qu'Ottavia et Farag soient habitués à ce genre de

questions, dit Mirsgana.

— Pourquoi ? demanda Ufa.

— Ils ne sont pas d'ici, je vous le rappelle, ils viennent de là-bas.

— Et si vous nous racontiez des choses sur vous et votre *Paradeisos* ? proposai-je en imitant l'ingénuité d'Ufa. Par exemple, où nous trouvons-nous exactement ? Pourquoi avez-vous volé les reliques de la vraie Croix, comment pensez-vous nous empêcher de vous remettre entre les mains de la police ? Vous voyez, ce genre de choses...

Un des hommes, qui remplissait ma coupe de vin, intervint :

— Cela fait beaucoup de questions.

— Tu n'étais pas curieux, toi, Candace, le jour où tu t'es réveillé à Stavros ? répliqua Teodros.

— Cela fait si longtemps, dit-il en servant Farag.

Je commençais à comprendre que ceux que j'avais considérés comme des serviteurs n'en étaient pas, du moins pas au sens habituel. Vêtus comme Caton, les *shasta* et nous, ils participaient naturellement à la conversation.

— Candace est né en Norvège, m'expliqua Ufa. Il est arrivé ici il y a une quinzaine d'années. Il a été *shasta* des Aliments jusqu'à l'année dernière et a choisi les cuisines du *Basileion* depuis.

— Enchantée de te connaître, Candace, m'empressai-je de dire, imitée par Farag.

— Moi de même, mais j'insiste, crois-moi, si tu veux connaître l'authentique *Paradeisos*, tu dois commencer par te promener dans ses rues et non par poser des questions.

Et il s'éloigna.

— Il a peut-être raison, dis-je en soulevant mon verre. Mais une promenade dans les rues ne nous dira pas où nous nous trouvons exactement, la raison des vols et comment vous comptez empêcher l'intervention de la police.

Les *shasta* qui s'unirent à notre conversation se firent plus nombreux. D'autres écoutaient les échanges entre le capitaine et Caton. La table avait fini par se diviser en deux secteurs indépendants.

En attendant les réponses qui tardaient à venir, je portai mon verre aux lèvres et bus une gorgée de vin.

— *Paradeisos* se trouve dans le lieu le plus sûr du monde, dit enfin Mirsgana. Nous n'avons pas volé la Croix car elle a toujours été à nous, et, quant à la police, je ne crois pas que cela nous inquiète vraiment. Les sept épreuves sont l'unique porte d'entrée du *Paradeisos*, et les personnes qui les réussissent réunissent un ensemble de qualités qui les empêchent de faire du mal gratuitement et inutilement. Vous trois, par exemple, ne pourriez pas le faire non plus. En réalité, ajouta-t-elle, amusée, personne ne l'a jamais fait et pourtant nous existons

depuis plus de mille six cents ans.

— Et que me dis-tu de Dante ? lui demanda aussitôt Farag.

— Comment ça ?

— Vous l'avez tué.

— Nous ? s'étonnèrent plusieurs voix.

— Nous ne l'avons pas tué, assura Gete. Il était un des nôtres, c'est une figure importante de notre histoire.

Je ne pouvais croire ce que j'entendais. Ou les *shasta* étaient de terribles menteurs ou la théorie du capitaine s'écroulait comme un château de cartes. Et ce n'était pas possible, puisque c'était elle qui nous avait conduits jusque-là...

— Il a passé beaucoup d'années ici, dit Teodros. Il allait et venait à sa guise. Il a commencé à écrire ici le *Convivio* et *De vulgari eloquentia*, l'été 1304. L'idée de *La Comédie*, à laquelle l'éditeur ajouta ensuite le qualificatif de « divine » en 1555, est née ici, au cours de conversations avec Caton, le quatre-vingt-unième du nom, en 1306, peu de temps avant son retour dans la péninsule italienne.

— Mais il a décrit tout le processus des épreuves et a indiqué le chemin pour que ses lecteurs puissent découvrir ce lieu, fit remarquer Farag.

— Naturellement, répliqua Mirsgana avec un grand sourire. Quand nous nous sommes réfugiés dans le *Paradeisos* en 1220, nous étions de moins en moins nombreux. Les uniques candidats venaient d'associations comme la Fede Santa, la Massenie du Saint Graal, les Cathares, les Minnesanger, les Fidei d'Amore et les ordres militaires comme les Templiers, les Hospitaliers de Saint-Jean ou les chevaliers Teutoniques. Le problème de la protection de la Croix commença à être réellement inquiétant.

— C'est pour cette raison, continua Gete, que Dante fut chargé d'écrire *La Comédie*. Vous comprenez ?

— C'était une manière d'inviter les lecteurs capables de voir plus loin que ce qui est évident, qui refusent le traditionalisme et préfèrent l'inconnu, et de les faire venir jusqu'à nous.

— Pourquoi avait-il si peur de quitter Ravenne après la publication du « Purgatoire » ? Et toutes ces années dont on ne sait rien ? demanda Farag.

— C'était une peur politique, répondit Mirsgana. N'oublie pas qu'il participa activement aux guerres entre les guelfes et les gibelins, qu'il fut mandataire de Florence pour le parti des guelfes blancs et s'opposa sans cesse à la politique militaire de Boniface VIII, dont il fut le grand ennemi et qu'il accusait de corruption. Vraiment, sa vie a été en danger de nombreuses fois.

— Tu veux dire que l'Église catholique l'a fait tuer le jour même de la Sainte Croix ?

— En réalité, l'Église ne l'a pas tué et nous ne savons pas s'il est mort ce jour-là exactement. C'était entre le 13 et le 14 décembre, et nous aimerions que ce soit le 14 car ce serait une coïncidence magnifique, presque miraculeuse, mais il n'y a aucune certitude. Quant à cette histoire d'assassinat, vous vous trompez. Son ami Guido Novello l'avait envoyé comme ambassadeur à Venise. À son retour, en traversant les lagunes de la côte Adriatique, il fut atteint de paludisme. Nous n'avons rien à voir avec sa mort.

— C'est pourtant suspect, affirma Farag.

Un silence écrasant se fit de nouveau.

— Savez-vous ce qu'est la beauté ? nous demanda soudain Shakeb, jusque-là muet et attentif.

Farag et moi le regardâmes sans comprendre. Il avait un visage rond et de grands yeux noirs très expressifs ; à ses doigts, plusieurs bagues lançaient des étincelles.

— Est-ce que vous voyez comme la flamme de la bougie la plus courte du flambeau d'or qui se trouve au-dessus de Caton tremble ?

Impossible, c'était juste un point lumineux au loin.

— Vous pouvez sentir l'odeur de la marmelade de choux qui arrive des cuisines ? continua-t-il. Vous notez l'intense arôme piquant de la marjolaine qu'on y a mise, et l'odeur acide des feuilles de rhubarbe qui la couvrent dans les jattes ?

Nous étions réellement déconcertés. De quoi parlait-il ? Qui aurait pu être capable de sentir une chose pareille ? Sans bouger la tête ni baisser les yeux, j'essayai en vain de deviner les ingrédients qui composaient le plat exquis que j'avais sous le nez, mais je pus seulement constater que leurs saveurs étaient très concentrées, bien plus intenses et naturelles que d'ordinaire.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Farag à Shakeb.

— Tu pourrais me dire, toi, *didaskalos*, combien d'instruments interprètent la mélodie qui accompagne notre repas ?

Mélodie ? Quelle mélodie ? pensai-je. Et, à ce moment, je m'aperçus qu'en effet des musiciens jouaient en fond sonore depuis que nous nous étions assis à table. Je ne les avais pas entendus par manque d'attention. Mais il m'eût été impossible de distinguer les instruments musicaux qui exécutaient ces morceaux.

— Ou comment sonne cette goutte de sueur, continua-t-il implacablement, qui coule en ce moment même sur le dos d'Ottavia ?

Je sursautai. Que disait ce fou ? Mais je me tus car je sentis alors une minuscule goutte de transpiration qui se précipitait le long de ma colonne vertébrale entre ma peau et le tissu de l'*himation*.

— Qu'est-ce que cela veut dire ! m'exclamai-je, déconcertée.

— Et toi, Ottavia, dis-moi, sais-tu à quel rythme bat ton cœur ? Non ? Alors écoute...

Il commença à tambouriner sur la table avec deux doigts, en faisant coïncider parfaitement ses coups avec les palpitations que je sentais au centre de la poitrine.

— Et le vin ? As-tu noté ses épices, sa texture légèrement beurrée et qu'il laisse dans la bouche une saveur dense et sèche comme le bois ?

Je venais de Sicile, la meilleure région viticole d'Italie, ma famille possédait des vignes et nous buvions du vin aux repas, mais je n'avais jamais remarqué ce genre de choses.

— Si vous n'êtes pas capable de percevoir ce qui vous entoure, ni de sentir ce que vous éprouvez, conclut-il d'un ton aimable mais très ferme, si vous ne savez pas profiter de la beauté parce que vous ne pouvez même pas la voir là où elle se trouve, et si vous en savez moins que les enfants les plus petits de mon école, ne prétendez pas être en possession de la vérité et ne suspectez pas ceux qui vous ont accueillis courtoisement.

— Allons, Shakeb, intervint alors Mirsgana. Tu as raison, mais ça suffit. Ils viennent juste d'arriver. Il faut être patient.

Shakeb changea aussitôt d'expression, montrant un certain remords.

— Excusez-moi, nous dit-il. Mirsgana a raison, mais nous accuser d'avoir assassiné Dante, quand même !

Ces gens ne maniaient pas la langue de bois !

Farag était tendu et concentré. En imitant Shakeb, j'avais l'impression d'entendre les rouages de son cerveau tourner à toute vitesse.

— Excuse-moi pour ce que je vais dire, lâcha-t-il enfin d'une voix sans inflexions, mais, même en admettant que tu puisses voir cette petite flamme ou sentir des arômes imperceptibles, je refuse d'accepter que tu entendes les battements de cœur d'Ottavia ou glisser une goutte de sueur. Je ne doute pas de toi, mais...

— Bon, l'interrompt Ufa, en fait, nous avons tous entendu la goutte glisser, et maintenant nous pouvons entendre les battements de vos cœurs, comme nous pouvons deviner votre nervosité à votre voix.

Mon incrédulité atteignait des sommets et mon malaise augmenta à l'idée qu'une telle chose pût être réelle.

— Non... Ce n'est pas possible...

— Tu veux une preuve ? offrit aimablement Gete.

— Bien sûr, dit Farag d'un ton sec.

— Je vais te la donner, déclara alors Ahmose, qui n'était pas encore intervenue. Candace, murmura-t-elle comme si elle parlait à l'oreille du serviteur que l'on ne voyait pourtant nulle part, Candace, s'il te plaît, tu peux apporter une part de ce gâteau à la confiture de sureau que tu viens de sortir du four ?

Elle s'arrêta un instant puis sourit avec satisfaction.

— Candace a répondu qu'il arrivait.

— C'est ça ! s'exclama Farag avec dédain.

Un dédain qu'il dut ravalier quand Candace apparut, quelques secondes plus tard, avec une espèce de pudding blanc qui ne pouvait être autre chose que la commande d'Ahmose.

— Voici ton gâteau, dit-il. Je l'avais préparé en pensant à toi. Mais j'en ai gardé une part pour l'emporter à la maison après.

— Merci, Candace, dit-elle avec un sourire reconnaissant.

Il n'y avait pas le moindre doute, ces deux-là vivaient ensemble.

— Je ne comprends pas, dit Farag. Vraiment, je ne comprends pas.

— Mais tu commences à accepter l'idée, indiqua Ufa en levant son verre de vin d'un geste joyeux. Trinquons à toutes les belles choses que vous allez apprendre ici !

Tout le monde leva son verre avec enthousiasme. Le groupe qui entourait le capitaine et Caton ne bougea pas, fasciné par ce qu'il entendait.

Shakeb avait raison. Le vin, dans ma coupe de cristal dépoli aux reliefs de feuilles d'acanthe en bordure, sentait merveilleusement les épices et sa saveur était dense et sèche comme le bois. Une minute après avoir trinqué, je conservais encore dans mes papilles le souvenir de sa texture. Une phrase de John Ruskin, le critique d'art anglais, me revint en mémoire : « La connaissance de la beauté est le véritable chemin et la première marche vers la compréhension des choses bonnes. »

L'après-midi nous allâmes nous promener, accompagnés par Ufa, Mirsgana, Gete et Khutenptah, la *shasta* du potager qui s'était très bien entendue avec le capitaine Glauser-Röist et venait nous montrer les serres et le système de production agricole. Glauser-Röist, en bon ingénieur agronome, se montrait très intéressé par cet aspect de la vie du *Paradeisos*.

Quand nous sortîmes du palais de Caton, alors que nous traversions de nombreuses salles et cours, nos guides nous expliquèrent le mystère de l'absence de soleil.

— Regardez là-haut, dit Mirsgana.

Il n'y avait pas de ciel. Stavros se trouvait dans une gigantesque grotte souterraine, dont les dimensions colossales étaient délimitées par des murs qu'on ne voyait pas et un toit qu'on ne distinguait pas. Même en travaillant sans répit pendant un siècle, des centaines d'excavatrices, comparables à celles qui avaient ouvert le tunnel sous la Manche, n'auraient pu ouvrir au fond de la terre un espace comme celui qu'occupait Stavros. Mais celle-ci était juste la capitale du *Paradeisos*. Trois autres villes s'élevaient dans des grottes semblables,

et un système complexe de couloirs et galeries maintenait en communication ces quatre noyaux urbains.

— *Paradeisos* est un merveilleux caprice de la Nature, nous expliqua Ufa, qui tenait à nous faire visiter les écuries. Le résultat des terribles éruptions volcaniques qui eurent lieu à l'ère du Pléistocène. Les courants d'eau chaude qui circulaient alors dissolvèrent la pierre calcaire en laissant seulement la roche de lave. Tel était le lieu que trouvèrent nos frères au XIII^e siècle. Sept siècles plus tard, nous n'avons pas encore fini de l'explorer alors que nous disposons de lumières électriques, et donc allons plus vite. C'est grandiose !

— Dites-nous comment vous éclairez la ville ? demanda Farag qui marchait à côté de moi, ma main dans la sienne.

Les rues étaient pavées ; des cavaliers, des chariots tirés par des chevaux y circulaient. Ces animaux semblaient être la seule force motrice disponible. En guise de trottoirs, de magnifiques mosaïques aux brillantes tesselles dessinaient des paysages naturels ou des scènes variées représentant des musiciens, des artisans, la vie quotidienne, dans le plus pur style byzantin. Plusieurs personnes balayaient le sol et ramassaient les détritrus avec de curieuses pelles mécaniques.

— Il y a trois cents rues dans Stavros, dit Mirsgana en saluant une femme à la fenêtre du premier étage de sa maison.

Les édifices étaient faits de la même roche volcanique qui formait la grotte, mais les corniches et appliques, les dessins et couleurs des façades leur conféraient un air délicat, extravagant ou distingué selon le goût de leurs propriétaires. Il y avait sept lacs à l'intérieur de la ville, tous navigables, baptisés par les premiers habitants des noms des sept vertus, cardinales et théologiques, qui s'opposent aux sept péchés capitaux.

— Et ces lacs, en particulier Tempérance et Patience, sont pleins de poissons aveugles et de crustacés albinos, nous indiqua Khutenptah, qui curieusement me paraissait familière.

Je ne cessais de la regarder pour comprendre pourquoi. Ma mémoire était excellente, et j'étais certaine de l'avoir vue avant, en dehors de cet endroit. Elle était très jolie, les yeux et les cheveux noirs sur des traits classiques.

— Nous avons aussi, poursuivit Mirsgana, un beau fleuve, le Kolos, qui sort des profondeurs un peu avant Lignum et traverse nos quatre villes pour former le lac Charité à Stavros. C'est lui qui fournit l'énergie hydraulique servant à éclairer la ville. Nous avons acheté il y a quarante ans de vieilles turbines, ces machines à roues hydrauliques qui génèrent de l'électricité. Je ne suis pas spécialiste, je ne peux pas vous en dire plus. Je sais seulement que nous avons l'électricité, et que là-haut, dit-elle en indiquant l'immense voûte, bien qu'on ne les voie pas, il y a des câbles de cuivre qui parviennent à différents points de

Stavros.

— Mais le palais de Caton était éclairé par des bougies.

— Nos machines n'ont pas une puissance suffisante pour alimenter tous les édifices. D'ailleurs, nous ne le souhaitons pas non plus. Les artisans du *Paradeisos* ont développé, durant les siècles d'obscurité, des bougies de grande intensité lumineuse. Et notre vision, comme vous avez pu le constater, est plus qu'excellente.

— Pour quelle raison ? demanda Farag.

— Cela, vous le comprendrez en visitant nos écoles.

— Vous avez des écoles pour améliorer la vue ? s'enquit le capitaine, admiratif.

— Dans notre système éducatif, les cinq sens, et tout ce qui leur est lié, représentent une partie fondamentale de l'apprentissage. Comment autrement les enfants pourraient-ils étudier la nature, faire des expériences, tirer leurs propres conclusions et les vérifier ? Ce serait comme de demander à un aveugle de dessiner des cartes. Les stavrophilakes qui sont arrivés ici il y a sept siècles, ont dû affronter des épreuves très dures qui les ont conduits à développer des techniques très utiles pour améliorer leurs conditions de vie et de survie.

— Les premiers habitants ont découvert que les poissons avaient perdu la vue et les crustacés leurs couleurs parce qu'ils n'en avaient pas besoin dans les eaux obscures du *Paradeisos*, indiqua Khutenptah. De la même façon, certains oiseaux avaient développé leur propre système de vision. Ils décidèrent alors d'étudier la faune de cet endroit, et parvinrent à d'intéressantes conclusions qu'ils adaptèrent aux êtres humains par des exercices très simples découverts peu à peu. Voilà ce que commencent à apprendre les enfants à l'école, et aussi ceux qui, comme vous, parviennent jusque ici... Si vous le désirez, bien sûr.

— Il est possible d'aiguiser la vue et l'ouïe par de simples exercices ? m'étonnai-je.

— Naturellement. Ce n'est pas un apprentissage rapide, mais il est très efficace. Comment croyez-vous que Léonard de Vinci a pu étudier et décrire dans le moindre détail le vol des oiseaux pour appliquer ensuite ces connaissances au dessin de ses machines volantes ? Il avait une vue comparable à la nôtre, grâce à un apprentissage qu'il mit en œuvre.

Et donc, tandis qu'à l'extérieur nous avons fabriqué des machines qui suppléaient nos carences sensorielles, microscopes, télescopes, amplificateurs de son, haut-parleurs, ordinateurs... ici, au *Paradeisos*, ils avaient travaillé des siècles durant à perfectionner leurs facultés, en les affinant et les développant à l'imitation de la nature. Ce résultat, comme les épreuves du Purgatoire pour nous, leur avait apporté une

nouvelle manière d'appréhender la vie, le monde, la beauté et tout ce qui les entourait. Nous étions riches en technologie ; ils étaient riches en esprit. Ainsi fut éclairci le mystère des vols de reliques de *Ligna Crucis*, des vols menés à la perfection, sans traces, sans violence. Quel système de surveillance pourrait empêcher un stavrophilake, avec ses capacités sensorielles ultradéveloppées, de voler ce qu'il veut, même dans l'endroit le plus protégé du monde ?

En traversant les rues, les places et les jardins où les gens s'amusaient à jongler – cela faisait sans doute partie de leur entraînement et dans ce cas servait à favoriser l'ambidextrisme –, nous arrivâmes à la rive du Kolos. Le fleuve devait avoir soixante mètres de largeur au moins. Ses bords, de roche irrégulière, avaient été renforcés par des garde-fous ornés de fleurs et de palmiers. Je contemplai les bateaux qui naviguaient sur ses eaux noires et j'eus l'impression, en touchant le bord, que mes doigts glissaient comme sur une tache d'huile. C'était dû à une incroyable patine, et je me souvins de cet autel de pierre glissant, dans le tunnel étroit des catacombes de Sainte-Lucie, comme s'il avait été graissé.

Nous marchâmes le long de la belle promenade accolée à la rive en contemplant les baigneurs. Apparemment, ces eaux avaient une température constante de 24 à 25 degrés. Certains nageurs réussissaient à dépasser de nombreuses pirogues qui glissaient, mues par la force de deux ou trois rameurs. Mais il y avait tant de choses à apprendre, tant de choses intéressantes dans ce lieu, que j'étais certaine que ni Farag ni le capitaine ni moi ne serions capables de dénoncer ses habitants. Les stavrophilakes avaient raison, nous ne pourrions jamais leur faire de mal. Comment permettre que débarquent des hordes de policiers en uniforme pour mettre fin à une telle culture ? Sans compter le fait qu'ensuite les différentes Églises se battraient pour avoir la propriété de ce qui avait été, et de ce qui resterait, la confrérie. À moins qu'elles ne convertissent ce lieu en un centre de curiosité religieuse ou de pèlerinage. Les stavrophilakes et leur monde disparaîtraient pour toujours après mille six cents ans d'histoire et deviendraient un foyer d'attraction pour les journalistes, anthropologues et historiens... Nous ne les dénoncerions pas.

Notre promenade continua paisiblement. Stavros comptait de nombreux théâtres, salles de concert, salles d'exposition, centres de jeu et de divertissements, musées, bibliothèques. Dans l'une d'entre elles, je découvris à ma grande stupéfaction des manuscrits originaux d'Archimède, Pythagore, Aristote, Platon, Tacite, Cicéron, Virgile... ainsi que les premières éditions de l'*Astronomica* de Manilius, la *Médecine* de Celse, l'*Histoire naturelle* de Pline et d'autres surprenants incunables. Plus de deux cent mille volumes se concentraient dans ces « salles de vie », comme ils les appelaient, et le plus curieux, c'était

qu'une grande partie des visiteurs pouvaient lire les textes dans leur version originale, car l'étude des langues, mortes ou vivantes, était l'un de leurs loisirs préférés.

— L'art et la culture favorisent l'harmonie, la tolérance et la compréhension entre les personnes, dit Gete, et c'est seulement maintenant que vous commencez à le comprendre là-haut.

Dans les écuries, Ufa nous proposa des fruits secs et de la *posca*, une boisson, qu'ils prenaient sans cesse, faite d'eau, de vinaigre et d'œufs. L'équitation était un de leurs sports favoris. Il y avait même un jeu très populaire, en particulier parmi les enfants, l'*Iysoporta*²⁸. Ufa se lança dans de longues explications sur le dressage avant d'être interrompue par Mirsgana, qui lui rappela que nous devions aller voir les serres et qu'il commençait à se faire tard. Ufa nous offrit alors ses meilleurs chevaux, mais, comme je ne savais pas monter, elle nous donna à Farag et moi une petite calèche. Nous suivîmes les autres jusqu'à un quartier éloigné de Stavros, où je vis des hectares et des hectares de vergers parfaitement découpés. Pendant tout le trajet, où nous nous retrouvâmes enfin seuls, Farag et moi ne perdîmes pas notre temps à commenter ce que nous venions de voir, nous avions besoin l'un de l'autre, et je me souviens d'avoir fait tout le voyage en riant et plaisantant.

Khutenptah nous fit visiter ses domaines avec la même fierté qu'Ufa les siens. C'était magnifique de la voir passer, ravissante, entre des files de salades, de plantes, de céréales et de toutes sortes de fleurs. Glauser-Röist ne la quittait pas des yeux et buvait ses paroles.

— La roche volcanique, nous expliqua-t-elle, procure une excellente oxygénation des racines et fournit un substrat propre, libre de parasites, bactéries et champignons. Nous avons consacré plus de trois cents stades²⁹ à l'agriculture. Les autres villes ont fait mieux parce qu'elles ont profité des galeries. Les premiers habitants, à l'époque où le sol était encore peu cultivable, devaient sortir acheter les aliments ou se les procurer par l'intermédiaire des Anuak. Ils couraient ainsi le risque d'être découverts. Ils étudièrent alors le système employé par les Babyloniens pour créer leurs merveilleux jardins suspendus, et découvrirent que la terre n'était pas nécessaire.

Ce fut seulement alors que je compris que nous ne marchions pas sur de la terre, mais de la roche. Tous les produits poussaient ici à l'intérieur de grandes et longues marmites de terre qui contenaient seulement des pierres.

— Grâce aux déchets organiques produits par la ville, continua à expliquer Khutenptah, nous élaborons les nutriments pour les plantes, et nous les leur donnons dans de l'eau.

— C'est ce que nous appelons des cultures hydroponiques, commenta le capitaine en examinant attentivement les feuilles vertes

d'un arbuste et en s'éloignant ensuite d'un air satisfait. Tout a un aspect magnifique, mais, et la lumière ? Le soleil est nécessaire pour la photosynthèse.

— La lumière électrique le remplace. Et nous la favorisons en ajoutant certains minéraux et résines sucrées aux nutriments.

— Ce n'est pas possible, protesta le capitaine.

— Dans ce cas, tout ce que tu vois est une hallucination, dit-elle d'une voix très calme.

Et, pour la première fois, ô miracle, il sourit, un sourire ample et lumineux que je ne lui avais jamais vu. Je compris alors pourquoi cette jeune fille me semblait si familière. Je ne l'avais jamais vue en chair et en os mais, dans l'appartement de Glauser-Röist, il y avait deux photos d'une personne qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Cela expliquait l'attitude étrange du capitaine. Elle devait lui rappeler l'autre jeune fille. Ils se lancèrent dans une conversation compliquée sur les résines sucrées à usage agricole et finirent par se séparer du reste du groupe.

Puis Mirsgana, Gete, Ufa et Khutenptah nous conduisirent, en faisant de grands mystères, au dernier endroit que nous devions visiter avant de retourner dîner au palais. Elles refusèrent de nous donner la moindre explication et mes compagnons et moi cessâmes de poser la moindre question, trouvant plus commode et amusant d'être des disciples obéissants et muets.

Les rues vibraient d'une vitalité chaotique. Mais on ne sentait ni précipitation ni tensions. Les gens qui savaient qui nous étions nous regardaient amicalement en nous souriant. Le monde à l'envers, pensai-je. Ou peut-être pas. Je serrais très fort la main de Farag parce que je sentais que tant de choses avaient changé autour de moi et en moi, au point d'avoir besoin de m'accrocher à quelque chose de ferme et de sûr.

La calèche tourna à un coin de rue et pénétra soudain sur une place. Au fond, derrière des jardins, on voyait un immense édifice haut de sept étages. Sa façade était constellée de vitraux de couleur ; ses nombreuses tours pointues se terminaient en de fins pinacles. Je sus que nous avions enfin atteint le but de cette aventure dans laquelle nous nous étions lancés, de manière si irréfléchie, des mois auparavant.

— Le temple de la Croix, annonça solennellement Ufa en guettant notre réaction.

Je crois que, de tous les moments vécus jusqu'alors, ce fut le plus émouvant, et le plus grandiose. Nous ne pouvions quitter des yeux ce temple, paralysés par l'émotion d'avoir enfin accédé à l'ultime étape de notre voyage. J'étais certaine que le capitaine lui-même n'avait aucune envie de réclamer la relique au nom d'intérêts qui ne nous

concernaient plus. Être parvenus au cœur du Paradis terrestre après tant d'efforts, d'angoisses et de peurs, avec pour seule compagnie Virgile et Dante, avait pris une signification qui dépassait tout ce que nous pensions au départ de cette mission. Nous voulions tous les trois vivre ces moments intensément.

Nous entrâmes dans le temple, bouleversés par la grandeur du lieu, brillamment illuminé de centaines de cierges qui doraient les mosaïques et les voûtes, l'or et l'argent, la coupole bleue. Ce n'était pas une église en activité. Sa décoration la transformait en quelque chose de véritablement exceptionnel, un mélange de styles byzantin et copte, à mi-chemin entre la simplicité et l'excès oriental.

— Prenez, dit Ufa en nous tendant des mouchoirs blancs. Couvrez-vous la tête. Ici il faut montrer le plus grand respect.

Semblables aux *türban* ottomans, ces grands voiles se mettaient sur les cheveux en laissant tomber les extrémités, sans nœud, sur les épaules. Il s'agissait d'une ancienne forme de respect religieux qui, en Occident, avait été abandonnée depuis longtemps. Curieusement, ici, les hommes et les enfants aussi entraient coiffés du turban blanc.

Soudain, je la vis alors que j'avais dans la nef. À l'extrémité opposée de l'entrée, il y avait une niche dans le mur ; là se trouvait une magnifique croix de bois suspendue en position verticale.

Des gens étaient assis sur des bancs placés en face d'elle ou sur des tapis au sol. Certains priaient à voix haute, d'autres en silence, d'autres encore semblaient répéter des actes sacramentels, comme ces enfants qui s'entraînaient à pratiquer des génuflexions. C'était une façon singulière d'appréhender la religion, et l'espace religieux surtout, mais les stavrophilakes nous avaient déjà beaucoup surpris. La vraie Croix, qui se trouvait maintenant en face de nous, prouvait qu'ils en étaient bien encore les gardiens.

— Elle est faite en pin, nous expliqua Mirsgana d'un ton affable, consciente de l'émotion qui nous submergeait. La planche verticale mesure presque cinq mètres, la traverse horizontale deux mètres et demi, et elle pèse soixante-quinze kilos.

— Pourquoi adorez-vous tant la Croix et non le Crucifié ? demandai-je soudain.

— Nous vénérons Jésus, bien sûr, répliqua Khutenptah sans perdre son ton aimable, mais la Croix est le symbole de notre origine et du monde que nous avons construit avec effort. Du bois de cette croix est faite notre chair.

— Je ne comprends pas, murmura Farag.

— Tu penses vraiment que cette croix est celle sur laquelle mourut le Christ ? lui demanda Ufa.

— En fait, non. (Il hésita, craignant d'offenser la foi et les croyances de ses hôtes.)

— Et pourtant, c'est elle, affirma Khutenptah, très sûre d'elle. C'est la vraie Croix. Ta foi est pauvre, tu devrais prier davantage.

— Cette croix, reprit Mirsgana, a été découverte par sainte Hélène en 326 et nous, la confrérie de la Croix, sommes nés en 341 pour la protéger.

— Mais pourquoi avoir volé tous les *Ligna Crucis* du monde entier ? demanda le capitaine, gêné. Et pourquoi maintenant ?

— Nous ne les avons pas volés, ils nous appartenaient. La garde de la vraie Croix nous a été confiée, à nous. De nombreux stavrophilakes sont morts pour elle. Notre existence n'a de sens qu'en elle. Quand nous nous sommes cachés au *Paradeisos*, nous possédions le morceau le plus grand de la Croix. Le reste avait été disséminé, dans des églises et des temples, en fragments plus ou moins grands.

— Sept siècles se sont écoulés depuis, déclara Gete. Il était temps de les récupérer et de redonner à la Croix son intégrité passée.

— Pourquoi ne les rendez-vous pas ? demandai-je. En agissant ainsi, vous ne courez plus aucun danger. Dites-vous que bon nombre d'églises attireraient la dévotion de leurs fidèles grâce aux reliques qu'elles possédaient.

— Vraiment, Ottavia ? dit Mirsgana d'un ton sceptique. Personne ne prête plus attention aux *Ligna Crucis*. Notre-Dame de Paris, Saint-Pierre du Vatican ou l'église de la Sainte-Croix à Jérusalem les ont offerts à leurs musées respectifs, qu'ils appellent trésors ou collections, où il faut payer pour entrer. Des centaines de voix chrétiennes s'élèvent pour proclamer la fausseté de ces objets, les fidèles eux-mêmes ne sont plus intéressés. La foi dans les saintes reliques a dramatiquement baissé. Au départ, nous voulions juste compléter la croix que nous possédons, un tiers du *stipes*, la partie verticale. Mais, en comprenant combien il serait facile d'obtenir le reste, nous avons décidé de tout récupérer.

— Elle est à nous, répéta, têtue, le jeune traducteur de sumérien. Nous ne l'avons pas volée.

— Et comment avez-vous organisé cette... récupération, à une aussi grande échelle, d'ici ? demanda Farag. Les fragments étaient répartis partout dans le monde, et de mieux en mieux gardés après les premiers vols.

— Vous avez rencontré le sacristain de Sainte-Lucie, le père de Sainte-Marie in Cosmedin, les moines de Saint-Constantin...

Nous nous regardâmes : nos doutes étaient donc fondés !

— Ce sont tous des stavrophilakes, mais beaucoup ont choisi de vivre en dehors du *Paradeisos* pour accomplir des missions précises ou pour des raisons personnelles. Vivre ici n'est pas une obligation, même si nous considérons cela comme la plus grande gloire et le plus grand honneur que puisse connaître toute personne qui consacre sa vie à la

Croix.

— Il y en a beaucoup de par le monde, dit Gete, amusé, plus que vous ne pouvez le soupçonner. Ils vont et viennent, ils passent un certain temps avec nous puis s'en retournent chez eux, comme Dante par exemple.

— Il y en a toujours eu un ou deux près de chaque fragment de la vraie Croix, conclut la responsable des Eaux. L'opération fut donc vraiment facile.

Nos hôtes se regardèrent, satisfaits, puis, se rappelant où ils étaient, s'agenouillèrent avec dévotion devant la croix, impressionnante par sa taille et son exposition. Avec beaucoup de ferveur et de recueillement, ils réalisèrent une série de révérences compliquées et de prostrations en murmurant d'anciennes litanies du rituel byzantin.

Pendant ce temps, la présence de Dieu se fit forte dans mon cœur. Je me trouvais dans une église, un de ces lieux sacrés qui élèvent l'esprit et rapprochent de Dieu. Je m'agenouillai et commençai une oraison de grâces pour être parvenue jusque-là avec mes compagnons sains et saufs. Je demandai à Dieu de bénir mon amour pour Farag, et Lui promis que jamais je n'abandonnerais ma foi. Je ne savais pas ce que nous allions devenir ni quels projets avaient nos hôtes mais, tant que je me trouverais au *Paradeisos*, je viendrais prier tous les jours. Je savais bien que ce n'était pas la croix sur laquelle était mort Jésus qui se trouvait devant moi ; la crucifixion était un châtiment très commun. Les croix étaient utilisées plusieurs fois jusqu'à ce que, rendues inutiles, mangées par la vermine, elles finissent en bois de chauffe dans les cheminées des soldats. Donc cette croix que j'avais devant moi n'était pas la vraie croix du Christ. En revanche, il s'agissait bien de celle qu'avait trouvée sainte Hélène en 326 sur une colline de Jérusalem, sous le temple de Vénus. Cette croix, découpée en morceaux, avait reçu l'amour et l'adoration de millions de personnes au fil des siècles. Elle était la croix qui avait donné naissance aux stavrophilakes, et nous avait unis, Farag, le merveilleux Farag, et moi.

En retournant dîner au *Basileion*, les lumières qui éclairaient la ville baissèrent d'intensité et créèrent une nuit artificielle qui avait son charme. Tout le monde rentra précipitamment chez soi et nos hôtes nous dirent au revoir devant la grande porte d'accès au palais, qui demeurait toujours ouverte.

Glauser-Röist et Khutenptah se fixèrent rendez-vous pour le lendemain matin dans les vergers, et Ufa laissa un cheval au capitaine pour qu'il puisse s'y rendre. Ce dernier avait été très impressionné par l'affaire des résines sucrées – et, à mon avis, par la belle Khutenptah, mais je gardai cela pour moi –, et il voulait étudier le sujet. Du moins

c'est ce qu'il prétendit. Gete offert de nous montrer, à Farag et moi, de nouveaux aspects et lieux de la ville.

Le dîner se déroula plus calmement, dans une pièce différente, plus petite et plus accueillante que la grande salle. Le vieux Caton fit à nouveau office d'amphytrion, avec pour seule compagnie Ahmose, qui était une de ses filles, et Darius, chargé de l'administration et canonarque³⁰ du temple de la Croix. Une musique servit d'accompagnement et Candace se chargea de nous servir.

La conversation fut intense et compliquée. J'essayai de mettre en pratique ce que j'avais appris sur les saveurs et les odeurs. Je compris que, pour distinguer tant de détails et en profiter, il fallait manger et boire tout doucement, comme le faisaient mes hôtes. Ce qui me demandait un effort surhumain car j'étais habituée à manger rapidement. Je fus ravie d'une nouvelle boisson qu'ils nous offrirent et que l'on ne prenait que de nuit, l'*eukras*, une délicieuse décoction de piment, de cumin et d'anis.

Caton voulait connaître nos projets et nous interrogea. Pour Farag et moi, il était clair que nous voulions remonter à la surface, mais le capitaine hésitait, contrairement à toute attente.

— J'aimerais rester encore un peu, dit-il. Il y a tant de choses à apprendre ici.

— Mais, capitaine, m'inquiétai-je, nous ne pouvons pas rentrer sans vous ! Vous avez oublié que la moitié des Églises dans le monde attendent de nos nouvelles !

— Kaspar, vous devez rentrer avec nous, insista Farag, très sérieux. Vous travaillez pour le Vatican, je vous le rappelle. Vous devez affronter la situation.

— Et vous allez nous dénoncer ? demanda doucement Caton.

La question était très grave. Comment respecter le secret des stavrophilakes si au retour nous étions soumis à un interrogatoire en règle de monseigneur Tournier et du cardinal Sodano ? Nous ne pouvions pas apparaître brusquement et dire que nous avions joué aux cartes depuis notre disparition d'Alexandrie, dix-sept jours auparavant.

— Bien sûr que non, s'empressa de répondre Farag, mais vous allez devoir nous aider à trouver une histoire convaincante.

Caton, Ahmose et Darius éclatèrent de rire, comme si c'était la chose la plus facile du monde.

— Je m'en charge, professeur, dit soudain Glauser-Röist. N'oubliez pas que c'est ma spécialité. Le Vatican lui-même s'est chargé de me l'apprendre.

— Revenez avec nous, le suppliai-je en le regardant fixement.

Mais l'évocation de son travail au Vatican paraissait avoir attisé son désir de rester au *Paradeisos*. Son expression de fermeté

s'accentua.

— Pas pour le moment, professeur, dit-il. Je n'ai pas envie de continuer à dissimuler les agissements délictueux de l'Église. Je n'ai jamais aimé le faire et l'heure est venue pour moi de changer de métier. La vie m'offre une opportunité et je serais bien idiot de ne pas en profiter. Je vais rester, en tout cas pendant un certain temps. Il n'y a rien au-dehors qui m'intéresse, et j'ai envie de passer quelques mois à travailler les cultures avec Khutenptah.

— Mais qu'allons-nous dire ? Comment allons-nous expliquer votre disparition ? demandai-je, angoissée.

— Dites que je suis mort, répondit-il sans vaciller.

— Vous êtes devenu fou, Kaspar ! s'écria Farag, très fâché.

Nos hôtes écoutaient avec attention notre conversation, sans intervenir.

— Je vous trouverai un alibi parfait qui vous sauvera des interrogatoires de l'Église, et me permettra de rentrer dans quelques mois sans éveiller les soupçons, assura le capitaine.

— Nous pouvons t'aider, *protospatharios*, proposa Ahmose. Cela fait des siècles que nous pratiquons ce genre de choses.

— Ton désir de rester est sérieux, Kaspar ? voulut savoir Caton en goûtant une cuillerée de blé moulu avec de la cannelle et des raisins secs.

— Oui, je ne dis pas que je suis convaincu par vos idées ou vos croyances, mais je vous serais reconnaissant de me permettre de me reposer un peu ici. J'ai besoin de réfléchir à la vie que je veux mener dans le futur.

— Tu n'aurais pas dû faire ce qui te déplaisait tant.

— Tu ne comprends pas, Caton, dit le capitaine toujours aussi résolu, en haut les gens ne font pas ce qui leur plaît. C'est même plutôt le contraire. Ma foi en Dieu est forte et m'a maintenu toutes ces années pendant lesquelles j'ai travaillé pour l'Église, une Église qui a oublié l'Évangile et qui, pour ne pas perdre ses privilèges, ment, trompe et est capable d'interpréter les paroles de Jésus à sa convenance. Non, je ne souhaite pas rentrer.

— Tu peux rester avec nous autant de temps que tu le voudras, Kaspar Glauser-Röist, déclara Caton solennellement. Et vous, Ottavia et Farag, vous pouvez partir quand vous le souhaitez. Laissez-nous quelques jours pour organiser votre départ et ensuite vous pourrez retourner chez vous. Vous serez toujours les bienvenus ici. En fin de compte, c'est votre maison, vous êtes des stavrophilakes, comme l'attestent les marques de votre corps. Nous vous donnerons le nom de contacts à l'extérieur pour que vous puissiez communiquer avec nous. Et maintenant, avec votre permission, je vais me retirer, pour prier et dormir. Mes nombreuses années ne me permettent pas de veiller, dit-il

en souriant.

Caton sortit en marchant lentement à l'aide de son bâton. Sa fille Ahmose l'accompagna, puis revint nous rejoindre.

— N'ayez pas peur pour nous, dit Darius en observant nos visages. Je sais que vous êtes préoccupés, et c'est logique. Les Églises chrétiennes sont coriaces. Mais avec l'aide de Dieu tout se passera bien.

Candace apparut alors avec un plateau rempli de coupes de vin. Ahmose sourit.

— Je savais que tu ne résisterais pas à nous apporter du meilleur vin du *Paradeisos*.

Darius tendit la main rapidement. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux clairsemés et gris, avec de toutes petites oreilles que l'on distinguait à peine.

— Trinquons, dit-il quand nous fûmes tous servis, à notre *protospatharios*, pour qu'il soit heureux ici, et à Ottavia et Farag, pour qu'ils soient heureux, bien que loin de nous.

Nous sourîmes en levant nos verres.

Haidé et Zauditù avaient préparé ma chambre et m'attendaient. Tout était ravissant et la lumière des bougies donnait un air féérique à la pièce.

— Tu as besoin d'autre chose, Ottavia ? me demanda Haidé.

— Non, merci, répondis-je en essayant de cacher ma nervosité.

Farag m'avait demandé s'il pouvait me rejoindre dans ma chambre dans la soirée. Je n'eus pas à lui répondre. Mon sourire lui suffit. Pourquoi attendre plus longtemps ? Tout était terminé, et je désirais juste être avec lui. Souvent, quand je me trouvais à ses côtés, une idée idiote me passait par la tête : même si j'avais une vie immensément longue, il me manquerait encore du temps pour être avec lui. Alors, pourquoi attendre ? Sans savoir très bien pourquoi, soudain certaines choses me paraissaient évidentes, et passer la nuit avec Farag en était une. Je savais que, si je reculais, je me reprocherais ma peur pendant longtemps et ne pourrais plus me sentir aussi sûre de la nouvelle Ottavia. J'étais totalement amoureuse de lui, aveuglée, et je ne voyais rien de mal dans ce que je m'apprêtais à faire. Trente-neuf ans de chasteté et d'abstinence m'avaient suffi. Dieu comprendrait.

— Je crois que le *didaskalos* est impatient de te rejoindre, dit l'indiscreète Zauditù. Il tourne dans sa chambre comme un lion en cage.

La chambre de Farag était juste de l'autre côté du couloir.

— Zauditù ! la gronda Haidé. Excuse-la, Ottavia, elle est trop jeune pour comprendre qu'en haut vous avez d'autres coutumes.

Je souris. J'étais incapable de parler. Je voulais seulement qu'elles

s'en aillent et que Farag vienne me retrouver. Elles se dirigèrent enfin vers la porte.

— Bonne nuit, Ottavia, murmurèrent-elles, très souriantes.

Je m'avançai vers le miroir et me regardai. Je n'étais pas au mieux de ma forme. Ma tête ressemblait à une boule de billard et mes sourcils flottaient comme des îles sur une mer glabre. Mais mes yeux brillaient d'un éclat nouveau et un sourire idiot me monta aux lèvres. Je me sentais heureuse. Le *Paradeisos* était un lieu extraordinaire, très retardé du point de vue matériel, mais très avancé sur tant d'autres aspects. Ses habitants ne connaissaient pas le stress, ni l'angoisse, ni la lutte quotidienne pour survivre dans un monde plein de dangers. La vie s'écoulait, paisible, et ils savaient apprécier ce qu'ils avaient. J'aurais aimé emporter du *Paradeisos* cette merveilleuse capacité à profiter de tout, aussi insignifiant cela soit-il, et pensais la mettre en pratique cette nuit même.

J'avais peur. Mon cœur battait si fort qu'il semblait qu'il allait éclater. Ne le fais pas, Ottavia, murmurait une voix intérieure. Je pouvais encore reculer... Pourquoi cette nuit ? Pourquoi ne pas attendre demain ou notre retour là-haut ? Pourquoi ne pas attendre d'avoir reçu la bénédiction de l'Église ?

Autant ne pas le faire et ne le faire jamais, dis-je à voix haute d'un ton de reproche. Allons, Ottavia, tu le veux, tu en meurs d'envie alors de quoi as-tu peur ? Mon cœur battait encore plus fort et je sentis des gouttes de sueur sur mon front. Il ne manquait plus que ça ! Sans le savoir, toute ma vie avait été une lente attente de ce moment, et maintenant, après avoir défait tant de liens, vécu tant de choses, laissé derrière moi l'étroite armature dans laquelle j'avais enfermé mon corps, maintenant, j'avais la chance immense d'avoir trouvé l'homme le plus merveilleux du monde qui me désirait et m'aimait. Pourquoi étais-je si effrayée ? Farag m'avait rendue libre et avait attendu avec beaucoup de douceur que je rompis avec ma vie antérieure. Quand il m'embrassait, il y avait dans ses baisers une promesse ferme, un sentiment intense de passion qui m'entraînait vers des lieux inconnus, comme une feuille emportée par la tourmente. Si je pouvais me perdre dans son baiser, pourquoi ne pas le faire dans son corps ?

On frappa trois petits coups discrets à la porte.

— Entre, dis-je, amusée et nerveuse. Ne sois pas si prudent, s'ils veulent nous entendre, rien ne peut les en empêcher.

— Tu as raison, émit-il timidement. J'oublie qu'ils lisent dans les pensées.

— Et alors ? déclarai-je en allant vers lui et en lui jetant mes bras au cou.

Farag était aussi nerveux que moi, je le voyais à ses yeux qui cillaient sans cesse et à sa voix qui tremblait.

Il m'embrassa tout doucement.

— Tu es sûre que tu veux que je reste ? me dit-il comme apeuré.

Où donc était passé mon Casanova ?

— Bien sûr, dis-je en l'embrassant de nouveau, je veux que tu passes la nuit avec moi. Celle-là et toutes celles qui suivront.

Je perdis la notion du temps et mon cœur aussi, qui s'unit à jamais au sien. J'abandonnai l'ancienne Ottavia sans regrets et sans remords. Je me laissai porter jusqu'au lit, bien que je ne me souvienne plus comment, parce que la saveur de sa bouche était si intense qu'elle me parut être la saveur de la vie même.

La nuit passa, et moi, unie à son corps, transformée en un flot de sensations qui allaient de la tendresse la plus douce à la folie la plus furieuse, je découvris que ce que je commettais ne pouvait être cet acte si terrible, condamné par toutes les religions de manière inexplicable tout au long des siècles. Ils étaient fous ! En quoi cette plénitude et cette félicité absolues étaient-elles mauvaises ? Le corps de Farag, fort et élancé, devint l'unique objet de mon désir. Je sentis que je devenais un être nouveau et palpitant qui désormais et pour toujours attendrait ces moments d'amour et de folie infinis. Au début, le manque de confiance me noua par des cordes invisibles, mais, ensuite, la peau couverte de sueur et le cœur prêt à se rompre, je compris que dans ce lit il n'y avait pas que Farag et moi, mais aussi tous les faux tabous, hypocrisies et préjugés ridicules que l'on m'avait inculqués. Ce fut une pensée fugace, mais si importante... Nue, je m'agenouillai et contemplai Farag qui, fatigué et heureux, m'observait avec curiosité.

— Tu sais ce que je pense, Farag ?

— Non, répliqua-t-il avec un petit rire. Mais je m'attends à tout.

— Faire l'amour est la chose la plus merveilleuse au monde, déclarai-je d'un ton convaincu.

Il rit tranquillement.

— Je suis heureux que tu l'aies découvert, murmura-t-il en me prenant les mains et en m'attirant à lui, mais je m'échappai et, en m'asseyant sur ses jambes, caressai son torse.

Que m'avait dit Glauser-Röist déjà, au début de notre enquête, sur le pouvoir érotique des scarifications dans certaines tribus primitives d'Afrique et leur fonction de séduction parmi la jeunesse actuelle ? En passant le bout des doigts sur les lignes gravées dans le corps de Farag, je me dis que c'était sans doute possible, en effet, qu'il y avait du vrai là-dedans...

— Tu sais que je ne conçois plus la vie sans toi ? C'est certainement très ridicule, mais c'est la vérité.

— Tant mieux, parce que moi non plus.

Il était si beau, nu !

— Tu sais combien je t'aime ? dis-je en me penchant de nouveau pour l'embrasser.

— Et toi ?

— Non, dis-le-moi encore.

Il se redressa et, en me prenant par la taille, m'embrassa de nouveau jusqu'à ce que le désir renaisse, aussi puissant qu'au début. La magie opéra, nos corps s'unirent avec la même intensité renouvelée. La nuit se fit courte et l'aube nous trouva encore éveillés...

Nous ne passâmes que deux semaines au *Paradeisos*, mais nous accumulâmes un retard de sommeil pour les deux mois suivants.

Le treizième jour de notre passage dans la ville des stavrophilakes, de retour d'une visite d'Eden et de Crucis, nous fumes appelés au *Basileion* de Caton pour recevoir les instructions avant notre départ. Les préparatifs avaient été faits par une commission de *shasta*, à laquelle avait participé le capitaine quand ses chères cultures hydroponiques, et la belle Khutenptah, lui en laissaient le temps.

Nous traversâmes des couloirs que nous n'avions jamais franchis pour arriver dans une énorme salle rectangulaire au plafond très haut où nous attendaient les *shasta*, divisés en deux files de chaque côté de la pièce. Devant, se trouvait Caton, qui s'appuyait comme toujours sur sa mince canne. Son regard était rempli de satisfaction et d'orgueil.

— Approchez, approchez, dit-il en nous voyant hésiter sur le seuil de la porte. Nous avons terminé d'organiser les derniers détails. Kaspar, assieds-toi ici, à côté de moi, et vous, Ottavia et Farag, prenez ces sièges que nous avons placés au centre.

Le capitaine s'exécuta immédiatement en ramassant sa tunique comme un véritable stavrophilake. C'était merveilleux de voir à quel point l'ancien capitaine des gardes suisses s'était intégré à la communauté du *Paradeisos*. Il assimilait tout à une telle vitesse qu'il pourrait bientôt passer pour l'un d'entre eux. J'avais dit à Farag que l'influence de Khutenptah n'était pas étrangère à ce phénomène, mais lui, têtu comme une mule, continuait à prétendre que, en réalité, il effaçait le passé et s'inventait un futur, c'est-à-dire une nouvelle vie. En tout cas, il s'occupait des cultures et participait à l'enseignement des classes primaires.

— Vous partirez d'ici demain matin à la première heure, commença à nous expliquer Caton. De cette façon, vous découvrirez l'emplacement exact du *Paradeisos*, ajouta-t-il avec un sourire. Un groupe d'Anuak vous attendra et vous conduira jusqu'à Antioch où vous embarquerez avec le capitaine Mariam pour parcourir en sens inverse le chemin que vous avez suivi jusqu'ici. Mariam remontera le Nil vers le delta et vous laissera dans un lieu sûr, près d'Alexandrie. À

partir de là, vous ne devrez jamais mentionner ce lieu, sauf entre vous, mais jamais en présence d'autres personnes. À toi, Teodros.

Celui-ci, assis dans la première file de gauche, se leva :

— Le dernier contact de nos nouveaux stavrophilakes avec les Églises chrétiennes s'est produit à Alexandrie le 1^{er} juin, il y a un mois exactement. Depuis, le monde extérieur ne sait rien de vous. Selon nos informations, la nécropole de Kom el-Shoqafa a été fouillée par la police égyptienne, qui n'a rien trouvé, naturellement. Mais l'Église compte bientôt envoyer de nouveaux enquêteurs, qui utiliseront les informations que Kaspar, Ottavia et Farag ont données. Ce sera une tentative inutile, mais ce que vous avez fait nous oblige à interrompre les épreuves des candidats, jusqu'à ce que nous puissions les reprendre en toute sécurité.

— Pourquoi ne pas les changer simplement ou les supprimer ? dit une voix derrière nous.

— Il faut respecter les traditions, Sisygambis, dit Caton en levant la tête.

— Donc, durant les quinze prochaines années, il n'y aura pas d'épreuves, continua Teodros. Nous avons déjà envoyé des messages pour que nos frères de l'extérieur effacent toute trace et soient prêts à subir d'éventuels interrogatoires. Les portes du *Paradeisos* ont été scellées. Il ne manque que le subterfuge que doivent utiliser Farag et Ottavia pour retourner à l'extérieur, mais je passe la parole à Shakeb.

Le jeune homme se leva à son tour en ramassant les plis de sa tunique d'un geste élégant :

— Ottavia, Farag, dit-il en s'adressant directement à nous.

En dépit de son visage rond, il était très beau, avec de grands yeux noirs vifs et expressifs.

— Quand vous reviendrez à Alexandrie, un mois et demi se sera écoulé depuis votre disparition. Il vous faudra donc expliquer où vous êtes allés, ce que vous avez fait, et bien sûr ce qu'il est advenu du capitaine.

Le sentiment d'attente était palpable dans la salle. Tous avaient envie de découvrir quel mensonge nous allions trouver pour sauvegarder leur monde.

— Nos frères d'Alexandrie ont commencé à creuser un faux tunnel dans les catacombes, qui se termine dans une partie éloignée du lac Mareotis, près de l'ancienne Caesarium. Vous direz que vous avez été kidnappés au troisième niveau de Kom el-Shoqafa, que l'on vous a assommés et que vous avez perdu connaissance, mais qu'auparavant vous avez pu voir l'accès au tunnel. Nous vous donnerons une carte toute simple qui vous aidera à le situer. Vous direz que vous vous êtes réveillés dans un endroit appelé Farafrah – c'est le nom d'une oasis, dans le désert égyptien, d'accès très difficile. Vous direz que le

capitaine ne s'est pas réveillé, que vos ravisseurs ont dit qu'il était mort pendant qu'on le scarifiait, mais que l'on ne vous a pas permis de voir son cadavre. Nous laissons ainsi la voie ouverte à son éventuel retour dans quelques mois. Vous décrierez l'endroit comme s'il s'agissait du village d'Antioch, ainsi vous ne vous contredirez pas. Et vous créerez, par la même occasion, une grande confusion, car l'oasis ne lui ressemble pas du tout. Ne donnez pas de noms, seulement celui du Bédouin qui vous apportait à manger : Bahari, un prénom très commun. Après avoir été retenus dans une cellule par ces méchants stavrophilakes (des rires saluèrent cette remarque) qui menaçaient de vous tuer, on vous a assommés de nouveau et abandonnés près de la bouche du tunnel du lac de Mareotis. Bien sûr, vous ne voulez plus continuer l'enquête et, quand les interrogatoires seront finis, vous chercherez un lieu discret pour vivre, loin de Rome ou, mieux encore, de l'Italie, et vous disparaîtrez. Nous vous surveillerons de près pour qu'il ne vous arrive rien.

— Nous allons devoir chercher du travail..., dis-je.

— Précisément, intervint alors Caton. Nous souhaitons vous faire un cadeau.

Le capitaine nous regarda avec un sourire mystérieux.

— J'ai dit auparavant qu'il faut respecter les traditions, c'est vrai, mais il faut parfois savoir renoncer à elles ou les changer. Au cours des épreuves des sept péchés capitaux, vous, Ottavia et Farag, comme vos prédécesseurs, avez changé le cours de votre vie de manière définitive et irréversible. Votre travail, votre pays, vos engagements religieux, vos croyances, vos formes de pensée... tout a éclaté pour vous permettre de parvenir jusqu'ici. Il ne vous reste rien dehors, mais vous êtes disposés à y retourner pour construire la vie que vous souhaitez avoir désormais. Farag pourrait encore récupérer son travail, mais pas Ottavia, qui n'a plus la possibilité de fouler le sol du Vatican. Elle a cependant un cursus académique qui lui ouvrira facilement de nombreuses portes. Alors voilà, nous aimerions vous faire un cadeau qui vous permettra de choisir en toute liberté votre futur...

Je notai la pression de la main de Farag dans la mienne. Le capitaine nous souriait toujours.

— Nous avons décidé de changer le lieu de l'épreuve de Constantinople. Nous demanderons à nos frères de cette ville de choisir un autre endroit pour l'épreuve des vents, afin que vous puissiez découvrir en toute liberté le mausolée et les restes de l'empereur Constantin. Voilà notre cadeau d'adieu... J'espère qu'il vous convient.

Farag et moi nous regardâmes quelques instants, bouche bée, puis lentement tournâmes la tête vers Caton. Je fus la première à bondir de

joie ! J'avais renoncé à Constantin, je l'avais même complètement oublié. Tout allait si vite dans mon esprit que je devais effacer la minute antérieure pour faire de la place aux événements suivants, et il m'arrivait tant de choses si passionnantes que le souvenir de Constantin s'était estompé. Quand Caton annonça qu'il nous offrait le mausolée, le ciel s'ouvrit subitement et je sus que Farag et moi venions de recevoir notre futur sur un plateau en or !

Nous nous embrassâmes avant de courir étreindre Glauser-Röist, puis tout le monde gagna la salle à manger, où un véritable festin avait été préparé.

La musique joua jusqu'à l'aube, accompagnée de danses, puis l'on se dirigea vers le lac Kolos pour un bain nocturne. Les lumières s'allumèrent de nouveau, des enfants et des jongleurs apparurent. L'aube arriva alors que la fête battait son plein, mais le capitaine et Khutenptah nous prévinrent qu'il fallait partir, que les Anuak étaient arrivés et ne pouvaient attendre plus longtemps.

Nous fîmes nos adieux à des centaines de personnes et dûmes être arrachés des bras des stavrophilakes. Tout était prêt pour le départ, une calèche avec nos maigres biens nous attendait dans l'entrée du *Basileion*. Ufa était notre cocher. Je montai à l'arrière avec Farag, sans lâcher les mains de Glauser-Röist.

— Prends bien soin de toi, Kaspar, lui dis-je, au bord des larmes, le tutoyant pour la première fois. J'ai été vraiment heureuse de te connaître et de travailler avec toi.

— Ne mens pas, répondit-il en cachant un sourire. Nous avons eu pas mal de problèmes au début, tu te souviens ?

Soudain, une question me vint à l'esprit. Je devais absolument la poser. Je ne pouvais pas partir sans savoir.

— Au fait, Kaspar, les habits de la garde suisse, c'est Michel-Ange qui les a dessinés ?

C'était très important pour moi. Une vieille curiosité insatisfaite. Le capitaine éclata de rire :

— Non, ni Michel-Ange ni Raphaël, mais c'est l'un des secrets les mieux gardés du Vatican, alors ne raconte à personne ce que je vais te dire.

Enfin !

— Ces vêtements de cérémonie si colorés ont été dessinés par une couturière anonyme du Vatican, en 1914. Le pape, Benoît XV, voulait que ses soldats possèdent une tenue originale et demanda à la couturière d'imaginer un nouvel uniforme de gala. Elle s'inspira de tableaux de Raphaël où apparaissent ces habits et ces manches, très à la mode en France au XVI^e siècle.

Je demeurai muette, pendant quelques instants, sous le choc de la déception.

— Alors, ce n'était pas Michel-Ange.

— Non, c'était une femme, en 1914.

Je sentis soudain une rage folle, due sans doute au manque de sommeil ou à l'alcool.

— J'aurais préféré ne pas le savoir ! m'exclamai-je.

— Mais pourquoi se fâche-t-elle maintenant ? demanda soudain Glauser-Röist. Elle vient de dire que c'était un plaisir de travailler avec moi !

— Tu sais comment elle t'a surnommé en privé ? dit Judas Farag.

Je lui écrasai le pied mais il ne cilla pas.

— Elle t'appelle le Roc.

— Traître ! m'exclamai-je.

— Cela ne fait rien, dit Glauser-Röist en riant. Moi, je t'ai toujours appelée... Non, il vaut mieux que je ne te dise rien.

— Capitaine, criai-je alors que la calèche démarrait en me faisant tomber sur Farag. Dites-le-moi !

— Adieu, Kaspar ! hurla Farag en agitant un bras tandis que de l'autre il me poussait sur mon siège.

— Adieu !

— Capitaine ! criai-je une dernière fois avant de m'asseoir, vaincue et humiliée.

— Il nous faudra revenir un jour si tu veux vraiment le savoir, dit Farag pour me consoler.

— Oui, et pour que je le tue, affirmai-je. J'ai toujours dit qu'il était désagréable. Comment a-t-il osé me donner un surnom ! À moi !

Épilogue

Cinq années ont passé depuis notre départ du *Paradeisos*, cinq années pendant lesquelles, comme prévu, nous fûmes interrogés par les différentes polices des pays que nous avions traversés et par les divers membres des Églises chrétiennes chargés de la sécurité. En particulier par le remplaçant de Glauser-Röist, un certain Gottfried Spitteler, qui ne crut pas un seul mot de notre histoire et se transforma en notre ombre. Nous restâmes quelques mois à Rome, le temps nécessaire pour qu'ils mettent fin à l'enquête et que j'en termine avec le Vatican et mon ordre. Nous allâmes ensuite à Palerme passer quelque temps avec ma famille, mais le séjour fut houleux, et donc écourté. Bien qu'en apparence nous soyons demeurés les mêmes qu'avant, l'abîme qui s'était creusé entre nous était infranchissable. Je décidai qu'il n'y avait qu'une chose à faire : m'éloigner d'eux, maintenir une distance de sécurité pour me protéger. Farag et moi nous rendîmes alors en Égypte. En dépit de ses réticences, Boutros nous reçut à bras ouverts. Quelques jours plus tard, Farag reprenait son travail au Musée gréco-romain. Nous voulions attirer le moins possible l'attention sur nous en adoptant, comme nous l'avaient recommandé les stavrophilakes, une vie paisible et prévisible.

Les mois passèrent. Je me consacrai à l'étude. Je m'appropriai le bureau de Farag et me mis en contact avec d'anciennes connaissances et amis du milieu universitaire, qui m'envoyèrent immédiatement des offres de travail. Je n'acceptai cependant que les enquêtes, articles et études que je pouvais effectuer sans me déplacer. Je ne voulais pas m'éloigner de Farag. Je commençai à apprendre aussi l'arabe et le copte, et me passionnai pour le langage hiéroglyphique égyptien.

Nous avons été heureux ici depuis le début, complètement heureux, je mentirais si je disais le contraire, mais, les premiers temps, la présence constante du maudit Gottfried, qui quitta Rome après nous et loua une maison dans notre quartier de Saba Facna, juste à côté de la nôtre, se transforma en un véritable cauchemar. Au bout d'un moment, néanmoins, nous découvrîmes qu'il suffisait de ne pas faire attention à lui, de l'ignorer comme s'il était invisible. Cela fera bientôt un an qu'il a disparu de nos vies. Il a dû retourner à Rome dans sa caserne, convaincu que l'histoire de l'oasis de Farafrah était vraie.

Un jour, peu de temps après nous être installés rue Moharrem Bey, nous reçûmes une curieuse visite. Il s'agissait d'un vendeur d'animaux qui nous apportait un magnifique chat, cadeau du « Roc », selon la lettre qui l'accompagnait. Je n'ai toujours pas compris pourquoi Glauser-Röist nous a envoyé ce chat aux énormes oreilles pointues et à la peau marron tachetée. L'homme nous a appris qu'il s'agit d'un spécimen, de grande valeur, de la race abyssine. Depuis, cette bête infatigable déambule dans la maison comme si elle en était la propriétaire, et a conquis le cœur du *didaskalos* avec ses jeux et ses marques d'affection. Nous l'avons appelée Roc.

Nous avons commencé à préparer notre voyage en Turquie. Cela fait cinq ans que nous avons quitté le *Paradeisos*, et nous ne sommes pas encore allés chercher notre « cadeau ». Il est temps de le faire. Nous planifions la manière d'arriver par hasard jusqu'au mausolée, sans avoir à passer par la fontaine des ablutions de Fatih Camii. Ce projet a occupé tout notre temps libre jusqu'à ce matin, où le même marchand qui nous avait apporté le chat nous a remis, enfin, une enveloppe contenant une longue lettre de Glauser-Röist, écrite de sa main. Comme Farag était au travail, j'ai enfilé mes chaussures et ma veste, et suis partie le rejoindre au musée pour la lire avec lui. Cela fait si longtemps que nous ne savons rien du capitaine !

Lui, en revanche, semble parfaitement au courant de nos activités. Il sait que nous ne sommes pas encore allés à Istanbul et nous conseille de ne pas attendre plus longtemps, car l'occasion ne saurait être plus propice. Il nous apprend qu'il vit avec Khutenptah depuis cinq ans, que malheureusement le vieux Caton est mort il y a quinze jours, et que le nouveau Caton a déjà été élu, le deux cent cinquante-huitième du nom. Il doit être officiellement acclamé dans un mois, dans le temple de la Croix, à Stavros. Il nous prie de venir ce jour-là, car, selon lui, Caton serait plus qu'heureux de notre présence. « Ce jour, ajoute-t-il, le plus beau de la vie de Caton, ne sera pas complet sans vous. »

J'ai levé les yeux de la lettre, écrite sur le même type de papier épais et rêche qui servait aux stavrophilakes pour nous donner les indices des épreuves, et j'ai regardé Farag, surprise :

— Je ne sais pas de qui il s'agit, mais nous l'intéressons beaucoup, on dirait. À ton avis, qui est ce nouveau Caton : Ufa, Teodros, Candace ?

— Regarde la signature, me conseilla Farag, très ému, avec un grand sourire aux lèvres.

La lettre du capitaine Glauser-Röist était signée : Caton.

Remerciements

Créer des mondes, des personnages et des histoires avec des mots comme outils est une activité qui ne peut se faire que dans la solitude et, en ce qui me concerne, dans le silence de la nuit. Néanmoins, quand le jour se lève, j'ai besoin de retrouver autour de moi toutes les personnes qui partagent ce magnifique et incroyable processus qu'est l'écriture d'un roman. Ce serait donc très égoïste de ma part d'ignorer leur collaboration et de faire croire au lecteur que j'ai créé seule l'œuvre qu'ils détiennent maintenant entre leurs mains. En premier lieu, j'aimerais donc remercier Patricia Campos pour son soutien inconditionnel, pour avoir lu tous les jours les rares ou nombreuses pages que j'écrivais, et pour avoir révisé le texte chaque fois que c'était nécessaire, sans jamais se plaindre et en m'offrant ses commentaires, toujours justes, ses critiques et ses suggestions. Je souhaite remercier ensuite José Miguel Baez, qui m'a apporté une aide inestimable pour les diverses traductions du grec et du latin et qui est le meilleur documentaliste au monde, capable de dénicher le fait le plus étrange dans le livre le plus étrange. La troisième place revient à Luis Peñalver, correcteur consciencieux et méticuleux du style, de l'intrigue et des faits historiques ; c'est le critique le plus dur que puisse avoir un écrivain. Je ne révélerai pas jusqu'où il est capable d'aller, mais tous ceux que je cite dans cette page connaissent d'inoubliables anecdotes à ce sujet qui nous ont fait beaucoup rire. Merci aussi à ces lectrices qui avec une étonnante fidélité ont lu le roman en feuilleton, et m'ont servi de cobayes : si elles n'arrivaient pas à suivre, alors le lecteur ne le pourrait pas non plus. Elles n'ont cessé de me stimuler : Lorena Sancho et Olga García (de Plaza et Janés).

Je ne pourrais terminer sans mentionner mon éditrice préférée, Carmen Fernández de Blas. On dit que les deux choses les plus personnelles que possède un auteur sont son agent et son éditeur. C'est la vérité : Carmen est mon éditrice depuis que j'ai publié mon premier roman, et je l'ai toujours considérée comme telle, même si les hasards du petit monde de l'édition font qu'elle soutient, câline et protège aujourd'hui d'autres auteurs, comme elle l'a fait avec moi durant son magnifique passage chez Plaza et Janés. Qu'elle sache que je compte

bien continuer à la désigner comme mon éditrice pour les siècles des siècles ! Amen.

Numéro d'éditeur : 48680
Dépôt légal : avril 2007

- 1) Eusèbe, écrivain grec chrétien, évêque de Césarée, père de l'histoire religieuse (*Chronique ou Canons chronologiques de l'histoire universelle ; Histoire ecclésiastique ; De Mart. Palestinae*). (N.d.A.) ⁴

- 2) La *Carceri giudiziarie*, située près du port de Palerme, est la prison la plus sophistiquée et la mieux gardée de toute l'Italie. Les membres de la Mafia y purgent leur peine. (N.d.A.) ↵

- 3) La *Légende dorée* (*Legendi di Sancti vulgari storiado*) écrite en latin en 1264 par le dominicain Jacques de Voragine. Célèbre recueil de vies des saints très populaire à son époque et aux siècles suivants. (N.d.A.) ↵

4) En latin « bois de la Croix ». On appelle ainsi toute relique tirée du bois de la vraie Croix. (N.d.A.) ↵

5) Pliés une fois sur eux-mêmes. (*N.d.A.*) ↵

- 6) Majuscules modifiées par des traits courbes et anguleux plus faciles à écrire.
(N.d.A.) 4

7) Dans la hiérarchie ecclésiastique, les diacres venaient après les prêtres qui avaient des charges liturgiques et administratives. (*N.d.A.*) ↵

8) Sénèque, *De Const.*, II. (N.d.A.) ↵

9) Val. Max., VI :2.5. (N.d.A.) ↵

- 10) Dante, *La Divine Comédie*, « Le Purgatoire », traduction de Jacqueline Risset, Flammarion, Paris, 1992 (ainsi que les traductions suivantes). (N.d.T.) ↵

11) « Le Purgatoire », chant IX, 112-114. (N.d.A.) ↵

12) « Le Purgatoire », chant I, vv.1-6 (*N.d.A.*) ↵

13) Excavateurs spécialisés dans l'ouverture des galeries de catacombes. (*N.d.A.*) ↵

14) *La Bible de Jérusalem*, éditions du Cerf, 1998. (N.d.T.) ↵

15) « Heureux les simples d'esprit », Mt 5, 3. (*N.d.A.*) ❷

- 16) « Et pourtant, elle tourne », phrase célèbre prononcée par Galilée en 1632, après que l'Église l'eut obligé à nier que la Terre tourne autour du Soleil, comme l'affirmait Copernic et comme il l'avait lui-même démontré. (N.d.A.) ↵

17) « Nous n'avons pas de vin », en référence aux noces de Cana. (*N.d.A.*) ↵

18) Athlète éthiopien qui courait pieds nus. Il gagna le marathon les Olympiades de Rome en 1960 et de Tokyo en 1964. (*N.d.A.*) ↵

19) Marie courut voir sa cousine Isabelle en apprenant qu'elle était enceinte. (*N.d.A.*)

↵

20) « Mon âme est collée au sol », Psaume 118, 25. (*N.d.A.*) ↵

21) « Le pas long et la bouche courte », devise de l'*Omerta*, le code d'honneur de la Mafia sicilienne. Les mafieux se rappellent ainsi entre eux la célèbre « loi du silence ». (N.d.A.) ↵

22) Terme par lequel on désigne un mafieux rural. (*N.d.A.*) 4

23) Parrain le plus ancien des clans qui intègrent la Cosa Nostra. (*N.d.A.*) ↵

24) Chefs de la Mafia. (N.d.A.) ↴

25) Le Nil est formé par la confluence, à Khartoum, capitale du Soudan, du Nil blanc et du Nil bleu. Le premier naît en Afrique centrale et apporte seulement 22 % des eaux tandis que le Nil bleu naît dans le lac Tana, dans la plaine éthiopienne, et apporte les 78 % restants. (N.d.A.) ↵

26) « Professeur » en grec. (*N.d.A.*) ↵

27) Grade militaire byzantin équivalent à celui de capitaine. (*N.d.A.*) ↵

28) Jeu très populaire à Byzance. Deux équipes de cavaliers séparés par une ligne doivent se capturer mutuellement quand une pierre marquée sur un côté est lancée en l'air ; cette pierre décide quelle équipe ira poursuivre l'autre en premier. (N.d.A.) 4

29) Le terme grec *stadion* désigne à Byzance environ 185 mètres. (N.d.A.) ↵

30) Le canonarque était le moine chargé, dans les monastères byzantins et orthodoxes, de diriger la psalmodie dans l'église et d'appeler les moines à la prière en frappant un madrier. (N.d.A.) ↵